

Vol IV

Volume 4

LE JOUR DE LA VENGEANCE

<La Bataille d'Harmaguedon>

ÉTUDES

dans les

ÉCRITURES

« Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi. » — Prov. 4 : 18 (D.)

VOLUME IV

LE JOUR DE LA VENGEANCE

« *LA BATAILLE D'HARMAGUEDON* »

« Et le sixième [ange] versa sa coupe sur le grand fleuve l'Euphrate ; et son eau tarit, afin que la voie des rois qui viennent de l'orient fût préparée. Et je vis... trois esprits immondes, des esprits de démons faisant des miracles, qui s'en vont vers les rois de la terre habitée tout entière, pour les assembler pour le combat de ce grand jour de Dieu le Tout-Puissant... Et ils les rassemblèrent au lieu appelé en hébreu : HARMAGUEDON » (Apocalypse 16 : 13-16).

Mouvement Missionnaire Intérieur Laïque
(Branche française)

62 - ~~BETHUNE~~ (P.-de-C.)

1^{re} Edition française complète

1968

Nouvelle adresse :

2, rue Dr-Capiaux 62620 BARLIN (France)

CETTE ŒUVRE EST DÉDIÉE
Au Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs

DANS L'INTÉRÊT DE
SES " SAINTS CONSACRÉS "

QUI ATTENDENT L'ADOPTION
ET DE
« TOUS CEUX QUI EN TOUS LIEUX,
INVOQUENT LE SEIGNEUR »
" LA FAMILLE DE LA FOI "

ET DE
LA CRÉATION QUI SOUPIRE ET SOUFFRE LES
DOULEURS DE L'ENFANTEMENT, EN
ATTENDANT la RÉVÉLATION des FILS de DIEU

« Pour qu'il apparaisse clairement à chacun, quelle est la dispensation du mystère caché en Dieu dès le commencement des siècles. » « Selon les richesses de la grâce de Dieu qu'il a répandue avec abondance sur nous par toute sorte de sagesse et d'intelligence, nous faisant connaître le secret de sa volonté par un effet de sa bienveillance, selon le bienveillant dessein qu'Il (Dieu) avait formé en lui-même pour le mettre à exécution dans la plénitude des temps, Il puisse encore se faire lui-même la Tête de toutes choses dans le Christ ».
(Eph. 3 : 4, 5, 9 ; 1 : 8-10)

Copyright 1937
Propriété littéraire
du Mouvement Missionnaire Intérieur Laïque
R. G. Jolly, Fondé de pouvoir
Chester Springs (Pie) 19425 E.U.A.

INTRODUCTION DE L'ÉDITEUR

LE TITRE de ce volume, le quatrième de la série « LES ETUDES DANS LES ECRITURES », suggère l'un des trois aspects de la grande tribulation (Apoc. 7 : 14). Selon la vision d'Elie (1 Rois 19 : 11, 12), cette grande tribulation devait avoir trois phases : (1) la Guerre mondiale (le vent) ; (2) la Révolution mondiale ou Harmaguédon (le tremblement de terre) ; et (3) l'Anarchie mondiale (le feu). Ezéch. 14 : 13-21 corrobore cela en y ajoutant quelques détails, car, par l'épée, il désigne la Guerre mondiale et la Révolution mondiale, et par les bêtes fauves [version Zadoc Kahn — Trad.] il désigne les anarchistes qui, dans leur mépris de la loi et de l'ordre, sont représentés à-propos par des bêtes fauves ; celles-ci, naturellement, sont sans loi. Ce passage montre également que la famine et la peste joueront leur part dans la grande tribulation, se mêlant aux trois aspects du Jour de la Vengeance, tels qu'ils sont mentionnés plus haut. Par le terme « vent », Apoc. 7 : 1 se rapporte à la Guerre mondiale, et par les terme et expression « Harmaguédon » et « un grand tremblement de terre », Apoc. 16 : 16-18 fait allusion à la Révolution mondiale, tandis que par le terme « feu » 2 Thess. 1 : 8 se rapporte spécialement à la phase anarchique de la détresse (« trouble »). On pourrait citer nombre d'autres passages bibliques à l'appui pour montrer ces trois phases du temps de détresse, mais ceux-ci suffisent à notre but immédiat.

Il est très remarquable de constater comment les positions présentées dans ce livre ont déjà en partie été confirmées par leurs accomplissements, et les conditions actuelles du monde montrent que le reste est en voie d'être promptement confirmé aussi. Notre auteur, non seulement dans ce livre, mais dans de nombreux autres de ses écrits, expose l'opinion que la grande tribulation commencerait en 1914. La Guerre mondiale (1914-1918) qui fut le commencement de cette tribulation, est considérée comme la plus grande guerre de l'histoire. Nous ne nous attendons pas à une autre Guerre mondiale, crainte par des multitudes de gens, car le premier aspect du temps de détresse fut la Guerre mondiale, et les Ecritures indiquent, non une autre Guerre mondiale, mais la Révolution mondiale comme phase suivante de la grande

tribulation, dont les signes des temps annoncent l'imminence. C'est de cette phase, la seconde de la détresse, que traite plus particulièrement ce volume. Les pronostics de notre auteur sur les signes précurseurs de cette phase sont, dans les accomplissements vus de toutes parts, si justes qu'il semble dans son livre écrire l'histoire plutôt que faire des pronostics basés sur la prophétie biblique. Il est remarquable que, souvent, notre auteur emploie le terme « anarchie » pour englober toutes les trois phases de la détresse, et cela parce que le mépris de toute règle est la caractéristique de toutes les trois ; souvent, il emploie le terme dans son sens absolu comme ne s'appliquant qu'à la troisième phase de la détresse. Il est bon de s'en souvenir afin de discerner clairement ce qu'il veut dire en certains passages. La modération de l'auteur, sa chaude sympathie pour la création gémissante, son équité à l'égard de toutes les classes dont il est discuté dans le livre, ses fidèles exposés des Ecritures et la compréhension qu'il a, sous tous ses angles, du sujet, recommandent le livre à tous les penseurs réfléchis et aux frères remplis de l'esprit.

Il est remarquable de constater qu'on trouve dans cet ouvrage, sur le développement scriptural, peu de choses qui soient prématurées. Certaines d'entre elles, l'auteur les a corrigées lorsqu'elles sont arrivées en leur temps convenable. C'est pourquoi nos notes sont peu nombreuses, deux seulement, et l'une d'elles éclaire un sujet qui ne devait pas être compris de son temps, celui du méchant serviteur (*). Nous avons l'assurance que ce Volume, restitué maintenant au peuple de Dieu, peut se prouver être un grand stimulant à leur développement en grâce, en connaissance et en service. Le lecteur est invité à se joindre en prière à l'Editeur pour demander que le Seigneur puisse l'employer ainsi.

Votre frère et serviteur,

Paul S.L. JOHNSON.

Philadelphie (Pie), E.U.A., le 4 février 1936.

(*) Suivent dix lignes qui n'intéressent que la composition typographique du texte anglais — Trad.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

CE VOLUME, dans sa première édition [anglaise — Trad.], parut en 1897. Il a trait à la période terminale de cet Age de l'Évangile, qui est en chevauchement à la fois sur cet Age et sur la Nouvelle Dispensation et qui apporte au monde de merveilleuses bénédictions ; cependant, le cœur des humains n'y étant pas préparé, ces bénédictions à leur tour deviennent de plus en plus des causes de friction, de mécontentement, de tribulations (*). Si les bénédictions des quarante-deux dernières années devaient continuer à s'accroître dans la même proportion, le mécontentement des humains augmenterait de même, et le dessein même de Dieu relatif à l'établissement du Royaume du Messie et à la bénédiction de l'humanité par son voyen serait rendu inutile.

Pour cette raison, Dieu permet à l'aurore millénaire de ne se lever que graduellement sur le monde. Alors que les hommes sont en train de secouer la léthargie du passé, ils n'ont pas de considération pour le Seigneur ou ne reconnaissent pas que les bénédictions présentes et à venir sont un effet de Sa grâce. Nous avons estimé que ces quarante-deux années ont apporté à l'humanité mille fois plus de richesses qu'il n'en fut créé au cours des six mille ans précédents. Les conditions améliorées de tout le genre humain dans les pays civilisés, la diminution des heures de travail, etc., sont contrebalancées par une plus grande connaissance et par un mécontentement qui s'ensuit. Cela est en harmonie avec la déclaration du Seigneur touchant cette période. Décrivant, dans la prophétie de Daniel, l'époque où nous vivons, Il dit : « Plusieurs courront çà et là ; et la connaissance sera augmentée ». « Les sages comprendront ». « Ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation ». — Dan. 12 : 1-4, 10.

En d'autres termes, l'augmentation de la connaissance est responsable de l'augmentation du mécontentement et de la crainte (« fear ») qui sont en train d'amener Harmaguédon, ou le Jour de la vengeance de Dieu sur le monde entier. Dans la grande guerre actuelle, nous voyons que les grandes nations ont redouté la prospérité

(*) « trouble ».

des unes et des autres. Bien que toutes se soient enrichies d'une manière fabuleuse, toutes sont plus mécontentes que jamais auparavant, et craignent davantage que quelque chose vienne pour empêcher leur propre enrichissement et détourner les flots de la richesse vers les ports du concurrent. C'est leur crainte mutuelle qui a été la cause déterminante de la guerre, et l'heure présente a été choisie comme étant la plus opportune, avant que le plus faible devienne trop fort. Le même esprit se manifeste partout : l'ingratitude pour le présent et le passé, la crainte pour l'avenir, et un égoïsme qui se soucie bien peu de la Règle d'or. La lutte entre le capital et le travail a lieu dans le même esprit, et nous devons nous attendre à ce que cet état de choses aille rapidement en empirant.

Les dettes des nations belligérantes s'élèvent, d'après des sources autorisées, à un montant de cinquante-cinq milliards de dollars, somme qui, bien entendu, ne saurait jamais être payée en or, et chacun sait qu'il n'y a pas suffisamment d'or pour payer les *intérêts* des dettes du monde. Cela signifie la faillite, aussitôt que la guerre sera terminée et que l'émission d'emprunts cessera de fournir l'argent pour payer les intérêts des autres emprunts. Les nations sont ainsi en train de tomber dans le gouffre de la faillite, mais il en sera de même pour elles que pour un individu qui tombe : les sensations ne sont vraiment mauvaises que lorsque la chute se termine par un choc démoralisant. Il est évident que la guerre ne cessera pas par manque d'hommes pour tuer ou pour être tués, mais par manque d'approvisionnements ou par manque de finances. Cette dernière hypothèse est l'opinion de l'auteur.

Aujourd'hui déjà, les rois de la politique et de la finance, et leurs conseillers, sont très perplexes concernant ce qui devra être fait après la fin de la guerre pour empêcher une révolution mondiale des mécontents. Vingt millions d'hommes maintenant sous les armes auront besoin d'un emploi. Supposez qu'un quart d'entre eux soient maintenus dans l'armée, que fera-t-on des trois autres quarts ? Telle est la question qui embarrasse nombre des sages du monde. Actuellement, le monde se passe d'eux, et fabrique également d'immenses quantités de vivres et de munitions. On pourrait donc, à la rigueur, se passer de ces vingt

millions d'hommes. Insouciants quant à la vie humaine, ils seront plus ou moins une menace dans chaque pays. Les Britanniques se préparent à décider leurs hommes en excédent à devenir des fermiers au Canada et en Australie. D'autres nations poursuivent sans aucun doute une politique semblable dans la mesure de leurs moyens. Mais toutes, elles se rendent compte des difficultés sans nombre de la situation à laquelle elles auront à faire face.

La Bible indique qu'à ce moment-là, les systèmes religieux ou églises nominales [de nom seulement — Trad.] du monde s'élèveront de nouveau au pouvoir avec le concours des pouvoirs civils. On en voit aisément les causes : tous les royaumes, affaiblis financièrement, sentiront la nécessité de maintenir à tout prix leur pouvoir sur les masses et d'empêcher tout ce qui peut s'apparenter au Socialisme et à l'Anarchie. Ils chercheront tout naturellement à s'appuyer sur les grandes institutions religieuses appelées Eglises ; par ces dernières, ils s'efforceront de menacer le peuple avec l'épouvantail des futurs tourments, et en général, ils espéreront qu'elles aideront à empêcher le naufrage du Navire de l'Etat. Les églises également seront prêtes et heureuses d'avoir une telle occasion. Déjà, elles s'enroulent comme un rouleau de parchemin, l'un des côtés, Catholique, l'autre Protestant, opposés et pourtant liés, chaque côté étant uni et fédéré au mieux de sa capacité.

Cependant, la Bible déclare que ce règne en qualité de « reine », sera de courte durée, et la chute de Babylone formidable — telle une grande meule jetée dans la mer. Ce sera pendant la royauté éphémère de cette soi-disant « reine », que le monde sera sous une grande contrainte touchant toute présentation de la Vérité. Ceux qui resteront fidèles à Dieu et aux principes auront sans doute à en souffrir.

Au moment de la chute de Babylone, les puissants de la terre, les princes et rois de la finance et de la politique, s'éloigneront d'elle ; ils éviteront toute affiliation trop étroite avec elle, bien qu'ils déploreront grandement sa destruction, pressentant que leur tour suivra bientôt. Ensuite, très peu de temps après, surviendra le renverse-

ment complet, la destruction complète des gouvernements actuels des Gentils. La Bible décrit symboliquement cet événement comme une formidable conflagration qui consumera toute la terre (toutes les institutions) religieuse, sociale, politique et financière.

En considérant que ce Volume fut écrit il y a vingt ans, personne ne sera surpris de trouver que certaines de ses affirmations étonnamment hardies, sont maintenant dépassées par la pleine réalité. Par exemple, la richesse du monde s'est grandement multipliée dans ces vingt dernières années. Les associations capitalistes ont grandement augmenté leur capitalisation, leur puissance et leur influence. On estime qu'au cours des quatre années passées, le capital des Etats-Unis a augmenté à raison de dix milliards [de dollars de l'époque — Trad.] par an.

Dans ce Volume, il a été montré que, si au moment où il fut écrit, les Trusts étaient bénéfiques plutôt que maléfiques, néanmoins ces géants, nés de l'avarice et édifiés dans l'intérêt personnel, deviendraient éventuellement une menace, un danger pour le peuple et pour ses intérêts. Nous sommes parvenus à ce temps-là, et nombreux sont ceux qui se rendent compte que le danger nous menace. Rien de mal ne peut être fait tant que le mécanisme fonctionne bien et qu'il est dirigé, mais lorsque le moment sera venu où les intérêts des administrateurs et des capitalistes seront dans le sens contraire à ceux de leurs employés et du public, alors prenez garde ! **Rappelez-vous la Parole inspirée, savoir que c'est là « un Temps de Détresse tel qu'il n'y en a jamais eu depuis qu'il existe une nation ».**

Combien nous sommes heureux de savoir que l'extrémité de l'homme dans ce Temps de Détresse sera l'opportunité du Seigneur ! Il attend ce moment pour manifester Sa grâce. Il désire répandre sur l'humanité les bénédictions du Royaume millénaire pendant mille ans, afin de les sortir des conditions du péché et de la mort et de les rétablir à l'image et à la ressemblance de Dieu. Par Sa prescience, Il sait que tous les humains doivent en premier lieu en tirer des leçons. A tous ceux qui ont les yeux ouverts, Il a déjà montré cela en accordant à l'aurore de cette

période une durée de plus de quarante années, laquelle, toutefois, a apporté de plus en plus de mécontentement au lieu de bénédictions et de bonheur au monde. Aujourd'hui, en laissant les humains poursuivre leurs propres voies et accomplir leurs propres plans jusqu'au bout, le Seigneur veut leur permettre d'expérimenter la futilité et la vanité de tous leurs projets. Il leur montrera alors que seule son intervention empêchera la destruction complète de la société. Il est certain cependant qu'Il permettra la ruine de l'ordre social actuel, puis, par le ministère du grand Messie, il réorganisera entièrement l'humanité, car selon Ses promesses, Son Royaume sera « le désir de toutes les nations ». — Aggée 2 : 7.

Votre serviteur dans le Seigneur,
Charles T. RUSSELL.

Brooklyn, N.Y., 1^{er} octobre 1916.

AVANT-PROPOS

LA BATAILLE D'HARMAGUEDON

« Et le sixième ange versa sa coupe sur le grand fleuve Euphrate ; et son eau tarit, afin que la voie des rois qui viennent de l'Orient fût préparée. Et je vis sortir de la bouche du dragon, et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits immondes, comme des grenouilles ; car ce sont des esprits de démons faisant des miracles, qui s'en vont vers les rois de la terre habitée tout entière, pour les assembler pour le combat de ce grand jour de Dieu le Tout-Puissant. Voici, je viens comme un voleur. Bienheureux celui qui veille et qui garde ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu et qu'on ne voie pas sa honte. Et ils les rassemblèrent au lieu appelé en hébreu : Armagédon () ». — Apoc. 16 : 12-16 (D.).*

Harmaguédon est un terme hébreu qui signifie la Colline de Méguiddo, ou la Montagne de la Destruction. Méguiddo occupait une position très importante à la lisière sud de la plaine d'Eidraelon, et commandait un défilé important conduisant à la partie montagneuse de la contrée. Cet emplacement fut le grand champ de bataille de la Palestine, sur lequel furent livrés nombre des célèbres combats de l'histoire de l'Ancien Testament. C'est là que Gédéon et sa petite troupe jetèrent l'alarme parmi les Madianites et mirent en déroute leurs soldats qui s'entretenaient (Juges 7 : 19-23). C'est là que le Roi Saül fut vaincu par les Philistins (1 Sam. 31 : 1-6). C'est là aussi que le Roi Josias fut tué par le Pharaon Néco dans une des batailles les plus désastreuses de l'histoire d'Israël (2 Chron. 35 : 22-25). C'est là encore que vivaient le Roi Achab et sa

(*) **Maredsous** donne : Har-Magedôn, **Pirot et Clamer** aussi ; **Buzy, Crampon, Saci** : Armagédon ; **Osty, Stapfer** : Harmagédon (v. note) ; **Second et Synodale** : Harmaguédon [que nous adoptons ici — Trad.] ; **Ostervald et Martin** : Armageddon ; **Lausanne** : Armagueddon ; **en hébreu** : Réf. **Strong** 2022 et 4023 : Har-Megiddon ou Megiddo.

femme Jézabel, dans la ville de Jizréel où Jézabel trouva une mort épouvantable. — 2 Rois 9 : 30-37.

Dans un sens ces batailles étaient des types. Ainsi, la défaite des Madianites libéra Israël du joug de Madian. Gédéon et sa troupe représentaient notre Seigneur et l'Eglise qui libéreront les humains de l'esclavage du péché et de la mort. La mort du Roi Saül et le renversement de son royaume par les Philistins préparèrent la voie du Roi David qui typifiait le Messie. Le Roi Achab fut le type du gouvernement civil appelé, dans l'Apocalypse, d'une manière symbolique : le « Dragon ». La Reine Jézabel fut une image typique de la grande prostituée, Babylone, laquelle est même appelée : Jézabel. « Tu laisses faire la femme Jézabel, qui se dit prophétesse ; et elle enseigne, et égare mes esclaves ». — Apoc. 2 : 20 (D.).

Dans les Ecritures, Dieu a évidemment jugé à-propos d'associer le nom de ce célèbre champ de bataille, Harmaguédon, à la grande controverse entre la vérité et l'erreur, le bien et le mal, Dieu et Mammon, conflit qui doit terminer l'Age de l'Evangile et ouvrir l'Age millénaire. C'est à dessein qu'il s'est servi, dans le dernier livre de la Bible, d'expressions profondément symboliques, afin de cacher certaines vérités importantes jusqu'au temps convenable (« due ») où il les révélerait. Mais même au temps convenable, « aucun des méchants ne comprendra, mais les sages comprendront » (Daniel 12 : 10). Aucun de ceux qui n'ont pas le cœur en harmonie avec Dieu ne comprendra, mais seuls les sages parmi Son peuple, la classe des vierges sages de la Parabole du Maître. — Matt. 25 : 1-13.

Aussi, lorsque nous examinons notre texte, ne devons-nous pas nous attendre à ce que, littéralement, des gens se rassemblent sur la Colline de Méguiddo. Nous devons plutôt rechercher ce qui est symbolisé par cette montagne. Beaucoup de choses sont appelées « La Bataille d'Harmaguédon » ; cette expression est employée de beaucoup de manières et à de nombreux points de vue. Mais les chré-

tiens se rendent compte que ce terme « Harmaguédon » appartient spécialement à la Bible où il est employé dans un sens spirituel. Si donc, actuellement, il est opportun de considérer la Bataille d'Harmaguédon d'un point de vue politique, il est sûrement opportun aussi de considérer ce terme de son vrai point de vue religieux.

Tous, nous savons que le livre de l'Apocalypse est rempli de symboles. Il semble que Dieu ait placé ce livre le dernier dans la Bible afin d'y cacher de remarquables et importantes vérités. L'opinion de tous ceux qui étudient la Bible est que ce dernier livre renferme de précieuses vérités. Dieu les a si adroitement voilées que Ses enfants, dans les temps passés, n'ont pas été capables de les discerner complètement et clairement. Ceux qui étudient la Bible croient que telle a été l'intention de Dieu, non seulement parce que le temps n'était pas venu de comprendre ces vérités, mais parce que Dieu désire cacher certains aspects de Sa Vérité au monde. L'humanité s'est toujours fait une fausse idée du Plan divin, car, dans Sa sagesse, Dieu le désire ainsi. Les vérités que renferme l'Apocalypse ne sont pas pour le monde, ni pour les chrétiens de nom seulement, mais pour l'Eglise — le Corps de Christ, les saints — « l'Eglise des Premiers-nés dont les noms sont écrits dans les cieux ». Pour ceux-là, la connaissance deviendra la « nourriture au temps convenable ». « Les sages comprendront ».

Les Ecritures abondent en allusions à Harmaguédon. Notre Seigneur Jésus l'appelle « une grande tribulation [ou « détresse » — Trad.], telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais » (Matt. 24 : 21). Le prophète Daniel le décrit comme « un temps de détresse tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation jusqu'à ce temps-là » (Dan. 12 : 1). A cette déclaration, Daniel ajoute que le Représentant de Dieu, « Micaël, se lèvera, le grand chef, qui tient pour les fils d'Israël. Le terme « Micaël »

signifie « celui qui est comme Dieu » — le Divin. Il se lèvera pour le salut du peuple de Dieu, pour corriger l'erreur et le mal, pour établir le bien et la vérité, pour apporter aux humains le grand Royaume de Dieu qui a été prêché dès les jours d'Abraham.

TEMPS POUR L'ÉTABLISSEMENT DU ROYAUME DU MESSIE

L'Apocalypse de Saint Jean, étant un livre de symboles, ne sera pas compris par le monde. Dieu Lui-même a dit que ce n'est qu'à une certaine époque seulement que même l'Eglise peut espérer comprendre. Lorsque le prophète Daniel questionna l'ange sur la signification de sa vision, ce dernier lui répondit : « Va, Daniel, car ces choses sont cachées et scellées jusqu'au Temps de la Fin » — non pas la fin du monde, mais la fin de l'Age — la fin de cette Dispensation. « La terre subsiste toujours ». — Eccl. 1 : 4.

Saint Pierre nous dit que l'Age actuel doit se terminer dans une grande conflagration, symbole du Temps de Détresse, dans lequel les institutions actuelles seront englouties (2 Pi. 3 : 8-13). Ailleurs dans les Ecritures, ce terrible Temps de Détresse est symboliquement représenté par un orage, un tourbillon, un feu, qui consumera tout. Lorsque le présent ordre de choses aura disparu dans le grand Temps de Détresse, Dieu Lui-même établira Son Royaume, ce Royaume pour lequel nous prions : « Que Ton Règne vienne ; que Ta volonté soit faite sur la terre comme elle est faite au ciel ».

Si donc il se trouve quelque chose pour nous indiquer que nous vivons à la fin de l'Age de l'Evangile, quelque chose pour indiquer que les Vierges préparent leurs lampes, nous pouvons être certains que le temps pour les Vierges sages d'entrer dans la gloire est proche. Quel message béni est celui-ci pour « tous ceux qui aiment Son apparition ! ».

Dans la même prophétie qui nous montre que le Temps de la Fin est le temps où les sages à l'égard de Dieu

comprendront, il nous est dit que cette époque sera spécialement caractérisée par deux traits particuliers : d'abord, « Beaucoup courront çà et là » ; ensuite, « la connaissance sera augmentée » (Dan. 12 : 4). Aujourd'hui, nous voyons que cette prophétie est accomplie. Dans le monde entier, les gens courent çà et là comme jamais auparavant. Chemins de fer, bateaux à vapeur, automobiles, tramways électriques (dans la rue, ou au-dessous ou au-dessus), etc. (*), transportent les hommes partout. L'augmentation générale de la connaissance caractérise notre merveilleuse époque. Tout enfant de dix ans est capable de lire. Dans le monde entier, et dans chaque foyer, il y a des livres, des journaux, des Bibles, l'occasion de s'instruire comme jamais depuis que l'homme est sur terre.

Le remarquable accomplissement de cette prophétie prouve que nous sommes arrivés au Temps de la Fin dans lequel doit se terminer la Dispensation actuelle et commencer la Nouvelle Dispensation — époque à laquelle le peuple de Dieu sera capable de comprendre la situation et de se tenir prêt pour ce changement.

NOUS DISCUTONS DE PRINCIPES ET NON DE PERSONNALITÉS

Tous les chrétiens croient, comme Saint Jean, que notre Seigneur est l'auteur du livre de l'Apocalypse (Apoc. 1 : 1). Nous ne sommes donc pas responsable des symboles que renferme ce livre. Il y a tant de manières d'être mal interprété, même par de bonnes personnes chrétiennes, que nous sentons naturellement combien il est délicat d'exprimer nos vues. Avant d'exposer comment nous comprenons les symboles de l'Apocalypse, nous désirons déclarer avec force que nous ne disons rien contre des chrétiens pieux, de tout pays, et de toute époque, se rattachant à une église ou séparés de toute confession religieuse. Nous n'avons rien à dire touchant les personnes. Nous discutons

(*) Ecrit en 1897 — Trad.

de PRINCIPES, de DOCTRINES TOUJOURS, d'individus JAMAIS ! Dieu ne nous a pas chargé de discuter *des gens*, mais de *Sa Parole*.

En présentant notre interprétation des symboles de l'Apocalypse, nous concevons nettement que la Parole de Dieu prononce une terrible accusation contre certains des grands systèmes de notre époque, certains que nous avons respectés et estimés parce que nous avons pensé que bon nombre de leurs adeptes sont pieux en paroles et en actions. Par conséquent, faisons la distinction entre les *individus* et les *systèmes*. Nous ne disons rien contre ceux qui, *individuellement*, sont *pieux*, mais en interprétant la Parole de Dieu, ce que nous avons à dire a trait uniquement à ces *systèmes*. En vérité, nous croyons que ces symboles ne font pas allusion aux fidèles enfants de Dieu, probablement parce que les saints de Dieu sont très peu nombreux, si on les compare aux centaines de millions d'humains, ainsi que Jésus le dit : « Ne crains point, Petit Troupeau ».

Nous en arrivons à l'interprétation des symboles d'Apoc. 16 : 13-16. Nous trouvons qu'il y a trois facteurs ou éléments qui concourent au rassemblement des armées pour cette Bataille d'Harmaguédon. Nous lisons que, de la bouche de la Bête, de la bouche du Faux Prophète et de la bouche du Dragon sortirent trois esprits impurs semblables à des grenouilles, et que ces trois esprits impurs, semblables à des grenouilles, s'en allèrent à travers le monde entier pour le rassembler dans la Bataille d'Harmaguédon.

Il est donc convenable pour nous de chercher à savoir quels sont les systèmes auxquels font allusion ces termes symboliques : le Dragon, la Bête et le Faux Prophète. Après que nous aurons découvert ce que signifient ces termes, nous demanderons ce que symbolisent les grenouilles qui sortirent de leur bouche.

D'un bout à l'autre de la Bible, une Bête est le symbole

employé pour représenter un gouvernement. Dans la prophétie de Daniel, les grands empires universels sont symbolisés par des animaux : Babylone par le Lion, la Médo-Perse par l'Ours, la Grèce par le Léopard et Rome par le Dragon (Dan. 7 : 1-8). L'empire romain existe toujours. La chrétienté fait partie de ce grand Empire romain qui prit naissance au jour de César et qui, selon les Ecritures, existe encore dans le monde.

En pratique, tous les exégètes de la Bible s'accordent pour dire que le Dragon de l'Apocalypse représente le pouvoir purement civil, quel qu'il puisse être. Nous ne déduisons pas de ceci que tous les pouvoirs du monde sont mauvais ou viennent du Diable, mais que l'Eternel a trouvé bon de se servir du symbole du Dragon pour représenter le pouvoir civil.

La Bête d'Apoc. 16 : 13 est la même que celle qui est mentionnée en Apoc. 13 : 2, et qui est semblable à un léopard (tacheté). Des interprètes protestants de l'Apocalypse s'accordent à dire que ce symbole se rapporte au système papal : non pas au Pape, ni aux congrégations catholiques, ni aux catholiques individuellement, mais au *système dans son ensemble* qui existe depuis des siècles.

Dans Sa Parole, il a plu à Dieu de considérer la Papauté comme un système, un gouvernement. La Papauté prétend que le Royaume de Dieu, le Royaume du Messie, fut établi en 799 ap. J.C., qu'il a duré un millier d'années, exactement comme la Bible indique que serait la durée du Royaume de Christ, et qu'il prit fin en 1799 ap. J.C. La Papauté prétend également que depuis 1799, ce Royaume de Christ (c'est-à-dire le système papal, représenté dans l'Apocalypse comme étant la Bête) a souffert la violence. Elle prétend également que, depuis 1799, le Diable a été relâché, en accomplissement d'Apoc. 20 : 7.

L'histoire rapporte que la période (« era ») se terminant en 1799, marquée par la campagne de Napoléon en Egypte,

scella le terme de la domination papale sur les nations. En effet, Napoléon emmena même le pape prisonnier en France où il mourut. D'après les catholiques romains, cette profonde humiliation de la papauté marque le temps où Satan est relâché, en accomplissement d'Apoc. 20 : 7.

Nous ne pouvons souscrire à l'interprétation de la prophétie ainsi faite par nos frères catholiques. Notre Seigneur avait certainement raison quand Il déclara que « Satan est le prince de ce monde », et que notre époque est « le présent monde [ou Age] mauvais ». La raison pour laquelle il y a tant d'abus de confiance (« graft »), de fausses doctrines, de tromperies, d'ignorance, de superstition partout, c'est que Satan est l'être puissant qui séduit le monde. Selon les Ecritures, Satan doit être lié pour mille ans, afin qu'il ne séduise plus les nations (Apoc. 20 : 3). Lorsque les mille ans seront accomplis, Satan sera délié pour un peu de temps, afin que les humains soient mis à l'épreuve. Ensuite, il sera détruit dans la Seconde Mort, avec tous ceux qui seront en harmonie avec lui.

Ceux qui étudient la Bible commencent seulement à ouvrir les yeux et à voir la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de l'Amour de Dieu : les merveilleuses dispositions qu'Il a prises, d'abord en faveur de l'Eglise qui doit avoir part à la gloire du Royaume, et ensuite pour les humains qui recevront la bénédiction d'une élévation à la perfection humaine durant ces mille ans. Cette glorieuse Epoque est imminente, et non du passé. La condition des humains, à la fin du Royaume du Messie, sera si belle que tout ce qu'on aurait jamais pu imaginer ne pourra lui être comparé. L'œuvre grandiose de Dieu ne sera cependant pas achevée avant que chaque être humain n'ait atteint la perfection, ou n'ait été détruit dans la Seconde Mort pour avoir refusé de se soumettre aux exigences des lois de la justice. Alors, on entendra toutes les créatures dans le ciel et sur la terre s'écrier : « A celui qui

est assis sur le trône, et à l'Agneau, la bénédiction, et l'honneur, et la gloire, et la force, aux siècles des siècles ! » — Apoc. 5 : 13.

Le Dragon symbolise donc le pouvoir romain, représenté par le pouvoir civil dans le monde. La Bête est le système papal de gouvernement. Il reste à interpréter le troisième symbole, le Faux Prophète. Faux Prophète est, croyons-nous, un autre nom pour le système appelé ailleurs « l'Image de la Bête » (Apoc. 13 : 14). Selon les Ecritures, cette Image est une représentation très exacte de la Bête. Nous comprenons que le Faux Prophète, ou Image de la Bête, signifie la Fédération des Eglises protestantes.

L'IMAGE DE LA BÊTE

Afin de comprendre pourquoi la Fédération protestante des Eglises doit être symbolisée par l'Image de la Bête et comme le Faux Prophète, nous devons examiner d'autres passages bibliques symboliques. En Apoc. 17 : 5, notre attention se porte sur un grand « mystère ». Le terme « prostituée » dans le symbolisme biblique, ne désigne pas une personne immorale. Il désigne l'Eglise qui devait être le Royaume de Dieu, mais qui a perdu sa virginité en s'associant à un époux terrestre, au lieu de son Epoux céleste. A quel époux terrestre l'Eglise s'est-elle unie ? A l'Empire romain. Dans l'esprit de Luther et dans celui d'autres réformateurs, il y avait certitude absolue qu'une union étroite existait entre l'Eglise et le monde. Pendant un certain temps, l'Eglise déclara qu'elle attendait le retour de Christ pour établir Son Royaume. Finalement, elle dit : « Je n'attendrai pas jusqu'à la Seconde Venue de Christ, je vais m'unir à l'Empire romain ».

Chacun connaît le résultat. L'Eglise catholique romaine fut élevée au pouvoir et régna en reine durant des siècles. Cette union de l'Eglise et de l'Etat est représentée en Italie dans un tableau célèbre. Sur un trône, le Pape et l'Empereur sont assis côte à côte. D'un côté se trouvent

des cardinaux, des évêques, le bas clergé et les laïcs, chacun selon son rang. De l'autre côté se trouvent des généraux, des lieutenants, des soldats, jusqu'au commun peuple. Ainsi l'union de l'Eglise et de l'Etat fut donc admise.

Sur la base de cette union, tous les gouvernements terrestres ont été appelés chrétiens, car tous prétendent à l'unité comme faisant partie intégrante de l'Eglise. L'histoire nous dit que, durant des siècles, l'Eglise a établi les souverains terrestres. Ceux à qui le Pape désirait donner la couronne étaient couronnés. Pour prouver la suprématie de l'Eglise, on raconte l'histoire de l'Empereur d'Allemagne, Henri IV, qui avait encouru la disgrâce papale et qui, par châtement, fut obligé de rester trois jours devant les portes du Château de Canossa, les pieds nus, vêtu seulement de la chemise de crin des pénitents et exposé aux rigueurs du froid, au cœur de l'hiver. Il dut ensuite ramper sur les mains et les genoux pour arriver jusqu'au pontife, dont le bas de soie fut enlevé, afin que l'empereur pût baiser le gros orteil du pape et qu'ainsi les paroles du Ps. 2 : 12 fussent accomplies : « [ô rois... juges de la terre...] Baisez le Fils ».

Nous croyons que c'est là une fausse application de l'Ecriture. « Le Fils » n'est pas le Pape. La « sainte montagne » est le Royaume de Dieu. Ses représentants sont symbolisés par la sainte montagne de Sion. Le grand Messie renversera complètement toutes les choses du temps actuel, et établira le Royaume de Justice et de Vérité qui libérera l'humanité du péché et de la dégradation.

Les catholiques romains croient que le Pape est le « vicaire » de Christ et qu'il règne à Sa place. Ils croient que c'est maintenant que Satan est délié pour séduire les nations ; que bientôt l'Eglise obtiendra de nouveau plein pouvoir dans le monde, avec pour résultat la destruction de tous ceux qui ne lui obéiront pas. Cette interprétation nous fait penser aux 13^e et 20^e chapitres de l'Apocalypse.

Les protestants ne comprennent pas dans quel temps nous vivons. Sans nul doute, tous ceux qui réfléchissent ont remarqué que les premiers pas en vue d'une union sont faits par les protestants, jamais par les catholiques.

La question se pose maintenant : pourquoi les Ecritures représentent-elles le Protestantisme comme une Image de la Bête ? Quand et comment cela s'est-il produit ? Depuis la Réformation les Protestants se sont efforcés individuellement de sortir des ténèbres du passé, et ainsi établirent-ils de nombreux credo et organisèrent-ils de nombreuses « dénominations » (ou « sectes religieuses » — dict. Trad.). Mais vers le milieu du siècle dernier, les chefs (ou conducteurs) religieux commencèrent à se rendre compte que, si chacun continuait à étudier la Bible individuellement, le temps viendrait où chacun aurait un credo individuel, personnel. Pour éviter ce qui leur semblait être une diminution de puissance, ils projetèrent une union des Protestants en un système appelé Alliance évangélique.

L'Alliance évangélique est une union de différentes confessions protestantes, fondée en 1846 dans le but précis d'accomplir de leur côté ce que le Catholicisme avait fait du sien. Voyant la grande puissance que les Catholiques romains exerçaient à cause de l'unité de leur système, les Protestants dirent : « Nous sommes divisés. Nous n'avons aucune puissance. Nous allons nous organiser ». Sur le champ, selon les Ecritures, ils firent une Image de la Bête.

La Bible déclare, toutefois, que l'Image ne peut faire aucun mal avant d'avoir été animée [litt. : avant de recevoir la vie — Trad.] par la Bête à deux cornes (Apoc. 13 : 15). Nous croyons que cette « Bête à deux cornes semblable à un agneau », mais « parlant comme un dragon », représente l'église d'Angleterre qui ne fait pas partie de l'Alliance évangélique. L'église d'Angleterre prétend, comme l'église de Rome, être la véritable église ;

elle déclare que toutes les autres sont fausses, que seule elle possède la succession apostolique originelle, et que personne n'est autorisé à prêcher s'il n'a pas reçu l'imposition de mains apostoliques. Telle a été, durant des siècles, la prétention de l'église d'Angleterre, et c'est ce qui fait la différence entre cette église et toutes les autres confessions (ou sectes) protestantes.

Bien que l'Alliance évangélique soit organisée depuis 1846, elle n'a pas encore pu arriver au but qu'elle s'était proposé, car elle n'a pas su comment il fallait agir. Les « dénominations » (nous emploierons désormais le terme « secte » — Trad.) faisant partie de cette Alliance n'étaient unies que de nom, et en conséquence, ont travaillé les unes contre les autres. Les sectes qui restèrent en dehors de cette Alliance furent déclarées non-autorisées, et à leur tour, mirent au défi les églises évangéliques de pouvoir leur montrer de qui elles avaient reçu l'autorité de prêcher. Le résultat fut que l'image n'eut aucun pouvoir pour agir, et fut foulée aux pieds. Pour avoir de la vitalité, la vie, elle avait besoin de la succession apostolique, elle devait avoir une base pour travailler à son œuvre.

Les Ecritures montrent que l'église d'Angleterre deviendra l'amie de l'Alliance évangélique et lui donnera l'autorité apostolique pour prêcher. A cause de cette union, l'Alliance pourra dire : « Nous avons l'autorité apostolique pour prêcher ; que personne ne parle s'il n'a notre autorisation ». C'est ce que nous enseigne Apoc. 13 : 17. Il ne sera permis à personne d'acheter ou de vendre des choses spirituelles, au marché spirituel, sans avoir reçu la marque de la Bête ou celle de son Image.

En Apoc. 16 : 13, il est fait allusion au Faux Prophète, autre représentation de l'Image, le produit vitalisé de l'Alliance évangélique, qui a pris la forme de la Fédération des églises et possède aujourd'hui beaucoup de vitalité. Il nous reste à savoir si sa vitalité augmentera encore. Les Ecritures nous indiquent clairement que l'Image de la

Bête est appelée à avoir une si grande puissance qu'elle agira comme le fit l'église catholique romaine dans le passé ; ces deux systèmes, catholique et protestant, gouverneront le monde civilisé d'une manière autoritaire, par l'intermédiaire du pouvoir civil, le Dragon [Note 1].

« TROIS ESPRITS IMPURS COMME DES GRENOUILLES »

Les Ecritures nous disent que ce résultat sera atteint par les paroles de la puissance combinée de l'église et de l'Etat. « Et je vis sortir de la bouche du Dragon, et de la bouche de la Bête, et de la bouche du Faux Prophète, trois esprits impurs (« immondes » — Darby), comme des grenouilles ». Dans ce passage, l'esprit est une doctrine — une doctrine impure — une fausse doctrine. Chacun de ces systèmes exprimera les mêmes choses, et ces paroles auront pour effet d'assembler les royaumes de la terre pour la grande Bataille d'Harmaguédon.

Le symbolisme de l'Ecriture, bien compris, est très significatif ; il y a toujours une ressemblance étroite entre le symbole lui-même et la chose qu'il représente. Lorsque le Saint Esprit emploie une grenouille pour représenter certaines doctrines ou certains enseignements, nous pouvons être sûrs que l'application conviendra bien. Bien qu'une grenouille soit une petite créature, elle s'enfle jusqu'à ce qu'elle soit près d'éclater dans ses efforts pour paraître importante. Une grenouille a l'apparence d'être très sage, lors même qu'elle ne sait pas grand-chose. En outre, une grenouille coasse chaque fois qu'elle émet un son !

Les trois caractéristiques les plus marquantes d'une grenouille sont donc : la suffisance, un air de sagesse et de connaissance supérieures, et un coassement continu. En appliquant ces caractéristiques à la figure donnée dans la Parole divine, nous apprenons que du pouvoir civil, de l'église catholique et de la Fédération des églises protestantes sortiront les mêmes enseignements. Tous auront le même esprit de jactance ; tous prendront un air de connaissance et de sagesse supérieures ; tous prédiront les

terribles conséquences qu'entraînerait la désobéissance à leurs conseils. Malgré les profondes divergences existant entre les diverses confessions de foi, tout sera passé sous silence, car le mot d'ordre général sera de ne rien changer à l'ancien état de choses, de ne rien approfondir et de ne rien rejeter.

L'autorité divine de l'église et le droit divin des rois, en dehors de l'église, ne pourront se combattre, car tous deux seront également soutenus. Toute personne ou tout enseignement qui ne seront pas d'accord avec ces proclamations orgueilleuses, antibibliques, seront couverts de mépris, par la bouche des grenouilles, coassant des chaires et des tribunes, et à travers la presse tant religieuse que profane. Les plus nobles sentiments de certains seront étouffés par la philosophie procédant du même esprit mauvais qui parla par la bouche de Caïphe, le souverain sacrificateur, à l'égard de notre Seigneur Jésus. Comme Caïphe déclara qu'il était opportun de commettre un crime, de violer ainsi la justice tant humaine que divine, afin de se débarrasser de Jésus et de Ses enseignements, ainsi l'esprit de grenouille approuvera toute violation de principe nécessaire pour sa sauvegarde personnelle.

Tout vrai chrétien éprouve un sentiment de honte, en lisant l'histoire, d'y voir quels terribles forfaits furent commis au nom de Dieu et de la justice, et au nom de notre Seigneur Jésus. Nous ne devons pas penser un seul instant que ces esprits de grenouilles, ou doctrines, sont tous mauvais, mais ce sont plutôt des doctrines pompeuses et ampoulées de gens qui se prétendent être très sages et très grands, ayant pour eux des siècles d'histoire. C'est de la bouche du Dragon que sort la doctrine du droit divin des rois : « Ne soulevez pas le voile du passé pour voir comment les rois ont reçu ce droit. Acceptez la doctrine, car si vous ne le faites pas, et que les hommes examinent le sujet de près, il y aura une terrible révolution et tout s'écroulera ! ».

La Bête et le Faux Prophète poussent des coassements semblables. L'église catholique dit : « Ne regardez pas en arrière ! Ne vous informez pas de ce qui a trait à l'église ! ». Le protestantisme dit : « Nous sommes grands, nous sommes sages, nous sommes instruits. Restez tranquilles ! Personne alors ne saura que vous ne connaissez rien ». Tous déclarent (en coassant) : « Nous vous disons que si vous soulevez la moindre objection contre l'état de choses actuel, il arrivera des choses terribles ! ».

Les partis politiques y ont aussi leur part. Tous déclarent : « Si le moindre changement devait arriver, cela entraînerait un terrible désastre ! ». Certains sont soutenus par la fermeté de caractère, d'autres par le pouvoir civil, mais ils sont tous unanimes à coasser au peuple que tout changement signifiera la ruine du présent ordre de choses. Selon la manière de s'exprimer de nos jours, le mot d'ordre donné dans l'église et dans l'état est : « Pas de changement ! », mais le peuple commence à éprouver de la crainte. C'est ce coassement de la Bête, du Dragon et du Faux Prophète, qui poussera les rois de la terre à se rassembler pour la Bataille d'Harmaguédon et pour la destruction.

Les souverains et princes ecclésiastiques, avec leur suite — clergé et fidèles adhérents — se grouperont en une solide phalange (protestants et catholiques). Les rois, princes et sénateurs politiques, et les gens « haut-placés », avec leurs partisans et leurs soutiens, se rangeront aussi du même côté. Les rois de la finance et les princes du commerce, et tous ceux qu'ils peuvent influencer grâce à la puissance gigantesque telle qu'elle ne fut jamais exercée jusque là dans le monde, se rangeront également du même côté, selon cette prophétie. Pourtant, ces gens-là ne se rendent pas compte qu'ils se dirigent vers Harmaguédon, et chose extraordinaire, leur cri de ralliement renferme implicitement l'expression : « Allons ensemble vers Harmaguédon ! ».

En parlant de notre époque, notre Seigneur déclara : « Les hommes rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitée, car les puissances des cieux seront ébranlées » (Luc 21 : 26). Les souverains d'Europe ne savent que faire. Tout esprit de secte est ébranlé. Beaucoup d'enfants (« people ») de Dieu sont perplexes.

Le coassement des esprits de grenouilles, ou doctrines, rassemblera en une grande armée les rois et les princes de la finance, de la politique, de la religion et de l'industrie. L'esprit de crainte, inspiré par le coassement, fouettera les passions d'hommes habituellement bons et raisonnables ; ils deviendront furieux et agiront, poussés par le désespoir. Dans leur aveuglement, ils suivront ces mauvais esprits, ces mauvaises doctrines, et ils seront ainsi prêts à sacrifier la vie et toutes choses sur ce qu'ils supposent à tort être l'autel de la Justice, de la Vérité et de la Droiture (« righteousness ») selon un arrangement divin.

Beaucoup de gens au cœur noble, qui feront partie de cette grande armée, prendront une attitude tout à fait contraire à celle qu'ils préféreraient. Pendant un certain temps, les roues de la liberté et du progrès feront marche arrière, et l'on considérera comme nécessaire à sa propre conservation, d'apporter des restrictions semblables à celles du Moyen Age pour maintenir le présent ordre de choses et pour empêcher l'avènement du nouvel ordre que Dieu a décrété et qui est proche. Il en est même qui peuvent faire partie du peuple de Dieu et qui ne s'arrêtent pas à considérer si c'est ou non la volonté de Dieu que les choses doivent continuer comme elles sont depuis six mille ans. La Bible dit que telle n'est pas la volonté de Dieu, qu'il doit y avoir au contraire un grand bouleversement sur la terre, et qu'un nouvel ordre est en train de s'introduire.

Selon notre compréhension des Ecritures, ces forces

combinées d'Harmaguédon triompheront pendant un court laps de temps. On ne pourra ni parler, ni correspondre librement ; cette liberté et d'autres qui sont devenues comme le souffle vital même des masses de nos jours seront brutalement supprimées, sous prétexte de *nécessité*, pour la gloire de Dieu, pour obéir aux commandements de l'église, etc. La soupape de sûreté sera bloquée, et cessera ainsi de troubler les rois de la terre avec le bruit de la vapeur qui s'échappe ; tout paraîtra calme, jusqu'au moment où aura lieu la grande explosion sociale décrite dans l'Apocalypse sous l'image d'un *tremblement de terre*. Dans le symbolisme biblique, un tremblement de terre signifie une révolution sociale, et selon la déclaration des Ecritures, il n'y en aura jamais eu de semblable (Apoc. 16 : 18, 19). Voyez l'allusion qu'en fait notre Seigneur en Matt. 24 : 21.

LA GRANDE ARMÉE DE L'ÉTERNEL

Les Ecritures montrent qu'à ce moment-là la puissance divine interviendra, et Dieu rassemblera les armées rangées à Harmaguédon, à la Montagne de la Destruction (Apoc. 16 : 16). La chose même qu'elles cherchaient à éviter par leur union, leur fédération, etc., sera précisément celle qu'elles précipiteront. D'autres passages des Ecritures nous disent que Dieu sera représenté par le Messie, et qu'Il se tiendra du côté des masses. « En ce temps-là se lèvera Micaël [celui qui est semblable à Dieu, c'est-à-dire le Messie] » (Dan. 12 : 1). Il exercera l'autorité. Il prendra possession de Son Royaume d'une manière bien inattendue par nombre de ceux qui avaient prétendu par erreur être Son Royaume et être autorisés par Lui à régner en Son nom et à Sa place.

Notre Seigneur Jésus a dit : « Vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez [ou à qui vous rendez service] ». Il est possible que certains rendent service à Satan et à l'erreur, alors qu'ils prétendent servir Dieu et la justice, et d'autres peuvent comme le fit Saul de Tarse, servir

par ignorance, « pensant rendre service à Dieu » en persécutant l'Eglise. Le même principe est encore vrai en sens inverse. De même qu'un roi de la terre ne prend aucune responsabilité à l'égard du caractère moral de chaque soldat qui combat pour lui, ainsi l'Eternel ne répond pas du tout du caractère moral de ceux qui s'enrôlent dans Son armée et combattent de Son côté, quel qu'en soit le sujet. Ils sont Ses serviteurs puisque c'est à Lui qu'ils rendent service, quel que soit le mobile ou le but qui les pousse à agir.

Le même principe s'appliquera à la Bataille d'Harmaguédon qui vient. Dans cette bataille, Dieu sera du côté du peuple, et c'est cette armée indescriptible même, le peuple, qui se rangera au début de la bataille. Les anarchistes, les socialistes et les extrémistes exaltés, venus de tous les horizons raisonnables ou déraisonnables, marcheront les premiers. Celui qui a quelque connaissance de la vie militaire sait qu'une grande armée est composée de toutes les classes de la société.

Les masses s'agiteront sous les restrictions apportées à leurs libertés, mais elles seront conscientes de leur faiblesse vis-à-vis des rois et des princes de la finance, de la société, de la religion et de la politique alors au pouvoir. La majorité des pauvres et de la classe moyenne préfère la paix, pour ainsi dire à tout prix. Les masses populaires n'ont aucune sympathie pour l'anarchie. Elles se rendent compte, avec raison, que la plus mauvaise forme de gouvernement est préférable à l'anarchie. Elles chercheront la délivrance au moyen du vote, et le rajustement pacifique des affaires de la terre pour éliminer le mal et pour remettre entre les mains du peuple et dans l'intérêt de tous, les monopoles, les services publics et les richesses naturelles. La crise surviendra lorsque les défenseurs de l'ordre social établi en viendront à violer la loi et à s'opposer à la volonté de la majorité exprimée par le vote. La crainte de l'avenir poussera les masses bien

intentionnées au désespoir, et l'échec du socialisme sera suivi de l'anarchie.

Les saints du Seigneur n'ont pas du tout à prendre part à cette bataille. Le peuple consacré de Dieu désire ardemment le Royaume du Messie et la glorieuse année du Jubilé et du Rétablissement qu'il inaugurerà ; il attend avec patience et sans murmurer les temps marqués par l'Eternel. Leurs lampes étant préparées et allumées, les enfants de Dieu ne seront pas dans les ténèbres concernant les événements importants de la bataille imminente ; au contraire, ils seront pleins de courage, sachant que l'issue a été annoncée par la « sûre parole prophétique » à laquelle ils ont bien fait « de prêter attention, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le Jour vienne à paraître ». — 2 Pi. 1 : 19.

La question se pose alors : pourquoi Dieu n'a-t-il pas établi Son Royaume plus tôt ? Pourquoi Harmaguédon est-il nécessaire ? Nous répondons que Dieu a Ses propres temps et saisons, et qu'Il a fixé le grand Jour du septième millier d'années pour le règne de Christ. La Sagesse divine a retenu jusqu'à notre époque la grande connaissance et la technique qui multiplient en même temps des millionnaires et des mécontents. Si Dieu avait levé le voile de l'ignorance il y a mille ans, le monde se serait rangé pour Harmaguédon mille ans plus tôt. Dieu a caché ces choses jusqu'au temps actuel, parce que Son Plan comprend diverses parties qui, toutes, convergent vers le même point chronologique. Dans Sa bonté, Dieu a voilé les yeux des humains jusqu'à ce que le rassemblement pour Harmaguédon précède immédiatement le moment où le Messie prendra Son Pouvoir souverain et commencera à régner. — Apoc. 11 : 17, 18.

Les enfants de Dieu devraient être grandement reconnaissants envers le Dispensateur de tous biens. Ils devraient se préparer pour la grande tempête qui se lève, et demeurer très calmes, ne s'ingérant pas mal à propos ni du côté

des riches, ni du côté des pauvres. Nous savons d'avance que l'Eternel est aux côtés du peuple. C'est Lui qui combattrà dans la Bataille d'Harmaguédon, et Ses agents seront les soldats de cette armée spéciale, formée de toutes les classes. Lorsque ce grand « tremblement de terre » de la révolution sociale se produira, ce ne sera pas simplement une poignée d'anarchistes, mais tout le peuple qui se lèvera pour renverser le grand pouvoir qui l'étrangle. L'égoïsme est à la base de toute l'affaire.

PAS ENCORE, MAIS BIENTÔT

Il y a quarante ans que les forces se rassemblent des deux côtés pour la Bataille d'Harmaguédon. Grèves, fermetures d'ateliers et émeutes grandes et petites, ont été simplement des escarmouches secondaires au moment où l'un des belligérants franchissait le terrain de l'autre. Des scandales judiciaires et militaires en Europe, des scandales dans les assurances, dans les trusts et dans les tribunaux en Amérique, ont ébranlé la confiance du public. Des attentats à la dynamite, mis sur le compte tantôt des patrons, tantôt des employés, ont fait que ces deux classes n'ont plus confiance entre elles. Des sentiments d'amertume et de colère des deux partis se manifestent de plus en plus. Les lignes de bataille se dessinent de jour en jour davantage. Néanmoins, la Bataille d'Harmaguédon ne peut pas encore être engagée.

Le Temps des Gentils doit durer encore deux années [édition anglaise de 1915 — Trad.]. L'Image de la Bête doit encore recevoir la vie, le pouvoir. Elle doit être transformée : d'un simple mécanisme, elle doit devenir une force vivante. La Fédération protestante se rend compte que son organisation continuera à être sans utilité à moins qu'elle ne reçoive la vie, c'est-à-dire à moins que son clergé soit, directement ou indirectement, reconnu comme possédant l'ordination et l'autorité apostoliques pour enseigner. Selon la prophétie, cela proviendra de la Bête à deux cornes qui, nous le croyons, représente

symboliquement l'église d'Angleterre. L'activité arbitraire, tyrannique du protestantisme et du catholicisme, agissant conjointement pour supprimer les libertés humaines, attend cette vivification de l'Image. Il est possible que ceci s'accomplisse bientôt, mais Harmaguédon ne peut pas précéder cet accomplissement, au contraire, il doit le suivre, peut-être un an après, selon notre compréhension de la Parole prophétique (*).

Une autre chose encore intervient. Bien que les Juifs se répandent graduellement en Palestine, se rendant graduellement maîtres du pays de Canaan, et quoique selon des rapports, dix-neuf millionnaires y seraient déjà, néanmoins, la prophétie exige qu'un nombre évidemment beaucoup plus élevé de riches Hébreux s'y trouve avant qu'Harmaguédon n'éclate. En vérité, nous comprenons que la « détresse de Jacob » en Terre sainte, se produira à la fin même d'Harmaguédon. Alors commencera à se manifester le Royaume du Messie. Désormais, Israël dans le pays de la promesse s'élèvera graduellement des cendres du passé à la grandeur dont parlent les prophètes. Par l'intermédiaire de ses princes établis par Dieu, le Royaume du Messie, tout puissant mais invisible, commencera à enlever la malédiction, à relever l'humanité, et à lui donner « un diadème au lieu de la cendre ».

(*) [Quand l'Auteur écrivit ceci, il pensait que la détresse ne durerait que trois ou quatre ans].

Notre Roi est en Marche

Mon œil peut voir l'éclat de la présence du Seigneur :
 Le voici foulant la cuve du vin de la fureur ;
 Je vois l'effet de sa prompte épée aiguë en lueur,
 Notre Roi est en marche.

Je puis voir Ses jugements venant par tout l'univers ;
 De gémissements et de signes sont remplis les airs ;
 Je lis la sentence dans les trônes branlants, pervers,
 Notre Roi est en marche.

Les « Temps des Nations » cessent, leurs rois ont eu leurs
 Et quant aux pleurs comme aux douleurs, ils s'en vont pour [jours
 [toujours ;
 Les saints du Lion de Juda vont régner sans détours ;
 Notre Roi est en marche.

Au son de la [7^e] trompette, le Roi marche le premier ;
 Il va sonder tout cœur à son grand jugement dernier ;
 Réjouis-toi, mon âme, sois prompte à le saluer,
 Notre Roi est en marche.

CHŒUR

Gloire ! Gloire ! Alléluia !
 Gloire ! Gloire ! Alléluia !
 Gloire ! Gloire ! Alléluia !
 Notre Roi est en marche.

" LE JOUR DE LA VENGEANCE "

ETUDE I

Les prophètes en parlent. — Le Temps est proche. — Le but de ce volume. — Remarques générales.

« Car le jour de la vengeance était dans mon cœur, et l'année de mes rachetés était venue ». « Car c'est le jour de la vengeance de l'Eternel, l'année des récompenses pour la cause de Sion ». — Esaïe 63 : 4 ; 34 ; 8.

AINSI, le prophète Esaïe fait allusion à cette période que Daniel (12 : 1) décrit comme « un temps de détresse tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation », tandis que Malachie (4 : 1) déclare : « Car voici, le jour vient, brûlant comme un four ; et tous les orgueilleux, et tous ceux qui pratiquent la méchanceté seront du chaume » ; de son côté, l'Apôtre Jacques (5 : 1-6), parlant de la même période, dit que les riches pleureront et gémiront à cause des malheurs qui viennent sur eux. Joël (2 : 2) décrit ce jour comme un jour de nuées et d'épaisses ténèbres ; Amos (5 : 20) dit que c'est un jour de « ténèbres et non de lumière, de profonde obscurité et non de splendeur ». Notre Seigneur y fait allusion (Matt. 24 : 21, 22) comme à un temps de « grande tribulation », d'un caractère si destructif que, s'il n'y était mis fin, nulle chair ne survivrait à ses ravages.

Que le jour sombre et ténébreux ainsi décrit par les prophètes soit bien un jour de jugement sur le monde des points de vue social et national (un jour de récompenses nationales) apparaît clairement de nombreux passages des Ecritures. Toutefois, tout en notant ces passages, que le lecteur se souvienne de la différence qui existe entre jugement national et jugement individuel. Alors que la nation se compose d'individus, et que les individus sont

pour une large part responsables de la conduite des nations, qu'ils doivent souffrir (et le font) grandement au milieu des calamités qui s'abattent sur elles, néanmoins, le jugement du monde en tant qu'individus sera distinct de son jugement en tant que nations.

Le jour du jugement du monde en tant qu'individus sera l'Age millénaire, comme nous l'avons déjà montré (*). Alors, sous les conditions favorables de la Nouvelle Alliance, nantis d'une claire connaissance de la vérité, aidés de toutes façons possibles et encouragés à la droiture, tous les hommes individuellement, et non pas collectivement comme nations et autres organisations sociales, seront mis à l'épreuve, ou jugement, pour la vie éternelle. Le jugement des nations, institué actuellement, est un jugement d'hommes dans leurs capacités collectives (religieuses et civiles). Les organisations civiles du monde ont joui d'un long bail de puissance, et maintenant que « Les Temps des Gentils » arrivent à leur fin, elles doivent rendre leurs comptes. Selon le jugement de l'Eternel, exprimé à l'avance par les prophètes, aucune d'elles ne sera trouvée digne de renouveler ce bail, de continuer à subsister. Dieu a décrété que le pouvoir leur sera enlevé, que celui à qui appartient le droit de régner prendra en mains le Royaume et que les nations lui seront données pour héritage. — Ezéch. 21 : 27 ; Dan. 7 : 27 ; Ps. 2 : 8 ; Apoc. 2 : 26, 27.

Ecoutez la parole de l'Eternel aux nations assemblées devant lui pour être jugées : « Approchez, nations, pour entendre ; et vous, peuples, soyez attentifs ! Que la terre écoute et tout ce qu'elle contient, le monde et tout ce qu'il produit ! Car la colère de l'Eternel est sur toutes les nations, et sa fureur sur toutes leurs armées ». « L'Eternel est... le Roi d'éternité ; devant son courroux la terre est

(*) Vol. I, chapitre VIII.

ébranlée, et les nations ne peuvent [soutenir] son indignation ». « Le son éclatant en viendra jusqu'au bout de la terre. L'Eternel a un débat avec les nations... Ainsi dit l'Eternel des armées : voici, le mal s'en ira de nation à nation, et une grande tempête [une détresse et un ébranlement intenses et compliqués] se lèvera des extrémités de la terre. Et les tués de l'Eternel, en ce jour-là, seront d'un bout de la terre à l'autre bout de la terre ». « Attendez-moi, dit l'Eternel, pour le jour où je me lèverai pour le butin. Car ma détermination c'est de rassembler les nations, de réunir les royaumes pour verser sur eux mon indignation, toute l'ardeur de ma colère ; car toute la terre [l'ordre social actuel] sera dévorée par le feu de ma jalousie. Car alors [après cela] je changerai la [langue] des peuples en une langue purifiée, pour qu'ils invoquent tous le nom de l'Eternel pour le servir d'un seul cœur ». — Es. 34 : 1, 2 ; Jér. 10 : 10 ; 25 : 31-33 ; Soph. 3 : 8, 9 ; Luc 21 : 25.

Nous avons déjà montré (*) que le temps est proche, et que les événements du jour de l'Eternel s'accumulent maintenant même et nous serrent de près. Quelques années encore sont nécessaires pour mûrir les éléments qui travaillent dans le sens de la détresse prédite ; selon la sûre parole prophétique, la génération actuelle sera témoin de la terrible crise et passera à travers le conflit décisif.

En attirant l'attention sur ce sujet, notre but n'est pas de faire sensation, ni de chercher à satisfaire une vaine curiosité. Nous ne pouvons pas espérer non plus susciter dans le cœur des hommes cette repentance qui amènerait un changement dans l'ordre actuel social, politique et religieux de la société, et qui pourrait ainsi conjurer la calamité menaçante. La détresse qui s'annonce est inévitable : les causes puissantes de cette détresse sont toutes en

(*) Vol. II.

action, et aucun pouvoir humain n'est capable d'arrêter leur travail et leur marche croissante vers la fin certaine ; les effets doivent suivre tels que l'Eternel les a prévus et prédits. Aucune main, sauf celle de Dieu, ne pourrait arrêter le cours actuel des événements, et sa main ne le fera pas avant que les amères expériences de ce conflit n'aient scellé leur leçon dans le cœur des hommes.

Le but principal de ce volume n'est donc pas d'éclairer le monde qui ne peut apprécier que la logique des événements et n'aura rien d'autre ; ce que nous recherchons, c'est d'avertir, de prémunir, de réconforter, d'encourager et de fortifier « la famille de la foi », de façon qu'elle puisse ne pas être effrayée, mais qu'elle puisse être en pleine harmonie et sympathie même avec les mesures les plus sévères de la discipline divine dans le châtement du monde, en saisissant par la foi le résultat glorieux en fruits précieux de justice et de paix durable.

Le jour de la vengeance est naturellement associé au but bienveillant que Dieu lui assigne en le permettant. Ce dessein consiste à renverser le présent ordre des choses tout entier, préparant ainsi l'établissement permanent du Royaume de Dieu sur la terre, sous le gouvernement de Christ, le Prince de la Paix.

Le prophète Esaïe (63 : 1-6), contemplant la fin de la moisson de l'Age de l'Evangile, voit un puissant Conquérant, magnifique dans ses vêtements (revêtu d'autorité et de puissance) qui marche victorieusement sur tous ses ennemis dont le sang a teinté tous ses vêtements. Il demande qui est ce merveilleux étranger, disant : « Qui est celui-ci, qui vient d'Edom, de Botsra, avec des habits teints en rouge, celui-ci, qui est magnifique dans ses vêtements, qui marche dans la grandeur de sa force ? ».

On se rappelle qu'Edom est le nom qui fut donné à Esaü, le frère jumeau de Jacob, après qu'il eut vendu son droit d'aînesse (Gen. 25 : 30-34). Ce nom fut également

donné par la suite à la fois à tous ses descendants et au pays dans lequel ils s'installèrent (Voyez Gen. 25 : 30 ; 36 : 1 ; Nomb. 20 : 18, 20, 21 ; Jér. 49 : 17). En conséquence, le nom d'Edom est un symbole approprié d'une classe de personnes qui, dans cet Age, ont vendu d'une manière analogue leur droit d'ainesse, et cela également pour une chose aussi peu importante que le plat de lentilles qui déterminait la conduite d'Esau. Le nom est fréquemment employé par les prophètes, lorsqu'ils veulent désigner la grande multitude des chrétiens de nom qu'on appelle parfois « le monde chrétien », la « chrétienté » (c'est-à-dire le Royaume de Christ). Ces noms, les gens réfléchis devraient reconnaître promptement qu'ils sont bien mal appliqués, et qu'ils trahissent un grand manque de compréhension du véritable but et caractère du Royaume de Christ, et aussi un manque de connaissance du temps marqué pour son établissement et de la manière dont il sera établi. Ce ne sont là que des appellations prétentieuses qui ne représentent pas la vérité. Le monde est-il vraiment chrétien maintenant ? Ou bien cette partie du monde qui proclame le nom de chrétien est-elle vraiment chrétienne (l'Europe et l'Amérique) ? Ecoutez le tonnerre du canon, les pas des armées en marche, le sifflement perçant des obus qui éclatent, les gémissements des opprimés et les murmures des nations irritées. Tout cela répond comme une clameur assourdissante : Non ! Ces nations constituent-elles le Royaume de Christ, une vraie chrétienté ? Qui oserait, en vérité, prendre sur lui-même la responsabilité de *prouver* une affirmation aussi monstrueuse ? La fausseté d'une telle prétention est si évidente que toute tentative faite pour justifier le nom de chrétienté ne servirait qu'à enlever les dernières illusions que l'on pourrait avoir à cet égard. Personne ne voudrait même se charger d'une telle tâche.

Le nom symbolique « Edom » convient en vérité parfaitement à la chrétienté. Les nations de la prétendue

chrétienté ont eu des privilèges que n'a eus aucune des autres nations : à elles ont été confiés, comme aux Israélites de l'Age précédent, les oracles de Dieu (Rom. 3 : 2). La Parole de Dieu les ayant éclairées et influencées, directement ou indirectement, ces nations ont joui de toutes les bénédictions de la civilisation. D'autre part, les saints, en petit nombre (un « petit troupeau »), qui se sont développés sous l'influence de la Parole de Dieu au sein de ces nations, ont été pour elles « le sel de la terre » ; ils les ont préservées dans une certaine mesure d'une complète corruption morale. Par leur exemple de grande piété et par l'énergie qu'ils ont montrée en annonçant la Parole de vie, ils ont été « la lumière du monde », montrant aux hommes la voie pour revenir à Dieu et à la droiture. Parmi toutes ces nations favorisées, peu nombreuses sont les personnes qui ont profité des avantages qui leur étaient accordés comme héritage du fait qu'elles sont nées dans les pays ainsi bénis par l'influence de la Parole de Dieu, soit directement, soit indirectement.

Comme Esaü, la masse de la chrétienté a vendu son droit d'aînesse, son droit à avantage spécial, exceptionnel. Par masse, nous n'entendons pas seulement la partie agnostique du peuple, mais aussi la grande majorité de ceux qui se réclament de la religion de Christ alors qu'ils ont l'esprit du monde, qui ne sont des chrétiens que de nom, mais chez qui la vie de Christ fait défaut. Ceux-là ont préféré la maigre portion des avantages terrestres actuels à toutes les bénédictions de communion et d'amitié avec Dieu et Christ, comme au glorieux héritage avec Christ, promis à ceux qui suivent fidèlement ses traces dans le sacrifice. Ceux-là encore, bien qu'ils soient *nominalement* le peuple de Dieu, l'Israël spirituel nominal de l'Age de l'Evangile, dont « Israël selon la chair » de l'Age judaïque était un type, n'ont en réalité que peu de considération ou n'en ont point du tout pour les promesses de Dieu. Il est vrai que tous ceux-là constituent une

puissante multitude, portant le nom de Christ, et se faisant passer aux yeux du monde, comme étant l'Eglise de Christ ; il est vrai qu'ils ont fondé de grandes organisations représentant divers schismes dans le prétendu corps de Christ ; il est encore vrai qu'ils ont rédigé de volumineux ouvrages de « théologie [non] systématique », et qu'ils ont fondé de nombreux collèges et séminaires pour enseigner cette théologie ; il est vrai encore qu'ils ont, au nom de Christ, accompli « beaucoup d'œuvres merveilleuses » qui étaient, néanmoins, souvent contraires aux enseignements de sa Parole ; tous ceux-là constituent la classe d'Edom qui a vendu son droit d'aînesse. Cette classe renferme pour ainsi dire la « chrétienté » entière — tous ceux qui ont été élevés dans les pays prétendus chrétiens, qui n'ont pas su apprécier les privilèges et les bénédictions de l'Evangile de Christ et qui n'ont pas conformé leur vie à ses prescriptions. Le reste est le petit nombre des individus justifiés, consacrés et fidèles qui se sont joints à Christ par une foi vivante et qui demeurent comme des « sarments » en Christ, le vrai Cep. Ceux-ci constituent le vrai Israël de Dieu, les véritables Israélites en qui il n'y a point de fraude.

L'Edom symbolique de la prophétie d'Esaïe correspond à la Babylone symbolique d'Apocalypse, et des prophéties d'Esaïe, de Jérémie et d'Ezéchiél. C'est de cette manière que l'Eternel désigne et décrit ce grand système auquel les hommes appliquent le nom trompeur de chrétienté ou Royaume de Christ. De même que tout le pays d'Edom symbolise toute la « chrétienté », ainsi sa capitale, Botsra, représente l'« ecclésiasticisme », le monde ecclésiastique, la principale citadelle de la chrétienté. Le prophète représente le Seigneur comme un guerrier victorieux qui fait un grand carnage en Edom et surtout à Botsra. Le nom Botsra signifie « bergerie ». Botsra est célèbre, encore aujourd'hui, pour ses boucs, et le carnage de ce jour de la vengeance est désigné comme étant celui des « agneaux

et des boucs » (Esaïe 34 : 6). Les boucs correspondraient à l'« ivraie », tandis que les agneaux représenteraient les saints de la tribulation (Apoc. 7 : 14 ; 1 Cor. 3 : 1) qui ont négligé de saisir les occasions favorables à eux offertes, et n'ont pas couru de manière à obtenir le prix de leur haut-appel ; en conséquence, bien que n'étant pas rejetés par le Seigneur, ils n'ont pas été jugés dignes d'échapper à la détresse comme des « brebis » arrivées à maturité : appelées, choisies et fidèles.

A la demande faite par le Prophète : « Qui est celui-ci qui vient d'Edom, de Botsra, en vêtements rouges, en habits éclatants ? », il est répondu : « C'est moi qui parle en justice, puissant pour sauver ». C'est là le même Etre puissant dont parle Jean en Apoc. 19 : 11-16, le « Roi des rois et Seigneur des seigneurs », l'Oint de l'Eternel, notre Rédempteur bien-aimé et Seigneur Jésus.

Pour notre information, le Prophète pose encore la question suivante : « Pourquoi y a-t-il du rouge à tes vêtements, et tes habits sont-ils comme celui qui foule la cuve ? » Ecoutez la réponse : « J'ai été seul à fouler le pressoir, et d'entre les peuples pas un homme n'a été avec moi ; et je les ai foulés dans ma colère, et je les ai écrasés dans ma fureur, et leur sang a rejailli sur mes habits, et j'ai souillé tous mes vêtements. Car le jour de la vengeance était dans mon cœur, et l'année de mes rachetés était venue. Et je regardai, et il n'y avait point de secours ; et je m'étonnai de ce qu'il n'y avait personne qui me soutînt ; et mon bras [puissance] m'a sauvé, et ma fureur m'a soutenu. Et j'ai foulé les peuples dans ma colère... leur sang à terre ». L'auteur de l'Apocalypse ajoute : « Il foule la cuve du vin de la fureur de la colère de Dieu le Tout-puissant. » — Apoc. 19 : 15.

Le foulage de la cuve est le dernier trait de l'œuvre de la moisson. Le moissonnage (ou fauchage — Trad.) et la récolte (ou assemblage des gerbes — Trad.) doivent

d'abord avoir lieu. De même, ce foulage de la cuve de la colère de Dieu dans laquelle « la vigne de la terre » (la fausse vigne qui s'est accaparé indûment du nom de chrétien et de Royaume de Christ) est jetée lorsque ses grappes d'iniquité sont complètement mûres (Apoc. 14 : 18-20), représente le dernier travail de cette période de la « moisson » si pleines d'événements (*). Il illustre à notre esprit les derniers aspects du grand temps de détresse qui frappera toutes les nations et dont nous sommes si abondamment avertis par les Ecritures.

Le fait que le Roi des rois est représenté comme foulant « seul » la cuve indique que la **puissance exercée pour** le renversement des nations sera une puissance divine, et non pas simplement une énergie humaine. C'est la puissance de Dieu qui punira les nations, et qui, finalement, « produira en victoire le jugement [la justice, la droiture, la vérité] » (Matt. 12 : 20). « Il frappera la terre avec la verge de sa bouche et par le souffle de ses lèvres [la force et l'esprit de la vérité] il fera mourir le méchant » (Esaïe 11 : 4 ; Apoc. 19 : 15 ; Ps. 98 : 1). A aucun commandement humain on ne pourra attribuer les honneurs de la victoire à venir en faveur de la vérité et de la justice. Le conflit des nations en furie sera sauvage, et le champ de bataille et la détresse des nations seront universels ; il ne se trouvera alors aucuns Alexandre, César ou Napoléon humains pour rétablir l'ordre dans l'affreuse confusion. Mais à la fin, on saura que c'est la toute-puissance du Roi des rois et Seigneur des seigneurs qui a remporté la grande victoire de justice et de vérité et a infligé à l'iniquité son châtement mérité.

Toutes ces choses doivent s'accomplir dans les derniers jours de l'Age de l'Evangile, ainsi que le déclare l'Eternel par la bouche du Prophète (Esaïe 63 : 4 ; 34 : 8) : « L'année de mes rachetés est venue », et « c'est un jour de la

(*) Vol. III, chapitre VI.

vengeance pour l'Eternel, une année de représailles pour la cause de Sion » (Seg.). Pendant tout l'Age de l'Evangile, l'Eternel a eu connaissance des disputes, des luttes et des discordes qui se sont manifestées dans la Sion nominale. Il a observé combien ses saints fidèles ont eu à combattre pour la vérité et la justice, et même à souffrir la persécution pour la cause de la justice de la part de ceux qui s'opposaient à eux au nom de l'Eternel ; selon ses sages desseins, Dieu, jusqu'ici, s'est gardé d'intervenir, mais maintenant le jour des rétributions est venu, et l'Eternel a un débat avec eux, selon qu'il est écrit : « Car l'Eternel a un débat avec les habitants du pays ; car il n'y a pas de vérité, et il n'y a pas de bonté, et il n'y a pas de connaissance de Dieu dans le pays : exécration, et mensonge, et meurtre, et vol, et adultère ; la violence déborde, **et le sang touche le sang**. C'est pourquoi le pays sera dans le deuil ; et tous ceux qui y habitent seront languissants » (Osée 4 : 1-3). Cette prophétie, si vraie dans son accomplissement sur Israël selon la chair, l'est doublement dans son application plus ample à Israël spirituel nominal, la chrétienté.

« Le son éclatant en viendra jusqu'au bout de la terre ; car l'Eternel a un débat avec les nations : il entre en jugement avec toute chair. Les méchants, il les livrera à l'épée, dit l'Eternel ». « Ecoutez, je vous prie, ce que dit l'Eternel : ... Ecoutez, montagnes [royaumes], le plaidoyer de l'Eternel, et vous [jusqu'ici] fondements immuables de la terre [société] ; car l'Eternel a un débat avec son peuple [nominal] ». « Les méchants, il les livrera à l'épée ». — Jér. 25 : 31 ; Michée 6 : 1, 2.

Ecoutez encore le Prophète Esaïe au sujet de cette contestation : « Approchez, nations, pour entendre ; et vous, peuples, soyez attentifs ! Que la terre écoute et tout ce qu'elle contient, le monde et tout ce qu'il produit [toutes les choses égoïstes et mauvaises qui viennent de l'esprit du monde] ; car la colère de l'Eternel est sur

toutes les nations, et sa fureur sur toutes les armées. Il les a [en prenant le point de vue de l'avenir] vouées à la destruction ; il les a livrées au carnage ; ... et leur pays sera trempé de sang, et leur poussière sera engraisée. Car c'est le jour de la vengeance de l'Eternel, l'année de représailles (Seg.) pour la cause de Sion ». — Esaïe 34 : 1, 2, 7, 8.

C'est de cette manière que l'Eternel frappera les nations et leur fera connaître sa puissance ; il délivrera ses fidèles enfants qui ne marchent pas avec la multitude dans la voie du mal, mais qui suivent l'Eternel leur Dieu en toute chose, au milieu d'une génération impie et perverse. Même ce terrible jugement qui atteindra le monde, en tant que nations, et les réduira en pièces comme le vase d'un potier, sera une leçon de grande valeur pour les humains, lorsqu'ils seront jugés individuellement dans le règne millénaire de Christ. C'est ainsi que dans sa colère, l'Eternel se souviendra de sa miséricorde.

Jésus Régnera

JESUS régnera sur la terre
En tout point où le soleil luit,
Et sous son sceptre autoritaire
Fuirà tout vice et toute nuit.

Du nord au sud la race humaine
L'acceptant voudra l'adorer,
Le monde sera son domaine,
Sans un païen pour l'ignorer.

Vers Lui montera tendre ou grave
Prière et louange sans fin ;
Il descendra parfum suave
Sur l'holocauste du matin.

Peuples et rois de tout langage
L'acclameront en chants joyeux,
Et, pénétrés, rendront hommage
A Jésus, le Roi glorieux.

(Hymne 138)

ETUDE II

« LE JUGEMENT DE BABYLONE »

« LA CHRETIENTE »

« MENE, MENE, TEKEL, UPHARSIN »

Babylone. — La Chrétienté. — La ville. — L'Empire. —
La mère. — Les filles. — Jugement de Babylone. —
Signification terrible de ce jugement.

« **L**'ORACLE touchant Babylone, qu'a vu Esaïe... :
Elevez un étendard sur la haute montagne, élevez
la voix vers eux, secouez la main, et qu'ils entrent
dans les portes des nobles.

« J'ai donné commandement à mes saints, j'ai appelé
aussi pour ma colère mes hommes forts, ceux qui se
réjouissent en ma grandeur.

« Ils viennent d'un pays lointain, du bout des Cieux,
l'Eternel et les instruments de son indignation, pour
détruire tout le pays.

« La voix d'une multitude sur les montagnes, semblable
à un grand peuple, la voix d'un tumulte des royaumes
des nations rassemblées... : l'Eternel des armées fait la
revue de la milice de guerre.

« Hurlez, car le jour de l'Eternel est proche ! Il viendra
comme une destruction du Tout-puissant. C'est pourquoi
toutes les mains deviendront lâches, et tout cœur d'homme
se fondra, et ils seront terrifiés ; les détresses et les
douleurs s'empareront d'eux ; ils se tordront comme celle
qui enfante ; ils se regarderont stupéfaits ; leurs visages
seront de flamme.

« Voici, le jour de l'Eternel vient, cruel, avec fureur et
ardent de colère, pour réduire la terre en désolation ; et
il en exterminera les pécheurs.

« Car les étoiles des cieux et leurs constellations ne
feront pas briller leur lumière : le soleil sera obscur à son
lever, et la lune ne fera pas luire sa clarté.

« Et je punirai le monde pour sa malice, et les méchants
pour leur iniquité ; et je ferai cesser l'orgueil des arrogants
et j'abattraï la hauteur des hommes fiers. Je ferai qu'un

mortel sera plus précieux que l'or fin, et un homme, plus que l'or d'Ophir. C'est pourquoi je ferai trembler les cieux, et la terre sera ébranlée de sa place, par la fureur de l'Eternel des armées et au jour de l'ardeur de sa colère. » — Esaïe 13 : 1-13. Comp. Apoc. 16 : 14 ; Hébr. 12 : 26-29.

« *Et j'ai mis le jugement pour cordeau, et la justice pour plomb, et la grêle balaiera l'abri de mensonge, et les eaux inonderont la retraite cachée* ». Es. 28 : 17.

Les diverses prophéties d'Esaïe, de Jérémie, de Daniel et de l'Apocalypse, relatives à Babylone, concordent toutes entre elles, et visiblement, font allusion à la même grande ville. D'autre part, ces prophéties n'ont eu qu'un accomplissement très restreint sur l'ancienne ville, la ville réelle, et celles de l'Apocalypse furent écrites des siècles après la destruction de la Babylone réelle : il apparaît donc clairement que l'allusion *spéciale* de tous les prophètes s'applique à quelque chose dont l'ancienne Babylone réelle était une illustration. Il est clair également que si les prophéties d'Esaïe et de Jérémie touchant la chute de Babylone eurent leur accomplissement sur la ville réelle, celle-ci, dans sa chute aussi bien que dans son caractère, devint une illustration de la grande ville à laquelle fait allusion l'auteur de l'Apocalypse en langage symbolique (Chapitres 17 et 18), et à laquelle également les autres prophètes font principalement allusion.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce qu'on appelle aujourd'hui « chrétienté » est l'antitype de l'ancienne Babylone ; c'est pourquoi les avertissements et prédictions solennels des prophètes contre Babylone (la chrétienté), sont de la plus grande importance pour la génération actuelle. Oh ! si les hommes étaient assez sages pour prendre ces choses en considération ! Bien que, dans les Ecritures, divers autres noms symboliques tels que Edom, Ephraïm, Ariel, etc., soient appliqués à la chrétienté, ce terme « Babylone », est celui qui est le plus fréquemment employé, et sa signification, *confusion*, lui convient parfaitement. L'Apôtre Paul mentionne aussi un Israël spirituel

nominal en contraste avec Israël charnel nominal (Voyez 1 Cor. 10 : 18 ; Gal. 6 : 16 ; Rom. 9 : 8) ; de même, il y a une Sion spirituelle nominale et une Sion charnelle nominale (Voyez Esaïe 33 : 14 ; Amos 6 : 1). Mais examinons quelques-uns des rapports remarquables qui existent entre la chrétienté et son type, Babylone, sans oublier le témoignage direct de la Parole de Dieu sur le sujet. Ensuite, nous observerons l'attitude actuelle de la chrétienté et les signes actuels de sa chute prédite.

L'auteur de l'Apocalypse a laissé entendre qu'il ne serait pas difficile de découvrir cette grande ville mystique, parce que son nom est écrit sur *son front*, c'est-à-dire qu'elle est si visiblement marquée que nous ne pouvons manquer de la reconnaître, à moins de fermer les yeux pour ne pas voir : « Et [il y avait] sur son front un nom écrit : Mystère, Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre » (Apoc. 17 : 5). Toutefois, avant de rechercher cette Babylone mystique, observons d'abord la Babylone typique, et ensuite, ayant à l'esprit ses traits caractéristiques, nous chercherons l'antitype.

Le nom Babylone désignait non seulement la capitale de l'empire babylonien, mais aussi l'empire lui-même. Babylone, la capitale, était la plus magnifique, et probablement la plus grande ville de l'ancien monde. Bâtie en forme de carré sur les deux rives de l'Euphrate, elle était protégée contre des envahisseurs par un fossé rempli d'eau qui l'entourait, et elle était enfermée à l'intérieur d'un vaste système de double muraille, de neuf mètres soixante-quinze à vingt-cinq mètres quatre-vingt-dix d'épaisseur sur vingt-deux mètres quatre-vingt-six à quatre-vingt-onze mètres quarante-quatre de haut. Au sommet de ces murailles se dressaient des tours basses, au nombre, dit-on, de deux cent cinquante, placées l'une vis-à-vis de l'autre, et respectivement sur le bord extérieur et sur le bord intérieur de la muraille. Ces murailles étaient percées de cent portes d'airain, vingt-cinq de chaque côté, correspondant

au nombre de rues qui se coupaient en angles droits. La ville était ornée de palais et de temples splendides et de trésors enlevés lors des conquêtes.

Nébucadnetsar fut le grand monarque de l'Empire de Babylone. Son long règne dura à peu près la moitié de l'existence de cet empire dont la grandeur et la gloire militaire reviennent à Nébucadnetsar. La ville était célèbre par ses richesses et sa magnificence, lesquelles apportèrent en contrepartie une dégradation morale, sûr précurseur de son déclin et de sa chute. Elle s'adonna totalement à l'idolâtrie, et fut remplie d'iniquité. Le peuple adorait Baal à qui il offrait des sacrifices humains. On peut comprendre la profonde dégradation de leur idolâtrie d'après la réprimande que Dieu fit aux Israélites lorsque ces derniers se corrompirent au contact des idolâtres. — Voyez Jér. 7 : 9 ; 19 : 5.

Le nom de Babylone vient de Babel (confusion), nom de la grande tour qui ne put être achevée parce que Dieu confondit le langage des humains, mais l'étymologie du pays le changea en Babil ; ce nom, au lieu d'être plein de reproches, en souvenir du mécontentement de l'Eternel, signifiait pour eux « la porte de Dieu ».

La ville de Babylone, comme capitale du grand empire babylonien, acquit une position de célébrité et d'opulence, et fut appelée « la ville d'or », « l'ornement des royaumes » et « la gloire de l'orgueil des Chaldéens ». — Esaïe 13 : 19 ; 14 : 4.

Nébucadnetsar eut pour successeur son petit-fils Belshatsar, sous le règne duquel eut lieu l'écroulement de l'empire, provoqué et hâté, comme toujours, par l'orgueil, l'opulence et l'oisiveté. Le peuple, inconscient du danger imminent, suivait l'exemple de son roi et s'adonnait à des excès de corruption ; c'est alors que l'armée perse, conduite par Cyrus, s'avança furtivement en suivant le canal de l'Euphrate (après en avoir détourné le cours) ; les Perses mas-

sacrèrent les convives et s'emparèrent de la ville. Ainsi s'accomplit la prophétie contenue dans les mots étranges, écrits sur la muraille : « *Méné, Méné, Thekel, Upharsin* » que Daniel, quelques heures seulement avant leur accomplissement, interpréta en ces termes : « Dieu a compté ton royaume, et y a mis fin. Tu as été pesé à la balance, et tu as été trouvé manquant de poids. Ton royaume est divisé, et donné aux Mèdes et aux Perses ». La destruction de cette grande ville fut si complète que même son emplacement fut oublié, et pendant longtemps, incertain.

Telle était la ville-type ; comme une grande meule de moulin jetée dans la mer, elle sombra il y a des siècles, pour ne plus reparaître ; même le rappel de son nom est devenu un objet de reproche et de risée. Examinons maintenant son antitype, en remarquant d'abord que les Ecritures le désignent clairement, et en notant ensuite combien le symbolisme est approprié.

Dans la prophétie symbolique, une « ville » signifie un gouvernement religieux soutenu par le pouvoir et l'influence. Ainsi, par exemple, la « sainte cité, la nouvelle Jérusalem » est le symbole employé pour représenter le Royaume établi de Dieu, les vainqueurs de l'Eglise de l'Evangile élevés à la royauté dans la gloire. L'Eglise est également, et à la même occasion, représentée par une femme, « l'épouse, la femme de l'Agneau », en puissance et en gloire, soutenue par la puissance et par l'autorité de Christ, son époux : « Et l'un des sept anges vint et me parla disant : Viens ici, et je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau. Et il... me montra la sainte cité, Jérusalem ». — Apoc. 21 : 9, 10.

La même méthode d'interprétation s'applique à la Babylone mystique, le grand royaume ecclésiastique, « la grande cité » (Apoc. 17 : 1-6) qui est décrite comme une prostituée, une femme déchue (une église apostate ; — car la véritable Eglise est une vierge) ; cette église apostate a été élevée à la puissance et à la domination, soutenue à un degré

considérable par les rois de la terre, les pouvoirs civils, qui sont tous plus ou moins intoxiqués par son esprit et par ses doctrines. Elle a perdu sa pureté virginale, et au lieu d'attendre comme une épouse, une vierge chaste, d'être élevée avec l'époux céleste, elle s'est associée avec les rois de la terre et s'est prostituée en abandonnant sa pureté virginale — tant de doctrine que de caractère — pour suivre les idées du monde ; en retour, elle a reçu, et maintenant elle exerce jusqu'à un certain point la domination grâce en grande partie à l'appui, direct et indirect, de ce monde. C'est par son infidélité au Seigneur dont elle prétend porter le nom, et par son infidélité au noble privilège qui lui était offert d'être la « vierge chaste », l'épouse de Christ, qu'elle mérite l'appellation symbolique de « prostituée » ; d'autre part, son influence comme royaume sacerdotal, plein d'inconséquence et de confusion, est symboliquement représentée sous le nom de Babylone. Ce nom, dans son sens le plus large, était symbolisé par l'empire babylonien ; et sous ce symbole, nous reconnaissons sans peine la chrétienté, tandis que dans son sens le plus restreint, sous le symbole de l'ancienne ville Babylone, nous reconnaissons l'église chrétienne *nominale*.

Le fait que la chrétienté n'accepte pas que le terme biblique, Babylone, et sa signification, confusion, s'appliquent à elle-même, n'est pas une preuve qu'il n'en est pas ainsi. L'ancienne Babylone non plus ne revendiquait la signification biblique de « confusion ». L'ancienne Babylone prétendait, au contraire, être même « la porte de Dieu » ; mais Dieu l'appela néanmoins « confusion » (Gen. 11 : 9), et ainsi en est-il de la Babylone-antitype aujourd'hui. Elle s'appelle elle-même la « chrétienté », la porte conduisant à Dieu et à la vie éternelle, tandis que Dieu l'appelle « Babylone », la confusion.

Dans leur très grande majorité et fort à-propos, les protestants ont prétendu que le nom « Babylone », ainsi

que la description qui en est faite par la prophétie, sont applicables à la Papauté ; maintenant, le protestantisme a des dispositions plus conciliantes, moins sévères à l'égard de la Papauté. Toutes les sectes protestantes font des efforts pour se concilier l'église de Rome, pour l'imiter, s'allier et coopérer avec elle. En agissant ainsi, elles deviennent une partie intégrante du catholicisme ; elles justifient la manière d'agir de l'Eglise catholique et comblent la mesure de ses iniquités, comme les scribes et les Pharisiens « comblaient la mesure de leurs pères en tuant les prophètes » (Matt. 23 : 31, 32). Tout ceci, bien entendu, ni les protestants, ni les catholiques ne sont prêts à l'admettre, parce que, s'ils le faisaient, ils se condamneraient eux-mêmes. Ce fait est reconnu par l'auteur de l'Apocalypse qui montre que tous ceux qui veulent voir Babylone telle qu'elle est réellement, doivent, en esprit, prendre position avec le vrai peuple de Dieu « dans le désert », c'est-à-dire être séparés du monde, de ses idées, et n'avoir pas simplement des apparences de piété. Ils doivent être entièrement consacrés à Dieu, Lui être fidèles et dépendre de Lui seul : « Et il m'emporta en esprit dans un désert ; et je vis une femme... Babylone ». — Apoc. 17 : 1-5.

Les royaumes du monde civilisé se sont ainsi soumis aux grands systèmes ecclésiastiques, spécialement à la Papauté, et dans une grande mesure, se sont laissé dominer par eux. Ils ont accepté d'eux le nom de « nations chrétiennes » et de « chrétienté » ainsi que la doctrine du droit divin des rois et se sont joints à la grande Babylone dont ils font partie. De même que, dans le type, le nom de Babylone s'appliquait, non seulement à la ville, mais également à l'empire tout entier, ainsi le terme symbolique « Babylone » s'applique, non seulement aux grandes organisations religieuses, papale et protestante, mais aussi dans son sens le plus large, à toute la chrétienté.

C'est pourquoi ce jour du jugement de la Babylone

mystique est le jour du jugement de toutes les nations de la chrétienté ; ses malheurs frapperont toute la structure civile, sociale et religieuse ; les individus aussi en seront affectés dans la mesure des intérêts qu'ils ont en elle, et dans la mesure où ils dépendent de ses diverses organisations religieuses et de ses divers arrangements.

En raison de leurs divers intérêts commerciaux et autres qui les lient dans une certaine mesure aux nations de la chrétienté, les nations en dehors de la chrétienté sentiront également le poids de la lourde main de rétribution, et cela en toute justice ; en effet, elles non plus n'ont pas su apprécier la lumière qu'elles ont vu briller, et elles ont préféré les ténèbres à la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Ainsi, comme le déclarait le Prophète : « Toute la terre [société] sera dévorée par le feu de ma jalousie » (Soph. 3 : 8), mais contre Babylone, la chrétienté, à cause de sa plus grande responsabilité et parce qu'elle a mal employé les faveurs reçues, la colère et l'indignation de Dieu s'exerceront avec violence (Jér. 51 : 49). « Au bruit de la prise de Babylone, la terre est ébranlée, et il y a un cri entendu parmi les nations ». — Jér. 50 : 46.

BABYLONE — LA MÈRE ET LES FILLES

Cependant, certains chrétiens sincères n'ont pas encore discerné le déclin du Protestantisme et ne se rendent pas compte des rapports qui existent entre les diverses sectes et la Papauté. Toutefois, ils perçoivent l'inquiétude et les soulèvements doctrinaux qui règnent dans les systèmes religieux, et ils peuvent encore se demander avec anxiété : « Si toute la chrétienté doit être englobée dans le jugement de Babylone, qu'advient-il du Protestantisme, fruit de la grande Réformation ? ». C'est là une importante question ; pourtant, que le lecteur considère que le Protestantisme, tel qu'il existe aujourd'hui, n'est pas le résultat de la grande Réformation, mais de son déclin ; il possède,

dans une grande mesure, les dispositions et le caractère de l'église de Rome d'où sont issues ses diverses branches. Les diverses sectes protestantes (et nous le disons avec toute la déférence due aux âmes pieuses *comparativement* peu nombreuses qui s'y trouvent et que le Seigneur désigne sous le nom de « froment » par opposition à l'« ivraie » qui l'étouffe) sont les vraies filles de ce système dégénéré de la chrétienté nominale, la Papauté, auquel l'auteur de l'Apocalypse fait allusion en lui appliquant le nom de « Mère des prostituées » (Apoc. 17 : 5). N'oublions pas de remarquer que tant catholiques que protestants ont maintenant franchement des relations de mère à filles, la première se nommant elle-même la Sainte Mère l'Eglise, les dernières partageant avec complaisance cette idée, comme le montrent nombre de déclarations publiques faites par des dirigeants protestants, membres du clergé ou laïcs. Ainsi leur « gloire est dans leur honte » (Phil. 3 : 19); selon toute apparence, ils sont tous inconscients de la marque d'infamie qu'ils adoptent ainsi, la Parole de Dieu désignant la Papauté comme étant « la mère des prostituées ». D'ailleurs, la Papauté, dans ses prétentions à la maternité, ne semble avoir jamais mis en doute son droit à ce titre, ni avoir considéré l'incompatibilité qui existe entre ce titre et la prétention qu'elle a d'être toujours la seule vraie Eglise que les Ecritures désignent comme étant une « *vierge* » fiancée à Christ. Ses prétentions avouées de maternité sont une honte éternelle pour elle-même et pour son rejeton, le protestantisme. La vraie Eglise que Dieu reconnaît, mais que le monde ne connaît pas, est encore une vierge; cette Eglise-là est pure et sainte; elle n'a donné naissance à aucun système-fille. Elle est encore une vierge chaste, fidèle à Christ et chère à son époux comme la prune de son œil (Zach. 2 : 8; Ps. 17 : 6, 8). La vraie Eglise ne peut être signalée nulle part *comme un groupe* [« as a company » — Trad.] duquel on a enlevé toute l'ivraie, mais elle consiste seulement

du vrai « froment », et tous ses membres sont connus de Dieu, que le monde les reconnaisse ou non.

Cependant, voyons comment les systèmes protestants soutiennent ce rapport de filles à l'égard de la Papauté. La Papauté, la mère, n'est pas un simple individu, mais un grand système religieux. Si donc, nous maintenons le symbole, nous devons nous attendre à voir d'autres systèmes religieux répondre à l'illustration des filles possédant un caractère semblable ; des systèmes moins anciens, bien entendu, et pas nécessairement aussi dépravés que la Papauté, mais néanmoins des « prostituées » dans le même sens, c'est-à-dire des systèmes religieux qui prétendent être, ou la fiancée vierge ou l'épouse de Christ, tout en briguant la faveur du monde et en recevant son soutien, au prix de l'infidélité envers Christ.

Les diverses organisations protestantes correspondent pleinement à cette description. Elles constituent les grands systèmes-filles.

Comme nous l'avons déjà montré (*), la naissance de ces divers systèmes-filles eut lieu en rapport avec les réformes apportées à l'église-mère corrompue. Ce fut dans des circonstances de la mère en travail que les systèmes-filles se séparèrent de la mère, et elles naquirent vierges. Cependant, ces systèmes ne contenaient pas seulement que de vrais réformateurs ; ils en renfermaient beaucoup qui avaient encore l'esprit de la mère, et ils héritèrent beaucoup de ses fausses doctrines et conceptions. Il ne leur fallut pas longtemps pour tomber dans nombre de ses pratiques mauvaises et prouver ainsi que leur caractère était bien défini par la marque prophétique — « prostituée ».

Toutefois, n'oublions pas que si les divers mouvements de réformation accomplirent une œuvre précieuse dans la « purification du sanctuaire », seule, la classe du temple,

(*) Vol. III, p. 108.

la classe du sanctuaire, a toujours constitué, seule, la vraie Eglise reconnue par Dieu comme telle. Les grands systèmes humains appelés « églises », n'ont jamais été autre chose que l'église *nominale* (ou *n'en portant que le nom* — « *nominally* » — Trad.). Ils font tous partie d'un faux système qui contrefait la vraie Eglise, la représente faussement et la cache aux yeux du monde. L'Eglise vraie, elle, n'est composée que de fidèles croyants pleinement consacrés qui se confient au mérite du seul et unique grand sacrifice pour les péchés. Ces fidèles sont disséminés dans et en dehors de ces systèmes humains, mais n'en ayant cependant jamais l'esprit mondain. Ils forment la classe du « froment » que, dans sa parabole, notre Seigneur distingue clairement de l'« ivraie ». Ne comprenant pas le véritable caractère de ces systèmes, ils ont, comme individus, marché humblement avec Dieu, prenant sa Parole comme conseiller et son esprit comme guide. Ils ne se sont jamais sentis à l'aise dans la Sion nominale où ils ont été souvent peïnés d'observer que l'esprit du monde, agissant par le moyen de l'élément « ivraie » non identifié, mettait en danger la prospérité spirituelle. Ils sont les affligés bénis de Sion, auxquels Dieu a donné « l'ornement au lieu de la cendre, l'huile de joie au lieu du deuil » (Matt. 5 : 4 ; Es. 61 : 3). Ce n'est seulement qu'au temps actuel [écrit en 1897 — Trad.] de la « moisson » que doit s'accomplir la séparation de la classe du « froment » de celle de l'« ivraie », car selon ses desseins, le Seigneur « laissa croître ensemble l'un et l'autre jusqu'à la moisson [jusqu'au temps dans lequel nous vivons maintenant] » — Matt. 13 : 30.

C'est pourquoi cette classe de « froment » est en train de prendre conscience du véritable caractère de ces systèmes condamnés. Comme nous l'avons montré précédemment (*), les divers mouvements de réforme, ainsi que

(*) Vol. III, chapitre IV.

le prophète le prédit (Dan. 11 : 32-35), furent « corrompus par des flatteries » : après avoir accompli une mesure de purification, chacun de ces mouvements s'arrêta tout court, et autant qu'ils le purent, ils imitèrent l'exemple de l'église de Rome en recherchant et en recevant la faveur du monde aux dépens de leur vertu (leur fidélité envers Christ, le vrai Chef, la vraie Tête de l'Eglise). L'église et l'Etat firent de nouveau cause commune et unirent, dans une certaine mesure, leurs intérêts terrestres, aux dépens des véritables intérêts, les intérêts spirituels, de l'église ; de nouveau le progrès et la réforme dans l'église furent au point mort ; en fait, un mouvement rétrograde commença, si bien qu'aujourd'hui, nombre d'églises protestantes sont beaucoup plus loin du niveau convenable — tant au point de vue foi qu'au point de vue mise en pratique — qu'à l'époque de leurs fondateurs.

Certaines des églises réformées furent même admises à partager l'autorité et le pouvoir avec des gouvernants terrestres, comme ce fut le cas par exemple pour l'église d'Angleterre, et en Allemagne pour l'église luthérienne. Celles qui n'ont pas réussi à ce point (comme dans ce pays — les E.U. — Trad. — par exemple) ont fait au monde des ouvertures de compromission pour recevoir des faveurs moins grandes. Il est également vrai que, si les pouvoirs terrestres ont favorisé les ambitions terrestres de l'église infidèle, de son côté l'église a également admis le monde dans sa communion et son amitié ; elle l'a fait si généreusement que les mondains baptisés forment maintenant la grande majorité de ses membres, occupant presque toutes les positions importantes, et dominant ainsi l'église.

Telle fut la tendance qui avilit l'église au début de l'Age, amena la grande apostasie (2 Thess. 2 : 3, 7-10), et graduellement mais rapidement développa le système papal.

Ce caractère de relâchement, adopté dès les premiers jours par les divers mouvements de réforme, et qui déve-

loppa graduellement des organisations sectaires, existe encore de nos jours ; plus ces organisations s'accroissent en richesse, en nombre et en influence, plus elles s'éloignent de la vertu chrétienne et plus elles développent l'arrogance de leur mère. Un petit nombre de chrétiens sincères, dans les diverses sectes, observent cela jusqu'à un certain point, et avec honte et chagrin le regrettent et s'en lamentent. Ils se rendent compte que dans les diverses organisations sectaires on fait des efforts pour plaire au monde, pour rechercher sa faveur et s'assurer son patronage. On a élevé de somptueux édifices religieux avec des flèches très élevées, on a voulu des carillons, de magnifiques orgues, de très beaux ameublements, des chœurs artistiques, de brillants orateurs ; on a organisé des kermesses, des fêtes, des concerts, des jeux, des loteries, des amusements et des passe-temps douteux, tout cela afin de s'assurer l'approbation et le soutien du monde. Les très satisfaisantes et saines doctrines de Christ sont rejetées à l'arrière-plan, tandis que de fausses doctrines et des sujets à sensation prennent leur place dans la chaire, la vérité est négligée et oubliée, et l'esprit de vérité est perdu. Dans ces particularités, combien les filles ressemblent à l'organisation-mère !

L'une des nombreuses preuves de la liberté et même de l'orgueil que les sectes protestantes affichent pour admettre leur parenté avec la Papauté, ressort des sentiments exprimés par un pasteur presbytérien, extraits d'un de ses sermons et publiés par les quotidiens :

« Qu'on le veuille ou non, on doit admettre que cette église (catholique) est *l'église-mère*. Son histoire est ininterrompue dès les temps des Apôtres jusqu'à nos jours [oui, car c'est à ce moment-là que l'apostasie pris naissance — 2 Thess. 2 : 7, 8]. *Tout fragment de vérité religieuse que nous apprécions véritablement, nous a été transmis par l'église catholique romaine, qui en est le dépositaire.* Si elle n'a aucun droit au titre de la vraie église, alors nous sommes des bâtards et non des fils légitimes.

« Vous pouvez bien parler d'envoyer des missionnaires travailler parmi les catholiques romains ! Je vous dirai qu'il vaudrait tout autant envoyer des missionnaires parmi les méthodistes, les épiscopaux, les presbytériens unis et les luthériens dans le but de les convertir à l'église presbytérienne ».

Oui, presque toutes les erreurs doctrinales auxquelles les protestants tiennent tant ont été apportées avec eux de Rome ; nous savons pourtant que de très grands progrès ont été réalisés par chacun des mouvements de la Réforme : le sacrifice de la messe a été aboli ainsi que l'adoration des saints, de la vierge Marie et des statues (« images ») ; la confession auriculaire, les indulgences, etc., ont été mises de côté. Mais hélas ! les protestants d'aujourd'hui sont non seulement désireux mais anxieux de faire à peu près n'importe quel compromis pour s'assurer les faveurs et l'assistance de la vieille « mère » ; pourtant leurs ancêtres, il y a trois siècles, ont fui l'église catholique romaine justement à cause de sa tyrannie et de ses infamies. Même les principes de vérité qui formèrent tout d'abord la base de leurs protestations, sont graduellement oubliés ou ouvertement répudiés. La doctrine fondamentale même de la « justification par la foi » dans le « sacrifice continué » laisse rapidement place au vieux dogme papal de la justification par les œuvres et par le sacrifice sacrilège de la messe (*). Nombre de personnes qui parlent en chaire, aussi bien que celles qui forment l'auditoire, déclarent ouvertement qu'elles n'ont aucune foi dans l'efficacité du sang précieux de Christ comme prix de la rançon des pécheurs.

Les prétentions à la succession apostolique et l'autorité cléricale sont établies avec presque autant de présomption par certains membres du clergé protestant que par le clergé papal. Le droit de juger des choses chacun indivi-

(*) La messe est célébrée aussi chez les épiscopaux — « la haute église » — en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis.

duellement — le principe fondamental même de la protestation contre la Papauté qui a conduit à la Grande Réformation — reçoit maintenant presque autant d'énergique opposition de la part des protestants que de celle des papistes. Les protestants savent pourtant très bien que c'est en faisant usage de ce droit de jugement personnel que commença la Réformation et qu'elle continua pendant un certain temps. Plus tard, cependant, la domination présomptueuse de certains chefs religieux entrava les progrès et a toujours depuis enchaîné les protestants dans des croyances traditionnelles et condamné tous ceux qui, courageusement, vont au-delà de ce qui est admis généralement.

Vu sous cet angle, le protestantisme n'est plus une protestation contre l'église-mère, comme en premier lieu. Comme le remarquait récemment l'auteur d'un article dans la presse : « Le *isme* est toujours avec nous, mais qu'est devenue la *protestation* ? ». Les protestants semblent avoir oublié la chose, car ils ignorent réellement les motifs mêmes de la protestation à l'origine, et, comme systèmes, ils ont même une tendance à se jeter dans les bras que leur tend la « Sainte (?) église-mère » où ils sont généreusement invités et assurés d'une cordiale réception.

« Serrons-nous affectueusement la main (dit le pape Léon aux protestants dans son encyclique célèbre (1894) adressée « Aux princes et aux peuples de la terre »); nous vous invitons à l'unité qui n'a jamais cessé d'exister dans l'église catholique et qui subsistera toujours. Il y a longtemps que notre mère commune vous a appelés pour vous serrer sur son cœur ; il y a longtemps que les catholiques du monde entier vous attendent avec le désir ardent de l'amour fraternel... Notre cœur, même plus encore que notre voix, vous appelle, chers frères, vous qui depuis trois siècles êtes en désaccord avec nous dans la foi chrétienne ».

De même, dans son encyclique à l'église romaine d'Amérique (1895), le pape Léon dit : « Nos pensées se tournent maintenant vers ceux qui diffèrent d'opinion avec nous en matière de foi chrétienne... Combien nous sommes soucieux de leur salut ! Nous désirons de toute la force de notre âme les voir rétablis dans l'église qui est la mère de tous !... Assurément, nous ne devons pas les laisser dans leurs idées, mais les en sortir, avec douceur et charité, en employant tous les moyens de persuasion pour les amener à examiner de près toutes les parties de la doctrine catholique et à se libérer d'idées préconçues ».

Et dans sa « lettre apostolique au peuple anglais » (1895), le pape fit la prière suivante : « O bienheureuse vierge Marie, Mère de Dieu et notre douce et aimable Reine et Mère, jette un regard miséricordieux sur l'Angleterre !... O Mère affligée, intercède pour nos frères séparés, afin qu'ils fassent partie avec nous du seul véritable troupeau, uni au Berger Suprême, le Vicaire de ton fils » — c'est-à-dire lui-même, le Pape.

Pour faire progresser ce même plan, des « Missions pour les protestants » ont aussi été instituées sous la direction de ceux qu'on appelle les « Pères paulistes ». Ces réunions ont eu lieu et ont encore lieu dans les grandes villes. Elles sont dirigées dans le sens de la conciliation. Les protestants sont invités à poser des questions écrites auxquelles il est répondu publiquement. Des tracts pour protestants sont distribués gratuitement. En pratique, les protestants admettent la position romaine et en réalité ne savent que répondre ; d'ailleurs quiconque peut et veut répondre, en citant des faits, est accusé comme perturbateur à la fois par les protestants et par les catholiques.

Toute personne intelligente peut discerner comment le protestantisme se laisse facilement séduire par cette ruse consommée ; elle peut voir aisément que le courant populaire marche vers l'église de Rome qui a vraiment changé

son langage et dont la puissance a aussi varié, mais dont le cœur reste inchangé. Elle justifie toujours l'Inquisition et d'autres de ses méthodes des siècles de ténèbres en proclamant son *droit*, comme gouverneur de la terre, de châtier les hérétiques selon son bon plaisir.

Il est donc clair que si beaucoup d'âmes fidèles, ignorant l'état réel des choses, ont avec révérence et dévotion rendu un culte à Dieu à l'intérieur de ces systèmes de Babylone, néanmoins cela ne change rien au fait que ceux-ci sont tous des *systèmes* de la « prostituée ». La confusion règne chez tous, et le nom de Babylone convient avec justesse à la famille entière : mère, filles et complices, les nations appelées chrétienté. — Apoc. 18 : 7 ; 17 : 2-6, 18.

Souvenons-nous donc que dans les grands systèmes politico-ecclésiastiques que les hommes appellent chrétienté, mais que Dieu appelle Babylone, nous avons non seulement le fondement mais également la superstructure et le pinacle qui la couronne, de l'ordre social actuel. Ceci est impliqué dans le terme généralement admis de chrétienté qui, maintenant, s'applique non seulement aux nations qui soutiennent des sectes chrétiennes par la législation et par les impôts, mais aussi à toutes les nations qui témoignent de la tolérance au christianisme sans le favoriser ou le soutenir d'une manière bien établie, comme le font par exemple les Etats-Unis.

La doctrine du « droit divin des rois », enseignée ou soutenue par presque toutes les sectes, est le fondement de tout le vieux système civil, et longtemps elle a donné l'autorité, la dignité et la stabilité à tous les royaumes de l'Europe. La doctrine du choix du clergé fait par Dieu et de l'autorité divine accordée à ce clergé a empêché les enfants de Dieu de progresser dans les choses divines et les a liés par les chaînes de la superstition et de l'ignorance à la vénération et à l'adoration des êtres humains faillibles, et à leurs doctrines, traditions et interprétations de la Parole de Dieu. C'est tout cet ordre de choses qui

doit tomber et disparaître dans la bataille de ce grand jour, cet ordre de choses qui, pendant des siècles, a maintenu les gens dociles sous les pouvoirs dirigeants, civils, sociaux et religieux. Tout ceci a eu lieu, non pas comme ils le prétendent, parce que Dieu l'a décrété et approuvé, mais parce qu'il l'a *permis*. Bien que ce fût un mal en soi, cela a servi à un bien *temporaire*, dans le dessein de prévenir l'anarchie qui eût été démesurément pire parce que les hommes n'étaient pas préparés à faire mieux pour eux-mêmes, et parce que le temps du règne millénaire de Christ n'était pas encore venu. C'est pourquoi Dieu a permis que ces diverses erreurs et désillusions l'emportent pour tenir l'homme en échec jusqu'au « Temps de la Fin », la fin des « Temps des Gentils ».

JUGEMENT DE BABYLONE

Sur la page prophétique, nous pouvons lire clairement le jugement de Babylone, la chrétienté, et ce jugement n'est pas moins clairement exprimé dans les signes des temps. Les prophètes nous déclarent catégoriquement que sa destruction sera soudaine, violente et complète : « Un ange puissant leva une pierre, comme une grande meule, et la jeta dans la mer, disant : Ainsi sera jetée avec violence Babylone la grande ville ; et elle ne sera plus trouvée » (Apoc. 18 : 8, 21 ; Jér. 51 : 63, 64, 42, 24-26). Et cependant Daniel montre que Babylone doit subir une destruction graduelle (7 : 26) : « Et le jugement s'assiera ; et on lui ôtera la domination, pour la détruire et la faire périr jusqu'à la fin ». La *domination* papale (et dans une grande mesure le respect servile des gens pour le cléricalisme en général), ainsi que nous l'avons déjà montré (*), a été abattue au commencement du Temps de la Fin, en 1799. Ensuite la marche de destruction a été lente, et il y a eu, en apparence et occasionnellement, des signes

(*) Vol. III, p. 26.

de rétablissement lesquels n'ont jamais été aussi flatteurs qu'aujourd'hui. Cependant, nous avons l'assurance positive que la Papauté sera définitivement détruite et que ses dernières convulsions seront violentes. Toutefois, elle doit, tout d'abord, recouvrer en partie le prestige qu'elle avait autrefois, et qu'elle partagera avec une association confédérée de ses filles. Ensemble, elles seront élevées en puissance pour que, ensemble, elles puissent être violemment renversées.

Il est certain que le châtiment de Babylone sera grand. Selon la prophétie, « la grande Babylone vint en mémoire devant Dieu, pour lui donner la coupe du vin de la fureur de sa colère ». « Il a vengé le sang de ses serviteurs en le redemandant de sa main » ; « car ses péchés se sont accumulés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. Donnez-lui comme elle vous a donné, et doublez-lui le double, selon ses œuvres ; dans la coupe qu'elle a misionnée, versez-lui le double. Autant elle s'est glorifiée et a été dans les délices (voir note D. — Trad.), autant donnez-lui de tourment et de deuil. Parce qu'elle a dit dans son cœur : Je suis assise en reine et je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil » (Apoc. 16 : 19 ; 19 : 2 ; 18 : 5-7). Bien que dans son sens le plus large cette prophétie s'applique, bien entendu, à la Papauté, elle a trait également à tous ceux qui, à un degré quelconque, sont associés à elle, ou ont quelque sympathie pour elle. Tous ceux-là auront part à ses fléaux (Apoc. 18 : 4). Bien que tous les rois de la terre aient haï la prostituée et l'aient rejetée (Apoc. 17 : 16), elle dit encore : « Je suis assise en reine et je ne suis point veuve » ; avec orgueil, elle proclame bien haut son droit de gouverner les nations, et prétend qu'elle retrouvera bientôt le pouvoir qu'elle possédait autrefois.

Les lignes suivantes, parues récemment dans un journal catholique, nous donnent des vantardises et des menaces de Babylone un exemple suffisant :

« La papauté reprendra sa souveraineté temporelle qui est utile et nécessaire à l'église. C'est ce qui donnera au chef exécutif de l'église une plus grande liberté et une plus grande autorité. Le pape ne peut être longtemps le sujet d'un roi, car cela ne convient pas à la fonction divine qu'il exerce. La situation actuelle de la papauté entrave grandement son action et son influence dans le domaine du bien. L'Europe a reconnu autrefois cette influence et sera forcée de s'incliner devant elle dans des temps beaucoup plus critiques que maintenant. Les soulèvements sociaux et la main rouge de l'anarchie couronneront encore Léon ou son successeur avec la réalité du pouvoir que le troisième cercle symbolise et qui fut universellement reconnu autrefois. »

Oui, à mesure que le jour de « trouble » approche, le cléricalisme va essayer d'user de plus en plus de sa puissance et de son influence pour conserver sa prospérité politique, en maintenant sous son contrôle les éléments turbulents de la société ; mais dans la crise qui s'approche à grands pas, les éléments dérégles (litt. « sans loi » — Trad.) repousseront avec mépris toute influence conservatrice et briseront tous liens ; la main rouge de l'anarchie fera son œuvre épouvantable, et Babylone, la chrétienté, sociale, politique et ecclésiastique, tombera.

L'auteur inspiré de l'Apocalypse dit : « A cause de cela [à cause de ses violents efforts pour maintenir son pouvoir et pour préserver sa vie] en *un même jour* [soudainement], ses fléaux arriveront, la mort, le deuil et la famine, et elle sera consumée par le feu [le feu symbolique, la destruction, les calamités]. Car il est puissant, le Seigneur Dieu qui l'a jugée ». — Apoc. 18 : 8.

« Ainsi dit l'Eternel : Voici, je fais lever un vent destructeur contre Babylone, et contre les hommes qui habitent au cœur de ceux qui s'élèvent contre moi [tous ceux qui sont en sympathie avec Babylone] et j'enverrai contre Babylone des étrangers qui la vanneront et qui videront son pays ; car ils seront contre elle tout alentour... Détruisez entièrement toute son armée. » — Jér. 51 : 1-3.

« Je rendrai à Babylone [à la papauté tout particulièrement], et à tous les habitants de la Chaldée [ou Babylonie — la chrétienté — à toutes les nations du prétendu monde chrétien] tout le mal qu'ils ont fait à Sion sous vos yeux, dit l'Eternel » (Jér. 51 : 24). En nous rappelant la longue suite des cruautés commises par Babylone quand elle opprimait et écrasait les saints du Très-Haut (la véritable Sion), en nous souvenant aussi qu'il est écrit que Dieu vengera ses vrais élus et cela promptement, que selon leurs œuvres, Il rendra la pareille à ses ennemis et qu'Il exercera la vengeance contre Babylone (Luc 18 : 7, 8 ; Esaïe 59 : 18 ; Jér. 51 : 6), nous commençons à discerner que quelque terrible calamité l'attend. Les épouvantables décrets de la Papauté qui condamnèrent les saints à être brûlés, massacrés, bannis, emprisonnés et torturés de toute manière, qu'on exécuta avec une cruauté diabolique à l'époque de la puissance papale, soutenue par l'Etat qui lui accordait le pouvoir qu'elle demandait, tous ces actes lui valent la pleine mesure de juste rétribution ; elle recevra « au double pour tous ses péchés ». Un châtiment semblable attend également le protestantisme qui s'associe actuellement au catholicisme. Les nations dites chrétiennes qui ont participé aux crimes et aux forfaits de Babylone devront boire avec elle, jusqu'à la lie, la coupe amère.

« Et je punirai Bel à Babylone [le dieu de Babylone — le Pape] ; et je ferai sortir de sa bouche ce qu'il a englouti [dans sa détresse extrême il devra répudier ses paroles arrogantes et les titres blasphématoires qu'il s'est appropriés depuis longtemps, savoir : qu'il est le vicaire infallible, « le vice-gérant de Christ », « un autre Dieu sur la terre », etc.], et les nations n'afflueront plus vers lui. Oui, même la muraille de Babylone [le pouvoir civil qui, jadis, la défendait, et qui, dans une certaine mesure, le fait encore] tombera... Ainsi dit l'Eternel des armées : la large muraille de Babylone sera entièrement rasée, et ses hautes portes seront brûlées par le feu [seront détrui-

tes] ; et les peuples auront travaillé pour néant, et les peuplades pour le feu [pour soutenir et sauver les murailles de Babylone], et elles seront lasses » (Jér. 51 : 44, 58). Ceci montre l'aveuglement des gens, et l'ascendant que Babylone a sur eux, au point que, à l'encontre de leurs propres et meilleurs intérêts, ils travailleront à soutenir Babylone ; cependant, malgré la lutte désespérée qu'elle mènera pour sa vie et pour conserver son prestige et son influence, Babylone, semblable à une grande meule, sera jetée dans la mer pour être engloutie et ne plus jamais reparaitre, « car il est puissant le Seigneur Dieu qui l'a jugée ». Alors seulement, les gens seront conscients de leur merveilleuse délivrance, conscients aussi que sa destruction s'est opérée par la main de Dieu. — Apoc. 19 : 1, 2.

Tel est le jugement de Babylone, la chrétienté, qu'Esaïe et d'autres prophètes virent d'avance et qu'ils prédirent. C'est pourquoi, par la bouche d'un de ses prophètes (Esaïe 13 : 1, 2), l'Eternel dit à ses enfants bien-aimés qui sont au sein de Babylone : « Sur une haute montagne [parmi ceux qui constituent le vrai embryon du Royaume de Dieu], élevez un étendard [l'étendard de l'évangile béni de la vérité, débarrassé des erreurs traditionnelles qui, pendant longtemps, l'ont obscurci] ; élevez la voix vers eux [proclamez cette vérité ardemment et ouvertement aux brebis égarées du troupeau du Seigneur qui se trouvent encore en Babylone], faites des signes avec la main [faites-leur voir, par votre exemple aussi bien que par vos paroles, la puissance de la vérité], et qu'ils [ici les brebis dociles et obéissantes, les vraies brebis] franchissent les portes des nobles [afin qu'elles puissent discerner les bénédictions des vrais consacrés et des héritiers du Royaume céleste] ».

Cet avertissement s'adresse à « celui qui a des oreilles pour entendre ». Nous sommes au temps de la dernière étape, ou étape de Laodicée, de la grande église évangélique nominale du froment et de l'ivraie (Apoc. 3 : 14-22).

Cette église est réprimandée à cause de sa tiédeur, de son orgueil, de sa pauvreté spirituelle, de son aveuglement et de sa nudité, et elle reçoit le conseil d'abandonner au plus vite sa mauvaise voie, avant qu'il ne soit trop tard. Mais le Seigneur savait qu'un petit nombre seulement de ses membres écouterait l'avertissement et l'appel ; et ainsi, une récompense est promise, non pas à tous ceux qui entendent l'avertissement et l'appel mais aux quelques-uns qui ont encore une oreille pour la vérité, et qui triomphent de la disposition générale, de l'esprit de Babylone — « *Celui qui vaincra*, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi j'ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur son trône. Que celui qui a des oreilles [la disposition d'écouter, de prêter attention à la parole de l'Eternel] entende ce que l'Esprit dit aux églises ». Quant à ceux qui n'ont pas d'oreilles pour entendre, qui ne sont pas disposés à écouter, à ceux-là le Seigneur manifestera son indignation.

Cette attitude d'orgueil, de piété dont on se targue soi-même, de contentement de soi qui est, à quelques rares exceptions près, celle de toute la chrétienté, se manifeste même au plus occasionnel des observateurs. Babylone dit encore en son cœur : « Je suis assise en reine, et je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil ». Elle continue à se glorifier et à vivre dans les délices. Elle dit : « Je suis riche, et je n'ai besoin de rien », et ne se rend pas compte qu'elle est « malheureuse et misérable, et pauvre et aveugle, et nue ». Elle ne prend pas garde au conseil du Seigneur d'acheter de lui (au prix du sacrifice de soi) de l'or passé au feu (les vraies richesses, les richesses célestes, « la nature divine »), et des vêtements blancs (la justice imputée de la robe de Christ que tant de chrétiens rejettent maintenant, pour paraître devant Dieu dans leur propre injustice), et d'oindre ses yeux de collyre (la consécration et la soumission complètes à la volonté divine indiquée dans les

Écritures), afin qu'elle puisse voir et être guérie. — Apoc. 3 : 18.

L'esprit du monde a si bien pris possession des pouvoirs ecclésiastiques de la chrétienté, que toute réformation des systèmes est impossible ; seuls des individus peuvent échapper au sort qui les attend en sortant promptement et à temps de ces systèmes. L'heure du jugement est venue, et maintenant même, sur ses murailles, la main de la providence divine trace les mots mystérieux : « Méné, Méné, Tékel, Upharsin » — DIEU A COMPTE TON REGNE, ET Y A MIS FIN ! TU ES PESE DANS LA BALANCE, ET TROUVE LEGER ! D'autre part, le prophète (Esaïe 47) parle maintenant, disant :

« Descends, et assieds-toi dans la poussière, vierge, fille de Babylone [paroles dites en dérision, parce qu'elle prétend être pure]. Assieds-toi par terre, il n'y a pas de trône, fille des Chaldéens ; car tu ne seras plus appelée tendre et délicate... ta nudité sera découverte ; oui, ta honte sera vue. Je tirerai vengeance, et je n'épargnerai personne [voir note Darby — Trad.] ... Assieds-toi dans le silence, et entre dans les ténèbres, fille des Chaldéens ; car tu ne seras plus appelée maîtresse des royaumes... Tu as dit je serai maîtresse pour toujours, jusqu'à ne point prendre ces choses à cœur ; tu ne t'es point souvenue de ce qui en serait la fin.

« Et maintenant, écoute ceci voluptueuse, qui habites en sécurité, qui dis en ton cœur : c'est moi, et il n'y en a pas d'autre ; je ne serai pas assise en veuve, et je ne saurai pas ce que c'est que d'être privée d'enfants. Ces deux choses t'arriveront en un instant, en un seul jour, la privation d'enfants et le veuvage [comparer Apoc. 18 : 8] ; elles viendront sur toi en plein, malgré la multitude de tes sorcelleries, malgré le grand nombre de tes sortilèges. Et tu as eu confiance en ton iniquité ; tu as dit : Personne ne me voit. Ta sagesse [mondaine] et ta connaissance, c'est ce qui t'a fait errer ; et tu as dit en ton cœur : C'est

moi, et il n'y en a pas d'autre ! Mais un mal viendra sur toi, dont tu ne connaîtras pas l'aube ; et un malheur tombera sur toi, que tu ne pourras pas éviter, et une désolation que tu n'as pas soupçonnée viendra sur toi subitement ». — Comparez verset 9 et Apoc. 18 : 7.

Ce sont là les déclarations solennelles prononcées contre Babylone et contre tous ceux qui entendent la voix d'avertissement et les instructions adressées par l'Eternel à son peuple qui se trouve encore au sein de Babylone, car « ainsi dit l'Eternel : ... Fuyez du milieu de Babylone, et sauvez chacun sa vie ! Ne soyez pas détruits dans son iniquité, car c'est le temps de la vengeance de l'Eternel : il lui rend sa récompense... Subitement Babylone est tombée, et elle a été brisée... Nous avons traité Babylone, mais elle n'est pas guérie ; abandonnez-la ; ... car son jugement atteint aux cieux et s'est élevé jusqu'aux nues... Sortez du milieu d'elle, mon peuple ! et sauvez chacun son âme de l'ardeur de la colère de l'Eternel ». — Jér. 51 : 1, 6, 8, 9, 45. Comparez avec Apoc. 17 : 3-6 ; 18 : 1-5.

Pour ceux qui veulent obéir au commandement de sortir de Babylone, il n'y a qu'un seul lieu de refuge ; il ne se trouve pas dans une nouvelle secte, dans un nouvel esclavage, mais dans « la demeure secrète du Tout-Puissant » — le lieu ou la condition de l'entière consécration, typifié par le Très-Saint du Tabernacle et du Temple (Ps. 91). « Celui qui habite dans la [demeure] secrète du Très-Haut logera à l'ombre du Tout-Puissant. » Et celui-là peut dire au milieu de toutes les calamités de ce mauvais jour : « L'Eternel est mon refuge et ma forteresse, *mon* Dieu : en lui je me confie ».

Sortir de Babylone ne peut pas signifier émigrer physiquement du milieu des nations de la chrétienté, car non seulement la chrétienté mais aussi toute la terre, doit être consumée par le feu [la détresse ardente] de la colère de l'Eternel ; il est vrai que le plus fort de sa colère

se manifestera contre les nations éclairées de la chrétienté qui ont connu la volonté de l'Eternel, ou du moins ont eu la facilité et la possibilité de la connaître. L'idée de ce commandement est une séparation du joug et des liens de la chrétienté ; c'est n'avoir ni part, ni lot à ses organisations civiles, sociales ou religieuses, et cela par principe et conformément à une méthode sage et dirigée par Dieu.

En principe, aussitôt que la lumière croissante de la vérité de la moisson éclaire notre esprit et rend manifestes les difformités de l'erreur, nous devons être fidèles à la lumière et rejeter l'erreur en lui retirant toute notre influence et tout notre appui. Cela implique que nous nous retirions des diverses organisations religieuses dont les doctrines dénaturent et violent la Parole de Dieu ; en outre, cela nous place dans l'attitude d'étrangers vis-à-vis de tous les pouvoirs civils existants ; non pas d'étrangers hostiles, mais de ceux qui sont pacifiques et soumis aux lois, qui rendent à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ; des étrangers dont la bourgeoisie est dans le ciel, et non sur la terre, et dont l'influence est toujours en faveur de la droiture, de la justice, de la miséricorde et de la paix.

Le principe dans certains cas, la pratique dans d'autres, nous sépareront des divers arrangements sociaux parmi les hommes. Par principe, quiconque est empêtré dans des serments et des obligations des diverses sociétés secrètes devrait se trouver libéré, car autrefois, vous étiez ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur, vous devriez marcher comme des enfants de lumière, n'ayant rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt les reprenant. — Eph. 5 : 6-17.

Cependant, alors que nous nous approchons de plus en plus du grand dénouement de ce « mauvais jour », il apparaîtra sans nul doute évident à ceux qui considèrent

la situation du point de vue de « la ferme parole prophétique », que même où il ne s'agit pas de principes, il est sage de se libérer des divers liens sociaux et financiers qui doivent inévitablement céder aux ravages de la révolution et de l'anarchie universelles. A ce moment-là (et n'oublions pas que ce sera probablement dans les quelques prochaines années), les organisations financières, y compris les compagnies d'assurances et les caisses d'épargne (« beneficial societies ») s'écrouleront et les « trésors » qui y sont déposés seront absolument sans valeur. Ces cavernes et ces rochers des montagnes ne fourniront pas la protection désirée contre la colère de ce « mauvais jour » lorsque les grandes vagues du mécontentement populaire écumeront et s'abattront contre les montagnes (royaumes — Apoc. 6 : 15-17 ; Ps. 46 : 3). Le temps viendra où les hommes « jetteront leur argent dans les rues, et leur or sera [rejeté] comme une impureté ; leur argent ni leur or ne pourra les délivrer au jour de la fureur de l'Eternel ; ils ne rassasieront pas leurs âmes [avec leur richesse], et ne rempliront pas leurs entrailles, car c'est ce qui a été la pierre d'achoppement de leur iniquité » (Ezéch. 7 : 19. Comparez également les versets 12-18, 21, 25-27). Ainsi l'Eternel rendra-t-il la *vie* d'un homme plus précieuse que l'or fin, plus précieuse même que l'or d'Ophir.

— Es. 13 : 12.

Cependant, ceux qui ont fait du Très-Haut leur refuge n'ont pas à craindre l'approche de pareils moments. Il les couvrira de ses plumes et sous ses ailes ils trouveront un refuge ; oui, il leur montrera son salut. Lorsque la confusion la plus insensée s'approchera, ils pourront reconforter leur cœur par l'assurance bénie que « Dieu est notre refuge et notre force, un secours dans la détresse », et dire « c'est pourquoi nous ne craindrons point, quand la terre serait transportée [quand l'ordre social actuel serait entièrement renversé] de sa place, et que les montagnes [royaumes] seraient remuées et jetées au cœur des mers

[engloutis par l'anarchie], quand ses eaux mugiraient, qu'elles écumeraient, et que les montagnes seraient ébranlées à cause de son comportement ». Dieu sera au milieu de ses saints fidèles qui cherchent en lui leur refuge, et ils ne seront point ébranlés. Dieu secourra Sion au lever du matin ; elle sera « trouvée digne d'échapper à toutes ces choses qui doivent arriver » sur le monde. — Ps. 46 ; Luc 21 : 36.

ETUDE III

LE JOUR DE VENGEANCE EST NECESSAIRE ET JUSTE

Sur cette génération, type et antitype. — La grande tribulation est le résultat logique de causes antérieures. — Les responsabilités de la « chrétienté » et comment elle les a assumées. — Les responsabilités des autorités civiles, des chefs religieux, et des diverses personnalités de tout rang dans les pays civilisés. — Le rapport des nations païennes avec la chrétienté et la détresse. — Le jugement de Dieu. — « A moi la vengeance, à moi la rétribution, dit l'Eternel ».

« *En vérité, je vous dis : toutes ces choses viendront sur cette génération* ». — Matt. 23 : 34-36 ; Luc 11 : 50, 51.

A CEUX qui ne sont pas habitués à peser des principes importants considérés à travers une philosophie morale exacte, il peut paraître étrange qu'une génération doive subir le châtement des crimes accumulés de plusieurs générations qui l'ont précédée; pourtant, puisque c'est bien là le jugement formel de Dieu qui ne peut se tromper, il doit y avoir des motifs puissants et sérieux pour justifier pleinement sa décision. Dans le texte ci-dessus, notre Seigneur déclarait qu'il devait en être ainsi pour la génération d'Israël selon la chair à laquelle il s'adressa à la fin de l'Age typique juif. Dieu redemanderait aux Juifs le sang des justes répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie tué entre le temple et l'autel. — Matt. 23 : 35.

C'était là une terrible prophétie, mais on n'y ajouta aucune foi ; cependant, elle s'accomplit à la lettre, à peu près trente-sept ans plus tard, quand des luttes civiles et des envahisseurs hostiles accomplirent le terrible châtement. Le récit de ce temps nous apprend que les habitants

de la Judée, par jalousie, étaient divisés en de nombreuses factions qui se combattaient, et qu'une méfiance mutuelle avait atteint son point culminant. Des amis devinrent des ennemis ; des liens de familles furent rompus, et chaque homme avait son frère en suspicion. Le vol, l'imposture, l'assassinat sévissaient comme jamais, et chacun avait sa vie en danger. Même le temple n'était pas un lieu de refuge. Le grand-prêtre fut tué alors qu'il accomplissait le culte public. Puis, poussée au désespoir par le massacre de ses frères à Césarée, et apparemment vouée partout au carnage, la nation tout entière s'unit dans la révolte. La Judée fut ainsi amenée en rébellion ouverte contre Rome et porta un défi au monde civilisé tout entier.

Vespasien et Titus furent envoyés pour la punir, et sa destruction fut terrible. Une à une les villes furent détruites et, en dernier lieu, Titus fit le siège de Jérusalem. Au printemps de l'an 70 de notre ère, lorsque la ville fut comble de gens venus pour célébrer la Pâque, Titus disposa ses troupes devant les murs de la ville ; les habitants emprisonnés devinrent bientôt la proie de la famine, de l'épée des envahisseurs et de la guerre civile. Si quelqu'un essayait de sortir de la ville, il était crucifié par les Romains. La famine devint telle que des parents égorgèrent leurs enfants pour les manger. Selon Josèphe, le nombre de ceux qui périrent à ce moment-là dépassa un million ; la ville et le temple furent réduits en cendres.

Tel fut l'accomplissement de la prophétie précitée sur Israël charnel rebelle à la fin de cet Age de faveurs comme peuple choisi de Dieu. Et maintenant, à la fin de cet Age de l'Evangile, selon la signification élargie de la prophétie, une détresse semblable, parallèle à celle-là fond sur Israël spirituel nominal qui, dans son sens plus large, est la chrétienté — « un temps de détresse telle qu'il n'y en a pas eue depuis qu'il existe une nation », donc dans un certain sens plus terrible même que celle qui frappa la Judée et Jérusalem. Nous ne pouvons guère nous imaginer

une détresse plus grande encore que celle décrite plus haut, si ce n'est qu'elle sera plus générale et plus universelle et aussi plus destructrice, ainsi que le font prévoir les engins modernes de guerre. Au lieu de se limiter à une nation ou à une province, elle englobera le monde entier, en particulier le monde civilisé, la chrétienté, Babylone.

Il nous est donc permis de considérer cette visitation de colère sur Israël selon la chair comme une préfiguration de l'indignation et de la colère plus grandes qui doivent se déverser sur la chrétienté à la fin de cet Age. Ceux qui, dans leur précipitation, inclinent à considérer cette conduite du Tout-Puissant à l'égard de cette génération comme injuste, ne font que manifester leur incompréhension de cette loi parfaite de rétribution laquelle, sûrement, bien que souvent lentement, produit des résultats inévitables. La justice, bien plus, la nécessité et la philosophie d'une telle loi apparaissent très clairement à celui qui, réfléchi et révérencieux, loin d'être enclin à accuser Dieu d'injustice, applique son cœur à l'instruction de sa Parole.

LA GRANDE TRIBULATION EST UN EFFET LÉGITIME
DE CAUSES ANTÉRIEURES

Aujourd'hui, nous nous trouvons dans une période qui couronne des Ages d'expérience lesquels devraient être, à certains égards, grandement au profit du monde ; ils devraient l'être en particulier à cette partie du monde qui a été favorisée, directement et indirectement, par la lumière de la vérité divine, c'est-à-dire à la chrétienté, Babylone, dont la responsabilité à cause de cette charge est donc très grande. Dieu demandera compte aux hommes, non seulement de ce qu'ils savent, mais aussi de ce qu'ils auraient pu savoir s'ils avaient appliqué leur cœur à l'instruction, aux leçons que l'expérience (la leur et celle des autres) est destinée à enseigner ; si les hommes ne

veulent pas prêter attention aux leçons de l'expérience, ou s'ils les méprisent de propos délibéré, ils doivent alors en subir les conséquences.

Devant la prétendue chrétienté se déploie au grand jour l'histoire de tous les temps passés, aussi bien que la révélation divinement inspirée. Et quelles leçons elles renferment ! Des leçons d'expérience, de sagesse, de connaissance, de grâce et d'avertissements. En profitant des expériences des générations passées en ce qui concerne les diverses branches de l'industrie, de l'économie politique, etc., le monde a fait des progrès très louables dans le domaine matériel. Beaucoup des commodités et du confort de notre civilisation actuelle sont dus, pour une large part, à l'application des leçons observées dans les expériences des générations passées. L'art de l'imprimerie a mis ces enseignements à la portée de chacun. Dans ce seul domaine, la génération actuelle jouit de tous les avantages possibles : toute la sagesse et toute l'expérience accumulées du passé s'ajoutent aux siennes propres. Mais les grandes leçons morales que les hommes auraient dû également étudier et apprendre ont été généralement négligées, même quand forcément elles s'imposaient à l'attention publique. L'histoire est remplie de ces leçons pour l'esprit réfléchi, enclin à la droiture, et les hommes d'aujourd'hui en possèdent encore davantage que ceux de n'importe quelle autre génération passée. Des esprits observateurs l'ont de temps en temps remarqué et fait remarquer. Ainsi, le Professeur Fisher, dans la préface de son ouvrage sur le début, le progrès et la chute des empires, dit très bien : « Qu'il y ait dans la succession d'événements humains l'exercice d'une loi, cela ressort avec certitude des faits observés. Les événements ne jaillissent pas sans liaison avec les choses antérieures qui leur ont frayé le chemin. Ils sont reconnus pour être les résultats naturels des temps qui les ont précédés. Des événements antérieurs les ont, pour ainsi dire, préfigurés ».

Cela est bien vrai : il n'y a pas d'effet sans cause, les pages de l'histoire le démontrent de la manière la plus marquante. Selon cette loi, qui est la loi de Dieu, la semence des semailles du passé doit germer, se développer et porter du fruit, de même qu'une moisson, tôt ou tard, est inévitable. Dans le Volume 2, nous avons montré que l'époque de la moisson de l'Age de l'Evangile est déjà là ; qu'elle commença en 1874 quand le temps de la présence du Seigneur de la moisson fut arrivé, et que si, depuis cette date, un grand travail de moisson s'est poursuivi, nous nous approchons maintenant sensiblement de l'extrême fin de la période de la moisson, où l'ivraie doit être brûlée et où les grappes mûres de la « *vigne de la terre* » (les fruits mûrs de la fausse vigne — Babylone) doivent être rassemblées et foulées pour disparaître entièrement. — Apoc. 14 : 18-20.

LES RESPONSABILITÉS DE LA CHRÉTIENTÉ ET COMMENT ELLE LES ASSUME

Babylone, la chrétienté, a possédé longtemps le pouvoir, et a eu de nombreuses occasions à la fois d'apprendre la droiture et de la pratiquer, aussi bien que d'être souvent avertie d'un jugement à venir. Durant tout cet Age de l'Evangile, elle a eu dans son milieu les saints de Dieu, des hommes et des femmes pieuses, dans l'abnégation, semblables à Christ, — « le sel de la terre ». De leur bouche, elle a entendu le message du salut, par l'exemple de leur vie, elle a discerné les principes de la vérité et de la droiture, elle les a entendu discuter de la justice et du jugement à venir. Mais elle a méprisé ces épîtres vivantes de Dieu. Plus encore, ses nations dites chrétiennes, avides de gain, ont couvert d'opprobre le nom de Christ parmi les païens, faisant suite au missionnaire chrétien avec le maudit trafic de rhum et autres méfaits de la « civilisation », et le vrai embryon du royaume des cieux (composé seulement des saints dont les noms sont écrits dans les

cieux) a souffert la violence dans Babylone et par son autorité. Elle les a haïs et persécutés par ses décrets jusqu'à les faire mourir, de sorte que, durant les siècles, des milliers d'entre eux ont, par leur sang, scellé leur témoignage. Comme leur Maître, ils ont été haïs sans raison, rejetés comme le rebut de la terre à cause de la justice, et leur lumière fut constamment éteinte afin que les ténèbres préférées puissent régner et avoir l'occasion d'opérer l'iniquité. Oh ! combien est sinistre cette histoire de la chrétienté ! Le système de la « mère » est « ivre du sang des saints et des martyrs de Jésus ». Elle et ses filles toujours aveugles sont encore prêtes à persécuter et à décapiter (Apoc. 20 : 4), d'une manière plus raffinée, il est vrai, tous ceux qui sont fidèles à Dieu et à sa vérité, et qui osent d'une manière douce pourtant, leur montrer clairement la Parole de Dieu qui les réprouve.

Les pouvoirs civils de la chrétienté ont été mis en garde fréquemment lorsque, l'un après l'autre, les empires et les royaumes sont tombés à cause de leur corruption. Même aujourd'hui, si les puissances en place voulaient écouter, elles pourraient entendre un dernier avertissement du prophète inspiré de Dieu qui dit : « Et maintenant, ô rois, soyez intelligents ; vous, juges de la terre, recevez instruction : Servez l'Eternel avec crainte, et réjouissez-vous avec tremblement. Baisez le Fils, de peur qu'il ne s'irrite, et que vous ne périssiez dans le chemin, quand sa colère s'embrasera tant soit peu... Pourquoi s'agitent les nations, et les peuples méditent-ils la vanité ? Les rois de la terre se lèvent [en opposition], et les princes consultent ensemble contre l'Eternel et contre son Oint, disant : Rompons leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes ! ». Mais leur résistance ne servira à rien, car « Celui qui habite dans les cieux se rira [d'eux], le Seigneur s'en moquera. Alors [comme ils persistent à ne pas écouter ses avertissements] il leur parlera dans sa colère, et dans sa fureur, il les épouvantera ». — Ps. 2 : 10-12, 1-5.

Puis encore, comme cela est représenté par les principes simples et maintenant bien connus de sa sainte loi, « Dieu se tient dans l'assemblée des puissants [de ceux qui détiennent l'autorité] ; il juge au milieu des dieux [des gouvernants] disant : Jusques à quand jugerez-vous injustement et ferez-vous acception de la personne des méchants ? Faites droit au misérable et à l'orphelin, faites justice à l'affligé et au nécessiteux. Délivrez le misérable et le pauvre, sauvez-le de la main des méchants » (Ps. 82 : 1-4). L'importance et l'urgence de ce conseil, par les exigences des temps actuels, forcent l'attention des autorités ; la presse quotidienne en est un témoin constant ; nombreux sont, d'autre part, les avertissements de gens sérieux qui voient le danger provenant de la négligence générale de ce conseil. Même des hommes du monde qui interrogent l'avenir du seul point de vue utilitaire, discernent la nécessité d'adopter la ligne de conduite conseillée par les prophètes.

Feu l'Empereur Guillaume d'Allemagne avait discerné cela, comme nous le voyons d'après le correspondant à Berlin de l'*Observatore Romano* (1880) :

« Lorsque l'Empereur Guillaume reçut la nouvelle du dernier horrible attentat à la vie du Tsar, il prit un air très grave, et après quelques minutes de silence il déclara d'un ton mélancolique mais assez énergique : « Si nous ne changeons pas la direction de notre politique, si nous ne pensons pas sérieusement à donner une instruction solide à la jeunesse, si nous ne donnons pas la première place à la religion, si nous ne prétendons seulement qu'à gouverner au jour le jour, nos trônes seront renversés et la société deviendra la proie des plus terribles événements. Nous n'avons plus de temps à perdre, et ce sera un grand malheur si tous les gouvernements n'arrivent pas à un accord dans cette œuvre salutaire de répression ».

Dans son ouvrage, largement répandu en Allemagne et intitulé *Réforme ou Révolution*, l'auteur, M. von Massow, qui n'est ni un socialiste, ni un radical (*), mais un

(*) « radical » : au sens américain : extrémiste — Trad.

conservateur, et le Président du Comité central des Ouvriers des Colonies, accuse ses compatriotes de mener une « politique d'autruche », d'imiter l'habitude proverbiale de cet oiseau qui se cache la tête dans le sable, en croyant qu'il devient ainsi invisible parce que lui-même ne peut pas voir. Von Massow écrit :

« Nous pouvons ignorer des faits, mais nous ne pouvons les changer. Il n'y a aucun doute que nous sommes à la veille d'une révolution. Tous ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre doivent l'admettre. Seule, une société submergée par l'égoïsme, la satisfaction de soi et la chasse au plaisir peut nier cela ; seule, une telle société continuera à danser sur le volcan, refusera de voir le *Méné-Tékel*, et continuera à croire en la puissance des baïonnettes.

« La grande majorité des gens instruits n'ont aucune idée de l'ampleur de la haine qui fermente dans les classes moins élevées. Le parti social-démocrate est considéré comme n'importe quel autre parti, et cependant il ne se soucie pas de droits politiques, ni de réformes administratives, ni de nouvelles lois. Ce parti se fonde sur le désir des classes « populaires » de jouir de la vie, de goûter à des plaisirs dont ceux qui n'ont jamais possédé un billet de cent marks ont une conception tout à fait déformée... Naturellement, l'ordre sera vite rétabli [après le régime socialiste], mais en quel état sera le pays ! Il y aura d'innombrables infirmes, veuves et orphelins ; les banques publiques et les banques privées auront été dépouillées ; les chemins de fer, les télégraphes, les routes, les ponts, les demeures, les usines, les monuments — tout sera démoli, et ni l'Union, ni les Etats, ni les villes, ni les paroisses ne seront capables de trouver les millions qu'il en coûterait pour restaurer même une fraction de ce qui est détruit. Il est presque incroyable que rien ne soit fait pour parer au danger. Ce n'est pas de charité qu'on a besoin, mais de cœurs généreux qui veulent montrer quelque égard pour les classes « populaires ». L'amour, l'amour qui étreint tout, vaincra une grande partie de la haine qui fermente. Un grand nombre peut être perdu sans rémission, mais il y en a également des millions qu'on peut encore gagner si la preuve est donnée qu'il leur est possible d'obtenir une existence digne d'un être humain, qu'ils n'ont pas besoin, comme c'est exactement le cas

maintenant, d'être plus malheureux que les animaux, lesquels au moins sont logés et nourris ».

L'auteur continue longuement afin d'ouvrir les yeux des gens de Berlin sur le danger dans lequel ils vivent. « Les Berlinoises », dit-il, « s'imaginent qu'ils peuvent s'assurer la protection des Gardes, quelque 60 000 gaillards. Vaine espérance ! Pendant l'automne, lorsque les hommes dont le temps est terminé quittent leurs régiments, et avant que les nouvelles recrues soient arrivées, la garnison compte à peine 7 000 hommes. Une insurrection, dirigée par quelque ancien officier mécontent pourrait trouver bientôt 100 000 et même 160 000 ouvriers pour y prendre part. Tous ces hommes ont servi dans l'armée, sont aussi bien entraînés que leurs adversaires, et comprennent la nécessité de la discipline. Les communications télégraphiques et téléphoniques seraient coupées, les voies ferrées endommagées pour empêcher l'arrivée de renforts, les officiers regagnant précipitamment leur poste seraient interceptés. Les révolutionnaires pourraient faire sauter les casernes, abattre l'Empereur, les Ministres, les généraux, les fonctionnaires, tous ceux qui portent un uniforme, avant qu'une seule troupe de cavalerie ou qu'une batterie d'artillerie ait pu venir à leur secours ».

Mais ceux qui détiennent l'autorité prennent-ils garde aux avertissements et aux leçons solennelles de l'heure présente ? Non : comme le Prophète le prédisait : « Ils ne connaissent ni ne comprennent, ils marchent dans les ténèbres [jusqu'à ce que] tous les fondements de la terre [les fondements de la société — les principes de loi et d'ordre établis jusqu'ici] soient ébranlés » — « terriblement ébranlés » — secoués pour qu'ils puissent être changés. — Héb. 12 : 27 ; Ps. 82 : 5 ; Esaïe 2 : 19.

Feu l'Empereur d'Allemagne fit bien peu de cas des craintes que nous venons de citer et exprimées par son grand-père. Il y a des années, en offrant au prince de Bismarck une magnifique épée placée dans un fourreau en or, l'Empereur déclara :

« Devant ces troupes, je viens remettre mon présent à votre sérénissime Altesse. Je ne pouvais trouver de meilleur présent qu'une épée, l'arme la plus noble des Allemands,

un symbole de cet instrument que votre Altesse, au service de mon grand-père, aida à forger, à aiguiser, et aussi à manier — un symbole de cette grande époque d'édification durant laquelle le mortier fut de sang et de fer — un remède qui n'échoue jamais, et qui, en cas de besoin, dans les mains de Rois et de Princes, préservera également l'unité à l'intérieur de la Patrie, de même que lorsqu'il fut appliqué au dehors du pays, il contribua à l'union interne ».

Commentant cette expression, le *Spectator* de Londres dit :

« Ceci est une déclaration des plus alarmantes autant qu'étonnante. En Allemagne, on en donne deux explications courantes : l'une, qu'elle vise tout état allemand qui prétendrait se séparer de l'Empire, et l'autre, qu'elle annonce la décision de l'Empereur et de ses confédérés de traiter par la force militaire si cela est nécessaire, avec les Socialistes et les Anarchistes. Dans l'un ou l'autre cas, cette déclaration était inutile et imprudente. Personne ne met en doute que l'Empire allemand, qui en fait fut édifié par l'épée à Langensalza, aussi bien que dans la guerre avec la France, décréterait l'occupation militaire de tout Etat sécessionniste ; mais menacer tout parti, même les Socialistes, de la loi martiale alors qu'il essaie de gagner grâce au vote, c'est en fait, suspendre la Constitution en faveur d'un état de siège. Nous ne supposons pas que l'Empereur ait eu une intention quelconque de ce genre, mais il apparaît clairement qu'il a songé à cette situation, qu'il sent la résistance des Socialistes, et qu'il en tire la conclusion suivante : « Eh bien ! j'ai toujours l'épée, et c'est un remède infailible ». Plus d'un roi en est venu à conclure ainsi en lui-même, mais peu se sont laissé aller jusqu'à estimer sage de penser tout haut sur un tel sujet. Expliquons cela comme nous voulons, c'est une menace, et des monarques avisés ne profèrent pas de menaces avant que l'heure de frapper soit arrivée ; encore moins menacent-ils d'employer la violence militaire comme remède à des griefs même internes. « L'épée, un remède » pour des maux internes, et « un remède infailible » ! Autant dire que le bistouri du chirurgien est un remède infailible contre la fièvre. Le Prince Schwartzenburg, un Conservateur s'il en fût, essaya avec l'appui d'une armée irrésistible ce dit remède, et dans des circonstances plus favorables, et après une longue expérience, il tira une conclusion qui constitue la plus sage de toutes les déclarations politiques et que

ferait bien de prendre en considération l'Empereur allemand : « Vous pouvez faire tout ce que vous voulez avec des baïonnettes, excepté de vous asseoir dessus ».

« Qu'aurait pu dire un empereur romain qui fût plus énergique que « l'épée est un remède infailible » ? On trouve l'essence de la tyrannie dans une phrase de ce genre ; et si l'Empereur l'a réellement prononcée après réflexion, ce n'est pas un chef que l'Allemagne a en sa personne, mais un maître absolu d'un type que toute l'histoire moderne nous montre comme étant hors de saison. Bien entendu, il est possible que l'Empereur ait parlé trop vite, sous l'influence de cette émotion semi-poétique, s'élevant à demi d'un sens exagéré de sa propre personnalité, sens qu'il a souvent trahi antérieurement ; mais si l'on doit accepter son propos à la lumière d'un manifeste adressé à son peuple, alors tout ce qu'on peut dire, c'est : « Quelle pitié ! Quelle source d'espérance vient de disparaître ! ».

La déclaration faite par le Tsar actuel de Russie, à savoir qu'il soutiendrait l'autocratie avec autant d'ardeur que le fit son père, fut une autre indication qu'on ne tient pas compte des solennels avertissements de cette heure propice et de la Parole de Dieu. Et notez comment elle fut reçue par le peuple de son empire, malgré toute l'énergie officielle exercée pour museler la liberté d'expression. Un manifeste, qui circula dans tout l'empire, fut publié par le parti des Droits du peuple de Russie.

Ce manifeste, sous forme de lettre adressée au Tsar, était remarquable par son style clair et énergique. Après l'avoir blâmé pour la défense qu'il prenait de son absolutisme, il déclarait :

« Les plus avancés des Zemstvos ne demandaient que le bon accord entre le Tsar et le peuple, la liberté d'expression, ainsi que la suprématie de la loi sur l'arbitraire de l'exécutif. Vous avez été trompé et effrayé par les comptes rendus des courtisans et des bureaucrates. La société comprendra parfaitement que c'est la bureaucratie, jalouse de sa propre omnipotence, qui a parlé par votre bouche. La bureaucratie, à commencer par le Conseil des Ministres jusqu'au plus petit fonctionnaire de province, hait tout

développement, social ou individuel, et empêche d'une manière active, les relations directes du monarque avec des représentants de son peuple, sauf si ses sujets viennent en tenue de gala présenter des félicitations, des icônes et des offrandes.

« Votre déclaration a prouvé que tout essai d'exprimer devant le trône, même de la façon la plus loyale, les besoins du pays, ne rencontre qu'un refus brutal et dur.

La société attendait de vous encouragement et secours, mais elle n'a entendu qu'un rappel de votre omnipotence, donnant l'impression d'une rupture complète entre le Tsar et le peuple. Vous avez vous-même détruit votre propre popularité ; vous vous être aliéné toute cette classe de la société qui, d'une manière pacifique, lutte pour le progrès. Quelques individus jubilent de votre déclaration, mais vous découvrirez sous peu leur impuissance.

« Dans une autre classe de la société, votre déclaration a causé un sentiment d'injure et d'abattement que, pourtant, les meilleures forces sociales surmonteront bientôt avant de poursuivre la lutte pacifique mais obstinée et volontaire nécessaire à la liberté. Dans un autre milieu encore, vos paroles stimuleront le zèle au combat, par tous les moyens, contre le haïssable état de choses actuel. C'est vous qui avez commencé le premier la lutte. Avant peu, elle suivra son cours ».

Ainsi, toutes les nations de la « chrétienté » trébuchent dans les ténèbres si longtemps préférées. Même les Etats-Unis qui jouissent d'une liberté dont ils sont fiers et qui, plus que toute autre nation, sont de toutes manières si richement favorisés, ne font pas exception ; eux aussi ont reçu de nombreux avertissements. Notez les paroles presque prophétiques que le Président martyr Abraham Lincoln adressa à un ami de l'Illinois, peu de temps avant d'être assassiné :

« Oui, nous pouvons tous nous féliciter que cette guerre cruelle approche de sa fin. Elle a coûté une somme énorme d'argent et de sang. Le meilleur sang de la fleur de la jeunesse américaine a été offert sans compter sur l'autel de notre pays pour que la nation puisse vivre. Ce fut en vérité une heure critique pour la République. Mais je vois dans un avenir très proche, s'avancer une crise qui

m'angoisse et me fait trembler pour le salut de mon pays. Comme conséquence de la guerre, des sociétés ont été intronisées, une ère de corruption en haut lieu va s'ensuivre, les puissances d'argent du pays vont s'efforcer de prolonger leur règne en agissant sur les préjugés du peuple jusqu'à ce que toute la richesse soit accumulée dans les mains de quelques-uns, et que la République soit détruite. En ce moment, je suis plus anxieux pour la sécurité de mon pays que jamais auparavant, même au plus fort de la guerre ».

De même, en 1896, le représentant Hatch, du Missouri, dans un discours adressé au Congrès sur des sujets financiers et sociaux, déclara selon la presse publique :

« Ecoutez ce que je vous dis ! Si l'inexorable loi de la cause et de l'effet n'a pas été effacée du code du Tout-Puissant, et à moins qu'une pause intervienne très vite, nous pouvons nous attendre à voir sur la scène américaine les horreurs de la Révolution française avec tous les perfectionnements modernes, et ce, dans la prochaine décade. Et je ne suis pas le seul. Ce monsieur Astor qui, il y a quelque temps, est allé en Angleterre, s'est acheté un emplacement sur l'île et est devenu un sujet britannique, a discerné ce qui va arriver aussi nettement que je le fais ; aussi a-t-il saisi l'occasion par les cheveux et a-t-il bondi à temps, avant qu'il n'y ait la ruée pour obtenir des cabines comme cela aura lieu dans quelque temps. Il savait très bien que si les choses devaient continuer comme vous et moi les avons vues il y a quelque temps, le moment ne serait pas éloigné où il y aurait une telle cohue de gens de son milieu se ruant à bord de chaque vapeur en partance qu'il pourrait être repoussé de la passerelle ».

Le 30 avril 1896, l'Honorable H.R. Herbert, Secrétaire à la Marine des E.U., lors d'un discours qu'il fit à Cleveland (O.) à des hommes d'affaires, déclara dans des termes très modérés :

« Nous entrons dans une ère de vastes entreprises qui menacent d'occuper, à l'exclusion des autres, toutes les voies ordinaires du progrès humain. Les optimistes pourront vous dire que cela améliorera les conditions de la vie humaine, que de grandes entreprises diminuent le prix des produits et du transport. Le magasin géant

[litt. « mammoth » — Trad.] dans lequel vous pouvez trouver tout ce que vous désirez, et à bon marché, apparaît partout. Des installations industrielles, appuyées par des capitaux de plusieurs millions sont en train de prendre rapidement possession du champ qu'occupaient autrefois de plus petites entreprises de même caractère.

« Le génie humain paraît incapable d'inventer, sans restreindre dangereusement la liberté des citoyens, un plan quelconque pour empêcher ces monopoles, et il en résulte une accumulation d'énormes richesses par quelques-uns, la réduction des occasions favorables pour beaucoup, et la naissance d'un mécontentement. C'est pourquoi les conflits entre le travail et le capital sont appelés à avoir une plus grande signification dans l'avenir qu'ils n'en avaient dans le passé.

« Des hommes réfléchis prédisent que de l'antagonisme entre le capital et le travail, doit sortir un conflit qui sera fatal à notre gouvernement républicain, un conflit qui résultera en une anarchie et en effusion de sang ; puis viendra une monarchie sous quelque chef audacieux qui, par la puissance militaire, sera capable de ramener l'ordre du chaos.

« Parfois, on nous montre que le Socialisme est l'issue logique de la condition actuelle. Les premières expériences dans cette direction, dit-on, doivent être faites dans les villes ; les patrons, avec des moyens illimités à leur disposition et les ouvriers qui n'ont que le vote comme seule faible occasion de progresser, sont appelés à se combattre, classe contre classe, pour obtenir la direction des municipalités. Ceci est l'un des périls de l'avenir... On supposait autrefois que le fermier américain se tiendrait à jamais comme un rempart inébranlable, mais un grand nombre de nos fermiers ont changé d'esprit ».

Les pouvoirs ecclésiastiques de la chrétienté ont également été enseignés règle sur règle et précepte sur précepte. Ils ont été avertis par la manière d'agir providentielle de Dieu dans le passé à l'égard de ses enfants ; ils l'ont été aussi de temps en temps par des réformateurs. Cependant, peu nombreux, très peu nombreux sont ceux qui peuvent lire sur la muraille ce que la main mystérieuse a écrit ; ils sont impuissants pour vaincre, ou même pour contenir le courant populaire. Le Rév. T. De Witt Talmage

semblait saisir et comprendre ces choses, dans une certaine mesure, quand, dans un discours à propos, il déclara :

« Si l'église de Jésus-Christ ne se réveille pas et ne se montre pas l'amie du peuple comme l'amie de Dieu, si elle ne témoigne pas de la sympathie aux grandes masses qui, avec leurs familles derrière elles engagent cette bataille pour obtenir leur pain, l'église, telle qu'elle est organisée maintenant, deviendra une institution morte. Christ descendra de nouveau au bord du lac et invitera de simples, d'honnêtes pêcheurs à un apostolat de droiture, à l'égard de l'homme et à l'égard de Dieu. Le temps est venu où toutes les classes de gens auront des droits égaux dans la grande lutte pour l'existence ».

Et cependant cet homme, qui a en charge un talent et une influence que peu de gens seulement possèdent, ne semblait pas pressé de suivre les convictions qu'il exprimait quant aux devoirs qui incombent aux chrétiens influents à l'heure du péril.

Les avertissements continuent et beaucoup d'esprits sont convaincus de devoir et de privilège, mais hélas ! tout est inutile ; personne n'y prend garde. Les ecclésiastiques ont eu un grand pouvoir et l'ont encore jusqu'à un certain degré, mais au nom de Christ et de son évangile, ils se sont servi et se servent encore et abusent égoïstement de ce pouvoir. « Ils tirent leur gloire les uns des autres », « ils aiment les premiers sièges dans les synagogues », et « à être appelés Rabbi », docteur, Révérend, etc., recherchant le gain, chacun « vers son propre chemin [ou dénomination] » (Jean 5 : 44 ; Matt. 23 : 6-12 ; Es. 56 : 11). « La crainte des hommes tend un piège ». Tout cela empêche même quelques-uns des vrais serviteurs de Dieu d'être fidèles, tandis qu'apparemment beaucoup des sous-bergers ne se sont jamais soucié des brebis du Seigneur si ce n'est de s'assurer la toison d'or.

Nous reconnaissons avec plaisir que beaucoup de gens instruits, cultivés, nobles et pieux, ont fait et font encore partie du clergé dans toutes les diverses dénominations de l'église nominale, qui, à travers tout l'Age, a renfermé à la

fois le froment et l'ivraie (Matt. 13 : 30). Cependant, nous sommes forcés d'admettre que nombre de ceux qui appartiennent à la classe de l'« ivraie » ont envahi aussi bien le corps ecclésiastique que les rangs des simples fidèles. En vérité, les tentations à l'orgueil et à la vaine gloire, et dans de nombreux cas, à l'aisance et à l'opulence, qui se sont présentées à des jeunes gens bien doués qui aspirent à un poste de prédicateur, ont été telles qu'il est difficile qu'il n'en soit pas ainsi, et ce dans une très grande mesure. De toutes les professions, le ministère chrétien a offert le chemin le plus rapide et le plus facile à la célébrité, à l'aisance, à la prospérité temporelle en général, et souvent à la richesse. La profession d'homme de loi exige toute une vie d'énergie intellectuelle et d'efforts, de travail, et elle entraîne son poids de soucis pressants. On peut en dire autant de la carrière de médecin. Si, d'ailleurs, dans ces professions, l'homme s'élève à la fortune et à la distinction, ce n'est pas simplement parce qu'il a l'esprit vif, la parole facile, mais c'est le fruit de son application mentale assidue et constante, et de ses laborieux efforts. D'autre part, dans la profession cléricale, un maintien distingué, agréable, une capacité moyenne d'exposer à un auditoire public, deux fois par semaine, un sujet biblique, suffisent à tout jeune homme d'instruction ordinaire et d'un bon caractère moral entrant dans la profession pour lui assurer le respect et la vénération de son assemblée, un salaire confortable et une vie aisée, tranquille et paisible.

Si ce jeune homme est doué d'un talent supérieur, les gens qui admirent l'art oratoire l'auront vite découvert, et bientôt il sera appelé à une charge plus lucrative ; avant même pour ainsi dire qu'il le sache, il est devenu célèbre parmi les hommes qui s'arrêtent rarement pour se demander si sa piété — sa foi, son humilité et sa révérence pour Dieu — a marché de pair avec son développement intellectuel et ses progrès oratoires. En fait, si tel est le cas, il est

moins acceptable spécialement dans les riches assemblées qui, probablement d'une manière plus fréquente que les assemblées pauvres, sont composées surtout de l'« ivraie ». Si sa piété surmonte vraiment les influences des circonstances, il sera très souvent obligé, pour sa bonne réputation, de réagir contre les dispositions et les préjugés de ses ouailles, et bientôt il deviendra impopulaire et indésiré. Toutes ces circonstances ont ainsi introduit en chaire une très grande proportion de ceux que les Ecritures désignent sous le nom de « bergers-mercenaires ». — Esaïe 56 : 11 ; Ezéch. 34 : 2-16 ; Jean 10 : 11-14.

La responsabilité de ceux qui ont choisi le ministère de l'évangile au nom de Christ est très grande. Aux yeux des gens, ils ont une position très élevée comme représentants de Christ, comme exemples spéciaux de son esprit, et interprètes de sa vérité. Comme classe, ils ont eu de grands avantages sur les autres hommes en venant à la connaissance de la vérité et en l'annonçant librement. Ils ont été délivrés du fardeau et du labeur qui enchaînent les autres hommes pour gagner leur existence ; leurs besoins temporels étant assurés, ils ont le temps, le loisir, l'instruction spéciale et de nombreuses aides de la part d'associations, etc. pour ce but même.

Ainsi, d'une part, il y a de grandes occasions d'exercer un zèle pieux et un fidèle sacrifice de soi pour la cause de la vérité et de la droiture, et d'autre part, de grandes tentations soit au confort indolent, soit à l'ambition pour obtenir la renommée, la richesse ou le pouvoir. Hélas ! La grande majorité des membres du clergé a manifestement succombé aux tentations plutôt que de saisir et d'employer les occasions offertes par leur position, et comme résultat, ils sont aujourd'hui des « conducteurs aveugles conduisant des aveugles » ; c'est pourquoi, eux et leurs troupes tombent rapidement dans la fosse du scepticisme. Ils ont caché la vérité (parce qu'elle est impopulaire), présenté l'erreur (parce qu'elle est populaire) et

enseigné comme doctrine les préceptes des hommes (parce qu'ils sont payés pour le faire). Ils ont, en fait et parfois en paroles mêmes, dit aux gens : « Croyez ce que nous vous disons en vous fiant à notre autorité », au lieu de leur apprendre à « éprouver toutes choses » par les paroles divinement inspirées des apôtres et des prophètes, et à ne « retenir » seulement « que ce qui est bon ». Durant de longs siècles, le clergé de l'église de Rome a tenu la Parole de Dieu ensevelie dans les langues mortes, et n'autorisa point sa traduction en langues vivantes, de crainte que les gens puissent sonder les Ecritures et se rendent compte de la vanité des prétentions de ce clergé. Par la suite quelques pieux réformateurs s'élevèrent du milieu de la corruption de l'église, arrachèrent la Bible de l'oubli et la présentèrent au peuple ; c'est ainsi qu'il en résulta un grand mouvement protestant — protestant contre les fausses doctrines et les pratiques mauvaises de l'église de Rome.

Bientôt cependant, le protestantisme aussi se corrompt, et son clergé commença à formuler des credo et enseigna au peuple à les considérer comme étant les doctrines abrégées de la Bible et d'importance suprême. Son clergé a baptisé les enfants et leur a enseigné le catéchisme avant même qu'ils aient appris à penser, à réfléchir ; ensuite, lorsqu'ils furent devenus des adultes, il les invita au sommeil, et leur donna à comprendre que, pour leur sécurité dans les choses religieuses, ils devaient lui confier toutes les questions de doctrine et suivre ses instructions, leur indiquant que lui seul avait l'instruction, etc., nécessaire pour comprendre la vérité divine, et qu'eux, par conséquent, devaient le considérer comme des *autorités* en matière religieuse, sans en appeler à la Parole de Dieu. Si quelqu'un se permettait de mettre en question cette prétendue autorité, et de penser différemment, il était considéré comme hérétique et schismatique. Les plus savants et les plus éminents parmi les membres du clergé

ont écrit, sur ce qu'ils appellent la « théologie systématique », de volumineux ouvrages qui, tous, à l'instar du Talmud parmi les Juifs, ont pour but d'annuler la Parole de Dieu, et d'enseigner comme doctrine les préceptes des hommes (Matt. 15 : 6 ; Es. 29 : 13) ; d'autres membres instruits et éminents du clergé ont accepté les fonctions honorables et lucratives de professeurs en théologie dans des séminaires théologiques ostensiblement fondés pour préparer des jeunes gens au ministère chrétien ; en réalité, il s'agit de leur inculquer les idées de la prétendue « théologie systématique » de leurs diverses écoles, pour empêcher, sinon pour enchaîner la pensée libre et l'examen honnête et révérenciel des Ecritures sacrées, sans égard aux traditions des hommes. C'est de cette manière que, génération après génération, le « clergé » a suivi le sentier battu des erreurs traditionnelles. Ce n'est qu'occasionnellement que l'un d'entre eux était suffisamment éveillé et fidèle à la vérité pour découvrir l'erreur et demander avec force une réformation. Il a été combien plus facile de suivre le courant populaire surtout quand de grands hommes le dirigeaient.

Ainsi le clergé comme classe a-t-il abusé de son pouvoir et de ses avantages supérieurs. Toutefois, dans son sein, il y a eu (et il y a encore) quelques âmes sincères, ardentes, qui ont cru vraiment accomplir le service de Dieu en soutenant les faux systèmes dans lesquels elles avaient été conduites, et dont les erreurs les avaient aussi grandement aveuglées.

Ces réflexions paraîtront sans doute offensantes à plusieurs des membres du clergé, surtout aux orgueilleux et à ceux qui ne cherchent que leur propre intérêt ; nous n'avons pourtant aucune crainte que leur présentation franche puisse offenser les humbles parmi eux qui, s'ils en reconnaissent la véracité, seront bénis par une humble confession et une pleine détermination de marcher dans la lumière de Dieu telle qu'elle jaillit de sa Parole,

sans égards aux traditions humaines. Nous nous réjouissons de pouvoir dire que, jusqu'ici, durant la période de la moisson, il nous est arrivé de connaître quelques membres du clergé de cette classe qui, lorsque la vérité de la moisson a lui sur eux, ont abandonné l'erreur, recherché et servi la vérité. Mais, hélas ! la majorité du clergé ne fait pas partie de cette classe humble, et nous sommes encore obligés de nous rendre compte de la puissance des paroles du Maître : « Combien difficilement ceux qui ont des biens entrèrent-ils dans le royaume de Dieu ! » (Marc 10 : 23), que ces richesses soient la réputation, la célébrité, le savoir, l'argent, ou même le confort ordinaire.

Le commun peuple ne doit donc pas être surpris que le clergé de la chrétienté, comme classe, soit aveugle quant aux vérités propres à ce temps de moisson, exactement comme à la fin de l'Age judaïque typique, les instructeurs et conducteurs reconnus furent aveugles et opposés aux vérités propres à cette moisson. En vérité, leur aveuglement est la *récompense* des talents et des conditions favorables dont ils ont abusé, et c'est pourquoi on ne doit pas espérer la lumière et la vérité de ce côté. A la fin de l'Age judaïque, les conducteurs religieux ont, d'une manière significative, suggéré au peuple de poser la question : « Aucun d'entre les chefs, ou d'entre les pharisiens, a-t-il cru en lui ? », et en acceptant leur suggestion et en se soumettant aveuglément à leur direction, certains ont ainsi manqué leur privilège et leur entrée dans les bénédictions de la nouvelle dispensation. Ainsi en sera-t-il pour la classe similaire dans ces derniers jours de la dispensation de l'Evangile : ceux qui suivent aveuglément la direction du clergé tomberont avec lui dans la fosse du scepticisme ; seuls, ceux qui marchent fidèlement avec Dieu, participant à son esprit et reposant humblement sur tous les témoignages de sa précieuse Parole, seront capables de discerner et de rejeter le « chaume » de l'erreur qui a été si longtemps mélangée avec la vérité ; ils se tiennent

fermement et avec assurance dans la foi de l'Évangile et sont fidèles de cœur à Dieu, tandis que les masses sont emportées par le courant populaire de l'incrédulité sous toutes ses formes : évolution, critique religieuse (« Higher Criticism »), théosophie, science chrétienne, spiritisme, ou autres théories qui nient la nécessité et le mérite du grand sacrifice accompli au Calvaire. Ceux, par contre, qui tiendront avec succès dans ce « mauvais jour » (Eph. 6 : 13), prouveront, ce faisant, le « métal » de leur caractère chrétien, car si fort sera le courant qui cherchera à les entraîner que seuls, les vrais chrétiens dévoués à Dieu, pleins de zèle, de courage et de fermeté, seront capables de résister jusqu'à la fin. Ces vagues d'incrédulité se précipitant emporteront tous les autres devant leurs yeux. Il est écrit : « Il en tombera mille à ton côté, et dix mille à ta droite ; — toi, tu ne seras pas atteint... parce que toi tu as mis l'Éternel, mon refuge, le Très-haut, pour ta demeure... Celui qui habite dans la demeure secrète [de la consécration, de la communion et d'harmonie] du Très-haut logera à l'ombre du Tout-puissant... Il te couvrira de ses plumes, et sous ses ailes tu auras un refuge : sa vérité sera ton bouclier et ta rondache ». — Ps. 91.

Individuellement, les Chrétiens ne peuvent rejeter leur responsabilité personnelle sur des pasteurs et des instructeurs, ni sur des conciles et des credo. C'est par la Parole de l'Éternel que nous sommes jugés (Jean 12 : 48-50 ; Apoc. 20 : 12), et non par les opinions ou par les précédents de nos semblables, quels que soient leurs titres et leurs attributions. Tous devraient donc imiter les nobles Béréens qui « examinaient chaque jour les Ecritures » pour voir si les choses qu'on leur enseignait étaient vraies (Actes 17 : 11). Il est de notre devoir comme chrétiens d'éprouver individuellement toutes choses que nous acceptons et de retenir ce qui est bon. « A la loi et au témoignage ! S'ils ne parlent selon cette parole, il n'y aura point pour eux d'aurore ». — Actes 17 : 11 ; 1 Thess. 5 : 21 ; Es. 8 : 20.

Le même principe est vrai aussi bien dans les choses temporelles que dans les choses spirituelles. Alors que les divers navires de l'état sont poussés vers la destruction, ceux qui aperçoivent devant eux les récifs, ne peuvent, il est vrai, changer le cours des événements en général, mais dans une certaine mesure tout au moins, ils peuvent saisir sagement les occasions présentes pour régler leur propre conduite à cause de la catastrophe inévitable : ils peuvent apprêter les canots et les bouées de sauvetage, de façon que lorsque les navires de l'état sombreront dans la mer démontée de l'anarchie, ils puissent maintenir leur tête au-dessus des vagues et y trouver un repos. En d'autres termes, de nos jours, la manière de faire, sans parler des principes, c'est d'agir en toute justice, avec générosité et bonté à l'égard de nos semblables, quels que soient leur rang et leur condition de vie, car la grande détresse surgira de la colère intense des nations irritées, du grand mécontentement et de l'indignation des masses populaires éclairées contre les classes plus fortunées, les aristocrates et les dirigeants. A présent, on discute beaucoup des sujets de mécontentement ; aussi, avant que la tempête de la colère n'éclate, est-il temps pour les individus de faire connaître leurs principes, non seulement par leurs paroles, mais aussi par leur conduite dans tous leurs rapports avec leurs semblables. C'est maintenant le moment d'étudier et d'appliquer les principes de la règle d'or, d'apprendre à aimer notre prochain comme nous-mêmes, et d'agir en conséquence. Si les hommes étaient assez sages pour considérer ce qui, dans un avenir très proche, doit être le résultat du cours actuel des choses, ils le feraient, sinon par principe, du moins par bonne politique.

Dans la détresse qui s'approche, il n'est que raisonnable de supposer que, même au milieu de la plus épouvantable confusion, des discriminations seront faites en faveur de ceux qui se seront montrés justes, généreux et bons,

et une colère extrême sera exercée contre ceux qui auront pratiqué et soutenu l'oppression. Il en fut ainsi au milieu des horreurs de la Révolution française, et il en sera encore de même alors, selon le conseil de la Parole de Dieu qui déclare : « Recherchez la justice, recherchez la débonnairé ; peut-être serez-vous à couvert au jour de la colère de l'Eternel ». « Retire-toi du mal, et fais le bien ; cherche la paix, et poursuis-la. Les yeux de l'Eternel regardent vers les justes, et ses oreilles sont ouvertes à leur cri. La face de l'Eternel est contre ceux qui font le mal, pour retrancher de la terre leur mémoire » (Soph. 2 : 3 ; Ps. 34 : 14-16). Ces paroles de sagesse et d'avertissement sont pour le monde en général. Quant aux « saints », au « petit troupeau », aux « vainqueurs », ils ont la promesse qu'ils seront comptés dignes d'« échapper » à toutes ces choses qui viendront sur le monde. — Luc 21 : 36.

RAPPORT DES NATIONS PAIENNES AVEC LA CHRÉTIENTÉ ET AVEC LA DÉTRESSE

Tandis que la violente colère de l'Eternel doit châtier en particulier les nations qui composent la chrétienté parce qu'elles ont péché contre plus de lumière et de privilèges, les Ecritures montrent clairement que les nations païennes, de leur côté, n'ont pas été exemptes de responsabilité et qu'elles ne resteront pas impunies. Depuis nombre de siècles, de nombreuses générations païennes ont pris plaisir à commettre l'injustice (ou l'iniquité — Trad.). Dans les temps passés, leurs ancêtres ont oublié Dieu, parce qu'ils n'aimaient pas se souvenir de sa juste autorité : ils ont aimé les ténèbres plus que la lumière, et ils ont marché volontairement dans la folie de leur propre imagination. Quant à leurs descendants, ils ont persévéré jusqu'à ce jour dans la même voie de dégradation.

Touchant la responsabilité de ces nations, l'Apôtre Paul (Rom. 1 : 18-32) nous déclare très clairement la pensée

de Dieu, disant : « Car la colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété et toute iniquité des hommes qui possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité (voir note Darby — Trad.) : parce que ce qui se peut connaître de Dieu est manifeste parmi eux ; car Dieu le leur a manifesté ; car depuis la fondation du monde, ce qui ne se peut voir de lui, savoir et sa puissance éternelle et sa divinité, se discerne par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites, de manière [qu'ayant cette lumière de la nature, c'est-à-dire le témoignage de la nature concernant l'existence, la puissance et la bonté de Dieu, et celle de la conscience indiquant ce qui est bien et ce qui est mal] ils sont inexcusables [en poursuivant une mauvaise conduite de vie] ; parce que, ayant connu Dieu [dans une certaine mesure tout au moins], ils ne le glorifièrent pas comme Dieu, ni ne lui rendirent grâces, mais ils devinrent vains dans leurs raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence fut rempli de ténèbres [comme résultat d'une telle voie]. Se disant sages, ils sont devenus fous, et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image d'un homme corruptible et d'oiseaux et de quadrupèdes et de reptiles. C'est pourquoi Dieu les a aussi livrés, dans les convoitises de leurs cœurs, à l'impureté, en sorte que leurs corps soient déshonorés entre eux-mêmes : eux qui ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et ont honoré et servi la créature plutôt que celui qui l'a créée, qui est béni éternellement. Amen !

« C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions infâmes [c'est-à-dire que Dieu ne s'y opposa ni ne s'efforça de les corriger, mais les abandonna à eux-mêmes, les laissa poursuivre leur mauvaise voie et goûter par l'expérience ses fruits amers]... Et comme ils n'ont pas eu de sens moral pour garder la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à un esprit réprouvé (voir note Darby — Trad.) pour pratiquer des choses qui ne conviennent pas, étant remplis

de toute injustice, de méchanceté, de cupidité, de malice, — pleins d'envie, de meurtre, de querelles, de fraude, de mauvaises mœurs, — délateurs, médisants, haïssables pour Dieu, outrageux, hautains, vantards, inventeurs de mauvaises choses, désobéissants à leurs parents, sans intelligence, ne tenant pas ce qu'ils ont promis, sans affection naturelle, sans miséricorde, et qui, ayant connu la juste sentence de Dieu [déclarant dignes de mort ceux qui commettent de telles choses], non seulement les pratiquent, mais encore trouvent leur plaisir en ceux qui les commettent ».

Comme nous venons de le montrer, les nations païennes étouffèrent, il y a longtemps, la vérité qui était connue dès les premiers âges du monde concernant Dieu et sa justice, préférant les ténèbres à la lumière parce que leurs actions étaient mauvaises et, dans leurs imaginations mauvaises et vaines, elles inventèrent de fausses religions pour justifier leurs voies perverses ; les générations se succédèrent, endossant et justifiant la mauvaise voie de leurs ancêtres en souscrivant à leurs doctrines et en suivant leurs traces. Ainsi ont-elles assumé leur culpabilité et leur condamnation accumulées sur le même principe que les nations actuelles de la chrétienté qui, elles aussi, prennent sur elles les obligations des générations précédentes. Cependant, les nations païennes n'ont pas été dans l'ignorance totale du fait qu'une grande lumière est venue dans le monde par Jésus-Christ. Même avant la venue de Christ, le merveilleux Dieu d'Israël était connu parmi de nombreuses nations païennes à cause de ses relations avec ce peuple ; en outre, durant tout l'Age de l'Evangile, les saints de Dieu ont répandu partout la bonne nouvelle.

Ici et là, quelques individus ont écouté la vérité, mais d'une manière générale les nations l'ont méprisée et ont marché dans les ténèbres. C'est pourquoi « la colère de l'Eternel est sur toutes les nations » (Esaïe 34 : 2). Les nations païennes sont maintenant sans l'Evangile et ses

avantages, elles sont jugées indignes de continuer à se gouverner elles-mêmes, tandis que les prétendues nations chrétiennes qui possèdent la lumière et les privilèges de l'Evangile dont elles ont été indignes, sont également jugées indignes de continuer à exercer le pouvoir.

Ainsi tous les hommes ne peuvent-ils que se taire, et le monde entier se trouve-t-il coupable devant Dieu. De toutes les nations, « nul n'est intelligent, nul ne cherche Dieu ; tous se sont égarés, tous sont pervertis ; il n'en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul ».

La justice de Dieu se manifeste en punissant toutes les nations, et si les nations païennes vont recevoir le juste châtiment de leurs actions, n'oublions pas que la chrétienté a une plus grande responsabilité ; en effet, si les Juifs ont eu « un grand avantage de toute manière » sur les nations païennes, surtout « en ce que les oracles de Dieu leur furent confiés » (Rom. 3 : 1, 2), que dirons-nous donc des nations de la chrétienté qui ont reçu des avantages plus grands encore en possédant à la fois la Loi et l'Evangile ? Cependant, il est bien vrai que c'est à cause d'elles, comme jadis à cause de la nation juive que le nom de Dieu est blasphémé parmi les païens (Rom. 2 : 24). Notez, par exemple, que les nations de la chrétienté ont imposé aux nations païennes la vente de l'alcool et de l'opium pour satisfaire leur amour de l'or .

Un témoin digne de foi, parlant de sa connaissance personnelle, écrivit il y a quelque temps à la *Voice* de New York ce qui suit :

« D'après mes propres observations que j'ai faites au Congo et à la Côte occidentale [Afrique] et d'après les déclarations faites par de nombreux missionnaires et autres personnes, l'alcool fait plus de mal aux indigènes que n'en fit dans les temps passés ou que n'en fait maintenant le trafic des esclaves. Il emporte des gens, détruit des villages ; non seulement il tue par milliers, mais il débauche et ruine le corps et l'âme de tribus entières, et les laisse devenir les parents de créatures dégénérées nées à leur propre image corrompue... Tous les ouvriers doivent

boire une grande rasade de rhum tous les jours à midi, et on les force à prendre au moins deux bouteilles de genièvre comme salaire de leur travail tous les samedis soir ; dans de nombreuses usines, quand expire le contrat d'un ou de deux ou de trois ans, on force ces ouvriers à emporter chez eux un baril de rhum ou quelques caisses ou dames-jeannes de genièvre. Les commerçants indigènes sont forcés de prendre des tonneaux de liqueur (boisson forte — Trad.) contre des produits indigènes, même quand ils protestent ; n'obtenant pas justice sur ce point, ces commerçants jettent ces boissons fortes dans la rivière ; alors que les autres leur disent : « Les nègres doivent prendre du rhum, nous ne pouvons pas gagner assez d'argent pour satisfaire la maison en métropole en leur vendant du sel ou des vêtements ». Les villes sont des pandémoniums vociférants tous les dimanches à cause de l'ivrognerie. Il y a des villages où hommes, femmes et enfants sont des ivrognes insensés, et ainsi des services religieux qui se tenaient auparavant disparaissent-ils. Des chefs disent avec tristesse aux missionnaires : « Pourquoi, vous autres, hommes de Dieu, n'êtes-vous pas venus avant que ne se répande l'ivrognerie ? Elle a vidé la tête de mes gens et endurci leur cœur : ils ne peuvent pas comprendre, ils se soucient peu de faire le bien ».

On dit même que certains païens présentent la Bible aux chrétiens en leur disant : « Vous n'agissez pas conformément aux enseignements de votre livre sacré ». On dit qu'un Brahmane écrivit à un missionnaire : « Nous découvrons qui vous êtes. Vous n'êtes pas aussi bons que votre livre. Si vos gens étaient seulement aussi bons que votre livre, vous conquerriez l'Inde en cinq ans ». Voir Ezéch. 22 : 4.

Vraiment, si les habitants de Ninive et la reine du sud se lèveront au jugement contre la génération d'Israël à laquelle le Seigneur s'adressa directement (Matt. 12 : 41, 42), alors Israël et toutes les générations antérieures, et les nations païennes se lèveront contre la génération actuelle de la chrétienté, car à ceux auxquels il a été beaucoup donné, il sera beaucoup redemandé. — Luc 12 : 48.

Laissant là le côté châtiment moral de la question, nous

voyons comment par la nature même des choses, les nations païennes doivent souffrir par la chute de la chrétienté, de Babylone. Grâce à l'influence directe et indirecte de la Parole de Dieu, les nations chrétiennes ont fait de grands progrès en civilisation et en prospérité matérielle sur tous les points, de sorte qu'au point de vue richesse, confort, développement intellectuel, instruction, gouvernement civil, science, art, fabrication, commerce et dans toutes les branches de l'activité humaine, elles sont bien plus avancées que les nations païennes ; celles-ci, en effet, n'ont pas été aussi favorisées par l'influence civilisatrice des oracles de Dieu, mais au contraire, ont expérimenté un déclin constant, de sorte qu'aujourd'hui, elles ne sont plus que les ruines de leur prospérité d'antan. Comparez, par exemple, la Grèce actuelle avec celle du passé qui était le siège du savoir et de l'opulence. Remarquez, aussi, les ruines actuelles de la gloire de l'Égypte antique jadis la première nation de toute la terre.

Comme conséquence du déclin des nations païennes, de la civilisation et de la prospérité des nations chrétiennes, les premières sont plus ou moins endettées et redevables aux dernières de bien des avantages reçus — du profit du commerce, des communications internationales, et par conséquent, du grand développement des idées, etc. Ajoutons aussi que la marche du progrès, ces dernières années, a uni toutes les nations dans divers intérêts communs lesquels, s'ils se trouvent sérieusement ébranlés chez l'une ou plusieurs des nations, doivent bien vite affecter les autres. Il s'ensuit que, lorsque Babylone, la chrétienté, tombera soudainement, les effets se feront sérieusement sentir sur toutes nations plus ou moins dépendantes, lesquelles, dans le style symbolique de l'Apocalypse, sont représentées comme se lamentant amèrement à cause de la chute de la grande ville de Babylone. — Apoc. 18 : 9-19.

Pourtant, ce n'est pas seulement à cause de la chute

de Babylone que les nations païennes souffriront, car les flots grossissants de l'agitation sociale et politique se répandront rapidement et les engloutiront toutes. Ainsi la terre entière sera-t-elle balayée par la destruction, et l'orgueil des hommes abaissé, car il est écrit : « A moi la vengeance ; moi je rendrai, dit l'Eternel » (Rom. 12 : 19 ; Deut. 32 : 35). Et le jugement de l'Eternel à la fois sur la chrétienté et sur le paganisme s'accomplira selon les règles rigoureuses de l'équité.

L'Orage Prochain

.....

PUIS enfin : « Le grand jour de l'Eternel arrive,
Il est proche, et rapide il vient sur les pervers ;
La voix de l'Eternel s'y fait entendre active ;
Les puissants effrayés poussent des cris amers.

« C'est un jour de fureur, de ravage et de larmes,
D'obscurité profonde et de denses brouillards ;
Plein de bruits martiaux du clairon et des armes,
Contre les vastes forts, les villes à remparts.

« Je punirai le monde aussi pour sa malice,
Ainsi que les méchants pour leurs iniquités ;
Je ferai que l'orgueil des superbes finisse,
Et les prétentions des tyrans éhontés. »

« Attendez-moi, dès lors, dit l'Eternel aux hommes,
Quand je me lèverai pour le butin sur vous !
Car je veux rassembler nations et royaumes
Pour répandre sur eux tout mon ardent courroux ! »

(L. R.)

ETUDE IV

BABYLONE ACCUSEE DEVANT LE TRIBUNAL SUPREME

Les pouvoirs civils, sociaux et ecclésiastiques de Babylone, de la chrétienté, sont dans la balance actuellement. — Accusation contre les pouvoirs civils. — Accusation contre le système social actuel. — Accusation contre les pouvoirs ecclésiastiques. — Même maintenant, au milieu de son allégresse, la main de sa condamnation trace sa sentence qu'on peut lire distinctement, bien que l'épreuve n'ait pas encore atteint son dénouement final.

« **L** E DIEU Fort, Dieu, l'Eternel, a parlé, et a appelé la terre, du soleil levant jusqu'au soleil couchant. Il appellera les cieux d'en haut [les pouvoirs élevés ou dirigeants], et la terre [les masses populaires], pour juger [ceux qui prétendaient être] son peuple [la chrétienté] ».

« Ecoute, O mon peuple, et je parlerai ; Israël [Israël nominal spirituel — Babylone, la chrétienté], et je témoignerai au milieu de toi... Mais Dieu dit au méchant : Qu'as-tu à faire, de redire mes statuts, et de prendre mon alliance dans ta bouche, toi qui hais la correction, et qui as jeté mes paroles derrière toi ? Si tu as vu un voleur, tu t'es plu avec lui, et ta portion est avec les adultères. Tu livres ta bouche au mal, et ta langue trame la tromperie. Tu t'assieds, tu parles contre ton frère [les vrais saints, la classe du froment] ; tu diffames le fils de ta mère. Tu as fait ces choses-là, et j'ai gardé le silence ; tu as estimé que j'étais véritablement comme toi ; MAIS JE T'EN REPENDRAI, ET JE TE LES METTRAIS DEVANT LES YEUX.

« Considérez donc cela, vous qui oubliez Dieu, de peur que je ne déchire, et qu'il n'y ait personne qui délivre ». — Ps. 50 : 1, 4, 7, 16-22.

Comme conséquence logique du remarquable accroissement de la connaissance accordée providentiellement sur tous les sujets dans ce « jour de préparation » du règne millénaire de Christ, les pouvoirs civils et ecclésiastiques de la chrétienté, Babylone, sont maintenant dans la balance de la Justice, aux yeux du monde entier. L'heure du jugement étant venue, le juge est à son siège et les témoins (le public en général) sont présents ; à cette étape

de la mise à l'épreuve, il est permis aux « pouvoirs existants » d'entendre les accusations et ensuite de se défendre. Leur cause est jugée au grand jour, et le monde entier suit les débats avec un intérêt intense et fiévreux.

L'objet de cette mise à l'épreuve n'est pas de convaincre le grand Juge de la position réelle de ces pouvoirs, car nous sommes déjà avertis de leur condamnation par sa « sûre parole prophétique », et déjà les hommes peuvent lire sur la muraille de leur salle de festin l'écriture de la mystérieuse mais fatale main : « MÉNÉ, MÉNÉ, TÉKEL, UPHARSIN ! ». La présente épreuve comporte la discussion des droits et des torts, des doctrines, des autorités, etc., pour manifester à tous les hommes, le vrai caractère de Babylone, de façon que, bien qu'ils aient été pendant longtemps trompés par ses vaines prétentions, ils puissent éventuellement, grâce à cette procédure de jugement, discerner pleinement la justice de Dieu dans son renversement définitif. Dans cette mise à l'épreuve, les prétentions de Babylone à une sainteté supérieure, à une autorité divine et au droit de gouverner le monde, aussi bien que ses nombreuses prétentions doctrinales exorbitantes et contradictoires, sont toutes mises en question.

Evidemment honteux et confus devant une telle multitude de témoins, les pouvoirs civils et ecclésiastiques, par leurs représentants, les dirigeants et le clergé, s'efforcent de se justifier. Jamais, dans toutes les annales de l'histoire, un tel état de choses n'a existé. Jamais auparavant des ecclésiastiques, des hommes d'Etat et des dirigeants civils ne furent pressés de questions, soumis à des interrogations contradictoires et critiqués comme ils le sont maintenant à la barre du jugement public par lequel l'esprit du Seigneur qui scrute les cœurs agit sur eux à leur grande confusion. Malgré leur détermination et leurs efforts pour se soustraire aux questions et à l'interrogation contradictoire auxquels les soumet l'esprit de nos jours, ils sont obligés de les subir et le jugement continue.

BABYLONE PESÉE DANS LA BALANCE

Tandis que les masses mettent hardiment aujourd'hui les pouvoirs civils et ecclésiastiques de la chrétienté au défi de prouver qu'ils ont, selon leurs prétentions, l'autorité *divine* de gouverner, ni ces masses, ni ces dirigeants ne comprennent que Dieu a accordé, ou plutôt permis un bail de pouvoir (*) à des gouvernants tels que l'humanité en général a pu en choisir ou en tolérer, bons ou mauvais, jusqu'à la fin des « Temps des Gentils ». Ils ne comprennent pas que, durant ce temps, Dieu a permis au monde de diriger dans une grande mesure ses propres affaires et de se gouverner selon sa propre voie, dans le but qu'en agissant ainsi les hommes puissent apprendre que dans leur condition déchue, ils sont incapables de se gouverner eux-mêmes et qu'ils ne gagnent pas à essayer soit de se passer de Dieu ou à se passer les uns des autres. — Rom. 13 : 1.

Les gouvernants et les classes dirigeantes du monde, ne comprenant pas ces choses, mais profitant des occasions favorables et abusant des masses moins fortunées qui, par ignorance ou volontairement les ont soutenus au pouvoir, ont essayé d'imposer aux masses illettrées l'absurde doctrine de la désignation par Dieu et du « droit divin des rois » — civils et ecclésiastiques. Des siècles durant, l'ignorance et la superstition ont été imposées et encouragées parmi les masses par ces pouvoirs civils et ecclésiastiques à seule fin de perpétuer cette doctrine qui convient si bien à leur politique.

Ce n'est que récemment que la connaissance et l'instruction se sont propagées, et ceci grâce à des circonstances providentielles et non aux efforts des rois et du clergé. La presse à imprimer et les moyens de transport à vapeur ont été les principaux agents de leur progrès. Avant ces

(*) Vol. II, p. 77, § 2.

interventions divines, les masses des hommes, étant dans une grande mesure isolées les unes des autres, étaient incapables d'apprendre quelque chose en dehors de leurs propres expériences. Mais ces moyens ont été les instruments d'une augmentation prodigieuse des voyages et des relations sociales et commerciales, si bien que tous les hommes, quel que soit leur rang ou leur position, peuvent bénéficier des expériences des autres à travers le monde entier.

Le grand public est maintenant devenu celui qui lit, qui voyage, qui réfléchit, mais il est en train de devenir rapidement le public mécontent et criailleur, n'ayant plus guère de respect pour les rois et les potentats qui ont ensemble maintenu l'ancien ordre des choses sous lequel il s'irrite maintenant d'une manière incessante. Il y a seulement trois cent cinquante ans qu'un décret du Parlement anglais fut rendu en faveur des illettrés parmi ses membres, en ces termes : « A tout Lord du Parlement et à tout Pair du Royaume ayant place ou voix au Parlement, sur sa requête ou sa prière, réclamant le bénéfice du présent acte, *bien qu'il ne sache pas lire* ». Des vingt-six Barons qui signèrent la Grande Charte, on dit que trois seulement écrivirent leurs noms, tandis que les vingt-trois autres firent une croix.

Discernant que la tendance de l'instruction générale des masses populaires était de les conduire à juger les pouvoirs dirigeants au lieu de contribuer à leur stabilité, le ministre russe de l'Intérieur proposa, pour enrayer l'extension du nihilisme, de mettre fin à l'enseignement supérieur de tous les membres des classes pauvres. En 1887, il publia un décret d'où nous extrayons le passage suivant :

« Les gymnases, les Ecoles supérieures et les Universités refuseront désormais de recevoir comme élèves ou comme étudiants les enfants de domestiques, de paysans, de commerçants, de boutiquiers, de fermiers, et ceux de condition semblable, dont les descendants ne devraient pas être élevés hors du cercle auquel ils appartiennent, car ainsi

qu'une longue expérience l'a montré, ils sont amenés à devenir mécontents de leur sort, et irrités contre les inégalités inévitables des positions sociales existantes ».

Mais il est trop tard, à présent, pour qu'une politique comme celle-là réussisse, même en Russie. C'est cette politique que la Papauté a poursuivie alors qu'elle était toute puissante. Pourtant, cette institution rusée se rend compte maintenant que ce serait un échec qui amènerait à coup sûr une réaction contre la puissance qui essaierait pareille politique. La lumière a lui sur l'intelligence des masses, et l'on ne peut reléguer celles-ci à leurs ténèbres antérieures. Avec l'augmentation graduelle de la connaissance, on a exigé des formes républicaines de gouvernement, et la forme monarchique a été, de toute nécessité, grandement modifiée par suite de leur exemple et des revendications du peuple.

A l'aube du nouveau jour, les hommes commencent à comprendre que, sous la protection de fausses prétentions, soutenues par le peuple dans son ignorance première, les classes dirigeantes ont tiré égoïstement profit des droits et privilèges naturels du reste de l'humanité. Alors, considérant et pesant les prétentions de ceux qui sont au pouvoir, ils tirent rapidement leurs propres conclusions, sans égard aux pauvres apologies qu'on leur présente. Mais eux-mêmes n'étant pas poussés par de plus nobles principes de justice et de vérité que les classes dirigeantes, le jugement des masses est tout aussi éloigné du droit et de la justice que celui des dirigeants, les uns et les autres ne voyant qu'un côté de la question. Leur disposition croissante est d'ignorer inconsiderément toute loi et tout ordre plutôt que d'examiner calmement et sans passion les prétentions de justice sous toutes ses faces à la lumière de la Parole de Dieu.

Pendant que Babylone, la chrétienté — l'organisation actuelle et l'ordre actuel de la société tels qu'ils sont représentés par ses hommes d'Etat et son clergé — est

maintenant pesée dans la balance de l'opinion publique, on comprend que ses prétentions monstrueuses sont absurdes et sans fondement ; les lourdes accusations qui sont portées contre elles — celles d'égoïsme et de transgression de la règle d'or de Christ, dont elle revendique le nom et l'autorité — ont déjà fait pencher la balance à tel point que, même maintenant, le monde a peu de patience pour entendre les preuves supplémentaires du caractère vraiment antichrétien de Babylone.

Ses représentants appellent l'attention du monde sur la gloire de leurs royaumes, le triomphe de leurs armes, la splendeur de leurs villes et de leurs palais, sur la valeur et la force de leurs institutions, politiques et religieuses. Ils s'efforcent de faire renaître l'esprit des temps passés de patriotisme étroit et de superstition qui poussait les gens à se courber pleins de soumission et d'adoration devant ceux qui détenaient l'autorité et le pouvoir, qui les faisait crier de toutes leurs forces : « Vive le roi ! » et considérer avec vénération ceux qui prétendaient être des représentants de Dieu.

Mais ces jours-là sont passés : ce qui reste de l'ignorance et de la superstition d'antan disparaît rapidement, en même temps que les sentiments de patriotisme étroit et d'aveugle révérence religieuse pour faire place à l'indépendance, à la suspicion et au défi qui promettent, avant peu, de conduire à la lutte mondiale, à l'anarchie. Les peuples des divers navires d'Etat parlent avec colère et menaces aux capitaines et aux pilotes, et en arrivent presque à se mutiner. Ils déclarent que la présente politique de ceux qui sont au pouvoir consiste à les attirer sur les marchés d'esclaves de l'avenir, de faire trafic de tous leurs droits naturels et de les réduire à l'esclavage de leurs pères. Beaucoup insistent avec une véhémence croissante, pour qu'on destitue les capitaines et les pilotes actuels, et qu'on laisse aller les navires à la dérive, pendant qu'eux se disputent entre eux pour avoir le dessus. Mais contre cette

clameur sauvage et dangereuse, les capitaines et les pilotes, les rois et les hommes d'Etat, s'opposent et maintiennent leur position de puissance, en criant pendant tout ce temps-là au peuple : « A bas les mains ! vous allez entraîner le vaisseau contre les rochers ! ». Puis les instructeurs religieux s'avancent et conseillent au peuple de se soumettre, et cherchant à faire valoir leur propre autorité comme venant de Dieu, ils se mettent de connivence avec les pouvoirs civils pour maintenir le peuple sous la contrainte. Mais eux aussi commencent à s'apercevoir que leur pouvoir disparaît et ils cherchent quelque moyen pour le renforcer. Ainsi parlent-ils d'union et de coopération entre eux, et nous les entendons discuter avec l'Etat pour obtenir plus d'assistance de lui, promettant en retour de soutenir de leur pouvoir (déclinant) les institutions civiles. Pendant tout ce temps, une tempête se lève, et tandis que les masses populaires, incapables de comprendre le danger, continuent à se plaindre à grands cris, le cœur de ceux qui sont au gouvernail des navires d'Etat défaille de frayeur à la vue de ce qui doit sûrement arriver.

Les pouvoirs ecclésiastiques, en particulier, sentent qu'il est de leur devoir de rendre des comptes afin de sauver les apparences, et si possible, contenir ainsi le courant révolutionnaire du sentiment public contre eux. Mais en essayant de s'excuser des maigres bons résultats de leur puissance des siècles passés, ils ne font qu'ajouter à leur propre confusion, à leur perplexité, et éveillent l'attention des autres sur le réel état de choses actuel. On peut voir constamment de telles apologies dans les colonnes de journaux profanes et religieux. Cependant, en contraste frappant avec ces apologies, paraissent librement et sans crainte, les critiques du monde à l'adresse, à la fois des pouvoirs civils et des pouvoirs ecclésiastiques de la chrétienté. En voici quelques exemples extraits de rapports de presse :

ACCUSATION DES POUVOIRS CIVILS PAR LE MONDE

« Parmi toutes les curieuses croyances de la race humaine, il n'en est pas de plus étrange que celle qui fait que le Dieu Tout-Puissant choisit avec soin quelques-uns des membres les plus ordinaires du genre humain, souvent maladifs, stupides et vicieux, pour régner sur de grandes communautés, sous sa protection spéciale, comme représentants de Dieu sur la terre ». — *New York Evening Post*.

Il y a quelques années, un autre journal déclarait, sous le titre « Une pauvre compagnie de rois » :

« On dit avec quelque vraisemblance que le roi Milan de Serbie est fou. Le roi de Wurtemberg est un lunatique partial. Le dernier roi de Bavière s'est suicidé alors qu'il était fou, et le dirigeant actuel de ce pays est un idiot. Le Tsar de Russie remplit cette fonction parce que son frère, l'héritier naturel, fut jugé mentalement incapable, et le Tsar actuel est affligé de mélancolie depuis le moment de son couronnement ; il a fait appel aux soins des spécialistes psychiatres d'Allemagne et de France. Le roi d'Espagne est une victime de la scrofule et n'atteindra probablement pas l'âge d'homme. L'empereur d'Allemagne a, dans une oreille, un abcès incurable qui affectera éventuellement son cerveau. Le roi du Danemark a légué un sang empoisonné à une demi-douzaine de dynasties. Le sultan de Turquie est affligé de dépression mentale. Il n'y a pas un trône en Europe où les péchés des pères ne sont pas visiblement descendus sur les enfants, et dans une génération ou deux, il n'y aura plus ni Bourbon, ni Habsbourg, ni Romanoff, ni Guelf, pour irriter et gouverner le monde. Le sang bleu de cette espèce ne vaudra pas cher dans les années 1900. Il s'élimine de lui-même des problèmes de l'avenir ».

Un autre journaliste de la presse quotidienne calcule comme suit ce que coûte la royauté :

« A l'accession de la reine Victoria au trône, il fut entendu qu'elle recevrait 385 000 £ par an, avec la possibilité de toucher de nouvelles pensions s'élevant à 1 200 £ par an, c'est-à-dire l'équivalent d'une annuité de 19 871 £. Ceci fait un total complet de 404 871 £ par an pour la Reine seule, dont 60 000 £ pour sa bourse personnelle, c'est-à-dire simplement son argent de poche. Le duché

de Lancaster qui demeure toujours sous l'administration de la couronne, verse également 50 000 £ par an dans la bourse personnelle. Ainsi la Reine a 110 000 £ à dépenser par an, car les autres dépenses de sa maison sont couvertes sous d'autres chapitres de la Liste civile. Lorsqu'on annonce qu'un don charitable de 50 £ ou de 100 £ est fait par la Reine, on ne doit pas supposer qu'il sort de la cassette personnelle, car il y a un article séparé de 13 200 £ pour les actions royales d'aumônes, de charité et de bienfaisance. Parmi les charges de la maison royale, vingt sont classées comme étant d'ordre politique, avec un montant total d'appointements de 21 582 £ par an, la règle étant qu'un homme touche le salaire et qu'un autre fait le travail. La branche médicale comprend vingt-cinq personnes, depuis des docteurs éminents jusqu'aux pharmaciens tous ayant à maintenir le corps royal en bonne santé, tandis que trente-six aumôniers ordinaires et neuf prêtres ordinaires servent l'âme royale. Le ministère de Lord Chamberlain comprend une liste fastidieuse de charges, parmi lesquelles, tous mélangés confusément avec le régisseur de théâtre, le poète lauréat et le conservateur des tableaux de peinture, il y a le patron de barque, le gardeur de cygnes, et le conservateur des joyaux dans la Tour. La charge la plus curieuse sous le chapitre de la Chasse royale est celle de grand fauconnier héréditaire, tenue par le duc de St-Albans aux appointements de 1 200 £ par an. Il est probable que le duc ne connaît pas la différence qui existe entre un faucon et un pingouin, et qu'il n'a jamais eu l'intention de la trouver. Depuis son accession au trône, la Reine Victoria a supprimé beaucoup d'emplois inutiles, faisant ainsi des économies appréciables qui sont venues grossir sa volumineuse cassette personnelle.

Ayant ainsi pourvu généreusement la Reine, la nation britannique devait donner quelque chose à son mari. Le Prince Albert reçut par un vote spécial 30 000 £ par an, en outre des 6 000 £ par an comme feld-maréchal, 2 933 £ par an comme colonel de deux régiments, 1 120 £ par an comme gouverneur du château de Windsor et 1 500 £ comme garde-forestier de Windsor et des parcs de la résidence. Dans l'ensemble, le mari de la Reine a coûté à la nation 790 000 £ durant ses vingt et un ans de vie conjugale, et a élevé une grande famille sur le compte de la nation. Ensuite vient l'Impératrice Augusta d'Allemagne, qui touche 8 000 £ par an, en plus d'une dot de

40 000 £ et de 5 000 £ pour les préparatifs de noces. Pourtant, cette allocation libérale n'est pas suffisante pour payer son voyage en Angleterre afin de voir sa mère, car à chaque fois, on lui paie 40 £ pour la traversée. Lorsque le Prince de Galles a atteint sa majorité, il a reçu une bagatelle de 601 721 £ comme cadeau d'anniversaire, c'est-à-dire le montant des revenus accumulés du Duché de Cornouailles jusqu'à cette époque. Depuis lors, il a reçu une moyenne de 61 232 £ par an du Duché. La nation a également dépensé 44 651 £ pour les réparations faites à la Maison Marlborough, la résidence urbaine du Prince depuis 1871 ; elle lui paie 1 350 £ par an comme colonel du Dixième Hussards, lui donne 23 450 £ pour régler ses dépenses de mariage, alloue 10 000 £ par an à sa femme, et elle lui a donné à lui 60 000 £ comme argent de poche lors de sa visite dans l'Inde en 1875. En tout, il a tiré 2 452 200 £ (plus de 12 000 000 de dollars) dans la poche de John Bull jusqu'à il y a dix ans, et depuis il continue à toucher régulièrement.

« Voyons maintenant les fils et les filles plus jeunes. La Princesse Alice a reçu 30 000 £ lors de son mariage, en 1862, et une rente de 6 000 £ jusqu'à sa mort en 1878. Le Duc d'Edimbourg a reçu 15 000 £ par an à sa majorité, en 1866, et en outre 10 000 £ par an à son mariage, en 1874, en plus des 6 883 £ pour ses dépenses de mariage et les frais de réparations à sa demeure. C'est ce qu'il reçoit pour ne rien faire d'autre que d'être un Prince. En travaillant comme capitaine, et plus tard dans la Marine comme amiral, il a gagné 15 000 £. Lors de son mariage avec le Prince Christian de Schleswig-Holstein, en 1866, la Princesse Hélène a reçu une dot de 30 000 £ et un don annuel et pour la vie de 7 000 £, tandis que son mari reçoit 500 £ par an comme Garde-Forestier du parc résidentiel de Windsor. La Princesse Louisa a reçu les mêmes faveurs que sa sœur Hélène. Le Duc de Connaught a commencé sa vie en 1871 en recevant de la nation 15 000 £ par an, et à son mariage, en 1879, cette pension s'éleva à 25 000 £. Il exerce maintenant le commandement de l'armée de Bombay avec 6 600 £ par an, avec des émoluments considérables. Le Duc d'Albanie a reçu, en 1874, 15 000 £ par an, somme qui fut élevée à 25 000 £ lors de son mariage, en 1882, et sa veuve reçoit 6 000 £ par an. Le malheureux Duc fut le génie de la famille, et s'il avait été un citoyen ordinaire avec des chances moyennes, il eût pu gagner une vie confortable comme avocat, car

c'était un orateur. A son mariage, la Princesse Béatrice reçut la dot habituelle de 30 000 £ et une rente annuelle de 6 000 £. Ainsi la nation, depuis l'accession de la Reine au trône, jusqu'à la fin de 1886, a payé 4 766 083 £ pour le luxe d'un prince consort, cinq princesses et quatre princes, sans compter les frais spéciaux de poche, les résidences gratuites et l'exemption d'impôts.

« Mais ceci n'est pas tout. La nation doit soutenir non seulement les descendants de la Reine mais aussi ses cousins et cousines, ses oncles et ses tantes. Je ne vais indiquer que les sommes totales reçues par ces royaux pensionnés depuis 1837. Léopold, roi des Belges, a reçu, simplement parce qu'il avait épousé la tante de la Reine, 50 000 £ par an jusqu'à sa mort, soit un total de 1 400 000 £ durant le règne actuel. Toutefois, il avait un certain sens d'honnêteté, car lorsqu'il devint le roi des Belges, en 1834, il fit verser sa pension à des fondés de pouvoir, ne se réservant que des rentes annuelles pour ses domestiques et l'entretien de sa Maison de Clarendon, et lorsqu'il mourut la somme totale fut reversée à l'Echiquier. Il n'en a pas été de même pour le roi du Hanovre, oncle de la Reine. Il prit tout ce qu'il put toucher, savoir 21 000 £, ce qui, de 1837 à 1851, donne un total de 294 000 £. La Reine Adelaïde, veuve de Guillaume IV, toucha 100 000 £ par an pendant douze ans, soit 1 200 000 £ en tout. La mère de la Reine, la Duchesse de Kent, reçut 30 000 £ par an, depuis le couronnement de sa fille jusqu'à sa mort, soit un total de 720 000 £. Le Duc de Sussex, un autre oncle, reçut 18 000 £ par an pendant six ans, soit un total de 108 000 £. Le Duc de Cambridge, oncle n° 7, absorba 24 000 £ par an, soit en tout 312 000 £, tandis que sa veuve, qui vit encore, a reçu 6 000 £ par an depuis la mort de son mari, soit un total de 222 000 £. La Princesse Augusta, autre tante, eut en tout 18 000 £ environ. La landgravine de Hesse, tante n° 3, s'assura environ 35 000 £. La Duchesse de Gloucester, tante n° 4, s'en alla avec 14 000 £ par an, soit pendant vingt ans, un total de 280 000 £ en tout. La Princesse Sophia, une autre tante encore, reçut 167 000 £, et la dernière tante, la Princesse Sophia de Gloucester, nièce de Georges III, reçut 7 000 £ par an pendant sept ans, soit 49 000 £. Ensuite, le Duc de Mecklenburg-Strelitz, le cousin de la Reine, fut payé 1 788 £ par an, pendant vingt-trois ans du règne, soit 42 124 £.

« Le Duc de Cambridge, comme commandant en chef de l'armée britannique, avec des pensions, des soldes de

commandant en chef, de colonel de plusieurs régiments et de garde-forestier de plusieurs parcs dont il fit en grande partie des réserves privées de gibier, reçut 625 000 £ du trésor public. Sa sœur, la Duchesse de Mecklenburg-Strelitz, a reçu 132 000 £, et sa seconde sœur, « la grosse Mary », Duchesse de Teck, a pris 153 000 £. Ceci fait un énorme total de 4 357 124 £ que la nation a payé pour soutenir les oncles, tantes, cousins et cousines de la Reine durant son règne.

« Outre les sommes données sur la Liste civile de la Reine, le montant de l'achat des quatre yachts royaux et celui de leur entretien sont compris dans les budgets de la Marine, bien que ce soit-là légitimement des dépenses de la royauté. Le prix d'achat fut de 275 528 £, et le total des frais d'entretien, des soldes, des pensions et de l'entretien des équipages pendant dix ans s'éleva à 346 560 £, soit un total de 622,088 £ pour ce seul chapitre.

« En résumé, les nombreux oncles, tantes, cousins et cousines de la Reine, ont coûté 4 357 124 £, son mari, ses fils et ses filles 4 766 083 £; elle-même et sa maison 19 838 679 £, et ses yachts 622 088 £. Cela fait un total de 29 583 974 £ [près de 150 millions de dollars] que la nation britannique a dépensé pour la monarchie durant le présent règne [jusqu'en 1888]. Le jeu en vaut-il la chandelle ? C'est là un prix exorbitant pour avoir la stabilité, car cela signifie que le peuple est imposé à la limite de sa capacité pour garder dans l'oisiveté un grand nombre de personnes qui feraient plus de bien au pays si elles gagnaient honnêtement leur vie ».

Le couronnement spectaculaire du Tsar de Russie fut un exemple manifeste de l'extravagance royale, destinée, comme le sont tous les panaches magnifiques de la royauté, à impressionner les masses avec l'idée que leurs maîtres sont tellement au-dessus d'eux en gloire et en dignité qu'ils méritent leur adoration comme des êtres supérieurs, et leur obéissance la plus abjecte et la plus servile. On dit que ce grand faste royal coûta, en cette occasion 25 000 000 de dollars.

A propos de cette extravagance, si en contraste avec les conditions lamentables des millions de paysans dont la misère fut portée à la connaissance du monde entier

lors de la famine de 1893, nous extrayons des commentaires du journal anglais *The Spectator*, ce qui suit :

« Il est difficile d'étudier, à propos des préparatifs en vue du couronnement russe, les comptes rendus qu'on croirait devoir être imprimés en or sur de la soie pourpre, sans avoir une sensation de dégoût, et plus spécialement si, en même temps, nous lisons les descriptions faites des Arméniens que les Russes ont refusé de protéger, bien qu'ils en eussent le pouvoir. Nous pouvons, avec un effort, évoquer la merveilleuse scène se déployant dans Moscou, avec son architecture asiatique et ses coupoles étincelantes, ses rues regorgeant d'uniformes européens somptueux et de vêtements asiatiques plus somptueux encore, de princes blancs en rouge, de princes jaunes en bleu, de princes bruns en drap d'or, les maîtres des tribus venus de l'Extrême-Orient, le dictateur de Chine, le général japonais brun devant qui s'est prosterné ce dictateur, côte à côte avec des membres de toutes les familles régnantes d'Europe, et des représentants de toutes les églises connues, sauf celle des Mormons, et de tous les peuples qui obéissent au Tsar ; il y en a, croyons-nous, quatre-vingts d'entre eux ; il se trouve également des représentants de chaque armée de l'Occident, tous se déplaçant au milieu de régiments infinis en nombre et en variétés d'uniformes, et à travers des millions d'humbles gens — à demi-Asiatiques, à demi-Européens — remplis d'émotion et de dévotion pour leur seigneur terrestre. Nous pouvons, par anticipation, entendre les hurlements des foules interminables, les chœurs de la multitude des moines, les salves d'artillerie qui sont répétées de place en place jusqu'à ce que, à travers toute la partie septentrionale du monde, de Riga à Vladivostock, tous les hommes entendent au même moment que le Tsar s'est placé la couronne sur la tête. L'Anglais étudie tout cela comme il étudierait un poème de Moore, et il trouve que c'est à la fois fastueux et écœurant. N'est-ce pas là trop grandiose pour la grandeur ? Cela ne tient-il pas plutôt de l'opéra que de la vie ? N'est-ce pas là quelque chose comme un crime, dans un Empire comme la Russie avec ses millions sur millions de gens qui souffrent, dans la dépense gigantesque qui produit ces effets de pourpre ? Cinq millions de livres sterling pour un cérémonial ! Existe-t-il un principe sur lequel on puisse justifier une telle dépense, même d'une manière spécieuse ? N'est-ce pas là le gaspillage d'un Belshatsar, l'étalage d'un orgueil

presque démentiel, un déversement de trésor comme un flot ainsi qu'en déversent parfois des rois orientaux, uniquement pour susciter une émotion dans un esprit plus que rassasié ? Rien ne pourrait décider un Anglais à voter pareille somme pour un tel objet, et l'Angleterre pourrait économiser l'argent au moins dix fois plus vite que la Russie.

« Cependant, on peut craindre que ceux qui gouvernent la Russie soient sages dans leur génération, et que cette dépense d'énergie et de trésor leur assure un résultat qui, à leur point de vue, est un profit acceptable. Le but, l'objet, est de rendre plus profonde l'impression des Russes que la position du Tsar est en quelque sorte surnaturelle, que ses ressources sont illimitées comme l'est sa puissance, qu'il occupe une certaine position spéciale apparentée au divin, que son couronnement est une consécration si solennelle et d'une telle signification pour le genre humain, qu'aucun faste extérieur pour la rendre visible ne peut être excessif, que le genre humain peut être appelé à le contempler sans le dénigrer, que le calme momentané de paix qui a été répandu avec tant de soin à travers le monde septentrional est causé, non par ordre, mais par l'attente d'un événement d'importance. Et les Russes au pouvoir croient que le résultat est atteint, et que l'impression faite par le couronnement égale à travers l'Empire l'impression d'une victoire qui coûterait autant d'argent et beaucoup plus de larmes. Ils répètent le cérémonial à chaque succession au trône avec une splendeur et une grandeur de dessein toujours croissantes, correspondant à la position croissante de la Russie, caractérisée maintenant selon eux, par le funeste affaiblissement du Japon, par la soumission de la Chine, et par la servilité rampante du maître de Constantinople. Ils croient même que le couronnement augmente le prestige de leur maître en Europe, que la grandeur de son Empire, la multitude de ses soldats, la possession dont il dispose de toutes les ressources de la civilisation aussi bien que de toutes celles d'une Puissance barbare, tout cela impressionne bien mieux l'esprit collectif de l'Occident, et augmente l'aversion qui s'y trouve à affronter la grande Puissance du Nord. A Berlin, pensent-ils, ils tremblent davantage à l'idée d'une invasion, à Paris le souvenir de l'Alliance fait davantage exulter les hommes, à Londres, on s'interroge plus longuement alors que ses hommes d'Etat méditent, car ils méditent toujours, sur la manière dont on pourrait

la prochaine fois arrêter la marche du glacier ou l'éviter. Quelqu'un peut-il affirmer avec assurance qu'ils ont complètement tort, ou que pour un an la diplomatie russe ne sera pas plus hardie à la suite de la fête nationale, que la résistance de ceux qui résistent ne sera pas plus timide parce qu'ils ont vu, du moins avec leur vue mentale, une scène qu'on pourrait peut-être, si l'on voulait être bref, mieux décrire comme étant la revue d'un Empire faite à l'intérieur des murailles de sa capitale, ou un défilé de l'Europe septentrionale et de l'Asie en honneur de son commandant en chef ?

« On peut se tromper, mais du moins sommes-nous sûrs que des scènes comme celle qui se déroule à ce couronnement constitue un des périls du monde. Elles doivent tendre à démoraliser le plus puissant de ses hommes. Du Tsar actuel, personne ne sait rien, excepté dit quelqu'un qui a été mis, d'une façon inattendue, en contact étroit avec lui, qu'il est un homme très profondément émotif ; il doit l'être, cependant, davantage que le commun peuple, si lui, un descendant d'Alexandre I^{er} qui signa le Traité de Tilsit, peut se sentir pendant des jours le centre de cette scène de couronnement, il peut, en fait, être adoré comme s'il régnait à Ninive, sans songer de songes ; les rêves de roi sont habituellement des rêves de domination. Il y a, ainsi le comprenons-nous, une intoxication de rang social comme il y a une intoxication de pouvoir, et l'homme sur qui tous les yeux sont fixés, et devant qui tous les princes semblent petits, doit être en vérité d'un tempérament modéré si, par moments, il ne s'enfle pas avec la conviction qu'il est le premier parmi tous les humains. Les maîtres de la Russie peuvent encore trouver que, si en élevant si haut leurs Tsars, ils ont affermi la loyauté et augmenté l'obéissance, ils ont fait disparaître la puissance de l'empire sur soi, qui est la défense nécessaire de l'esprit (« mind ») ».

Cependant, il est abondamment prouvé que ces maîtres de royaumes prétendus chrétiens sont dans leur ensemble dépourvus de vrais sentiments chrétiens et même de sympathie humaine, par le fait que, tout en gaspillant la richesse (comme on gaspille l'eau) pour soutenir la royauté et sa vaine pompe et son vain étalage, et que des millions de soldats et de marins ainsi qu'un armement des plus prodigieux sont sous leurs ordres, ces gouvernants enten-

daient sans broncher les cris des pauvres chrétiens arméniens que les Turcs torturaient et tuaient par dizaines de milliers. Evidemment, les merveilleuses armées ne sont pas organisées pour l'amour de l'humanité, mais simplement pour servir les intérêts égoïstes des dirigeants politiques et financiers du monde, c'est-à-dire pour s'emparer de territoires, pour protéger les intérêts des porteurs de bons ou d'obligations, et pour se sauter à la gorge les uns des autres, excités d'une haine sanguinaire, chaque fois qu'une bonne occasion se présente d'agrandir leurs empires ou d'accroître leurs richesses.

En contraste frappant avec cette royale extravagance qui prévaut, dans une certaine mesure, dans tout pays où une famille royale est maintenue, on trouve *l'endettement considérable des pays européens*.

« *L'Economiste français* a publié un article détaillé écrit par M. René Stourm, sur la dette publique en France. On estime le plus fréquemment à 6 400 000 000 de \$ le capital de la dette. Les estimations les plus modérées le réduisent de quelques millions. M. Paul Leroy-Beaulieu le chiffre à 6 343 573 630 \$. Le résultat du calcul de M. René Stourm est un total de 5 900 800 000 \$ avec, cependant, la restriction qu'il a omis 432 000 000 de \$ de rentes viagères que d'autres économistes ont traitées comme faisant partie du capital de la dette. La charge annuelle pour l'intérêt et le fonds d'amortissement, sur la dette entière, y compris les rentes viagères, s'élève à 258 167 083 \$. De la dette consolidée, 2 900 000 000 \$ sont de la rente perpétuelle 3 %, 1 357 600 000 \$ sont de la rente perpétuelle 4,50 %, et 967 906 200 \$ sont des bons amortissables de diverses espèces. Des rentes à diverses compagnies et sociétés pour une valeur de 477 400 000 \$, et 200 000 000 \$ de dette flottante fournissent la balance du total de M. Stourm. Ceci est de loin la charge la plus lourde qui soit supportée par une nation sur le globe. La dette qui s'en approche le plus est celle de la Russie qui est fixée à 3 605 600 000 \$. L'Angleterre vient ensuite avec 3 565 800 000 dollars, puis l'Italie avec 2 226 200 000 \$. La dette de l'Autriche est de 1 857 600 000 \$, et celle de la Hongrie de 635 600 000 \$. L'Espagne doit 1 208 400 000 \$, et la Prusse 962 800 000 \$. Tels sont les chiffres donnés par

M. Stourm. Aucune de ces nations, sauf l'Angleterre et la Prusse, ne dispose de revenus suffisants pour garantir un équilibre permanent du budget, mais la France est la plus lourdement chargée de toutes, et la croissance de sa dette a été la plus rapide dans le passé récent et la plus menaçante de l'avenir.

« En conclusion, M. Stourm dit : « Nous nous abstenons de rester sur les réflexions affligeantes qu'inspire le résultat de notre travail. Quel que soit l'aspect sous lequel nous considérons ces 29 milliards et demi, que ce soit avec les dettes des autres pays ou avec notre propre dette des dix ou vingt dernières années, ils apparaissent comme un sommet d'une altitude inconnue, surpassant la limite que n'importe quel peuple du monde, à n'importe quelle époque, a supposé inaccessible. La Tour Eiffel sera leur vraie contrepartie ; nous dominons nos voisins et notre propre histoire de la hauteur de notre dette... devant laquelle il est temps que notre pays ressente une frayeur patriotique ».

The London Telegraph a publié un jour le résumé suivant de la perspective financière nationale :

« Le manque d'argent plane comme un nuage sombre et presque universel au-dessus des nations d'Europe. Les temps sont très mauvais pour les Puissances sans exception, mais plus mauvais encore pour les petites. Il y a difficilement une nation sur le continent [l'Europe moins l'Angleterre — Trad.] dont le bilan pour l'année écoulée ne présente pas une sombre perspective, tandis que nombre de bilans sont de simples confessions de faillite. Des rapports sérieux sur les conditions des divers Etats révèlent, dans les ministères respectifs des finances, une lutte pour joindre les deux bouts qui n'avait jamais été aussi générale. L'état de choses est en vérité presque mondial, car si nous regardons au-dehors de notre propre continent, les Etats-Unis d'une part, et l'Inde et le Japon avec leurs voisins, d'autre part, ont senti le tenaillement qui prévaut...

« La Grande République est trop vaste et a trop de ressources pour mourir de ses maladies financières, même si elle est très malade. La Grande-Bretagne, aussi, a un déficit à affronter dans le prochain budget, et elle doit supporter des pertes lourdes et peut-être irréparables par l'action insensée de la grève du charbon. La France, comme nous-mêmes et comme l'Amérique, est l'un des pays qu'on

ne saurait imaginer insolvable, tant son sol est riche et son peuple laborieux. Cependant, son revenu manifeste de fréquents déficits ; sa dette nationale a pris des proportions stupéfiantes, et le fardeau de son armée et de sa marine écrase presque l'industrie du pays. L'Allemagne également doit être inscrite dans la catégorie des nations trop bien fondées et trop fortes pour souffrir autre chose qu'une éclipse temporaire. Pourtant, durant l'année écoulée on a calculé qu'elle avait perdu 25 000 000 £, ce qui représente environ la moitié de l'épargne nationale. Beaucoup de cette perte provient des investissements allemands dans des fonds au Portugal, en Grèce, en Amérique du Sud, au Mexique, en Italie et en Serbie, en même temps que l'Allemagne a ressenti rudement la confusion dans le marché de l'argent. Le fardeau de sa paix armée pèse d'un poids écrasant sur son peuple. Parmi les Puissances que nous groupons ensemble comme étant naturellement solvables, il est frappant de trouver que l'Autriche-Hongrie a le meilleur et le plus satisfaisant compte rendu financier à donner...

« Lorsque nous nous détournons de ce groupe important et que nous jetons le regard sur l'Italie, nous y trouvons un exemple de « grande Puissance » presque réduite à la mendicité par sa grandeur. Année après année, ses revenus baissent et ses dépenses augmentent. Il y a six ans, la valeur du commerce extérieur de l'Italie s'élevait à 2 600 000 000 F ; elle est tombée maintenant à 2 100 000 000. Elle doit payer 30 000 000 £ comme intérêt de sa dette publique, outre une prime pour l'or nécessaire. Ses obligations (ou ses bons — Trad.) ne se vendent pas sur le marché ; son émission prodigieuse de billets de banque a élevé l'argent et l'or à des prix arbitraires. Sa population est plongée dans un état de pauvreté et d'impuissance presque inimaginable ici, et lorsque ses nouveaux ministres inventent de nouveaux impôts, des émeutes sanglantes éclatent.

« Quant à la Russie, ses déclarations financières sont voilées d'un tel mystère que personne ne peut en parler avec confiance ; mais il y a peu de raison de douter que seule l'immensité de l'empire du Tsar l'empêche de faire faillite. La population a été pressurée jusqu'à ce que la dernière goutte de vitalité laborieuse ait été extraite. Le Ministre des Finances le plus téméraire et le plus impitoyable ose rarement donner un autre demi-tour à la vis d'imposition.

« Une autorité, modérée et sérieuse du pays, écrit dans les termes suivants au sujet de la situation en Russie :

« Chaque copeck que le paysan réussit à gagner est dépensé, non pas pour mettre ses affaires en ordre, mais pour payer ses arriérés d'impôt... L'argent payé par la population paysanne sous forme d'impôt, s'élève à un montant entre les deux tiers aux trois quarts du revenu du pays, y compris leur propre travail supplémentaire comme ouvriers de ferme. Le bon crédit apparent du gouvernement est soutenu par des moyens artificiels. Des observateurs sérieux s'attendent à une débâcle semblable dans les piliers social et financier de l'empire. Ici, aussi, le poids stupéfiant de la paix armée de l'Europe aide largement à paralyser le commerce et l'agriculture. L'exemple du Portugal n'entre pas dans notre champ d'observation, car bien que le royaume jadis célèbre soit un débiteur, sa position malheureuse n'est certainement pas due à l'ambition militaire ou à des dépenses fébriles. Cependant, la Grèce, bien qu'insignifiante parmi les Puissances, avec sa population de deux millions d'habitants, offre un exemple aveuglant de la ruine à laquelle l'extravagance financière et des desseins démesurés réduisent une nation. La malédiction de la petite Grèce a été sa « grande idée », et récemment, nous l'avons vue amenée à esquiver le poids de sa dette publique par un acte de malhonnêteté absolue qui ne fut restreint en partie qu'en raison des protestations de l'Europe. L'argent qu'elle a gaspillé pour son « Armée et sa Marine » aurait pu aussi bien être jeté à la mer. La politique est devenue pour elle une maladie qui infecte ses meilleurs et ses plus capables hommes publics. Avec un commun peuple trop instruit pour travailler, des étudiants de l'université plus nombreux que des maçons, des dettes publiques et des dettes privées que personne n'a l'intention de payer, un simulacre d'Armée et de Marine qui engloutit les fonds, la malhonnêteté devenue un principe en politique, et des plans secrets qui doivent signifier ou bien plus de prêts ou bien un marché malhonnête et dangereux avec la Russie, telles sont les caractéristiques de la Grèce contemporaine.

« En considérant donc tout le Continent sans exception, on ne peut nier que l'état de choses touchant le bien-être du peuple et les bilans nationaux est extrêmement peu satisfaisant. Bien entendu, l'une des raisons principales et manifestes en est cette paix armée qui pèse comme

un cauchemar sur l'Europe, et a transformé tout le Continent en un camp permanent. Voyez seulement l'Allemagne ! Cet Empire sensé et raisonnable ! Le budget militaire s'y est élevé de 17 500 000 £ en 1880 à 28 500 000 £ en 1893. L'accroissement paru dans la Nouvelle Loi de Défense militaire ajoute 3 000 000 £ par an à la masse colossale de l'armement défensif de l'Allemagne.

« La France a usé ses forces au point même d'en arriver également à un écroulement en voulant être de la force de sa rivale. Il est inutile de dire la terrible part que prennent dans la présente détresse populaire de l'Europe ces assurances de guerre. Non seulement elles soustraient des bénéfices et des salaires les sommes considérables qui servent à acheter de la poudre et des projectiles, et à construire des casernes, mais elles enlèvent à l'industrie dès leur force virile des millions de jeunes travailleurs qui sont également perdus pendant la même période à leurs familles et pour le renforcement des populations. Le monde n'a pas encore inventé une meilleure Chambre de compensation pour les chèques internationaux que l'effrayant et coûteux Temple de la Guerre ».

Pourtant, malgré le lourd endettement et l'embarras financier des nations, des statisticiens capables estiment raisonnablement que les dépenses actuelles de l'Europe pour les divers budgets de l'armée et de la marine, l'entretien des garnisons et la perte de travail industriel occasionnée par le retrait d'hommes de l'industrie productive, peuvent s'élever à 1 500 000 000 \$ par an, sans parler des pertes considérables de vies humaines ; dans les vingt-cinq dernières années du siècle écoulé (de 1855 à 1880) on estime ces pertes à 2 188 000, et ce, dans des conditions horribles qu'on ne peut décrire. M. Charles Dickens a très sincèrement observé que :

« Nous parlons d'un ton de triomphe, et avec une certaine fougue d'« une charge magnifique ! », d'« une charge splendide ! », et pourtant bien peu de gens se font une idée des détails affreux qu'évoquent ces deux mots légers. La « charge splendide » est une charge fougueuse d'hommes montés sur de vigoureux chevaux, poussés à leur plus grande allure, renversant et écrasant des masses d'hommes à pied qui leur sont opposées. L'es-

prit du lecteur ne va pas plus loin ; satisfait de l'information que la ligne ennemie a été « rompue » et « dispersée », il n'imagine pas les détails. Lorsque la « splendide charge » a accompli son œuvre et s'est éloignée, on croirait se trouver devant le spectacle d'un accident de chemin de fer. Il y a au grand complet des dos brisés en deux, des bras tordus totalement arrachés, des hommes empalés sur leur propre baïonnette, des jambes fracassées comme des morceaux de bois à brûler, des têtes partagées comme des pommes, d'autres têtes broyées en molle gelée par les sabots ferrés des chevaux, des visages piétinés qui n'ont plus rien d'humain. Voilà ce qui se cache derrière une « splendide charge ». Voici ce qui s'ensuit, comme une chose naturelle, lorsque « nos compagnons les chargèrent d'une façon magnifique », et « les mirent en pièces avec furie ».

« Représentez-vous » dit un autre auteur, « les millions de gens qui peinent sur toute l'étendue de l'Europe, se pressant jour après jour à leur travail, travaillant sans cesse depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit humide, à cultiver le sol, à produire des tissus, à échanger des marchandises, dans les mines, les usines, les forges, les docks, les ateliers, les magasins ; sur les chemins de fer, les fleuves, les lacs, les océans ; en pénétrant les entrailles de la terre, en dominant la résistance de la matière, en maîtrisant les éléments naturels, et en les faisant servir à la convenance de l'homme et à son bien-être, et en créant par tout cela, une masse de richesses qui pourrait apporter l'abondance et le confort dans chacun de leurs foyers. Et ensuite, imaginez la main du pouvoir arrivant et, chaque année, raflant quelque six cents millions de l'argent si laborieusement gagné pour le mettre dans l'abîme des dépenses militaires ».

Voici, bien au point également, un extrait de *Harrisburg Telegram* :

« Il en coûte quelque chose aux nations « chrétiennes » d'Europe pour expliquer leur notion de « paix sur la terre et bonne volonté aux hommes ». Autrement dit, il leur en coûte quelque chose de se tenir tous prêts à se volatiliser les uns les autres. Des statistiques publiées à Berlin montrent la somme des dépenses militaires des grandes puissances durant les trois années 1888, 1889, 1890. Voici ces dépenses données en chiffres ronds : France : 1 270 000 000 \$; Russie : 813 000 000 \$; Grande-Bretagne :

613 000 000 \$; Allemagne : 607 000 000 \$; Autriche-Hongrie : 338 000 000 \$; Italie : 313 500 000 \$. Ces six puissances ont dépensé ensemble 3 954 500 000 \$ à des fins militaires pour trois années, soit en moyenne 1 318 100 000 \$ par an. Le total des trois années excède considérablement la dette nationale de la Grande-Bretagne, et elle est presque suffisante pour payer plus de trois fois les intérêts de la dette des Etats-Unis. La dépense correspondante des Etats-Unis a été d'environ 145 000 000 \$ sans compter les pensions. Si nous voulions ajouter ces dernières, notre dépense totale s'élèverait à environ 390 000 000 \$ ».

« D'après les estimations de statisticiens français et allemands, 2 500 000 hommes ont péri dans les guerres des trente dernières années, tandis que pas moins de 13 000 000 000 \$ ont été dépensés pour mener ces guerres. Le Dr Engel, statisticien allemand, donne les chiffres suivants comme le coût approximatif des principales guerres des trente dernières années : guerre de Crimée : 2 000 000 000 \$; guerre italienne de 1859 : 300 000 000 \$; guerre prusso-danoise de 1864 : 35 000 000 \$; guerre de Sécession (Nord) : 5 100 000 000 \$; Sud : 2 300 000 000 \$; guerre prusso-autrichienne de 1866 : 330 600 000 \$; guerre franco-allemande de 1870 : 2 600 000 000 \$; guerre russo-turque : 125 000 000 \$; guerres sud-africaines : 8 770 000 \$; guerre africaine : 13 250 000 \$; guerre serbo-bulgare : 176 000 000 \$.

« Toutes ces guerres furent meurtrières à l'extrême. La guerre de Crimée, au cours de laquelle peu de combats eurent lieu, coûta la vie à 750 000 hommes, soit 50 000 de moins seulement que le nombre de ceux qui furent tués ou moururent à la suite de leurs blessures au cours de la Guerre de Sécession, Nord et Sud. Les expéditions au Mexique et en Chine coûtèrent 200 000 000 \$ et 85 000 vies. Il y eut 250 000 tués et mortellement blessés durant la guerre russo-turque, et 45 000 dans la guerre italienne de 1859 et autant dans la guerre entre la Prusse et l'Autriche ».

Dans une lettre adressée à Passy, Député de Paris, feu Hon. John Bright, membre du Parlement britannique, déclarait :

« *A présent, toutes les ressources de l'Europe sont englouties par les exigences militaires.* Les intérêts du peuple sont sacrifiés aux fantaisies les plus misérables et les plus coupables de la politique étrangère. Les vrais

intérêts des masses sont foulés aux pieds par déférence aux fausses notions de gloire et d'honneur national. Je ne peux m'empêcher de penser que l'Europe est en marche vers quelque grande catastrophe d'un poids écrasant. Le système militaire ne peut pas être indéfiniment supporté avec patience, et il est possible que les populations, conduites au désespoir, puissent avant longtemps balayer les royautes et les prétendus hommes d'état qui gouvernent en leur nom ».

Ainsi le jugement des pouvoirs civils leur est-il contraire. Non seulement la presse s'exprime de cette manière tout haut, mais partout les gens parlent et protestent bruyamment contre les pouvoirs en place. L'agitation est universelle et devient de plus en plus dangereuse chaque année.

LE MONDE ACCUSE AUSSI L'ORGANISATION SOCIALE ACTUELLE

L'organisation sociale actuelle de la chrétienté est aussi soumise à un jugement : son système monétaire, ses institutions et plans financiers, et, naissant de tout cela, sa politique égoïste des affaires et ses distinctions sociales basées essentiellement sur la fortune avec tout ce que cela implique d'injustice et de souffrance pour les masses ; toutes ces choses sont, dans le jugement actuel, aussi sévèrement traitées que les organisations civiles. Constatez les discussions interminables sur la question de l'argent, et sur l'étalon-or, et les débats sans fin entre le travail et le capital. Comme des vagues de la mer s'agitant sous un vent qui se lève, écoutez les murmures concertés de voix innombrables contre l'organisation sociale actuelle, particulièrement dans la mesure où on la voit en contradiction avec le code moral contenu dans la Bible que la chrétienté, en général, prétend reconnaître et suivre.

Un fait vraiment digne d'être noté, c'est que dans le jugement de la chrétienté, même le monde en général se base sur *la Parole de Dieu*. Les païens brandissent la Bible et déclarent hardiment : « Vous n'êtes pas aussi

bons que votre livre ». Ils montrent son Christ béni et disent : « Vous ne suivez pas votre modèle ». Et, à la fois les païens et les masses de la chrétienté se basent sur la règle d'or et la loi d'amour pour reconnaître la valeur des doctrines, des institutions, de la politique et de la manière générale d'agir de la chrétienté, et toutes ensemble rendent témoignage à la véracité des mots étranges tracés sur la muraille de la salle de festin : « Tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé léger ».

Le témoignage du monde contre l'organisation sociale actuelle s'entend partout dans tous les pays. Tous les hommes déclarent qu'elle a fait faillite ; l'opposition devient de plus en plus active, et répand l'alarme sur le monde entier, « ébranlant terriblement » toute confiance dans les institutions existantes, et à tout bout de champ paralysant l'industrie par des paniques, des grèves, etc. Il n'y a aucune nation parmi la chrétienté dans laquelle l'opposition à l'organisation sociale actuelle ne soit marquée, opiniâtre et de plus en plus menaçante.

M. Carlyle déclare :

« L'existence industrielle britannique semble devenir rapidement une prison-marécage immense d'exhalaison pestilentielle, physiquement et moralement, un Golgotha vivant horrible d'âmes et de corps enterrés vivants. Trente mille couturières se tuent rapidement au travail. Trois millions de pauvres croupissent dans une oisiveté forcée, aidant lesdites couturières à mourir. Ce ne sont là que des détails dans le registre où s'inscrit le triste débit du désespoir ».

D'un autre journal appelé *The young man*, nous extrayons l'article suivant intitulé « Le monde s'améliore-t-il ? » :

« Des hommes vigoureux, avides d'obtenir un labeur honnête, sont en train de supporter les souffrances de la faim et de l'abandon, et dans de nombreux cas, le chagrin supplémentaire de se rendre compte des souffrances de leur famille. D'autre part, l'extrême richesse

s'unit souvent à l'avarice et à l'immoralité, et pendant que les pauvres meurent lentement de faim, les riches, eux, ignorent dans une grande mesure, les besoins de leurs frères, et désirent seulement que Lazare n'accède pas mal à propos à une situation en vue. Des milliers de jeunes gens sont forcés de travailler comme des esclaves dans des boutiques mal aérées et dans des magasins tristes pendant soixante-dix ou quatre-vingts heures par semaine, sans jamais un arrêt de récréation physique ou mentale. Dans les quartiers populaires de Londres, des femmes cousent des chemises ou fabriquent des boîtes à allumettes toute la journée pour un salaire qui ne suffit pas à louer un *lit* — encore moins pour une chambre séparée — et elles sont souvent obligées de choisir entre l'inanition et le vice. Dans les quartiers aristocratiques de Londres, des artères entières sont le domaine des sirènes fardées et maquillées de la sensualité et du péché — chacune étant un blâme permanent à la faiblesse et à la perversité de l'homme. Quant aux jeunes gens, des milliers risquent la prison par le jeu ou la mort prématurée par la boisson, et pourtant chaque journal respectable est rempli de longs rapports de courses de chevaux, et le gouvernement chrétien (?) permet l'installation d'une maison publique à chaque coin de rue. Le péché est rendu facile, le vice à bon marché, la tromperie prévaut dans le commerce, l'acharnement dans la politique et l'apathie dans la religion ».

Il y a quelque temps, *The Philadelphia Press* publiait ce qui suit :

« Gare au danger ! Il n'y a aucun doute que New York est divisée en deux grandes classes, celle des très riches et celle des très pauvres. Les classes moyennes composées de gens honorables, travailleurs, de commerce aimable, disparaissent graduellement, soit qu'elles montent à l'échelle des richesses du monde ou qu'elles descendent dans la pauvreté et l'embarras. Il paraît certain qu'entre ces classes existe et grandit rapidement, sous l'encouragement intentionnel de méchants hommes, une haine marquée, manifeste, malveillante. Il y a ici des hommes dont vous ne savez rien qui possèdent 10 000 000 \$ et 20 000 000 \$. Je connais une dame, vivant dans une magnifique demeure, dont la vie est aussi calme que devrait l'être celle d'un ministre, qui n'a pas dépensé en cinq années, moins de 3 000 000 \$, dont les donations avant sa mort

n'atteindront pas moins de 7 000 000 \$, qui possède chez elle des tableaux, des statues, des diamants, des pierres précieuses, de ravissants échantillons d'or et d'argent, ainsi que des œuvres précieuses de tous les arts imaginables, estimées à 1 500 000 \$, et il lui manque plusieurs millions de dollars pour être aussi riche que nombre de ses voisins. Il y a ici des hommes qui, il y a vingt ans, vendaient des vêtements dans la rue de Chatham et qui, aujourd'hui, vivent en dépensant 100 000 \$ par an, et qui portent des bijoux coûtant 25 000 \$ dans des magasins aux prix raisonnables.

« Venez avec moi n'importe quel jour, par temps de pluie ou de soleil, dans un « car » (*) de l'avenue Medison, entre dix heures et dix-sept ou dix-huit heures ; je vous ferai trouver l'un après l'autre des « cars » bondés de dames dont les oreilles portent des diamants estimés chacun entre 500 et 5 000 \$, sur leurs mains dégantées, rouges et duveteuses, brillent des fortunes. Promenez-vous avec moi depuis le vieux magasin de Stewart, au coin de la Neuvième rue et Broadway, jusqu'à la Treizième rue et Broadway, n'importe quel jour. Je ne veux pas dire les dimanches, les jours de congé, ou à des occasions spéciales, mais tout le temps, et je vous montrerai, pâté de maisons par pâté de maisons, des femmes vêtues de longs manteaux de fourrure de phoque, riches de 500 à 1 000 \$ chacune, portant des boucles d'oreilles et des bagues en diamant, aussi bien qu'avec d'autres pierres précieuses, tenant à la main un élégant portefeuille bourré d'argent. Elles représentent les nouveaux riches dont New York est rempli.

Dans cette même rue, au même moment, je peux vous montrer des hommes pour qui un dollar serait une fortune, et dont les pantalons, arrachés et déshonorants dans leurs lambeaux, sont maintenus à leur taille amaigrie par des cordes, des ficelles ou des épingles, dont les pieds sans bas traînent sur le trottoir dans des souliers si éculés qu'ils n'osent pas les soulever du sol, dont les visages sont tachés de rousseur, dont les barbes sont longues et hirsutes, comme l'est leur chevelure, tandis que leurs mains rougissantes s'effilent aux ongles comme des griffes. Combien de temps s'écoulera avant que ces griffes ne s'accrochent aux riches ? Ne vous trompez pas à ce

(*) A l'époque : tramway ou véhicule tiré par un cheval — Trad.

sujet, le sentiment est né, le sentiment s'accroît, et le sentiment, tôt ou tard, éclatera.

Pas plus tard qu'hier soir, j'arpentais la Quatorzième rue, où ne restent que quelques résidences, et en face de l'une d'elles, une voûte de verdure mène de la porte au trottoir ; sous cette voûte, des dames vêtues de façon charmante, accompagnées de leur escorte, s'engagèrent en sortant de leurs voitures, et se dirigèrent vers la porte ouverte, par laquelle sortirent des flots de lumière et de sons. Je me tins un moment avec la foule, une grande foule, et là vint cette idée d'une révolte inévitable à moins que quelque chose soit fait, et rapidement fait, pour dissiper le préjugé défavorable qui non seulement existe, mais est entretenu intentionnellement contre les très riches par les très pauvres. Vous auriez frémi d'entendre de quelle façon les femmes parlaient. L'envie, la jalousie, la férocité haineuse, tous les éléments nécessaires s'y trouvaient. Il ne manquait plus qu'un chef ».

Le monde offre le contraste des épouvantables conditions du système d'exploitation de l'esclavage humain et des misères de l'immense armée de chômeurs, et d'une autre immense armée de travailleurs mal payés, avec le luxe et la prodigalité d'une immense richesse ; il y a quelque temps un journal londonien le décrivait ainsi :

« *Le modeste foyer d'un millionnaire :*

« Nous apprenons de New York que M. Cornélius Vanderbilt, le millionnaire de New York et roi des chemins de fer, vient juste d'inaugurer son nouveau palais par un grand bal. Cette modeste maison qui doit abriter environ dix personnes pendant six mois de l'année, et rester fermée pendant les six autres mois, se tient au coin de la Cinquante-septième rue et de la Cinquième Avenue et elle a coûté à son propriétaire 1 000 000 £. A l'extérieur, elle est de style espagnol, bâtie de pierre grise, avec des revêtements, des tourelles et des créneaux rouges. Elle est haute de trois étages avec une mansarde imposante. La salle de danse est la salle de danse privée la plus spacieuse de New York, de 75 pieds de long sur 50 de large [23 m environ sur 15,24 m], décorée de blanc et d'or dans le style Louis XIV. Le plafond coûte une fortune, et a la forme d'un double cône, peint de nymphes et d'amours. Autour de la corniche se trouvent des fleurs finement modelées et portant chacune une lumière électrique, tandis

qu'un immense lustre en cristal pend du centre du plafond. Le soir du bal d'ouverture, les murs étaient couverts de fleurs naturelles depuis le parquet jusqu'au plafond, au prix de 1 000 £, et l'on dit que la réception a coûté à l'hôte 5 000 £. Attenant à cet hôtel particulier s'étend le jardin le plus coûteux du monde eu égard à ses dimensions, car bien qu'il n'ait seulement que l'étendue d'une portion ordinaire de terrain, il a coûté la somme de 70 000 £, et pour faire place à quelques parterres de fleurs, on dut abattre une maison qui avait coûté 25 000 £ ».

Un journal de San-Francisco, *Industry*, a publié le commentaire suivant sur la prodigalité de deux hommes riches de ce pays :

« Le dîner de Wanamaker, à Paris, et celui de Vanderbilt, à New York, qui ont coûté ensemble au moins 40 000 \$, et peut-être beaucoup plus, sont parmi les signes des temps. De telles choses présagent un changement dans ce pays. Cela, qui n'est qu'un exemple entre cent autres cas de même étalage ostentatoire d'argent, peut être comparé à propos à un festin de Rome avant sa chute, et au luxe qui, en France, il y a un siècle, fut le précurseur de la révolution. L'argent dépensé à l'étranger chaque année par les Américains, en grande partie pour le luxe et pour pire encore, est estimé au tiers de notre revenu national ».

De Ward Mc Allister, qui fut un dirigeant célèbre de la société de New York, nous relevons le renseignement très intéressant suivant, cité dans *National View* :

« Les dépenses annuelles moyennes pour l'existence d'une famille de respectabilité ordinaire, comprenant le mari, la femme et trois enfants, s'élèvent à 146 945 \$, se décomposant ainsi : loyer d'une maison urbaine : 29 000 \$; d'une maison de campagne : 14 000 \$; dépenses pour la maison de campagne : 6 000 \$; gages des gens de maison : 8 016 \$; dépenses du ménage, y compris les gages de la servante : 18 954 \$; toilette de madame : 10 000 \$; toilette de monsieur : 2 000 \$; toilette des enfants et leur argent de poche : 4 500 \$; dépenses scolaires pour les trois enfants : 3 600 \$; divertissements en donnant des bals et des soirées dansantes : 7 000 \$; diners de réception : 6 600 \$; loge de théâtre : 4 500 \$; théâtre et soupers après le théâtre : 1 200 \$; journaux et revues : 100 \$; compte-courant du joaillier : 1 000 \$; papeterie : 300 \$; livres : 500 \$; cadeaux de mariage et cadeaux de

fêtes : 1 400 \$; sièges à l'église : 300 \$; cotisations au club : 425 \$; honoraires du docteur : 800 \$; du dentiste : 500 \$; transport de la famille à la campagne et retour : 250 \$; voyage en Europe : 9 000 \$; dépenses pour les écuries : 17 000 \$ ».

On rapporte ce qu'aurait dit Chauncey M. Depew :

« Il existe aux Etats-Unis cinquante hommes qui, en raison de la fortune qu'ils possèdent, peuvent se réunir et s'entendre dans les vingt-quatre heures pour paralyser les transports et le commerce, bloquer les branches du négoce et réduire au silence tous les moyens de transmission. Ces cinquante personnages ont la haute main sur la monnaie et peuvent déclencher une panique quand ils le veulent ».

LE MONDE JUGE LES PUISSANCES ECCLÉSIASTIQUES

Le monde critique aussi sévèrement les puissances ecclésiastiques que les puissances monarchiques et aristocratiques, car il est reconnu qu'elles sont unies, ayant les mêmes intérêts. Ce qui suit le prouvera :

Il y a quelques années, le *North American Review* publiait un bref article de John Edgerton Raymond sur « Le déclin des puissances ecclésiastiques ». Décrivant les forces qui sont opposées à l'église, et qui, un jour, la renverseront, l'auteur déclarait :

« L'église chrétienne est au sein d'un grand conflit. Jamais depuis l'organisation du christianisme, il n'y eut autant de forces liguées contre elle. Ce que certains théologiens se plaisent à nommer la « puissance du monde » n'a jamais été aussi forte qu'aujourd'hui. Ce ne sont plus des races barbares, des philosophes superstitieux, des prêtres de religions mythiques qui s'opposent à l'église, mais les personnes de la plus haute culture, les plus grands savants et les sages les plus profonds parmi les nations éclairées. Sur toute la ligne de son avance, elle rencontre la résistance de la « puissance du monde » qui représente le savoir le plus élevé et les meilleurs idéaux de l'intelligence humaine.

« Tous ses adversaires ne se trouvent pas non plus en dehors d'elle. Derrière ses draperies somptueuses, revêtus de ses vêtements, proclamant ses commandements, la

représentant devant le monde, nombreux sont ceux qui se tiennent prêts à rejeter son autorité et à contester sa suprématie. Un grand nombre de ceux qui obéissent encore à ses décrets commencent à douter, et le doute est le premier pas vers la désobéissance et la désertion. Le monde ne saura jamais combien d'âmes honnêtes au sein de l'église gémissent en esprit et sont troublées, tout en gardant un sceau sur leurs lèvres et une chaîne sur leur langue « par acquit de conscience », afin de « ne pas offenser leurs frères ». Elles gardent le silence, non par crainte de réprimande, car le temps est passé où parler librement amenait la persécution, et où suggérer que l'église n'était pas infallible vous faisait accuser d'incrédulité ».

Il dit que l'on ne demande pas un nouvel évangile, mais un vieil évangile ayant une nouvelle signification :

« Partout l'on demande qu'une proclamation plus littérale et plus fidèle soit faite des préceptes du fondateur du Christianisme. « Le Sermon sur la montagne » est pour beaucoup l'abrégé de la philosophie divine. « Prêchez-le ! Prêchez-le ! » s'écrient partout les réformateurs de toutes les écoles ; « non seulement, prêchez-le, mais mettez-le en pratique ! » « Montrez-nous, disent-ils, que vos actes sont conformes à ces préceptes, et nous vous croirons ! Suivez Christ et nous vous suivrons ! ».

« Mais c'est bien ici que se trouve la controverse. L'église prétend enseigner les préceptes de Christ, prêcher son évangile. Le monde écoute, et réplique : « Vous avez perverti la vérité ! ». Et voyez le spectacle d'un monde incroyant enseignant à une église croyante les vrais principes de sa religion à elle ! C'est là un des signes de l'époque les plus frappants et les plus significatifs ! Et ceci est tout à fait nouveau. Dès le commencement, le monde s'est familiarisé avec la riposte : « Docteur, guériss-toi toi-même ». Mais ce n'est que dans les temps modernes que les hommes ont osé dire : « Docteur, laisse-nous prescrire le remède ! ».

« Lorsque les pauvres et les nécessiteux, les opprimés et les affligés à qui l'on enseigne d'attendre une future récompense au ciel, ont vu de saints prêtres et des princes honorés vêtus de pourpre et de fin lin et vivant chaque jour somptueusement, lorsqu'ils les virent amasser des trésors sur terre au mépris de la teigne, de la rouille et des voleurs, lorsqu'ils les virent servir, leur conscience

tranquille, Dieu et Mammon, ils commencèrent à douter de leur sincérité.

« Dès lors, ils commencèrent à affirmer que toute la vérité n'habite pas sous un clocher d'église, que l'église est impuissante, qu'elle ne peut empêcher le malheur, guérir les malades, rassasier ceux qui ont faim et vêtir ceux qui sont nus, qu'elle ne peut ressusciter les morts, ni sauver l'âme. Alors, ils commencèrent à dire qu'une église aussi faible, aussi mondaine, ne pouvait être une organisation divine. Et bientôt, ils commencèrent à désertter ses autels. Ils déclarèrent « Nier l'infailibilité de l'église, l'efficacité de ses rites, ou la vérité de ses credo, n'est pas nier l'efficacité de la religion. Nous ne sommes pas en guerre avec le Christianisme, mais avec la représentation qu'en fait l'église. La révérence pour la vérité divine est compatible avec le mépris le plus profond pour le cléricalisme (« ecclesiasticism »). Pour la Personne sublime qui a foulé la terre, dont le contact donnait la vie et dont le sourire était salut, nous n'avons que vénération et amour, mais non plus désormais pour l'organisation qui prétend le représenter.

« L'église dénonce ses accusateurs comme étant des incroyants, et elle va son chemin amassant des trésors, construisant des temples et des palais, faisant cause commune avec des rois et des alliances avec des puissants, tandis que les forces qui se coalisent contre elle, augmentent en nombre et en puissance. Elle a perdu sa suprématie, son autorité a disparu. Elle n'est plus qu'un symbole, une ombre, et il lui est impossible de regagner son ascendant perdu ou de remonter sur son trône. Ses rêves de domination universelle sont une illusion. Son sceptre a été brisé à toujours. Nous sommes déjà dans une période transitoire. Le mouvement révolutionnaire de l'époque est universel et irrésistible. Les trônes commencent à chanceler. Un volcan couve sous les palais des rois, et lorsque les trônes dégringoleront, les chaires tomberont.

« Il y a eu, dans le passé, des réveils religieux, plus ou moins locaux et temporaires. Il doit encore y avoir un réveil religieux qui sera mondial, un rétablissement de la foi en Dieu et de l'amour envers l'homme; alors seront réalisés les rêves les plus radieux de fraternité universelle. Mais ce réveil arrivera malgré l'église plutôt que par elle. Il viendra comme une réaction contre la

tyrannie ecclésiastique, comme une protestation contre ce qui n'est que formalisme et simples cérémonies ».

Dans un article de *The Forum*, d'octobre 1890, sur les « Problèmes sociaux et l'Eglise » par l'Evêque Huntington, nous lisons son commentaire à propos d'un fait très remarquable et très significatif :

« Lorsqu'un auditoire, immense et varié, dans l'une des salles publiques de New York, acclama le nom de Jésus-Christ et hua le nom de l'église, cela ne régla aucune question, ne résolut aucun problème, ne prouva aucune proposition, n'expliqua aucun passage biblique, mais ce fut aussi significatif que la moitié des sermons qui sont prêchés ». Il se rapporta ensuite au fait qu'il fut un temps où les gens écoutaient les mots « Christ et l'église » dans un silence recueilli sinon avec une dévotion enthousiaste, puis il remarqua : « Ce n'est que dans ces derniers jours où les travailleurs pensent, lisent, raisonnent et réfléchissent, qu'une foule mêlée met les deux noms à part d'une manière violente plutôt qu'irrespectueuse, honorant l'un et repoussant l'autre ».

On trouve dans la presse d'autres expressions significatives du jugement populaire :

« *La Catholique Review* et quelques autres journaux insistent pour qu'il y ait « l'instruction religieuse dans les prisons ». C'est bien. Nous allons plus loin que cela. L'instruction religieuse devrait être donnée aussi ailleurs que dans les prisons, dans les foyers par exemple, et dans les Ecoles du dimanche. Oui, nous ne voulons pas être dépassés en libéralité, nous sommes favorables à l'instruction religieuse dans certaines églises. Vous ne sauriez avoir trop d'une bonne chose, si vous la prenez avec modération ».

« L'aumônier d'un certain pénitencier déclarait qu'il y a vingt ans, cinq pour cent seulement des prisonniers avaient été autrefois des élèves d'écoles du dimanche, mais que maintenant, la proportion était de soixante-quinze pour cent des criminels réels ou suspectés d'être tels. Un certain pasteur mentionne également un asile d'ivrognes où le pourcentage est de quatre-vingt pour cent, et un autre de femmes déchues où toutes ont fréquenté des écoles du dimanche. Le commentaire de la presse sur ces faits était que le terme qu'on appliquait autrefois

à l'école d'être « la pépinière de l'église » est en passe d'être une terrible satire. Que va-t-on faire ? ».

Des discussions qui eurent lieu, à propos de l'ouverture, les dimanches, de l'exposition colombienne du Monde, à Chicago, on a extrait ce qui suit :

« Un reste de consolation : si le pire arrive à son point culminant, et que des foires, comme des théâtres et des bars, sont ouverts le dimanche à Chicago, il est très réconfortant de penser qu'aucun citoyen américain n'est obligé d'y aller. A cet égard, personne n'est plus désavantagé que ne le furent les apôtres et les premiers chrétiens. On ne leur permit pas de se servir d'un policier ou des légions romaines dans le but de propager leurs opinions et d'obliger leur prochain d'être plus pieux qu'il ne désirait l'être. Et pourtant ce fut cette église primitive qui, sans l'aide de l'Etat — bien plus, ce fut un christianisme persécuté et dans la souffrance — qui conquiert réellement le monde ».

Dans l'agitation générale des temps actuels, beaucoup dans l'église aussi bien que dans le monde, sont grandement perplexes et désorientés par la grande confusion. Les sentiments de ces gens-là furent clairement rapportés il y a quelque temps dans *The New York Sun* :

La question : « Où en sommes-nous ? », « Où en sommes-nous ? » devient une question religieuse significative. Dans les séminaires, des professeurs enseignent de leur chaire, des doctrines assez éloignées de celles qui furent enseignées à l'origine, pour faire retourner dans leur tombe les bienfaiteurs de jadis ; des ecclésiastiques signent des engagements sur l'ordination, auxquels l'administrateur lui-même ne croit pas — et ils le savent probablement. Les règlements établis, dans de nombreux cas, sont seulement les bouées qui montrent combien les navires des églises se sont éloignés des canaux indiqués sur les cartes. C'est l'époque du « laisser-aller », du « chacun pour soi », etc. Personne ne sait où tout cela finira, et ceux qui y sont les plus intéressés, semblent s'en soucier le moins ».

Non seulement la conduite et l'influence des églises sont ainsi sévèrement critiquées, mais le sont également leurs doctrines les plus importantes. Notez, par exemple, comment la doctrine blasphématoire du tourment éternel

pour la grande majorité de notre race par laquelle les hommes ont été longtemps maintenus par la crainte, est rejetée d'une manière semblable par le public réfléchi. Sur ce sujet, le clergé commence à voir la très urgente nécessité de l'appuyer comme jamais auparavant, afin de contrecarrer les sentiments croissants de libéralisme.

Il y a quelque temps, le Rév. Dr Henson, de Chicago, discutait au grand jour ses opinions sur ce sujet ; alors que des reporters interviewaient d'autres membres du clergé à ce propos, la manière cavalière, cruelle, railleuse de ces derniers de traiter un sujet sur lequel il est évident qu'ils ne connaissent rien, mais qui, selon eux, engage les intérêts éternels de millions de leurs compagnons humains, était vraiment digne de l'esprit de persécution du Romanisme.

Le Rév. Dr Henson déclara : « Le hadès de la Nouvelle Version n'est que le déguisement de l'enfer ; la mort est la mort bien que nous l'appelions sommeil, et l'enfer est l'enfer bien que nous l'appelions hadès ; l'enfer est une réalité, et « infernalement » horrible. Dans l'enfer, nous aurons des corps... La résurrection du corps implique un lieu et implique un tourment physique. Mais le tourment physique n'est pas le pire. La peine mentale, le remords, l'anticipation qui font l'âme se tordre de souffrance comme le ver se tord de souffrance sur des charbons ardents sont des tourments bien pires, et c'est ce qu'auront à souffrir les pécheurs. La soif sans eau pour se désaltérer ; la faim sans nourriture pour se rassasier ; un couteau enfoncé dans le cœur, mais pour y être retourné sans fin, épouvantable. Tel est l'enfer que nous devons endurer. La mort offre un soulagement du moulin disciplinaire de la vie, mais dans l'enfer, il n'y a aucun secours ».

Quelle impression fit le sermon du « Docteur » ? Quelqu'un peut en juger d'après les interviews suivantes des reporters et des ministres qui parurent le lendemain matin :

« Que pensez-vous de l'enfer, et sommes-nous tous destinés à être baptisés dans un étang de soufre fondu et de gueuse de fer si nous n'amendons pas nos voies ? » dit un reporter au Professeur Swing, l'un des célèbres prédi-

cateurs de Chicago. Ce fut alors que le Professeur Swing partit d'un grand éclat de rire jusqu'à ce que ses joues ridées devinssent aussi roses que celles d'une écolière. L'éminent prédicateur battit une retraite de tambour sur le rebord d'une table ornée de marqueterie, et le verre de sa petite lampe de bureau se mit à vibrer et sembla rire aussi. « En premier lieu », dit-il, « je suppose que vous vous rendez compte que ce sujet de l'enfer et d'un châtiment futur est quelque chose que nous connaissons réellement très peu. Eh bien ! ma méthode pour mettre en accord chaque chose dans la Bible est de lui donner un sens spirituel. Mon idée est que le châtiment sera classé selon les péchés, mais comme l'autre monde doit être spirituel, de même les récompenses et les châtiments doivent être spiritualisés ».

« Le Rév. M.V.B. Van Ausdale se mit à rire quand il lut un rapport du sermon du Dr Henson, et dit : « Eh bien ! il doit avoir raison. Je connais le Dr Henson depuis pas mal de temps, et je voterais en sa faveur les yeux fermés. Tous, nous admettons qu'il y a un enfer ou un lieu de rétribution, et il réunit toutes les propriétés que lui assigne le Dr Henson ».

« Le Dr Ray avait lu le sermon et pensait que le Dr Henson exprimait les mêmes vues que lui-même aurait exprimées sur le sujet.

« Les ministres congrégationalistes, réunis au Grand Pacific, en session régulière, toutes portes closes et bien gardées, admirèrent un reporter d'*Evening News*, lequel, après que la réunion fut terminée, posa la question : « Avez-vous lu le sermon prêché hier soir par le Dr P.S. Henson sur l'enfer, ou en avez-vous entendu parler ? ».

« Un spectateur intéressé pendant la réunion fut le Dr H.D. Porter, de Pékin (Chine). Il s'était levé tôt ce matin, et avait lu dans les journaux le résumé du sermon du Dr Henson. Il déclara : « Je ne connais pas le Dr Henson, mais je pense que les sentiments qu'on lui prête sont tout à fait justes. Là-bas, en Chine, je ne prêcherai pas l'étang de feu ni une vraie torture physique, pas plus que je ne dirai que l'enfer est un lieu où toutes les souffrances véritables feront place à des souffrances mentales intenses et à une angoisse de l'esprit seulement, mais j'adopterai l'opinion à mi-chemin, c'est-à-dire celle qui décrit l'enfer comme étant un lieu de rétribution, combinant les souffrances physiques et mentales et incor-

porant les principes généralement acceptés par les ministres modernes ».

« Un autre étranger, le Rév. Spencer Bonnell, de Cleveland (Ohio), fut d'accord avec le Dr Henson sur tous les points. « Le temps vient », déclara-t-il, « où l'on devrait avancer quelque idée universelle de l'enfer, afin d'amener tous les esprits dans un état d'équilibre ». Le Rév. H.S. Wilson avait peu de choses à dire, mais il admit qu'il était d'accord avec le Dr Henson. Le Rév. W.A. Moore exprima les mêmes sentiments.

« Le Rév. W. Holmes écrivit : « Le Dr Henson est un brillant prédicateur qui comprend bien ses propres positions et sait les exprimer clairement et d'une manière significative. Ce résumé montre qu'il a donné au peuple, comme d'habitude, un sermon très intéressant. Ses positions qu'on y trouve ont été d'une manière générale bien acceptées. Concernant le corps de chair, je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ?

— Non. Un individu doit descendre dans la mort et ainsi s'informer personnellement pour être certain.

« Les ministres baptistes pensent que le sermon orthodoxe du Dr Henson sur l'enfer était parfaitement au point, et ceux qui en discutèrent à la réunion du matin le louèrent chaudement. Un reporter d'*Evening News* montra le rapport du sermon à une douzaine de ministres, mais tandis que tous déclarèrent être d'accord avec le sermon, on en trouva quatre seulement qui voulaient en discuter sous certaines conditions. Le Rév. C.T. Everett, éditeur du *Sunday-School Herald*, déclara que les vues exprimées par le Dr Henson étaient en général celles tenues par les ministres baptistes. « Nous enseignons le châtimement éternel et futur pour les péchés de ce monde », dit-il, « mais quant à l'enfer réel de feu et de soufre, c'est là une chose sur laquelle on ne s'étend pas beaucoup. Nous croyons au châtimement et savons qu'il est très sévère, mais un très grand nombre d'entre nous se rend compte qu'il est impossible de savoir de quelle manière il est administré. Comme le dit le Dr Henson, il n'y a que des gens stupides pour penser que l'enfer implique complètement un châtimement physique ; la peine mentale est la pire, et ces pauvres pécheurs auront à souffrir ». Le Dr Perrin déclara avec force que c'était presque inutile de nier que tout ce que le Dr Henson prêche, on le trouverait dans la Bible et parfaitement juste.

« Le Rév. M. Ambroise, un ministre de l'ancienne mode, était grandement satisfait de ce sermon. Il croyait chaque mot de ce qu'avait dit le Dr Henson à propos du tourment futur des pauvres pécheurs. « L'enfer est ce en quoi la plupart des prédicateurs croient », déclara-t-il, « et ils le prêchent aussi ».

« Le Rév. M. Wolfenden dit qu'il n'avait pas vu le rapport du sermon, mais que s'il y avait dans ce sermon quelque chose au sujet d'un enfer de châtement futur, il était d'accord avec le Docteur, et il pensait que la plupart des ministres baptistes soutenaient les mêmes vues, bien qu'il y en eût quelques-uns qui ne crussent pas à un enfer dans le sens orthodoxe.

« D'après ce que le reporter a recueilli, il est raisonnable de dire que si la question devait venir en discussion, les ministres baptistes ne seraient pas du tout les derniers à soutenir chacun des arguments en faveur du réel, démodé et orthodoxe enfer du Dr Henson ».

Ainsi le clergé exprime-t-il ses vues, comme si la torture éternelle de leurs compagnons humains était un sujet de banale conséquence, qu'on peut discuter en plaisantant avec légèreté et des rires, et proclamer comme une vérité sans la moindre preuve ou examen de la Bible (*). Le monde remarque cette arrogance présomptueuse, et tire ses propres conclusions dans l'affaire.

Le *Globe Democrat* dit : « De New York parvient la bonne nouvelle que la Société américaine de traités propose de retirer la nourriture [spirituelle du premier âge — Trad.] qu'elle a offerte ces cinquante dernières années, et de réviser complètement le sens de ses obligations. Le fait est que le monde a rejeté les plats spirituels chauffés à blanc et poivrés [avec les enseignements du tourment éternel — Trad.] qui convenaient à la dernière génération, et il est bien hors de la possibilité d'un très petit nombre de graves messieurs de produire une réaction. Les églises aussi vont d'un pas léger avec le reste du monde, prêchant la tolérance ou l'indulgence, l'humanité,

(*) Une brochure de 50 pages, intitulée « **L'Enfer de la Bible** », se prouvera utile sur ce sujet à ceux qui étudient la Bible. Elle examine chaque texte biblique dans lequel on trouve le mot **enfer**, à la lumière des textes grec et hébraïque, et toutes les paraboles, etc., supposées favoriser le « tourment éternel ». En vente : 2, rue Béranger, à Béthune (62).

le pardon, la charité et la miséricorde. Il est possible que tout cela soit faux, et que ces prophéties d'un genre très sombre et très menaçant soient précisément la chose convenable que nous devrions continuer à croire et à lire, mais alors le peuple ne le fait pas et n'en veut pas ».

Un autre journal déclare :

« En s'opposant à l'envoi de contributions au Bureau américain des missions à l'étranger, le Dr Rossiter W. Raymond, a déclaré assez énergiquement : « J'en ai assez et je suis fatigué d'aller vers le Bureau américain en souffrance pour l'aider à soutenir des missionnaires qui croient absolument en la damnation de tous les païens et en cette odieuse hérésie que Dieu n'aime pas les païens. J'en ai assez de toute cette mystification, et je ne donnerai pas un « cent » [centième partie du dollar — Trad.] pour répandre la nouvelle de la damnation. Je ne laisserai pas se répandre cette doctrine par mon argent. Que Dieu est amour, voilà une bonne nouvelle, mais ces hommes en font des sornettes en trainant sur les païens un char de Juggernaut [idole du dieu hindou Krishna qu'on promenait sur un immense char — Trad.] et en voulant que nous nourrissions les bêtes qui le tirent. Il est de mon devoir de chrétien de ne rien donner à quiconque veut enseigner aux païens que leurs ancêtres sont allés à l'enfer ».

Nous voyons ainsi que le présent ordre des choses tremble dans la balance de l'opinion publique. Le temps marqué pour son renversement étant arrivé, le grand Juge de toute la terre relève les plateaux de la raison humaine, signale les poids de la vérité et de la justice, et déclenchant la lumière de la connaissance croissante, invite le monde à mettre à l'épreuve et à faire la preuve que sa décision est juste de condamner à la destruction l'hypocrite moquerie des fausses prétentions de la chrétienté. Graduellement, mais rapidement, le monde est en train d'appliquer le test, et à la fin, tous arriveront à la même décision ; aussi, comme une grande meule de pierre, Babylone, la grande ville de la confusion, avec toute sa puissance civile et ecclésiastique dont elle se vante, et avec toute sa prétendue dignité, sa richesse, ses titres, son influence,

ses honneurs, et toute sa vaine gloire, sera jetée dans la mer (la mer agitée des peuples ingouvernables) pour ne plus se relever. — Apoc. 18 : 21 ; Jér. 51 : 61-64.

Sa destruction sera pleinement accomplie vers la fin des « Temps des Gentils » fixés — 1915 [édition 1912 ; édition 1937 : « Sa destruction aura un commencement vers la fin des « Temps des Gentils » fixés — 1914 : voir la Préface de Fr. Russell au Volume II, en date du 1^{er} octobre 1916 — Trad.]. Les événements font de rapides progrès vers une telle crise finale. Bien que la mise à l'épreuve ne soit pas encore achevée, déjà beaucoup peuvent lire sa condamnation écrite (*) : « Tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé léger ! ». Bientôt, la terrible chute de Babylone, la chrétienté, sera un fait accompli. Les vieilles superstitions qui l'ont si longtemps soutenue sont rapidement mises de côté ; les vieux credo religieux et les codes civils qui, jusqu'ici, ont été respectés et suivis aveuglément, sont maintenant hardiment discutés ; on constate leur peu de logique, et leurs erreurs palpables sont ridiculisées. Cependant, la pensée des masses humaines ne se tourne pas vers la vérité de la Bible ni vers la saine logique, mais plutôt vers l'incrédulité, qui sévit à la fois au dedans et au dehors de l'église nominale. Dans la prétendue église de Christ, la Parole de Dieu n'est plus l'ordonnance (« standard ») — Trad.) de la foi ni le guide de la vie. Philosophies et hypothèses humaines prennent sa place, et même des extravagances païennes commencent à prospérer là où, autrefois, elles ne pouvaient pénétrer.

Un petit nombre seulement dans la grande église nominale ont les yeux suffisamment ouverts et sont assez sages pour se rendre compte de sa déplorable condition, sans se laisser influencer par sa force numérique et financière ; les ouailles, aussi bien que les prédicateurs, sont

(*) Voir Dan. 5 : 5 — Trad.

trop intoxiqués et stupéfiés par l'esprit du monde si facilement reçu, pour remarquer son déclin spirituel. Mais, numériquement et financièrement, sa condition de déclin se fait profondément sentir, car à la perpétuité de ses institutions (ou organisations — Trad.) sont liés tous les intérêts, perspectives et plaisirs de la vie présente, et pour se les procurer, il est nécessaire de faire voir suffisamment qu'elle remplit ce que l'on croit être sa mission divine, savoir la conversion du monde. Nous montrerons dans un autre chapitre dans quelle mesure son effort est couronné de succès.

Tandis que nous voyons ainsi Babylone mise en accusation en présence d'un monde assemblé, avec quelle force la prophétie du Psalmiste, citée au début de ce chapitre et qui porte sur cet événement, nous revient à l'esprit ! Bien que Dieu ait gardé le silence durant tous les siècles pendant lesquels le mal a triomphé en son nom et ses véritables saints ont souffert la persécution sous de multiples formes, il n'a pas oublié ces choses. Maintenant, le moment est venu où il parle par la bouche du prophète, disant : *« Mais je t'en reprendrai, et je te les mettrai devant les yeux »*. Que ceux qui veulent se réveiller et se trouver du côté de l'équité dans ces temps d'importance extraordinaire, remarquent bien ces choses et voient combien prophétie et accomplissement correspondent parfaitement.

ETUDE V

BABYLONE DEVANT LA COUR SUPREME
SA CONFUSION DANS LE DOMAINE NATIONAL

Les pouvoirs civils sont dans la détresse, en voyant que le jugement se tourne contre eux. — Dans la crainte et la détresse, ils cherchent à s'allier entre eux, et s'adressent en vain à l'église qui ne possède plus sa puissance d'autrefois. — Ils accroissent leurs armées et leurs marines. — Préparatifs de guerre actuels. — Les forces militaires sur terre et sur mer. — Perfectionnement des engins de guerre, nouvelles découvertes, nouvelles inventions, nouveaux explosifs, etc. — Réveillez les héros : Que le faible dise : je suis fort. De vos charriages, forgez des épées et de vos serpes des lances, etc. — Les Etats-Unis d'Amérique, uniques dans leur position, sont cependant menacés de plus grands maux que l'Ancien Monde. — Le cri de Paix ! Paix ! Et il n'y a point de paix.

« **C**AR ce sont là des jours de vengeance, afin que toutes les choses qui sont écrites soient accomplies... et sur la terre une angoisse des nations en perplexité devant le grand bruit de la mer et des flots, les hommes rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitée : car les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors on verra le fils de l'homme venant sur une nuée avec puissance et une grande gloire ».

« Encore une fois je secouerai non seulement la terre, mais aussi le ciel. Or ces mots « Encore une fois » indiquent le changement des choses muables, comme ayant été faites, afin que celles qui sont immuables demeurent... Car aussi notre Dieu est un feu consumant ». — Luc 21 : 22, 25, 27 ; Hébr. 12 : 26-29.

Il apparaît très clairement que les pouvoirs civils de la chrétienté se rendent compte que le jugement se tourne contre eux et que la stabilité de leur puissance n'est nullement assurée. Disraëli, alors Premier ministre d'Angleterre, s'adressant au Parlement britannique, le 2 juillet 1874 (juste au commencement de cette période

de la moisson ou jour du jugement), déclara : « La grande crise de ce monde est plus proche que certains ne le supposent. Pourquoi la chrétienté est-elle si menacée ? Je crains que la civilisation ne soit sur le point de s'effondrer ». Il dit encore : « De quelque côté que nous nous tournions, il y a un sentiment de malaise qui se répand, une détresse des nations, le cœur des hommes défaille de crainte... Personne ne peut manquer de remarquer ces choses. Quiconque lit un journal ne peut manquer de voir l'aspect orageux du ciel politique qui nous enveloppe à présent... Quelque gigantesque explosion doit sûrement se produire. En Europe, tous les cabinets gouvernementaux sont agités. Tous les rois et gouverneurs ont la main sur la garde de leur épée... Nous sommes dans un temps exceptionnellement effrayant. Nous approchons de la fin ! ».

Si tel était l'aspect du monde au début même du jugement, combien plus menaçants sont les signes des temps aujourd'hui !

D'un article du *London Spectator*, intitulé « L'inquiétude de l'Europe », nous tirons l'extrait suivant :

« A quoi devrions-nous attribuer l'inquiétude qui prévaut en Europe ? Nous dirions que si elle est due en partie à la condition de l'Italie, elle doit être surtout imputée à la vague de pessimisme qui déferle actuellement sur l'Europe, causée en partie par les difficultés économiques et en partie par l'apparition soudaine de l'anarchie comme force dans le monde. Ce dernier phénomène a eu de beaucoup une plus grande influence sur le Continent qu'en Angleterre. Les hommes d'état, à l'étranger, anticipent toujours le danger qui vient des masses, danger qui se matérialise à leurs yeux quand les bombes sont lancées.

En fait, ils considèrent les anarchistes comme n'étant que l'avant-garde d'une armée qui progresse sur la civilisation et qui, si elle ne peut être soit gagnée, soit mise au défi, pulvérisera tout ordre existant. Ils se prophétisent à eux-mêmes des maux de l'avenir intérieur du pays, la tranquillité existante reposant, pensent-ils, trop exclusivement sur les baïonnettes. Jugeant la situation intérieure avec si

peu d'espoir, ils sont naturellement enclins à être mélancoliques quant à la situation extérieure, et à penser que cela ne peut durer, à considérer tout mouvement... comme une preuve que la fin approche rapidement. Ils éprouvent, en politique, la disposition au pessimisme qui est si manifeste dans la littérature et dans la société. Ce pessimisme est, pour le moment, rendu plus intense par la vague de crise économique ».

D'un autre numéro du même journal, ce qui suit est également en rapport :

« **LE VRAI DANGER CONTINENTAL.** — M. Jules Roche nous a donné un avertissement opportun. Son discours de mardi, qui fut écouté à la Chambre des Députés avec une profonde attention, a rappelé une fois de plus à l'Europe combien est mince la croûte qui recouvre encore ses feux volcaniques. Sa thèse était que la France, après tous ses sacrifices — sacrifices qui auraient écrasé n'importe quelle puissance moins riche — n'était pas encore préparée à la guerre ; qu'elle doit faire davantage, et, par-dessus tout, dépenser davantage, avant qu'elle puisse être considérée comme étant en sécurité ou prête. D'un bout à l'autre de son discours, il traita l'Allemagne comme un terrible et imminent ennemi qui, présentement, était bien plus fort que la France. Pour éviter l'invasion par un tel ennemi, la France doit toujours être préparée. Dans le dernier projet de loi militaire (dit M. Roche), l'empereur Guillaume II a réussi non seulement à enfermer son peuple entier dans l'étreinte de la conscription, mais il a élevé l'effectif de l'armée réellement prête à marcher et à combattre à cinq cent cinquante mille hommes, bien encadrés, bien équipés, postés d'une manière scientifique, en bref, une armée prête pour le jour où des lèvres de l'empereur sortira la décision fatale que son grand-père a exprimée en deux mots : « *Krieg-Mobil* ». La France, au contraire, bien que le filet de sa conscription soit également vaste, n'a que quatre cent mille hommes prêts, et par raison d'économie, réduit même fermement cette proportion. Donc, au commencement de la guerre qui, de nos jours, décide habituellement de sa fin, la France, avec des ennemis au moins sur deux de ses frontières, manquerait de cent cinquante mille hommes, et avant que ses ressources totales soient à la disposition de ses généraux, pourrait subir des calamités terribles et même fatales. Bien que loin d'être dévoués à M. Jules Roche, les députés ont écouté presque frappés de frayeur, et M. Félix

Faure a décidé que, pour la première fois en six ans, il allait exercer une prérogative oubliée et qui est accordée au Président de la République, et présider la réunion du Conseil militaire suprême qui se tiendrait le 20 mars. Il a évidemment l'intention, en homme d'affaires exercé, de faire l'« inventaire » de la situation militaire, pour s'assurer clairement de ce que la France possède en matière de canons, de chevaux et d'hommes prêts à l'action en cas d'alarme, et s'il trouve le stock de matériel insuffisant pour satisfaire les grands besoins, d'insister pour en acheter davantage. Riche comme l'est la firme, il est possible qu'il trouve son capital insuffisant pour cette entreprise, cette masse de nouveau matériel étant extrêmement coûteuse, mais en tout cas, il a l'intention de connaître l'exacte vérité.

« M. Faure est un homme sensé, mais quelle lumière révélatrice son action jette sur la situation en Europe, après les paroles de M. Roche ! On suppose que la paix est garantie par la crainte de la guerre, et pourtant dès l'instant où l'on parle ouvertement de guerre, on remarque que, maintenant autant qu'à n'importe quel autre moment depuis 1870, les préparatifs de guerre sont la première préoccupation des hommes d'état. Nous savons quelle faible résistance l'empereur d'Allemagne a rencontrée l'an dernier pour obtenir les changements qui ont tant alarmé M. Jules Roche. Les gens les ont difficilement aimés, malgré l'énorme appât d'une réduction du temps de service militaire, et ils n'ont pas aimé payer de tels changements, mais ils en ont reconnu la nécessité ; ils se sont soumis, et maintenant l'Allemagne est prête à faire la guerre dans les vingt-quatre heures. La France également se soumettra, en désespoir de cause, et nous verrons se faire les préparatifs, voter les fonds nécessaires, lesquels auraient été rejetés avec aversion si ne dominait pas un sens du danger. Les Français, plus encore que les Allemands, sont fatigués de payer, mais pour tout cela ils paieront, car ils pensent qu'à n'importe quel moment, une armée plus forte que la leur, pourrait marcher sur Paris ou sur Lyon. Les philosophes déclarent que la « tension » entre la France et l'Allemagne a diminué d'une façon sensible, les diplomates affirment que la paix règne, les journaux rapportent avec gratitude les civilités du Kaiser ; la France prend même part à une cérémonie destinée à honorer l'Allemagne et sa marine, mais néanmoins la nation et ses chefs agissent comme si la guerre était

imminente. Ils ne pourraient pas être plus impressionnables, ou plus alarmés, ou plus prêts à dépenser leur richesse s'ils attendaient avec certitude la guerre en moins d'un mois. Qu'on se souvienne que rien ne s'est produit pour accentuer la jalousie des deux nations. Il n'y a eu aucun « incident » de frontière. L'Empereur n'a menacé personne. Il n'y a aucun parti, même à Paris, qui se déchaîne pour la guerre. En vérité, Paris semble avoir détourné ses yeux de l'Allemagne, et paraît lancer des regards tout de suite enflammés de haine et d'avidité, en direction de la Grande-Bretagne. Et, enfin, il n'y a eu en Russie aucun signe ou l'ombre d'un signe que le nouveau tsar souhaite la guerre ; et pourtant la moindre allusion faite à la guerre, présente l'Allemagne préparée au dernier point, et la France alarmée, furieuse et tourmentée de peur de n'être pas prête aussi. Ce n'est pas une « nouvelle » quelconque qui est en question ; c'est la situation permanente qui arrive presque d'une manière accidentelle, à être le sujet des discussions ; et l'on admet de suite, de toutes parts, que cette situation oblige l'Allemagne et la France à être prêtes pour une guerre d'invasion dans les vingt-quatre heures. « Allemands ! Doublez votre impôt sur le tabac », proclame cette semaine le Prince Hohenzolohé, « car nous devons avoir les hommes [qui sont des soldats — Trad.] ». « Que périclisse l'économie », s'écrie M. Roche, « car nous manquons de cent cinquante mille hommes ». Pourtant, observez que ni dans l'un, ni dans l'autre de ces pays, ces exhortations ne produisent de panique ou de « krach » ou de trouble notable dans le commerce. Le danger est trop chronique, trop clairement compris, trop parfaitement accepté comme étant une des conditions de la vie, pour produire quoi que ce soit de ce genre ; le danger est toujours là, et il n'est oublié que parce que les hommes se fatiguent à toujours entendre le même sujet de discours. C'est là le fait le plus mélancolique de toute l'affaire. Il n'y a aucune frayeur en Allemagne ou en France au sujet de la guerre, pas plus qu'il n'y en a en Torre del Greco au sujet du Vésuve, il n'y a rien sinon une vague connaissance que le volcan s'y trouve, qu'il s'y est trouvé, et qu'il y sera inchangé jusqu'à ce que se produise l'éruption.

« Nous ne supposons pas que quelque chose surviendra immédiatement à la suite du discours de M. Jules Roche, sauf des impôts supplémentaires, et peut-être le développement d'une ride ou deux sur le front du Président, car il

n'aimera pas tous les résultats de son inventaire et il a été exercé à insister pour que soient fournis les besoins de son affaire, mais il est bien qu'on rappelle occasionnellement à l'Europe que, pour les dirigeants et les hommes politiques, et même pour les nations, il ne peut y avoir à présent de sommeil sûr, que les navires se dirigent parmi des icebergs, et que la vigilance ne peut se relâcher un seul instant. Une heure de négligence, une catastrophe, et un cuirassé peut sombrer. Il semble que ce soit une situation pénible pour la partie civilisée de l'humanité, d'être éternellement sollicitée pour plus de labeur forcé, une plus grande tranche de salaire, un plus grand empressement à être étendu en plein air, les os fracassés ; mais où peut-on trouver le remède ? Les peuples bouillent d'impatience pour en trouver un, les hommes d'état les aideraient en cela s'ils le pouvaient, et pour la première fois dans l'histoire, considèrent la guerre avec une profonde répugnance, comme si elle n'avait aucune « chance heureuse » de compenser ses risques incalculables ; mais tous sont impuissants à améliorer une position qui, pour eux tous, ne leur apporte que plus de peine, plus de gêne, plus de responsabilité. Le seul soulagement pour les peuples, c'est qu'ils ne sont pas dans une situation beaucoup pire que celle de leurs frères en Amérique, où sans la conscription, sans la crainte de la guerre, sans une frontière en fait, les Finances sont épuisées comme si elles étaient européennes, les gens sont volés par les fluctuations de la monnaie autant que s'ils étaient en temps de guerre, et tous les hommes sont frappés de soucis, comme s'ils pouvaient être appelés à tout moment à défendre leur foyer. Il n'y a jamais rien eu comme la situation européenne dans l'histoire, du moins depuis que la guerre intestine a cessé, et si ce n'est que nous connaissons la manière de faire des humains nous nous étonnerions que cela ait échappé à leur attention, que les peuples soient toujours intéressés par des choses insignifiantes, ou qu'un discours comme celui de M. Jules Roche soit toujours nécessaire pour que les hommes ouvrent les yeux. « Nous avons deux millions de soldats » dit M. Jules Roche, « mais quatre cent mille seulement d'entre eux sont oisifs dans les casernes, et il nous en manque encore cent cinquante mille » ; et personne ne pense que cela n'est qu'étonnamment sensé ; les représentants du peuple paraissent attentifs et graves, et le Chef de l'Etat profite qu'une arme a été oubliée pour obliger les chefs de l'armée de lui dire

ce que les Français appellent la « vraie vérité ». Nous ne faisons pas partie de la Ligue de la Paix, étant incapables de croire à l'Utopie, mais cependant nous sommes contraints de penser parfois que le monde est désespérément stupide, et que n'importe quoi — même l'abandon par l'Allemagne d'Elsaa-Lothringen ou par la France de l'Alsace-Lorraine — serait mieux que cette interminable et inutile hypothèque sur l'avenir pour obéir à une crainte que ceux qui agissent sur elle proclament tous à l'unanimité être chimérique. Elle n'est pas chimérique, et ils ne parlent ainsi que pour être courtois ; mais ne pourrait-on pas y mettre fin avant que ne vienne la destruction ? ».

Voici un extrait du discours de M. J. Beck du Barreau de Philadelphie, publié dans *The Christian Statesman*. Le sujet du discours était « La détresse des nations », en considérant d'une manière rétrospective le siècle écoulé :

« Notre siècle, qui a commencé avec le grondement des canons de Napoléon dans les plaines de Marengo et s'est écoulé et terminé par des échos semblables à la fois de l'Orient et de l'Occident, n'a pas connu une seule année de paix. Depuis 1800, l'Angleterre a eu cinquante-quatre guerres, la France quarante-deux, la Russie vingt-trois, l'Autriche quatorze, la Prusse neuf, c'est-à-dire cent quarante-deux guerres faites par cinq nations dont au moins quatre d'entre elles ont pour religion d'état l'évangile de Christ.

« A l'aube de l'ère chrétienne, l'armée permanente de l'Empire romain s'élevait, selon Gibbon, à environ quatre cent mille hommes, et était disséminée sur une vaste étendue de territoire depuis l'Euphrate jusqu'à la Tamise. Aujourd'hui, les armées permanentes d'Europe dépassent quatre millions, tandis que les réserves, formées de soldats qui ont servi deux années ou plus dans les casernes et sont des hommes exercés, dépassent seize millions, nombre que l'esprit ne peut ni apprécier ni imaginer. Avec un dixième des hommes valides en armes sur le Continent en temps de paix et un cinquième de ses femmes accomplissant le travail pénible et parfois répugnant de l'homme dans les ateliers et dans les champs, on peut, avec tristesse, dire comme Burke : « L'âge de la chevalerie est passé... La gloire de l'Europe n'est plus ». Dans les vingt dernières années, ces armées ont presque doublé leurs effectifs, et la dette nationale des nations européennes, contractée

principalement en vue de guerres, et extorquée à la sueur du peuple, a atteint le total inconcevable de vingt trois milliards de dollars [écrit en 1897 — Trad.]. Si l'on doit mesurer par ses dépenses ce qui intéresse un homme, alors il est certain que la passion suprême de l'Europe civilisée dans ce soir du dix-neuvième siècle c'est la guerre, car un tiers de tous les revenus qui sont drainés du travail et du capital est consacré à payer simplement les intérêts du coût des guerres passées, un tiers aux préparatifs des guerres futures, et le reste pour tous les autres objets quelconques.

« Le javelot, la lance, l'épée, la hache d'armes ont été mis de côté par l'homme moderne comme des jouets de son enfance. A leur place, nous avons le fusil de guerre capable de tirer dix fois sans être rechargé et de tuer à trois « miles » [près de 5 km — Trad.] avec des balles plaquées nickel qui peuvent détruire trois hommes dans leur trajectoire avant que leur œuvre de destruction ne soit enrayée. Ces balles étant lancées par la poudre sans fumée, cela ajoutera aux horreurs passées en détruisant un soldat comme avec une décharge invisible de la foudre. Son efficacité a pratiquement rendu inutile l'usage de la cavalerie dans la bataille. Le jour des « charges magnifiques » comme celle de Balaklava est passé, et les hommes de Pickett, s'ils devaient renouveler aujourd'hui leur merveilleuse charge, seraient anéantis avant qu'ils aient pu traverser la route d'Emmitsburg. Les effets destructifs du fusil moderne sont presque incroyables. Des expériences ont montré qu'il peut réduire les muscles en pulpe et les os en poudre. Un membre atteint par une de ces balles est irrémédiablement perdu, et un coup porté à la tête ou à la poitrine est inévitablement fatal. La mitrailleuse d'aujourd'hui peut tirer dix-huit cent coups à la minute, ou trente à la seconde ; c'est un torrent si continu qu'il ressemble à une ligne de plomb ininterrompue dont le bruit horrible est comme un chant satanique. Le canon moderne de douze pouces [30 cm — Trad.] est une arme des Titans, qui peut lancer un projectile à huit miles [presque 13 km — Trad.] et pénétrer une épaisseur de dix-huit pouces [45 cm environ — Trad.] d'acier, même quand cet acier est traité par le procédé Harvey par lequel la surface dure de l'acier est combinée au carbone de sorte que le foret de la plus haute qualité ne peut l'enta-mer. Des flottes de guerre avec leurs prétendus « destroyers de commerce », il n'est pas besoin de parler. De

simples navires coûtent quatre millions de dollars [1897 — Trad.] à construire, et protégés par une cuirasse d'acier de dix-huit pouces [45 cm — Trad.] d'épaisseur, peuvent se déplacer dans l'eau à une vitesse de vingt-quatre miles à l'heure [38 km environ — Trad.], grâce à leur force motrice de onze mille chevaux-vapeur. Un seul de ces vaisseaux aurait pu à Trafalgar mettre en déroute tel un vol de pigeons toutes les flottes espagnole, française et anglaise réunies, dont le nombre de bateaux s'élevait à plus de cent unités ; ou bien, il aurait pu mettre en fuite l'Armada espagnole, tel un épervier dans un pigeonnier. Cependant, dans la guerre incessante des armes et des armements, ces léviathans des océans ont été détruits instantanément comme par un coup de foudre, par une simple torpille chargée de dynamite.

« Si ces préparatifs de guerre, qui couvrent nos mers et assombrissent nos continents, signifient quelque chose, ils indiquent que l'homme civilisé est au bord d'un épouvantable cataclysme dont il semble aussi inconscient que ne l'étaient les habitants de Pompéi le dernier jour, le jour fatal de la vie de leur ville, lorsqu'ils regardaient avec indifférence l'inquiétante spirale de fumée qui s'échappait de l'orifice du cratère. Notre époque, comme nulle autre avant elle, a semé telles des dents du dragon, des armées permanentes, et le grain humain est mûr pour la moisson de sang. Il suffit d'un incendiaire comme Napoléon pour mettre le monde en feu.

« Nier que telle est l'évidente tendance de ces préparatifs sans précédent serait croire que nous pouvons semer des chardons et récolter des figues, ou attendre un beau temps fixe où nous avons semé le tourbillon. Dans la guerre sino-japonaise, on a combattu en partie seulement avec des armes modernes, et avec des hommes qui ne comprenaient qu'imparfaitement leur emploi ; aussi, une telle guerre ne saurait-elle donner une idée des possibilités du futur conflit. Le plus grand de tous les correspondants de guerre, Archibald Forbes, a récemment déclaré : « Il est virtuellement impossible à quelqu'un de se faire une idée précise et dans toute son ampleur de la scène que la prochaine grande bataille offrira à la vue d'un monde égaré et frémissant d'horreur ; nous connaissons les éléments qui constitueront ces horreurs, mais nous ne les connaissons pour ainsi dire que théoriquement. Il reste encore aux hommes à être saisis par le caractère étrange d'une mort en masse infligée par des projectiles déversés par

des armes impossibles à repérer puisqu'on se servira de poudre sans fumée ». Il conclut : « Il est possible qu'une mort aux dégâts incalculables puisse pleuvoir comme des cieux mêmes ». Lorsque nous nous souvenons que dans l'une des batailles autour de Metz l'emploi de la mitrailleuse abattit 6 000 Allemands en dix minutes, et qu'à Plevna, en 1877, Skobeleff perdit 3 000 hommes dans une brève charge de quelques centaines de mètres, et quand nous nous souvenons que la mitrailleuse et le fusil à aiguille ont, depuis, quintuplé leur capacité de destruction, la perspective est telle que l'esprit reste frappé de terreur et que le cœur faiblit. Il suffit de dire que les grands stratèges de l'Europe croient que la future mortalité des batailles sera si grande qu'il sera impossible de prendre soin des blessés ou d'enterrer les morts, et nombre de ces stratèges emporteront avec eux comme partie nécessaire de l'équipement militaire, un crématorium mobile afin de brûler ceux qui sont tombés dans la bataille.

« Certains pourraient supposer que cette affliction épargnera la pacifique Amérique, de même que l'ange qui frappa les premiers-nés d'Egypte épargna les portails aspergés de sang des Israélites. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Mais, sur quoi fonder notre assurance ? La vapeur et l'électricité ont si merveilleusement établi entre les hommes une communauté de pensées, d'intérêts et de buts, qu'il est possible, si une grande guerre continentale devait venir, dans laquelle l'Angleterre serait presque nécessairement engagée avant la fin de cette guerre, que le monde civilisé soit plongé dans l'incendie universel. Indépendamment de ceci, à l'horizon du monde, on peut maintenant discerner un nuage pas plus grand que la main d'un homme pour le moment, mais qui, un jour, peut obscurcir les cieux. En Orient, il y a deux nations, la Chine et le Japon, qui comptent ensemble le total stupéfiant de cinq cents millions d'habitants. Jusqu'à nos jours, ces fourmillères grouillantes avaient ignoré l'art de la guerre, car il est étrangement vrai que les deux seuls pays, qui, depuis la naissance de Christ, ont expérimenté dans leur isolement une « paix sur la terre » relative, sont ces nations jadis ermites sur lesquelles n'avait jamais lui la lumière de la chrétienté. Mais il y a trente ans, une simple poignée d'Anglais et de Français forcèrent leur entrée dans Pékin, à la pointe de la baïonnette. Tout ceci est changé. La civilisation occidentale a apporté à l'Orient des Bibles et des balles, des mitres et des mitrailleuses, la piété et

des mitrailleuses Gatling, des croix et des canons Krupp, Saint-Pierre et le salpêtre ; et il est possible que l'Orient dise un jour avec Shylock : « Le crime que vous m'enseigniez, je l'exécuterai, et ce sera difficile, mais je perfectionnerai l'enseignement ». Ils ont déjà si bien appris la leçon qu'ils savent jouer avec des effets meurtriers le terrible diapason de la canonnade. Qu'un jour, la passion de la guerre qui distingue l'Occident éveille l'opulent Orient de son sommeil séculaire, et qui sait si un autre Gengis Khan, suivi de ses hordes barbares, se chiffrant par millions, ne tombera pas sur l'Europe avec le poids écrasant d'une avalanche ?

« On pourrait cependant arguer que ces préparatifs ne signifient rien et qu'ils garantissent la paix plutôt qu'ils ne provoquent la guerre, qu'au surplus l'efficacité extrême des armes modernes rend la guerre improbable. Si, apparemment, cette suggestion en impose, en pratique elle est contredite par les faits, car les nations qui ont le moins d'armées ont le plus de paix, et ceux qui ont les plus grandes armées tremblent à deux doigts de l'abîme. La Suisse, la Hollande, la Belgique, la Norvège, la Suède et les Etats-Unis vivent dans une solide amitié avec le monde, tandis que la France, la Russie, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, armées jusqu'aux dents et chancelant sous leurs équipements, sont constamment en train de se menacer les unes les autres à travers leurs frontières. En elles on peut trouver la vaste poudrière d'esprit belliqueux et de haine internationale dont l'explosion est à la merci de la moindre étincelle à propos de quelque banal incident. Ainsi, lorsque récemment l'impératrice Augusta visita Paris pour son plaisir, sa présence jeta l'alarme dans le monde, provoqua la chute des prix dans les Bourses et les Changes et précipita une sérieuse et vigoureuse consultation de tous les cabinets européens. Une seule insulte qui lui aurait été faite par le plus irresponsable des Parisiens aurait amené son fils, le jeune Empereur allemand, à tirer son épée. Il était ainsi au pouvoir d'un gamin de la rue le plus désœuvré d'ébranler l'équilibre du monde. Quelle terrible série de commentaires sur la civilisation que la prospérité, et même que les vies de millions de nos semblables puissent dépendre des sentiments pacifiques d'un seul homme !

« *Aucun fait ne peut montrer plus clairement que l'humanité se trouve à la croisée des chemins. On a atteint le maximum des préparatifs. En Europe, les hommes ne*

peuvent plus s'armer davantage. L'Italie est déjà tombée sous le fardeau de la faillite occasionnée par cela et peut être à tout moment plongée dans le tourbillon de la révolution. Beaucoup de publicistes réfléchis croient que les nations européennes doivent donc ou bien se battre ou bien désarmer. C'est avec juste raison que le Maître a prédit : « Et sur la terre une angoisse des nations en perplexité... les hommes rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre » (Luc 21 : 25, 26).

L'extrait suivant de *The New York Tribune* du 5 mai 1895, montrait comment certains des souverains qui règnent en Europe considèrent la situation :

« DES ROIS QUI DESIRENT RETOURNER A LA VIE PRIVÉE : L'abdication paraît être à l'ordre du jour. A aucun moment depuis les années fertiles en événements de 1848-1849, où l'on peut dire que l'ensemble de l'Europe a été en insurrection ouverte contre les tendances autocratiques médiévales de ses gouvernants, il n'y a eu autant de souverains régnants qui ont déclaré être sur le point d'abandonner leur trône. En 1848, les monarques étaient pour la plupart des princes nés dans le siècle précédent et élevés sous l'influence de ses traditions, totalement incapables, par conséquent, de saisir des notions toutes nouvelles telles que gouvernement populaire et constitutions nationales. Plutôt que de prêter leurs noms à l'une quelconque de ces idées subversives, qu'ils considéraient comme synonymes de révolution sanguinaire du genre de celle qui conduisit Louis XVI et Marie-Antoinette à l'échafaud, ils préféraient abdiquer, et ce fut au cours de ces deux années fertiles en événements que les trônes d'Autriche, de Sardaigne, de Bavière, de France et de Hollande furent abandonnés par leurs occupants. Si, aujourd'hui, soit un demi-siècle plus tard, leurs successeurs désirent à leur tour, abdiquer, c'est qu'eux aussi sont devenus fermement convaincus que la législation populaire est incompatible avec un bon gouvernement — du point de vue du trône — et qu'il est impossible de réconcilier plus longtemps deux institutions aussi diamétralement opposées comme la Couronne et le Parlement. Il est possible qu'en cela ils n'ont pas tout à fait tort, car il n'y a aucun doute que le développement d'un gouvernement populaire en direction de la démocratie doit naturellement tendre à diminuer le pouvoir et le prestige du trône. Chaque nou-

velle prérogative et chaque nouveau droit obtenus par le peuple ou par ses représentants constitutionnels, le sont aux dépens du monarque. Au fur et à mesure que s'écoule le temps, il devient de plus en plus apparent, du point de vue populaire, que des rois et des empereurs sont superflus, anachroniques, de simples figurants des plus coûteux dont la faiblesse et le manque de puissance mêmes font d'eux des objets de ridicule plutôt que de révérence, ou qu'ils constituent de sérieux obstacles au développement politique, commercial et même intellectuel. En vérité, il semble qu'il n'y ait plus pour eux aucune place dans le siècle prochain, à moins que ce ne soit celle de simples arbitres sociaux, dont le pouvoir se limite à décréter les lois de modes ou d'usages, et dont l'autorité s'exerce, non en vertu d'une loi écrite quelconque, mais simplement au moyen du tact.

« Parmi les souverains signalés comme étant à la veille d'abdiquer, nous avons en premier lieu le Roi Georges de Grèce qui se déclare malade et las de son trône inconfortable, et n'hésite pas à dire que l'atmosphère même de la Grèce, ayant cessé de lui convenir, il désire abandonner aussitôt que possible son sceptre à son fils Constantin. Il n'a plus de contacts avec ses sujets, n'a aucun ami à Athènes, sauf des visiteurs de l'étranger, et il est constamment forcé par la politique quelque peu déshonorante des Cabinets qui se succèdent avec une telle rapidité dans son royaume, de se placer dans une position inconmode et embarrassante par rapport à ces cours étrangères auxquelles il est lié par des liens d'étroite parenté.

« Le Roi Oscar parle aussi d'abandonner sa couronne à son fils aîné. Dans ce cas, il y a non pas un mais deux Parlements contre lesquels il doit lutter, et comme celui de Stockholm est toujours en opposition directe avec celui de Christiania, il ne peut, lui, contenter l'un sans mécontenter l'autre ; selon ses propres déclarations, le résultat est que, maintenant, la Norvège et la Suède sont à la veille de la guerre civile. Il est convaincu que le conflit entre les deux pays est destiné à atteindre son point culminant en une lutte armée plutôt que dans le calme, ce qui l'a déterminé à abdiquer. Il déclare qu'il a fait de son mieux, comme le Roi Georges de Grèce, pour vivre conformément aux termes de la constitution en vertu de laquelle il tient son sceptre, mais qu'il est absolument impossible qu'il le fasse plus longtemps, et que le problème pour lui est soit de violer le serment fait le jour de son couronnement,

soit de descendre de son trône et de laisser la place à son fils.

« Ensuite, il y a aussi le Roi Christian du Danemark qui, à l'âge de quatre-vingts ans, se trouve, après la récente élection générale, face à face avec une Législature nationale dans laquelle les Ultra-radicaux et les Socialistes, hostiles au trône, possèdent une écrasante majorité surpassant en nombre celui des libéraux modérés et du parti conservateur infinitésimal dans la proportion de trois à un. Il avait été longtemps porté à croire que le conflit acharné qui, depuis près de vingt ans fait rage entre la Couronne et le Parlement au Danemark, était arrivé à sa fin l'été dernier, et que, après qu'il eut fait de nombreuses concessions dans le dessein d'aplanir tous les différends, tout irait désormais sans difficultés. Au lieu de cela, il trouve maintenant dressée contre lui au Parlement une majorité écrasante qui a déjà annoncé son intention de faire valoir ce qu'elle considère comme des droits populaires et d'exiger le consentement de la part de la Couronne quant à la conception qu'il a des termes de la Constitution. Cassé par l'âge et l'infirmité, ébranlé par la maladie de sa femme autoritaire qui avait été son principal soutien moral durant tout son règne, et privé aussi du puissant soutien de son gendre, feu l'Empereur Alexandre de Russie, il ne se sent plus capable de faire face à la situation, et il annonce qu'il est sur le point de laisser la place à son fils.

« A ces trois rois, on doit ajouter le nom du Roi Humbert d'Italie forcé de se soumettre à un Premier Ministre qui lui répugne personnellement autant à lui-même qu'à la Reine, et de prêter son nom à une politique que, du fond du cœur, il désapprouve, mais qui s'accorde avec les vues de la Législature. Ce n'est pas un secret que toute sa fortune personnelle est déjà investie à l'étranger, en anticipation de son abandon du trône italien. Ce n'est pas un secret non plus qu'il trouve plus intolérable que jamais une situation qui l'oblige à s'entourer de gens antipathiques et de demeurer envers l'Eglise, dans une position qui est non seulement diamétralement opposée aux sincères sentiments religieux de la Reine et de lui-même, mais qui place aussi la maison régnante d'Italie dans une position très difficile et embarrassante vis-à-vis de toutes les autres cours du Vieux Monde. Le Roi Humbert est un homme très sensible ; il ressent profondément les nombreux manques d'égards à lui prodigués de la part de toutes ces

familles royales étrangères qui, en venant à Rome, se sont formellement abstenues de rendre visite au Quirinal de crainte d'irriter le Vatican.

« Si ce n'avait été par égard pour la Reine Marie Amélie du Portugal, femme résolue comme sa mère la Comtesse de Paris, le Roi Carlos aurait depuis longtemps abandonné son trône à son fils, avec son plus jeune frère comme Régent, tandis que le Roi Charles de Roumanie et le Prince Régent de Bavière sont, dit-on, à la veille de s'effacer pour laisser place au suivant de leur lignée. Enfin, il y a le Prince Ferdinand de Bulgarie qui a été fortement pressé par ses amis russophiles d'abdiquer, ces derniers s'engageant à le faire réélire sous la protection moscovite. Mais jusqu'ici, il s'est abstenu d'accéder à leurs sollicitations, sachant qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, et que, si un jour, il venait à abandonner volontairement sa couronne, beaucoup de choses pourraient intervenir pour l'empêcher de la recouvrer.

« Ainsi, toutes choses bien considérées, de leur propre point de vue, il est peu probable que la cause du peuple puisse en aucune manière être améliorée ou servie par les abdications imminentes, lesquelles au contraire occasionneront une reprise de la lutte des cinquante années auparavant pour les droits constitutionnels et les privilèges parlementaires ».

De bruyantes démonstrations du Socialisme au Reichstag allemand, au Parlement belge et à la Chambre française des Députés n'ont évidemment pas eu lieu pour dissiper les craintes de ceux qui sont au pouvoir. Les membres socialistes allemands ont refusé de saluer l'Empereur sur la demande du Président, ou même de se lever de leurs sièges ; les socialistes belges, invités à acclamer le roi dont ils avaient compris la sympathie à l'égard de l'aristocratie et du capital, s'écrièrent : « Vive le peuple ! A bas les capitalistes ! », et des membres français de la Chambre des Députés, déçus par le rejet d'une proposition qui devait favoriser la cause du socialisme, déclarèrent que la révolution accomplirait cependant un jour ce qui avait été pacifiquement demandé, mais refusé.

Il est significatif, aussi, qu'un projet de loi tendant à entraver la croissance du Socialisme en Allemagne et qui

fut présenté au Reichstag, fut rejeté pour les raisons suivantes que rapporta la presse :

« Le récent rejet par le Reichstag du « projet de loi anti-révolutionnaire », la toute dernière mesure élaborée par le gouvernement allemand pour combattre le socialisme, ajoute un chapitre intéressant à l'histoire d'une nation avec laquelle, malgré les différences de langues et d'institutions, nous possédons beaucoup de choses en commun.

« Il y a de nombreuses années que l'attention commença à se porter sur la remarquable croissance du parti socialiste en Allemagne. Mais ce ne fut qu'en 1878, quand deux attentats eurent lieu contre la vie de l'Empereur, que le gouvernement se détermina à prendre des mesures de répression. La première loi contre les socialistes fut votée en 1878 pour une période de deux années, et fut renouvelée en 1880, en 1882, en 1884, en 1886.

« A ce moment-là, une législation supplémentaire fut jugée nécessaire, et en 1887, le Chancelier Bismarck proposa au Reichstag une nouvelle loi qui donnait aux autorités le pouvoir d'enfermer les dirigeants socialistes dans une localité fixée, de les priver de leurs droits de citoyens, et de les expulser du pays. Le Parlement refusa d'accepter les propositions du chancelier et se contenta de renouveler l'ancienne loi.

« Désormais, on pouvait espérer dans certains groupes que l'occasion d'avoir recours à une législation répressive supplémentaire ne se présenterait plus. Mais la croissance continue du parti socialiste, la hardiesse de plus en plus grande de sa propagande, en même temps que le fait d'outrages anarchistes en Allemagne et dans d'autres parties de l'Europe, poussèrent le gouvernement à intervenir de nouveau. En décembre 1894, l'empereur fit savoir qu'il avait été décidé à répondre par une nouvelle législation aux actes de ceux qui étaient en train d'essayer de troubler l'ordre intérieur.

« Avant la fin de cette année-là, le projet de loi anti-révolutionnaire fut déposé devant l'assemblée populaire. Il consistait en une série d'amendements à la loi criminelle ordinaire du pays, et était proposé pour devenir partie intégrante définitive du code criminel. Dans ces amendements, des amendes ou l'emprisonnement étaient prévus pour tous ceux qui, d'une manière qui mettait en danger la paix publique, attaquaient publiquement la reli-

gion, la monarchie, le mariage, la famille ou la propriété dans des termes injurieux, ou qui publiquement affirmaient ou répandaient des déclarations inventées ou déformées qu'ils connaissent, ou qui, selon les circonstances, devaient finir par être inventées ou déformées, à seule fin de rendre méprisables les institutions de l'état ou les décrets des autorités.

« La nouvelle loi contenait également des dispositions de caractère semblable dirigées contre la propagande socialiste dans l'armée et la marine.

« Si l'opposition n'était venue que des socialistes à l'intérieur et à l'extérieur du Parlement, le gouvernement aurait triomphalement fait voter son projet de loi. Mais le caractère des offenses spécifiées dans le projet, en même temps que la liberté d'interprétation de la loi laissée aux fonctionnaires de la police, éveillèrent la méfiance, et même l'alarme, parmi de larges couches du peuple qui virent dans les dispositions de loi une menace contre les libertés d'expression, d'enseignement, et de réunion publique.

« En conséquence, lorsque le Reichstag se mit à examiner le projet de loi, un mouvement prit naissance, mouvement qui n'eut pas souvent son pareil dans la patrie. Des pétitions signées par des auteurs, des éditeurs, des artistes, des professeurs d'Université, des étudiants et des citoyens furent déversées au Parlement jusqu'à ce que, affirmait-on, plus d'un million et demi de signatures de protestataires eussent été reçues.

« De grands journaux tels que le *Berliner Tageblatt* transmirent au Reichstag des pétitions de leurs lecteurs et contenant de vingt mille à cent mille noms. Pendant ce temps, onregistra l'opposition de quatre cent cinquante universités allemandes contre le projet de loi au cours d'une réunion publique qui se tint dans la capitale.

« Le rejet d'un projet de loi qui rencontrait une telle opposition était inévitable, et c'est sans nul doute au parti socialiste en grande partie que le gouvernement dut sa défaite. Pourtant le Reichstag condamna le projet de loi, non parce qu'il visait les socialistes, mais parce que tout en frappant des tendances anarchistes, le projet de loi mettait en danger, croyait-on, les droits des gens en général ».

On dit qu'à Londres, le socialisme gagne constamment du terrain, tandis qu'apparemment l'anarchisme est mort.

Le parti travailliste indépendant, qui était la plus grande puissance du travail organisée en Angleterre, est maintenant reconnu comme organisation socialiste. Il espère qu'une révolution sanglante viendra sous peu qui établira une république socialiste sur les ruines de la présente monarchie.

Notant ces faits et tendances, il n'est pas surprenant que nous voyions des rois et des dirigeants prendre des précautions extraordinaires pour protéger leurs personnes et leurs intérêts contre les dangers menaçants de la révolution et de l'anarchie mondiale. Dans leur frayeur et leur détresse, ils cherchent à s'allier entre eux, quoique leur méfiance mutuelle soit si grande qu'ils espèrent peu de chose de n'importe quelle alliance. L'attitude de chaque nation à l'égard de n'importe quelle autre nation est celle d'animosité, de jalousie, de vengeance et de haine, et leurs rapports entre elles ne sont basés que sur des principes d'intérêt personnel. C'est pourquoi leurs alliances les unes avec les autres, ne peuvent durer qu'aussi longtemps que leurs plans et politiques égoïstes semblent marcher de pair. Il n'y a ni amour ni bienveillance dans de telles alliances, et la presse quotidienne est témoin constant de l'incapacité des nations de trouver la base politique qui les ferait converger vers une coopération harmonieuse. Il est donc vain d'espérer quoi que ce soit d'une coalition quelconque des puissances.

L'ECCLÉSIASTICISME N'EST PLUS UN REMPART !

Les puissances, discernant tout ceci, comme elles le font, au moins dans une certaine mesure, nous les voyons se tourner anxieusement vers l'église (non pas le petit nombre des saints fidèles reconnus par Dieu comme son Eglise mais la grande église qui se prétend telle, l'église nominale, que seul le monde reconnaît) pour voir par quelle persuasion morale ou autorité ecclésiastique les

grandes questions en litige pourraient être résolues entre les gouvernants et les peuples. L'église aussi est désireuse d'entrer dans la brèche et aiderait avec plaisir au rétablissement de relations amicales entre princes et peuples, car les intérêts de l'aristocratie ecclésiastique et ceux de l'aristocratie civile sont étroitement liés. Mais il est vain d'attendre du secours de cette source, car les masses éveillées n'ont plus guère de respect pour les intrigues des prêtres ou de politiciens. Néanmoins, l'opportunité de solliciter l'aide de l'église est en train d'être mise à l'épreuve. Le Reichstag allemand, par exemple, qui, sous l'influence du prince Bismarck, avait banni les Jésuites de l'Allemagne en 1870, les considérant comme hostiles à la prospérité de l'Allemagne, rappela plus tard la mesure dans l'espoir de se concilier ainsi le parti catholique et gagner son influence pour soutenir les projets de loi militaires. A l'occasion du débat sur la question, on fit une remarque significative qui, si elle se prouvera être des plus vraies comme prophétie, ne servit à ce moment-là qu'à faire tordre la Chambre de rire. On fit en effet la remarque que le rappel des Jésuites ne serait pas dangereux, étant donné que le déluge (le socialisme — l'anarchie) viendrait sûrement et les noierait tous également.

Dans les essais de réconciliation du roi et du gouvernement d'Italie avec l'église de Rome, il est évident que le mobile en était la crainte de voir se répandre l'anarchie et les perspectives de guerre sociale. A ce propos, le premier ministre italien Crispi fit un discours remarquable, en commençant par faire une revue historique de la politique italienne en cours, et en terminant par une déclaration concernant les problèmes sociaux du jour, en particulier celui du mouvement révolutionnaire. Il déclara :

« Le système social traverse actuellement une crise de très grande importance. La situation est devenue si délicate qu'il semble absolument nécessaire pour l'autorité civile et l'autorité religieuse de s'unir et de travailler en

harmonie contre cette bande infâme dont le drapeau porte : « Ni Dieu, ni Roi ! ». Cette bande, dit-il, avait déclaré la guerre à la société. Que la société accepte cette déclaration et réponde par le cri de guerre « Pour Dieu, pour le roi et pour le pays ! ».

C'est ce même terrible présage de la part des pouvoirs civils à travers toutes les nations civilisées qui explique l'attitude conciliante récente de toutes les puissances civiles de l'Europe à l'égard du Pape de Rome, attitude qui commence à présent à paraître très favorable à l'espoir papal caressé depuis longtemps de regagner une grande partie de son pouvoir temporel perdu. Cette attitude des nations a été remarquablement illustrée par les cadeaux de grande valeur qui ont été présentés au Pape, il y a quelques années, à l'occasion du Jubilé papal, par les chefs de tous les gouvernements de la chrétienté. Sentant leur propre incompetence pour affronter la puissance considérable du monde qui s'éveille, les autorités civiles, dans le désespoir complet, se souviennent de la puissance qu'avait jadis la papauté, le tyran, qui avait tenu toute la chrétienté dans son étreinte ; et bien qu'ils haïssent le tyran, ils veulent faire de larges concessions, afin que par ce moyen, ils puissent si possible réussir à tenir en échec les peuples mécontents.

Beaucoup admettent la prétention proclamée si ardemment par l'Eglise catholique romaine, à savoir qu'elle sera le seul bouclier valable contre la marée montante du socialisme et de l'anarchisme. Se rapportant à cette illusion, un ancien membre de l'ordre des Jésuites, maintenant converti au protestantisme, le comte Paul von Hoensbrouck, prend comme exemple la Belgique catholique et le progrès qu'y fait la démocratie sociale, pour démontrer qu'il n'y a aucun espoir à espérer de ce côté. Dans l'article qu'il fit paraître dans le *Preussische Jahrbuch à Berlin*, en 1895, il déclarait :

« La Belgique est, depuis des siècles, un pays profondément catholique et ultramontain. Elle a plus de six

millions d'habitants dont quinze mille seulement sont protestants et trois mille juifs. Tout le reste est catholique. C'est là un exemple de puissance confessionnelle. L'église catholique a été le facteur directeur et la force dirigeante dans la vie et l'histoire de la Belgique, et elle y a célébré ses plus grands triomphes dont elle s'est, à maintes reprises, vanté. A quelques exceptions près, elle a eu la haute main sur le système d'enseignement du pays, et en particulier les écoles élémentaires et publiques...

« Or, comment s'est trouvée la Démocratie sociale dans la catholique Belgique ? C'est ce qu'ont montré les dernières élections. A peu près un cinquième de tous les votes exprimés sont allés aux sociaux-démocrates, et nous devons nous souvenir que du côté des candidats non socialistes, on trouve un bien plus grand nombre de « votes multiples » (« plural votes ») que du côté des sociaux-démocrates, la règle étant en Belgique que les gens, riches et instruits exercent le droit de vote « multiple », c'est-à-dire que leur vote est compté deux ou trois fois. Les ultramontains prétendent en fait que cette augmentation dans les votes socialistes doit être attribuée à la croissance du Parti libéral. Dans une certaine mesure, tel est bien le cas, mais les prétentions avancées par les cléricaux, que c'est là le rempart contre le Socialisme, l'irréligion et la décadence morale par ce moyen n'en deviennent pas moins absurdes. D'où viennent donc ces Libéraux si l'église catholique est le médecin pour toutes les maladies dont l'état et la société ont hérité ?

« Le catholicisme peut aussi peu sauver les gens du « libéralisme athée » qu'il peut le faire de la démocratie sociale. En l'an 1886, une lettre circulaire fut expédiée à des représentants des diverses conditions sociales, posant des questions sur la condition des travailleurs. Les trois-quarts des réponses déclarèrent que du point de vue religieux, les gens « déchoyaient », ou « avaient entièrement disparu », ou « le catholicisme perdait de plus en plus son influence ». Liège, avec ses trente-huit églises et ses trente-cinq cloîtres a renvoyé une réponse désespérée ; Bruxelles a déclaré que « les neuf dixièmes des enfants sont illégitimes, et que l'immoralité est indescriptible ». Et la situation est ainsi, bien que le social démocrate belge, pour autant qu'il ait fréquenté une école, a été un élève des écoles publiques catholiques ultramontaines, et dans un pays où, chaque année, on entend plus d'un demi-million de sermons catholiques et de leçons de caté-

chisme. Le pays qui, avec raison, a été appelé la « terre du cloître et du clergé », est devenu l'eldorado de la Révolution sociale ».

EXTRAVAGANTS PRÉPARATIFS DE GUERRE

La crainte d'une révolution imminente pousse toutes les nations de la « chrétienté » à faire des préparatifs de guerre insensés. Un journal de la métropole déclare :

« Cinq des principales nations de l'Europe ont immobilisé, dans des fonds spéciaux, 6 525 000 000 de F dans le dessein de détruire des hommes et du matériel en temps de guerre. L'Allemagne fut la première des nations à se constituer un fonds de réserve pour ce dessein meurtrier. Elle a 1 500 000 000 de F, la France 2 000 000 000 de F, la Russie 2 125 000 000 de F malgré les ravages du choléra et de la famine, l'Autriche 750 000 000 de F, l'Italie, la plus pauvre de toutes, moins de 250 000 000 de F. Ces immenses sommes d'argent restent improductives. On ne peut y toucher ou l'on n'y touchera pas sauf en cas de guerre. L'Empereur d'Allemagne, Guillaume, a déclaré qu'il préférerait que le nom de l'Allemagne soit déshonoré financièrement plutôt que de toucher un seul mark au fonds de guerre ».

Déjà, en 1895, les chiffres préparés par le ministère de la guerre des E.U. montraient les effectifs des armées des pays étrangers comme suit : l'Autriche-Hongrie : 1 794 175 hommes ; la Belgique : 140 000 ; la Colombie : 30 000 ; l'Angleterre : 662 000 ; la France : 3 200 000 ; l'Allemagne : 3 700 000 ; l'Italie : 3 155 036 ; le Mexique : 162 000 ; la Russie : 13 014 865 ; l'Espagne : 400 000 ; la Suisse : 486 000. Les dépenses pour entretenir ces troupes s'élèvent annuellement à 631 226 825 dollars [1895 — Trad.].

La force de la milice des Etats-Unis en cette même année, d'après le rapport du secrétaire de la guerre à la Maison des Représentants, est formée d'un corps de 141 846 hommes, tandis que sa force militaire, disponible mais inorganisée, ou ce que dans les pays européens on appelle l'armée sur « le pied de guerre » comprendrait, d'après ce secrétaire, 9 582 806 hommes.

Un correspondant du *New York Herald*, qui vient de rentrer d'une tournée en Europe, dit :

« La prochaine guerre en Europe, quel que soit le moment où elle aura lieu, sera d'une violence destructive inconnue jusqu'à ce jour. Toutes les sources de revenus ont été pressurées sinon épuisées en vue de la guerre. Inutile de dire que le monde n'a pas encore vu de chose semblable, car jamais auparavant, il n'y avait eu de tels moyens militaires de destruction. L'Europe est un grand camp militaire. Les principales puissances sont armées jusqu'aux dents. Ce résultat est dû aux efforts combinés de toutes les nations ; ce ne sont pas des préparatifs de parade ou d'amusement. De gigantesques armées, dans la condition la plus élevée de discipline et armées à la perfection, l'arme au pied ou la bride en main, attendent dans le camp ou dans le champ le signal du départ pour marcher l'une contre l'autre. En Europe, une guerre ne règle qu'une seule chose précise, et cela rend nécessaire une autre guerre.

« On dit que de fortes armées permanentes sont des garanties de paix ; cela est peut-être possible pour un temps, mais ne saurait durer toujours, car l'inactivité continuelle d'armées aussi considérables entraîne avec elle trop de sacrifices, et les lourds fardeaux pousseront inévitablement à l'action ».

LES ENGINS DE GUERRE MODERNES

Un correspondant du *Pittsburg Dispatch* écrit de Washington (D.C.) :

« Quel hideux magasin de curiosités que sont les dépôts d'armes et de projectiles et de modèles de guerre de toutes sortes dans les divers coins et recoins des Ministères de la Guerre et de la Marine ! Ils sont épars et, comparative-ment, en quantités réduites, bien sûr, mais cela suffit pour faire réfléchir les plus insouciantes sur la fin de cette prodigieuse poussée dans le domaine des inventions d'engins pour la destruction du genre humain. Tout ce que nous possédons jusqu'à ce jour, dans notre pays qui est nouveau, en fait de ces engins, ne saurait être comparé en intérêt ni en volume avec une seule des salles de la vaste collection que contient la Tour de Londres, mais cela suffit pour connaître toute l'histoire. En considérant

tous ces engins meurtriers, on arrive à penser que les gouvernants du monde s'appliquent à l'extermination de la race humaine, au lieu de son amélioration et de sa préservation.

« De conserve avec les inventions modernes qui permettent à un seul homme d'en tuer 1 000 en un clin d'œil, nous avons les armes grossières des jours plus simples alors que les hommes luttèrent corps à corps dans la bataille. Mais il n'est pas besoin de nous reporter à ces armes-là pour juger des progrès accomplis dans l'art de la guerre. Même le matériel employé dans la dernière des grandes guerres est maintenant pièce d'antiquité. Si une nouvelle guerre civile devait éclater demain aux Etats-Unis, ou si nous devions être engagés dans une guerre avec un pays étranger, nous penserions autant à prendre des ailes et à nous battre dans les airs qu'à combattre avec des armes datant d'un quart de siècle. On pourrait employer dans certaines conditions certains des canons et des bateaux en vogue vers la fin de la guerre, en les modifiant et en les améliorant au point de leur donner une nouvelle forme, mais la grande masse des engins meurtriers serait supplantée par des inventions entièrement nouvelles, en comparaison desquelles les meilleurs des engins anciens seraient faibles ou totalement inefficaces. Je n'ai jamais été plus fortement frappé par ce progrès dans le domaine de l'horrible qu'hier, quand, faisant une course au Ministère de la Marine, on me montra le modèle et les plans de la nouvelle mitrailleuse automatique Maxim. Elle (et le canon Maxim sous d'autres noms) est certainement la plus ingénieuse et la plus terrible de toutes les armes surprenantes de guerre récemment inventées. Il est question de les fabriquer jusqu'au calibre de six pouces [15 cm environ — Trad.] permettant un tir automatique de 600 salves à la minute. Ceci, bien entendu, a été dépassé par le canon Gatling et par d'autres, tirant de très petits projectiles, mais ces canons, comparés au Maxim, sont difficiles à manier, exigent plus de personnel, sont plus lourds et beaucoup moins précis. Au contraire, un seul homme, ou une seule femme, ou un seul enfant, peut manœuvrer le canon Maxim, et après l'avoir mis en route, peut aller faire un petit tour pour manger un morceau, tandis que son canon est occupé à tuer quelques centaines de personnes. Le canonnier est assis sur un siège à l'arrière de sa pièce et derrière son bouclier pare-balles s'il désire en employer un. Lorsqu'il

veut faucher une armée en quelques minutes, il attend simplement que ladite armée vienne occuper une position favorable à son travail. Alors, il tourne une manivelle qui fait partir la première cartouche, et le mécanisme automatique se déclenche. L'explosion de la première cartouche provoque un recul qui éjecte la douille vide hors de la culasse, met en place une autre cartouche et fait feu. Le recul de cette explosion fait un service semblable, et ainsi de suite à l'infini. C'est le meurtre en mouvement perpétuel.

« L'une des inventions de M. Maxim s'appelle le « canon pour émeute » ; c'est un petit appareil léger que l'on peut transporter dans ses bras avec assez de munitions pour chasser des rues n'importe quelle populace ou la détruire complètement. Il est curieux de constater que toutes les inventions les plus récentes dans ce domaine manifestent qu'on s'attend avec certitude à des émeutes. Depuis quand l'inventeur se transforme-t-il en prophète ? Eh bien ! ce « canon pour émeute » peut fonctionner à raison de dix coups meurtriers par seconde, le canonnier restant caché et tout le temps en parfaite sécurité, même devant une bande d'émeutiers armés de fusils ou même de pistolets, à condition que cette même bande ne se décide à passer à l'assaut et à capturer canon et canonnier. Il semble que les inventeurs comme M. Maxim espèrent que les émeutiers modernes resteront dans les rues pour être abattus sans agir soit pour se défendre, soit pour attaquer, et qu'ils ne se mettront pas à l'abri dans des coins en portant des bombes, et qu'ils ne feront pas sauter ou brûler une ville dans leur frénésie. De quelque façon que cela puisse se produire, il a fait tout ce qu'il pouvait en matière de « canon pour émeute ». Ce petit engin peut transporter avec lui assez de munitions pour nettoyer une rue à la première salve et en quelques secondes, et il peut tirer à partir de murs ou de fenêtres avec autant de facilité qu'en pleine rue. Par des mouvements de poignet, on peut le pointer vers le haut ou vers le bas, et tirer à bout portant au-dessus ou au-dessous du canonnier sans tuer ou blesser ce fervent de ce « bel » art de tuer.

« Mais s'il s'agit là d'une des dernières et des plus destructives des inventions récentes, il ne s'ensuit nullement qu'en n'en inventera pas d'autres et de plus efficaces. Celui dont l'attention se porte sur ce sujet en vient graduellement à se rendre compte que nous ne faisons que commencer. Nous avons essayé, en matière de défense,

de suivre les progrès des moyens offensifs, mais en vain. On ne peut construire aucun navire qui puisse soutenir une explosion de torpille moderne. Aucune nation n'est assez riche pour bâtir des forts qui ne puissent être détruits en peu de temps par le type de projectile à la dynamite le plus récent et le plus abominable. On peut maintenant diriger des ballons avec presque autant de facilité qu'un navire sur l'eau, et on les emploiera largement, dans les guerres qui se produiront bientôt, pour détruire des armées et des places fortifiées. L'appareil à donner la mort est si simple et si bon marché qu'un seul homme peut détruire une armée. S'il est vrai que les forts sont plus complètement équipés pour détruire les faibles, d'un autre côté les faibles peuvent être rendus suffisamment forts pour détruire les plus forts. Des deux côtés, la guerre signifiera l'annihilation. Les armées de terre, les monstres de la mer et les « croiseurs » de guerre aériens s'anéantiront les uns les autres si tant est qu'ils en viennent aux « coups ».

Pourtant il y a un perfectionnement plus récent encore. Le *New York World* donne du canon et de la poudre le compte rendu suivant :

« Maxim, le fabricant de canon, et le Dr Schupphaus, l'expert en poudre à canon, ont inventé un nouveau canon et une nouvelle poudre à torpille qui lancera à dix « miles » [16,093 km — Trad.] un obus énorme plein d'explosif, et là où il tombera il réduira en « allume-feu » tout ce qui se trouvera dans un rayon de centaines de pieds [un « pied » anglais = 0,30 m environ — Trad.].

« La découverte s'appelle : « Système Maxim-Schupphaus de lancement de torpilles aériennes à l'aide de canon au moyen d'une poudre spéciale qui lance le projectile d'abord avec une faible poussée et augmente sa vitesse en maintenant cette poussée sur toute la longueur du canon ». Des brevets de ce système ont été pris aux Etats-Unis et dans les pays européens.

« La poudre spéciale employée est du coton à canon presque pur, composée d'un si faible pourcentage de nitroglycérine qu'elle ne possède aucun des inconvénients des poudres à la nitroglycérine, et qu'elle est préservée contre la décomposition grâce à une légère addition d'urée. Il n'y a absolument aucun danger à la manipuler, et on peut la battre sur une enclume avec un lourd marteau sans

qu'elle explose. Le secret de sa puissance remarquable repose sur une simple vérité mathématique à laquelle personne n'avait jamais pensé. La poudre extrêmement explosible est maintenant chargée dans le canon sous la forme de lamelles plates, de petits cubes ou de bâtonnets cylindriques solides d'un demi ou des trois quarts d'un pouce [2,54 cm environ — Trad.] de diamètre, de plusieurs « pieds » de long à l'apparence d'une botte de baguettes de cire noire. Lorsque la poudre est mise à feu, les extrémités et la circonférence de chaque bâtonnet de poudre s'enflamment instantanément et brûlent vers le centre.

« Le volume des gaz dégagés par la combustion augmente constamment de moins en moins, parce que la surface en combustion est moindre, et comme c'est le volume de gaz qui donne la vitesse au projectile lancé du canon, il en résulte inévitablement une perte de vitesse. Le projectile ne va pas aussi loin qu'il le ferait si la pression des gaz avait augmenté ou, tout au moins, si elle s'était maintenue.

« Dans chaque pièce de la poudre de Maxim et Schupp-haus se trouve une quantité de petits trous percés sur toute la longueur du bâtonnet. Lorsque la poudre est enflammée, la flamme se répand instantanément non seulement sur la circonférence de chaque bâtonnet, mais à travers même des perforations. Ces petits trous sont dévorés par la flamme si rapidement que la différence entre le volume des gaz explosifs engendré au début et celui à la fin de l'âme du canon est environ dans la proportion de seize à un.

« Le projectile quitte donc le canon avec une vitesse terrifiante, et chaque petit trou dans les bâtonnets de la poudre prend sa part en le précipitant dans sa mission de destruction à des « miles » [1,609 km — Trad.] de son point de départ. Avec un gros canon, les ravages causés par ce nouveau prodige d'artillerie moderne seraient incalculables. Cette nouvelle poudre à semer la mort a été mise à feu à Sandy Hook dans des canons de campagne et dans les lourds fusils de la défense des côtes, avec des résultats surprenants. D'un canon de dix « pouces », chargé avec 128 livres [58 kg environ — Trad.] de cette poudre, un projectile pesant 571 livres [259 kg environ — Trad.] a été lancé à 8 miles [12,874 km — Trad.] vers la mer. Les pressions sur les baguettes de poudre étaient plus uniformes que celles déjà enregistrées, ce qui est un point important dans l'estimation de la valeur d'une poudre

explosive de haute puissance. Sans pressions uniformes, la précision de tir est impossible.

« Le gros canon que MM. Maxim et Schupphaus se proposent de construire sera un canon de vingt « pouces », spécialement adapté pour la défense des côtes. Ce canon présentera certaines particularités. Il ne sera pas monté par pièces détachées d'acier, mais il consistera en un seul tube fin en acier d'environ trente « pieds » de long [9,144 m — Trad.], dont les parois n'auront pas plus de deux « pouces » d'épaisseur [5 cm — Trad.], en contraste notable avec les mortiers dont les parois ont de huit à dix « pouces » d'épaisseur [20 à 25 cm — Trad.] afin de résister à la pression de la décharge. Le recul du canon sera compensé par des tampons hydrauliques souterrains, contenant de l'eau et de l'huile. Un canon de ce type, de vingt « pouces », employant la nouvelle poudre, pourrait être mis en place à l'entrée du port de New York, soit au Ft. Washington, soit au Ft. Wadsworth et commanderait la mer entière dans un rayon de dix « miles » [16 km environ — Trad.]. Les pressions et les vitesses obtenues sont si uniformes qu'il est possible d'avoir une prodigieuse précision de tir. Il ne serait nécessaire seulement que de pointer le canon sur n'importe quel navire repéré par le pointeur dans son champ de tir pour assurer sa destruction complète. La quantité d'explosifs lancés serait suffisante pour couler un vaisseau de guerre si le projectile explosait à moins de cinquante « pieds » [15,24 m] environ de lui. A cent cinquante « pieds » [45,720 m — Trad.], le choc d'un projectile de cinq cents « livres » [226 kg environ — Trad.] serait assez violent pour provoquer des voies d'eau dangereuses et désemperer un navire ».

Le Dr R. J. Gatling, l'inventeur de la stupéfiante machine qui porte son nom, déclara à propos de la nouvelle invention de la poudre sans fumée :

« Les gens ne sont pas encore au courant pour apprécier l'extraordinaire révolution que l'invention de la poudre sans fumée apportera dans une guerre future. Déjà, elle a rendu désuets en Europe, entre 3 000 000 et 4 000 000 de fusils qui ont été fabriqués pour tirer à la poudre noire, sans parler des millions de cartouches dont les pays qui en possèdent voudraient se débarrasser pour une bouchée de pain. C'est là un montant considérable de capital perdu, mais c'est le résultat inévitable du progrès. Nos

fusils de l'armée dans ce pays seront bientôt à mettre au rebut, car pour garder le pas avec le reste du monde, nous devons adopter aussi la poudre sans fumée. Un fusil chargé avec elle lancera une balle à une distance double de celle franchie par une balle lancée par la poudre noire. De même, la nouvelle invention change entièrement la tactique militaire, car dans les batailles futures, les troupes ne se présenteront jamais en masse à l'ennemi. Le combat à découvert, comme ce fut la coutume à travers les âges, est chose du passé, car il signifierait l'anéantissement complet. Si la poudre sans fumée avait été en usage dans la dernière lutte civile, la guerre entre les Etats n'aurait pas duré quatre-vingt-dix jours.

— « Quelle est la différence entre un canon à tir rapide et une mitrailleuse ? »

— « Un canon à tir rapide ne commence pas son tir avec la rapidité d'une mitrailleuse. Il ne se compose généralement que d'un seul tube et on le charge avec des obus. C'est un grand canon destiné aux torpilleurs, mais son tir de quinze coups à la minute paraît être son maximum. Une mitrailleuse du type Gatling a de six à douze tubes, et avec trois hommes pour opérer, elle ne cesse pratiquement pas de fonctionner, une rafale succédant à l'autre à la cadence de 1 200 coups à la minute. Ces trois hommes peuvent faire un travail destructeur plus que n'en peut faire une brigade entière armée de mousquetons ».

Un journaliste écrit dans le *Cincinnati Enquirer* :

« La physionomie de la prochaine guerre, si jamais elle se produit, prendra des aspects entièrement nouveaux, et si horribles qu'elle laissera à jamais gravé sur le front de la civilisation, le reproche de barbarie. Les nouvelles organisations militaires qui ont quadruplé les armées, la terrible nouvelle poudre sans fumée à laquelle rien ne peut résister, l'actuelle artillerie foudroyante et le fusil à répétition qui faucheront les armées comme un ouragan fait tomber les pommes en secouant un arbre, les ballons-observatoires et les batteries des ballons qui déverseront des masses de poudre sur les villes et les forteresses, les ravageant en très peu de temps et bien plus effectivement qu'un bombardement, l'artillerie sur rails, la lumière électrique et le téléphone, etc., ont bouleversé toutes les tactiques de la guerre. La prochaine guerre sera conduite

d'après un système entièrement différent, inexpérimenté jusqu'ici, et duquel surgiront de grandes surprises. « Nous armons pour la défensive et non pour l'offensive », déclare chaque puissance ; « notre sécurité est dans notre force : elle impose la paix à nos voisins et inspire à tous le respect qui nous est dû ».

« Mais chaque puissance poursuit la même politique qui équivaut à dire que tout ce formidable, ce meurtrier déploiement n'est dirigé que pour protéger la paix des griffes de la guerre. Bien que ceci soit le comble de l'ironie, je le crois sincèrement, parce que c'est évident, et je pense que la paix est bien gardée contre la guerre par les instruments mêmes de la guerre, ou plutôt par l'appréhension causée par leur importance et leur laideur. Mais ces armements implacables sont semblables à un tourbillon toujours absorbant dans lequel est entraînée la fortune publique qui va, pour ainsi dire, combler un volcan insondable sous la forme d'une substance explosive. Si étrange que cela puisse être, telle est bien la vraie situation. L'Europe se trouve sur un immense volcan qu'elle s'est creusé elle-même, et qu'elle remplit laborieusement avec l'élément le plus dangereux. Mais consciente de son danger, elle écarte diligemment tous les brandons loin du cratère. Mais toutes les fois que sa prudence se relâche et que l'explosion se produit, retenez ceci, le monde entier sent le choc, et frissonne. La barbarie manifestera tant de laideur qu'une malédiction universelle se répandra d'une nation à l'autre, et amènera les peuples à chercher quelque moyen digne de notre temps pour régler des affaires internationales, et la guerre sera enterrée par ses propres « mains » sous les ruines qu'elle aura dressées ».

UN AUTRE CANON QUI FORCE A LA PAIX

Réveillez les hommes forts. Qu'ils approchent, tous les hommes de guerre. Qu'ils se rassemblent dans la Vallée de Josaphat (la vallée de la mort). Que le faible dise : je suis fort ! De vos socs forgez des épées, et de vos serpes, des javelines. — Joël 3 : 10.

Ce que signifiera bientôt aller à la guerre, on peut le deviner d'après la description du fusil faite ci-dessous. A propos de la préparation à la guerre entre des nations,

ne négligeons pas le fait que des gouvernements et des généraux commencent à craindre leurs troupes. De même que, dans l'Ohio, la milice a refusé de servir lors des troubles de grève, que les marins se sont rebellés au Brésil contre le gouvernement, et les soldats du Portugal contre leurs généraux, ainsi peut-il en être de même dans chaque pays du monde.

Avec sa grande armée, l'Allemagne s'effraie parce que le Socialisme s'introduit graduellement parmi les soldats. Même en Grande-Bretagne, on a trouvé récemment nécessaire de désarmer certains membres de la milice ou « yeomanry ». Le secret de toute cette insubordination est la connaissance, et derrière la connaissance réside l'instruction, et derrière l'instruction l'imprimerie et la merveilleuse puissance divine d'illumination, levant le voile de l'ignorance et préparant le genre humain pour le grand jour du Messie avec son prélude de tribulations (ou détresse — Trad.).

Il y a quelque temps, nous nous demandions comment l'insurrection, telle que les Ecritures semblent l'impliquer, pourrait jamais balayer toute la terre, comment l'anarchie pourrait s'exercer malgré la puissance et l'influence combinées du capital et de la civilisation qui s'y opposent. Mais maintenant, nous comprenons que l'instruction (la connaissance) est en train de préparer la voie pour le grand désastre du monde que les Ecritures semblent indiquer comme pouvant venir dans les quelques années prochaines. Maintenant, nous pouvons discerner que les hommes mêmes qui ont été entraînés à employer l'appareil « dernier cri » pour détruire la vie humaine peuvent être trouvés parmi ceux qui ont la charge et le soin des fabriques d'armes et des munitions de guerre. Voici l'article annoncé plus haut :

« Ce fusil, pesant moins de vingt livres [9 kg environ — Trad.], et manié comme une canardière ordinaire, déverse un flot de balles quand il est en action à la cadence de 400 coups par minute. On appelle cette nouvelle arme la

Benet-Mercier, et elle est une invention française. Elle a une crosse qui se place contre l'épaule. En action, le soldat est allongé au sol, appuyant le fusil sur deux supports. Ceci donne un avantage de sécurité sur le modèle à tir rapide d'Hiram Maxim, étant donné que celui qui se sert de ce dernier fusil est obligé de se tenir debout pour l'amunitionner. Cela le découvre à l'ennemi, ou plutôt cela découvre trois hommes à l'ennemi, car il en faut trois pour manier cette arme lourde ».

La prophétie de Joël (3 : 9-11) est sûrement en train de s'accomplir dans les stupéfiants préparatifs de guerre qui ont lieu actuellement parmi les nations. Prophétiquement, il exprime les sentiments de cette époque, disant : « Proclamez ceci parmi les nations : préparez la guerre, réveillez les hommes forts, qu'ils approchent, qu'ils montent, tous les hommes de guerre ! De vos socs forgez des épées, et de vos serpes, des javelines. Que le faible dise : Je suis fort ! Accourez et venez, vous, toutes les nations, de toute part, et rassemblez-vous ! ». Est-ce que ce n'est pas là la proclamation universelle du temps actuel ? Est-ce que puissants et faibles, tous ne s'encouragent pas pour le prochain conflit ? Est-ce que la prétendue église de Christ elle-même n'embrigade pas les jeunes garçons et ne leur insuffle pas l'esprit de guerre ? Est-ce que les hommes qui, autrement, seraient en train de suivre la charrue et d'élaguer les arbres, ne forgent pas et ne manient pas à la place les armes de guerre ? Et les nations ne rassemblent-elles pas leurs puissantes armées et n'épuisent-elles pas leurs ressources financières au-delà de leurs facultés d'une longue endurance, afin de se préparer ainsi aux exigences de la guerre, la grande détresse qu'ils voient s'approchant très vite ?

LES ÉTATS-UNIS, UNIQUES DANS LEUR POSITION, SONT CEPENDANT
MENACÉS DE PLUS GRANDS MALHEURS QUE LE VIEUX MONDE

A peu près à tous égards, les Etats-Unis d'Amérique occupent une position unique parmi les nations ; et cela

est si vrai que certains sont enclins à considérer ce pays comme l'enfant spécial de la providence divine, et à penser qu'en cas de révolution mondiale, il sera épargné. Cependant, il n'est pas logique, pour qui a un jugement sain, d'imaginer une telle sécurité, étant donné soit les signes des temps, soit l'application certaine de ces justes lois de rétribution par lesquelles les nations, aussi bien que les individus, sont jugées.

Quiconque est réfléchi et impartial ne peut douter que les circonstances particulières de la découverte de ce continent et l'installation de cette nation sur son sol vierge afin d'y respirer l'air de la liberté et de développer ses ressources merveilleuses furent une étape dans le cours de la providence divine. Le temps et les circonstances l'indiquent tous. Emerson dit un jour : « Toute notre histoire semble être le dernier effort accompli par la Providence divine en faveur des humains ». Pourtant, il n'eût pas dit cela s'il avait compris le plan divin des Ages, à la lumière duquel il est tout à fait clair que ce n'est pas là un « dernier effort de la providence divine », mais un maillon bien déterminé dans la chaîne des circonstances providentielles pour l'accomplissement du dessein divin. Ici, l'on a offert un refuge à tous les opprimés de tous les pays contre la tyrannie du despotisme civil et ecclésiastique. Ici, séparé des vieux despotismes par l'immense désert de l'océan, l'esprit de liberté a trouvé un lieu pour respirer, et l'expérience d'un gouvernement populaire devint une réalité. En raison de ces circonstances favorables, la grande œuvre de l'Age de l'Évangile — le choix de la vraie Église — a été grandement facilitée, et nous avons tout lieu de croire que c'est ici que la plus grande moisson de l'Age sera rassemblée.

En aucun autre pays le message béni de la moisson (le plan des Ages, ses temps et saisons et ses privilèges) n'aurait pu, sans entraves, être proclamé aussi librement et aussi largement. Et nulle part ailleurs, si ce n'est sous

les libres institutions de ce pays favorisé, il ne se trouve autant d'esprits assez affranchis des liens de la superstition et du dogmatisme religieux pour être capables de saisir la vérité du temps convenable, et ensuite, pour répandre partout la bonne nouvelle. C'est, croyons-nous, dans ce dessein même que la providence de Dieu a favorisé jusqu'à un certain point, ce pays. Il y avait ici pour son peuple une œuvre à faire qui n'aurait pu l'être aussi bien nulle part ailleurs ; c'est pourquoi, quand la main de l'oppression voulut étouffer l'esprit de vérité, un Washington fut suscité pour conduire à l'indépendance nationale le peuple appauvri mais épris de liberté. Et de nouveau, quand la rupture menaça la nation et quand vint le temps d'affranchir quatre millions d'esclaves, Dieu suscita un autre brave et noble esprit en la personne d'Abraham Lincoln qui brisa les chaînes des esclaves et préserva l'unité de la nation.

Cependant la nation, en tant que nation, n'a pas et n'a jamais eu le droit de prétendre à la providence divine. Les directions providentielles dans quelques-unes de ses affaires ne l'ont été que dans l'intérêt du peuple de Dieu. La nation, comme nation, est sans Dieu et sans espoir de perpétuité lorsque, par elle, Dieu aura servi ses propres sages desseins pour son peuple : jusqu'à ce qu'il ait rassemblé « ses élus ». Alors, les vents de la grande tribulation pourront souffler sur elle, comme sur les autres nations ; parce que, comme elles, elle est l'un des « royaumes de ce monde » qui doit faire place au Royaume du cher Fils de Dieu.

Tandis que les conditions des masses de la population sont ici beaucoup plus favorables que dans n'importe quel autre pays, il y a ici parmi les classes plus pauvres une appréciation du confort et des droits et des privilèges individuels qui n'existe pas au même degré dans aucun autre pays. Dans ce pays, du milieu de ses plus humbles citoyens, imbus de l'esprit de ses institutions (l'esprit de

liberté, d'ambition, de travail et d'intelligence) sont sortis nombre des hommes d'état les plus sages et les meilleurs : présidents, législateurs, hommes de loi, juristes et hommes distingués de tous postes. Ici, aucune aristocratie héréditaire n'a joui du monopole des postes de confiance ou de profit, mais l'enfant du plus humble voyageur peut aspirer aux prix d'honneur, à la richesse et à la promotion et les obtenir. A quel écolier américain n'a-t-on pas fait allusion à la possibilité de devenir un jour le président du pays ? En fait, on a considéré qu'il était possible à la jeunesse américaine de parvenir dans son avenir à tous les talents acquis des grands hommes, de tout rang et de toute condition. Rien dans l'esprit de ses institutions n'a jamais réfréné une telle ambition, mais, au contraire, pareille ambition a toujours été stimulée et encouragée. Le fait d'avoir ces voies d'accès ouvertes aux postes les plus élevés comme à toutes les positions intermédiaires d'honneur et de confiance dans la nation a eu comme influence l'élévation du peuple tout entier, de la couche sociale la plus basse à celle la plus élevée. Cette influence a stimulé le désir de s'instruire et de se cultiver aussi bien que les exigences de l'instruction et de la culture. Le système d'école gratuite (publique — Trad.) a largement répondu à cette exigence, en amenant toutes les classes de la nation en communication intelligente au moyen de la presse quotidienne, des livres, des périodiques, etc., les rendant ainsi capables, en tant qu'individus, de comparer des notes et de juger eux-mêmes sur toutes les questions d'intérêt, et en conséquence, d'exercer leur influence dans les affaires nationales par l'usage de leur vote.

Un peuple souverain, élevé ainsi à la dignité et amené à apprécier les droits de l'homme, est naturellement l'un des premiers à résister, et cela de la manière la plus déterminée, à toutes tendances apparentes de réfréner son ambition ou à restreindre ses actions. Même maintenant, malgré l'esprit libéral de ses institutions et les avantages

considérables qu'elles ont conférés à toutes les classes de la nation, l'intelligence des masses commence à discerner les influences qui sont à l'œuvre pour les amener avant longtemps à l'asservissement, pour les dépouiller de leurs droits d'hommes libres et pour les priver des bénédictions de la nature féconde.

Le peuple américain est en train de se rendre compte du danger qui menace ses libertés, et, à cause d'un tel danger, de l'action à mener avec l'énergie qui l'a toujours caractérisé d'une manière marquante dans chaque branche de l'industrie et du commerce, bien que les causes réelles de ce danger ne soient pas assez clairement discernées par les masses pour diriger leur énergie avec sagesse. Il voit seulement que la concentration des richesses appauvrit la masse, exerce son influence sur la législation de manière à accumuler davantage encore la richesse et le pouvoir entre les mains d'une minorité dont le pouvoir se prouvera tôt ou tard aussi despotique et aussi implacable que n'importe quel despotisme du Vieux Monde. Tandis que ceci n'est que trop vrai, hélas ! il existe un autre danger. Un despotisme religieux, dont la tyrannie odieuse peut être jugée le mieux par les récits des jours passés de sa puissance, menace également ce pays. Ce danger est le « *Romanisme* » [ou Catholicisme romain — Trad.] (*). Pourtant, ce danger n'est pas discerné en général, car Rome opère ses conquêtes par ruse et par basses flatteries. Elle professe une grande admiration pour les libres institutions et l'autonomie [« *self-government* » — Trad.] des Etats-Unis ; elle courtise et flatte les « hérétiques » protestants qui forment une si grande proportion de la population intellectuelle, et les appelle maintenant ses « frères séparés », pour qui elle a une « affection impérissable », et, cependant, au même moment, elle étend sa main gluante sur le système d'école publique dont elle

(*) Vol. II, chapitre 10.

voudrait ardemment faire son agent pour propager ses doctrines et étendre son influence. Elle est en train de faire sentir son influence dans les cercles à la fois politiques et religieux, et l'incessante marée de l'immigration vers ce pays est en majorité composée de ses sujets.

Le danger du Romanisme pour ce pays avait déjà été prévu par La Fayette qui, bien que lui-même catholique romain, aida à gagner la liberté de ce pays, liberté qu'il admirait grandement. Il déclara : « Si jamais les libertés du peuple américain sont détruites, elles le seront par les mains du clergé catholique romain ». Ainsi discernons-nous de graves dangers provenant de la concentration des richesses, du « romanisme » et de l'immigration.

Mais, hélas ! le remède que les masses appliqueront éventuellement sera pire que le mal. Lorsque la révolution sociale éclatera dans ce pays, elle se manifesterá avec toute la violence que l'énergie des Américains et leur amour de la liberté peuvent déployer. C'est pourquoi il n'est en aucune façon raisonnable d'espérer que ce pays-ci échappera au sort de toutes les nations de la chrétienté. Comme tout le reste, il est destiné à s'effondrer dans la dislocation, le renversement et l'anarchie. Il fait aussi partie de Babylone. L'esprit de liberté, favorisé ici depuis plusieurs générations, menace déjà de provoquer des émeutes avec une violence et une rapidité inconnues dans le vieux monde, et qui ne seraient pas réprimées par des gouvernements monarchiques aux moyens plus puissants.

Beaucoup de riches discernent cela, et dans une certaine mesure, craignent que les troubles menaçants puissent culminer ici d'abord. Cela est manifeste comme le montre par exemple l'extrait de *The Sentinel* de Washington (D.C.) paru il y a quelques années :

« L'EMIGRATION DES ETATS-UNIS : M. James Gordon Bennett, propriétaire de *The New York Tribune*, dit le *National Watchman*, a vécu si longtemps en Europe qu'on le considère comme un étranger. M. Pulitzer, propriétaire

du *New York World*, dit-on, a établi sa résidence permanente en France. Andrew Carnegie, le roi millionnaire du fer, a acheté un château en Ecosse et en fait sa demeure. Henri Villard, le magnat du Chemin de fer du Nord, a vendu ses propriétés et il est parti d'une manière définitive en Europe avec environ 8 000 000 de dollars. W.W. Astor a déménagé de New York à Londres, où il a acheté une magnifique résidence, et il a fait les démarches pour devenir sujet britannique. M. Van Alen, qui s'est assuré récemment l'ambassade en Italie en versant une contribution de 50 000 \$ au fonds de la campagne démocratique, est un étranger à toutes fins utiles, et il déclare que ce pays-ci ne convient pas à la vie d'un gentleman ».

Pourtant, c'est en vain que l'on cherchera protection et sécurité dans l'un quelconque des royaumes de ce monde. Tous tremblent maintenant de peur et de crainte, et se rendent compte de leur incapacité de faire face aux puissantes forces contenues avec lesquelles ils auront affaire lorsque arrivera la terrible crise. Alors vraiment : « La hauteur de l'homme sera humiliée, et l'élévation des hommes sera abaissée ». « En ce jour [maintenant si proche — à la porte même] l'homme jettera ses idoles d'argent et ses idoles d'or... aux taupes [Darby : « rats »] et aux chauves-souris, pour entrer dans les fentes des rochers et dans les creux des escarpements, de devant la terreur de l'Eternel et de devant la magnificence de sa majesté, quand il se lèvera pour frapper d'épouvante la terre » — Esaïe 2 : 17-21.

Alors « toutes les mains deviendront faibles, et tous les genoux se fondront en eau. Ils se ceindront de sacs, et le frisson les couvrira ; la honte sera sur tous les visages, et toutes leurs têtes seront chauves. Ils jetteront leur argent dans les rues, et leur or sera rejeté comme une impureté ; leur argent ni leur or ne pourra les délivrer au jour de la fureur de l'Eternel ». — Ezéch. 7 : 17-19.

La protection que n'importe quel gouvernement peut offrir, sera de peu d'utilité lorsque les jugements de l'Eternel et les fruits de leur folie seront précipités sur eux tous.

Dans l'orgueil de leur puissance, ils ont « amassé la colère dans le jour de la colère » ; ils ont égoïstement recherché l'élévation de quelques-uns, et ont été sourds aux cris des pauvres et des miséreux, et leurs cris sont parvenus aux oreilles du Seigneur des armées qui a épousé leur cause et déclare : « Je punirai le monde pour sa malice, et les méchants pour leur iniquité ; et je ferai cesser l'orgueil des arrogants et j'abattraï la hauteur des hommes fiers. Je ferai qu'un mortel sera plus précieux que l'or fin, et un homme plus que l'or d'Ophir ». — Es. 13 : 11, 12.

Ainsi sommés-nous assurés que la providence de l'Eternel qui gouverne tout, apportera dans la catastrophe finale la délivrance aux opprimés. La vie des masses ne sera plus alors sacrifiée, et les inégalités sociales d'aujourd'hui n'existeront plus.

En vérité, notre époque est bien le temps prédit de la détresse des nations dans la perplexité. La voix des masses mécontentes est bien symbolisée par le mugissement de la mer, et les hommes réfléchis rendent l'âme de frayeur à cause de l'effroyable calamité que, maintenant, tous peuvent voir s'avancer avec rapidité, car les puissances des cieux (les pouvoirs dirigeants actuels) sont terriblement ébranlées. A vrai dire, certains, instruits par ces signes, et se rappelant ce passage biblique : « Voici, il vient avec les nuées », commencent déjà à suggérer que le Fils de l'homme est *présent*, bien qu'ils se méprennent grandement sur le sujet et sur le remède de Dieu.

Le Professeur Herron, dans une conférence donnée à San Francisco sur « Le Réveil chrétien de la Nation » — déclara : « CHRIST EST ICI ! ET LE JUGEMENT A LIEU AUJOURD'HUI ! Notre conviction sociale du péché — la main pesante de Dieu sur la conscience — le montre ! Les hommes et les institutions sont jugés par ses enseignements ! ».

Cependant, au milieu de tout cet ébranlement de la terre (la société organisée) et des cieux (les puissances

ecclésiastiques), ceux qui, dans cette secousse, discernent l'exécution du plan divin des Ages, se réjouissent, assurés qu'ils sont que cet ébranlement terrible sera le dernier que la terre aura jamais eu, ou dont elle aura jamais besoin. Comme l'Apôtre nous l'assure, ce terrible ébranlement signifie la *disparition* de toutes ces choses qui sont ébranlées, secouées — le renversement total de l'ordre de choses actuel — afin que ces choses qui ne peuvent être ébranlées — le Royaume de Dieu, le Royaume de lumière et de paix — puisse subsister. Car notre Dieu est un feu consumant. Dans sa colère, il consumera tous les systèmes d'iniquité et d'oppression, et il établira fermement la vérité et la droiture sur la terre.

LE CRI DE « PAIX ! PAIX ! QUAND IL N'Y A PAS DE PAIX »

Malgré le jugement manifeste de Dieu sur toutes les nations, malgré le fait que l'ampleur de la déposition d'une foule de témoins exerce une pression avec une logique irrésistible contre le présent ordre de choses tout entier, et que le verdict et le châtiment sont anticipés avec une épouvante presque universelle, il en est qui dissimulent mal leurs craintes par les cris de « Paix ! Paix ! » quand il n'y a pas de paix.

Une telle proclamation, entonnée par toutes les nations de la chrétienté, résulta de la grande parade navale à l'occasion de l'inauguration du Canal de la Baltique. L'idée du canal fut lancée par le grand-père de l'actuel Empereur allemand, et les travaux furent commencés par son père, tant au profit du commerce de l'Allemagne qu'à celui de sa marine. L'Empereur actuel a foi en l'épée comme d'un remède infaillible pour garantir la paix, et il a également confiance dans les canons et la poudre à canon qui soutiennent cette épée. Aussi a-t-il pris la décision de profiter de l'inauguration du canal achevé pour faire une éclatante proclamation internationale de

paix, et un déploiement grandiose des forces sur lesquelles elle doit reposer. En conséquence, il invita toutes les nations à se faire représenter par des navires de guerre (des pacificateurs) à la grande revue navale du Canal de la Baltique, le 20 juin 1895.

Répondant à cette invitation, plus de cent forteresses flottantes d'acier s'y rendirent ; une vingtaine d'entre elles étaient des « cuirassés » (techniquement ainsi appelés) géants, tous complètement armés et tous capables de filer à une vitesse d'au moins dix-sept « miles » à l'heure [31,500 km environ — Trad.].

Le *Spectator* de Londres déclara :

« Il est difficile de se faire une idée d'une telle concentration de forces qui aurait pu, en quelques heures, anéantir le plus grand port du monde, ou envoyer toutes les flottes de commerce du monde réunies au fond de l'océan. En réalité, il n'y a rien sur les côtes du monde qui puisse même prétendre à résister à une telle force, et l'Europe considérée comme un tout, peut réellement se déclarer à la fois inattaquable en mer et irrésistible... La flotte concentrée à Kiel représentait probablement au plus haut point la force combattante la plus puissante, pourvu que le combat ne durât jamais plus longtemps que ses réserves d'explosifs ».

Le coût de ces navires de guerre et de leurs armements s'était monté à des centaines de millions de dollars. Une seule salve, tirée simultanément par 2 500 canons, consuma en un instant, en poudre, la valeur de milliers de dollars, et la réception des distingués invités coûta au peuple allemand 2 000 000 de dollars. Le discours de l'Empereur allemand et ceux des représentants étrangers portèrent sur « la nouvelle ère de paix » introduite par l'ouverture du grand canal et par la coopération des nations dans la revue navale. Cependant, les beaux discours, et le puissant grondement du canon par lesquels rois et empereurs proclamaient « Paix ! Paix ! » tout en menaçant de représailles quiconque la refuserait sous leurs conditions, ne furent pas interprétés par le peuple comme étant

l'accomplissement du message prophétique de « Paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes ». Cela n'eut aucun effet apaisant sur les éléments socialistes, ne suggéra aucune panacée pour apaiser les désordres sociaux, pour alléger les soucis ou diminuer les fardeaux des masses des pauvres et des malheureux ; cela ne donna aucune assurance de bonne volonté sur la terre, ni n'indiqua comment on pouvait s'assurer et maintenir cette bonne volonté, soit entre les nations, soit entre gouvernements et peuples. Ce fut dès lors une grande comédie — un grand mensonge national impudent, et c'est ainsi que le considéra le peuple.

Le *Spectator* de Londres exprima les sentiments des gens réfléchis à propos de ce déploiement dans le commentaire suivant :

« L'ironie de la situation est très amère. Ce fut un grandiose festival de paix et d'industrie constructive, mais son titre de gloire le plus élevé fut la présence des flottes préparées au prix des plus grands sacrifices d'argent et d'énergie, uniquement pour la guerre et la destruction. Un cuirassé n'a aucun sens, sauf celui d'être un puissant engin de carnage. Une seule phrase peut décrire pleinement la grandeur de cette flotte « pacifique » : c'est qu'elle pourrait détruire en un jour n'importe quel port sur la terre ou couler au fond de la mer les navires marchands du monde qui seraient rassemblés devant ce port. Et quels abîmes de haine humaine se cachaient sous toute cette belle manifestation d'amitié humaine ! L'une des escadres était française, et ses officiers aspiraient à venger sur l'Empereur exultant le démembrement de leur pays. Une autre était russe, et ses amiraux ont dû être conscients que leur grand ennemi et rival était la Puissance qu'ils étaient en train d'honorer d'une manière si ostensible et que, la veille seulement, ils avaient violé des règlements touchant la marine pour complimenter le plus tenace et le plus dangereux adversaire de l'Empereur. Une troisième était autrichienne ; son maître avait été chassé du territoire qui a servi à faire le canal, et il a été dupé sur son demi-droit dans la province à travers laquelle le canal serpente dans toute sa longueur. Il y avait aussi des bateaux du Danemark duquel Holstein avait été arraché

par ses propriétaires actuels, et de la Hollande où chaque homme craint qu'un jour ou l'autre l'Allemagne, par une autre conquête, s'empare, d'un seul coup, des colonies, du commerce et d'un avenir outre-mer. L'Empereur a parlé de paix, les amiraux ont espéré en la paix, les journaux dans le monde ont déclaré en chœur que c'est la paix, mais tout dans ce déploiement parle de la guerre à peine terminée, ou, dans un avenir assez rapproché, de la guerre à venir. Jamais il n'y eut dans ce monde un cérémonial aussi grandiose, ou aussi complètement pénétré d'insincérité ».

Voici ce qu'en dit l'*Evening Post* de New York :

« Dans ce rassemblement même de navires de guerre, se manifeste un esprit qui n'a certes rien de pacifique. Chaque puissance envoie ses plus grands vaisseaux de guerre et ses canons les plus lourds, non pas simplement pour faire acte de courtoisie, mais également pour « montrer les dents » sur la scène internationale. La marine britannique envoie dix de ses plus puissants vaisseaux simplement comme un spécimen de ce qu'elle a en réserve, avec l'air de quelqu'un disant : « Ecoutez à temps l'avertissement, O nations, et ne provoquez pas la maîtresse des mers ». Les escadres, française et russe, font de manière semblable, leur « froncement de sourcils » le plus vilain possible, de crainte que l'hôte Guillaume, abusant de la partie de plaisir ne fasse trop d'avances amicales. Nos propres navires américains se joignent à la flotte avec le sentiment animant sans doute plus d'un officier et plus d'un marin à bord qu'il est temps que les Européens hautains apprennent qu'il y a, de l'autre côté de la mer, une puissance navale qui s'élève et avec laquelle ils feraient bien de ne pas jouer.

« Un air spécial d'« opéra bouffe » s'attache à la présence des Français et des Russes. Comme grands amateurs de paix internationale, et en particulier comme « amis » (« lovers » — Trad.) de l'Allemagne, ils sont vraiment comiques. Dans certaines régions de France, la fureur est grande à ce sujet...

« Cependant, l'insincérité la plus frappante de toutes doit être trouvée dans l'inauguration du Canal de Kiel même... Il est dédié au « commerce mondial », d'où sa signification internationale, d'où toute cette réjouissance et cette glorification. Mais que pensent réellement du commerce mondial l'Allemagne et la France et toutes les autres

puissances continentales ? Pourquoi, en ce moment même, comme depuis vingt ans, font-elles alors tous leurs efforts pour gêner, empêcher et réduire autant que possible les libres relations commerciales des nations ?

... Tant que cet esprit prohibitif d'hostilité et de jalousie commerciales durera, à moins qu'il ne se détruise lui-même grâce à une absurdité complète, vous pouvez ouvrir autant de canaux inter-océaniques que vous voulez, mais vous ne pouvez persuader des gens sensés qu'il s'agit d'autre chose que d'un manque total de sincérité lorsque vous leur dites que ces canaux signifient de bonnes dispositions internationales et l'amour général de la paix ».

The Chicago Chronicle déclara :

« C'est barbarie la plus pure que ce grand spectacle de Kiel. Donné pour célébrer une œuvre de paix, il prend la forme d'une apothéose de la guerre. Des ennemis mortels s'y rassemblent, déployant leurs armes, tandis qu'ils cachent leur inimitié derrière une amitié forcée. On tire par courtoisie des canons destinés à la guerre. L'Empereur lui-même fait l'éloge de ce déploiement d'armements. « La force armée qui se trouve concentrée dans le port de Kiel », dit-il, « devrait en même temps servir comme symbole de la paix et de la coopération de tous les peuples européens pour le progrès et la défense de la mission civilisatrice de l'Europe ». L'expérience met en doute cette conception. Celui qui possède un fusil désire s'en servir. La nation qui est prête pour la guerre désire faire la guerre. La seule menace sérieuse apour la paix en Europe aujourd'hui est le fait que toutes les nations européennes sont préparées pour la guerre.

« Le creusement du Canal de Kiel fut un service évident rendu à la civilisation ; la manière de le célébrer est un tribut à la barbarie. En théorie, ce canal fut creusé pour encourager le commerce maritime, et la plupart des vaisseaux rassemblés pour célébrer son achèvement étaient du type connu sous le nom de destroyers (destructeurs — Trad.) de commerce ».

D'après *The Saint-Paul Globe*, ce sont la royauté et le privilège plutôt que l'industrie qui furent déployés à Kiel. Il déclara :

« Que vient faire aujourd'hui une flotte de cuirassés pour faire progresser la civilisation ? Quelles sont les flottes-pirates qui doivent être balayées des hautes mers ?

Existe-t-il une nation inférieure et sauvage à laquelle nous pourrions transmettre une influence de la civilisation moderne qui l'éclaire, en braquant sur elle les projecteurs d'une escadre de navires de guerre ? Il n'y a en ce moment qu'une seule agression dans laquelle les nations pourraient de tout cœur unir leurs forces sous le prétexte qu'elles travailleraient ainsi au bénéfice de la civilisation moderne. Cependant, aucun des gouvernements représentés à Kiel n'oserait proposer une alliance armée avec les autres gouvernements dans le dessein de bouter hors d'Europe le Turc affreux et cruel.

« Est-ce qu'un conflit entre les splendides cuirassés, ou entre deux des nations quelconques représentées à Kiel, aiderait d'une manière quelconque la cause de la civilisation ? Est-ce qu'au contraire, ces armements ne sont pas les reliques et les vestiges d'un reste de barbarie ? Les traits caractéristiques les plus barbares de n'importe quelle nation sont ses munitions de guerre. Le dessein de la plupart des munitions que l'Europe fournit avec une telle profusion grâce à des impôts supportés par un peuple surchargé, est de maintenir ce peuple lui-même dans une humble soumission aux pouvoirs qui les dominent ».

Le « Grand spectacle de l'oppression », c'est ainsi que *The Minneapolis Times* appela la démonstration navale de Kiel, ajoutant les commentaires suivants :

« Le fait que l'ouverture de cette magnifique voie d'eau est estimée davantage pour sa valeur militaire que pour ses avantages commerciaux, et qu'elle fut célébrée par le grondement d'artillerie des flottes de guerre du monde qui y étaient rassemblées, est une mise en accusation de la civilisation. Car, en effet, si les prétendues nations « civilisées » du monde ont besoin de pareilles énormes entreprises pour des opérations militaires et de telles formidables flottes qui sont maintenues de nos jours aux dépens du peuple, alors la nature humaine de la race caucasienne ne s'est améliorée en aucune façon depuis l'époque de Colomb ou par la grande découverte qu'il a faite. Si de telles flottes sont nécessaires, alors la liberté est impossible et le despotisme est une condition nécessaire pour la race humaine ».

Cette clameur qui s'élève de toutes les nations, par la bouche de leurs représentants — « Paix ! Paix ! Quand il

n'y a point de paix », rappelle avec force à notre mémoire la parole de l'Eternel par le prophète Jérémie, disant :

« Depuis le petit d'entre eux jusqu'au grand, ils sont tous adonnés au gain déshonnête, et, depuis le prophète jusqu'au sacrificateur, tous usent de fausseté. Et ils ont pansé la plaie de la fille de mon peuple légèrement, disant : Paix ! Paix ! et il n'y avait point de paix. Avaient-ils honte parce qu'ils avaient commis l'abomination ? Ils n'ont eu même aucune honte, ils n'ont même pas connu la confusion ; c'est pourquoi ils tomberont parmi ceux qui tombent ; au temps où je les visiterai, ils trébucheront, dit l'Eternel ». — Jér. 6 : 13-15.

Cette grande proclamation internationale de la paix, qui porte de toute évidence la marque de l'insincérité, nous rappelle avec force les paroles du poète John G. Whittier qui décrivent d'une manière si imagée les conditions actuelles de paix :

« La paix est grande en Europe ! L'ordre règne
Des collines du Tibre aux plaines du Danube ! »
Ainsi disent ses rois et ses prêtres ; ainsi
Déclarent de nos jours les prophètes menteurs.

« Appliquez sur le sol une oreille attentive :
Oyez ! Des marches le bruit qui se rapproche,
Du tir des fusils le claquement meurtrier,
L'alerte de nuit, l'appel de la sentinelle,
L'espion à l'oreille prompte, ici et là,
Des exilés les dernières plaintes qui montent
De la mer polaire et du tropical marais,
Cellule verrouillée, chaînes de la galère,
L'échafaud tout fumant de ses taches de sang !
L'Ordre !... le silence des esclaves qu'on endort !
La paix !... celle du noir cachot et des tombeaux !
Parlez donc, vous, Prince et Kaiser, Prêtre et Tsar !
Si telle est la paix, dites, qu'est-ce que la guerre ?

« Austère messenger de Ton grand jour meilleur
Pour préparer ton chemin avant Ta venue,
De la liberté l'ombre du « Jean-Baptiste »,

Grise, blessée, et vêtue de peaux de bêtes
Doit fouler le désert de ses pieds tout saignants !
Oh ! Puisse sa voix puissante percer l'oreille
Des prêtres et des princes tandis qu'ils entendent
Un cri semblable à celui du voyant hébreu :
« Repentez-vous ! Le Royaume est proche ! ».

(Traduction libre).

" *Mene, Mene, Tekel, Upharsin !* "

.....

EN ce jour, la pseudo-chrétienté, Babylone, —
L'organisation et l'ordre sociaux, —
Est dans ses grands d'Etat et d'église, en personne,
L'objet des jugements publics et mondiaux.

Elle est sous tous rapports pesée en la balance ;
Et ses prétentions et son enseignement,
Clairement excessifs par leur invraisemblance,
Sont alors regardés comme sans fondement.

On l'accuse d'avoir déserté son programme :
Imiter Christ en paix, justice et vérité, —
Alors qu'elle se nomme et surtout se réclame
Du grand Nazaréen et son autorité.

Ce grave manquement et tout ce qu'il suggère,
Inclinant la balance à l'inverse du bien,
Montrent la chrétienté si tristement légère,
Qu'elle n'a de valeur qu'au titre non chrétien.

.....

En vérité, la « mer » d'une anarchie intense
Bientôt assaillira tous les impurs réseaux,
Et Babylone alors, comme une « meule » immense,
Sera violemment jetée au fond des eaux. [Apoc. 18 : 21-D.]

(L. R.)

ETUDE VI

BABYLONE DEVANT LA COUR SUPREME.

SA CONFUSION DANS LE DOMAINE RELIGIEUX.

La véritable Eglise, connue de l'Eternel, n'a point part au jugement frappant Babylone. — L'état religieux de la chrétienté est aussi lamentable que son état politique. — La grande confusion. — C'est au clergé qu'incombe la responsabilité de présenter la défense de la chrétienté. — L'esprit de la grande Réformation est mort. — Les chefs religieux et le peuple dans la même situation. — Accusations portées. — La défense. — Proposition d'une fédération. — Recherche d'une solution. — Les moyens adoptés. — L'esprit de compromission est général. — Le jugement en action contre les institutions religieuses de la chrétienté.

« *Il lui dit : je te jugerai par ta propre parole, méchant esclave* ». — Luc 19 : 22 (D.).

TANDIS que nous examinons ici avec attention le jugement actuel de la grande église prétendue chrétienne (ou église nominale — Trad.), n'oublions pas qu'il existe également une Eglise réelle de Christ, élue, précieuse, consacrée à Dieu et à sa vérité, au milieu d'une génération impie et perverse. Ses membres ne sont pas connus du monde comme un ensemble réuni (« a compact body » — Trad.), mais comme individus, ils sont connus par l'Eternel qui juge non simplement par la vue ou par l'ouïe, mais qui discerne et juge les pensées et les intentions du cœur. Ils peuvent être grandement dispersés, mais qu'ils soient isolés comme « froment » au milieu de l'« ivraie », ou qu'ils soient assemblés avec d'autres, l'œil de Dieu repose toujours sur eux. Eux habitent dans la demeure secrète du Très-Haut (sanctifiés, entièrement mis à part pour Dieu) ; ils reposent à l'ombre du Tout-

Puissant, tandis que les jugements de l'Eternel sont appliqués aux grands systèmes religieux qui portent son nom dans l'infidélité (Ps. 91 : 1, 14-16). Les membres de la classe de l'Eglise réelle n'ont point part au jugement de la grande Babylone, mais après avoir été éclairés, ils ont été appelés à sortir d'elle (Apoc. 18 : 4). Cette classe est décrite et reçoit la bénédiction du réconfort dans les Psaumes 91 et 46. Au sein d'un simple formalisme et d'un simulacre de piété, l'œil vigilant de l'Eternel discerne les fidèles et les conduit dans les gras pâturages et près des eaux tranquilles. Il réjouit leur cœur par sa vérité et par son amour. « Le Seigneur connaît ceux qui sont siens » (2 Tim. 2 : 19) ; ils constituent, dans son estimation, l'Eglise réelle, la Sion que l'Eternel a choisie (Ps 132 : 13-16), et dont il est écrit : « Sion l'a entendu, et s'est réjouie ; et les filles de Juda se sont égayées à cause de tes jugements, ô Eternel ! » (Ps. 97 : 8). L'Eternel les conduira à bon port comme un berger conduit ses brebis. Retenons donc qu'il y a une telle classe, une Eglise réelle, dont chaque membre est connu et aimé de l'Eternel, qu'il nous soit connu ou inconnu. Il faut que ces membres soient ignorés ici-bas, lorsque nous considérons ceux qui prétendent être l'église, et ceux que le monde accepte comme étant l'église, ceux auxquels les prophètes font allusion sous de nombreuses appellations significatives qui désignent la grande église nominale, déchue de la grâce. Il faut qu'il en soit ainsi également quand nous discernons que le jugement de Dieu la frappe dans cette période de la moisson de l'Age de l'Evangile.

S'il est vrai que les pouvoirs civils de la chrétienté sont dans l'anxiété, et que partout se manifeste la détresse des nations, il est non moins certain que la situation religieuse ne présente pas, par contraste, une situation de paix et de sécurité qui puisse apporter l'espoir : le cléricalisme moderne, en effet, comme les nations, est pris au piège dans ses propres filets. Si les nations qui ont semé au vent les semences de l'iniquité, sont sur le point de récolter une

abondante moisson dans un tourbillon d'affliction, de son côté la grande église nominale, la chrétienté ecclésiastique, qui a participé aux semailles, aura part aussi à la récolte.

Depuis longtemps, la grande église nominale a enseigné les préceptes des hommes au lieu des doctrines bibliques ; méprisant dans une grande mesure la Parole de Dieu comme la seule règle de foi et de vie pieuse, elle a annoncé avec audace des doctrines pleines de contradictions et déshonorantes à l'égard de Dieu ; elle a été infidèle en proportion de la vérité qu'elle avait retenue. Elle a manqué de cultiver et de manifester l'esprit de Christ, et elle s'est laissée envahir par l'esprit du monde. Elle a baissé les barrières de la bergerie, invité les boucs et même encouragé les loups à entrer et à accomplir leur mauvais travail. Il lui a plu de laisser le diable semer l'ivraie parmi le froment, et maintenant, elle se réjouit du produit de ses semailles, du champ florissant d'ivraie. On apprécie bien peu les comparativement rares épis de « froment » qui restent encore, et l'on ne fait guère d'effort pour empêcher qu'ils soient étouffés par l'« ivraie ». Le « froment » a perdu sa valeur sur les marchés de la chrétienté, et le fidèle enfant de Dieu lui-même, comme le fut son Seigneur, se trouve méprisé et rejeté des hommes, blessé dans la maison de ceux qu'il supposait être ses amis. Des formes de piété ont remplacé sa puissance, et des cérémonies fastueuses supplantent considérablement le culte sincère.

Il y a longtemps, des doctrines opposées ont divisé l'église nominale en de nombreuses sectes antagonistes, chacune prétendant être la seule église réelle que le Seigneur et les Apôtres avaient fondée. Ensemble, elles ont réussi à donner au monde une telle déformation du caractère et du plan de notre Père céleste, que beaucoup de gens intelligents s'en détournent ainsi avec dégoût,

méprisent leur Créateur, et même essaient de nier son existence.

L'église de Rome, qui prétend être infaillible, déclare que le dessein divin est de vouer au tourment éternel de feu et de soufre tous les « hérétiques » qui rejettent ses doctrines à elle. Pour d'autres, elle fournit un tourment limité appelé Purgatoire duquel on peut sortir grâce à des pénitences, des jeûnes, des prières, des cierges bénits, de l'encens et des « sacrifices » bien payés de la messe. Ainsi met-elle de côté l'efficacité du sacrifice de réconciliation de Christ, et place-t-elle la destinée éternelle de l'homme entre les mains de prêtres rusés qui prétendent de cette manière posséder le pouvoir d'ouvrir le ciel ou de le fermer à celui qui leur plaît. A la puissance vitale de la piété elle substitue une apparence de piété, et dresse des statues et des tableaux pour les faire adorer par ses fidèles, au lieu d'exalter dans le cœur le Dieu invisible et son cher Fils, notre Seigneur et Sauveur. Elle élève aux honneurs une classe de prêtres qui reçoivent l'ordination des hommes pour régner sur l'église, ce qui est contraire aux enseignements de notre Seigneur : « Mais vous, ne soyez pas appelés : Rabbi ; car un seul est votre conducteur [le christ] et vous, vous êtes tous frères. Et n'appellez personne sur la terre votre père ; car un seul est votre père, celui qui est dans les cieux » (Matt. 23 : 8, 9). En fait, la Papauté présente la contrefaçon la plus complète du vrai christianisme (« Christianity » — Trad.), et elle prétend effrontément être la seule vraie église (*).

Le mouvement de la « Réformation » a éliminé quelques-unes des fausses doctrines de la Papauté et a conduit nombre de personnes hors de ce système inique. Les réformateurs attirèrent l'attention sur la Parole de Dieu et affirmèrent le droit pour chacun de l'étudier en faisant usage de son jugement personnel ; ils reconnurent égale-

(*) Vol. II, chapitre 9 et vol. III, chapitre 3.

ment et nécessairement que chaque enfant de Dieu a le droit de prêcher la vérité sans l'autorisation du pape et des évêques qui prétendent faussement avoir reçu la succession d'autorité des douze apôtres primitifs. Mais bientôt ce bon travail de protestation contre l'église romaine qui est la contrefaçon antichrétienne et inique de la véritable Eglise, fut neutralisé par l'esprit du monde. Bientôt, les protestants, comme on les appelait, formèrent de nouvelles organisations qui, avec les vérités qu'elles avaient trouvées, perpétuèrent nombre des erreurs anciennes auxquelles elles en ajoutèrent quelques nouvelles, et cependant, chacune d'elle continua à détenir une petite vérité. Il en résulta un mélange hétéroclite de credo en contradiction les uns avec les autres, avec la raison et avec la Parole de Dieu. Et comme l'énergie d'investigation de la période de la Réformation s'éteignit bientôt, ces credo se fossilisèrent rapidement, et sont ainsi demeurés jusqu'à ce jour.

On a consacré largement temps et talents pour établir et perpétuer ces systèmes de doctrines erronées qu'on se plaît à appeler « théologie systématique ». Ses savants ont écrit de volumineux ouvrages pour que d'autres les étudient au lieu d'étudier la Parole de Dieu ; pour atteindre ce but, on a fondé des séminaires de théologie bien dotés d'où sont sortis de jeunes hommes, instruits dans leurs erreurs et qui sont allés les enseigner au peuple et le convaincre. Le peuple, lui, qui a appris à considérer ces hommes comme des ministres désignés par Dieu, comme des successeurs des apôtres, a accepté leurs affirmations sans sonder les Ecritures comme le faisaient les nobles Béréens, au jour de Paul, afin de voir si les choses qu'on leur enseignait étaient bien exactes (Actes 17 : 11).

Mais, à présent, la moisson de toutes ces semences est arrivée, le jour de rendre des comptes, et grande est la confusion, la perplexité de l'église nominale tout entière, et particulièrement du clergé ; c'est à lui qu'incombe la responsabilité de diriger la défense dans ce jour de juge-

ment, en présence de beaucoup d'accusateurs et de témoins, et, si possible, de trouver quelque remède pour sauver d'une destruction complète ce qu'il considère comme l'église réelle. Cependant, dans leur confusion présente, et dans le désir de toutes les sectes de vivre en bonne harmonie les unes avec les autres par raison de politique, les ecclésiastiques ont presque cessé de considérer leur secte particulière comme la seule vraie église, et parlent des autres sectes comme diverses « branches » de l'unique église, malgré leurs credo contradictoires qui, bien entendu, ne peuvent être tous vrais.

C'est un fait lamentable, hélas ! que dans cette heure critique, l'esprit salulaire de « La Grande Réformation » soit mort. Le protestantisme n'est plus une protestation contre l'esprit de l'antichrist, ni contre le monde, la chair ou le diable. Ses credo, en guerre avec la Parole de Dieu, avec la raison, et les uns avec les autres, et illogiques avec eux-mêmes, il cherche à les dérober à l'examen public. Ses volumineux ouvrages de théologie ne sont que du combustible pour alimenter le feu de ce jour du jugement de la chrétienté. Ses principaux séminaires de théologie sont des foyers d'incrédulité répandant la contagion partout. Ses grands hommes tels que ses évêques, ses docteurs en théologie, ses professeurs de théologie, ainsi que beaucoup de ses ecclésiastiques éminents et influents dans les grandes villes, deviennent les conducteurs d'une incrédulité déguisée. Ils cherchent à saper et à détruire l'autorité et l'inspiration des Ecritures sacrées, à supplanter par la théorie humaine de l'évolution, le plan de salut révélé dans la Bible. Les églises protestantes cherchent à s'allier, à imiter l'église de Rome ; elles recherchent ses faveurs, louent ses méthodes, cachent ses crimes, et ce faisant, s'allient avec elle en esprit. Elles agissent également de plus en plus en étroite conformité avec l'esprit du monde en toutes choses, imitant sa vaine pompe et sa vaine gloire auxquelles elles prétendent avoir renoncé. Remar-

quez l'ostentation extravagante dans l'architecture des églises, dans leurs décorations, dans leur ameublement ; tout ceci a conduit ces églises à contracter de grosses dettes, c'est pourquoi elles ont constamment recours à la mendicité et à tout autre moyen pour se procurer l'argent ainsi nécessaire.

Une remarquable déviation dans ce sens, ce fut dans l'église méthodiste de l'Avenue Lindell à Saint-Louis (Mo.), l'introduction d'une œuvre d'art représentant « la nativité » par R. Bringham. Elle est sculptée dans un bas-relief au-dessus de l'autel, du grand orgue et de la tribune du chœur. L'œuvre d'art forme un arc de quarante-six pieds de long [14 m environ — Trad.] sur cinquante de haut [15,24 m environ — Trad.], et chaque personnage est de grandeur naturelle. Au point le plus élevé de l'arc se trouve le personnage de la Vierge, se tenant droit avec l'enfant Jésus dans ses bras. Prenant leur vol à partir de ces deux personnages, deux autres montrent des séraphins avec des trompettes, proclamant le couronnement. De chaque côté de l'arc, une multitude d'anges montent toutes ailes déployées et adorent. A chaque pied de l'arc se trouve un personnage représentant un ange tenant un rouleau orné de guirlandes ; celui de gauche porte l'inscription : « Paix sur la terre », et celui de droite : « Bonne volonté aux hommes ». Pour ajouter plus d'effet, le bas-relief est monté sur un ébrasement à un angle de 45° incliné vers la congrégation, de façon à mettre en un relief plus vigoureux la partie élevée de l'étude et augmenter les ombres en proportion.

Quelle approbation n'y voyons-nous pas, non seulement de l'esprit d'ostentation extravagante, mais également du culte des idoles de l'église de Rome ! Notez aussi que certaines églises disposent de salles de billard ; certains ministres sont même allés au point de recommander l'introduction de vins légers, et dans certaines localités,

on autorise généreusement des représentations de comédies de salon, et des jeux.

Dans bien des cas, les ouailles sont devenues les instruments dociles du clergé, et à son tour, celui-ci s'est généreusement inspiré des goûts et des préférences des paroissiens mondains et influents. Les gens ont abandonné leur droit et leur devoir d'user de leur jugement personnel ; ils ont cessé de sonder les Ecritures pour établir ce qui est vérité, et de méditer sur la loi de Dieu pour discerner ce qui est droit. Ils sont indifférents, mondains, amis du plaisir plus que de Dieu : ils sont aveuglés par le dieu de ce monde et prêts à être conduits dans n'importe quel système qui sert leurs ambitions et désirs mondains actuels. De son côté, le clergé encourage cet esprit et se prête à lui pour conserver ses avantages temporels personnels. Si, en effet, ces organisations religieuses venaient à sombrer, les positions et les revenus, le prestige et les honneurs du clergé enflé d'orgueil s'effondreraient avec elles. C'est pourquoi il est aussi soucieux de perpétuer les institutions du christianisme nominal maintenant, que l'étaient les Scribes et les Pharisiens et les Docteurs de la Loi de perpétuer le judaïsme, et cela pour les mêmes raisons (Jean 11 : 47, 48, 53 ; Actes 4 : 15-18). A cause de leurs préjugés et de leurs ambitions mondaines, des chrétiens sont aussi aveuglés quant à la lumière de la nouvelle dispensation qui point, que l'étaient les Juifs au premier avènement du Seigneur quant à la lumière de la dispensation évangélique qui pointait alors.

ACCUSATIONS PORTÉES CONTRE LE CLÉRICALISME

Les accusations portées contre l'église chrétienne de nom sont les sentiments du monde et des Chrétiens qui s'éveillent, à la fois au sein de Babylone et au-delà de ses limites territoriales. Soudainement, au cours des cinq dernières années surtout, l'attention du monde entier s'est

portée sur la prétendue église chrétienne mise bien en vue pour la critique. Cette critique est si prédominante que nul ne peut manquer de l'entendre ; elle est dans l'air même ; on l'entend dans les conversations privées, dans les rues, dans les trains, dans les ateliers et dans les magasins ; elle inonde le monde par la presse quotidienne, elle est un sujet vivant dans tous les journaux les plus importants, profanes ou religieux. Les chefs de l'église reconnaissent bien que cette critique générale ne signifie rien de bon pour ses institutions, et ils sentent la nécessité de la combattre promptement et sagement (selon leurs propres idées), s'ils veulent préserver leurs institutions du danger qui les menace.

L'église chrétienne de nom est accusée (1) d'être *en contradiction avec elle-même*. Le monde même remarque la différence considérable qui existe entre ce qu'elle prétend être son modèle de doctrine, la Bible, et ses credo à elle qui sont en contradiction avec la Bible, et à beaucoup d'égards, absurdes. La doctrine blasphématoire du tourment éternel est repoussée avec mépris et ne peut plus désormais servir à faire entrer les hommes dans l'église par la crainte ; il y a quelque temps, la secte presbytérienne et d'autres sectes calvinistes se sont trouvées dans une véritable tempête de critiques de leurs vénérables credo, et sont terriblement ébranlées. En raison des longues discussions sur le sujet et les tentatives désespérées de la part du clergé pour se défendre, tout le monde est au courant. Il est tout à fait évident que la tâche de la défense est des plus fastidieuses, et qu'elle serait heureuse de s'en débarrasser, mais le clergé ne peut l'éviter et doit assumer cette défense le mieux qu'il peut. Le Rév. T. De Witt Talmage s'est fait l'écho des sentiments qui prévalent parmi ce clergé, disant :

« J'aurais souhaité que cette malheureuse controverse au sujet de la confession de foi n'ait pas été *imposée* à l'église, mais puisqu'il en est ainsi maintenant, je dis « Finissons-en, et ayons un credo nouveau ».

A une autre occasion, le même monsieur dit :

« Je déclare, une fois pour toutes, que toute cette controverse à travers la chrétienté est diabolique et satanique. Une tentative des plus diaboliques se poursuit pour diviser l'église ; si on ne l'arrête pas, il s'ensuivra pour la Bible un mépris égal à celui qu'on a pour un almanach de 1828 qui dit ce qu'était le temps six mois auparavant et dans quel quartier de la lune il vaut mieux semer des navets.

« Quelle position prendrons-nous face à ces controverses ? Restons à l'écart. Pendant que ces tumultes religieux sont au loin, restez chez vous et vaquez à vos occupations. Voyons ! Comment voulez-vous qu'un homme qui ne mesure que cinq ou six pieds [1,52 m à 1,82 m — Trad.] puisse passer à gué à travers un océan de mille pieds [300 m environ — Trad.] de profondeur ?... Les jeunes gens qui entrent maintenant dans le ministère sont lancés dans la brume la plus épaisse qui ait jamais couvert une côte. Les questions que les docteurs (en théologie) essaient de trancher ne le seront qu'*au jour qui suivra le jour du jugement* ».

Cela est très vrai ; *le jour après ce jour du jugement* verra toutes ces questions perplexes résolues, et la vérité et la droiture établies sur la terre.

Le caractère fastidieux de la tâche de la défense et la crainte de l'issue de la controverse furent également exprimées avec beaucoup de force dans une résolution des membres du clergé presbytérien réunis à Chicago, peu de temps après que vinrent les convocations au jugement. Voici la résolution :

« *Décidons* : Que nous considérons avec tristesse les controverses qui troublent notre église bien-aimée comme nuisibles à sa réputation, à son influence et à son utilité ; que si elles continuent, elles peuvent provoquer un désastre, non seulement pour l'œuvre de notre église, mais pour notre christianisme commun. Nous conseillons donc ardemment à nos frères, que d'une part, ils évitent d'appliquer de nouvelles épreuves d'orthodoxie, l'emploi rude de la force et la répression d'une recherche honnête et pieuse de la vérité, et que, d'autre part, nous conseillons instamment à nos frères de ne pas imposer à l'église des théories non vérifiées, d'éviter les questions de discussion douteuse, et en particulier là où elles ont, ou, dans certaines circons-

tances, pourraient avoir une tendance à ébranler la foi de ceux qui ne sont pas versés dans les Saintes Ecritures. *Par égard pour notre église et pour tous ses précieux intérêts et ses activités, nous sollicitons ardemment une trêve et la cessation du litige ecclésiastique ».*

The Presbyterian Banner a publié également l'allusion suivante qu'elle y fait avec tristesse, et qui contient quelques aveux remarquables de la condition malade de l'église presbytérienne. On lit :

« Un tapage ou une alerte dans un hôpital ou dans un asile pourrait se prouver funeste à quelques-uns de ses pensionnaires. Dans une institution charitable, un monsieur d'un certain âge s'amusa quelque temps à battre le tambour avant le lever du soleil. En fin de compte, les autorités prièrent ce « charmant frère » d'emmener son instrument à une distance respectueuse. Ceci explique pourquoi des pasteurs sérieux s'alarment lorsque des troubles s'élèvent dans l'église. *L'église est comme un hôpital où sont assemblés des malades du péché qui, dans un sens spirituel, sont fiévreux, lépreux, paralytiques, blessés et à demi-morts.* Un trouble, tel que la cruelle confusion actuelle qui règne dans certains séminaires de théologie, pourrait détruire certaines âmes qui traversent actuellement une crise. Le Prof. Briggs voudrait-il marcher doucement et retirer son tambour ? ».

L'église nominale est accusée (2) de manquer grandement de piété et de sainteté qu'elle prétend avoir, bien qu'on admette que quelques âmes vraiment pieuses se trouvent encore ici et là parmi les humbles. En vérité, le simulacre et l'hypocrisie s'imposent, et la richesse et l'arrogance montrent assez que les pauvres ne sont pas les bienvenus dans les temples terrestres érigés au nom de Christ. Les masses l'ont compris et ont examiné dans leurs Bibles pour voir si tel était l'esprit du grand Fondateur de l'église ; et là elles ont appris que l'une des preuves qu'il donna de sa qualité de Messie était que « l'évangile était annoncé aux pauvres » et qu'il dit à ses disciples : « Les pauvres, vous les avez toujours avec vous », et qu'ils ne devaient avoir aucune préférence pour l'homme ayant un anneau d'or au doigt et revêtu de beaux vêtements, etc.

Elles ont aussi trouvé la règle d'or et elles l'ont appliquée à la conduite de l'église, collectivement et individuellement. Ainsi, à la lumière de la Bible, elles concluent rapidement que l'église est déchue de la grâce. La conclusion est si manifeste que ses défenseurs se trouvent couverts de confusion.

L'église nominale est accusée (3) de manquer d'accomplir ce qu'elle a prétendu être sa mission, savoir : convertir le monde au christianisme. Comment le monde a-t-il découvert que le moment est arrivé où le travail de l'église devrait montrer quelques signes d'achèvement ? Cela paraît inexplicable ; néanmoins, de même qu'à la fin de l'Age judaïque tous les hommes étaient dans l'attente de quelque grand changement qui devait s'accomplir (Luc 3 : 15), ainsi, maintenant, à la fin de l'Age de l'Evangile, tous les hommes sont dans une attente semblable. Ils se rendent compte que nous sommes dans une période de transition, et que l'horoscope du 20^e siècle est rempli de terreurs et d'avertissements de grands changements révolutionnaires. L'inquiétude actuelle a été exprimée avec force par l'Hon. Henry Grady, dans un éloquent discours devant les sociétés de l'Université à Charlottesville (Va.).

Voici ce qu'il déclara : « Nous sommes au point du jour... Les étoiles fixes disparaissent insensiblement du ciel et nous marchons à tâtons dans une lumière incertaine. Avec la nuit sont venues des formes étranges. Des chemins anciens se sont évanouis, des routes nouvelles égarent, et des champs qui s'élargissent s'étendent à perte de vue. L'agitation de l'aube nous fait marcher de long en large, mais le Doute s'étend au sein de la confusion, et même sur les sentiers battus, des foules mouvantes sont arrêtées, et à travers des ténèbres les sentinelles crient : « Qui va là ? ». Dans l'obscurité du matin, des forces terribles sont à l'œuvre. Rien n'est ferme ou approuvé. Les miracles du présent démentent les simples vérités du passé. L'église est assiégée au-dehors et trahie au-dedans. A l'arrière-plan des tribunaux se consume la torche de l'émeutier et se dessine la potence des anarchistes. Le gouvernement est l'enjeu des partisans et la proie des pilliers. Le négoce

est inquiet sous l'étreinte du monopole, et le commerce enchaîné par la limitation. Les villes sont surpeuplées et les campagnes sont désertées. La splendeur rayonne du château et la misère se tapit dans la chaumière. La fraternité universelle disparaît, et le peuple se divise en classes sociales. Le « sifflet » désapprobateur du nihiliste inquiète les bien-nantis, et le grondement de la populace se fait entendre en public ».

Il est impossible à l'église de nier que la fin de l'Age est arrivée, le jour du règlement des comptes, car, qu'elle discerne ou non le temps à la lumière de la prophétie, les faits du jugement lui sont imposés, et le résultat en sera discerné avant la fin de cette période de la moisson.

LE MONDE ECCLÉSIASTIQUE PREND POSITION
ET INDIRECTEMENT REND LES COMPTES DE L'ÉGLISE

L'église sait que les yeux du monde entier sont tournés vers elle, que d'une manière ou d'une autre, on a découvert que, si sa mission a été comme elle l'a prétendu, de convertir le monde, le temps était venu où ce travail devrait être sinon complètement achevé, du moins sur le point de l'être, et qu'en somme, en dépit de ses déclarations publiques, elle diffère bien peu du monde.

Ayant considéré que telle est sa mission actuelle, elle a perdu de vue le véritable dessein de cet Age de l'Évangile, à savoir : « prêcher cet évangile du royaume dans la terre habitée tout entière, *en témoignage* à toutes les nations », aider à proclamer l'appel et à assister à la préparation d'un « petit troupeau » qui constituera (avec le Seigneur) ce Royaume millénaire lequel bénira alors toutes les familles de la terre (Matt. 24 : 14 ; Actes 15 : 14-17). Elle est placée devant le fait qu'après dix-huit siècles, elle est plus éloignée des résultats (que ses prétentions exigeraient qu'elle eût obtenus) qu'elle ne l'était à la fin du premier siècle. En conséquence, des justifications, des excuses, une vérification des calculs et de nouveaux calculs, le rétablissement des faits, des prédictions extravagantes

de grandes réalisations dans un très proche avenir, sont maintenant à l'ordre du jour. C'est ainsi que, forcée par l'esprit de curiosité et par le désir de vérifier les faits qui caractérisent les temps actuels, elle essaie de se défendre devant ses nombreux accusateurs.

Pour relever l'accusation qui lui est faite d'avoir une doctrine incompatible avec le modèle qu'elle reconnaît, la Bible, nous la voyons grandement perplexe, car elle ne peut nier que ses credo se contredisent. Aussi a-t-elle recours à diverses méthodes que les gens réfléchis ne sont pas lents à discerner comme étant la preuve de sa grande confusion. Toutes les dénominations se cramponnent aux anciens credo parce que ce sont là les cordes par lesquelles elles ont été liées ensemble en organisations distinctes. Les détruire soudainement serait dissoudre les organisations. Cependant, le clergé tout spécialement s'abstient le plus possible d'en parler, car il en est profondément honteux à la lumière pénétrante de ce jour de jugement.

Il en est certains qui sont si honteux de ces credo que, oubliant leur prudence mondaine, ils préfèrent les rejeter tous. D'autres sont plus conservateurs, et pensent qu'il est plus prudent de les abandonner graduellement et de les remplacer petit à petit par de nouvelles doctrines, pour amender, réviser, etc. Chacun connaît les longues discussions qui ont lieu sur la révision des credo presbytériens ; on connaît aussi les tentatives de la prétendue « haute-critique » pour saper l'autorité et l'inspiration des Ecritures sacrées, et pour suggérer une inspiration du vingtième siècle et une théorie d'évolution totalement subversive du divin plan de salut concernant la chute d'Adam que la Bible affirme, mais qu'eux rejettent. En outre, il se trouve une autre classe de nombreux membres du clergé qui favorisent une théologie éclectique ou de compromis, nécessairement très sommaire et très libérale, son objet étant d'écarter toutes les objections de tous les bigots, chrétiens et païens, et si possible, de « les amener

tous dans un seul camp » selon l'expression de certains. Bon nombre de gens d'église se vantent des grandes choses qui sont sur le point de s'accomplir grâce aux moyens mis récemment en œuvre, l'idée motrice étant l'union ou la coopération des chrétiens. Lorsqu'une telle union sera obtenue (et on nous assure qu'elle aura lieu sous peu), alors la conversion du monde au christianisme, suppose-t-on, s'ensuivra rapidement.

L'église, accusée de manquer de piété et de vie pieuse, fait également étalage d'« œuvres merveilleuses et nombreuses » qui font souvent penser aux paroles de reproche du Seigneur rapportées en Matt. 7 : 22, 23. Mais ces vanteries servent bien peu les intérêts de Babylone, car l'absence de l'esprit de la loi d'amour de Dieu en elle, est hélas ! trop douloureusement manifeste pour être cachée. A tout prendre, la défense, présentée par l'église déchue, ne rend que plus visible la condition déplorable dans laquelle elle se trouve. Si ce grand système ecclésiastique [« ecclesiasticism » — Trad.] était réellement la véritable Eglise de Dieu, combien il serait évident que Dieu aurait échoué dans son plan qui est de se choisir un peuple pour son nom !

Cependant, tandis que l'église présente ces diverses excuses, apologies, promesses et vanteries, ses conducteurs se rendent très clairement compte qu'elles ne serviront plus longtemps à la préserver dans sa condition actuelle de division, de trouble et de confusion. Ils discernent qu'il s'ensuivra sous peu la désagrégation et la destruction à moins qu'un puissant effort puisse unir ses sectes et ainsi, lui donner non seulement une meilleure position devant le monde, mais aussi une puissance accrue pour renforcer son autorité. C'est pourquoi nous entendons beaucoup parler d'union chrétienne et chaque pas dans cette direction est proclamé comme étant la preuve d'accroissement dans l'esprit d'amour et de communion chrétienne. Cependant, le mouvement n'est pas suscité par un

amour et une communion chrétienne croissants, mais par la peur. La tempête d'indignation et de colère qui a été prédite s'approche rapidement, et les diverses sectes doutent sérieusement de pouvoir résister seules au choc de cette tempête.

C'est pourquoi toutes les sectes plaident l'union, mais la réalisation de cette union est le problème angoissant à cause de leurs credo opposés les uns aux autres. Diverses méthodes sont suggérées. L'une consiste à s'efforcer d'unir les sectes qui ont à peu près la même doctrine, comme par exemple, les diverses branches des mêmes familles : presbytérienne, baptiste, méthodiste, catholique, etc., en vue de la plus grande union proposée. Une autre méthode consiste à cultiver chez les gens un désir d'union, et une disposition à négliger la doctrine, et à offrir une généreuse communion à tous ceux qui ont de bonnes dispositions morales et à rechercher leur coopération dans ce qu'ils appellent l'œuvre chrétienne... Un tel sentiment trouve ses plus ardents soutiens parmi les jeunes et les personnes d'âge mûr.

Ces dernières années, la tendance d'ignorer nombre des doctrines controversées du passé a aidé à développer dans l'église une classe de jeunes gens qui représentent bien le sentiment d'« union » de la chrétienté. Ignorant les luttes sectaires du passé, ils ne sont pas travaillés par la confusion qui règne parmi leurs aînés concernant la prédestination, l'élection, la grâce libre, etc. Mais ils reçoivent encore, dès leur enfance (en héritage de Rome et des Siècles de ténèbres), l'enseignement de la doctrine néfaste du tourment éternel pour tous ceux qui n'entendent et n'acceptent pas l'évangile dans l'Age présent, et de celle suivant laquelle la mission de l'évangile serait de convertir le monde dans l'Age présent, et de cette manière de le sauver de ce tourment. Tous ceux-là sont groupés sous diverses appellations : Unions chrétiennes de jeunes gens, Sociétés chrétiennes d'encouragement, Liges d'Epworth,

Filles du Roi et Armées du Salut. Beaucoup d'entre eux ont vraiment « un zèle pour Dieu », mais non selon la connaissance ». — Rom. 10 : 2.

Conformément à leurs conceptions erronées et non scripturales, ils projettent qu'un « relèvement social du monde » ait lieu immédiatement. Il est louable que leurs efforts soient faits non pour le mal, mais pour le bien. Leur grande erreur est de poursuivre leurs propres plans ; ceux-ci, aussi bienveillants et sages puissent-ils être dans l'estimation humaine, sont de toute nécessité inférieurs à la sagesse divine et au plan divin qui, seul, sera couronné de succès. Tous les autres plans sont voués à l'échec. Ce serait grandement à la bénédiction des vrais sincères parmi eux s'ils pouvaient discerner le plan divin, savoir : la *sélection* (« élection ») actuelle d'un « petit troupeau » sanctifié, et bientôt, du relèvement du monde par les membres de ce petit troupeau lorsqu'ils seront au complet (*) et souverainement exaltés, régnant avec Christ comme ses co-héritiers du Royaume millénaire. S'ils pouvaient discerner cela, l'effet en serait ou en devrait être la sanctification de tous les sincères parmi eux (une faible minorité naturellement), car la majorité de ceux qui se joignent à ces sociétés, le font évidemment pour diverses raisons autres qu'une entière consécration et dévotion à Dieu et à son service, « jusqu'à la mort même ».

Ces jeunes gens chrétiens qui n'ont pas reçu les leçons de l'histoire de l'église et qui ignorent les doctrines, deviennent facilement partisans de l'« Union ». Ils concluent que « dans le passé, ce sont les doctrines qui ont causé des divisions ! Obtenons donc l'union et laissons de côté les doctrines ! ». Ils n'arrivent pas à apprécier le fait que dans le passé tous les chrétiens étaient aussi en souci d'obtenir l'union que le sont les gens de nos jours, mais ils la voulaient basée sur la vérité ou sinon pas du tout.

(*) Ecrit en 1897 — Trad.

Leur règle de conduite fut : « Combattez pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints », « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les aussi » (Jude 3 ; Eph. 5 : 11). Beaucoup de gens, aujourd'hui, n'arrivent pas à discerner que certaines *doctrines* sont de toute importance pour une vraie union parmi de vrais chrétiens, une union agréable à Dieu, et que la faute du passé fut que les chrétiens avaient trop de préjugés favorables touchant leurs propres *credo* humains pour pouvoir les éprouver et les corriger, ainsi que toutes les doctrines, avec la Parole de Dieu.

C'est pourquoi l'union, la fédération proposée et recherchée, ignorant la doctrine biblique, mais tenant ferme aux doctrines humaines concernant le tourment éternel, l'immortalité naturelle, etc., et dominée simplement par un jugement humain quant à l'objet et aux méthodes, est la chose la plus dangereuse qui pourrait arriver. Il est certain qu'elle tomberait dans une erreur extrême, parce qu'elle rejette les « doctrines de Christ » et « la sagesse qui vient d'en-haut » pour se reposer sur la sagesse de ses propres sages, laquelle est folie lorsqu'elle s'oppose aux méthodes et conseils divins. « La sagesse de ses sages périra ». — Es. 29 : 14.

Ensuite, il y a aussi de nombreuses idées qui sont avancées par des membres progressifs (?) du clergé et autres quant à ce que devraient être le caractère et la mission de l'église dans le proche avenir. Ils proposent d'abaisser l'église, davantage encore qu'elle ne l'est maintenant, au niveau des idées du monde. Son œuvre, paraît-il, est d'introduire en elle le monde non régénéré pour s'assurer ainsi un patronage financier libéral ; pour y parvenir, il est nécessaire d'introduire toutes sortes de divertissements. Quel est le vrai chrétien qui n'a pas été choqué en observant dans son pays les tendances dans cette direction ou en prenant connaissance par la lecture de celles d'ailleurs ?

Quelle meilleure preuve pourrions-nous avoir du déclin de la vraie piété que ce qui suit, écrit par un membre du clergé méthodiste et publié dans un journal méthodiste — « *The Northwestern Christian Advocate* — et intitulé par le Rédacteur en Chef « Satire amicale sur l'état actuel de l'église méthodiste ». Ce titre à lui seul reconnaît l'état de choses existant. Que ce soit d'ailleurs une approbation ou une satire, cela n'a pas d'importance, les faits sont les faits, quels que soient les informateurs, mais ils sont plus convaincants encore lorsqu'ils sont une sorte de confession faite par un ministre directement intéressé et qui les relate dans le journal de sa propre église. Nous reproduirons en entier cet article dans lequel nous avons souligné certaines parties en italiques :

« QUELQUES ASPECTS DU MÉTHODISME AMÉRICAIN »

« Le réveil religieux du dix-huitième siècle, sous la direction des Wesleys et de Whitefield, purifia le caractère moral de la race anglo-saxonne ; de nouvelles forces furent mises en action pour l'élévation de ceux qui n'avaient pas encore reçu l'Evangile. Des historiens laïques, anglais et américains, furent unanimes à mettre au crédit du mouvement créé par ces hommes remarquables, presque toute l'organisation de l'église moderne et la déclaration actuelle de la doctrine qui tend à répandre et à implanter notre civilisation. La doctrine du « libre arbitre », prêchée par ces hommes et par leurs successeurs, a été, avec l'évolution des expériences modernes dans les gouvernements du monde, l'un des dogmes les plus populaires qui ait occupé l'esprit humain. Cette doctrine se répandit d'une manière toute particulière parmi nos ancêtres américains. Rejetant le joug des rois, et écœurés d'une église nationalisée et dominée par des prêtres, rien ne pouvait mieux les réjouir, et être en harmonie avec leurs aspirations politiques que la doctrine qui proclame que tout homme est libre de faire sa propre destinée, bonne ou mauvaise, ici-bas et dans l'au-delà.

« La doctrine de la « nouvelle naissance », sur laquelle les méthodistes insistaient, et que Whitefield prêcha dans la Nouvelle Angleterre, produisit l'effet d'une histoire

récente et inouïe. Les effets de cette doctrine furent tels que les mondains et même les irréguliers les prirent en considération en les approuvant. En effet, cette doctrine exigeait non seulement un « changement de cœur », mais aussi un changement dans la vie quotidienne tel, qu'un méthodiste se distinguait facilement d'un homme du monde par sa conduite. Le grand dessein pour lequel l'église existait était de « répandre la sainteté dans ces pays ». Telle était la devise sur sa bannière, et avec ce cri de guerre, elle vainquit.

« Une autre raison qui explique le succès phénoménal du Méthodisme dans ce pays est le fait que le commun peuple était accueilli avec plaisir à son service simple et populaire. Il n'y a que ceux qui n'ont pas été familiarisés avec les rites qui peuvent apprécier ce fait apparemment insignifiant mais en réalité très important. Savoir que vous pouvez entrer dans une église où vous pouvez prendre part au service sans risquer de montrer votre ignorance des formes et des cérémonies est de la plus grande importance si vous n'avez aucun désir de vous mettre en évidence. Ainsi, le service simple, naturel, de l'église méthodiste américaine primitive convenait-il exactement aux gens qui n'avaient que depuis peu abandonné la pompe des religions du Vieux Monde. Les manches de linon, les chapeaux saints, les diadèmes, les couronnes et les robes répugnaient à leurs goûts rustiques et simples. La religion qui leur enseignait qu'ils pouvaient adresser leurs prières au Tout-Puissant sans un intermédiaire d'aucune sorte, faisait ressortir la dignité et la grandeur de leur nature humaine et plaisait à leur amour de l'indépendance.

« Les remarquables triomphes de cette église peuvent également être attribués en partie au fait qu'elle n'avait pas en ce temps-là déposé le fouet à petites cordes du Maître. Dans ces premiers jours, il y avait de temps en temps une purification de l'église des fourbes et des indignes, purification qui avait un effet des plus salutaires, non seulement sur l'église elle-même, mais également sur la collectivité environnante. Après les orages qui accompagnaient souvent « l'expulsion » des sans foi, l'atmosphère morale du voisinage tout entier était purifiée, et même les moqueurs se rendaient compte que faire partie de l'église signifiait quelque chose.

« Un facteur qui aidait aussi au succès dont je viens de

faire état était le caractère purement itinérant du ministère alors accordé. Sans aucun doute, il y eut à cette époque des héros et des géants moraux. L'influence d'un homme vigoureux, courageux, possédé par l'idée qu'ici-bas il n'avait pas de « cité permanente », ne prévoyant rien pour ses vieux jours, n'exigeant aucun contrat pour s'assurer son soutien ou salaire, se refusant à lui-même les choses mêmes que les gens étaient des plus avides à obtenir, enflammé d'un zèle qui devait bientôt le consumer, une telle influence devait être durable et bienfaisante partout où elle s'exerçait.

« Le chant, du temps des premiers méthodistes, joua un grand rôle dans l'acquisition par cette église d'une position éminente, dans ce pays. Des paroles graves, impressionnantes, pleines de doctrines, jointes à des mélodies qui existent encore et prévalent, exerçaient non seulement une grande attraction musicale, mais renfermaient un enseignement théologique ; les gens, quelque rudes qu'ils aient pu être, étaient ainsi endoctrinés dans les principaux dogmes de l'église. Une vérité chantée dans l'âme d'un enfant ou d'un homme y demeure avec une puissance bien plus grande que celle qu'on peut trouver dans n'importe quelle méthode d'instruction de Kindergarten ou de Quincy. C'est ainsi que, sans discussion, les doctrines étaient fixées dans l'esprit des enfants ou des convertis, si bien qu'aucune controverse subséquente ne pouvait les ébranler. Il nous reste maintenant à montrer que

« CES ELEMENTS DE SUCCES SONT MAINTENANT SURANNES ET QU'UNE NOUVELLE METHODE MIEUX APPROPRIÉE A ÉTÉ ADOPTÉE DANS L'ÉGLISE EPISCOPALE METHODISTE.

« Je ne veux pas jouer le rôle d'un vantard, mais plutôt celui d'un annaliste de faits publics, un narrateur de l'histoire récente. En ce qui concerne la règle de doctrine, il n'y a aucun changement dans la position soutenue par l'église, mais la manière d'agir et l'esprit qui prévalent dans presque toutes ses affaires montrent tout de suite les progrès réalisés et les innovations qui apportent la lumière. Le caractère et la condition de cette puissante église sont changés à tel point que tous ceux qui se soucient de la prospérité spirituelle de l'Amérique doivent étudier ce changement avec un profond intérêt.

« La doctrine de la « nouvelle naissance » (« vous devez

naître de nouveau ») reste la même, mais le progrès moderne a éloigné le rigorisme d'autrefois qui empêchait beaucoup de bonnes gens d'entrer dans cette église parce qu'elles ne pouvaient pas accepter cette doctrine et parce qu'elles n'avaient jamais eu ce qu'on appelait alors une « religion expérimentale ». De nos jours, par contre, universalistes et unitaires sont souvent en parfaite communion et accomplissent bravement leur devoir.

« *Les ministres d'aujourd'hui, raffinés et cultivés comme ils le sont dans les églises importantes, sont trop bien élevés pour insister sur la « sainteté » de la façon dont les pères comprenaient cette grâce ; au lieu de cela, ils prêchent cette sainteté plus large qui ne pense mal de personne, pas même d'un homme qui n'est pas entièrement sanctifié. Celui qui épouserait cette doctrine du chemin étroit d'autrefois, ne serait pas bien vu actuellement dans les cercles de Chautauqua et dans les associations d'Epworth.*

« Le culte simple d'autrefois subsiste encore parmi les populations rurales ; dans les centres urbains et cultivés, par contre, on a le goût de la belle musique, de l'art et de la littérature ; dans bien des cas, un rituel élégant a remplacé les prières spontanées et les invocations bruyantes qui caractérisèrent jadis les ancêtres. Contester la valeur de telles améliorations équivaudrait à mettre en doute la supériorité de la culture sur la grossièreté et le manque d'éducation.

« Dans ses débuts, l'église fut sans doute sage d'être aussi stricte que l'étaient alors ses conducteurs. Il n'y avait pas grand-chose à perdre *en ce temps-là*. De nos jours, par contre, des hommes sages, discrets et prudents, refusent avec raison de compromettre la prospérité d'une église riche et influente en administrant d'une manière bigote et rigoureuse les affaires de l'église, ce qui indisposerait les riches et les intellectuels. Si les gens ne sont pas flexibles, l'évangile l'est sûrement. L'église a été faite pour sauver les hommes, et non pour les chasser et les décourager. Aussi, nos idées plus larges et modernes ont-elles fait déborder et jaillir la notion étriquée et égoïste que nous sommes meilleurs que d'autres gens lesquels devraient être exclus de notre communion.

« L'agape fraternelle avec ses préjugés dogmatiques, et la réunion de la classe qui, pour beaucoup d'esprits était presque aussi mauvaise que le confessionnal, ont été gran-

dement abandonnées en faveur des associations d'Epworth et des sociétés d'encouragement.

« De nos jours, plus qu'à aucun autre moment de l'histoire de l'église, les distingués ministres de culte se conforment à l'injonction du Maître d'être « prudents comme des serpents et simples comme des colombes ». *Lequel d'entre eux commettrait l'absurdité des prédicateurs d'antan de dire au membre officiel le plus riche de son église qui roule sur l'or, de vendre tout ce qu'il a pour Dieu et pour l'humanité, de prendre sa croix et de suivre Christ ?* Celui-là (je veux dire le ministre) pourrait s'en aller en pleurant.

« Alors que l'évolution est la loi, et le progrès le mot d'ordre, on doit toujours déplorer l'imprudence et l'extrémisme, mais le ministre moderne est rarement coupable de l'une ou de l'autre. Le prédicateur rigoureux, rude qui, autrefois, accusait le Dieu d'amour d'être courroucé a disparu pour faire place à son successeur, lequel soigne son style, a une diction élégante, et dont les pensées, les sensations et les sentiments sont poétiques et inoffensifs.

« Le « temps-limite » durant lequel un ministre peut demeurer dans la même charge pendant cinq années, sera abandonné en 1896 à la prochaine Conférence générale. Au début, il ne pouvait servir que six mois dans la même charge, puis la durée fut étendue à une année, puis à deux, puis à trois, et dernièrement à cinq. *Mais à présent, les milieux dirigeants et cultivés de l'église estiment que si son prestige social et sa prospérité doivent faire bonne figure en comparaison avec les autres églises, ses pasteurs doivent avoir une situation stable*, afin que ses habiles prédicateurs puissent devenir les éléments directeurs de cercles sociaux et littéraires. Il faut en effet se souvenir que le rôle du prédicateur n'est plus aujourd'hui ce qu'il était souvent, savoir, de tenir d'ennuyeuses réunions et d'être un évangéliste. Personne ne comprend mieux cela que les prédicateurs eux-mêmes. Ceux qui, dans le passé, lancèrent les grands revivals ou réveils religieux, étaient un genre de prédicateurs très à la mode dans les églises, et chaque année, ils avaient l'habitude de présenter le nombre de conversions opérées au cours de l'année. De nos jours, cependant, laïques et ecclésiastiques ont des idées différentes, moins excentriques. Les églises plus importantes veulent des pasteurs qui aient le sens de l'esthétique, qui sachent aussi détourner les coups du scepticisme moderne et attirer dans l'église les classes intellectuelles

et distinguées. Lors de la conférence annuelle où le prédicateur présente un rapport général, ce qui en fait l'objet essentiel c'est le produit de ses *collectes missionnaires*. Le prédicateur méthodiste moderne a des talents remarquables pour recueillir l'argent ; il sait pénétrer au fond du cœur de ses paroissiens par des méthodes beaucoup mieux appropriées que les exhortations et les appels d'autrefois.

« Quelle grande leçon ont bien apprise ces dirigeants de la pensée chrétienne, à savoir *que l'évangile ne doit jamais froisser le goût des gens cultivés et distingués. Si une église sait se conformer aux exigences de l'époque* avec toute la souplesse voulue, elle voit s'ouvrir devant elle toutes grandes, les portes de la prospérité future qui l'accueille à bras ouverts. La devise la mieux appropriée pour une église n'est-elle pas celle qui fut chantée par les anges messagers : « Paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes » ?

Signé : *Rév. Chas. A. Crane* ».

Ce qui suit, de la plume de l'évêque R. S. Foster, de l'église méthodiste épiscopale, est un extrait du journal « *Gospel Trumpet* ». Il donne le même témoignage, bien qu'en des termes différents. Certains de ses paroissiens trouvèrent peut-être ces vérités un peu trop franches, car depuis lors, l'évêque a été mis à la *retraite*, malgré lui et malgré ses larmes.

DÉCLARATION DE L'ÉVÊQUE FOSTER :

« L'église de Dieu, aujourd'hui, courtise le monde. Ses membres essaient de la faire descendre au niveau des impies. Le bal, le théâtre, le nu et la lubricité dans l'art, le luxe social avec son relâchement moral, tout ceci s'est frayé un chemin, a pénétré dans l'enceinte secrète de l'église. Pour compenser toute cette mondanité, les chrétiens déploient une grande activité pendant le Carême, Pâques et le Vendredi-saint et dans la décoration de l'église. C'est la vieille astuce de Satan. L'église judaïque a heurté contre ce roc ; l'église romaine a fait naufrage sur le même roc, et l'église protestante ne va pas tarder à subir le même sort.

« Tels que nous les discernons, les grands dangers que nous courons sont : l'assimilation au monde, l'oubli des

pauvres, la substitution de la forme extérieure à la réalité de la piété, l'abandon de la discipline, un pastorat mercenaire, un évangile impur, en bref, une église à la mode. Le fait que les méthodistes soient sujets à une telle issue, et qu'à cent ans de son départ, il puisse y avoir dans leur église de tels signes, semble être presque le miracle de l'histoire ; pourtant, quel est celui qui, regardant autour de lui aujourd'hui, pourrait ne pas s'en rendre compte ?

« Les méthodistes, en violation de la Parole de Dieu et de leur propre discipline, ne s'habillent-ils pas d'une manière aussi extravagante selon la mode que n'importe quelle autre classe ? Les dames, et souvent les épouses et les filles du pasteur, ne portent-elles pas « de l'or, des perles et des parures coûteuses » ? La robe simple, conseillée par John Wesley et l'évêque Asbury, et que portèrent Hester Ann Rogers, Lady Huntington et beaucoup d'autres également distinguées, serait-elle considérée maintenant dans les milieux méthodistes comme du fanatisme ? Celui qui pénètre dans l'église méthodiste de n'importe laquelle de nos grandes villes, peut-il distinguer les vêtements des communicants de ceux que portent les personnes qui vont au théâtre ou au bal ? Ne sent-on pas l'esprit mondain dans la musique ? Dans les chœurs, les chanteurs et chanteuses, habillés avec soin et parés, ne faisant pas, dans la plupart des cas, profession de religion mais étant souvent des moqueurs incrédules, font une froide interprétation artistique ou à la façon d'un opéra, ce qui est autant en harmonie avec un culte spirituel que l'est un opéra ou un théâtre. Avec une exécution aussi mondaine, la spiritualité se refroidit et meurt.

« Jadis, chaque méthodiste fréquentait la « classe » et donnait le témoignage d'une religion vécue. A présent, la réunion de la « classe » (ou du « groupe » — Trad.) est suivie par un très petit nombre, et dans de nombreuses églises, elle a été abandonnée. Il est rare que les trésoriers, les fondés de pouvoir et les conducteurs de l'église fréquentent la classe. Autrefois, presque tous les méthodistes priaient, témoignaient ou exhortaient dans la réunion de prières. Maintenant, on n'en entend plus que quelques-uns. Autrefois, on entendait des acclamations et des louanges : maintenant, de telles démonstrations d'un saint enthousiasme et d'une sainte joie sont considérées comme du fanatisme.

« Des parties, des foires, des festivals, des concerts mondains et d'autres choses semblables ont remplacé les ras-

semblements religieux, les réunions de réveils religieux, les réunions de « classe » et de prières des premiers temps.

« Il est bien vrai que la discipline méthodiste est lettre morte. Ses règlements interdisent le port d'or, de perles et de parures coûteuses ; cependant, jamais personne ne pense à reprendre les membres qui les enfreignent. Ces règlements interdisent la lecture de livres impies ou les distractions qui ne servent pas la piété ; cependant, l'église elle-même va aux spectacles, aux amusements, aux festivals et aux foires qui détruisent la vie spirituelle des jeunes aussi bien que des vieux. Il est effrayant de constater à quel point ceci a lieu maintenant.

« Les premiers pasteurs méthodistes partaient pour sacrifier et souffrir pour Christ. Ils ne recherchaient pas des places en vue et le confort, mais celles de privation et de souffrance. Ils ne se glorifiaient pas de leurs gros traitements, de membres éminents, et de leurs congrégations cultivées, mais des âmes qu'ils avaient gagnées pour Jésus. Oh ! Comme tout cela a changé ! Un pasteur mercenaire sera un faible ministre, timide, servile, sans opinion personnelle, sans foi, sans endurance et sans force de sainteté. Autrefois, le méthodisme s'occupait de la grande vérité centrale. A présent, les chaires discutent amplement de généralités et s'occupent de conférences populaires. On entend rarement dans les chaires prêcher la glorieuse doctrine de la sanctification complète, et on la porte peu souvent en témoignage ».

Tandis que des efforts spéciaux sont faits pour engager les sympathies et la coopération des jeunes gens des églises dans l'intérêt de l'union religieuse en les rassemblant d'une manière sociale, et en évitant la controverse religieuse et l'enseignement doctrinal, des efforts plus directs encore sont faits pour amener les membres adultes en sympathie avec le mouvement d'union. C'est à cette fin que les conducteurs de toutes les dénominations font des projets et travaillent, et beaucoup d'efforts de modeste importance ont abouti au grand Congrès des Religions qui se tint à Chicago pendant l'été de 1893. L'objet du Congrès était très clair dans l'esprit des dirigeants et fut exprimé d'une manière très claire, mais le commun des fidèles des églises suivit les conducteurs sans la moindre considé-

ration apparente du principe en jeu, savoir que c'était là *un grand compromis de la chrétienté avec tout ce qui n'est pas chrétien*. Et maintenant qu'il y a un projet d'extension du mouvement en une fédération universelle de tous les corps religieux qui aurait lieu en 1913, et en raison du fait que l'Union chrétienne est activement orientée dans cette voie du compromis, que tous ceux qui désirent demeurer fidèles à Dieu remarquent bien les principes exprimés par ces conducteurs religieux.

Alors que le Rév. J. H. Barrows, D.D., l'esprit dirigeant du Congrès mondial des Religions à Chicago, s'occupait de promouvoir l'extension de ce dernier, un journal de San Francisco aurait rapporté qu'il avait déclaré à son représentant au sujet du travail spécial qu'il accomplissait en vue de l'unité religieuse :

« L'union des religions », dit-il en bref, se fera de l'une des deux manières possibles. En premier lieu, les églises qui ont une base de foi et de doctrine presque commune doivent s'unir, les diverses branches du méthodisme et du presbytérianisme par exemple. Ensuite, lorsque les sectes seront unies entre elles, tout le protestantisme en général s'unira. La compréhension augmentant, catholiques et protestants découvriront que les différences qui les séparent ne sont réellement pas majeures, et ils envisageront de s'unir. Ceci accompli, l'union avec d'autres religions différentes [c'est-à-dire le mahométisme, le bouddhisme, le brahmanisme, le confucianisme, etc. — des religions païennes] n'est plus qu'une question de temps.

« En second lieu, les religions et les églises pourraient s'unir sur une base civile et morale, selon les vues de M. Stead [une victime du *Titanic*, un spirite]. Les organisations religieuses ont des intérêts et des devoirs communs dans les collectivités où elles existent, et il est possible qu'elles s'associent pour promouvoir et accomplir ces desseins. Quant à moi, je m'attends à voir cette union se réaliser par le premier moyen. Quelle que soit la manière, les congrès de religion commencent à prendre forme. Le Rév. Theo. E. Seward mentionne le succès croissant de sa « Fraternité de l'unité chrétienne » à New York, tandis qu'à Chicago a été organisée très récemment,

sous la direction de C.C. Bonney, une grande et vigoureuse « Association pour l'avancement de l'unité religieuse ».

LE GRAND CONGRÈS DES RELIGIONS

Le « *Chicago Herald* », commentant favorablement les travaux du Congrès (nous soulignons en italiques) déclara :

« Jamais *depuis la confusion de Babel*, autant de religions, autant de credo, se sont tenus côte à côte, la main dans la main, et presque cœur à cœur, comme ce fut le cas dans ce grand amphithéâtre hier soir. Jamais depuis que l'histoire écrite existe, des humains de toutes races n'ont été si fortement liés par la chaîne d'or de l'Amour. Les nations de la terre, les credo de la chrétienté, bouddhistes et baptistes, mahométans et méthodistes, catholiques et disciples de Confucius, brahmanes et unitaires, shintoïstes et épiscopaux, presbytériens et panthéistes, monothéistes et polythéistes, représentant toutes les nuances de la pensée et des conditions humaines, se sont enfin rencontrés dans les liens communs de la sympathie, de l'humanité et du respect ».

Comme il est significatif le fait que la pensée de cet approbateur enthousiaste même du grand Congrès se soit reportée au temps de la mémorable confusion des langues à Babel ! N'était-ce pas, en vérité, qu'il reconnaissait instinctivement en ce Parlement un antitype remarquable ?

Le Rév. Barrows, cité plus haut, parla avec enthousiasme des rapports amicaux qui se manifestèrent parmi les ministres protestants, les prêtres catholiques, les rabbins juifs et, en fait, les conducteurs de toutes les religions existantes, par leur accord à propos du grand Congrès de Chicago. Il déclara :

« L'idée ancienne que la religion à laquelle j'appartiens est la seule vraie, n'est plus de saison. On peut apprendre quelque chose de toutes les religions, et aucun homme n'est digne de la religion qu'il représente s'il n'accepte pas de saisir un homme par la main en le considérant comme son frère. Quelqu'un a dit que *le moment est maintenant propice pour que la meilleure religion vienne au premier plan. Le temps est passé où un homme prenait*

un air de supériorité au sujet de sa religion. Ici se réuniront le sage, l'érudit et le prince de l'Orient en toute amitié avec l'archevêque, le rabbin, le missionnaire, le prédicateur et le prêtre. Pour la première fois, ils prendront place ensemble au Congrès. On espère que cela aidera à supprimer les barrières des *credo* ».

Le Rév. T. Chalmers, de l'église des Disciples, dit :

« Ce premier Congrès des religions paraît être le précurseur d'une fraternité plus grande encore, une fraternité qui combinerà en *une seule religion mondiale* ce qu'il y a de mieux, non pas dans une seule religion, mais dans toutes les grandes confessions de foi historiques. Il se pourrait que, conduits par cette plus grande espérance, nous dussions réviser notre phraséologie et parler davantage d'*unité religieuse* que d'*unité chrétienne*. Je me réjouis de ce que tous les grands cultes vont se rapprocher les uns des autres, et que Jésus viendra prendre place aux côtés de Gautama, Confucius et Zoroastre ».

Le *New York Sun*, dans un éditorial sur ce sujet, dit :

« Nous ne pouvons distinguer exactement ce que le Congrès se propose d'accomplir... Il est toutefois possible que le plan de Chicago soit de mettre sur pied une sorte de *religion nouvelle et combinée* (« compound » — Trad.), qui comprendra et satisfera chaque variété d'opinion religieuse et irrégieuse. C'est une *entreprise considérable* que d'établir une religion nouvelle et éclectique qui satisfasse tout le monde ; mais Chicago a confiance ».

En vérité, ce serait une chose bien étrange si, soudainement, l'esprit de Christ et l'esprit du monde se prouvaient être en harmonie, et si ceux qui sont animés d'esprits contraires comprenaient les choses de la même façon. Mais il n'en est pas ainsi. Il est toujours vrai que l'esprit du monde est toujours inimitié contre Dieu (Jacques 4 : 4) ; que ses conceptions et ses philosophies sont vaines et insensées, et que, seule, la révélation divine contenue dans les Ecritures inspirées des apôtres et des prophètes est la seule vérité divinement inspirée.

L'un des objets déclarés de ce Congrès, d'après son président, M. Bonney, était de rassembler toutes les religions du monde « afin que puissent être présentés leurs

buts communs et leurs bases communes d'union, et que le merveilleux progrès religieux du dix-neuvième siècle puisse être reconsidéré ».

En fait, le véritable et seul objet de cette *reconsidération* était évidemment de répondre à l'esprit investigateur des temps actuels — de cette heure du jugement — afin de présenter sous son meilleur jour possible la marche de l'église, et d'inspirer l'espoir qu'après tout l'échec apparent de la chrétienté, l'église est juste sur le point de remporter une victoire éclatante, que bientôt, très bientôt, sa prétendue mission aura accompli la conversion du monde. Et maintenant, remarquez de quelle façon elle se propose d'y parvenir, et observez qu'au lieu que ce soit par l'esprit de vérité et de droiture, ce sera par celui de compromission, d'hypocrisie et de tromperie. L'objet déclaré du Congrès était la fraternisation et l'union religieuse ; ce qui s'y manifestait d'une façon marquée était le désir ardent d'y parvenir à tout prix. Pour disposer favorablement les bigots païens, ils étaient même consentants, selon leurs déclarations précitées, de réviser leur phraséologie et de l'appeler l'unité religieuse, en abandonnant le nom offensant de chrétien et en étant tout à fait satisfaits de priver Jésus de sa supériorité pour lui faire prendre humblement place aux côtés des sages païens Gautama, Confucius et Zoroastre. L'esprit de doute et de perplexité, de compromission et d'infidélité générale de la part des chrétiens protestants, l'esprit de vantardise, de donneur de conseils (« counsel ») et d'autorité de la part des catholiques romains et de tous les autres bigots, tels furent les aspects les plus frappants du grand Congrès. Sa première session fut ouverte avec la prière d'un catholique romain — le Cardinal Gibbons — et sa dernière session fut terminée par la bénédiction d'un catholique romain — l'Evêque Keane. Pendant la dernière session, un prêtre shintoïste du Japon invoqua sur l'assemblée disparate la bénédiction de huit millions de divinités.

Le Rév. Barrows a été depuis deux années en correspondance avec les représentants païens des autres pays, lançant par le monde le cri macédonien à tous les prêtres et apôtres païens : « Passez ici, et aidez-nous ! ». Que cet appel ait été lancé représentativement par l'église presbytérienne qui, depuis plusieurs années, subit une ardente épreuve de jugement, fut également un fait significatif de la confusion et d'une inquiétude qui prévalent dans cette dénomination et dans toute la chrétienté. Ainsi, la chrétienté était-elle prête pour la grande convocation.

Pendant dix-sept jours, des représentants chrétiens de toutes les dénominations prirent place en conseil auprès des représentants de toutes les diverses religions païennes. A ces derniers, les orateurs chrétiens firent à maintes reprises allusion en termes complimenteurs comme à « *des sages de l'Orient* » ; cette expression est empruntée aux Ecritures où, en fait, elle fut appliquée à une classe très différente, savoir aux quelques personnes pieuses croyant au Dieu d'Israël et aux prophètes d'Israël qui avaient prédit l'avènement de l'Oint de l'Eternel ; ces personnes attendaient patiemment et guettaient sa venue, en ne prêtant aucune attention aux esprits séducteurs de la sagesse mondaine qui ne connaissaient point Dieu. A ceux-là qui étaient vraiment des sages, aussi humbles qu'ils pussent être, Dieu révéla son message béni de paix et d'espérance.

Le thème annoncé pour le dernier jour du Congrès fut : « *L'union religieuse de la famille humaine tout entière* », où seraient considérés « *Les éléments de religion parfaite tels qu'ils sont reconnus et exposés dans les différentes croyances* », en vue de déterminer « *les caractéristiques de la religion définitive* » et « *le centre de l'unité religieuse prochaine des humains* ».

Est-il possible que, de leur propre aveu, des ministres chrétiens (?) soient incapables, après si longtemps, de déterminer ce qui devrait être le centre de l'unité reli-

gieuse, ou les caractéristiques d'une religion parfaite ? Sont-ils vraiment si désireux d'avoir une « *religion mondiale* » qu'ils soient prêts à sacrifier l'un quelconque des principes, ou tous les principes d'un vrai christianisme, et même le nom de « chrétien », si nécessaire, pour l'obtenir ? C'est précisément ce qu'ils avouent. « Je te jugerai par ta propre bouche, méchant esclave », dit l'Eternel. Les jours qui précédèrent la conférence furent réservés à la présentation, par leurs représentants respectifs, des diverses religions.

Le projet était audacieux et hasardeux, mais il aurait dû ouvrir les yeux de tout véritable enfant de Dieu devant plusieurs faits qui furent très manifestes, savoir : (1) que l'église chrétienne nominale a atteint son dernier espoir dans la capacité de se maintenir, sous les jugements pénétrants de ce jour alors que « l'Eternel a un débat avec son peuple », Israël spirituel nominal (Michée 6 : 1, 2) ; (2) qu'au lieu de se repentir de leurs apostasies et de leur manque de foi, de zèle et de piété, et ainsi de chercher à retrouver la faveur divine, ces différentes églises s'efforcent, par une certaine sorte d'union et de coopération, à se soutenir les unes les autres, et à faire appel à l'aide du monde païen pour les aider à résister aux jugements de l'Eternel qui révèlent les erreurs de leurs credo humains et les déformations de son noble caractère ; (3) qu'elles sont prêtes à sacrifier en partie (« compromise ») Christ et son Evangile, afin d'obtenir l'amitié du monde et les avantages qu'il accorde en pouvoir et en influence ; (4) que leur aveuglement est tel qu'elles ne peuvent distinguer entre la vérité et l'erreur, ou entre l'esprit de la vérité et l'esprit du monde ; et (5) qu'elles ont déjà perdu de vue les doctrines de Christ.

Sans doute, une aide temporaire viendra des sources où on la cherche avec tant d'enthousiasme, mais ce ne sera qu'une étape préparatoire qui engagera le monde entier dans la condamnation imminente de Babylone,

amenant les rois, les marchands et les commerçants de la terre entière à pleurer et à se lamenter sur cette grande cité. — Apoc. 18 : 9, 11, 17-19.

En considérant l'évolution du grand Congrès, notre attention est fortement attirée par plusieurs points remarquables : (1) L'esprit et l'attitude de doute et de compromission de la chrétienté nominale, à l'exception des églises catholiques romaine et grecque. (2) L'attitude assurée et assertive du catholicisme et de toutes les autres religions. (3) Les distinctions très nettes, observées par les sages païens, entre le christianisme enseigné dans la Bible et celui enseigné par les missionnaires chrétiens des diverses sectes de la chrétienté qui, en même temps que la Bible, apportent leurs credo déraisonnables et contradictoires dans les pays étrangers. (4) L'estimation par les païens de l'effort missionnaire, et les futures perspectives de cet effort dans leurs pays. (5) L'influence de la Bible sur nombre de gens dans les pays étrangers, malgré ses mauvaises interprétations par ceux qui l'apportent au loin. (6) L'influence actuelle et les résultats probables du grand Congrès. (7) Son aspect général du point de vue prophétique.

LA COMPROMISSION DE LA VÉRITÉ

Le grand Congrès religieux a été convoqué par des chrétiens — des chrétiens protestants ; il eut lieu dans un pays ouvertement protestant, et sous la direction et l'impulsion de chrétiens protestants, de sorte que les protestants peuvent être considérés comme responsables de toutes ses assises. Qu'on veuille remarquer, alors, que l'esprit actuel du protestantisme est celui de compromission et d'incrédulité. Ce Congrès a été voulu afin de compromettre Christ et son Evangile pour gagner l'amitié de l'antichrist et du paganisme. On donna les honneurs à la fois de l'ouverture et de la clôture de ses délibérations

aux représentants de la papauté. Il est à remarquer aussi que si les credo des diverses nations païennes furent présentés d'une manière convenable et détaillée par leurs représentants, il n'y eut par contre, aucune présentation systématique du christianisme dans aucune de ses phases, bien que des chrétiens fissent des discours sur certains de ses thèmes. N'est-il vraiment pas étrange qu'une telle assemblée ait laissé passer une pareille occasion de prêcher l'Evangile de Christ à des représentants intelligents et influençables du monde païen ? Les soi-disant représentants de l'Evangile de Christ étaient-ils honteux de cet Evangile ? (Rom. 1 : 16). Les catholiques romains eurent une part prépondérante dans les discours, n'ayant pas été représentés moins de seize fois dans les sessions du Congrès.

Non seulement cela, mais il y eut de prétendus chrétiens qui s'acharnèrent à vouloir renverser les doctrines fondamentales du christianisme : ils firent part aux représentants du monde païen des doutes qu'ils avaient concernant l'infailibilité des Ecritures chrétiennes ; ils leur dirent que les récits de la Bible doivent être reçus en tenant compte de leur faillibilité, et que leurs enseignements doivent être complétés par la raison et la philosophie humaines, et acceptés seulement dans la mesure où ils s'accordent avec elles. Il y en eut d'autres, se prétendant des chrétiens orthodoxes, qui rejetèrent la doctrine de la Ranson, laquelle est le seul fondement d'une vraie foi chrétienne ; d'autres niant la chute de l'homme, proclamèrent la conception opposée de l'évolution, savoir que l'homme ne fut jamais créé parfait, qu'il ne tomba jamais, et que, par conséquent, il n'avait pas besoin de rédempteur ; depuis sa création, affirmèrent-ils, dans une condition très inférieure et bien éloignée de « l'image de Dieu »,

il s'est élevé graduellement, et il est toujours en voie d'évolution dont la loi est la survivance des plus aptes. Et cette conception qui est le contraire même de la doctrine biblique de la Rançon et du Rétablissement, fut la plus populaire.

Ci-après, nous donnons quelques brefs extraits qui font ressortir l'esprit de compromission du christianisme protestant, à la fois dans son attitude envers le grand système anti-chrétien, l'église de Rome, et également envers les confessions non chrétiennes.

Ecoutez le Dr A. Briggs, professeur dans une Faculté de théologie presbytérienne, déclamer contre les Ecritures sacrées. Le monsieur fut introduit par le Président, le Dr Barrows, qui déclara que « le savoir, le courage et la fidélité de ce professeur à ses convictions, lui avaient acquis une place élevée dans l'église universelle », et le Dr Briggs fut accueilli par de grands applaudissements. Voici ce qu'il déclara :

« Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la Bible est inspirée et qu'elle est exacte dans tout ce qui a trait aux enseignements religieux qu'elle donne. Dieu dit la vérité, il ne peut mentir ; il ne peut égarer et tromper ses créatures. Mais lorsque le Dieu infini parle à l'homme borné, ne faut-il pas qu'il se serve de paroles qui soient de l'erreur ? [Comme cette question est absurde ! Si Dieu ne dit pas la vérité, alors bien entendu, il n'est pas véridique]. Cela dépend non seulement du langage de Dieu, mais aussi de la compréhension de l'homme, ainsi que des moyens de communication entre Dieu et l'homme. Il est nécessaire de démontrer que l'homme a la capacité de recevoir la parole, avant que nous puissions être sûrs qu'il la transmette d'une manière exacte. [Ce professeur de théologie « instruit et révérend » (?) devrait se souvenir que Dieu était capable de choisir des instruments convenables tant pour transmettre sa vérité que pour l'exprimer.

Cela est évident pour tous ceux qui étudient sincèrement sa Parole. Un tel argument avancé pour mettre en doute la véracité des Ecritures sacrées n'est qu'un simple subterfuge et fut une insulte à l'intelligence d'un auditoire éclairé]. L'inspiration des saintes Ecritures ne comporte pas l'infailibilité dans tous les détails ».

Ecoutez comment le Rév. Théodore Munger, de New Haven, détrône Christ et élève à sa place la pauvre humanité déchue, déclarant :

« Christ est plus qu'un ressortissant de la Judée crucifié sur le Calvaire. *Christ est l'humanité telle qu'elle se développe sous la puissance et la grâce de Dieu*, et tout livre s'inspirant de ce fait [non que Jésus fut le Fils oint de Dieu, mais que l'humanité évoluée comme un tout constitue le Christ, l'Oint] appartient à la littérature *chrétienne*. »

Il cita pour exemples Dante, Shakespeare, Goethe, Shelley, Matthew Arnold, Emerson et d'autres, et ensuite ajouta :

« A quelques exceptions près, la littérature — *toute littérature inspirée* — est complètement basée sur l'humanité, insiste sur la question éthique et à des fins éthiques, et *c'est cela l'essence du christianisme*... Une théologie qui insiste sur un Dieu transcendant siégeant au-dessus du monde dont il tisse les fils de sa destinée, ne recueille pas l'approbation de ces esprits qui s'expriment dans la littérature ; le poète, l'homme de génie, le penseur profond et universel, mettent de côté une pareille théologie ; ces gens-là sont trop près de Dieu pour se laisser tromper par de telles expressions de sa vérité ».

Le Rév. Dr Rexford, de Boston (universaliste) déclara :

« J'aimerais que nous puissions tous reconnaître qu'une adoration sincère, n'importe où et partout dans le monde, est une adoration véritable... La confession de foi aujourd'hui la plus générale, quoique non formulée, est, je le présume, celle selon laquelle tout adorateur qui fléchit les genoux devant l'Etre le meilleur qu'il connaisse, et marche en toute sincérité à la plus pure lumière qui brille devant lui, a accès aux plus hautes bénédictions du ciel ».

Cet homme révéla sûrement le sentiment religieux qui domine aujourd'hui, mais l'Apôtre Paul, lui, s'adressa-t-il

en termes semblables aux adorateurs du « Dieu inconnu » sur la colline de Mars, ou Elie prit-il de cette manière la défense des prêtres de Baal ? Paul déclare que le seul accès à Dieu n'a lieu que par la foi dans le sacrifice que Christ a fait pour nos péchés, et Pierre dit : « Il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés ». — Actes 4 : 12 ; 17 : 23-31 ; 1 Rois 18 : 21, 22.

Ecoutez le Rév. Lyman Abbot, Rédacteur du « Outlook et ancien pasteur de l'église de Plymouth, Brooklyn (N.Y.) prétendre que toute l'église a cette inspiration divine qui, par Christ et les douze apôtres, nous donna le Nouveau Testament, afin que l'homme de Dieu put être parfaitement accompli pour toute bonne œuvre (2 Tim. 3 : 17). Il dit :

« Nous ne pensons pas que Dieu ait parlé seulement en Palestine et aux quelques personnes qui habitaient cette petite province. Nous ne pensons pas qu'il se soit fait entendre à la chrétienté seule et qu'il ait été muet partout ailleurs. Non ! nous croyons qu'il est un Dieu qui parle à toutes les époques et dans tous les Ages ».

Mais comment Dieu parla-t-il aux prophètes de Baal ? Il ne s'est révélé qu'à son peuple choisi, à Israël selon la chair pendant l'Age judaïque, et à Israël selon l'esprit pendant l'Age de l'Evangile. « Je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre ». — Amos 3 : 2 ; 1 Cor. 2 : 6-10.

Une lettre de Lady Somerset (Angleterre), lue avec félicitations par le président Barrows, faisait les concessions suivantes à l'église de Rome :

« J'éprouve de la sympathie pour tout effort tendant à amener un accord parmi les hommes plutôt que leur antagonisme... La seule manière d'unir est de ne jamais aborder des sujets sur lesquels nous sommes irrévocablement opposés. La question qui entraîne aujourd'hui la plus grande divergence est peut-être celle de l'épiscopat historique. Je ne crois pas à cette institution et malgré cela, le grand et bon prélat qu'est l'Archevêque Ireland

qui, lui, y croit, ne me refuserait pas son aide cordiale, non en tant que protestant, mais parce que je travaille dans l'œuvre de tempérance. Il en fut de même, en Angleterre, du regretté conducteur le Cardinal Manning, et cela est encore vrai de nos jours de Mgr Nugent de Liverpool, prêtre populaire, universellement vénéré et aimé. Un accord général du public sur la méthode pratique de réaliser la règle d'or, énoncée d'une manière négative par Confucius et d'une manière positive par Christ, *nous rassemblera tous dans un même camp* ».

On fit rarement allusion à la doctrine d'une réconciliation par un substitut, et la plupart des orateurs la mirent franchement de côté comme une relique du passé, indigne du dix-neuvième siècle de lumière. Seules, quelques voix s'élevèrent pour la défendre, mais non seulement ce fut une très petite minorité du Congrès, mais leurs conceptions furent plutôt mal accueillies. Le Révérend Joseph Cook fut l'un des membres de cette faible minorité, et les remarques qu'il fit furent par la suite critiquées et rondement stigmatisées du haut d'une chaire de Chicago.

Dans son discours, M. Cook déclara que la religion chrétienne est la seule vraie religion, et son acceptation le seul moyen de s'assurer la félicité après la mort. S'appuyant pour illustrer l'efficacité de la réconciliation (« atonement ») dans la purification des péchés même les plus vils, sur l'un des personnages de Shakespeare, il déclara :

« Voici Lady Macbeth. Quelle religion peut laver la main droite rouge (de sang) de Lady Macbeth ? Voilà la question que je pose aux quatre continents et aux îles de la mer, à moins que vous ne puissiez répondre que vous êtes venus au Congrès des Religions sans intention sérieuse. Je me tourne vers l'Islamisme. Pouvez-vous laver sa main droite rouge de sang ? Je me tourne vers la religion de Confucius et celle de Bouddha. Pouvez-vous laver sa main droite rouge de sang ? ».

En réponse à cela, et après le Congrès, le Rév. Jenkin Lloyd Jones, Pasteur de l'église de All Soul, à Chicago, et l'un des intéressés enthousiastes au Congrès, déclara :

« Nous voulons dévoiler l'immoralité de l'expiation par substitution, cet arrangement du genre de « regarde-à-Jésus-et-tu-seras-sauvé » par lequel le grand orateur de Boston a entrepris de décontenancer les représentants des autres confessions et formes de pensée au Congrès. Pour ce faire, examinons de près le caractère de l'acte commis par Lady Macbeth ainsi que la mentalité de cette femme à qui l'orateur promet une si rapide immunité si elle voulait seulement « regarder la croix ». Ce champion de l'orthodoxie a lancé avec indignation à la face des représentants de toutes les religions du monde l'affirmation qu'il est « impossible dans la nature même des choses que quelqu'un entre dans le royaume des cieux s'il n'est né de nouveau », grâce à cette expiation faite par Christ, cette expiation surnaturelle par substitution qui lave la main rouge de Lady Macbeth, la blanchit, et fait d'une meurtrière une sainte. Voici tout ce que j'ai à dire à un tel christianisme : je suis content de ne pas croire à un tel christianisme, et j'invite tous ceux qui aiment la moralité, tous les amis de la justice, tous ceux qui croient à un Dieu infini dont la volonté est la droiture, dont la providence est favorable à la justice, de désavouer un tel christianisme. Un tel « plan de salut » est non seulement déraisonnable, mais il est immoral. Il est démoralisant, il est une duperie et un piège dans ce monde, quel qu'il puisse être dans l'autre... Je me détourne du Calvaire si la vision que j'en ai me laisse assez égoïste pour demander un salut qui laisse le Prince Sidartha en dehors d'un ciel où se trouve éternellement Lady Macbeth ou n'importe quelle autre âme aux mains rouges de sang ».

Ensuite, une « réunion de programme oriental » eut lieu dans la même église où le même Révérend (?) gentleman lut des extraits choisis de Zoroastre, Moïse, Confucius, Bouddha, Socrate et Christ, tendant tous à montrer l'universalité de la religion ; vint ensuite le discours fait par un Catholique arménien. Après ce discours, dit le reporter de la presse publique :

« M. Jones déclara qu'il avait eu la témérité de demander à l'évêque Keane, de l'Université catholique de Washington, s'il assisterait à cette réunion et s'il prendrait position sur un tel programme extrémiste. L'évêque avait répondu en souriant qu'il serait à Dubuque ou pourrait être tenté de venir. « Alors », dit M. Jones, « je lui ai

demandé s'il ne pouvait pas proposer quelqu'un d'autre ». L'évêque a répondu : « Vous ne devez pas être trop pressé. Nous avançons très rapidement. Il se peut qu'avant longtemps je puisse le faire » (*).

« L'Église catholique romaine », continua M. Jones, sous la direction d'hommes tels que le Cardinal Gibbons, l'Archevêque Ireland et l'Evêque Spalding, avance, et ces hommes forcent les traînants à marcher. Des gens nous disent que nous avons abandonné le Congrès des Religions aux catholiques d'une part et aux païens d'autre part. Nous allons entendre maintenant nos amis païens. Ce terme « païens » n'a pas le même sens qu'autrefois, et j'en remercie Dieu ».

Le Prof. Henry Drummond figurait sur le programme du Congrès comme devant faire un discours sur le Christianisme et l'Evolution, mais comme il ne put venir, son discours écrit fut lu par le Dr Bristol. Faisant avec mépris allusion à la doctrine de la réconciliation, que sa doctrine de l'Evolution voudrait rendre nulle et non avenue, le Prof. Drummond déclarait dans ce discours qu'une meilleure compréhension de la genèse et de la nature du péché pourrait au moins modifier certains des essais de s'en débarrasser.

QUELQUES DÉFENSEURS DE LA FOI

Au milieu de cet esprit de compromission, manifesté d'une manière si impudente et si claironnante, ce fut en vérité un réconfort de trouver quelques rares représentants du christianisme protestant qui eurent le courage moral, face à tant d'opposition tant secrète que manifeste, de défendre la foi transmise une fois pour toutes aux saints, bien qu'ils fussent dans un certain embarras parce qu'ils ne discernent pas le divin plan des

(*) Cependant, Rome a depuis conclu que le Congrès de Chicago n'était ni un honneur pour elle, ni un attrait pour ceux qui la soutiennent, et elle a annoncé que les papistes, à l'avenir, n'auraient plus rien à faire avec de tels Congrès confus. De plus, il ne manque pas de signes de désapprobation papale à l'égard des prélats romains qui ont pris une part si importante au Congrès de Chicago. Les protestants peuvent en avoir toute la gloire !

Âges et le rapport important qui existe entre les doctrines fondamentales du christianisme avec le merveilleux système de la vérité divine.

Le Prof. W. C. Wilkinson, de l'université de Chicago, parla de « l'attitude du christianisme envers d'autres religions ». Il attira l'attention de ses auditeurs sur les écrits de l'Ancien Testament et du Nouveau qui enseignent ce qu'est le christianisme, et sur les dispositions hostiles de ce dernier à l'égard de toutes les autres religions, lesquelles doivent être fausses si le christianisme est la vraie ; il leur parla ensuite de notre Sauveur qui affirma avoir seul le pouvoir de sauver, comme le prouvent les expressions suivantes :

« Nul ne vient au Père [c'est-à-dire, aucun homme ne peut être sauvé] que par moi ».

« Je suis le pain de vie ».

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ».

« Je suis la lumière du monde ».

« Je suis la porte des brebis ».

« Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands ».

« Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ».

« Ce sont là », dit-il, « quelques-unes des paroles sorties des lèvres de Jésus, du seul homme qui affirma être le seul Sauveur de l'homme ».

« On peut répondre à cela : mais Jésus a dit aussi : « Lorsque j'aurai été élevé, j'attirerai tous les hommes à moi » ; nous pourrions donc croire que, parmi ces âmes appartenant à d'autres religions, beaucoup seront sauvées, attirées consciemment ou inconsciemment à Jésus, et malgré l'infortune de leur milieu religieux.

« Je suis naturellement d'accord avec cette manière de voir. Je suis reconnaissant que tel semble être l'enseignement du christianisme. [Mais cette espérance provient d'un cœur généreux plutôt que de la connaissance du divin plan de salut. Le Prof. W. ne discernait pas alors que le monde ne sera attiré par Christ que dans l'Âge millénaire, qu'actuellement seule l'Eglise est attirée, et que la connaissance de l'Eternel qui est la puissance d'attraction maintenant, sera à ce moment-là cette puissance :

« Car la terre sera pleine de la connaissance de la gloire de l'Eternel, comme les eaux couvrent le fond de la mer ». — Hab. 2 : 14]. Je demande simplement que l'on garde fermement à l'esprit que, pour le moment, nous ne discutons pas du tout de l'extension des avantages qui découlent du pouvoir exclusif qu'a Jésus de sauver, mais strictement de la question suivante : Le christianisme reconnaît-il que les religions non chrétiennes aient une part quelconque dans l'efficacité salvatrice ? En d'autres termes, y a-t-il dans les Ecritures un passage quelconque montrant que Jésus exerce sa puissance salvatrice, à un degré quelconque, supérieur ou inférieur, par le moyen d'autres religions que la sienne ? S'il y a la moindre allusion à cela, l'ombre même d'une allusion faite dans la Bible, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, dans le sens d'une réponse affirmative à cette question, je confesse ne l'avoir jamais trouvée. Des allusions bien loin d'être chimériques, j'en ai trouvées et en abondance, mais dans le sens contraire à cette question.

« Il me faut vous prier d'observer qu'il n'est pas dans mon intention ici, dans l'intérêt du christianisme, de porter en quoi que ce soit atteinte au mérite des individus qui, parmi les nations, sont parvenus aux cimes les plus élevées de la morale sans avoir recours au christianisme historique, soit sous la forme du Nouveau Testament, soit sous celle de l'Ancien Testament. Je n'ai pas la tâche ici, de vous parler des personnes, soit en général, soit individuellement. Je vous engage à considérer seulement l'attitude prise par le christianisme à l'égard des religions non chrétiennes.

« Passons maintenant des déclarations directes de Jésus pour examiner celles qui furent faites par ses représentants à qui, selon le Nouveau Testament, il conféra le droit de parler avec une autorité égale à la sienne. Parlant, d'une manière générale, des adhérents des religions païennes, il emploie ce langage : « Se disant sages, ils sont devenus fous, et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image d'un homme corruptible et d'oiseaux et de quadrupèdes et de reptiles » [Rom. 1 : 22, 23].

« Homme, oiseau, bête, reptile — ces quatre spécifications dans leur échelle d'origine semble indiquer chaque différente forme de religion païenne avec laquelle le christianisme, ancien ou moderne, est venu en contact. Les conséquences — sanctionnées par des châtiments

de la part du Dieu jaloux et offensé des Hébreux et des Chrétiens, — d'une telle dégradation de l'instinct inné de l'adoration, d'une telle profanation de l'idée, autrefois pure dans le cœur humain, de Dieu l'incorruptible, sont décrites par Paul en des termes dont la force sarcastique, incisive, caustique, pénétrante, les a rendus célèbres et familiers : « C'est pourquoi Dieu les a aussi livrés, dans les convoitises de leurs cœurs, à l'impureté, en sorte que leurs corps soient déshonorés entre eux-mêmes : eux qui ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et ont honoré et servi la créature plutôt que celui qui l'a créée, qui est béni éternellement » [Rom. 1 : 24].

« J'arrête ici la citation. Le reste du passage entre dans des détails de reproche bien connus, et bien connus pour être, avec raison, mis au compte du monde païen de l'antiquité. Il n'y a ici aucune allusion à des exceptions en faveur de points insuffisamment bons, ou au moins pas si mauvais, dans les religions condamnées ; aucune restriction, aucune mitigation du châtement évoqué. Partout l'accusation est accablante, écrasante. On n'y trouve aucune idée émise que, dans certains cas, on puisse trouver un culte vrai et acceptable qui soit caché, déguisé et inconscient, sous des formes impropres. Il n'est pas possible d'envisager que certains idolâtres (si toutefois parmi eux, il s'en trouve quelques-uns) fassent une distinction entre l'idole qu'ils servent et le seul Dieu incorruptible et jaloux, et que pour ces quelques idolâtres exceptionnels, Dieu soit simplement symbolisé dans l'idole qu'ils adorent avec ostentation. Il n'est pas possible non plus de faire de réserve en faveur de certaines âmes initiées, illuminées, cherchant et trouvant une religion plus pure dans des « mystères » ésotériques interdits au vulgaire profane. Le christianisme ne laisse aucune échappatoire aux religions antichrétiennes jugées et réprouvées avec lesquelles il vient en contact. Au lieu de cela, il ne manifeste qu'une damnation [condamnation] sans aucune distinction, jaillissant comme l'éclair de la gloire de sa puissance sur ces incorrigibles coupables du péché incriminé, celui de l'adoration rendue à des dieux autres que Dieu.

« Il n'y a le moindre adoucissement agréable qui soit prévu quelque part pour donner l'assurance ou même l'espérance possible, qu'un Dieu bienveillant tendra l'oreille avec bonté aux imputations formellement faites à un autre, comme si elles lui étaient virtuellement destinées bien que d'une manière mal comprise. Une telle

idée, juste ou non, n'est pas scripturale. En fait, elle est antiscriturale, donc anti-chrétienne. Le christianisme ne mérite pas la louange d'une telle libéralité. Touchant les prérogatives uniques, exclusives et incommunicables de Dieu, le christianisme est, admettons-le franchement, une religion étroite, stricte, sévère, jalouse. On peut pardonner à Socrate, mourant, d'avoir proposé qu'un coq soit offert en sacrifice à Esculape, mais le christianisme, le christianisme de la Bible, ne nous donne la moindre raison de supposer qu'un tel acte d'idolâtrie de sa part ait pu être interprété par Dieu comme étant un acte d'adoration que Lui-même pouvait accepter.

« Pierre a déclaré : « En vérité, je comprends que Dieu ne fait pas acception de personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et qui pratique la justice, lui est agréable » [Actes 10 : 34, 35].

« Craindre Dieu d'abord, et ensuite pratiquer la justice, ce sont là des traits qui caractérisent toujours et partout l'homme agréable à Dieu. Mais il est évident que, dans l'idée du christianisme, craindre Dieu n'est pas en adorer un autre que lui. Ce sera donc dans la mesure où un homme échappe à la religion ethnique qui le domine, et s'élève — non grâce à elle, mais malgré elle — dans l'élément transcendant du vrai culte divin, qu'il sera acceptable à Dieu.

« De toute religion ethnique, peut-on alors dire que c'est une vraie religion, mais seulement qu'elle n'est pas parfaite ? Le christianisme dit : Non. Le christianisme exprime des paroles d'espérance indéfinie concernant ceux — certains d'entre eux — qui n'auront jamais entendu parler de Christ. Ces paroles, les chrétiens bien entendu les soutiendront et les entretiendront selon leur valeur inestimable. Mais ne commettons pas l'erreur de leur prêter un rapport quelconque avec les religions erronées de l'humanité. Nulle part, les Ecritures ne représentent ces religions comme des tâtonnements pathétiques et partiellement heureux pour trouver Dieu. Chacune d'elles et toutes sont représentées comme conduisant à tâtons vers le bas, et non vers le haut. D'après le christianisme, elles sont un obstacle et non une aide. L'adhésion que leur apportent leurs fidèles est semblable à l'étreinte aveugle des racines et des rochers par des hommes qui se noient, étreinte qui ne tend qu'à les maintenir au fond de la rivière. La vérité qui se trouve

dans la fausse religion peut aider, mais ce sera la vérité qui le fera et non la fausse religion.

« D'après le christianisme, la fausse religion déploie toute sa force pour étouffer et tuer la vérité qui se trouve en elle, d'où la dégénérescence historique représentée dans le premier chapitre de Romains comme affectant les fausses religions en général. Si leurs efforts tendaient à l'élévation, elles s'amélioreraient de plus en plus. Si, en fait, comme l'enseigne Paul, elles empirent de plus en plus, ce doit être parce que leurs efforts tendent à la dégradation.

« En conséquence, l'attitude du christianisme à l'égard des religions autres que la sienne est une attitude d'hostilité universelle, absolue, éternelle, inapaisable, tandis qu'à l'égard de tous les hommes partout, les adhérents des fausses religions n'étant nullement exceptés, son attitude est une attitude de grâce, de miséricorde, de paix pour quiconque la veut [la recevra]. Combien en trouvera-t-on qui la voudront [recevront] ? C'est là un problème que le christianisme laisse sans solution ».

Le Rév. James Devine, de la Ville de New York, parla également sur le message du christianisme aux autres religions, en présentant clairement la doctrine de la rédemption grâce au sang précieux de Christ. Il déclara :

« Nous en arrivons maintenant à une autre vérité fondamentale de l'enseignement chrétien, la doctrine mystérieuse de la réconciliation (« atonement »). Le péché est un fait indiscutable. Il est universellement reconnu et avoué. Il donne lui-même son témoignage. Il est, de plus, une barrière entre l'homme et son Dieu. La sainteté divine et le péché avec sa répugnance, sa rébellion, son horrible dégradation et sa ruine sans espoir, ne peuvent s'unir dans aucun système de gouvernement moral. Dieu ne peut tolérer le péché ni temporiser avec lui, ni lui faire une place en sa présence. Il ne peut parler avec lui ; il doit le punir. Il ne peut négocier avec lui ; il doit le juger à la barre. Il ne peut pas l'ignorer ; il doit le vaincre. Il ne peut lui accorder un rang moral ; il doit le frapper de la condamnation qu'il mérite.

« La réconciliation est la méthode merveilleuse de Dieu pour justifier, une fois pour toutes, devant l'univers, son attitude éternelle à l'égard du péché, par la prise en charge volontaire, dans l'esprit de sacrifice, de son châ-

timent. Cela, il le fait dans la personne de Jésus-Christ. Les faits de la naissance de Christ, de sa vie, de sa mort et de sa résurrection prennent place dans le domaine de la véritable histoire, et la valeur morale et l'efficacité propitiatoire de son obéissance parfaite et de sa mort en sacrifice deviennent un mystérieux élément d'une valeur infinie dans le cours de rajustement des relations du pécheur avec son Dieu.

« Christ est accepté par Dieu comme substitut. Le mérite de son obéissance et la dignité élevée de son sacrifice sont tous deux utiles à la foi. Le pécheur humble, repentant et conscient de son indignité, accepte Christ comme son rédempteur, son intercesseur, son sauveur, et en toute simplicité croit en lui, confiant dans ses assurances et ses promesses, basées comme elles le sont, sur son intervention dans la réconciliation ; il reçoit alors de Dieu comme don de l'amour souverain tous les avantages de l'œuvre médiatrice de Christ. Telle est la manière pour Dieu d'atteindre le but du pardon et de la réconciliation. Telle est sa manière d'être lui-même juste tout en accomplissant pourtant la justification du pécheur. Ici encore, nous avons le mystère de la sagesse dans sa démonstration la plus auguste.

« Tel est le cœur de l'évangile. Il palpite d'un amour mystérieux ; il bat avec les douleurs ineffables de la guérison divine ; il a un rapport vital avec le système tout entier de gouvernement ; dans ses activités cachées, il échappe à l'examen de la raison humaine, mais il fait couler le sang vital à travers l'histoire et il donne au christianisme sa vitalité excellente et sa vigueur impérissable. C'est parce que le christianisme élimine le péché du problème que sa solution est complète et définitive.

« Le christianisme doit parler au nom de Dieu. C'est à Dieu qu'il doit son existence, et le secret profond de sa dignité et de sa puissance est qu'il révèle Dieu. Ce serait pour le christianisme de l'effronterie que de parler simplement sous sa propre responsabilité, ou même au nom de la raison. *Il n'a aucune philosophie d'évolution à propager.* Il a, de la part de Dieu, un message à délivrer. Il n'est pas en lui-même une philosophie ; il est une religion. Il n'est pas né de la terre ; il est l'ouvrage de Dieu. Il ne vient pas de l'homme, mais de Dieu, et il est intensément vivant de sa puissance, actif de son amour, bienveillant de sa bonté, rayonnant de sa lumière, chargé de sa vérité, envoyé avec son message, inspiré de

son énergie, rempli de sa sagesse, animé du don de guérison spirituelle et fort de sa suprême autorité.

« Il a une mission parmi les hommes, toutes les fois qu'il les rencontre et en quelque lieu que ce soit, ce qui est aussi sublime que la création, aussi merveilleux que l'existence spirituelle et aussi rempli de signification mystérieuse que l'éternité. Il trouve son foyer autant que son centre de rayonnement dans la personnalité de son grand révélateur et instructeur que tous les doigts de lumière désignaient avant son avènement et duquel, depuis son incarnation, a resplendi toute la clarté du jour.

« Son esprit est plein de sincérité naturelle, de majestueuse dignité et de tendre désintéressement. Il vise à donner une bénédiction plutôt qu'à soutenir une comparaison. Il est moins soucieux de se défendre que d'accorder ses bienfaits. Il est moins préoccupé à s'assurer l'honneur suprême pour lui-même qu'à gagner le chemin du cœur. Il ne cherche pas à railler, à dénigrer ou à humilier son rival, mais plutôt à le soumettre par l'amour, à l'attirer par sa propre excellence et à le supplanter par la vertu de sa propre supériorité incomparable. De lui-même, il est incapable d'avoir un esprit de rivalité, à cause de son propre droit indiscutable de régner. Il n'a que faire du sarcasme, il peut se passer du mépris, il ne porte aucune arme de violence, il ne s'adonne pas à la discussion, il est incapable de fourberie ou de tromperie, et il répudie l'hypocrisie de langage. Il compte toujours sur son propre mérite intrinsèque, et base toutes ses affirmations sur son droit à être entendu et honoré.

« Son témoignage des miracles est plutôt une exception qu'une règle. Le miracle était un signe pour aider la foi faible. C'était une concession faite dans l'esprit de condescendance. Les miracles suggèrent la miséricorde tout autant qu'ils proclament la majesté. Lorsque nous considérons les sources illimitées de puissance divine, et la facilité avec laquelle des signes et des prodiges eussent pu être multipliés dans une variété et une force déconcertantes, nous avons le sentiment d'une sévère conservation de puissance et un net refus de spectaculaire. Le mystère de l'histoire chrétienne est la parcimonie avec laquelle le christianisme a utilisé ses ressources. Cela constitue, pour la foi, une épreuve souvent douloureusement sévère, de remarquer le visible manque d'énergie et d'élan, de force irrésistible dans les progrès apparemment lents de notre sainte religion. [Il doit en être nécessairement ainsi

pour ceux qui ne sont pas encore arrivés à comprendre le divin plan des Ages].

« Sans doute Dieu a-t-il ses raisons, mais en attendant, nous ne pouvons que discerner dans le christianisme un esprit de réserve mystérieuse, de prodigieuse patience, de voix mise en sourdine et de contrainte voulue. Il ne « crie pas et il n'élève pas la voix et il ne la fait pas entendre dans la rue ». Des siècles s'écoulent, le christianisme n'atteint que des portions de la terre, mais tout ce qu'il touche, il le transfigure. Il semble mépriser les accessoires matériels et ne compte comme victoires dignes d'être remportées que celles qui le sont par le contact spirituel avec l'âme individuelle. Son rapport avec d'autres religions a été caractérisé par une réserve exceptionnelle, et ses progrès ont été marqués par une dignité sans ostentation en accord avec l'attitude majestueuse de Dieu son auteur.

« Nous avons donc raison de parler de l'esprit de ce message comme étant totalement exempt du vulgaire sentiment de rivalité, entièrement au-dessus de l'emploi de méthodes spectaculaires ou faussement attrayantes, infiniment étranger à tous les simples expédients ou à l'effet dramatique, entièrement libre d'affectation ou de duplicité d'esprit, ne se souciant pas d'alliance avec le pouvoir mondain ou le renom social, recherchant davantage une place d'influence dans un cœur humble qu'un siège de puissance sur un trône royal, entièrement absorbé à revendiquer l'affectueuse allégeance de l'âme et à s'assurer la transformation morale du caractère, afin que son propre esprit et ses principes puissent gouverner la vie spirituelle des hommes.

« Le christianisme parle donc aux autres religions avec une franchise et une simplicité sans réserve, basées sur son propre droit incontestable d'être entendu. Il reconnaît l'indubitable sincérité de la conviction personnelle et l'ardeur intense du combat moral dans le cas de nombreuses âmes réfléchies qui, à l'instar des Athéniens du temps jadis, « l'adorent dans l'ignorance » ; il avertit et persuade et ordonne comme il en a le droit ; il parle comme le fit Paul sur la colline de Mars en présence des païens cultivés, de ce jour fixé dans lequel le monde doit être jugé, et de « cet homme » par qui il doit être jugé ; il répète et répète encore son appel invariable et inflexible à la repentance ; il réclame l'acceptation de ses règles morales ; il exige la soumission, la loyauté, la révérence et l'humilité.

« Tout ceci, il le fait avec une expression magnifique et résolue d'insistance tranquille. Il impose souvent son affirmation par l'argumentation, la supplication et la sollicitation affectueuse ; cependant, dans tout cela et au travers de tout cela, on doit discerner une expression claire, éclatante d'insistance sans compromis, révélant cette volonté personnelle suprême qui a donné naissance au christianisme, et au nom de laquelle ce dernier parle toujours. Il transmet son message avec un air de confiance paisible et de tranquille maîtrise. Nul souci de préséance, nul soin spécial pour l'apparence, nulle possibilité d'être secondé, nul esprit grossier de rivalité. Au contraire, il s'exprime avec la persuasion intime de cette suprématie simple, naturelle, incomparable, infinie qui désarme promptement la rivalité, et à la fin provoque l'admiration et impose la soumission des cœurs exempte de malice et de ruse ».

Parmi ces nobles discours pour la défense de la vérité, il y eut également celui du Comte Bernstorff d'Allemagne. Il déclara :

« J'ai confiance que personne ici ne considère sa propre religion avec légèreté [bien qu'il apprit certainement le contraire avant la clôture du Congrès. Ceci fut dit à son début]. En ce qui me concerne, je déclare que je suis ici en simple chrétien évangélique, et que je n'aurais mis un pied dans ce Congrès si j'avais pensé qu'il ne signifiait rien d'autre qu'un consentement sur l'idée que toutes les religions sont pareilles, et qu'il est simplement nécessaire d'être sincère et droit. Je ne peux consentir à rien de ce genre. Je crois que seule la Bible est vraie, et que le christianisme protestant est la seule vraie religion. *Je ne désire aucun compromis d'aucune sorte.*

« Nous ne pouvons nier que nous qui sommes dans ce Congrès, sommes séparés par de grands et importants principes. Nous admettons que ces différences ne peuvent être rapprochées, mais nous sommes réunis en croyant que chacun a le droit d'avoir sa foi. Vous invitez chacun à venir ici comme un sincère défenseur de sa propre foi. Pour ma part, je me tiens devant vous avec le même désir que celui qui animait Paul alors qu'il se tenait devant les représentants de la cour romaine et devant Agrippa, le roi juif. Plût à Dieu que tous ceux qui m'entendent aujourd'hui fussent à la fois presque et tout à fait comme je suis. Je ne peux dire « hormis ces liens ». Je remercie

Dieu d'être libre, sauf pour tous les défauts et les imperfections qui sont en moi et qui m'empêchent d'embrasser mon credo comme j'aimerais le faire.

« Mais alors, pourquoi nous réunissons-nous, si nous ne pouvons montrer de la tolérance ? Eh bien ! le terme tolérance est employé de différentes manières. Si les paroles du Roi Frédéric de Prusse, « dans mon pays, chacun peut aller au ciel à sa propre manière » sont employées comme une *maxime de science politique*, nous ne pourrions jamais trop l'approuver. Quelle effusion de sang, quelle cruauté auraient été épargnées dans le monde si elle avait été adoptée ! Mais si elle est *l'expression de l'indifférence religieuse qui prévaut pendant ce dernier siècle* et à la cour du monarque qui était l'ami de Voltaire, alors nous ne devons pas l'accepter.

« Dans son épître aux Galates, Saint Paul rejette toute autre doctrine, même si elle était enseignée par un ange du ciel. Comme chrétiens, nous sommes des serviteurs de notre Maître, le Sauveur vivant. *Nous n'avons aucun droit de compromettre la vérité qui nous est confiée*, soit en la considérant à la légère, soit en taisant le message qu'il nous a donné pour les humains. Mais nous sommes rassemblés, chacun de nous désirant gagner les autres à son propre credo. Ce Congrès ne sera-t-il pas un Congrès de guerre plutôt que de paix ? Ne va-t-il pas nous éloigner les uns des autres au lieu de nous rapprocher ? Je ne le pense pas, si nous maintenons la vérité que nos grandes doctrines vitales ne peuvent être défendues et propagées que par des moyens spirituels. Une lutte ouverte avec des armes spirituelles ne doit pas brouiller les combattants ; au contraire, elle les rapproche souvent.

« Je pense que cette conférence aura agi suffisamment pour graver à jamais son souvenir sur les feuillets de l'histoire si ce grand principe [la liberté religieuse] est adopté par tous. Une lueur point dans chaque cœur, et le dix-neuvième siècle nous a apporté beaucoup de progrès à ce point de vue ; pourtant, nous risquons d'entrer dans le vingtième siècle avant que le grand principe de la liberté religieuse ait trouvé une acceptation universelle ».

En contraste frappant avec l'esprit général du Congrès, fut également le discours de M. Grant, du Canada. Il déclara :

« Il me semble que nous devrions ouvrir ce Congrès des religions, non avec le sentiment que nous accomplis-

sons une grande chose, mais avec des sentiments humbles, en confessant de tout notre cœur nos péchés et nos échecs. Pourquoi les habitants du monde n'ont-ils pas reçu la vérité ? C'est notre faute. L'apôtre Paul, se reportant à l'époque où Dieu guida si merveilleusement son peuple, en arriva à discerner la clef de toutes les maximes de l'histoire de ce dernier : l'Eternel a étendu tout le jour ses mains vers un peuple rebelle et contredisant ; bien qu'il y ait toujours eu un petit nombre de justes, Israël, en tant que nation, ne comprit pas l'Eternel et, de ce fait, ne put comprendre la merveilleuse mission qui lui avait été confiée.

« Si Saint Paul était ici aujourd'hui, ne ferait-il pas la même triste confession touchant le dix-neuvième siècle de la chrétienté ? Ne dirait-il pas que nous nous sommes enorgueillis de notre christianisme, au lieu de le laisser nous humilier et nous crucifier ? Ne dirait-il pas aussi que nous nous sommes enflés de posséder le christianisme au lieu de lui permettre qu'il nous possède ? Ne dirait-il pas que nous avons séparé le christianisme d'avec l'ordre moral et spirituel du monde, au lieu de comprendre que c'est le christianisme qui doit le pénétrer, l'interpréter, le compléter et l'éprouver, et qu'ainsi nous avons caché sa gloire et obscurci sa puissance ? Tout le long du jour notre Sauveur a dit : « J'ai étendu mes mains vers un peuple désobéissant et contredisant ». Mais la seule condition indispensable de succès, c'est que nous reconnaissons la cause de notre échec, que nous la confessons dans un esprit humble, simple, repentant et obéissant, et qu'avec un courage et une foi indomptables et dignes de l'Occident, nous allions de l'avant et agissions autrement ».

Si de tels sentiments avaient au moins trouvé un écho dans ce grand Congrès ! Mais, hélas ! Il n'en fut rien. Au contraire, il se caractérisa par beaucoup d'orgueil en se vantant des « *merveilleux progrès religieux* du dix-neuvième siècle ». La première impression du Comte Bernstorff fut justifiée, car, en effet, il y eut de graves compromissions de la doctrine et des principes chrétiens. C'est ce que l'on vit dans les sessions subséquentes du Congrès.

CONTRASTE ENTRE LES ATTITUDES CATHOLIQUE, PAIENNE
ET LE CHRISTIANISME PROTESTANT

L'attitude assurée et positive du catholicisme et des diverses religions païennes était en contraste manifeste avec le scepticisme du christianisme protestant. Aucune phrase ne fut prononcée par aucun d'entre eux contre l'autorité de leurs livres sacrés ; ils louèrent et recommandèrent leur religion, tandis qu'ils écoutèrent avec surprise les discours sceptiques et incrédules des chrétiens protestants contre la religion chrétienne et contre la Bible pour lesquelles les païens eux-mêmes montraient le plus grand respect.

Comme preuve de la surprise des étrangers lorsqu'ils apprirent cet état de choses parmi les chrétiens, nous citons ce qui suit du discours publié de l'un des délégués du Japon à une grande réunion tenue à Yokohama pour fêter leur retour et entendre leur rapport. L'orateur déclara :

« Lorsque nous reçûmes l'invitation d'assister au Congrès des Religions, notre organisation bouddhiste ne voulut pas nous envoyer comme ses représentants. La grande majorité croyait à une mesure adroite de la part des chrétiens pour nous avoir là-bas et ensuite pour nous tourner en ridicule ou pour essayer de nous convertir. En conséquence, nous y allâmes en simples particuliers. Mais ce fut une merveilleuse surprise qui nous attendait. Nos idées étaient toutes fausses. Le Congrès était convoqué parce que les nations occidentales en sont arrivées à discerner la faiblesse et l'absurdité du christianisme, et elles souhaitent réellement nous entendre parler de notre religion, et apprendre ainsi quelle est la meilleure religion. Il n'y a dans le monde aucun pays meilleur que l'Amérique pour propager les enseignements du bouddhisme. En Amérique, le christianisme n'est qu'un agrément de la société. Il n'est vraiment cru que par très peu de gens. La grande majorité des chrétiens boivent et commettent divers péchés grossiers, et ont une vie très dissolue, bien que le christianisme soit une croyance très répandue et qu'elle serve d'agrément social. Son manque d'influence prouve sa fai-

blesse. Les assemblées manifestèrent la grande supériorité du bouddhisme sur le christianisme, et le simple fait de convoquer les réunions montra que le peuple américain et les autres peuples occidentaux avaient perdu leur foi dans le christianisme et étaient prêts à accepter les enseignements de notre religion supérieure ».

Il n'est pas surprenant qu'à la clôture des discours, un chrétien japonais ait déclaré : « Comment des chrétiens américains ont-ils pu commettre une si grande faute en tenant un tel rassemblement et porter préjudice au christianisme comme ces réunions le feront au Japon ? ».

Ceux qui sont au courant de l'histoire savent quelque chose de cette grande puissance antichrétienne, l'église de Rome, dont les protestants recherchent si ardemment l'affiliation ; ceux qui gardent les yeux ouverts sur ses activités présentes, savent que son cœur et son caractère sont toujours inchangés. Ceux qui sont quelque peu informés savent bien que l'église catholique grecque a soutenu et approuvé, si vraiment elle n'en a pas été l'instigatrice, la persécution russe des Juifs, des « Stundists » et de tous les autres chrétiens qui, se réveillant de l'aveuglement et de la superstition de l'église catholique grecque, cherchent et trouvent Dieu et la vérité par l'étude de sa Parole. Les persécutions incitées par les prêtres catholiques grecs et poursuivies par la police sont du genre le plus cruel et le plus révoltant. Mais néanmoins, on recherche très ardemment l'union et la coopération avec ces deux systèmes, les églises catholiques romaine et grecque, comme aussi avec toutes les formes de superstition et d'ignorance païennes.

LES ÉPAISSES TÉNÉBRES DU PAGANISME

AVEC LESQUELLES DES CHRÉTIENS DÉSIRENT FAIRE ALLIANCE

Des chrétiens désirent maintenant la coopération et la sympathie du paganisme. Nous pouvons nous faire une idée des épaisses ténèbres de ce paganisme d'après la réplique indignée que fit le Dr. Pentecost aux critiques

que certains des étrangers adressèrent au christianisme et aux missions chrétiennes. Il déclara :

« Je trouve regrettable que l'on fasse tendre toutes choses à faire dégénérer les discussions de ce Congrès en une suite d'accusations et de récriminations ; néanmoins, nous chrétiens, nous sommes restés assis patiemment pour écouter une série de critiques que certains représentants des religions de l'Orient ont adressées au christianisme touchant ses résultats. Par exemple, les bouges de Chicago et de New York, la perversité sans nom qui s'étale aux yeux mêmes des étrangers qui sont nos hôtes ; la licence, l'ivrognerie, les querelles, les assassinats, les crimes d'une certaine classe nous ont été attribués. Les fautes commises par les Parlements et les gouvernements tant en Angleterre qu'en Amérique ont été mis sur le compte du christianisme. Le commerce de l'opium, le trafic du rhum, les violations de traités, les lois barbares et inhumaines contre les Chinois, etc., tout a été mis sur le compte de l'église chrétienne. [Mais si les chrétiens prétendent que ces nations sont des nations chrétiennes, peuvent-ils raisonnablement blâmer ces représentants païens de penser et de les juger en conséquence ?].

« Il semble à peine nécessaire de dire toutes ces choses, l'immoralité, l'ivrognerie, les crimes, le manque de fraternité, et la rapacité de ces divers trafics néfastes que nos pays ont introduits en Orient n'ont rien à voir avec le christianisme. [Si, si ces nations sont des nations chrétiennes. En affirmant qu'elles le sont, l'église est responsable de leurs péchés ; c'est donc à juste titre qu'on l'en accuse]. L'Eglise de Christ travaille nuit et jour à corriger et à abolir ces crimes. C'est d'une voix unanime que l'église chrétienne condamne le trafic de l'opium, celui de l'alcool, les lois oppressives contre les Chinois et toutes les formes de vice et de cupidité dont se plaignent nos amis orientaux.

« Nous consentons à être critiqués, mais quand je rappelle le fait que ces critiques viennent en partie de messieurs qui représentent un système de religion dont les temples, servis par les castes les plus élevées de prêtres brahmanes, sont les cloîtres autorisés et établis d'un système d'immoralité et de débauche sans parallèle en aucun pays occidental, je sens que garder le silence devant ces critiques serait les accepter. Je pourrais vous emmener dans dix mille temples, plus ou moins — plutôt plus que

moins — dans toutes les parties de l'Inde, auxquels sont attachées deux à quatre cents prêtresses, dont les vies ne sont pas toutes ce qu'elles devraient être.

« J'ai vu cela de mes propres yeux, et personne ne le nie en Inde. Si vous en parlez aux Brahmanes, ils vous diront que c'est une partie de leur système concernant le commun peuple. Retenez bien que ce système est l'institution autorisée de la religion hindoue. Il n'est que de regarder les abominables sculptures sur les temples, à la fois des Hindous et des Bouddhistes, les symboles hideux des anciens systèmes phalliques qui sont les objets les plus populaires adorés dans l'Inde, pour être impressionné par la corruption des religions. Retenez bien que ces dernières ne sont pas seulement tolérées, mais établies, dirigées et dominées par les prêtres de la religion. Seuls les peintures et portraits indécents de l'ancienne Pompéi égalent en obscénité les choses qui sont à la vue de tous dans les temples de l'Inde et autour de leurs entrées.

« Il semble un peu pénible que nous devions supporter les critiques que ces représentants de l'hindouisme font contre la partie impie des pays occidentaux, alors qu'ils vivent dans des énormes maisons de verre comme celles-ci, chacune d'elles étant érigée, protégée et défendue par les conducteurs de leur propre religion.

« Nous avons entendu beaucoup parler de la « paternité de Dieu et de la fraternité de l'homme » comme étant l'une des doctrines essentielles des religions orientales. En fait, je n'ai jamais été capable de trouver — et j'ai mis au défi d'en produire un dans l'Inde entière — un seul texte dans l'une quelconque des littératures hindoues qui justifie ou même suggère la doctrine de la « paternité de Dieu et de la fraternité de l'homme ». C'est là un pur plagiat aux dépens du christianisme. Nous nous réjouissons qu'ils l'aient adoptée et assimilée. Comment un Brahmane qui considère tous les hommes d'une caste inférieure, et spécialement les pauvres parias avec un esprit de dégoût, et les estime comme appartenant à un ordre différent d'êtres, provenant de singes et de démons, peut-il oser nous dire qu'il croit en la paternité de Dieu et en la fraternité de l'homme ? Si un Brahmane croit en la fraternité de l'homme, pourquoi refuse-t-il les aménités sociales et l'hospitalité ordinaire aux hommes des autres castes, aussi bien qu'à ses frères occidentaux qu'il étreint si magnifiquement dans les bras condescendants de sa

doctrine trouvée depuis peu de la paternité de Dieu et de la fraternité de l'homme ?

« S'il y a une fraternité quelconque de l'homme en Inde, l'observateur le plus distrait ne peut hésiter à dire qu'il n'y a pas de fraternité touchant les sœurs qui soit reconnue d'eux. Que les horreurs sans nom, dont les femmes hindoues de l'Inde sont les victimes, répondent à cette déclaration.

« Jusqu'à ce que le gouvernement anglais ait renversé d'une main ferme l'ancienne institution religieuse hindoue de Suttée [veuve hindoue — Trad.], chaque année, des centaines de veuves hindoues se jetaient de bon cœur sur le bûcher funéraire de leur mari mort, embrassant ainsi les flammes qui brûlaient leur corps plutôt que de se livrer aux horreurs sans nom et à l'enfer vivant du veuvage hindou. Que nos amis hindous nous disent ce que leur religion a fait pour la veuve hindoue, et en particulier pour l'enfant veuve avec sa tête rasée comme une criminelle, dépouillée de ses ornements, vêtue de haillons, réduite à une position d'esclave pire que celle que nous pouvons concevoir, devenue le souffre-douleur de la famille, et souvent vouée à des usages pires et sans nom. C'est à cet état et à cette condition que se trouve réduite la pauvre veuve sous la sanction de l'hindouisme. Il y a deux années seulement, on demanda au gouvernement britannique de voter une nouvelle loi sévère élevant « l'âge de consentement » à douze ans, âge où il était légal pour un hindou de consommer les rapports de mariage avec sa femme-enfant. Les hôpitaux chrétiens, remplis de petites filles abusées à peine sorties de leur enfance, devinrent un fait si outrageant que le gouvernement dut intervenir pour arrêter ces crimes qui étaient perpétrés au nom de la religion. L'agitation fut si grande à ce sujet en Inde qu'on craignit comme imminente une révolution religieuse qui aurait presque tourné en soulèvement.

« Nous avons été critiqués par nos amis orientaux nous reprochant de juger avec un jugement ignorant et prévenu, parce qu'au début de ce Congrès, un défi fut lancé auquel cinq personnes seulement furent capables de dire qu'elles avaient lu la Bible de Bouddha ; dès lors, on supposa que notre jugement était ignorant et injuste. On aurait pu lancer le même défi en Birmanie ou à Ceylan, et en dehors de la prêtrise, il est presque permis de dire qu'il y aurait eu moins de cinq personnes qui auraient été capables de dire qu'elles avaient lu leurs propres écri-

tures. Les Badas des Hindous sont des objets d'adoration. Personne sauf un Brahme ne peut les enseigner, encore moins les lire. Avant que les missions chrétiennes n'aillent en Inde, le sanscrit était pratiquement une langue morte. Si les écritures indiennes ont été enfin traduites dans la langue indigène ou donnée aux nations occidentales, c'est parce que les missions chrétiennes et des érudits occidentaux les ont redécouvertes, déterrées, transportées et apportées à la lumière du jour. La somme des Ecritures en sanscrit connue par l'Indien ordinaire qui a reçu une instruction occidentale n'est constituée que de ces portions qui ont été traduites en anglais ou en langue indigène par des érudits européens ou occidentaux. Le commun peuple, c'est-à-dire les 99 % des Hindous ne connaît que la tradition. Mettons cette exclusivité d'inertie de la part de ces religions indiennes en contraste avec le fait que le chrétien a traduit sa Bible en plus de trois cents langues et dialectes, et qu'il l'a répandue à des centaines de millions d'exemplaires parmi les nations, langues et peuples de la terre. Nous recherchons la lumière, mais il semblerait que les Bibles de l'Orient aiment les ténèbres plutôt que la lumière parce qu'elles ne supportent pas cette lumière publiée dans l'univers.

« L'hindouisme nouveau et meilleur de nos jours est un développement accompli sous l'influence de l'ambiance chrétienne, mais il n'a pas encore atteint le niveau éthique que lui donne le droit de donner à l'église chrétienne une leçon de moralité. Jusqu'à ce que l'Inde ait purgé ses temples d'une souillure pire que celle d'Augias, et que ses pandits et ses prêtres aient désavoué et stigmatisé les actes horribles commis au nom de la religion, qu'elle soit modeste quand elle proclame la moralité aux autres nations et aux autres peuples ».

DES RÉFORMATEURS PAIENS CHERCHENT DIEU

Tandis que, dans ses représentants, la chrétienté se tenait devant ceux du monde païen, orgueilleuse de ses progrès religieux et ne sachant pas qu'elle était « pauvre et aveugle, et misérable et nue » (Apoc. 3 : 17), le contraste était très grand d'une recherche évidente de Dieu de la part de certains païens ; d'autre part, la finesse avec laquelle ils discernaient et d'une manière indirecte criti-

quaient les contradictions des chrétiens, mérite d'être soulignée d'une façon toute spéciale.

Deux discours habiles prononcés par des représentants hindous nous donnent quelque idée du remarquable mouvement en Inde, des ténèbres dans les pays païens, et aussi de l'influence de notre Bible que les missionnaires y portent. La Bible a accompli une œuvre qui n'a pu être détruite bien qu'elle ait été gênée par les credo contradictoires qui l'accompagnent et prétendent l'interpréter. Nous apprenons qu'au Japon existent des conditions semblables. Ci-dessous, nous ajoutons des extraits de trois discours remarquables pour leur évidente sincérité, leur profondeur et leur expression limpide, et qui montrent l'attitude très sérieuse de réformateurs païens qui cherchent après Dieu, s'ils pourraient en quelque sorte le toucher en tâtonnant et le trouver.

UNE VOIX DE L'INDE NOUVELLE

M. Mozoomdar s'adressa à l'assemblée en ces termes :

« M. LE PRESIDENT, MM. LES REPRÉSENTANTS DES NATIONS ET DES RELIGIONS :

Le Brahmo Somaj de l'Inde que j'ai l'honneur de représenter, est une nouvelle société ; notre religion est une nouvelle religion, mais elle vient d'une lointaine, très lointaine antiquité, des racines mêmes de notre vie nationale, il y a des centaines de siècles.

« Il y a soixante-trois ans, tout le pays de l'Inde était rempli d'une immense clameur. Le grand bruit discordant d'un polythéisme hétérogène déchirait le silence du ciel. Les pleurs des veuves, que dis-je, bien plus lamentables les cris de ces misérables femmes qui devaient être brûlées sur les bûchers funéraires de leurs maris morts, profanaient la sainteté de la terre de Dieu. Nous avions la déesse bouddhiste du pays, la mère du peuple, aux dix mains, tenant dans chaque main les armes pour défendre ses enfants. Nous avions la déesse blanche du savoir, jouant sur sa Vena, instrument de musique à cordes, les cordes de la sagesse. La déesse de la bonne fortune, tenant dans ses bras, non la corne mais le panier d'abondance, bénis-

sant les nations de l'Inde, s'y trouvait aussi ; et le dieu à la tête d'éléphant, et le dieu à califourchon sur un paon, et les trente-trois millions de dieux et de déesses en plus. J'ai ma conception personnelle sur la mythologie de l'hindouisme, mais ce n'est pas le moment d'en discuter.

Parmi le vacarme et le fracas de ce polythéisme et du mal social, parmi toutes les ténèbres de l'époque, se dressa un homme, un pur brahmane de naissance et d'éducation, qui s'appelait Raja Ram Dohan Roy. Avant de devenir un homme, il écrivit un livre pour prouver la fausseté de tout polythéisme et la vérité de l'existence du Dieu vivant. Cela attira la persécution sur sa tête. En 1830, cet homme fonda une société connue sous le nom de Brahmo-Somaj — la société des adorateurs du seul Dieu vivant.

« Le Brahmo-Somaj fonda ce monothéisme sur l'inspiration des anciennes écritures hindoues, les Vedas et les Upanishads.

« Au cours du temps, alors que le mouvement grandissait, les membres commencèrent à douter de l'infailibilité réelle des écritures hindoues. Dans leur âme, ils pensaient entendre une voix qui, tout d'abord timide, contredisait çà et là les Vedas et les Upanishads. Quels seront nos principes de théologie ? Sur quels principes notre religion se tiendra-t-elle ? Le faible ton sur lequel la question fut d'abord posée, s'amplifia de plus en plus et trouva de plus en plus d'écho dans la société religieuse naissante jusqu'à devenir le problème le plus positif sur le plan pratique : sur quel livre toute vraie religion doit-elle s'appuyer ?

« Rapidement, ils trouvèrent impossible que ce fussent les écritures hindoues le seul témoignage de la vraie religion. Ils trouvèrent que bien qu'il y eût des vérités dans les écritures hindoues, ils ne pouvaient reconnaître ces dernières comme le seul modèle infailible de la réalité spirituelle. Aussi, vingt et un ans après la fondation du Brahmo-Somaj on abandonna la doctrine de l'infailibilité des écritures hindoues.

« Vint ensuite une autre question : N'y a-t-il pas d'autres écritures ? Ne vous ai-je pas dit, l'autre jour, que sur le trône impérial de l'Inde, le christianisme siégeait maintenant, tenant l'Evangile d'une main et le sceptre de la civilisation de l'autre ? La Bible a pénétré en Inde. La Bible est le livre que l'humanité ne devrait pas ignorer. Reconnaisant donc, d'une part, la grande inspiration des

écritures hindoues, nous ne pouvions, d'autre part, reconnaître l'inspiration et l'autorité de la Bible. En 1861 nous publiâmes un ouvrage dans lequel des extraits de toutes les écritures furent donnés comme le livre qui devait être lu au cours de nos dévotions. Ce ne fut pas le missionnaire chrétien qui attira notre attention sur la Bible ; ce ne furent pas les prêtres mahométans qui nous montrèrent les excellents passages du Coran ; ce ne fut aucun disciple de Zoroastre qui nous prêcha la grandeur de son Zend-Avesta, mais il y avait dans nos cœurs le Dieu de réalité infinie, la source d'inspiration de tous les livres, de la Bible, du Coran, du Zend-Avesta, qui attira notre attention sur les vertus révélées dans le récit de l'expérience de sainteté faite partout. C'est par sa direction et par sa lumière que nous reconnûmes ces faits, et c'est sur le roc de la réalité durable et éternelle que nous posâmes notre fondement théologique.

« Etait-ce de la théologie sans moralité ? Qu'est l'inspiration de ce livre ou l'autorité de ce prophète sans la sainteté personnelle, la propriété de ce temple fait par Dieu ? Peu après que nous eûmes achevé notre théologie, nous en vinmes à discerner clairement que nous n'étions pas des hommes bons, des hommes saints à l'esprit pur, et qu'il y avait d'innombrables choses mauvaises autour de nous, dans nos maisons, dans nos usages nationaux, dans l'organisation de notre société. En conséquence, le Brahmo-Somaj se mit à réformer la société. En 1851, le premier « intermariage » fut célébré. En Inde, un intermariage veut dire le mariage de personnes appartenant à des castes différentes. La caste est une sorte de muraille de Chine qui entoure chaque famille et chaque petite communauté ; aucun homme audacieux, aucune femme audacieuse ne s'égarerait au-delà de cette muraille. Dans le Brahmo-Somaj, nous demandâmes : « Est-ce que cette muraille chinoise couvrira à jamais d'opprobre la liberté des enfants de Dieu ? » Non ! Abattez-la ! Renversez-la ! et partez !

« Ensuite, mon conducteur et honoré ami, Keshub Chunder Sen, prit des dispositions pour que le mariage entre castes différentes ait lieu. Les Brahmes furent scandalisés. Des devins hochèrent la tête ; même des dirigeants du Brahmo-Somaj haussèrent les épaules et mirent leurs mains dans les poches. « Ces jeunes incendiaires », dirent-ils, « vont mettre le feu à toute la société ». Mais l'« intermariage » se fit ainsi que le remariage des veuves.

« Savez-vous ce que sont les veuves en Inde ? Une petite fille de dix ou douze ans vient à perdre son mari avant même qu'elle ait bien connu ses traits ; depuis cet âge tendre jusqu'au jour de sa mort, elle subira des pénitences, une vie très austère, misérable, la solitude et la honte qui vous font trembler en entendant seulement parler. Je n'approuve pas ou je ne comprends pas la conduite d'une femme qui se marie une première fois, puis une seconde fois, puis une troisième fois et une quatrième — qui se marie autant de fois qu'il y a de saisons dans l'année. Je ne comprends pas la conduite de tels hommes et de telles femmes. Mais je pense que lorsqu'une petite enfant de onze ans perd ce que les hommes appellent son mari, la faire tomber dans la misère de toute une vie de veuvage et lui infliger des calamités qui déshonoreraient un criminel, est un acte inhumain dont il n'est pas trop tôt de se débarrasser. D'où, des « intermariages » et des remariages de veuves. Nous avons ainsi pris en main le problème de l'amélioration sociale et domestique, et le résultat fut que très rapidement une rupture se fit dans le Brahmo-Somaj. Nous, jeunes gens, nous dûmes partir — nous et toute notre réforme sociale — et nous tirer d'affaire nous-mêmes comme nous le pouvions au mieux. Lorsque ces réformes sociales furent en partie achevées, survint une autre question.

« Nous avons remarié la veuve ; nous avons préservé les veuves du bûcher ; mais qu'avions-nous fait de notre pureté personnelle, de la sanctification de notre propre conscience, de la régénération de notre âme ? Mais qu'avions-nous fait de notre acceptation devant le terrible tribunal de Dieu de justice infinie ? La réforme sociale et l'accomplissement de bonnes œuvres pour le public ne sont légitimes que s'ils se développent sous le principe d'application générale de la pureté personnelle et de la sainteté de l'âme.

« Mes amis, je suis souvent effrayé, je le confesse, lorsque je médite sur la condition de la société européenne et américaine où vos activités sont si nombreuses, où votre travail est si étendu que vous en êtes submergés et que vous avez peu de temps pour prendre en considération les grandes questions de régénération, de sanctification personnelle, d'épreuve, de jugement et de l'acceptation devant Dieu. C'est la question de toutes les questions.

« Après la fin de notre travail de réforme sociale, nous étions amenés devant le grand sujet : Comment cette

nature non régénérée sera-t-elle régénérée ? Ce temple souillé, quelles eaux le laveront-elles pour qu'il soit dans une condition nouvelle et pure ? Tous ces mobiles, tous ces désirs et impulsions mauvaises, les inspirations animales, qu'est-ce qui y mettra fin et rendra l'homme ce qu'il était, l'enfant immaculé de Dieu, comme Christ l'était, comme tous les hommes régénérés l'étaient ? Le principe de théologie d'abord, le principe moral ensuite, et en troisième lieu le spirituel du Brahmo-Somaj : dévotions, repentance, prière, louange, foi ; s'en remettre entièrement et absolument à l'esprit de Dieu et à son amour salutaire.

[Ce philosophe païen ne discerne qu'en partie ce qu'est le péché, comme l'indique l'expression qu'il emploie : « un enfant immaculé de Dieu... comme *tous les hommes régénérés* l'étaient ». Il ne voit pas que même les meilleurs de la race déchue sont loin d'être réellement sans souillure, immaculés, parfaits ; que, par conséquent, tous ont besoin du mérite de la perfection de Christ et du sacrifice pour le péché pour les justifier. Il parle de prières, de foi, etc., et de la miséricorde de Dieu, mais il n'a pas encore appris que la justice est le fondement à la base de toutes les transactions de Dieu, et que ce n'est que par le mérite du sacrifice de Christ que Dieu peut être juste et néanmoins le justificateur des pécheurs qui croient en Christ, couverts de cette manière par sa grande réconciliation pour le péché, accompli il y a dix-huit siècles — une fois pour toutes — pour être un témoignage rendu à tous en son propre temps].

« Des aspirations morales ne signifient pas la sainteté ; un *désir* d'être bon ne signifie pas *être bon*. Le taureau qui transporte sur son dos quelques centaines de kilos de sucre ne goûte pas la moindre parcelle de sucre à cause de son fardeau insupportable. Toutes nos aspirations, tous nos beaux souhaits, tous nos beaux rêves et tous nos beaux sermons, que nous les écoutions ou que nous les fassions — qu'ils nous endorment ou que nous les écoutions attentivement — tout cela ne rendra jamais la vie parfaite. La dévotion seule, la prière, la perception directe de l'esprit de Dieu, la communion avec lui, l'humiliation absolue de soi-même devant sa majesté, la ferveur de dévotion, la stimulation religieuse, le grand intérêt aux choses spirituelles, vivre et agir en Dieu, voilà le secret de la sainteté personnelle. Et dans la troisième étape de notre carrière, l'émotion spirituelle, les longues dévotions, la ferveur

intense, la contemplation, l'abaissement continuels de soi, non pas simplement devant Dieu mais devant l'homme, devinrent en conséquence la règle de notre vie. Dieu est invisible ; cela ne fait de mal à une personne ou ne la rend pas moins respectable si elle dit à Dieu : « Je suis un pécheur ; pardonne-moi ». Mais pour faire vos confessions devant l'homme, pour vous abaisser devant vos frères et vos sœurs, pour essuyer la poussière des pieds des saints hommes, pour sentir que vous êtes un objet misérable, malheureux dans la sainte assemblée de Dieu, cela exige un peu d'abaissement de soi, un peu de courage moral.

« Le dernier principe que j'ai à exposer est la marche progressive du Brahmo-Somaj.

« Le christianisme proclame la gloire de Dieu ; l'hindouisme parle de son excellence infinie et éternelle ; le mahométanisme, par le feu et par le fer, prouve la toute-puissance de sa volonté ; le bouddhisme dit combien il est pacifique et joyeux. Il est le Dieu de toutes les religions, de toutes les dénominations, de tous les pays, de toutes les écritures, et notre marche progressive consiste à mettre en harmonie ces divers systèmes, ces divers prophéties et ces divers développements en un seul grand système. C'est pourquoi le nouveau système de religion dans le Brahmo-Somaj est appelé la Nouvelle Dispensation. Le chrétien parle du christianisme en termes d'admiration ; ainsi le fait l'hébreu du judaïsme, le mahométan du Coran, le disciple de Zoroastre du Zend-Avesta. Le chrétien admire ses principes de culture spirituelle ; l'hindou en fait autant, et le mahométan aussi.

« Mais le Brahmo-Somaj accepte et harmonise tous ces préceptes, systèmes, principes, enseignements et disciplines, et les amalgame en un système unique, et c'est là sa religion. Depuis une décade entière, mon ami, Keshub Chunder Sen, moi-même et d'autres apôtres du Brahmo-Somaj avons voyagé de village en village, de province en province, de continent en continent, proclamant cette nouvelle dispensation et l'harmonie de toutes les prophéties religieuses et de tous les systèmes religieux à la gloire du seul vrai Dieu vivant. Mais nous sommes une race asservie ; nous sommes ignorants ; nous sommes incapables ; nous n'avons pas les ressources d'argent pour que notre message puisse être entendu des hommes. Au temps convenable, vous avez convoqué cet auguste Congrès des religions, et le message que nous ne pouvions propager, vous vous êtes chargés de le propager.

« Je ne viens pas aux sessions de ce Congrès en simple étudiant, ni comme quelqu'un qui a à justifier sa propre organisation. Je viens en disciple, en partisan, en frère. Puissent vos travaux être bénis et prospères, et non seulement votre christianisme et votre Amérique seront exaltés, mais le Brahmo-Somaj se sentira très exalté, et ce pauvre homme qui est venu de si loin pour demander votre sympathie et votre bonté se sentira abondamment récompensé.

« Puisse la propagation de la Nouvelle Dispensation compter sur vous et faire de vous nos frères et nos sœurs. Représentants de toutes les religions, puissent toutes vos religions aboutir à la paternité de Dieu et à la fraternité de l'homme, afin que la prophétie de Christ puisse s'accomplir, que l'espérance du monde puisse être réalisée et que l'humanité puisse devenir un royaume unique avec Dieu, notre Père ».

Nous avons ici une déclaration claire de l'objet et des espérances de ces philosophes visiteurs, et qui pourra dire qu'ils n'ont pas réussi à saisir des occasions favorables ? Si, devant le Congrès, nous avons entendu beaucoup parler de la paternité de Dieu et de la fraternité des hommes non régénérés — sans que soit reconnue la nécessité d'un Sauveur, d'un Rédempteur, pour faire l'expiation du péché et ouvrir « un chemin nouveau et vivant [de retour à la famille de Dieu] à travers le voile, c'est-à-dire sa chair », — nous avons entendu parler beaucoup plus de la même chose depuis. Si, devant le Congrès, nous avons entendu parler de la rédemption de la société par des réformes morales, en opposition à la rédemption par le sang précieux, nous avons depuis entendu parler plus encore de cette religion sans Christ. C'est la dernière étape de la chute de ces derniers jours de l'Age de l'Evangile. Elle continuera et augmentera : les Ecritures déclarent qu'« il en tombera mille à ton côté », et l'apôtre Paul demande avec insistance : « Revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez *tenir ferme* dans ce mauvais jour », tandis que Jean le Révélateur demande d'une manière significative « Qui peut subsister ? ». Le thème

tout entier de l'Ecriture indique que c'est la volonté de Dieu qu'une grande *épreuve* (« test ») vienne maintenant sur tous ceux qui ont pris le nom de Christ, et que la grande masse de la classe de l'« ivraie » abandonne toute profession de foi dans le *sacrifice de la rançon*, accompli une fois pour toutes par notre Seigneur Jésus, parce qu'ils n'ont jamais reçu la vérité dans l'amour de la vérité. — 2 Thess. 2 : 10-12.

UNE VOIX DU JAPON

Lorsque Kinza Ringe M. Harai, le savant japonais bouddhiste, lut son papier sur « La position réelle du Japon à l'égard du christianisme », les sourcils de certains des missionnaires sur l'estrade se froncèrent et ils secouèrent la tête en signe de désapprobation. Mais le bouddhiste lança ses reproches incisifs contre les faux chrétiens qui avaient tant fait pour gêner l'œuvre de propagation de l'Evangile au Japon. Il déclara :

« Il y a très peu de pays au monde qui soient aussi mal compris que ne l'est le Japon. Parmi les innombrables jugements injustes, on représente spécialement sous un faux jour la pensée religieuse de mes compatriotes, et l'on condamne la nation entière comme étant païenne. Qu'elle soit païenne ou quelque chose d'autre, c'est un fait que, depuis le commencement de notre histoire, le Japon a reçu tous les enseignements avec un esprit ouvert ; c'est un fait également que les instructions qui sont venues du dehors se sont mêlées à la religion du pays en complète harmonie, comme on le voit par tant de temples édifiés au nom de la vérité avec une appellation mixte de bouddhisme et de shintoïsme ; on le voit aussi par l'affinité parmi les instructeurs du Confucianisme et du Taoïsme, ou d'autres ismes, et les bouddhistes et les prêtres du Shinto, comme on le voit également par les Japonais pris individuellement qui rendent hommage à tous les enseignements désignés ci-dessus ; on peut le voir encore par la construction particulière des maisons japonaises qui possèdent généralement deux chambres, l'une pour un temple bouddhiste en miniature et l'autre pour un petit sanctuaire shinto, devant lesquels la famille étudie les

écritures respectives des deux religions. En réalité, la religion synthétique est la spécialité japonaise, et je n'hésiterai pas à l'appeler le Japonisme.

« Mais vous allez protester et dire : « Pourquoi donc le christianisme n'est-il pas aussi chaleureusement accepté par votre nation que d'autres religions ? ». C'est là le point que je désire tout spécialement vous présenter. Il y a deux causes pour lesquelles le christianisme n'est pas aussi cordialement accepté. Cette grande religion fut largement répandue dans notre pays, mais en 1637 les missionnaires chrétiens, unis aux convertis, provoquèrent une tragique et sanglante rébellion contre le pays, et l'on comprit que ces missionnaires avaient l'intention d'assujettir le Japon à leur propre pays natal. Cela choqua le Japon, et il fallut un an au gouvernement du Sho-gun pour réprimer cette terrible et importune agitation. A ceux qui nous accusent que notre mère patrie a interdit le christianisme, non actuellement mais dans le passé, je répondrai que ce ne fut pas par antipathie religieuse ou raciale, mais pour prévenir une autre insurrection, et pour protéger notre indépendance, nous fûmes obligés d'interdire la propagation des évangiles.

« Si notre histoire n'avait pas eu le souvenir d'une dévastation étrangère accomplie sous le couvert de la religion, et si notre peuple n'avait pas conservé par hérédité une horreur et un préjugé contre le nom de christianisme, celui-ci aurait pu être embrassé avec empressement par la nation entière. Mais cet incident est du passé, et nous pouvons l'oublier. Cependant, il est assez raisonnable de penser que, dans la mentalité orientale, le christianisme soit gravement soupçonné (vous appellerez peut-être cela de la superstition) d'être un instrument de déprédation, si l'on admet le fait que certaines des puissantes nations de la chrétienté empiètent graduellement sur l'Orient et que la circonstance dont je vais parler, frappe chaque jour notre esprit et ranime le souvenir très vif de l'événement historique du passé. La circonstance dont je vais parler est l'expérience que nous faisons actuellement ; je la porte spécialement à l'attention de ce Congrès, et non seulement de ce Congrès, mais également de toute la chrétienté.

« Depuis 1853, lorsque le Commodore Perry vint au Japon comme ambassadeur du Président des Etats-Unis d'Amérique, notre pays commença à être mieux connu de toutes les nations occidentales, les nouveaux ports furent

largement ouverts et l'interdiction des évangiles fut abolie, comme cela était avant la rébellion chrétienne. Par la convention de Yédo, aujourd'hui Tokyo en 1858, l'accord fut signé entre l'Amérique et le Japon, et aussi avec les puissances européennes. A l'époque, notre pays était encore sous un gouvernement féodal, et comme nous avions été à l'écart plus de deux siècles depuis la rébellion chrétienne de 1637, la diplomatie était tout à fait une expérience nouvelle pour les officiels féodaux qui mirent toute leur confiance dans les nations occidentales et acceptèrent, sans aucune modification, chaque article du traité présenté par les gouvernements étrangers. D'après ce traité, nous sommes dans une situation très désavantageuse, et parmi les autres articles, il y en a deux très importants qui nous privent de nos droits et de nos avantages. L'un concerne l'exterritorialité des nations occidentales au Japon, par laquelle toutes les affaires de droit, soit de propriété ou de personne, s'élevant entre les sujets des nations occidentales dans mon pays aussi bien qu'entre eux et les Japonais, sont soumises à la juridiction des autorités des nations occidentales. Un autre article concerne le tarif douanier qu'à l'exception de 5 % *ad valorem*, nous n'avons aucun droit de prélever une taxe là où on pourrait le faire légitimement.

« Il est également stipulé que l'une ou l'autre des parties contractantes de ce traité peut, après un préavis d'une année donné à l'autre, demander une révision le 1^{er} juillet 1872 ou après. En conséquence, en 1871, notre gouvernement demanda une révision, et depuis lors, nous l'avons constamment sollicitée, mais les gouvernements étrangers ont simplement ignoré nos demandes, en prétextant beaucoup d'excuses. Une partie du traité entre les Etats-Unis d'Amérique et le Japon concernant le tarif douanier, fut annulée, ce dont nous remercions avec une sincère gratitude la bonne nation américaine, mais je regrette de dire que, aucune nation européenne n'ayant suivi l'exemple de l'Amérique à cet égard, notre droit au tarif douanier demeure dans la même condition qu'auparavant.

« Nous n'avons aucun pouvoir judiciaire sur les étrangers au Japon, et la conséquence naturelle de cela est que nous subissons des dommages légaux et moraux dont on peut voir constamment les comptes rendus dans nos propres journaux. Comme les peuples occidentaux vivent loin de nous, ils ne connaissent pas exactement les faits. Il est probable que, de temps en temps, ils entendent les rapports

des missionnaires et de leurs amis au Japon. Je ne nie pas que leurs rapports soient vrais, mais si quelqu'un désire obtenir des renseignements sans erreur possible concernant son ami, il doit entendre de nombreux côtés, les opinions à son sujet. Si vous examinez de près, avec un esprit impartial, quels dommages nous subissons, vous serez étonnés. Parmi de nombreux genres d'outrages qui nous sont faits, il y en a certains qui nous étaient totalement inconnus autrefois et entièrement nouveaux pour nous « païens », et aucun d'entre nous n'oserait parler de ces outrages même dans une conversation privée.

« L'une des excuses offertes par les nations étrangères, est que notre pays n'est pas encore civilisé. Est-ce le principe d'une loi civilisée que les droits et profits du soi-disant non-civilisé ou du plus faible soient sacrifiés ? Selon ma compréhension, l'esprit et la nécessité d'une loi est de protéger les droits et le bien-être du plus faible contre l'agression du plus fort, mais je n'ai jamais appris dans mes études superficielles de droit que le plus faible doit être sacrifié pour le plus fort. Une autre sorte d'excuse provient de source religieuse et l'on prétend que les Japonais sont des idolâtres et des païens. Vous saurez de suite si notre peuple est ou non idolâtre en voulant bien rechercher sans préjugés nos vues religieuses d'après des sources japonaises authentiques.

« Cependant, en admettant pour les besoins de l'argumentation, que nous soyons des idolâtres et des païens, est-ce la moralité chrétienne de fouler aux pieds les droits et les intérêts d'une nation non chrétienne en ternissant tout leur bonheur naturel avec la sombre tache de l'injustice ? Je lis dans la Bible : « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre », mais je ne puis y découvrir aucun passage qui dise : « Si quelqu'un te demande justice, frappe-lui la joue droite, et quand il se tournera, frappe-lui l'autre aussi ». De même, je lis dans la Bible : « A celui qui veut plaider contre toi et t'ôter la tunique, laisse-lui encore le manteau », mais je ne puis découvrir aucun passage qui dise : « Si tu plaides contre quelqu'un et lui enlèves sa tunique, qu'il te donne aussi son manteau ».

« Vous envoyez vos missionnaires au Japon, et ils nous conseillent d'être moraux et de croire au christianisme. Nous aimons être moraux, nous savons que le christianisme est bon, et nous sommes très reconnaissants pour cette bonté. Mais dans le même temps, notre peuple est

plutôt rendu perplexe ; il met très fortement en doute cet avis, quand il se souvient que le traité signé au temps du féodalisme, alors que nous étions encore dans notre enfance, est toujours maintenu par les puissantes nations de la chrétienté ; lorsque nous trouvons que, chaque année, un bon nombre de bateaux engagés dans la pêche au phoque s'introduisent en fraude dans nos mers, quand des affaires légales sont toujours tranchées par les autorités étrangères au Japon dans un sens qui nous est défavorable ; quand, il y a quelques années, il n'était pas permis à un Japonais d'entrer dans une université sur la côte du Pacifique en Amérique parce qu'il était d'une race différente ; quand, il y a quelque mois, la commission des écoles de San-Francisco décréta qu'il ne serait permis à aucun Japonais d'entrer dans les écoles publiques de la ville ; quand, l'an dernier, les Japonais furent chassés en gros de l'un des territoires des Etats-Unis d'Amérique ; quand, à San-Francisco, nos hommes d'affaires furent obligés par une certaine union de ne pas employer des assistants ou des collaborateurs japonais, mais des Américains ; quand, à la tribune, il y en a dans la même ville qui parlent contre ceux d'entre nous qui sont déjà ici ; quand il y a de nombreux hommes qui vont en procession en hissant des lanternes portant ces mots « Les Japonais doivent partir » ; quand les Japonais des Iles Hawaii sont privés de leur droit de vote ; quand, au Japon, nous voyons certaines personnes occidentales dresser devant l'entrée de leur maison un poteau spécial sur lequel on lit « Entrée interdite aux Japonais », exactement comme une pancarte sur laquelle est écrit : « Interdit aux chiens » ; quand nous nous trouvons dans une telle situation, est-il excessif — malgré la bonté des nations occidentales, d'un certain point de vue, qui nous envoient leurs missionnaires — pour nous « païens » intelligents, d'être embarrassés et d'hésiter à avaler le délicieux et chaud liquide du ciel du christianisme ? Si telle est la morale chrétienne, eh bien ! nous sommes parfaitement satisfaits d'être des païens.

« Si quelqu'un devait déclarer qu'il y a beaucoup de gens au Japon qui parlent et qui écrivent contre le christianisme, je ne suis pas un hypocrite, et je dirai franchement que je fus le premier dans mon pays qui aie jamais attaqué publiquement le christianisme — *non, non pas le vrai christianisme, mais le faux christianisme*, les torts commis à notre égard par les gens de la chrétienté. Si quelqu'un

blâme les Japonais parce qu'ils ont eu de fortes sociétés anti-chrétiennes, je déclarerai en toute honnêteté que je fus le premier au Japon qui ait jamais organisé une société contre le christianisme, — *non, non pas contre le vrai christianisme, mais pour nous protéger contre le faux christianisme*, et contre l'injustice que nous subissons de la part des gens de la chrétienté. Ne pensez pas que j'ai pris cette position parce que je suis bouddhiste, car j'avais cette position bien avant d'entrer au temple bouddhiste. Mais en même temps, je veux déclarer avec fierté que si quelqu'un a discuté de l'affinité de toutes les religions devant le public, sous le titre de Religion synthétique, ce fut moi. Je vous dis cela parce que je ne désire pas qu'on me prenne pour un bouddhiste sectaire et bigot.

« Il n'y a en réalité aucun sectaire dans mon pays. Notre peuple sait bien quelle vérité abstraite se trouve dans le christianisme, et nous, ou tout au moins moi-même, ne nous soucions des noms si je dois parler du point de vue enseignement. Que le bouddhisme soit appelé christianisme ou le christianisme appelé bouddhisme, que nous soyons appelés confucianistes ou shintoïstes, nous ne sommes pas difficiles à satisfaire ; mais nous le sommes au sujet de la vérité enseignée et de son application logique. Que Christ nous sauve ou qu'il nous conduise en enfer, que Gautama Bouddha ait été réellement une personne ou qu'un tel homme n'ait jamais existé, cela nous importe peu, mais que la conduite soit en rapport avec la doctrine, c'est là le point sur lequel nous attachons le plus de prix. C'est pourquoi, à moins que la contradiction que nous observons ne disparaisse, et en particulier que le traité injuste par lequel nous sommes désavantagés ne soit révisé sur une base équitable, notre peuple ne se débarrassera jamais de ses préjugés concernant le christianisme, malgré l'orateur éloquent qui prêche sa vérité du haut de sa chaire. On nous appelle souvent des « barbares », et j'ai entendu et lu que les Japonais sont têtus et ne peuvent pas comprendre la vérité de la Bible. Je veux bien admettre que ceci est vrai dans un certain sens, car, bien qu'ils admirent l'éloquence de l'orateur et soient émerveillés de son courage, bien qu'ils approuvent son argumentation logique, cependant, ils sont très entêtés et ne s'uniront pas au christianisme aussi longtemps qu'ils pensent que c'est la moralité occidentale de prêcher une chose et d'en pratiquer une autre...

« Si une religion quelconque enseignait l'injustice à

l'humanité, je m'opposerais à elle, comme jamais je ne l'ai fait, avec mon sang et mon âme. Je serai le dissident le plus acharné du christianisme, ou je serai l'admirateur le plus ardent de son évangile. Aux organisateurs de ce congrès, et aux dames et aux messieurs du monde qui sont assemblés ici, je déclare que votre but est de réaliser l'Union religieuse, non pour la forme, mais en pratique. Nous les quarante millions d'âmes du Japon, nous tenant fermement et avec persistance sur la base de la justice internationale, attendons encore d'autres manifestations touchant la moralité du christianisme ».

Quel commentaire avons-nous là sur les causes de l'échec de la chrétienté à convertir le monde à la vérité et à la droiture ! Et comme il invite davantage à l'humiliation et à la repentance plutôt qu'à la vantardise !

La voix des jeunes hommes de l'Orient se fit entendre par l'intermédiaire de Herant M. Kiretchjian de Constantinople qui déclara :

« Frères du Soleil levant de tous les pays : je suis ici pour représenter les jeunes hommes de l'Orient, en particulier ceux des Pyramides aux banquises de Sibérie, et en général ceux des rivages de l'Egée aux eaux du Japon. Mais sur ce merveilleux plan d'action du Congrès des religions où je me trouve moi-même avec les fils du Levant en présence du public américain, ma première pensée est de vous dire que vous avez, à votre insu, convoqué un Congrès de vos créanciers. Nous ne sommes pas venus pour liquider vos affaires, mais pour libérer votre cœur. Sondez vos livres, et voyez si notre revendication n'est pas juste. Nous vous avons donné la science, la philosophie, la théologie, la musique et la poésie, et à grands frais nous avons écrit l'histoire pour vous. De plus, de la lumière qui brillait sur nos pays, sont sortis ceux qui constitueront à jamais votre nuée de témoins et votre inspiration : des saints, des apôtres, des prophètes, des martyrs. Avec ce riche capital, vous avez amassé une fortune prodigieuse, au point que vos biens vous empêchent de voir vos engagements. Nous ne désirons pas partager votre opulence, mais il est juste que nous touchions notre dividende, et, selon la coutume, c'est un jeune homme qui présente les titres.

« Vous ne pouvez payer ce dividende avec de l'argent. Vous avez besoin pour vous-mêmes de votre or. Votre

argent est tombé en disgrâce. Nous désirons que vous nous donniez un riche dividende dans la pleine sympathie de votre cœur. L'artisan, appréciant ses pépites de différentes formes et de différentes couleurs, les jette dans son creuset, et après que le feu et la castine ont fait leur œuvre, il fait sortir le métal, et voici que coule de l'or pur. Ainsi, ayant convoqué les enfants des hommes des extrémités de la terre, et les ayant ici devant vous dans le creuset de la réflexion sérieuse et de la recherche honnête de la vérité, vous trouverez, lorsque ce Congrès sera terminé que, hors des préjugés de race et de dogme, et hors de la variété des coutumes et des cultes, ne coule devant vos yeux rien d'autre que l'or pur de l'humanité, et désormais, vous nous considérerez, non plus comme des étrangers de pays étrangers, mais comme vos frères de la Chine, du Japon et de l'Inde, comme vos sœurs des Îles de Grèce, des collines et des vallées de l'Arménie ; ce faisant, vous nous aurez payé un tel dividende de vos cœurs, et vous en aurez reçu vous-mêmes une telle bénédiction, que ce pays-ci sera un Béla (*) prophétique pour les temps futurs, et rendra l'écho de ce doux cantique qui fut entendu autrefois dans notre pays de « Paix sur terre et bonne volonté à tous les hommes ».

« Il vous a été tant parlé ici, par des hommes de sagesse et d'expérience, de la vie religieuse du grand Orient, que vous ne devez pas vous attendre à ce que j'ajoute quoi que ce soit à ce qu'ils ont dit. Je n'ai pas non plus la prétention d'être ici devant vous pour vous renseigner davantage sur les religions du monde. Mais il y a une nouvelle race d'hommes qui a surgi de tout le grand passé et dont l'influence sera sans nul doute un facteur très important dans l'œuvre de l'humanité au siècle prochain. Ils sont le produit de tout le passé, entrant en contact avec la vie nouvelle du présent : je veux parler des jeunes hommes de l'Orient ; ils se préparent à prendre possession de la terre avec leurs frères du grand Occident.

« Je vous apporte une philosophie des rives du Bosphore et une religion de la ville de Constantin. Toutes mes fermes convictions et mes déductions qui ont grandi en moi depuis des années, ont été ébranlées jusqu'à leurs racines, sous l'influence de ce Congrès. Mais aujourd'hui, je trouve ces racines plus profondes en mon cœur, et les branches s'élevant plus haut dans le ciel. Je ne prétends

(*) Allusion à Esaïe 62 : 4 — Trad.

pas vous apporter quelque chose de nouveau, mais si toutes les déductions vous apparaissent logiques comme venant de prémisses que l'intelligence humaine peut accepter, alors j'ai confiance que vous ne suspecterez pas notre dessein honnête et que vous nous accorderez le droit, en tant qu'êtres intelligents de tenir ferme à ce que je présente devant vous.

« Lorsque les jeunes hommes d'aujourd'hui étaient des enfants, ils n'entendaient et ne voyaient chaque jour que l'hostilité et la séparation entre des hommes de religions et de nationalités différentes. Il n'est pas nécessaire que je vous parle de l'influence qu'a une telle vie sur celle de jeunes hommes qui se sont trouvés séparés et dans des camps dressés pour la bataille contre des hommes leurs frères, avec qui ils étaient venus en contact dans les occupations journalières de la vie. Comme la lumière de l'instruction et des idées de liberté a commencé à se répandre sur tout l'Orient dans la dernière partie de ce siècle, ce joug devint de plus en plus irritant sur le cou des jeunes hommes de l'Orient, et le fardeau trop lourd à porter.

« J'ai mentionné toutes les nationalités des jeunes hommes, qui, au cours des trente années écoulées, ont reçu leur instruction dans les universités de Paris, d'Heidelberg, de Berlin et d'autres villes d'Europe, aussi bien que du Lycée impérial de Constantinople ; ils ont, d'une manière consciente ou inconsciente, passive ou agressive, élaboré le système de leur religion, de sorte qu'aux milliers de jeunes hommes pour qui leur voix est un oracle, cette religion est venue comme une faveur et a rallié leur cœur et leur esprit.

« Ils trouvent leurs frères en grand nombre dans toutes les villes de l'Orient où la civilisation européenne a trouvé la plus petite entrée, et il y a rarement une ville qui n'aura pas subi leur influence avant la fin du siècle. Leur religion est la plus nouvelle de toutes les religions et je ne vous l'aurais pas exposée ici à la tribune, si elle n'était pas l'une des influences les plus puissantes agissant en Orient et avec laquelle, nous, jeunes hommes religieux de l'Orient, avons à nous mesurer d'une manière efficace si nous voulons avoir la moindre emprise sur les peuples de nos pays respectifs.

« Car, souvenez-vous, il y a des hommes d'intelligence, des hommes d'excellentes facultés, des hommes qui, avec

tous les jeunes hommes de l'Orient, ont prouvé que dans tous les arts et les sciences, dans les entreprises commerciales du monde civilisé, dans les armées des nations et à la droite des rois, ils sont à égalité avec n'importe quelle autre race d'hommes, du Levant au Couchant. Ils sont, au surplus, pour la plupart, des hommes aux meilleures intentions et aux convictions les plus sincères, et lorsque vous entendez leur opinion religieuse et que vous pensez à la position qu'ils occupent, vous ne pouvez pas, j'en suis sûr, comme membres du Congrès religieux, éprouver autre chose que le plus grand intérêt pour eux et pour les pays qu'ils habitent.

« Personnellement, je représente les jeunes hommes religieux de l'Orient, mais qu'il me soit permis, au nom des jeunes hommes de la religion la plus nouvelle, de parler devant vous aux apôtres de toutes les religions : « Vous venez à nous, au nom de la religion, pour nous apporter ce que nous avons déjà. Nous croyons que l'homme se suffit à lui-même, si, comme vous le dites, un Dieu parfait l'a créé. Si vous voulez le laisser tranquille, il sera tout ce qu'il devrait être. Instruisez-le, éduquez-le, ne le liez point, pieds et poings, et il sera un homme parfait, digne d'être le frère de n'importe quel autre homme. La nature a doté suffisamment l'homme, et vous devriez employer tout ce qui vous a été donné dans votre intelligence avant d'importuner Dieu pour qu'il vous en donne davantage. De plus, personne n'a trouvé Dieu. Nous avons toute l'inspiration que nous désirons dans la douce poésie et dans la musique enchantée, et dans la compagnie d'hommes et de femmes distingués et cultivés. Si nous voulons l'écouter, nous aimerons qu'Hændel nous parle du Messie, et si les cieux retentissent, il nous suffit d'avoir l'interprétation qu'en donne Beethoven.

« Nous n'avons rien contre vous, chrétiens, mais nous devons dire, comme à toutes les religions, que vous avez fait le plus grand mal possible à l'humanité en dressant des hommes contre des hommes et une nation contre une nation. Et à présent, pour rendre une mauvaise chose pire encore, dans ce jour de sens commun suprême vous venez pour remplir l'esprit des hommes avec des choses impossibles et pour surcharger leurs cerveaux avec des discussions sans fin d'un millier de sectes. Avant vous, en effet, j'en ai entendu beaucoup et je sais combien d'autres pourraient suivre. Nous vous considérons, de tous les

hommes, comme étant ceux qu'on doit éviter, car votre philosophie et vos doctrines engendrent le pessimisme sur le pays.

« Ensuite, avec l'instinct religieux et le respect inné que tout Oriental possède, je dois brusquement dire : mais, attention ! nous ne sommes pas des incroyants ou des athées ou des sceptiques. Nous n'avons simplement pas le temps pour ces choses. Nous sommes remplis d'inspiration pour la vie la plus élevée, et nous désirons la liberté pour tous les jeunes hommes du monde. Nous avons une religion qui unit tous les hommes de tous les pays, et qui remplit la terre de joie. Elle supplée à tous les besoins, et c'est pourquoi nous savons que c'est la vraie religion, en particulier du fait qu'elle produit la paix et la plus grande harmonie. Aussi, nous ne voulons aucun de vos « ismes » ni aucun autre système ou doctrine. Nous ne sommes pas des matérialistes, des socialistes, des rationalistes ou des pessimistes, et nous ne sommes pas des idéalistes. Notre religion est celle qui fut la première, et c'est aussi la plus nouvelle des nouvelles — nous sommes des gentlemen —. Au nom de la paix et de l'humanité, ne pouvez-vous pas nous laisser tranquilles ? Si vous nous invitez encore au nom de la religion, nous aurons été retenus par un engagement antérieur, et si vous nous invitez encore à prêcher, nous ne serons pas chez nous.

« Tel est le jeune homme oriental, comme le laurier vert. Et là où l'un meurt, de sorte que vous ne le trouvez pas chez lui, il y en a vingt pour le remplacer. Croyez-moi, je n'ai pas exagéré, car mot pour mot, et dix fois plus que celle-ci, j'ai eu des nouvelles d'hommes intelligents de l'armée et de la marine, d'hommes dans le commerce et d'hommes du barreau au cours de conversations et de discussions sérieuses, dans les rues de Constantinople, dans les bateaux de la Corne d'Or et du Bosphore, en Roumanie et en Bulgarie, aussi bien qu'à Paris et à New York et à l'Auditorium de Chicago, de la part de Turcs et d'Arméniens, de Grecs et d'Hébreux, aussi bien que de Bulgares et de Serbes, et je puis vous dire que ce substitut le plus nouveau pour la religion, qui garde les portes du commerce et de la littérature, de la science et de la loi, à travers l'Europe et l'Orient, est une force la plus puissante à modeler la destinée des nations de l'Est, et l'on doit intelligemment en tenir compte lorsqu'on pense à l'avenir de la religion ; il doit être affronté avec un argument aussi puissant aux yeux des jeunes hommes de

l'Orient que celui que la science et la littérature ont placé dans les mains de la grande armée de la nouvelle classe de gentlemen.

« Il y a une autre classe de jeunes hommes en Orient, qui se nomment eux-mêmes les jeunes hommes religieux, et qui maintiennent la foi ancienne de leurs pères. Permettez-moi de revendiquer pour eux également, l'honnêteté de dessein, l'intelligence d'esprit, aussi bien qu'une ferme persuasion. C'est pour eux également que je viens vous parler, et en parlant pour eux je parle également pour moi-même. Vous verrez naturellement que nous devons être dès les premiers jours en contact avec la nouvelle Religion — permettez-moi que je l'appelle ainsi pour plus de commodité. Nous devons être dans les collèges et dans les universités avec ces mêmes jeunes hommes. Nous devons aller avec eux la main dans la main dans toute la science et l'histoire, la littérature, la musique et la poésie, et avec eux naturellement nous partageons la ferme croyance dans toute déduction scientifique et tenons ferme à chaque principe de liberté humaine.

« Tout d'abord, tous les jeunes hommes de l'Orient qui ont les convictions religieuses les plus profondes soutiennent la dignité de l'homme. Je regrette, mais j'aurais dû commencer par là ; cependant, des voix combinées et des arguments des philosophies et des théologies se dégagent une telle déduction inévitable d'une humanité imparfaite que nous devons en sortir avant de pouvoir parler d'une religion quelconque pour nous-mêmes et dire : « Nous croyons que nous sommes des hommes ». Pour nous, c'est une diffamation à l'égard de l'humanité et une mise en accusation de Dieu qui créa l'homme, de dire que l'homme ne se suffit pas à lui-même, et qu'il a besoin de religion pour le rendre parfait.

[Remarquez comment l'homme naturel s'accuse et s'excuse tout d'une haleine. On ne peut nier l'imperfection, mais on prétend avoir le pouvoir de se rendre parfait soi-même avec le temps ; ainsi les païens *ne tiennent-ils pas compte* de la nécessité du « précieux sang » de l'offrande pour le péché » que Dieu a fourni, de même que la *rejettent* maintenant dans la chrétienté ceux qui ont la sagesse de ce monde].

« C'est diffamer l'humanité que de considérer telle ou telle famille humaine en disant que si elle manifeste des

conceptions de bonté et de vérité, des idéaux élevés et une vie au-dessus des simples désirs naturels, c'est parce qu'elle a reçu un enseignement religieux de tel ou tel homme, ou une révélation du ciel. Nous croyons que si l'homme est l'homme, il a tout cela en lui-même, exactement comme il a toutes ses capacités corporelles. Me direz-vous qu'un chou-fleur que je cultive dans les champs croît en beauté et dans la perfection de ses fleurs naissantes, et que mon cerveau, que le même Créateur a créé cent mille fois plus délicat et plus parfait, ne pourrait pas développer ses circonvolutions, faire le travail que Dieu entend que je fasse et avoir les conceptions les plus élevées qu'il entend que j'aie ? Me direz-vous qu'un têtard impuissant se développera et deviendra une grenouille avec des membres parfaits, élastiques, une poitrine palpitante, que des grenouilles s'assembleront avec satisfaction et coasseront à l'unisson, et que des hommes ont besoin de religion et d'aide extérieure afin qu'ils puissent se développer dans la perfection humaine du corps et de l'âme, reconnaître la fraternité des hommes et vivre en paix sur la terre de Dieu ? Je dis que c'est dénigrer Dieu qui créa l'homme, que de promulguer et accepter une pareille doctrine.

« Nous n'acceptons pas davantage les conclusions incertaines de la science. Nous n'avons rien à faire avec les singes. S'ils désirent nous parler, qu'ils viennent nous trouver. *Il y a chez les Occidentaux une disposition à créer des difficultés que nous ne pouvons comprendre.* L'une de mes premières expériences que je fis aux Etats-Unis fut de prendre part à une réunion de jeunes gens à Philadelphie. Le sujet traité ce soir-là portait sur la question de savoir si les animaux — et le chat en particulier — avaient une âme. On lut des journaux très sérieux et très érudits. Pourtant on parvint à la conclusion que, ne sachant pas au juste ce qu'est un chat et ce qu'est une âme, on ne pouvait décider de l'affaire, mais c'était encore là un grave sujet portant sur la religion... Supposez maintenant qu'une fille arménienne demande à sa mère si des chats ont une âme. La mère réglerait la question par parenthèses et dirait pas exemple : « Ma chérie, vous devez descendre pour voir si l'eau est en train de bouillir (Qu'est-ce qui vous passe par la tête de poser une telle question ? Naturellement des chats ont une âme. Des chats ont une âme de chat et des hommes ont une âme d'homme.). A présent, descendez ». Et l'enfant descendrait heureuse de sa nature humaine. Si cette dame arménienne

devait un jour avoir affaire au chaînon manquant dont nous entendons tant parler, son égalité d'âme demeurerait et elle se glorifierait encore dans sa nature humaine en vous informant que le chaînon manquant avait l'âme d'un chaînon manquant et que l'homme avait l'âme d'un homme.

« Jusqu'ici, nous arrivons la main dans la main avec les jeunes hommes de la classe des gentlemen, sur le plan commun de l'humanité. Mais nous arrivons à un tournant où nous nous séparons, et où nous prenons des sentiers divergeant considérablement. Nous crions : « Laissez-nous tranquilles, et nous nous épanouirons et nous atteindrons l'apogée de notre destinée » ; et, voyez ! nous trouvons une puissance invisible qui ne nous laissera pas seuls. Nous trouvons que nous pouvons arriver à une réussite totale dans les domaines de la science et de l'art. Cependant, lorsqu'il s'agit de suivre notre conception de ce qui est élevé et noble, de ce qui est droit et nécessaire à notre développement, il nous manque la force et la puissance pour la réaliser. J'expose ceci le plus simplement possible, car je ne puis m'étendre ici à ce sujet. Mais pour nous, est aussi réel que la dignité de l'homme, le fait qu'il existe une puissance qui détourne les hommes et les femmes du sentier de la droiture et de l'honneur dans lequel ils savent qu'ils devraient marcher. Vous ne pouvez pas dire que cela est inhérent à l'homme, car nous sentons que nous ne possédons pas cette puissance. Or, si cela ne nous appartient pas et que sombrer dans la dégradation, la misère, la rapacité et le désir d'écraser son prochain est pour l'homme une juste conception, alors nous dirons : « Laissez-le tranquille, et laissez-le faire ce que Dieu a entendu qu'il fit ».

« Aussi, je dis brièvement à quiconque ici se prépare à condenser son credo, qu'il y place d'abord ceci : « Et je crois au démon, l'ennemi suprême de Dieu, celui qui accuse Dieu aux yeux de l'homme ». Un seul démon pour l'univers entier ? Peu nous importe. Une légion de démons qui font le siège de chaque âme ? Cela nous est égal. Nous savons une chose, c'est qu'il y a une puissance extérieure à l'homme qui le détourne avec force. Aucune puissance sur la terre ne peut lui résister.

« Et maintenant, venons-en à notre religion. Si vous avez une religion à apporter aux jeunes hommes de l'Orient, elle doit venir avec une puissance telle qu'elle équilibre, que dis-je, qu'elle contrebalance la puissance

du mal dans le monde. Alors l'homme sera libre pour arriver à maturité et être ce que Dieu a entendu qu'il fût. Nous recherchons Dieu. Nous désirons l'esprit de Dieu, et la religion qui vient à nous, sous quelque nom ou sous quelque forme que ce soit, doit apporter cela, sinon, pour nous elle n'est pas une religion. Nous croyons en Dieu, non pas au Dieu des protoplasmes qui se cache entre des molécules de matière, mais au Dieu dont nous sommes les enfants.

« Ainsi plaçons-nous la dignité de Dieu comme troisième article de notre philosophie et de notre protestation. La chevalerie est-elle morte ? Toute conception d'une vie élevée et noble, de parfaite intégrité a-t-elle disparu de notre cœur que nous ne puissions pas aspirer à la qualité de chevalier et de prince dans les parvis de notre Dieu ? Nous savons que nous sommes ses enfants, car nous accomplissons ses œuvres et pensons ses propres pensées. Ce que nous désirons, c'est de lui être semblables. Oh ! est-il vrai que je sois capable de parcourir terre et mer, de toucher le cœur de ma mère et sentir ses bras me serrer, mais que moi, enfant de Dieu, sans secours dans l'univers contre une puissance que je ne peux vaincre, je ne puisse tendre mes mains vers lui et le supplier afin de recevoir son esprit dans mon âme et sentir ses bras éternels me soutenir dans ma faiblesse ?

« Et ici intervient le prédicateur d'antan, et de l'église moderne ; il nous parle de quelqu'un qui, lui, a vaincu le monde, et qui est descendu du ciel. Il est inutile qu'on nous dise qu'il vint d'en-haut, car aucun homme né de femme ne fit une chose semblable. Mais nous sommes persuadés que par le moyen de la grâce et par le sentier qu'il nous montre afin que nous l'empruntions, l'esprit de Dieu descend vraiment dans le cœur des hommes, et que je puis le sentir dans mon cœur combattant avec moi contre la péché et fortifiant mon cœur pour maintenir résolument ce que je sais être droit par ce qui est divin en moi.

« Et ainsi, avec une main tremblante mais avec une conviction ferme, avec beaucoup de tristesse pour l'humanité mais avec la joie du triomphe éternel, je viens avec vous tous aux portes d'or du vingtième siècle, où les anciens du prochain commonwealth de l'humanité siègent pour émettre un jugement sur la religion qui pénétrera par ces portes pour venir soutenir le cœur humain. Aux côtés de l'antique Confucianisme et de la Théosophie

moderne, de l'antique Bouddhisme oriental et du Spiritualisme moderne et de toutes les croyances des temps anciens et du matérialisme, du rationalisme et de l'idéalisme modernes, je place l'antique christianisme oriental avec son Christ, la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu, ainsi que sa croix, rayonnant toujours dans l'amour de Dieu,

« Se dressant toujours au-dessus des naufrages du temps ».

Il est évident que cet orateur, bien qu'il ne fût pas un représentant délégué de l'église catholique arménienne, présente les choses du point de vue des chrétiens arméniens que les Turcs ont dernièrement persécutés de la manière la plus barbare. Son discours fait ressortir d'excellents points. Toutefois, on ne doit pas penser que cet orateur soit le type moyen des jeunes hommes de l'Orient, car il est en avance de beaucoup sur ceux pour qui il parle. Son discours ne présente pas non plus une conception véritable du catholicisme arménien avec ses prières pour les morts, son culte des images et des saints et de la Vierge Marie, ses confessionnaux, et sa doctrine blasphématoire de la Messe (*) — tout cela ressemblant exactement aux plans de l'Antichrist. Ceux qui sacrifient l'« abomination » de la messe montrent par là qu'ils connaissent et apprécient bien peu la croix réelle et son sacrifice unique, « une fois pour toutes ». Le « christianisme oriental » que ce jeune homme nous désigne n'est pas celui que nous respectons ni celui que nous voulons imiter : nous retournons au christianisme proclamé et illustré par Christ, notre Seigneur et Rédempteur, et par ses apôtres, et tel qu'il est présenté dans les Ecritures ; celui-là n'est ni oriental, ni occidental, ni catholique (c'est-à-dire universel ou général), mais il est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu seulement à « quiconque CROIT » jusqu'à obtenir la justice (unto « righteousness »). — Rom. 1 : 16.

(*) Voir Vol. III, p. 92.

L'observateur réfléchi comprend les nobles sentiments de certains de ceux qui cherchent ainsi Dieu à tâtons et aspirent à la droiture ; mais il n'est pas sans remarquer un contraste : d'une part leur sincère gravité, leurs nobles desseins et efforts pour dresser devant leur prochain les modèles de droiture les plus élevés qu'ils peuvent discerner et, d'autre part, l'attitude de compromission de tant de chrétiens qui ont été plus hautement favorisés à la naissance et dans leur milieu par la connaissance de la vérité et qui désirent maintenant la vendre au sacrifice immense de ses nobles principes, simplement pour obtenir la faveur populaire présente. De celui qui a beaucoup reçu, il sera beaucoup exigé par le Seigneur qui les pèse tous dans la balance.

Cependant, si quelques-uns des représentants étrangers suscitent notre admiration et notre respect, la grande majorité d'entre eux se réjouissaient dans leur privilège d'étaler et de recommander leurs superstitions à cette assemblée représentative des nations civilisées et éclairées. Le bouddhisme, le shintoïsme, le brahmanisme, le confucianisme et le mahométanisme furent, à maintes reprises, exposés avec force, et l'apôtre du mahométanisme eut même l'audace de recommander la polygamie. C'en était trop pour l'auditoire, mais les manifestations de désapprobation de ce dernier furent rapidement réduites au silence par le président, le Dr Barrows, qui rappela à tous l'objet de ce Congrès, savoir, de donner à tous et sans dispute la possibilité de s'exprimer. Aussi tous se firent-ils abondamment entendre, et débattirent-ils librement leurs sujets devant les esprits déjà troublés de milliers de prétendus chrétiens ; le résultat fut qu'ils eurent tous raison d'espérer en avoir converti beaucoup à leurs religions ici en Amérique. Les mêmes privilèges furent également accordés à nombre des mouvements anti-chrétiens, tels que la Science chrétienne, la Théosophie, le Swedenborgianisme, etc.

SENTIMENTS EXPRIMÉS À LA FIN DU GRAND CONGRÈS

Les sentiments exprimés à la fin du grand Congrès montrent jusqu'à quel point va l'esprit de compromission du christianisme protestant. Le jugement de ce jour l'a conduit dans une détresse si grande qu'il acclame avec enthousiasme la moindre perspective d'une union possible même avec les formes les plus grossières du paganisme. Nous donnons les brefs extraits suivants :

Suamie Vive Kananda (prêtre de Bombay, en Inde) déclara :

« On a beaucoup parlé de la base commune d'une unité religieuse. Je ne vais pas à présent exposer ma propre conception, mais si quelqu'un, ici, espère que cette unité pourrait venir du triomphe de l'une quelconque de ces religions et de la destruction des autres religions, à celui-là je dis : « Frère, votre espérance est irréalisable. Est-ce que je souhaite que le chrétien devienne hindou ? A Dieu ne plaise ! Voudrais-je que l'hindou ou le bouddhiste devînt chrétien ? A Dieu ne plaise ! Le chrétien ne deviendra pas hindou, un bouddhiste ne deviendra pas chrétien. Apprenez à penser sans préjugés... Si la théologie et les dogmes vous empêchent de chercher la vérité, mettez-les de côté. Soyez sérieux et travaillez avec diligence à votre propre salut ; c'est ainsi que vous porterez les fruits de la sainteté. »

Vichand Ghandi (un jainiste de l'Inde) déclara :

« Si vous permettez à un « païen » de vous apporter son message de paix et d'amour, je vous demanderai seulement que vous considériez dans un esprit libéral et sans superstition ni bigoterie les diverses idées qui vous ont été présentées... Je vous supplie d'examiner les divers systèmes religieux à tous les points de vue. »

Le « Très-Révérend » Shabita, grand prêtre du shintoïsme au Japon, déclara :

« Ce que je désire faire, c'est de vous aider à réaliser le dessein d'obtenir la fraternité universelle sous le seul toit de la vérité. Vous savez que l'unité est une puissance. Maintenant, je prie les *huit millions de divinités* qui protègent le Japon, le beau pays des cerisiers, de vous

protéger, vous et votre gouvernement, pour l'éternité, et avec ces paroles, je vous dis adieu. »

H. Dharmapala, de Ceylan, déclara :

« De la part de mes coreligionnaires, au nombre de quatre cent soixante-quinze millions, tous disciples du doux Seigneur Bouddha Gautama, je vous présente mes respects affectueux... Vous avez appris de vos frères de l'Extrême-Orient ce que sont les systèmes religieux respectifs qu'ils suivent ; ... vous avez écouté, avec une patience digne d'éloges, les enseignements du tout-miséricordieux Bouddha qui vous ont été transmis par ses humbles disciples, » etc., etc.

L'évêque Keane (catholique romain) déclara :

« Lorsque l'invitation de prendre part à ce Congrès fut adressée à la vieille église catholique, les gens dirent : « Viendra-t-elle ? » Et la vieille église catholique dit : « Parmi toutes les religions du monde, n'est-ce pas la vieille église catholique universelle qui a le plus de droit à participer à ce Congrès ? »... Même si elle devait être seule à cette tribune, elle y serait. La vieille église est donc venue et elle se réjouit de rencontrer d'autres hommes, d'autres croyants de toutes nuances et de toutes confessions... Ne prions-nous pas en désirant qu'une semence ait pu être jetée ici qui produise une union générale et parfaite ? Si ce n'était pas préférable d'être unis plutôt que divisés, notre Seigneur n'aurait pas prié afin que nous fussions un, comme lui et le père sont un. [Mais ils ne prient pas pour être unis de la même manière que le Père et le Fils : l'union proposée est bien différente] ».

Les sentiments ainsi exprimés furent pleinement approuvés par les représentants protestants de ce Congrès. Ainsi, par exemple, le Rév. Dr. Candlin, missionnaire en Chine, déclara :

« La conception de la religion qui est admise et qui prévaut parmi les chrétiens dans le monde entier est que le christianisme est vrai, tandis que toutes les autres religions sont fausses ; que le christianisme vient de Dieu, tandis que toutes les autres religions viennent du diable ; ou bien, avec une pointe de modération, que le christianisme est une révélation du ciel tandis que les autres religions sont inventées de toutes pièces par les hommes. Vous êtes mieux informés, et vous pouvez témoigner en

pleine connaissance et avec une grande assurance, que l'amitié peut remplacer l'antagonisme entre les diverses religions, afin que, aussi sûrement que Dieu est notre Père à tous, de même nos cœurs ont soupiré après lui, et nos âmes, dans la plus grande dévotion, ont perçu des murmures de grâces provenant de son trône. *Dès lors, nous sommes à la Pentecôte, et bientôt viendra la conversion du monde.* »

Est-ce bien là une Pentecôte ? Quelle ressemblance y a-t-il entre cet effort de compromission de la vérité et de la droiture en vue d'obtenir l'amitié de l'Antichrist et de l'Idolâtrie, et cette attente patiente de la fidèle assemblée de Jérusalem en prière pour obtenir la puissance d'en haut ? Y a-t-il eu, sur cette assemblée de personnalités si diverses, une manifestation d'une effusion semblable du saint esprit ? Si la conversion du monde doit s'ensuivre, qu'on nous permette de demander : « A quoi le monde doit-il être converti ? ». Une telle promesse, même avec cette fanfare de trompettes, ne satisfait pas, à cette heure de jugement, celui qui veut éprouver toutes choses.

Le Rév. Dr Bristol, de l'église méthodiste, dit :

« Ce Congrès nous apportera infiniment de bien et rien que du bien. Nous sommes éternellement et profondément reconnaissants envers tous ceux qui sont venus de loin. Certains d'entre eux représentent une civilisation qui était déjà ancienne lorsque Romulus fonda Rome, dont les philosophies et les chants étaient d'une sagesse avancée et riches de rythme avant qu'Homère ne chantât son Iliade aux Grecs. *Tous ces représentants ont ouvert un horizon plus large à nos idées sur l'humanité qui nous est commune. Ils nous ont apporté les fleurs odoriférantes des croyances de l'Orient, des pierres précieuses tirées des anciennes mines des grandes philosophies, et nous sommes plus riches ce soir parce que nous avons reçu les contributions de leurs pensées et en particulier parce que nous avons été en contact avec eux en esprit.* [Quelle confession !]

« Il n'y a jamais eu un tel jour radieux et plein d'espérance pour notre humanité commune touchant la tolérance et la fraternité universelle. Nous constaterons que,

par les paroles que ces visiteurs nous ont apportées, et par l'influence qu'elles ont exercée, ils seront richement récompensés, conscients d'avoir contribué au puissant mouvement qui contient en lui-même la promesse d'une seule foi, d'un seul Seigneur, d'un seul Père, d'une seule fraternité.

« Que notre Dieu, notre Père vous bénisse, *frères de l'Orient* ; que notre Sauveur, notre frère aîné, celui qui a enseigné la fraternité humaine, vous bénisse, vous et vos peuples, à jamais ».

Le Rév. Augusta Chapin déclara :

« Nous qui vous avons accueillis, vous souhaitons bon voyage. *Nous sommes contents que vous soyez venus, O sages de l'Orient. Par vos sages paroles, votre grande tolérance et vos manières aimables, nous avons été heureux de nous asseoir à vos pieds et de recevoir vos leçons. Nous sommes heureux de vous avoir vus face à face, et désormais, vous serez plus que jamais des amis et des collaborateurs dans les grandes choses de la religion.*

« A présent, nous sommes heureux que vous repartiez dans vos foyers lointains, pour raconter l'histoire de tout ce qui a été dit et fait dans ce grand Congrès, que vous resserrerez ainsi plus étroitement les relations entre l'Orient et l'Occident, et que vous montrerez clairement la sympathie qui existe parmi toutes les religions. Nous sommes heureux des paroles qui ont été prononcées par les hommes et les femmes sages de l'Occident qui sont venus et nous ont donné leurs grains d'or après le lavage. Ce que j'ai dit au début, je le répéterai maintenant à la fin de ce Congrès : il a été le plus grand rassemblement qui ait été jamais tenu, au nom de la religion, sur la surface de la terre. »

Le Rév. Jenkin Lloyd Jones déclara :

« A vous, les invités qui partez, je souhaite le « bon voyage » qui vient d'une âme heureuse d'identifier sa parenté avec tous les pays et avec toutes les religions ; lorsque vous serez partis, vous laisserez derrière vous dans nos cœurs, non seulement des pensées plus charitables pour les croyances que vous représentez, mais aussi des liens de chaude affection lesquels vous lieront dans l'union qui sera notre joie et notre vie à toujours. »

Le Dr Barrows (président) déclara :

« *Nos espérances ont été plus que réalisées.* Le sentiment

qui a inspiré ce Congrès nous a maintenus ensemble. Les principes sur lesquels l'accord s'est fait pour tenir cette convention historique, ont été mis à l'épreuve et parfois même blâmés, mais ils n'ont pas été inadéquats. La tolérance, la bienveillance fraternelle, la confiance réciproque dans la sincérité de chacun, la recherche sincère et sérieuse d'une harmonie entre les diverses religions, le dessein honnête de chacun d'exposer en toute bonne foi sa croyance personnelle sans compromission et sans critiques inamicales — ces principes, que vous en soyez remerciés pour votre loyauté et pour votre courage, n'ont pas fait défaut.

« Hommes d'Asie et d'Europe, votre venue nous a rendus heureux et nous a rendus plus sages. Nous sommes contents que vous ayez été satisfaits de notre hospitalité. », etc.

Le président Bonney fit des remarques à peu près identiques, ensuite, le grand Congrès se termina par une prière d'un rabbin juif et une bénédiction d'un évêque catholique romain ; cinq mille voix se joignirent pour répéter le message de l'ange : « Paix sur la terre et bienveillance envers tous les hommes » (Voir Note Crampon — Trad.).

LA PERSPECTIVE

Mais hélas, au prix de quel sacrifice des principes, de la vérité et de la loyauté envers Dieu de telles déclarations furent-elles faites au monde ! Et cela, également, au seuil même d'un temps de détresse prédit par Dieu et tel qu'il n'y en eut jamais depuis qu'il y a une nation ; une détresse que tous les gens réfléchis commencent à discerner, et dont ils redoutent grandement la crise et l'issue. C'est précisément cette crainte qui amène cette masse hétérogène à s'assembler pour se protéger mutuellement et pour coopérer ensemble. Ce n'est là qu'un simple effort de politique humaine pour essayer de calmer les craintes de l'église en criant : Paix ! Paix ! et il n'y a point de paix ! (Jér. 6 : 14). Ce cri de paix émanant de l'église par ses représentants est caractérisé par le même

son ridicule d'hypocrisie qui fut poussé par les représentants des nations lors de la grande célébration de Kiel rapportée dans le chapitre précédent. Tandis que les pouvoirs civils proclamaient ainsi la paix dans le terrible grondement des canons, les pouvoirs ecclésiastiques la proclament de leur côté dans une grande compromission impudente, orgueilleuse, de la vérité et de la droiture. Le temps est proche où le Seigneur lui-même annoncera la paix aux nations (Zach. 9 : 10), mais ce ne sera pas avant qu'il ait d'abord fait connaître sa présence dans le tourbillon de la révolution et dans la tempête de la détresse. — Nah. 1 : 3.

Considéré sous son propre point de vue, le Congrès fut déclaré être un grand succès, et les gens irréfléchis qui sont toujours charmés par le bruit, le clinquant et la parade, répondirent : Amen ! Ils imaginent sottement que le monde entier non régénéré doit être assemblé en une alliance universelle d'unité religieuse et de fraternité, et pourtant tous vont penser, agir et tâtonner dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition et marcher dans les voies immorales mentionnées précédemment, ainsi qu'ils l'ont toujours fait, refusant « la lumière qui brille sur la face de Jésus-Christ », laquelle est la seule vraie lumière (2 Cor. 4 : 6 ; Jean 1 : 9 ; 3 : 19). Et des chrétiens se réjouissent devant cette perspective, et saluent un pareil événement imaginaire comme étant l'événement le plus glorieux de l'histoire.

Pourtant, alors que l'impression générale créée par le grand Congrès fut que c'était là la première étape, et une longue, vers la réalisation du message de l'ange lors de la naissance de Christ, de paix sur la terre et de bienveillance à l'égard des hommes, c'était en fait pour qui discernait droitement la chose, une autre manifestation de l'infidélité de la chrétienté. Certainement, comme le déclare le Prophète, « La sagesse de ses sages périra, et l'intelligence de ses intelligents se cachera » (Esaïe 29 :

14). Nous l'entendons dire encore : « Associez-vous, peuples, et vous serez brisés ; et prêtez l'oreille, vous tous qui habitez loin sur la terre ! Ceignez-vous [liez-vous ensemble], et vous serez brisés ! Prenez un conseil, et il n'aboutira à rien ; dites la parole [pour l'Unité] et elle n'aura pas d'effet ». — Esaïe 8 : 9, 10.

Avec le Psalmiste, nous voudrions poser la question : « Pourquoi les peuples méditent-ils *la vanité* ? [Pourquoi crient-ils : Paix ! Paix ! quand il n'y a point de paix ?]. Les rois de la terre [civils et ecclésiastiques] se lèvent, et les princes consultent ensemble contre l'Eternel et contre son Oint, disant : « Rompons leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes ! ».

« Celui qui habite dans les cieux se rira [d'eux], le Seigneur s'en moquera. Alors il leur parlera dans sa fureur, et dans sa fureur, il les épouvantera ». — Ps. 2 : 1-5.

Lorsque le peuple choisi de Dieu — l'Israël selon l'esprit maintenant, comme jadis ce fut l'Israël selon la chair — abandonne sa Parole et sa direction, cherche à s'allier avec les nations qui ne connaissent point Dieu et à mélanger la vérité divine avec les philosophies du monde, il le fait à ses risques et périls qu'il ne discerne pas ; aussi ferait-il bien de noter comment Dieu rétribua son peuple jadis, et prenne garde.

On peut discerner clairement plusieurs résultats très défavorables du Congrès :

(1) Il introduisit dans l'esprit déjà mal établi des chrétiens les diverses philosophies païennes dans leurs aspects les plus favorables. Par la suite, nous avons appris que l'un des délégués de l'Inde venus au Congrès — M. Virchandi R. Gandhi, de Bombay, secrétaire de la Société jainiste — était retourné en Amérique pour propager ses idées, en installant son quartier général à Chicago. Nous citons ci-après ce qui a été publié sur ses desseins :

« M. Gandhi ne vient pas pour faire des prosélytes. La règle de la foi jainiste interdit cela, mais il vient pour

fonder une école de philosophie orientale dont le siège sera à Chicago avec des branches à Cleveland, Washington, New York, Rochester et d'autres villes. Il ne vient pas en missionnaire pour convertir des Américains à une forme quelconque de l'hindouisme. Selon son idée personnelle, « la véritable idée du culte hindou n'est pas l'esprit de propagande, mais un esprit — un esprit universel d'amour et de puissance, propre à la réalisation de la fraternité —, non de la fraternité humaine seulement, mais de toutes les choses vivantes, ce que les nations recherchent, disent-elles, mais qu'elles ignorent dans la pratique ». En gros, telles sont les doctrines de son credo et le plan d'action qu'il envisage, ne demandant pas aux Américains de s'unir à lui, mais désirant avoir leur coopération ».

Sans doute, l'impression faite sur de nombreux esprits, c'est qu'il n'y a aucune certitude religieuse. Il fut même fait allusion à un tel résultat par l'un des délégués de la Syrie, Christophore Jibara, qui déclara :

« Mes frères et sœurs dans le culte de Dieu : à présent, dans ce Congrès religieux général toutes les religions sont, aux yeux du monde entier, parallèles entre elles. Chacune de ces religions a des partisans qui comprennent bien leur propre religion et la préfèrent aux autres ; ils pourraient apporter quelques arguments ou raisons pour en convaincre d'autres de la valeur et de la vérité de leur propre forme de religion. A la suite de toutes nos discussions, un changement peut intervenir ; on peut *peut-être même élever des doutes sur toutes les religions*, ou supposer que toutes sont des croyances identiques. *Par suite, l'estime qu'on a pour une religion donnée peut tomber ou diminuer ; on peut émettre des doutes contre tous les livres inspirés, ou une froideur générale peut advenir, et personne rester pour soutenir une religion certaine ; beaucoup peuvent négliger entièrement les devoirs de la religion à cause de l'inquiétude dans leur cœur et de l'opinion selon laquelle il n'y a qu'une seule forme de religion. C'est justement ainsi que vont les choses parmi de nombreux millions de personnes en Europe et en Amérique. C'est pourquoi je pense qu'on devrait choisir, parmi les grandes religions, un comité pour examiner les dogmes et pour faire une complète et parfaite comparaison, en approuvant la vraie religion et en la proclamant au peuple.* »

(2) Il créa une amitié spéciale entre « Babylone la

grande, la mère des prostituées », l'église de Rome, et ses nombreuses filles, les diverses sectes protestantes, lesquelles se glorifient à leur honte, et sont fières de posséder cette amitié peu honorable.

(3) Il fit un grand pas, lequel sera suivi par d'autres déjà proposés, vers l'affiliation, en quelque sorte, de toutes les religions, vers une union encore plus étroite entre l'église (nominale) et le monde. A la dernière session du Congrès, le Président annonça qu'une « proclamation de fraternité serait faite pour encourager, dans toutes les parties du monde, la continuation de cet important travail dans lequel le Congrès de 1893 s'était engagé ».

(4) Ce Congrès démontra en pratique aux païens que les missions chrétiennes ne sont réellement pas nécessaires, que les chrétiens eux-mêmes sont dans l'incertitude quant à leur religion, que leurs propres religions à eux, les païens, étaient suffisamment bonnes, s'ils les suivaient sincèrement, et que le christianisme, pour le moins, ne peut être reçu qu'avec une grande mesure d'incrédulité. C'est un sujet d'étonnement de remarquer comment les représentants païens ont mesuré le christianisme nominal (ou : de nom seulement — Trad.) ; comment ils ont distingué clairement entre le christianisme de la « chrétienté » et le christianisme de la Bible, et comment leurs réprimandes furent souvent administrées avec pénétration.

(5) Il proclama à la chrétienté désorientée : Paix ! Paix ! quand il n'y a point de paix, au lieu de sonner l'alarme, comme dit le Prophète (Joël 2 : 1) : « Sonnez de la trompette en Sion, sonnez avec éclat dans ma sainte montagne !... car le jour de l'Eternel vient ; car il est proche » — et à les appeler tous à s'humilier sous la puissante main de Dieu.

(6) Ce fut évidemment une mesure de prudence, manifestant les craintes des conducteurs de la chrétienté alors qu'ils discernaient l'approche de la détresse de ce jour

de l'Eternel ; le mouvement commença dans l'église presbytérienne confuse et perplexe. Ce cri de Paix ! Paix ! au sein même de la tempête qui se lève nous rappelle la prophétie « Quand ils diront : Paix et sûreté, alors une subite destruction viendra sur eux ». — 1 Thess. 5 : 3.

Que les enfants de Dieu ne se laissent pas tromper par les faux pronostics de Babylone. C'est en Dieu seulement que nous pouvons trouver une sûre retraite (Ps. 91). Rallions-nous étroitement autour de la croix de Christ, notre seule espérance. Que la fraternité universelle entre les fausses religions et le christianisme apostat prouve la valeur de cette alliance, mais quant à nous, ne reconnaissons que la fraternité en Christ — la fraternité de tous ceux qui ont confiance en Christ seul pour leur salut, par la foi en son précieux sang. Les autres hommes ne sont pas des enfants de Dieu, et ne le seront pas jusqu'à ce qu'ils viennent à lui par la foi en Christ comme leur Rédempteur, leur substitut. Ils sont les « enfants de colère », comme nous en étions avant de venir à Christ (Eph. 2 : 3), et certains sont les « enfants du Malin » dont ils font les œuvres. Lorsque Dieu condamna à mort Adam et sa postérité, à cause du péché, ils ne lui appartenrent plus et ils ne furent plus traités par lui comme des fils. Ce n'est que lorsque les hommes viennent à Christ par la foi en son précieux sang, qu'ils sont réintégrés dans cette parenté bénie avec Dieu. En conséquence, si nous ne sommes plus les enfants de colère, mais appartenons à Dieu comme ses fils par Christ, les autres hommes que Dieu ne reconnaît plus ainsi, ne sont en aucun sens nos frères. Que tous les enfants de lumière veillent et soient sobres (1 Thess. 5 : 5, 6) ; que les soldats de la croix soient vaillants pour la vérité et ne reçoivent aucun autre évangile, même s'il était proclamé par un ange du ciel (Gal. 1 : 8) ; qu'ils ne concluent aucune union avec aucune classe sauf celle des consacrés et des fidèles disciples de « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ».

Tandis que l'église nominale est ainsi désireuse et impatiente de se compromettre et de s'unir avec toutes les religions païennes du monde en une grande « *religion du monde* », qui perpétuerait toutes leurs fausses doctrines et leurs mauvaises pratiques, écoutons certains aveux et certains exposés de faits de la part d'autres personnes qui ne sont pas si infatuées de l'idée d'unité religieuse ; ces faits montrent la condition déplorable du monde, les résultats pernicieux des fausses religions et l'impossibilité absolue d'espérer convertir le monde par le moyen de l'église dans sa condition actuelle. Ce n'est que lorsque l'Eglise — non pas la fausse, mais la vraie Eglise, dont les noms sont écrits dans les cieux, les loyaux et fidèles consacrés engendrés et conduits par l'esprit de Dieu — sera revêtue de la puissance d'en-haut, ce n'est que lorsqu'elle aura atteint son plein développement et qu'elle aura été exaltée avec Christ dans le Royaume millénaire, qu'elle sera capable d'accomplir la conversion du monde à Dieu et à sa droiture (*).

Extrait d'un numéro de *Missionary Review* d'il y a quelques années, nous avons l'aveu suivant de l'échec de l'église dans le travail de conversion du monde :

« Un milliard d'âmes, soit les deux tiers de la race humaine, sont des irréligieux, des païens, des mahométans ; la plupart d'entre eux n'ont encore jamais vu une Bible, ni entendu le message de l'évangile. Vers ce milliard d'âmes, moins de 10 000 missionnaires protestants, hommes et femmes compris, sont envoyés par les églises de la chrétienté. Le Tibet, presque toute l'Asie centrale, l'Afghanistan, le Bélouchistan, presque toute l'Arabie, la plus grande partie du Soudan, l'Abyssinie et les Iles Philippines sont sans un missionnaire. De grandes étendues de la Chine occidentale, de l'Etat libre du Congo oriental et central, de grandes parties de l'Amérique du Sud et beaucoup des îles de la mer sont ou presque, ou totalement inoccupées. »

Une petite brochure, intitulée « Un siècle de Missions

(*) Ecrit en 1897 — Trad.

protestantes », par le Rév. James Johnston, F. S. S. [Fellow of the Statistical Society — Trad.] donne les chiffres suivants, lesquels, remarque-t-on, sont « suffisamment effrayants pour électriser la chrétienté ». D'après cette brochure : (1) Le protestantisme a gagné 3 000 000 de convertis sur le paganisme au cours des cent dernières années, tandis que le nombre de païens a augmenté durant cette même période de 200 000 000 au moins. (2) L'avance rapide du paganisme n'est pas due seulement à l'augmentation naturelle des populations païennes, mais au fait que les adhérents de Brahma, de Bouddha et de Mahomet peuvent se vanter d'un plus grand nombre de convertis à leurs credo que ne le peuvent les églises protestantes. Ainsi, pour chaque converti au christianisme, que l'hindouisme a perdu, l'hindouisme en a gagné un millier des tribus arborigènes de l'Inde qu'il absorbe constamment. Le bouddhisme fait de remarquables progrès dans les dépendances septentrionales de la Chine, allant jusqu'à suivre les émigrants chinois et à édifier ses temples étranges sur le sol de l'Australie et de l'Amérique. Pourtant, le plus extraordinaire progrès de tous a été fait par le mahométisme. Dans certaines parties de l'Afrique, il est en train de se répandre avec une rapidité étonnante. Il en est de même, à une rapidité un peu moindre, en Inde et dans l'Archipel. Ce sont là des faits que l'auteur se sent obligé d'admettre, mais il s'efforce de calmer la critique en affirmant que l'église peut encore accomplir la conversion du monde. Il essaie de démontrer que les églises protestantes possèdent d'abondantes ressources, à la fois en argent et en hommes, pour changer complètement la situation et évangéliser le monde. Le *Methodist Times*, citant ce qui précède, exprime la même opinion, en ajoutant avec jactance :

« Personne ne doit s'étonner des terribles faits que nous avons brièvement rapportés... Dieu a si bien ordonné le cours des événements pendant les cent dernières années, que nous sommes *bien capables* de conquérir le monde

païen au nom de l'Eternel. Ce que nous avons fait prouve ce que nous aurions pu faire si nous avions fourni nous-mêmes les deux choses *humaines essentielles* : *une politique audacieuse et beaucoup d'argent.* »

Un autre théoricien déclare : « Si nous avions *un dixième du revenu des membres de l'église*, ce serait pleinement suffisant pour tout le travail d'évangélisation dans le pays et à l'étranger. Ou encore, si, pour le travail à l'étranger, nous avions *un dixième de leurs économies annuelles, après que toutes les dépenses de la famille sont réglées*, nous pourrions placer 12 000 missionnaires dans le champ immédiatement. »

Oui, l'argent est la seule chose considérée comme nécessaire. Si l'église nominale pouvait susciter seulement assez d'esprit d'abnégation pour obtenir un dixième du revenu des membres de l'église, ou même un dixième de leurs économies annuelles, elle commencerait à avoir plus d'espérances quant au salut du monde. Mais c'est là l'un des traits les moins encourageants de l'espérance illusoire. Ce serait plus facile de convertir à demi les païens à professer le christianisme, que de vaincre dans cette mesure l'esprit du monde qui règne dans les églises.

Toutefois, si l'on pouvait placer immédiatement dans le champ étranger les douze mille missionnaires en question, auraient-ils plus de succès que leurs frères dans notre pays favorisé ? Ecoutez la confession pertinente de feu le Rév. T. Dewitt Talmage, le ministre protestant bien connu. Il déclara, ainsi que le rapporte *The Christian Standard* :

« Oh ! nous avons une organisation d'église magnifique dans ce pays ; nous avons soixante mille ministres ; nous avons de la musique de grande valeur ; nous avons de grandes écoles du dimanche, et pourtant, je vous communique le fait effrayant de la statistique que dans les vingt-cinq dernières années, les églises dans ce pays ont opéré moins de deux conversions en moyenne chaque année.

« Il y eut dans les églises une moyenne de quatre ou cinq décès. A ce compte-là, quand ce monde sera-t-il amené à Dieu ? Nous en gagnons deux ; nous en perdons

quatre. Eternel Dieu ! A quoi cela va-t-il aboutir ? Je vous dis carrément que, pendant que çà et là un régiment de soldats chrétiens avance, l'église recule pour la plus grande partie vers une terrible défaite de Bull Run (*). »

Il y a quelque temps, le Chanoine Taylor, de l'église anglaise, discutait la question : Les missions chrétiennes sont-elles un échec ? et on lut le document devant le Congrès de l'église anglaise. Il y trouva la cause de l'échec dans le fait que la religion mahométane n'est pas seulement à égalité avec le christianisme à certains égards, mais qu'elle est beaucoup mieux adaptée aux besoins et aux capacités de nombreux peuples de l'Asie et de l'Afrique, et qu'en raison de sa rapide progression actuelle, le christianisme, lui, ne peut jamais espérer rattraper le paganisme. En estimant l'excédent des naissances sur les décès en Asie et en Afrique comme étant de 11 000 000 par an, et l'augmentation des chrétiens de 60 000, il faudrait aux sociétés missionnaires 183 ans pour rattraper l'augmentation annuelle de la population païenne. Le chanoine déclara :

« Extorquer aux enfants des écoles du dimanche les quelques sous de leur tirelire dans le but ostensible de convertir « les pauvres païens », et dépenser près de 12 000 livres par an pour des missions stériles dans des pays où il n'y a pas de païens, me paraît être presque un crime, celui d'obtenir de l'argent sous de faux prétextes. »

Selon lui, la cause des échecs missionnaires est le sectarisme, en même temps qu'un manque de consécration totale à l'œuvre de la part des missionnaires eux-mêmes qui s'efforcent de vivre comme des princes entourés par des objets d'un plus grand luxe qu'en Europe. Ce faisant, il fit allusion au Dr Legge, missionnaire établi depuis trente-quatre ans, disant :

« Il pense que nous ne réussirons pas à convertir aussi longtemps que le christianisme se montrera infecté par les dissensions acharnées au sein des sectes chrétiennes,

(*) Lieu historique en Virginie (E.U.A.) où eurent lieu deux batailles de la guerre civile — Trad.

que les indigènes associent dans leur esprit à l'ivrognerie, le dérèglement et le mal social gigantesque visible parmi les nations chrétiennes. L'évêque Steere pensait que les deux plus grands obstacles au succès étaient les querelles parmi les missionnaires eux-mêmes et la rivalité entre les sociétés. »

Cependant, le Chanoine Taylor et beaucoup d'autres, dont les voix se firent entendre au grand Congrès religieux, voudraient réduire la critique au silence en nous disant que les religions païennes sont suffisamment bonnes, et mieux adaptées aux besoins des pays respectifs que le serait le christianisme. Nous tirons une tout autre suggestion du rapport de feu Foster, évêque de l'église épiscopale méthodiste qui, après un voyage prolongé autour du monde il y a des années, donne l'image suivante des tristes conditions du monde dans les ténèbres du paganisme ; il déclara :

« Rappelez-vous toutes les images de la pauvreté et de la dégradation que vous ayez jamais vues dans les lieux solitaires de la misère la plus extrême (ces tristes exemples dont l'horreur vous a hantés après les avoir vus, ces lieux lugubres d'ordure et de saleté repoussante) : rassemblez toutes ces images en un seul tableau, que ne vient adoucir la simple ombre d'un clair-obscur ou d'une lumière colorée, et suspendez-le au-dessus de la moitié du globe ; il n'atteindra pas encore la réalité. Vous devez y ajouter la perspective terrifiante que cela durera sans issue ; vous devez faire abstraction de tout espoir, et même de toute aspiration. Le trait caractéristique du paganisme, c'est la pauvreté. Vous n'avez jamais vu la pauvreté. C'est un terme dont vous ignorez la signification. Ce que vous appelez la pauvreté, c'est la richesse, le luxe. Ne pensez pas que ce soit occasionnel, dans les parages seulement, exceptionnel dans des lieux de misère plus profonde, non ; elle est universelle, à l'échelle d'un continent. Ajoutez à cela la faim, la nudité, la bestialité ; enlevez-en tout espoir d'avoir quelque chose de mieux demain ; emplissez l'Afrique de cela, l'Asie ; peuplez la vision d'hommes, de femmes et d'enfants comprenant plus de vingt fois la population de toutes vos grandes cités, de vos villes, de vos villages et de vos régions rurales, vingt pour chaque individu dans

tous vos Etats et vos territoires, et le tableau ne dépeint pas encore la réalité.

« Placez maintenant, dans ce tableau, l'ombre morale de l'absence de Dieu, d'espérance ; pensez à ces millions de misérables, vivant comme des bêtes dans ce monde et n'anticipant rien de mieux dans le monde à venir. Ajoutez à ce tableau le souvenir que ces misérables sont des êtres qui ont la même nature humaine que la nôtre, et considérez que, parmi ces millions d'êtres, il n'y a aucun cœur qui n'ait pas de désirs humains, et qui ne puisse être purifié et ennobli ; que ces pays, sous le destin d'une telle infortune, pourraient égaler, et nombre d'entre eux surpasser même le pays dans lequel nous vivons, s'ils avaient ce que nous pourrions leur donner. Peignez un ciel sans étoiles, représentez la nuit, couvrez de ténèbres et à perte de vue les montagnes, étendez de sombres linceuls le long des rivages et des paysages, assombrissez tout le passé, laissez l'avenir se draper d'une nuit plus profonde, toujours plus profonde, remplissez les terribles ténèbres d'hommes affamés, au visage triste, de femmes réduites au chagrin et d'enfants sans espérance : tel est le monde païen, le peuple vu en vision par le prophète d'antan, « qui s'assied dans la région et l'ombre de la mort » ; à qui n'est encore parvenue aucune lumière, qui se tient là assis, tranquille, à travers la longue, longue nuit, en attendant et en guettant le matin.

« Un milliard d'êtres dans la région et l'ombre de la mort, dans la même région où leurs pères ont vécu il y a vingt-cinq siècles, attendant silencieux, traversant la vie dans un dénuement si extrême qu'ils ne sont pas capables de pourvoir à leurs besoins les plus élémentaires ; des millions d'entre eux subsistent grâce à des racines et à des herbes et aux provisions précaires que la nature, indomptée par la raison, leur fournit. Ceux d'entre eux qui vivent sous des formes de gouvernement et dans une semi-civilisation lesquelles, dans un sens, réglementent la propriété et imposent le travail, ne disposent pas après que leurs tyrans les ont dépouillés de leur salaire, de trois « cents » par jour [le « cent » est la centième partie d'un dollar — Trad.] en moyenne ou son équivalent pour se nourrir, eux et leurs enfants, pas assez pour nourrir un animal ; des multitudes d'entre eux ne sont pas même à moitié nourries, pas même à moitié vêtues ; elles vivent dans des étables et des taudis qui ne conviennent même pas au porc, sans provision d'aucune sorte pour leurs

besoins humains. Opprimées par la tyrannie de la force brutale jusqu'à ce que toutes les caractéristiques de la nature humaine leur soient enlevées, sauf la station droite et leurs désirs indéracinables, muets et aveugles d'avoir ce qu'elles ne savent pas, tels sont les païens, hommes et femmes, nos frères et sœurs.

« Les ombres farouches et redoutables du tableau nous glaceraient si elles n'étaient pas rejetées dans le lointain, et si l'imagination ne l'embellissait et ne le dorait. De notre point de vue d'indifférence confortable, ces ombres sont entièrement cachées. Elles sont trop loin, et nous sommes trop accaparés par nos plaisirs pour les voir ou même pour y penser. Elles n'émergent pas du tableau, et si d'aventure nous y pensons, ce n'est pas à la lumière de la réalité, mais à celle de la trompeuse fantaisie. Nous voyons les grandes cités et la magnificence des Mikados et des Rajahs, les pompes des cours, la beauté voluptueuse des paysages, tout cela transfiguré par l'imagination et par la lumière éclatante et trompeuse que jettent sur eux les agences de voyage. La vision nous enchante. Si nous voulons pénétrer davantage la question des foyers humains et leur condition religieuse, nous sommes de nouveau attirés par les grands temples et par les descriptions fantaisistes de voyageurs de quelque scène domestique pittoresque et attrayante. Nous sommes consolés. Après tout, disons-nous, le monde païen n'est pas en si mauvaise posture. Ils ont leur religion ; ils ont leurs plaisirs. Telle est la pensée réconfortante avec laquelle nous contemplons le monde. Oh ! illusion fatale ! Le véritable tableau se trouve dans l'ombre. Les millions d'individus misérables, pécheurs, qui marchent à tâtons, sans Dieu et sans espérance, sans foyer, abrutis, sans amis, nés pour hériter d'une nuit sans rayons, et destinés à vivre et à mourir dans les ténèbres sans étoiles, ceux-là, on ne les voit pas. Ils sont là, se déplaçant furtivement dans ces ombres de la mort, décharnés, affamés, nus et sans espoir, presque des bêtes ; ils ne sont pas quelques-uns seulement, tapis dans les sentiers, et se cachant à leurs semblables, mais ils sont des millions et des millions, remplissant tous ces pays dépeints par l'imagination, grouillant dans les rues et les avenues de leurs magnifiques cités, et qui nous terrifieraient par leur multitude, si nous ne pouvions faire autrement que de les voir. C'est là que leurs ancêtres ont vécu et sont morts sans espérance. C'est là qu'ils traînent leur misérable vie. C'est là que leurs enfants sont

nés pour le même destin. C'est là que, vivants ou mourants, personne ne prend soin de leur âme.

« Tel est le monde non chrétien. Il possède de grandes cités, de grands temples, de magnifiques mausolées, quelques tyrans choyés qui s'affublent d'ornements en or, mais la splendeur exagérée de ses sanctuaires et de ses trônes s'abat sur un arrière-plan de nuit obscure, dans lequel les millions d'individus se tapissent dans la peur, la faim et la misère. Je les ai vus, dans leurs tristes foyers et leurs orgies diaboliques, depuis le Bosphore jusqu'au Gange, dans leurs temples et à leurs festins, accroupis et agenouillés devant des idoles grimaçantes, des statues de pierre et des dieux en forme de singes ; je les ai vus traînant à travers les rues et le long des grand-routes ; j'ai vu leurs visages sombres, désespérés, affamés, et jamais l'on ne peut oublier cette image.

« Nous devrions, je pense, convenir que, dans le monde non chrétien, il n'y a aucune espérance pour l'homme. Il n'a rien à nous donner, ni un rayon, ni une miette. Tel un poids lourd, il pend au cou de la race en l'enfonçant de plus en plus dans la nuit, dans la mort. Son haleine même est contagieuse. Son contact, c'est la mort. Sa présence nous terrifie comme un gigantesque spectre émergeant du royaume de la nuit, dominant et gouvernant à travers les siècles et aveuglant tous les âges.

« Je ne soulève pas la question de savoir si, oui ou non, on peut dans le monde à venir sauver ces innombrables millions d'individus. Je n'affirme pas qu'en leur donnant l'évangile, cela améliorerait leurs espérances ou augmenterait en quoi que ce soit leur chance dans cette direction. Il est possible qu'il y en aura, parmi eux, autant qui seront sauvés sans l'évangile qu'avec lui. Cette question ne fait pas partie du problème que je suis en train de discuter, savoir la perspective du monde, j'entends celle du temps, non celle de l'éternité. Si mon esprit pouvait un jour être accaparé par la terrible idée que le monde entier doive, de toute nécessité, être perdu à jamais simplement parce qu'il est païen, je ne lui enverrais pas un Evangile qui lui révèle un tel Dieu. Cette cruelle pensée seule interdirait toute espérance pour le monde et ferait de l'éternité elle-même un cachot, sans égard à qui pourrait être sauvé. Car, comment une créature sensée quelconque pourrait-elle profiter même d'un ciel avec un Dieu dont le gouvernement pourrait permettre une telle tache de honte et de déshonneur, de cruauté et d'injustice ? Allez

convaincre des hommes qu'il y a un Dieu à la tête de l'univers qui, sans qu'il y ait faute de leur part ou sans aucune chance d'échapper, damnerait les morts, les vivants, et les millions à venir du paganisme, et qui, en même temps, ferait de la terre une gigantesque terreur où d'effrayantes horreurs ne permettraient aucun soulagement, et vous rendrez à jamais impossible l'adoration d'un tel Dieu sauf par des démons, et par eux seulement parce qu'il devient leur chef ».

L'évêque mentionna également le fait que, si la population du monde est estimée à 1 milliard 450 millions [à l'époque — Trad.], près de 1 milliard 100 millions ne sont pas des chrétiens, et que beaucoup (oui, presque tous) des chrétiens de nom sont soit des païens, soit des anti-chrétiens. Ensuite, à cause de l'échec de l'église dans la conversion du monde en dix-huit cents années, et de l'impossibilité d'espérer y arriver, il tenta de dégager l'église de la responsabilité qu'elle a assumée en suggérant que ces millions de païens doivent être sauvés sans avoir foi en Christ. En outre, pour dégager en quelque sorte Dieu de la responsabilité de la détresse actuelle parmi les hommes, il déclara : « Dieu fait du mieux qu'il peut avec le pouvoir qu'il a reçu ».

Il y a quelques années, *The Church Times* publia un article rédigé par un Maori dont les extraits suivants sont très suggestifs quant à la cause de l'échec de l'église pour éclairer le monde à un degré notable quelconque. A l'origine, la lettre avait paru dans un journal de la Nouvelle-Zélande, et est ainsi conçue :

« Il y a quelques jours, vous avez publié le compte rendu de ce qui s'est passé lors d'une réunion de Maoris convoquée par l'évêque de l'église de Christ. J'étais présent à la réunion, et je désire que vous me donniez une occasion de répondre à l'une des questions posées par l'évêque, savoir : « Pourquoi le feu de la foi chrétienne est-il si bas parmi le peuple Maori dans mon diocèse ? » Je veux vous dire quelle en est, selon moi, la raison. Nous, Maoris, sommes rendus *confus et perplexes* dans nos esprits par la manière extraordinaire selon laquelle vous, Européens, traitez votre religion. Personne, parmi vous, ne semble

être sûr qu'elle signifie quelque chose ou rien. Sur l'invitation des premiers missionnaires, à la religion de nos aïeux qu'ils disaient être fausse, nous avons substitué celle qu'ils nous ont dit être la vraie. Nous avons accepté le Livre contenant l'histoire et les préceptes de la « Vraie Religion » comme étant réellement la Parole de Dieu qui nous lie, nous ses créatures. Nous avons journellement, matin et soir, offert un culte au Créateur dans chaque pah [camp fortifié indigène en Nouvelle-Zélande — Trad.] et dans chaque village à travers la Nouvelle-Zélande. Nous avons observé le septième jour comme saint, nous abstenant de toute forme de travail afin de respecter le commandement divin, et pour la même raison, nous avons aboli l'esclavage et la polygamie, bien qu'en agissant ainsi nous ayons complètement désorganisé notre système social, réduit nos gens à la pauvreté et infligé beaucoup de peine à ceux qui furent forcés de trancher certains des liens les plus tendres de la parenté humaine. Juste au moment où nous commençons à apprendre à nos enfants à connaître Dieu et à lui obéir comme il est manifesté en Jésus-Christ, des Européens vinrent en grand nombre dans ce pays. Ils visitèrent nos villages et parurent très amis, mais nous remarquâmes qu'ils n'avaient pas, à l'égard de la Bible, le même respect que celui que nous, des novices, avions. Les catholiques romains nous déclarèrent qu'eux seuls connaissaient la véritable interprétation, et qu'à moins de nous unir à eux, nos âmes seraient perdues. Les baptistes suivirent, qui ridiculisèrent notre présentation d'enfants à Christ dans le baptême, et qui nous déclarèrent que n'ayant pas été immergés, nous n'étions pas du tout des chrétiens baptisés. Ensuite vinrent les presbytériens, qui dirent que la charge d'un évêque n'était pas scripturale, et qu'en ayant accepté d'être confirmés par l'évêque Selwyn, nous avions accompli une cérémonie dénuée de sens. Plus tard vinrent les Frères de Plymouth, qui nous déclarèrent que Christ n'avait jamais institué une église visible ou un ministère quelconque, mais que chacun devrait être son propre ministre et fixer son propre credo.

« Outre la confusion dans nos esprits, causée par l'exemple impie de la majorité des Européens, et l'enseignement contradictoire donné par les ministres de la religion, nous étions embarrassés par la manière d'agir du gouvernement ; ce dernier, en effet, tout en professant être lié par la loi morale contenue dans la Bible, n'hésita

pas, lorsque nous devînmes sans force, de manquer à ses promesses qu'il nous avait faites lorsque nous étions plus nombreux et plus forts que les Européens. Grande fut notre surprise quand le Parlement, composé non pas d'hommes ignorants, de basse naissance, mais d'hommes du monde et de chrétiens déclarés, fit enlever la Bible des écoles, et, tout en enjoignant aux instituteurs d'instruire avec soin les enfants de la Nouvelle-Zélande en toutes sortes de connaissances, leur déclara qu'en aucune façon, ils ne devaient leur enseigner quoi que ce fût concernant la religion chrétienne, concernant Dieu et ses lois. Mon maître païen m'enseignait à craindre et à révéler les Puissances invisibles, et mes parents m'enseignaient à discipliner chaque action de ma vie en obéissant aux Atuas qui me puniraient si je les offensais. Mais, dans les écoles de ce pays chrétien, mes enfants ne sont pas enseignés maintenant à respecter aucun être au-dessus d'un agent de police, ou de craindre aucun juge de leurs actions au-dessus d'un Magistrat Résident.

« Je pense, lorsque l'évêque de l'église de Christ nous a posé l'autre jour la question à laquelle j'ai déjà fait allusion, que nous aurions bien pu lui demander de nous dire d'abord pourquoi le feu de la foi était si peu ardent parmi son propre peuple. Nous aurions pu citer des paroles appropriées de ce Livre que le peuple anglais désire voir prendre par tous sauf par lui-même comme règle de vie, et le révéler comme étant la Parole du Dieu vivant : « Médecin, guéris-toi toi-même ».

« Des Maoris ignorants peuvent-ils être blâmés pour leur tiédeur au service de Dieu dont l'existence, d'après l'un de ses ministres ordonnés, ne peut être prouvée par aucun homme dans la chrétienté ? Je pense souvent, monsieur, que mes enfants auraient eu plus de chance à devenir des hommes et des femmes honorables et auraient eu une meilleure espérance de bonheur quand viendra le moment pour eux d'entrer dans le monde invisible et d'y rencontrer leur Créateur, si, comme le premier roi Maori (Potatu) j'avais refusé de confesser ouvertement votre religion jusqu'à ce que (ainsi qu'il le déclara) : Vous eussiez déterminé entre vous ce qu'est vraiment la religion ». Il est mieux, je pense, de croire réellement au monde spirituel invisible qui a soutenu mes ancêtres que de faire semblant de croire à ce que le peuple européen nous a demandé de substituer à notre croyance.

Votre, etc.

« Tangata Maori ».

L'extrait suivant d'un article paru dans la *North American Review* de Wong Chin Foo, Chinois instruit, diplômé de l'un de nos collèges de New England, donne de la même façon des raisons suggestives de préférer la religion de ses pères au christianisme. Wong Chin Foo écrivait :

« Né païen et élevé en païen, j'ai appris et pratiqué ses règles morales et religieuses, et agissant en conséquence j'étais utile à moi-même et à beaucoup d'autres. Ma conscience était claire, et mes espérances quant à la vie future n'étaient troublées par aucun doute perturbateur. Mais, vers l'âge de dix-sept ans, je fus transféré au sein de votre cinquante civilisation, et à cette période impressionnable de la vie, le christianisme se présenta tout d'abord à moi sous ses aspects les plus séduisants ; de bons amis chrétiens devinrent particulièrement soucieux de mon bien-être matériel et religieux, et je n'étais que trop désireux de connaître la vérité. Puis, on me persuada de vouer ma vie à la cause des missions chrétiennes. Seulement, avant de m'engager dans cette haute mission, je devais d'abord apprendre la doctrine chrétienne que j'allais enseigner, et c'est ici que je fus désorienté devant la multiplicité des sectes, chacune d'elles revendiquant le monopole de la route unique et étroite vers le ciel.

« Je ne pénétrai dans le Presbytérianisme que pour en sortir effrayé d'une croyance en un Dieu sans miséricorde qui avait depuis longtemps voué la majorité de la race humaine sans secours à un enfer éternel. Prêcher une telle doctrine à des païens intelligents n'aurait fait que lever dans leur esprit des doutes sur ma santé mentale, à moins de me prendre pour un menteur. Ensuite, j'examinai les doctrines baptistes, mais j'y trouvai tant de sectes de formes différentes, en conflit sur les mérites de l'initiation à l'eau froide, sur la méthode et le moment de l'employer, que je devins écœuré de telles banalités ; la question de communion, étroite ou non, m'a donné seulement la conviction que certains étaient mesquins et exclusifs avec leur morceau de pain et leur vin, et d'autres un peu moins. Le méthodisme me fit l'effet d'une religion de tonnerre-et-d'éclair, toute de déclarations et de bruit. Vous veniez en contact avec elle, ou elle venait en contact avec vous, tel un spasme, et ainsi vous « expérimentiez » la religion. Les Congrégationalistes me rebutèrent par leurs manières affectées, par leur conscience

personnelle d'être vraiment bons, ainsi que par leur désir de n'avoir que des membres très dignes. L'unitarisme me parut douter de tout, même de lui-même. Pour un certain nombre d'autres sectes protestantes basées sur quelque nouveauté ou quelque excentricité, tel que le Quakerisme, je ne trouvai pas qu'elles fussent dignes d'être étudiées par un non-chrétien. Mais sur un seul point, cette masse de dissension protestante s'accordait de tout cœur, à savoir une haine unanime du Catholicisme, la forme la plus ancienne du christianisme. Quant au Catholicisme, il leur rendait bien cette animosité. Il se déclarait avec hauteur la seule vraie église, hors de laquelle il n'y avait aucun salut, en particulier pour les protestants ; il déclarait que son principal prélat était le représentant personnel de Dieu sur la terre, et qu'il était infallible. On trouvait là l'unité religieuse, la puissance et l'autorité avec la vengeance. Mais en chœur, mes affectueux amis protestants me supplièrent de ne pas aborder le Catholicisme, déclarant qu'il était pire que le paganisme — en quoi je fus d'accord ; toutefois, la même sorte d'arguments me convainquit également que le Protestantisme se plaçait dans la même catégorie. En fait, plus j'étudiais le Christianisme dans ses diverses phases, plus j'écoutais les critiques que les sectes s'adressaient réciproquement, et plus cela me parut être de l'« airain qui résonne et des cymbales retentissantes ».

« Appelez-nous des païens, si vous voulez, les Chinois sont encore supérieurs quant à l'administration sociale et à l'ordre social. Parmi quatre cents millions de Chinois, il y a moins de meurtriers et de voleurs en un an qu'il n'y en a dans l'Etat de New York. Oui, il est vrai que la Chine entretient un monarque voluptueux dont chaque caprice doit être satisfait ; pourtant, son peuple est le moins imposé du monde, n'ayant rien d'autre à payer que l'impôt sur les terres cultivées, sur le riz et sur le sel ; cependant la Chine n'a pas un seul dollar de dette nationale...

« Les chrétiens font continuellement des histoires au sujet de la religion ; ils bâtissent de grandes églises et font de longues prières, et pourtant il y a plus de méchanceté dans le voisinage d'une seule paroisse d'un millier de personnes à New York que parmi un million de païens, sans église et sans sermon. Le chrétien parle longuement et bien haut sur la manière d'être bon et d'agir avec charité. Tout est charité et il n'y a aucune fraternité :

« Tenez, chien, prenez votre croûte et soyez reconnaissant ! ». Aussi est-il surprenant qu'il y ait plus de cœurs désespérés et de suicides en un an dans le seul état de New York que dans toute la Chine ?

« La différence entre le païen et le chrétien est que le païen fait le bien pour l'amour de faire le bien. Quant au chrétien, le peu de bien qu'il fait, il le fait pour recevoir un honneur dans l'immédiat et une récompense dans l'avenir ; il prête au Seigneur et désire un intérêt composé. En fait, le chrétien est le digne héritier de ses ancêtres religieux. Le païen fait beaucoup et en parle très peu, le chrétien fait un peu de bien, mais quand il le fait, il désire le faire savoir dans les journaux et le faire graver sur sa pierre tombale. Aimer les hommes pour le bien qu'ils vous font est une idée chrétienne pratique, non pour le bien que vous devriez leur faire par devoir humain. C'est ainsi que les chrétiens aiment les païens, oui, les possessions des païens ; et l'amour des chrétiens croît en intensité, en proportion de ces possessions. Lorsque les Anglais désirèrent l'or et le commerce chinois, ils déclarèrent qu'ils désiraient « ouvrir la Chine à leurs missionnaires ». Et l'opium fut le principal, en fait le seul missionnaire dont ils s'occupèrent après qu'ils eurent forcé l'entrée des ports. Cette introduction chrétienne infâme parmi les Chinois a causé plus de mal, social et moral, en Chine, que toutes les agences humanitaires du christianisme n'ont pu apporter de remède en deux cents années. *C'est sur vous, chrétiens, et sur votre avidité de l'or, que nous faisons retomber le poids du crime qui en résulte* ; des dizaines de millions d'hommes et de femmes honnêtes et utiles envoyés par ce moyen à la mort après une vie brève et misérable, en plus de la prostration physique et morale qu'il entraîne même s'il ne tue pas prématurément ! Et cette grande calamité nationale fut lancée sur nous à la pointe des baïonnettes chrétiennes. Et vous vous étonnez que nous soyons des païens ? Le seul point positif que les chrétiens ont imprimé sur le paganisme est qu'ils sacrifieraient la religion, l'honneur, le principe, comme ils sacrifient la vie, pour de l'or. Et, avec un air de sainteté, ils déclarent aux pauvres païens : « Vous devez sauver votre âme en croyant comme nous le faisons ! »...

« Faites aux autres ce que vous souhaitez qu'ils vous fassent », ou « Aimez votre prochain comme vous-même », telle est la grande loi divine que possèdent tant les

chrétiens que les païens mais que les chrétiens négligent. Voilà ce qui fait que je reste païen ! Et j'invite instamment les chrétiens d'Amérique à venir à Confucius ».

La presse a rapporté l'exemple analogue d'une femme venant de l'Inde — Pundita Ramabai — qui visita Boston il y a quelques années et se préparait à retourner en Inde pour se mettre à enseigner les femmes de la caste supérieure de l'Inde. Il ne lui fut pas facile de dire à quelle dénomination des chrétiens elle appartenait. Un reporter lui posa la question, et voici ce qu'elle répondit :

« J'appartiens à l'église universelle de Christ. J'ai rencontré de bons Baptistes, de bons Méthodistes, de bons Episcopaux et de bons Presbytériens, et chacun d'eux m'a parlé de la Bible. Aussi me semble-t-il préférable d'aller moi-même à la Bible et d'y trouver ce que je peux de meilleur [Une sage décision]. Et là, je trouve Christ le Sauveur du monde, et c'est à lui que je donne mon cœur. Je fus baptisée alors que j'étais en Angleterre, et je communie avec toutes les personnes chrétiennes qui me le permettent. Je ne professe pas appartenir à une dénomination particulière quelconque, car je veux retourner en Inde simplement comme une chrétienne. Il apparaît à mon esprit que le Nouveau Testament, et spécialement les paroles de notre Sauveur, constituent un credo suffisamment complet. Je crois, ainsi que le Sauveur nous l'a enseigné, et son message nous est parvenu par Jean, que Dieu est un esprit, qu'il est lumière et amour ; qu'il a créé l'univers, qu'il l'illumine et le pénètre ; que Jésus, son Fils et son Serviteur, l'apôtre de notre foi, fut envoyé par lui pour être le sauveur et le conducteur de ses enfants ; que tous ceux qui croient en lui ont le droit d'être les fils de Dieu, et que le saint esprit est notre guide et notre consolateur, le grand don de Dieu par Christ ; qu'il n'y a qu'une seule Eglise et que tous ceux qui reconnaissent Jésus comme leur Sauveur sont des membres de cette Eglise. Je crois que tout ce qui est nécessaire pour mon salut me sera donné, et je prie ardemment que Dieu veuille m'accorder la grâce de chercher et suivre la vérité, et de faire sa volonté. A Boston, on m'a dit que j'étais une unitaire, je leur ai dit que non. Je ne suis pas non plus une trinitaire. Je ne comprends pas du tout ces inventions modernes. Je suis simplement une chrétienne, et le Nouveau Testament m'enseigne ma religion ».

Les Japonais convertis au christianisme manifestèrent un esprit semblable, leur noble conduite étant à la fois une sévère réprimande aux églises nominales et à leurs credo, et un admirable commentaire sur la puissance de la Parole de Dieu. De l'opinion qu'ils ont des credo de la chrétienté, et de leur détermination de s'en tenir à la Bible seule, nous avons le compte rendu suivant qui fut publié :

« Lorsque l'Empire japonais fut ouvert tout grand au commerce américain, les églises américaines furent zélées à convertir ce pays à leurs diverses confessions de foi. Les missionnaires qui y furent envoyés trouvèrent que leur division serait une barrière effective au succès, et ils convinrent de cacher leurs différences, de travailler ensemble pour des âmes seulement, en présentant simplement un seul Dieu, et Christ crucifié pour les pécheurs, jusqu'à ce qu'ils obtiennent une situation solide. La dissimulation réussit si bien qu'en 1873, en raison des demandes de moissons sectaires de la part des Conseils religieux américains, il fut entendu que les convertis étaient suffisamment nombreux pour permettre une division du butin.

« Cependant, lorsqu'on révéla avec soin la tromperie aux païens convertis, une difficulté inattendue s'éleva. Ces chrétiens japonais s'assemblèrent et rédigèrent une pétition dans laquelle ils exposèrent la joie, la paix et la droiture qu'ils avaient trouvées dans le Christ Jésus et objectèrent qu'on les divisait contrairement à la Parole et à l'esprit de Dieu ; ils pressèrent les missionnaires, puisqu'ils avaient confessé un tel état déplorable de choses dans leur propre pays, de retourner en Amérique et de leur laisser à eux le soin de poursuivre l'évangélisation du Japon.

« Des copies de cette pétition furent expédiées aux divers Conseils par lesquels les missionnaires étaient entretenus et dirigés, et des agents furent envoyés sur place afin d'enquêter et de faire leur rapport. L'un de ces agents dont la lettre fut publiée dans *The Independent* (N.Y.), dit qu'à ces esprits à peine sortis des ténèbres du paganisme, « les joies simples du salut éclipsent toutes autres considérations » et il faudra beaucoup d'années avant qu'on puisse les endoctriner dans les distinctions subtiles qui divisent la chrétienté ». Néanmoins, ceux dont les « autres considérations » éclipsent les « joies du salut » et empêchent de voir l'amour de Dieu, persévèrent dans

l'œuvre de division. Ainsi qu'il le fait toujours, l'esprit de Dieu incita ces âmes honnêtes à s'assembler au nom de Jésus seulement. La chose la plus difficile dans le travail du missionnaire sectaire est d'« endoctriner les convertis dans les distinctions subtiles qui divisent la chrétienté ». Il y a très peu d'adhérents de n'importe quelle secte en Amérique qui soient ainsi endoctrinés. Ils ont des préjugés et sont surchargés par d'autres considérations que de réelles convictions. Un très faible pourcentage a intelligemment conscience des professions de foi et des distinctions par lesquelles ils sont séparés des autres sectes ».

Tels sont les sentiments de païens intelligents, égarés et troublés par les fausses représentations du caractère et des doctrines de Dieu. Cependant, nous nous réjouissons de savoir que, malgré le conflit des credo et la conduite peu chrétienne de multitudes de soi-disant chrétiens, et des prétendues nations chrétiennes, tous les efforts missionnaires chrétiens parmi les peuples païens n'ont pas été vains, mais que çà et là les semences de la vérité divine sont tombées dans des cœurs bons et honnêtes et ont produit les fruits de la justice et d'un véritable caractère chrétien. On ne peut toutefois pas porter de tels fruits au crédit des credo, mais à la Parole et à l'esprit de Dieu, malgré la confusion des credo humains. L'Eternel se rapporte aux Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament comme « Mes deux témoins » (Apoc. 11 : 3), et ceux-ci ont porté avec fidélité leur témoignage à toutes les nations.

Quant à savoir si les gens de religions païennes seront ou non disposés à s'affilier à la chrétienté nominale, nous n'avons aucune indication affirmative. Au contraire, leurs représentants au Congrès mondial des Religions furent surtout impressionnés par l'infériorité de la religion chrétienne par rapport, et selon leur estimation, à la leur propre ; cependant, la « sûre parole de la prophétie » indique très clairement que les diverses sectes protestantes formeront une union de coopération, ou fédération, et que

le catholicisme et le protestantisme s'associeront, sans perdre ni l'un ni l'autre leur propre identité. Ils constituent les deux extrémités des cieux ecclésiastiques qui, au fur et à mesure que leur confusion augmentera, s'enrouleront *comme un livre* (Esaïe 34 : 4 ; Apoc. 6 : 14) pour leur propre protection, mais comme des livres distincts et séparés, tout en étant très proches l'un de l'autre.

Afin d'atteindre ce but désiré, les protestants se montrent prêts à faire à peu près n'importe quel compromis, tandis que, de son côté, la papauté a pris une attitude plus conciliante. Tout observateur intelligent est au courant de ces faits, et tout lecteur de l'histoire connaît le caractère pernicieux de ce grand système antichrétien qui discerne maintenant, dans la grande confusion du protestantisme, une occasion pour lui-même de reprendre sa puissance. Aussi, bien que se rendant compte qu'il a une force supérieure à celle du protestantisme divisé, le grand système papal craint également la crise qui s'approche et désire en conséquence avec une grande anxiété, l'union de la chrétienté, papale et protestante, civile et religieuse.

L'extrait suivant d'un article écrit par un « père pauliste » éminent, Walter Elliot, de la ville de New York et qui fut lu au Congrès catholique colombien de 1893, montre que l'église de Rome veut tirer parti de la confusion actuelle du protestantisme :

« *L'écroulement des dogmes protestants est pour nous une occasion favorable.* Les dénominations, les « credo », les « écoles » et les « confessions » tombent en pièces sous nos yeux. De grands hommes ont édifié ces choses, et des hommes insignifiants peuvent les démolir. Cette nouvelle nation ne peut considérer qu'avec *dédain* des institutions [protestantes] dont la durée est à peine le double de sa propre vie, laquelle est brève ; en outre, ces institutions sont totalement surannées ; elle ne peut que considérer avec crainte et respect une institution [l'église catholique romaine] dont l'existence est près de vingt fois plus longue. Je vous assure que la vigueur de la jeunesse nationale doit s'étonner de la fraîcheur de la religion éternelle

[catholique romain], et qu'elle doit bientôt la saluer comme étant divine. Les *dogmes du protestantisme le plus ancien* disparaissent de la mentalité de notre peuple, ou bien en sont chassés ».

Dans une encyclique, le pape Léon XIII offrit une récompense aux catholiques romains afin qu'ils prient pour la conversion des protestants à l'église de Rome. Cette récompense consistait dans les suppressions temporaires des souffrances du purgatoire. De son discours aux protestants, qui constituait une partie de l'encyclique, nous citons les paroles suivantes :

« C'est avec une charité fervente que nous nous tournons maintenant vers ces gens qui, à une époque plus récente, sous l'influence de convulsions exceptionnelles, d'ordre temporel et matériel, sortirent du giron de l'église romaine. Oubliant les vicissitudes passées, qu'ils élèvent leur esprit au-dessus des choses humaines, et, n'ayant soit seulement que de vérité et de salut, qu'ils regardent à l'église fondée par Jésus-Christ. Si, alors, ils veulent comparer leurs propres églises avec celle-là et voir dans quelle situation la religion les a amenés, ils admettront aisément que le flux et le reflux des variations religieuses ont emporté leurs églises dans de nouveaux domaines, car, sur plusieurs points importants, elles ont oublié les traditions primitives. Les protestants ne nieront pas que si les auteurs du nouvel état de choses ont emporté avec eux certaines vérités lorsqu'ils se sont séparés de Rome, il reste à peine de formules certaines et ayant quelque autorité...

« Nous savons très bien que de longs et durs labeurs sont nécessaires pour produire l'ordre de choses que nous voudrions voir se rétablir ; certaines personnes pensent peut-être que nous avons de trop hautes espérances, que nous poursuivons un idéal plus désirable que réalisable. Mais nous mettons toute notre espérance et notre confiance en Jésus-Christ, le Sauveur de la race humaine, en nous souvenant des grandes choses qui furent accomplies par la prétendue folie de la croix prêchée au monde sage qui en fut confondu et stupéfait. Nous demandons instamment aux princes et aux gouvernants, au nom de leur prévoyance politique et de leur sollicitude pour les intérêts de leurs peuples, de peser nos desseins avec équité et de les appuyer par leur bienveillance et par leur autorité. Si une partie seulement des résultats que nous

attendons aboutissait, le profit ne serait pas à dédaigner au temps actuel où tout s'écroule rapidement et où la crainte de l'avenir vient s'ajouter encore au malaise général.

« Le siècle dernier laissa l'Europe épuisée par des désastres et encore tremblante des convulsions par lesquelles elle fut ébranlée. Le siècle qui se termine ne pourrait-il pas léguer comme héritage à la race humaine quelques garanties de concorde et l'espérance des immenses bienfaits que l'on pourrait retirer de l'unité de la foi chrétienne ? ».

On ne peut nier que le protestantisme se rapproche de Rome. C'est ce qui ressortait du Congrès des religions où l'on accordera aux catholiques romains une place prépondérante. C'est aussi ce qu'ont exprimé tous ceux qui s'intéressent au mouvement de l'union des protestants. Le but poursuivi est de faire alliance, sinon de s'unir à l'église de Rome. L'un des articles de la confession de foi presbytérienne, qui dit que la papauté est l'antichrist, est actuellement considéré comme offensant ; on se propose de le changer.

La lettre suivante, qu'un pasteur méthodiste adressa au cardinal Gibbons au sujet de l'union des églises, montre avec force que cette tendance existe parmi les protestants :

Taunton, Mass.

« Cher Cardinal,

Vous êtes sans nul doute intéressé par le mouvement qui se produit au sein des églises protestantes en vue d'arriver à l'union de tous. Si cette réunion est pour se produire, pourquoi l'église catholique romaine n'y serait-elle pas comprise ? L'église romaine n'a-t-elle pas une base d'entente à proposer à laquelle nous puissions tous nous rallier ? Ne peut-elle pas nous rencontrer en faisant des concessions qui peuvent être temporaires, si elle croit que nous sommes dans l'erreur, jusqu'à ce que nous ayons appris à connaître Christ et ses plans plus parfaitement ?

« Je suis certain d'une chose, que personnellement j'ai une tendance croissante à considérer avec soin tout le bien que renferment les diverses branches de l'église chré-

tienne, et je crois que je ne suis pas le seul à penser ainsi. Meilleurs sentiments,
Geo. W. King, Pasteur de la première église épiscopale ».

Voici la réponse du cardinal :

Siège du Cardinal, Baltimore.

« Rév. Geo. W. King, cher Monsieur,

En réponse à votre estimée lettre, j'ai l'honneur de vous dire que vos aspirations à la réunion de la chrétienté sont dignes de toutes louanges.

« Cette réunion ne serait que partielle si l'église catholique en était exclue ; elle serait même impossible, car il ne peut exister d'union possible sans une base scripturale solide, et cette base consiste à reconnaître Pierre et son successeur comme le chef (tête — Trad.) visible de l'église.

« Il ne peut exister de gouvernement stable sans un chef, ni dans la vie civile, ni dans la vie militaire, ni dans la vie ecclésiastique. Chaque Etat doit avoir son gouverneur, chaque ville doit avoir son maire ou son chef municipal ayant un certain titre. Si les églises du monde cherchent un chef, où en trouveront-elles un qui ait assez d'autorité, si ce n'est à Rome ? C'est l'évêque de Rome, et non celui de Canterbury ou de Constantinople.

« Quant aux conditions de l'union, elles sont plus faciles à trouver qu'on ne se l'imagine. L'église catholique possède tout ce qu'il y a de positif dans les doctrines des églises protestantes ; si ces dernières voulaient reconnaître la suprématie juridique du pape, elles accepteraient ensuite facilement ses autres doctrines. Vous êtes plus rapprochés de nous que vous ne le pensez. Nombre de doctrines attribuées à l'église romaine sont désavouées par cette dernière.

Meilleurs sentiments en Christ, J. Card. Gibbons ».

A cette lettre fut répondue la suivante. D'un commun accord de la part des deux messieurs, les lettres furent rendues publiques dans l'intérêt de l'union désirée.

« Cher Cardinal,

J'ai lu votre réponse avec beaucoup d'intérêt. Ne puis-je pas demander maintenant s'il ne serait pas sage et bon que l'église catholique présente aux églises protestantes une base possible d'union (en entrant suffisamment dans les détails), un peu selon l'ordre des propositions de Chicago-Lambeth faites par l'église épiscopale ? Je sais combien l'église méthodiste, et en vérité l'église chrétienne

entière, est mal comprise par beaucoup, et je conçois qu'il est plus que possible, inévitablement, que l'église catholique soit également mal comprise et mal jugée sur de nombreux points. L'église catholique ne peut-elle pas corriger cette mauvaise compréhension de la part des protestants, dans une grande mesure tout au moins, et cela ne hâterait-il pas l'union désirée ?

« Je crois que la condition actuelle de division dans laquelle se trouve la chrétienté, est une folie, une honte et une disgrâce, et j'accepterais volontiers une autorité centrale sous certaines conditions, avec réserves ou restrictions.

Sincèrement à vous, *Geo. W. Kings* ».

Les sentiments de la Société chrétienne d'encouragement à l'égard de l'église de Rome, dirigée par les Jeunes gens du peuple, furent très clairement manifestés lors de sa convention annuelle à Montréal, en 1893. Parmi les délégués à la convention se trouvait un Hindou bien connu de Bombay (Inde), le Rév. M. Karmarkar, converti au christianisme protestant. Dans les remarques qu'il fit devant la Société, il déclara que le romanisme (la religion catholique romaine — Trad.) était un obstacle à l'œuvre missionnaire en Inde. La déclaration rencontra une très vive désapprobation à la convention, mais lorsque les quotidiens catholiques romains en français s'emparèrent de l'affaire et publièrent ce que l'Hindou avait dit, en y ajoutant avec colère des commentaires, la session suivante de la convention fut troublée par un groupe agressif de catholiques romains ; le président de la convention essaya alors d'apaiser leur colère en se levant au sein de l'assemblée et en déclarant que lui et les délégués n'étaient pas responsables de M. Karmarkar, laissant ainsi leur invité supporter seul la violence de leur colère parce qu'il témoignait courageusement à la vérité. Il est évident qu'à cette convention M. Karmarkar était le seul protestant — le seul qui ne craignait pas la bête, ne sympathisait pas avec elle, ni ne l'adorait (Apoc. 20 : 4). Voici quelles furent ses paroles mêmes, telles que les rapporta *The American sentinel*, d'août 1893 :

« Il y a une concordance remarquable entre le culte romain et le culte hindou. Le romanisme n'est qu'une nouvelle étiquette sur les vieilles bouteilles du paganisme contenant le poison mortel de l'idolâtrie. Souvent les Hindous nous demandent, en assistant au culte romain : « Quelle différence y a-t-il entre le christianisme et l'hindouisme ? ». En Inde, nous avons à combattre non seulement le monstre de l'idolâtrie à tête d'hydre, mais également la pieuvre du romanisme ».

Parmi les quelques voix qui s'élevèrent pour s'opposer à cette action de la Société chrétienne d'encouragement, voici les résolutions qui furent présentées lors d'une réunion patriotique des citoyens de Boston, et adoptées à l'unanimité par deux mille personnes :

« *Attendu que* : lors de la convention de l'encouragement chrétien qui se tient actuellement à Montréal, le Rév. S. V. Karmarkar a exposé clairement et sincèrement les obstacles qui s'opposent au progrès du christianisme en Inde, en mentionnant l'influence démoralisante de l'église catholique romaine, ce qui a eu pour effet de soulever l'animosité des catholiques romains français qui essayèrent alors d'empêcher par des actes désordonnés la liberté d'expression dans une convention protestante, en conséquence :

« *Décidons* : que nous, citoyens protestants de Boston, approuvons pleinement le Rév. S. V. Karmarkar dans les faits qu'il a franchement exprimés, et nous regrettons profondément qu'une assemblée de chrétiens ait cherché à calmer des catholiques romains par un vote (qui fut fort applaudi), en blâmant apparemment un homme de Dieu d'avoir dit la vérité.

« *Décidons* : qu'une copie de ces résolutions soit envoyée aux quotidiens patriotes, et expédiée au Rév. S. V. Karmarkar ».

Une autre institution populaire protestante, le Cercle littéraire de Chautauqua, lors d'une de ses grandes conventions annuelles, envoya le message suivant à une assemblée analogue de catholiques romains, fondée plus récemment et située sur le Lac Champlain. Le message fut adopté par un vote à l'unanimité et dans un grand enthousiasme ; il déclarait :

« Chautauqua envoie ses salutations et ses meilleurs vœux à l'Ecole estivale catholique ». En réponse, le Président Vincent reçut du Dr Thomas J. Conarty, Directeur de l'Ecole estivale catholique de Plattsburgh, Lac Champlain, ce qui suit : « Les étudiants de l'Ecole estivale catholique d'Amérique sont profondément reconnaissants pour les cordiales salutations de Chautauqua, et, en retour, envoient les meilleurs vœux à Chautauqua ».

Un autre groupement de protestants, principalement des Covenantaires, est fort désireux de faire revêtir à la nation le costume de profession chrétienne, même si cela devait grandement déshonorer cette profession. Or, depuis le début de son existence, notre nation a rejeté la doctrine du droit divin des rois, et n'a jamais reconnu le droit à aucun homme de régner comme « roi par la grâce de Dieu ». L'un des principaux objets de ce Mouvement de réforme nationale comme il s'appelle, est d'imposer à tous la stricte observance du dimanche comme jour d'adoration. Espérant parvenir à leurs fins par un vote majoritaire du peuple, ils désirent fortement voir leur influence renforcée par le vote des catholiques romains. C'est pourquoi ils expriment leur consentement à faire presque toutes les concessions, même celle de vendre leur liberté religieuse achetée avec le sang des martyrs, afin de gagner la coopération de l'église de Rome. Ecoutez leur proposition exprimée par le principal organe de la dénomination, *The Christian statesman* :

« Toutes les fois qu'elle [l'église catholique romaine] désire coopérer pour résister au progrès de l'athéisme politique, c'est avec joie que nous nous joindrons à elle ». Puis : « Il est possible que nous essayions quelques rebuffades lors de nos premières offres, car le temps n'est pas encore venu où l'église romaine consentira à conclure un marché avec d'autres églises, comme telles ; pourtant, le temps est venu de faire des avances répétées, et d'accepter avec joie de coopérer avec elle de toute manière. *C'est l'un des impératifs de la situation* ». — Rév. S. F. Scovel (Presbytérien).

Le même journal indique également quel est le devoir du gouvernement des Etats-Unis :

« Notre remède pour toutes ces influences maléfiques est que le gouvernement établisse simplement la loi morale, reconnaisse derrière cette loi l'autorité de Dieu, et *frappe toute religion qui ne s'y conforme pas* ». Oui, « *les impératifs de la situation* » forcent les puissances religieuses de la chrétienté à prendre des positions étranges, et il n'est pas besoin d'être un observateur très pénétrant pour remarquer que les roues du progrès religieux font marche arrière, ni pour conjecturer où la liberté religieuse sera brusquement supprimée.

Dans un article publié dans *The Century Magazine*, un membre du clergé épiscopal, le Rév. F. H. Hopkins écrit :

« Je suis certain d'une chose : si, au temps de l'une quelconque des grandes séparations parmi les chrétiens dans le passé, la condition de l'église avait été ce qu'elle est aujourd'hui et si la mentalité et le tempérament de ceux qui devinrent des séparatistes d'alors avaient été les mêmes que ceux de leurs représentants d'aujourd'hui, aucune séparation n'eût jamais eu lieu [Très vrai !]. Pour moi, ce changement des deux parties est une preuve que le Dieu d'unité et d'amour, en son propre temps et de sa propre manière, nous ramène tous ensemble en lui [Mais à ceux qui ne sont pas intoxiqués par l'esprit ou le vin de la grande Babylone (Apoc. 17 : 2), c'est une preuve du déclin de la piété vitale et de l'amour de la vérité, et un témoignage que l'esprit de ce noble mouvement de la Grande Réformation est mort] ».

Ecoutez encore le témoignage plus raisonnable de l'Archidiacre Farrar. En résignant ses fonctions de rédacteur en chef de *The Review of the Churches*, il fit la remarquable déclaration suivante :

« La cause entière de la Réformation décline par négligence, et si les laïcs rendus indifférents ne se réveillent pas à temps et ne font pas valoir leurs droits comme participants à la prêtrise commune de tous les chrétiens, ils se réveilleront trop tard, et se retrouveront comme membres d'une église qui est devenue en grande partie papiste chez tous, hormis le nom ».

Nous voyons que, dans ce pays, l'église nominale, à la fois papale et protestante, est en train de chercher la

protection et la coopération de l'Etat, que les diverses sectes sont en train de s'associer entre elles pour une coopération et une défense mutuelles en ne tenant pas compte de leurs désaccords doctrinaux et en insistant sur leurs points d'accord, et que toutes sont désireuses de s'unir rapidement à tout prix pourvu que cela n'affecte pas leur politique. En Europe, au contraire, nous assistons au phénomène quelque peu inverse. Là, ce sont surtout les puissances civiles qui éprouvent de l'insécurité et du danger, et en conséquence, elles s'attendent aux puissances ecclésiastiques pour recevoir leur assistance dans toute la mesure possible. Ici, l'œil languissant de l'église se tourne pour implorer l'Etat, tandis que là, les trônes chancelants cherchent le soutien de l'église.

Telle est la fâcheuse condition de ce grand système qui est à présent amené en jugement devant l'assemblée du monde, ce système qui se donne lui-même et avec fierté le titre de chrétienté (Royaume de Christ), mais que Christ avec promptitude et avec force désavoue et appelle très justement « Babylone ». Quelle absurdité évidente que d'appliquer le nom de chrétienté aux royaumes de ce monde ! Les prophètes décrivent-ils une telle condition de choses dans le glorieux Royaume de Dieu ? Le grand Prince de Paix ira-t-il implorer les nations pour qu'elles reconnaissent son autorité et lui accordent ses droits de territoire, de richesse ou de domination ? Mendlera-t-il la pitance du plus pauvre paysan ou recherchera-t-il la protection du riche ? Ou bien, implorera-t-il ses sujets de se remuer et d'exercer leur énergie défaillante pour soutenir son trône chancelant ? Oh, non ! avec dignité et autorité, quand viendra le temps marqué, il prendra en main son grand pouvoir et commencera son règne glorieux ; qui alors gênera ou obstruera sa voie ?

Ainsi y a-t-il un lien général des puissances existantes, à la fois civiles et ecclésiastiques, et une dépendance des unes avec les autres ; avec elles sont liés les

intérêts de tous les riches, les grands et les puissants, les intérêts des rois et des empereurs et des hommes d'état et des lords et des femmes du monde et des fonctionnaires titrés et des prêtres et des évêques, et du clergé de tous ordres, et des grands capitalistes, et des banquiers et des sociétés détentrices de monopoles, etc. La condition actuelle du conflit n'est que celle d'idées qui s'entrechoquent et une préparation générale de la crise imminente. Les puissances ecclésiastiques que les Ecritures appellent les puissances des cieus (les puissances spirituelles de nom) approchent les unes des autres, et en vérité, « les cieus sont enroulés comme un livre » ; mais « quand même ils sont *comme des ronces* [car il ne peut y avoir chez les protestants qui aiment la liberté une affiliation paisible et agréable avec l'esprit tyrannique de la papauté] entrelacées, et comme ivres de leur vin [intoxiqués par l'esprit du monde, le vin de Babylone], ils seront dévorés comme du chaume sec, entièrement » (Nahum 1 : 10), dans le grand cataclysme de détresse et d'anarchie prédit dans la Parole de Dieu comme étant l'introduction du Royaume millénaire.

* * *

Nous ne voulons pas dire que tous les chrétiens sont des « Babyloniens ». Bien au contraire. De même que le Seigneur reconnaît qu'il y a de véritables chrétiens dans Babylone et qu'il leur dit actuellement : « Sortez du milieu d'elle, *mon peuple* » (Apoc. 18 : 4), ainsi faisons-nous ; et nous nous réjouissons de croire qu'il existe aujourd'hui des milliers de chrétiens qui n'ont pas courbé le genou devant le Baal de notre époque, Mammon, l'Orgueil et l'Ambition. Un certain nombre d'entre eux sont déjà « sortis du milieu d'elle », et le reste est encore soumis à la même épreuve sur ce point avant que les fléaux soient répandus sur Babylone. Ceux qui aiment le moi, la popularité, la prospérité temporelle, les honneurs des hommes plus qu'ils n'aiment Dieu, et qui révè-

rent les théories et les systèmes humains plus que la Parole de Dieu, ne sortiront pas de Babylone avant sa chute et devront passer par la « grande tribulation » (Apoc. 7 : 9, 14). Mais ceux-là ne seront pas jugés dignes d'avoir part au Royaume : comparer Apoc. 2 : 26 ; 3 : 21 ; Matt. 10 : 37 ; Marc 8 : 34, 35 ; Luc 14 : 26, 27.

* * *

Consolation dans l'Affliction

AU fort de la détresse,
Seigneur, je crie à Toi !
Dans l'obscurité qui m'opprime,
Je te sais près de moi.

Humble, j'attends qu'arrive
L'instant libérateur ;
Déjà du levant sort l'eau vive
Et du jour la lueur.

Ecoute mes paroles
Et mes mornes accents ;
Dans ta bonté, Tu me consoles
Et joyeux je me sens.

A Dieu que soit la gloire !
Des eaux c'est le retrait ;
La colombe après la nuit noire
Tend le rameau de paix.

L'ombre voile sa face,
L'effroi règne en tous lieux,
Mais l'Eternel montre sa grâce :
Son arc est dans les cieux.

ETUDE VII

LES NATIONS ASSEMBLEES ET LA PREPARATION
DES ELEMENTS POUR LE GRAND FEU
DE L'INDIGNATION DE DIEU

Comment et pourquoi les nations sont assemblées. — Les éléments sociaux se préparent pour le feu. — L'accumulation des richesses. — L'accroissement de la pauvreté. — La friction sociale approche la combustion. — Une déclaration du Président de la Fédération américaine du travail. — Les riches sont parfois condamnés trop sévèrement. — L'égoïsme associé à la liberté. — L'indépendance vue par les riches et par les pauvres. — Pourquoi les conditions actuelles ne peuvent continuer. — Le machinisme est un important facteur dans la préparation du grand feu. — Concurrence féminine. — Comment le Travail envisage la situation : vue raisonnable et déraisonnable. — La loi de l'offre et de la demande, inexorable pour tous. — Perspective terrifiante de la concurrence industrielle étrangère. — Les craintes de M. Justin Mc Carthy pour l'Angleterre. — Kier Hardie, M.P., sur la perspective du Travail en Angleterre. — Les paroles prophétiques de l'Hon. Jos. Chamberlain aux travailleurs britanniques. — L'attitude agressive nationale en rapport avec les intérêts industriels. — Herr Liebknecht à propos de la guerre sociale et industrielle en Allemagne. — Résolutions du Congrès international des syndicats ouvriers. — Les géants de notre époque. — Liste des trusts et des groupements. — L'esclavage barbare et la servitude civilisée. — Les masses entre la meule supérieure et la meule inférieure (du moulin). — Aucune puissance humaine n'est capable de régler les conditions sociales universelles.

C'EST pourquoi, attendez-moi, dit l'Eternel, pour le jour où je me lèverai pour le butin. Car ma détermination, c'est de rassembler les nations, de réunir les royaumes pour verser sur eux mon indignation, toute l'ardeur de ma colère ; car toute la terre sera dévorée par le feu de ma jalousie [colère]. Car alors, je changerai la langue des peuples en une langue purifiée, pour qu'ils invoquent tous le nom de l'Eternel pour le servir d'un seul cœur ». — Soph. 3 : 8, 9.

Le rassemblement des nations, dans ces derniers jours,

en accomplissement de la prophétie de Sophonie, est très manifeste. Les découvertes et les inventions modernes ont vraiment rapproché les lieux les plus éloignés les uns des autres. Les voyages, les facilités du courrier postal, le télégraphe, le téléphone, le commerce, la multiplication des livres et des journaux, etc., ont amené dans une mesure considérable le monde entier en une communauté de pensée et d'action inconnue jusqu'ici. Cet état de choses a déjà rendu nécessaire la promulgation de lois et de règles internationales que chacune des nations doit respecter. Leurs représentants se réunissent en Conseils, et chaque nation a, dans chaque autre nation, ses ministres ou représentants. Des expositions internationales ont également été organisées à cause de ce rapprochement des nations. Une nation n'a plus la possibilité de faire bande à part et d'interdire aux autres l'entrée de ses ports. Les portes de tous les pays doivent nécessairement s'ouvrir et rester ouvertes ; même les barrières des langues diverses sont aisément surmontées.

Les peuples civilisés ne sont plus des étrangers dans quelque partie du monde que ce soit. Leurs splendides vaisseaux transportent, dans les régions les plus éloignées, leurs représentants commerciaux, leurs envoyés politiques et leurs nationaux en quête de plaisir et épris de curiosité, dans les meilleures conditions de confort. Des trains de luxe les introduisent à l'intérieur des pays d'où ils rentrent chargés de nouvelles connaissances, de nouvelles idées qui leur serviront ensuite de projets pour de nouvelles entreprises. Même les païens les plus arriérés se réveillent de leur rêverie séculaire et regardent avec étonnement et admiration leurs visiteurs étrangers et s'initient à leurs œuvres merveilleuses. A leur tour, ils envoient maintenant leurs représentants chez les peuples étrangers afin de profiter de leurs nouvelles relations.

Au temps de Salomon, on pensait que la reine de Sheba avait accompli une chose merveilleuse lorsqu'elle vint

entendre la sagesse et admirer la grandeur de Salomon, et que pour ce faire elle parcourut une distance de huit cents kilomètres environ. De nos jours, nombreux sont les voyageurs sans titre nobiliaire qui parcourent le monde entier (dont une grande partie était inconnue autrefois) pour voir ses richesses accumulées et pour prendre note de ses progrès. Actuellement, le tour du monde peut s'effectuer avec confort et même avec luxe en moins de quatre-vingts jours [écrit en 1897 — Trad.].

En vérité, les nations sont « assemblées » d'une manière inattendue, et ceci de la seule manière possible, c'est-à-dire par une activité et des intérêts communs. Ce n'est pourtant pas, hélas ! l'amour fraternel, mais l'égoïsme qui marque chaque étape de ce progrès. L'esprit d'entreprise dont l'égoïsme est le pouvoir moteur, a poussé les hommes à construire des chemins de fer, des bateaux à vapeur, des télégraphes, des câbles, des téléphones. L'égoïsme dirige le commerce et les relations internationales ainsi que toute autre énergie et entreprise, sauf la prédication de l'Évangile et l'établissement d'institutions de bienfaisance ; même dans ce dernier cas, il est à craindre que beaucoup de ces œuvres ne soient inspirées par d'autres mobiles que l'amour pur de Dieu et pour l'humanité. L'égoïsme a rassemblé les nations et les prépare d'une manière sûre à la rétribution prédite — l'anarchie — qui s'approche à grands pas, et qui est si bien décrite par le prophète comme le « feu de la jalousie (ou colère) de Dieu » qui va consumer totalement l'ordre social actuel, le présent monde (2 Pi. 3 : 7). Cependant, ceci n'est dit que du point de vue humain seulement, car le prophète attribue ce rassemblement des nations à Dieu. Toutefois, les deux points de vue sont exacts, car s'il est permis à l'homme d'exercer son libre arbitre, Dieu, par son *autorité providentielle*, dirige les affaires humaines pour l'accomplissement de ses desseins personnels et sages. Ainsi, tandis que les hommes, leurs œuvres et leurs

méthodes sont les agents et les moyens, Dieu est le Commandant suprême qui réunit les nations et rassemble les Royaumes d'une extrémité de la terre à l'autre, pour préparer le transfert du pouvoir de la terre à celui « qui en possède le droit », Emmanuel.

Le prophète nous dit pourquoi l'Eternel rassemble ainsi les nations :

« Pour verser sur eux mon indignation, toute l'ardeur de ma colère ; car toute la terre [le système social tout entier] sera dévorée par le feu de ma jalousie ». Ce message ne nous apporterait que chagrin et angoisse si nous n'avions pas l'assurance que les résultats travailleront au bien du monde, en renversant le règne de l'égoïsme et en établissant, par le moyen du Royaume millénaire de Christ, le règne de la droiture auquel fait allusion le prophète, en ces termes : « Car *alors*, je changerai la langue des peuples en une langue purifiée [leurs rapports ne seront plus égoïstes, mais purs, vrais et pleins d'amour], pour qu'ils invoquent tous le nom de l'Eternel pour le servir d'un seul cœur ».

Le « rassemblement des nations » ne contribuera pas seulement à rendre le jugement rigoureux, mais il rendra également impossible à quiconque d'y échapper ; ainsi fera-t-il que la grande tribulation soit un conflit de courte durée mais décisif, comme il est écrit : « Le Seigneur fera une œuvre abrégée sur la terre ». — Rom. 9 : 28 ; Esaïe 28 : 22.

LES ÉLÉMENTS SOCIAUX SE PRÉPARENT POUR LE FEU

En regardant autour de nous, nous voyons les « éléments » qui se préparent pour le feu de ce jour, le feu de la colère de Dieu. L'égoïsme, la connaissance, la fortune, l'ambition, l'espérance, le mécontentement, la crainte et le désespoir sont les éléments dont la friction enflammera sous peu les passions exaspérées du monde ; c'est alors

que ses divers « éléments » sociaux se fondront, se dissoudront dans la chaleur intense de ce jour. En considérant ce qui se passe dans le monde, on constate que des changements sont intervenus touchant ces passions au cours du siècle dernier, et particulièrement durant les quarante années passées. La satisfaction, le contentement du passé a disparu de toutes les classes de la société : riches, pauvres, hommes, femmes, gens instruits ou ignorants. Tous sont mécontents. Tous cherchent égoïstement et de plus en plus à obtenir des « droits » ou se lamentent des « torts » qui leur sont faits. Il est vrai qu'il y a des injustices, de graves injustices à réparer, et des droits qui devraient être satisfaits et respectés ; mais la tendance à notre époque, avec l'augmentation de connaissance et d'indépendance, est de ne considérer seulement que le côté des questions qui touche à ses intérêts personnels et de ne pas chercher à apprécier le côté opposé. L'effet prédit par les prophètes sera, en fin de compte, d'amener tout homme à lever la main contre son prochain, ce qui sera la cause immédiate de la grande catastrophe finale. La Parole et la providence de Dieu, ainsi que les enseignements du passé sont oubliés sous les fortes convictions des droits personnels, etc. C'est ce qui empêche les gens de toutes les classes de choisir la voie la plus sage, la plus modérée, qu'ils ne peuvent même pas discerner, parce que l'égoïsme les aveugle sur tout ce qui n'est pas en accord avec leurs préjugés personnels. Chaque classe manque de considérer avec impartialité le bien-être et les droits des autres. La règle d'or est d'une manière générale ignorée ; le manque de sagesse aussi bien que l'injustice de cette conduite seront bientôt rendus manifestes à toutes les classes ; car toutes souffriront terriblement dans cette détresse. Mais, nous informent les Ecritures, les riches souffriront davantage.

Tandis que les riches se hâtent d'amasser des fortunes fabuleuses pour ces derniers jours, qu'ils abattent leurs

greniers et en bâtissent de plus grands, se disant en eux-mêmes et disant à leur postérité : « Mon âme, tu as beaucoup de biens assemblés pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois, fais grande chère », Dieu, par la bouche des prophètes, dit : « Insensé ! cette nuit même, ton âme te sera redemandée. Et ces choses que tu as préparées, à qui seront-elles ? ». — Luc 12 : 15-20.

Oui, la sombre nuit prédite (Esaïe 21 : 12 ; 28 : 12, 13, 21, 22 ; Jean 9 : 4) approche rapidement, et comme un piège, surprendra le monde entier. Alors, en effet, à qui seront ces trésors amassés quand, dans la détresse de l'heure, « ils jetteront leur argent dans les rues, et [que] leur or sera rejeté comme une impureté ? ». « Leur argent et leur or ne pourront les délivrer au jour de la fureur de l'Eternel... car c'est ce qui a été la pierre d'achoppement de leur iniquité ». — Ezéch. 7 : 19.

L'ACCUMULATION DES RICHESSES

Il est évident que nous vivons en un temps qui dépasse tous les autres quant à l'accumulation des richesses, et aux extravagances de toute nature de la part des riches (Jacques 5 : 3, 5). Écoutons le témoignage de la littérature contemporaine. Si ce que nous avançons est prouvé d'une manière concluante, nous aurons là une autre preuve que nous sommes dans les « derniers jours » de la dispensation actuelle, et que nous approchons de la grande détresse qui causera éventuellement la destruction du présent ordre de choses du monde et introduira l'humanité dans le nouvel ordre de choses, sous le Royaume de Dieu.

L'Hon. Wm. E. Gladstone, dans un discours qui fut largement diffusé, déclara, après avoir fait allusion au temps actuel comme un « âge producteur de richesses » :

« Il y a devant moi des messieurs qui ont été les témoins d'une plus grande accumulation de richesses durant leur vie que dans tous les temps antérieurs depuis l'époque de Jules César ».

Remarquez cette déclaration faite par l'un des hommes les mieux informés du monde. Ainsi, dans les cinquante années passées, il y a eu plus de richesses produites et accumulées que dans les dix-neuf siècles précédents. Ce fait, qu'il nous est si difficile de comprendre, est néanmoins montré par des statistiques comme une estimation très modérée, et les nouvelles conditions ainsi créées sont destinées à jouer un rôle important dans le rajustement imminent de l'ordre social du monde.

Il y a quelques années, *The Boston Globe*, donna le compte rendu suivant à propos de quelques-uns des hommes riches des Etats-Unis :

« Les vingt et un magnats du chemin de fer qui se réunirent à New York, le lundi, pour discuter la question de concurrence des chemins de fer, représentaient un capital de 3 milliards de dollars. Des hommes toujours vivants peuvent se souvenir du temps où il n'y avait pas une demi-douzaine de millionnaires dans le pays. Ils sont maintenant 4 600 et l'on dit que plusieurs d'entre eux ont un revenu annuel de plus d'un million.

« Il y a dans la Cité de New York, selon une estimation modérée, le nombre surprenant de 1 157 propriétés individuelles et collectives valant chacune 1 million de dollars. A Brooklyn, il y a 162 propriétés individuelles et collectives valant chacune au moins 1 million de dollars. Dans ces deux villes, il y a ensuite 1 319 millionnaires, mais beaucoup d'entre eux possèdent beaucoup plus qu'un million de dollars : ils sont multimillionnaires, et la nature de ces fortunes est différente ; aussi rapportent-elles des revenus différents. Les taux d'intérêt auxquels les fortunes les plus connues sont placées, sont en chiffres ronds les suivants : pour John D. Rockefeller : 6 % ; William Waldorf Astor : 7 % ; la propriété de Jay Gould, placée dans des sociétés et pratiquement indivisible : 4 % ; Cornelius Vanderbilt : 5 % ; et William K. Vanderbilt : 5 %.

« En calculant aux taux précédents et en intérêts composés semi-annuellement afin de permettre des réinvestissements, voici les revenus annuels et journaliers des quatre fortunes individuelles et collectives indiquées plus haut :

	\$ par an	\$ par jour
William Waldorf Astor	8 900 000	23 277
John D. Rockefeller	7 611 250	20 853
Jay Gould (propriétés)	4 040 000	11 068
Cornelius Vanderbilt	4 048 000	11 090
William K. Vanderbilt	3 795 000	10 397

Cela constitue évidemment une estimation modérée, car il y a encore six ans, on remarquait que le dividende trimestriel de M. Rockefeller sur les valeurs de la Standard Oil Company dont il est l'un des principaux actionnaires, était représenté par un chèque de quatre millions de dollars ; aujourd'hui, les mêmes valeurs rapportent un bien plus grand revenu.

Longtemps avant la fin du présent siècle, *The Niagara Falls Review* proclamait la note d'avertissement suivante :

« L'un des plus grands dangers qui menacent à présent la stabilité des institutions américaines est l'augmentation des millionnaires individuels, et la concentration qui s'ensuit des propriétés et de l'argent dans les mains de particuliers. Un article récent, paru dans un important journal de New York, donne des chiffres qui doivent servir à attirer l'attention générale sur l'évolution de cette difficulté. Voici, y déclare-t-on, les neuf plus grandes fortunes des Etats-Unis :

	\$
William Waldorf Astor	150 000 000
Jay Gould	100 000 000
John D. Rockefeller	90 000 000
Cornelius Vanderbilt	90 000 000
William K. Vanderbilt	80 000 000
Henry M. Flager	60 000 000
John L. Blair	50 000 000
Russel Sage	50 000 000
Collis P. Huntington	50 000 000
Total	720 000 000

« En estimant le rendement de ces sommes immenses d'après l'intérêt moyen obtenu par d'autres investissements analogues, voici quels seraient les revenus :

	\$ par an	\$ par jour
Astor	9 135 000	25 027
Rockefeller	5 481 000	16 003
Gould	4 040 000	11 068
Vanderbilt, C.	4 554 000	12 477
Vanderbilt W.K.	4 048 000	11 090
Flager	3 036 000	8 318
Blair	3 045 000	8 342
Sage	3 045 000	8 342
Huntington	1 510 000	4 137

« Presque tous ces hommes ont un train de vie comparativement simple, et il leur est évidemment impossible de dépenser plus qu'une partie de leurs immenses revenus journaliers et annuels. En conséquence, le surplus devient un capital et aide à augmenter considérablement les fortunes de ces individus. A présent, la famille Vanderbilt possède les sommes immenses suivantes (les quelques années écoulées ont augmenté grandement certains de ces chiffres) :

	\$
Cornelius Vanderbilt	90 000 000
William K. Vanderbilt	80 000 000
Frederick W. Vanderbilt	17 000 000
George W. Vanderbilt	15 000 000
M ^{me} Elliott F. Sheppard	13 000 000
M ^{me} William D. Sloane	13 000 000
M ^{me} Hamilton McK Twombly	13 000 000
M ^{me} W. Seward Webb	13 000 000
Total	254 000 000

« Plus prodigieuses encore sont les accumulations faites grâce au grand Trust Standard Oil qui vient juste d'être dissous, pour être remplacé par la Compagnie Standard Oil. Voici quelles en étaient les fortunes :

	\$
John D. Rockefeller	90 000 000
Henry M. Flager	60 000 000
William Rockefeller	40 000 000
Benjamin Brewster	25 000 000
Henry H. Rogers	25 000 000
Oliver H. Payne (Cleveland)	25 000 000
Wm. G. Warden (Philadelphie)	25 000 000
Chas. Pratt estate (Brooklyn)	25 000 000
John D. Archbold	10 000 000
Total	325 000 000

« Il n'a fallu que vingt ans pour concentrer cette richesse entre les mains de huit ou neuf hommes. C'est donc ici le danger. Les grands chemins de fer des Etats-Unis se trouvent entre les mains de Gould, des Vanderbilts et de Huntington. Les grands immeubles du territoire de New York qui augmentent constamment de valeur, sont la possession de Sage, des Astors et d'autres. Réunies et augmentées normalement, les fortunes de ces neuf familles s'élevaient en vingt-cinq ans à 2 754 000 000 de dollars. William Waldorf Astor lui-même, en accumulant simplement ses revenus, possédera probablement un milliard de dollars avant de mourir, et cet argent, comme celui des Vanderbilts, se transmettra dans sa famille comme dans d'autres, et créera une aristocratie de riches extrêmement dangereuse pour la communauté, constituant un commentaire singulier au sujet de cette aristocratie de naissance ou de talent que les Américains considèrent comme étant si offensante en Grande-Bretagne.

« D'autres grandes fortunes existent ou font leur apparition ; nous ne pouvons en indiquer que quelques-unes d'entre elles :

	\$
William Astor	40 000 000
Leland Stanford	30 000 000
Mme Hetty Green	30 000 000
Philip D. Armour	30 000 000
Edward F. Searles	25 000 000
J. Pierpont Morgan	25 000 000
Charles Crocker (propriété)	25 000 000
Darius O. Mills	25 000 000
Andrew Carnegie	25 000 000
E. S. Higgins (propriété)	20 000 000
George M. Pullman	20 000 000
Total	295 000 000

« Ainsi voyons-nous un capital d'un montant presque inconcevable entre les mains d'un petit nombre et nécessairement soustrait aux possibilités [d'accès] du plus grand nombre. Aucun pouvoir humain ne saurait résoudre à l'amiable cette question angoissante. Cet état de choses ira de mal en pis ».

QUELQUES MILLIONNAIRES AMÉRICAINS — COMMENT
ILS ONT ACQUIS LEURS MILLIONS

Le Rédacteur en Chef de *Review of Reviews* donne ce

qu'il appelle « quelques extraits d'un journal très instructif et divertissant, dont la seule faute est d'avoir une vue optimiste de la pieuvre ploutocratique » :

« Un Américain qui écrit d'après sa connaissance personnelle, mais préfère rester anonyme, raconte dans *Cornhill Magazine* avec beaucoup de sympathie l'histoire de plusieurs des millionnaires de la gigantesque République. Il prétend que même si les quatre mille millionnaires possèdent entre eux quarante milliards sur les soixante-dix milliards qui constituent la richesse nationale totale, ce qui en reste laisse encore à chaque citoyen 500 \$ par tête contre 330 \$ par tête il y a quarante-cinq ans. Il soutient que les millionnaires ont prospéré en enrichissant d'autres classes et non en les appauvrissant.

« Le « Commodore » Vanderbilt, qui fut le premier millionnaire de cette famille, naquit il y a juste un siècle. Son capital consistait à être le traditionnel va-nu-pieds, à avoir les poches vides et à croire à sa chance (base de tant de fortunes américaines). Un dur labeur, de l'âge de six à seize ans, lui fournit un second capital plus tangible, savoir, cent dollars. Il investit cet argent dans un petit bateau ; avec ce bateau, il entreprit un commerce à son compte, le transport de légumes à New York. A l'âge de vingt ans il se maria, et l'homme et la femme mirent leur cœur à gagner de l'argent. Lui s'occupait du bateau ; elle tint un hôtel. Trois ans plus tard, il possédait dix mille dollars. Puis sa fortune se multiplia rapidement, si rapidement que lorsqu'éclata la guerre civile, le garçon qui avait commencé avec un seul bateau d'une valeur de cent dollars, put offrir à la nation un de ses bateaux d'une valeur de huit cent mille dollars. Malgré cela, il se trouvait encore à l'aise et pouvait continuer son commerce maritime. A soixante-dix ans, il était à la tête d'une fortune de soixante-dix millions.

« La fortune de la famille Astor est due au cerveau d'un seul homme et à la croissance naturelle d'une grande nation, John Jacob Astor étant le seul homme qui, sur quatre générations, sut gagner de l'argent. L'argent qu'il gagna, car il le gagna, fut placé sur des terrains à New York. L'ensemble de ces terrains est limité du fait que la ville se tient sur une île. C'est pourquoi, la croissance de la ville de New York, qui était due à celle de la République, fit de cette petite fortune du dix-huitième siècle la plus grande fortune américaine du dix-neuvième

siècle. Le premier et dernier Astor digne d'être retenu comme maître dans l'art d'acquérir des millions fut donc John Jacob Astor. Fatigué de seconder son père, dans sa boucherie à Waldorf, J.J. Astor s'en alla il y a environ cent-dix ans pour tenter sa chance au Nouveau monde. C'est, dans un sens, sur le bateau qu'il fit réellement sa fortune entière. Il y rencontra un vieux marchand de fourrures qui le mit au courant de toutes les ficelles du commerce de fourrures avec les Indiens. Il entreprit donc ce commerce et gagna de l'argent. Puis il épousa Sarah Todd qui était une jeune femme fine et énergique. Sarah et John Jacob finirent par passer toutes leurs soirées dans leur boutique à trier des fourrures... En quinze ans, John Jacob et Sarah avaient amassé 2 500 000 \$... Une heureuse spéculation dans des obligations des Etats-Unis, à un moment où les cours étaient très bas, doubla la fortune de John Jacob. Cette fortune fut tout entière placée dans des biens fonciers où elle est restée depuis.

« Leland Stanford, Charles Crocker, Mark Hopkins et Collis P. Huntington vinrent en Californie au moment de la fièvre de l'or en 1849. Lorsqu'on agita la question du chemin de fer transcontinental, ces quatre hommes « y virent des millions à gagner » et entreprirent la construction de l'Union Pacific. Les quatre hommes, sans le sou en 1850, possèdent maintenant ensemble une fortune s'élevant à 200 000 000 de dollars.

« L'un d'eux, Leland Stanford, s'était proposé de fonder une famille, mais il y a dix ans, son fils unique mourut. Il décida alors de créer une université en mémoire de ce fils, et il le fit d'une manière princière. De son vivant déjà, il confia, dans ce but, à des administrateurs fondés de pouvoir, trois fermes d'une superficie de 86 000 acres [34 801 ha environ] valant à cause de leurs superbes vignobles, 6 000 000 de dollars. A ceci, il ajouta 14 000 000 de dollars en titres, et à sa mort, il légua à l'université 2 500 000 \$. Cet homme donna donc à lui seul et à une seule institution d'études la somme totale de 22 500 000 \$, ce qui est, dit-on, un record mondial. Sa femme a annoncé son intention de laisser sa fortune, soit quelque 10 000 000 de dollars, à l'université.

« L'exemple le plus remarquable de la formation d'une fortune dans l'histoire des millions américains, est celui que fournit le trust de la Standard Oil :

« Il y a trente ans, cinq jeunes gens, dont la plupart

habitaient la petite ville de Cleveland (Etat de l'Ohio), et tous relativement pauvres (il est probable qu'ensemble, ils ne pouvaient se vanter de posséder 50 000 \$), virent la possibilité de gagner de l'argent avec le pétrole. Dans le langage expressif du vieux marinier, « ils allèrent çà et là pour en chercher, et ils en trouvèrent ». Aujourd'hui, ce même groupe de cinq hommes possède 600 000 000 de dollars... John D. Rockefeller, le cerveau et l'animateur de ce grand « trust », est un homme au visage rouge de santé, aux yeux si doux et aux manières si cordiales, qu'il est très difficile de l'appeler un « accapareur forcené ». Son occupation favorite maintenant est l'instruction, et il chevauche ce « dada » d'une manière énergique et virile. Il a pris l'Université de Chicago sous sa protection, et déjà la somme de sept millions de dollars est passée de ses poches au fonds de ce nouveau centre de culture dans la seconde cité de la République ».

Dans un article paru dans le *Forum*, M. Thomas G. Shearman, statisticien de New York, donnait les noms de soixante-dix Américains, dont les fortunes réunies s'élèvent à 2 700 000 000 de dollars, soit une moyenne de 38 500 000 \$ pour chacune ; il déclare qu'on pourrait dresser une liste de dix personnes dont la fortune moyenne serait de 100 000 000 de dollars, et une autre liste de cent personnes dont la fortune moyenne serait de 25 000 000 de dollars ; il poursuit en disant que « le revenu moyen annuel de chacun des cent plus riches Américains ne peut pas être moins de 1 200 000 \$, et qu'il dépasse probablement 1 500 000 \$ ».

Commentant cette dernière déclaration, un écrivain de talent (Rév. Josiah Strong) dit :

« Si cent travailleurs pouvaient gagner chacun 1 000 \$ par an, il leur faudrait travailler douze cents ou quinze cents années pour gagner autant que le *revenu annuel* de ces cent Américains les plus riches. Si un travailleur pouvait gagner 100 \$ par jour, il devrait travailler jusqu'à ce qu'il soit âgé de cinq cent quarante-sept ans, sans prendre une seule journée de congé, pour pouvoir gagner autant d'argent que n'en possèdent certains Américains ».

Le tableau suivant compare la richesse des quatre nations les plus riches du monde en 1830 et en 1893 ;

il montre comment les richesses sont « entassées » par nations dans les « derniers jours » de cette dispensation où l'on accumule l'argent d'une manière presque fabuleuse :

Richesses totales :	1830 \$	1893 \$
de la Grande-Bretagne ..	16 890 000 000	50 000 000 000
de la France	10 645 000 000	40 000 000 000
de l'Allemagne	10 700 000 000	35 000 000 000
des Etats-Unis	5 000 000 000	72 000 000 000
Afin que le lecteur puisse comprendre comment des statisticiens arrivent à leurs conclusions sur un sujet aussi vaste, nous donnons ce qui suit comme étant une estimation classifiée et approximative de la richesse des Etats-Unis :		\$
Biens immobiliers des cités et des villes		15 500 000 000
Biens immobiliers autres que ceux des cités et des villes		12 500 000 000
Propriétés personnelles (non spécifiées ailleurs)		8 200 000 000
Chemins de fer et leurs installations		8 000 000 000
Capital investi dans des industries		5 300 000 000
Biens manufacturés		5 000 000 000
Productions (y compris la laine)		3 500 000 000
Propriétés possédées et argent investi dans des pays étrangers		3 100 000 000
Edifices publics, arsenaux, navires de guerre, etc.		3 000 000 000
Animaux domestiques dans les fermes		2 480 000 000
Animaux domestiques dans les cités et dans les villes		1 700 000 000
Argent, pièces de monnaie étrangères et nationales, billets de banque, etc.		2 130 000 000
Terres publiques (à 1,25 \$ l'acre — 40,46 a Trad.)		1 000 000 000
Produits minéraux (toutes sortes)		590 000 000
Total		72 000 000 000

Il y a quelques années, on remarqua que la richesse des Etats-Unis s'accroissait à raison de quarante millions de dollars par semaine, soit deux milliards de dollars par an (l'endettement total de la nation des Etats-Unis, public et privé, était alors estimé à vingt milliards de dollars).

L'amoncellement des trésors pendant les derniers jours, comme on vient de le noter, s'applique spécialement à ces Etats-Unis, mais il en est de même du monde civilisé tout entier. Par tête d'habitant, la Grande-Bretagne est plus riche que les Etats-Unis, la nation la plus riche sur la terre. Même en Chine et au Japon, il y a depuis peu, des millionnaires. La défaite de la Chine en 1894 par les Japonais serait due surtout, dit-on, à la cupidité des fonctionnaires gouvernementaux qu'on accuse d'avoir fourni des canons et des obus de qualité inférieure, et même des imitations, bien qu'ils aient reçu un prix considérable pour en fournir d'authentiques.

Bien entendu, une minorité seulement de ceux qui cherchent fortune la trouve. La course précipitée et les luttes pour acquérir les biens de ce monde ne sont pas toujours récompensées. Le poison de l'égoïsme ne touche pas seulement ceux qui réussissent, et, comme le déclarait l'Apôtre : « Or ceux qui *veulent* devenir riches [qui sont déterminés à être riches à tout prix] tombent dans la tentation et dans un piège, et dans plusieurs désirs insensés et pernicioeux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition ; car c'est une racine de toutes sortes de maux que l'*amour* de l'argent [de la richesse] » (1 Tim. 6 : 9, 10). La majorité, inexpérimentée, prend des risques et trouve le désappointement et la perte ; la minorité, pleine de sagesse mondaine et de subtilité, prend peu de risques et récolte la plupart des gains. Ainsi, par exemple, la « fièvre de l'or de l'Afrique du Sud » qui, autrefois, se répandit en Grande-Bretagne, en France et en Allemagne, transféra réellement des poches et des comptes en banque de la classe moyenne à ceux des

riches capitalistes et des banquiers qui prennent peu de risques, des centaines de millions de dollars. Le résultat fut sans aucun doute une grande perte pour cette classe moyenne si soucieuse d'obtenir rapidement des richesses qu'elle risque son tout. La tendance de tout ceci est de mécontenter nombre de personnes de cette classe d'ordinaire conservatrice et de les préparer dans quelques années à accepter n'importe quel plan socialiste qui promette d'être à leur avantage.

L'ACCROISSEMENT DE LA PAUVRETÉ

Mais est-il vrai qu'il y ait des pauvres et des nécessiteux dans ce pays d'abondance, dans lequel tant de gens amassent ensemble une telle fabuleuse richesse ? N'est-ce pas de sa propre faute si un homme ou une femme en bonne santé n'arrive pas à vivre confortablement ? Ne serait-ce pas encourager le paupérisme et la dépendance si ceux qui vivent dans la prospérité se mettaient à « ramer pour faire avancer les canots » des classes plus pauvres ? C'est ainsi que raisonnent nombre de riches qui, en de nombreux cas, étaient eux-mêmes des pauvres il y a vingt-cinq ans, et qui se souviennent qu'*alors* tous ceux qui pouvaient et voulaient travailler, trouvaient sans peine de l'occupation. Ils ne discernent pas quels grands changements se sont opérés depuis, que si, d'une part leur fortune s'est améliorée d'une manière prodigieuse, d'autre part la condition des masses a rétrogradé, surtout depuis les sept dernières années. Il est vrai que, maintenant, les salaires sont assez élevés parce qu'ils sont maintenus, grâce aux efforts des syndicats ouvriers, etc. ; cependant, beaucoup ne peuvent obtenir du travail, tandis que nombre de ceux qui ont une situation, ne peuvent travailler que la moitié du temps, et souvent moins, et parviennent à peine, par une stricte économie, à vivre décemment et honnêtement.

Lorsque surviennent des crises spéciales, comme celle

de 1893-1896, nombre de ces sans-travail tombent à la charge de leurs amis qui peuvent difficilement supporter ce surcroît de fardeau. Ceux qui n'ont pas d'amis sont forcés de recourir aux œuvres d'assistance publique, lesquelles, en pareils cas, ne peuvent absolument pas faire face à la situation.

La crise de 1893 passa sur le monde entier comme une grande vague, et l'abattement qui en résulta se fait encore grandement sentir, bien que beaucoup de personnes aient retrouvé du travail. Selon les Ecritures, cette détresse vient semblable à des vagues, à des spasmes, ou aux « douleurs de l'enfantement » (1 Thess. 5 : 3) ; chaque spasme successif deviendra probablement plus douloureux jusqu'au spasme final. Les gens fortunés qui jouissent de tout le confort désiré arrivent difficilement à comprendre le dénuement de la classe la plus pauvre qui augmente rapidement. Le fait est que même parmi ceux des classes moyenne et riche, on se rend compte de l'impossibilité totale de changer l'actuel ordre social pour leur apporter un soulagement permanent quelconque ; et ainsi, chacun fait le peu qu'il lui paraît possible de faire et de son devoir de faire aux indigents de son entourage, et essaie de discréditer ou d'oublier les appels de détresse qui frappent sa vue ou ses oreilles.

Les extraits suivants tirés de la presse quotidienne rappelleront quelle était la situation en 1893, laquelle se reproduira probablement sous peu en plus grave. *The California Advocate* déclarait :

« Les rassemblements par milliers des masses de chômeurs dans nos grandes villes offrent un triste spectacle, et leur cri pitoyable pour réclamer du travail ou du pain retentit dans tout le pays. C'est le vieux problème insoluble de la pauvreté aggravé par la crise sans précédent dans les affaires. L'oisiveté involontaire est un mal qui va sans cesse en empirant et qui marche de pair avec la civilisation. C'est l'ombre menaçante qui suit sans arrêt le développement de la civilisation, et qui augmente en ampleur et en intensité. Les conditions ne sont cer-

tainement pas normales lorsque des hommes veulent travailler, désirent travailler, et ne peuvent cependant pas trouver du travail à faire, alors que leur vie même en dépend. Le vieux dicton n'est pas vrai lorsqu'il dit que « le monde doit à chacun du travail ». Mais il est vrai que le monde doit à chacun la possibilité de gagner sa vie. Beaucoup de théories ont été proposées et beaucoup d'efforts ont été faits pour garantir à tous ceux qui veulent travailler, « le droit au travail », mais jusqu'à présent, tous ces essais ont lamentablement échoué. Celui qui résoudra cet important problème, et qui procurera à tout homme désirant travailler le moyen de le faire, sera en vérité un bienfaiteur de l'humanité, car il délivrera ainsi les humains de la malédiction de l'oisiveté forcée ».

Un autre récit décrit comment, à Chicago, une foule de plus de quatre cents chômeurs défila à travers les principales rues de la ville. A sa tête, l'un des manifestants portait une pancarte avec l'effrayante légende : « Nous voulons du travail ». Le jour suivant, ils se promenèrent avec de nombreuses bannières portant les inscriptions suivantes : « Vivre et laisser vivre », « Nous demandons la possibilité de soutenir nos familles », « Du travail ou du pain », etc. Une armée de chômeurs parcourut San-Francisco avec des bannières portant ces inscriptions : « Des milliers de maisons sont à louer et des milliers de gens sont sans abri », « Affamés et dans le dénuement », « Poussés à la mendicité par l'aiguillon de la faim », « Ne montez plus sur notre dos, et nous nous débrouillerons nous-mêmes », etc.

Dans un autre journal, on lit :

« Newark (N.J.), le 21 août : — Aujourd'hui, des chômeurs ont organisé un grand cortège. A leur tête marchait un homme portant un grand drapeau noir sur lequel on lisait en lettres blanches ces mots : « Signes des Temps : je meurs de faim parce qu'il est gras ». Sous cette inscription, on voyait l'image d'un homme gros et bien nourri coiffé d'un haut-de-forme ; à son côté se tenait un travailleur mourant de faim ».

Un autre journal, faisant allusion à la grève des mineurs-houilleurs anglais, dit :

« Les histoires de *détresse réelle, et même de famine*, se multiplient d'une manière affligeante à travers l'Angleterre, et l'arrêt du travail dans l'industrie ainsi que la perturbation dans les chemins de fer prennent des proportions d'une grave calamité nationale... Comme on pouvait s'y attendre, la véritable cause provient des redevances énormes qui doivent être payées aux propriétaires du sol pour la location de leurs terrains qui renferment des mines. Un nombre considérable de millionnaires, dont les redevances minières qui leur sont payées pendent comme des meules autour du « cou » des industries minières, sont en même temps des pairs éminents ; aussi, la conscience publique courroucée associe-t-elle les deux choses en même temps... Des journaux avancés dressent-ils des listes extraordinaires de lords qui ne diffèrent pas de celles des trusts en Amérique, et qui montrent dans leurs chiffres leurs monstrueux prélèvements sur les revenus des propriétés du pays.

« Le cri des gens qui réclament du pain s'élève des villes. Ce cri est plus intense et plus lugubre qu'il ne l'a jamais été. Il provient d'estomacs tirillés par la faim et de corps affaiblis. Il provient d'hommes qui parcourent à pied les rues pour chercher du travail. Il provient de femmes désespérées, assises dans des chambres vides. Il provient des enfants.

« Dans la cité de New York, les pauvres sont arrivés à un degré d'indigence jamais atteint. Il n'y a probablement aucun vivant qui puisse comprendre combien la souffrance est terrible, combien est effrayante la pauvreté. Aucune personne à elle seule ne peut la voir toute. Personne ne peut se l'imaginer.

« Peu parmi nos lecteurs peuvent comprendre ce que signifie être privé de nourriture. C'est l'une des choses si épouvantables qu'on ne peut la leur faire toucher du doigt. Ils disent : « Certainement, les gens peuvent obtenir quelque chose à manger quelque part, suffisamment pour vivre ; ils peuvent aller vers leurs voisins ». Pour ceux qui sont les victimes, il n'y a pas de « quelque part ». Leurs amis sont aussi dénués de tout qu'eux-mêmes. Ils sont des hommes si affaiblis par manque de nourriture qu'ils ne peuvent pas travailler si du travail leur est offert ».

Dans son éditorial, l'*Examiner* de San-Francisco déclarait :

« Comment cela se fait-il ? Nous avons tant à manger

que les fermiers se plaignent de n'avoir aucun profit. Nous avons tant pour nous vêtir que les filatures de coton et de laine ferment leurs portes parce que personne ne leur achète leurs produits. Nous avons tant de charbon que les chemins de fer qui le transportent s'en vont dans les mains des liquidateurs. Nous avons tant de maisons que les constructeurs sont sans travail. Toutes les choses nécessaires à la vie et à son confort sont abondantes comme elles ne le furent jamais dans les années les plus prospères de notre histoire. Lorsque le pays a suffisamment de nourriture, de vêtements, de combustible et de logis pour chacun, pourquoi les temps sont-ils si durs ? Il est évident que la nature n'y est pour rien. Qui ou quoi est donc responsable de cela ?

« Le problème du chômage est l'un des plus sérieux problèmes que les Etats-Unis doivent affronter. Selon les statistiques réunies par *Bradstreet's*, il y avait au début de l'année quelque chose comme 801 000 salariés sans emploi dans les 119 premières cités des Etats-Unis, et le nombre des personnes à la charge de ces salariés était de plus de 2 000 000. Si les 119 cités ont donné une moyenne exacte, le total des salariés sans travail pour le pays le premier jour de l'an dépasserait 4 000 000 de personnes, représentant une population à leur charge de 10 000 000. Etant donné que les chômeurs cherchent les cités, il est bon de déduire un quart de ces chiffres. Mais même cette déduction faite, le nombre des chômeurs est un total énorme, qui fend le cœur.

« Le dur chemin de la pauvreté qui conduit au paupérisme a été parcouru si longtemps en Europe que les autorités du Vieux Monde savent mieux comment s'en occuper que ne le sait la communauté comparativement prospère de ce côté-ci de l'Océan. En Europe, les salaires sont si bas que, dans beaucoup d'Etats, l'hospice est le refuge à la fin de la vie. Aucune somme de travail et d'économie ne peut permettre à un travailleur de garder une pomme pour la soif. La marge entre les recettes et les dépenses est si petite qu'une maladie de quelques jours ou une perte d'emploi réduit le travailleur à l'indigence. Dans ces pays, le gouvernement a été forcé de traiter le sujet plus ou moins scientifiquement, au lieu de la méthode « à-la-va-comme-je-te-pousse » familière à l'Amérique où les vagabonds abondent et où l'homme qui se respecte et qui tombe dans le besoin doit souffrir la faim ».

Le rédacteur en Chef de *The Arena* dit dans *Civilization Inferno* :

« La Mer Morte de la misère fait reculer ses limites dans chaque centre populeux. Les murmures de mécontentement et de colère sont de plus en plus menaçants d'année en année. La justice qui est refusée aux faibles à cause de la puissance de la cupidité, nous a amenés face à une formidable crise qui peut encore être évitée si nous avons la sagesse d'être justes et humains ; mais on ne peut plus désormais parler d'un ton sarcastique de ce problème comme s'il n'était d'aucune importance. Désormais il n'est plus local, mais il affecte et menace le corps politique tout entier. Il y a quelques années, l'un des ecclésiastiques les plus éminents en Amérique déclarait que dans cette République, il n'y avait pas à proprement parler de pauvreté. Aujourd'hui, aucune personne réfléchie ne disconvient que ce problème soit d'une très grande importance. Il y a peu de temps, j'ai employé un monsieur à New York pour prendre personnellement connaissance des archives du tribunal de la cité afin qu'il puisse se rendre compte du nombre exact de mandats d'éviction délivrés en douze mois. Quel fut le résultat ? Les archives montrèrent le fait terrifiant que durant les douze mois se terminant le 1^{er} septembre 1892, vingt-neuf mille sept cent vingt mandats d'éviction furent délivrés dans la cité de New York.

« Dans un article du *Forum* de décembre 1892 par M. Jacob Riis, sur les besoins spéciaux des pauvres à New York, il dit : « Il est vrai que depuis de nombreuses années à New York, un dixième de tous ceux qui meurent dans cette grande et riche cité sont enterrés au cimetière des indigents. Sur les 382 530 enterrements qui eurent lieu dans la décade écoulée, 37 966 furent faits dans le cimetière des indigents, et M. Riis continue en faisant allusion au fait connu de tous ceux qui étudient les conditions sociales et enquêtent personnellement sur la pauvreté dans les grandes cités, que cet exemple du cimetière des indigents, aussi terriblement significatif qu'il puisse être, n'est pas adéquat pour estimer le problème de la pauvreté d'une grande cité. Sur ce point, il poursuit :

« Ceux qui ont fait une expérience quelconque avec les pauvres, et qui savent avec quelle angoisse ils luttent contre ce point culminant de la misère, comment ils font des projets et se privent pour avoir le pauvre privilège de reposer à leur mort dans une tombe qui leur appar-

tienne (bien que dans leur vie, ils n'aient jamais possédé une cabane qui fût la leur), seront d'accord avec moi que c'est être bien modéré que de supposer que là où un seul tombe, malgré tout, dans cette terrible tranchée, deux ou trois au moins doivent être menacés d'y tomber. Avec cette estimation que vingt à trente pour cent de notre population luttent toujours pour éloigner la faim à leurs foyers, tous les faits connus — même s'ils sont dispersés — touchant des institutions charitables à New York s'accordent assez bien.

« En 1890, on enregistra officiellement deux cent trente-neuf suicides dans la ville de New York. Les rapports des tribunaux sont chargés, comme jamais auparavant, de cas de personnes qui ont attenté à leurs jours. Le greffier Smyth, s'adressant à une pauvre créature qui avait cherché la mort en se jetant dans l'East River, dit : « Vous êtes la seconde personne qui passe en jugement ce matin pour avoir tenté de se suicider ; et », continua-t-il, « je n'avais jamais vu autant de cas de ce genre avant ces derniers mois ».

« La nuit tombe lentement mais sûrement sur notre peuple, sur des centaines et des milliers de personnes ; c'est la nuit de la pauvreté et du désespoir. Elles sont conscientes de son approche, mais se sentent impuissantes à entraver sa marche. « Les loyers augmentent et les salaires diminuent chaque année, et que pouvons-nous y faire ? » déclarait récemment un travailleur en parlant des perspectives de l'avenir. « Je ne vois aucun moyen d'en sortir » ajouta-t-il amèrement, et on doit convenir que les perspectives sont sombres si aucun changement économique radical n'intervient, car l'offre augmente chaque année bien plus rapidement que la demande de travailleurs. « Il y a dix femmes pour n'importe quel emploi, si peu rétribué soit-il », telle est la déclaration impartiale d'un fonctionnaire qui a fait récemment de cette question une étude spéciale. « Des centaines de jeunes filles », continue cet auteur, « brisent leur avenir chaque année et détruisent leur santé dans des magasins et des ateliers sombres et mal aérés, et pourtant d'autres jeunes filles en grand nombre arrivent de la campagne et des bourgs chaque semaine pour remplir les places vacantes ». Mais n'imaginons pas que ce sont là des conditions particulières à New York. Ce qui est vrai de la métropole l'est, jusqu'à un certain point, également de toutes les grandes cités en Amérique. A une portée de

canon de Beacon Hill, à Boston où se dresse fièrement le dôme du Capitole, se trouvent des centaines de familles qui meurent lentement de faim et étouffent ; des familles qui luttent avec courage pour se procurer les choses strictement nécessaires à la vie, tandis qu'année après année, les conditions deviennent plus désespérées, la lutte pour le pain plus farouche, et l'avenir plus sombre. En conversation avec l'un de ces travailleurs, dit-il, avec un certain ton pathétique de découragement qui manifestait le désespoir ou peut-être une perception émoussée qui l'empêchait de saisir pleinement la portée de ses paroles : « J'ai entendu parler un jour d'un homme qui fut enfermé par un tyran dans une cage de fer, et qui, chaque jour, trouvait les parois se rapprochant de plus en plus de lui. A la fin, les parois furent si près l'une de l'autre qu'elles firent sortir de force une partie de sa vie, et je ne sais comment », dit-il, « il me semble que nous sommes exactement comme cet homme ; lorsque, chaque jour, je vois transporter les petites boîtes, je dis parfois à ma femme : il y a un peu plus de vie disparue ; un jour, nous partirons aussi ».

« Récemment, j'ai visité une vingtaine de logements d'ouvriers où la vie lutte contre la mort ; où, avec un héroïsme patient bien plus sublime que des exploits audacieux accomplis au milieu des cris de triomphe du champ de bataille, des mères et des filles maniaient l'aiguille sans arrêt. Dans plusieurs foyers, j'ai remarqué des impotents cloués au lit, dont les yeux enfoncés et le visage émacié racontaient clairement l'histoire de mois, et peut-être d'années, de manque de nourriture au milieu de la saleté repoussante, de l'odeur écœurante et de la malpropreté presque universelle de la caverne sociale. Ici, l'on devient douloureusement conscient que les spectres de la faim et de la peur sont toujours présents. Une terreur constante opprime le cœur de ces exilés d'un poids écrasant. Le propriétaire, debout, un ordre d'expulsion à la main, hante constamment leur esprit. La crainte de la maladie obsède leurs moments de veille, car pour eux la maladie signifie l'incapacité de se procurer la nourriture à peine suffisante que réclame la vie. Le désespoir de l'avenir probable tourmente fréquemment leur repos. Tel est le sort commun du travailleur patient dans les quartiers sordides de nos grandes cités d'aujourd'hui. Sur la plupart des visages on lit une expression de profonde tristesse et de résignation muette.

« Parfois une lueur incertaine jaillit d'orbites caverneuses, une lueur funeste suggérant des feux qui couvent alimentés par la conscience toujours présente d'être des victimes. Ils sentent d'une manière confuse que le sort de la bête des champs est bien plus heureux que leur destinée à eux. Même s'ils luttent de l'aube jusque tard dans la nuit pour avoir du pain et une misérable chambre, ils savent que la fenêtre de l'espoir leur est fermée dans les grands centres agités de la chrétienté. Il est triste, en vérité, de penser qu'à l'heure présente, alors que notre pays est couvert comme jamais auparavant de temples majestueux dédiés au grand Nazaréen qui consacra sa vie à exercer un ministère parmi les pauvres, les déçus et les parias, nous trouvons la marée de la misère qui monte ; nous trouvons qu'une pauvreté inattendue devient le sort inévitable de milliers de vies supplémentaires chaque année. Jamais le sentiment d'altruisme n'a été plus général sur les lèvres de l'homme. Jamais le cœur humain n'a soupiré comme maintenant après une vraie manifestation de fraternité humaine. Jamais le monde civilisé tout entier n'a été si profondément remué par le rêve persistant des âges : la paternité de Dieu et la fraternité des hommes. Et pourtant, étrange anomalie ! Le cri de l'innocence, de la justice bafouée, le cri de millions de personnes sous la roue, s'élève aujourd'hui de chaque pays civilisé comme jamais auparavant. La voix de la Russie se mêle avec le cri de l'Irlande. Les parias de Londres s'associent aux bannis de toutes les grandes cités continentales et américaines pour ne former qu'une puissante revendication pour la *justice*, qui ébranle toute la terre ».

« A Londres seulement, il y a plus de trois cent mille personnes qui vivent au bord même de l'abîme, dans la crainte continuelle de se voir chassées du pauvre réduit qu'elles appellent leur foyer ; leur vie n'est qu'un long cauchemar. Moins favorisés encore, il y a plus de deux cent mille êtres qui ont faim ; plus bas encore de l'échelle sociale, nous trouvons trois cent mille individus mourant littéralement de faim, le royaume où la faim torture nuit et jour, où chaque seconde de chaque minute, de chaque heure de chaque jour, est remplie de souffrances. Plus malheureux encore sont les sans-foyer, ceux qui n'ont pas de quoi se procurer un abri, même dans les plus mauvais quartiers ; ceux qui dorment à la belle étoile l'année durant, qu'on peut trouver par centaines chaque nuit sur les dalles froides du quai de la Tamise. Quelques-

uns ont comme matelas un journal, mais la plupart ne peuvent même pas s'accorder ce luxe ! Cette armée d'ab-solument sans-abri à Londres est de trente-trois mille ».

Quelqu'un dira peut-être que nous exagérons, mais qu'il s'informe lui-même. Si, d'ailleurs, la moitié seulement de ce que nous disons est vrai, ce serait déjà pitoyable !

LE MÉCONTENTEMENT, LA HAINE, LES CONFLITS
VONT AMENER RAPIDEMENT L'EMBRASEMENT SOCIAL

De quelque manière qu'on puisse expliquer aux pauvres que les riches ne furent jamais aussi charitables que maintenant, que la société pourvoit davantage maintenant que jamais auparavant à l'entretien des pauvres, des aveugles, des malades et des faibles, et que d'immenses revenus, provenant chaque année des impôts, servent à maintenir ces œuvres de bienfaisance, cela ne satisferait sûrement pas l'ouvrier. Citoyen intelligent, il se respecte trop pour désirer des aumônes ; il n'a aucun désir de jouir du privilège humiliant d'être entretenu dans un hospice, ou lorsqu'il est malade, d'être soigné comme indigent à l'hôpital. Ce qu'il désire, c'est qu'on lui donne la possibilité de gagner honnêtement et décemment son pain à la sueur de son front, et avec la dignité d'un honnête travailleur, d'entretenir sa famille. Or, tandis qu'il se rend compte que lui et ses compagnons de travail dépendent plus que jamais de la faveur et de l'influence pour obtenir et pour conserver un petit travail, et que les petits boutiquiers, les petits entrepreneurs et les petits fabricants luttent plus difficilement que jamais pour gagner leur vie, il apprend que les riches prospèrent, que le nombre des millionnaires croît, que les capitalistes s'unissent pour accaparer les diverses industries : celle du cuivre, celle de l'acier, celle du verre, celle de l'huile, celle des allumettes, celle du papier, celle du charbon, celle de la peinture, celle de la coutellerie, celle du télégraphe et toutes les autres industries. Il discerne également que toutes ces associations dominent toute l'organisation du

monde, et qu'ainsi, alors que son travail se déprécie à cause de la concurrence, les marchandises et les choses nécessaires peuvent augmenter de prix, ou tout au moins ne pas baisser de prix dans la mesure où le coût de la main-d'œuvre est réduit par un outillage perfectionné qui remplace le cerveau et le muscle de l'homme.

Dans de pareilles circonstances, pouvons-nous nous étonner qu'à la treizième assemblée annuelle de la Fédération des Travailleurs, à Chicago, le vice-président de l'Assemblée des Commerçants ait souhaité la bienvenue aux visiteurs dans les termes sarcastiques suivants ? Il déclara :

« Nous aimerions vous souhaiter la bienvenue dans une cité prospère, mais les faits ne justifient pas une telle assertion. Les choses ici sont ce qu'elles sont, mais non ce qu'elles devraient être. Nous vous souhaitons la bienvenue au nom d'une centaine d'accapareurs et de cinquante mille vagabonds, ici où mammon mène une grande bacchanale dans des palais, pendant que des mères ont le cœur brisé, que des enfants meurent de faim et que des hommes cherchent en vain du travail. Nous vous souhaitons la bienvenue au nom de cent mille hommes oisifs, au nom de ces édifices érigés à la gloire de Dieu, mais dont les portes sont fermées la nuit aux affamés et aux pauvres ; au nom des ministres des cultes qui s'engraissent du produit des vignes de Dieu, oubliant que des enfants de Dieu ont faim et n'ont pas un lieu où reposer la tête ; au nom des piliers du « système d'exploitation », des millionnaires et des diacres dont l'âme est dangereusement menacée par la soif de l'or ; au nom des salariés qui suent du sang transformé en ducats d'or ; au nom des asiles d'aliénés et des hospices, remplis de gens rendus fous par les soucis dans ce pays d'abondance.

« Nous allons vous faire voir des produits de Chicago qui n'ont pas été étalés dans l'enceinte de l'exposition, produits de sa grandeur et de ses bas-fonds. Ce soir, nous vous montrerons des centaines d'hommes sur les pierres rugueuses des couloirs du bâtiment même où nous sommes, des hommes sans foyer et sans nourriture, des hommes capables et désireux de travailler, mais pour qui il n'y a pas de travail. Il est temps de sonner l'alarme à cause d'un gouvernement en place dont les droits sou-

verains sont confiés aux magnats du chemin de fer, aux barons de la houille et aux spéculateurs ; l'alarme à cause d'un gouvernement fédéral en place dont la politique financière est actionnée à Wall Street sous l'autorité des barons financiers européens. Nous espérons que vous prendrez des mesures pour utiliser le droit de suffrage afin d'enlever le pouvoir aux serviteurs infidèles du peuple qui sont responsables d'un tel état de choses ».

Cet orateur se trompe sans doute grandement en supposant qu'un changement de fonctionnaires ou de partis débarrasserait le pays des maux existants, mais il serait certainement inutile de lui dire, à lui ou à n'importe quel autre homme sensé, que les maux actuels ne proviennent nullement de l'arrangement social actuel qui rend possibles de tels extrêmes de richesse et de pauvreté. Cependant, si différentes que puissent être les opinions des gens quant à la cause et au remède, toutes s'accordent pour dire qu'il y a maladie. Certains cherchent en vain des remèdes dans de mauvaises directions, et beaucoup, hélas ! ne désirent pas qu'un remède soit trouvé, du moins pas avant qu'ils aient eu une chance de profiter des conditions présentes.

En accord avec cette pensée, George E. Mc Neill, déclara dans un discours prononcé devant le Congrès mondial du Travail :

« Le mouvement des travailleurs est né de la faim : faim de nourriture, d'abri, de chaleur, de vêtement et de plaisir. Dans le mouvement de l'humanité vers le bonheur, chaque individu cherche son idéal, et souvent en ne tenant stoïquement aucun compte des autres. L'organisation industrielle repose sur la règle de fer du diable, savoir chacun pour soi. Est-ce un phénomène inexplicable que ceux qui souffrent le plus sous cette règle de l'égoïsme et de la cupidité s'organisent pour renverser le système diabolique de gouvernement ? ».

Les journaux abondent en descriptions de mariages, de bals et de banquets mondains dans lesquels la prétendue « couche supérieure » de la société paraît en robes somptueuses et avec des bijoux incomparables. On dit que, récemment, lors d'un bal donné à Paris, une dame portait

des diamants d'une valeur de 1 600 000 \$. En août 1896, le *New York World* fit paraître le portrait d'une dame américaine parée de diamants et d'autres bijoux estimés à 1 000 000 \$, et encore cette dame n'appartient-elle pas à la « couche la plus supérieure » de la société. Les journaux quotidiens parlent de la folle dépense de milliers de dollars pour financer ces festins (vins de choix, décorations florales, etc.). Ils parlent des palais construits pour les riches ; beaucoup d'entre eux coûtent 50 000 \$, et certains jusqu'à 1 500 000 \$. Ils parlent des « réunions de chiens » au cours desquelles on nourrit les bêtes à grands frais avec des friandises servies par leurs « nurses ». Ils parlent de 10 000 \$ payés pour un service de desserts, de 6 000 \$ pour deux vases (à fleurs) artistiques, de 50 000 \$ pour deux vases de couleur rose. Ces journaux parlent aussi d'un duc anglais qui a payé 350 000 \$ pour un cheval. Ils disent qu'une femme de Boston a enseveli son mari dans un cercueil coûtant 50 000 \$. Ils parlent d'une autre « dame » qui a dépensé 5 000 \$ pour enterrer son caniche favori. Ils disent que des millionnaires de New York paient jusqu'à 800 000 \$ pour un seul yacht.

Pouvons-nous nous étonner si beaucoup de gens sont envieux, et certains irrités et aigris, lorsqu'ils mettent en contraste un tel gaspillage avec la pénurie de leur propre famille, ou tout au moins l'économie forcée ? Sachant que peu d'entre eux sont de « nouvelles-créatures » qui ont placé leurs affections sur les choses d'en haut et non sur des choses terrestres, et qui ont appris que « la piété avec le contentement est un grand gain » pendant qu'ils attendent jusqu'à ce que le Seigneur soutienne leur cause, nous ne pouvons être surpris si de telles choses éveillent dans les cœurs des masses des sentiments d'envie, de haine, de rancune, de querelle ; ces sentiments mûriront en révolte ouverte qui opérera toutes les œuvres de la chair et du diable, durant le grand temps de détresse imminent.

« Voici, c'est ici l'iniquité de ta sœur Sodome : orgueil, abondance de pain et insouciant repos... *mais elle n'a pas fortifié la main de l'affligé et du pauvre* », etc. — Ezéch. 16 : 49, 50.

Le *Christian Advocate* de la Californie, commentant l'un des bals mondains de la Cité de New York, dit :

« Le luxe surabondant et la prodigalité éblouissante déployés par les riches Grecs et Romains de jadis sont, semble-t-il, des choses du passé. Ce faste insolent commence à faire son apparition dans ce qu'on appelle la société élégante de ce pays. Un de nos agents de change rapporte qu'une dame de New York dépensa, dans une seule saison, 125 000 \$ pour ses réceptions. On peut juger du caractère et de la valeur des réceptions si l'on sait que cette dame enseigna à la société comment... faire prendre en glace un punch romain dans le cœur de tulipes cramoisies et jaunes, et comment manger de la tortue d'eau douce avec des cuillères d'or dans des canots d'argent. D'autres amphitryons parèrent leurs tables de roses de grand prix, pendant que l'un des « quatre cents » dépensa, dit-on, 50 000 \$ dans une seule réception. Une dépense aussi insensée, dans un but aussi mesquin, est un péché et une honte quelle que soit la grosse fortune que l'on puisse posséder ».

Voici quels furent les commentaires du *Messiah's Herald* :

« Cent quarante-quatre autocrates de la société mondaine, à la tête desquels se tenait un aristocrate, organisèrent un grand bal tel que jamais la royauté même n'en a organisé. Il fut strictement privé. Le vin coula aussi facilement que l'eau. La beauté prêta ses charmes. Ni Marc Antoine, ni Cléopâtre ne montrèrent jamais pareille magnificence. Ce fut une réunion de millionnaires. La richesse du monde avait été soutirée pour des perles et des diamants. Des colliers de pierres précieuses valant 200 000 \$ et moins faisaient resplendir des vingtaines de cous. La danse eut lieu au milieu des splendeurs d'Aladin. La joie fut sans limite. Pendant ce temps, dit un journal, 100 000 mineurs affamés de Pennsylvanie parcouraient les routes comme le bétail en quête de fourrage ; certains d'entre eux se nourrissaient de chats, et plus d'un se suicida pour éviter de voir ses enfants mourir de faim. Pourtant, un seul collier du bal métropolitain aurait

sauvé tous ceux-ci de la faim. Ce fut l'un des « grands événements mondains » d'une nation dite chrétienne, mais quel contraste ! Et il n'y a aucun remède à cela. Ainsi en sera-t-il « jusqu'à ce qu'il vienne ».

« Jusqu'à ce qu'il vienne ? » — Non, mais plutôt « Ainsi en sera-t-il *aux jours* du Fils de l'Homme » alors qu'il est venu, pendant qu'il rassemble ses élus, et qu'ainsi il instaure son Royaume dont l'inauguration sera suivie par la « mise en pièces » de l'organisation sociale actuelle, dans un grand temps de détresse et d'anarchie, en préparation à l'établissement du Royaume de justice (Apoc. 2 : 26, 27 ; 19 : 15). Comme il arriva *aux jours* de Lot, ainsi en sera-t-il *aux jours* du Fils de l'Homme. Comme il arriva aux jours de Noé, ainsi en sera-t-il au temps de la *présence* [parousia] du Fils de l'Homme. — Matt. 24 : 37 ; Luc 17 : 26, 28.

LES RICHES SONT-ILS CONDAMNÉS TROP SÉVÈREMENT ?

Nous citons ce qui suit d'un éditorial du journal *Examiner* de San-Francisco :

« Le très grand yacht britannique à vapeur « *Vallante* », de M. W. K. Vanderbilt a rejoint le yacht britannique à vapeur « *Conqueror* » de M. F. W. Vanderbilt dans le Port de New York. La « *Vallante* » coûte 800 000 \$. Cela représente le bénéfice sur une récolte d'environ 15 000 000 de bushels [le bushel américain équivaut à 35,2361 litres — Tra.] de blé à soixante cents [le « cent » = 1/100 de dollar — Trad.], ou la production entière de 8 000 fermes de 160 acres chacune [1 acre = 40,46 ares environ — Trad.]. En d'autres termes, 8 000 fermiers, représentant 40 000 hommes, femmes et enfants, ont travaillé sous le soleil et l'orage pour permettre à M. Vanderbilt de faire construire dans un chantier étranger de constructions navales un bateau de plaisance tel que n'en possède aucun souverain d'Europe. La construction de ce bâtiment a exigé le travail d'au moins 1 000 ouvriers pendant une année. L'argent qu'a coûté ce bateau, réparti entre nos ouvriers, aurait eu une influence notable sur les conditions de vie dans certains centres ouvriers ».

Dans l'*Arena*, J. R. Buchanan, parlant de la cruelle prodigalité des riches, déclara :

« Le caractère criminel de cette prodigalité n'est pas tant dans le mobile de gens sans cœur que dans la destruction *injustifiable* (« wanton » — Trad.) de bonheur et de vie accomplie dans un but égoïste. Lorsqu'on examine de près une telle action, il apparaît très clairement que le gaspillage de la richesse dans l'ostentation et le luxe est un crime. Il n'y aurait aucun mal à bâtir une écurie de 700 000 \$ pour ses chevaux, tel un millionnaire de Syracuse, ou à poser un service de 50 000 \$ sur la table lors d'un dîner tel un Astor de New York, si l'argent était aussi gratuit que l'air et l'eau, mais chaque dollar représente en moyenne le salaire d'une journée. Par conséquent, l'écurie de 700 000 \$ représente le travail de 1 000 hommes pendant deux années et quatre mois. Elle représente aussi 700 vies, car 1 000 dollars couvriraient les dépenses faites pour élever un enfant pendant ses dix premières années et le montant des dépenses de la seconde dizaine d'années serait entièrement remboursé par son travail. L'écurie de fantaisie représente la base de l'alimentation de 700 vies, et cela démontre que le propriétaire l'estime davantage que ces vies, ou accepte que 700 personnes doivent mourir pour que sa vanité puisse être satisfaite ».

The Literary Digest dit, dans son éditorial :

« Il n'y a pas longtemps, un ecclésiastique de la New England adressa une lettre à M. Samuel Gompers, président de la Fédération américaine des Travailleurs lui demandant de déclarer pourquoi, selon lui, tant de travailleurs intelligents ne vont pas à l'église. M. Gompers répondit qu'une des raisons est que les églises ne répondent plus aux besoins et aux aspirations des travailleurs, et qu'elles ne sympathisent pas à leurs misères et à leurs fardeaux. Ou bien les pasteurs ne savent pas, dit-il, ou bien ils n'ont pas le courage de dire, du haut de leurs chaires, quels sont les droits et les torts des millions de travailleurs. Les organisations qui se sont trouvées plus efficaces dans l'obtention d'une amélioration des conditions de vie ont été regardées de travers par l'église. On a attiré l'attention des travailleurs sur « le doux tout à l'heure » en négligeant totalement les conditions qui résultent de « l'amer tout de suite ». L'église et le ministère ont été les « apologistes et les défenseurs des torts commis contre

les intérêts du peuple, simplement parce que les auteurs de ces torts possèdent la richesse». Interrogé sur les moyens qu'il préconiserait pour réconcilier l'église et les masses, M. Gompers recommande « un renversement complet de l'attitude actuelle ». Il termine par ces mots : « Celui qui ne sympathise pas avec le mouvement des travailleurs, celui qui complaisamment ou d'une manière indifférente observe les terribles résultats des conditions sociales et économiques actuelles, est non seulement l'adversaire des meilleurs intérêts de la famille humaine, mais il est *participes criminis* à tous les torts infligés aux hommes et aux femmes de notre temps, aux enfants d'aujourd'hui, aux hommes et aux femmes de demain ».

Tandis que nous remarquons ainsi que l'opinion publique condamne les riches comme classe, que le Seigneur également les condamne comme classe et prédit un châtiment sur elle dans son ensemble, il n'est que raisonnable de la part du peuple de Dieu d'être modéré dans son jugement ou dans son opinion concernant les riches considérés individuellement. Le Seigneur, dont le jugement pour cette classe est si sévère, sera néanmoins miséricordieux envers elle individuellement. Lorsque, dans sa sagesse, il aura détruit leurs idoles d'argent et d'or, abaissé leurs regards hautains et humilié leur orgueil, alors il sera clément, encouragera et guérira ceux qui abandonneront leur égoïsme et leur orgueil. On remarquera également que nous n'avons cité que les expressions raisonnables et modérées d'écrivains sensés et non les diatribes extrêmes et souvent absurdes d'anarchistes et de visionnaires.

Pour aider à juger avec modération, il est bon de nous souvenir : (1) que le terme « riches » a un sens très large et comprend, non seulement les immensément riches, mais dans beaucoup d'esprits, ceux qui, comparés à ceux-là, pourraient être considérés comme pauvres ; (2) que parmi ceux que les très pauvres appelleraient des riches, se trouvent beaucoup de personnes très bienfaisantes dont un grand nombre prend une part extrêmement active à des œuvres charitables et philan-

thropiques ; et si tous ne vont pas jusqu'à se sacrifier pour le bien d'autrui, il serait certainement de mauvaise grâce que ceux qui ne le font pas eux-mêmes les condamnent. Ceux qui se donnent pour leurs semblables savent comment apprécier l'esprit de quiconque manifeste un désir de faire le bien, qu'il soit riche ou pauvre.

Il est bon de se souvenir que nombre de riches non seulement paient à juste titre de lourds impôts pour entretenir des écoles publiques gratuites, pour soutenir le gouvernement, pour soutenir des œuvres publiques de charité, etc., mais qu'ils contribuent également de bon cœur à soulager les pauvres et qu'ils sont sincèrement charitables au profit des hospices, des collèges, des hôpitaux, etc., et des églises qu'ils estiment les plus dignes. Ceux qui font ces choses d'un cœur bon et honnête et non (comme nous devons admettre que c'est parfois le cas) par ostentation et pour recevoir des louanges des hommes, ne perdront pas leur récompense. Et ceux-là devraient recevoir notre estime en toute justice.

Chacun peut et désire critiquer les millionnaires, mais dans certains cas, nous craignons que le jugement soit trop sévère. Aussi, insistons-nous pour que nos lecteurs ne manquent pas trop de charité dans leur opinion à leur égard. Souvenez-vous que les riches, aussi bien que les pauvres, sont sous l'influence de l'organisation sociale actuelle. La coutume a fixé des lois et des barrières autour de leur tête et de leur cœur. De fausses conceptions du christianisme, acceptées par le monde entier — riches et pauvres — depuis des siècles, ont marqué profondément les voies dans lesquelles leur esprit s'est exercé habituellement pour penser et raisonner. Les riches pensent qu'ils doivent faire comme d'autres hommes font : employer leur temps et leurs talents selon leur meilleure capacité et selon les « principes qui régissent les affaires ». En faisant cela, ils roulent sur l'argent parce que de nos jours,

l'argent et l'outillage sont les créateurs de la richesse, la main-d'œuvre étant peu estimée.

Puis, raisonnent-ils sans doute, ayant la richesse, il est de leur devoir, non pas de tout thésauriser, mais d'en dépenser une partie. Ils se demandent peut-être s'il serait préférable de la dépenser en œuvres de charité ou de la mettre en circulation par la voie du commerce, et des salaires des travailleurs. Ils pensent avec raison que la seconde manière est la meilleure. Il peut leur venir à l'esprit que les bals, les festins, les mariages, les yachts, etc., sont des plaisirs pour eux-mêmes et pour leurs amis et une *assistance pour leurs voisins moins fortunés*. Et n'y a-t-il pas *quelque* vérité dans cette conception ? Le festin de dix mille dollars, par exemple, met d'abord en circulation probablement quinze mille dollars qui vont aux bouchers, aux boulangers, aux fleuristes, aux tailleurs, aux couturières, aux joailliers, etc., etc. Le yacht de huit cent mille dollars, tout en étant une grande prodigalité personnelle, a provoqué la mise en circulation de cette somme parmi des travailleurs quelque part ; plus encore, le service de ce yacht implique pour chaque année, une dépense d'au moins vingt et peut-être cent mille dollars pour payer les officiers, les mécaniciens, les marins, les victuailles, etc., et d'autres dépenses courantes.

Dans les *mauvaises conditions* actuelles, par conséquent, il est extrêmement heureux pour la classe moyenne et pour la classe la plus pauvre, que les riches soient « sottement prodigues » plutôt qu'avares ; en dépensant avec prodigalité une partie du flot de richesse qui coule dans leurs coffres, par exemple pour des diamants, ceux-ci exigent « l'extraction », le polissage et le montage, donnant ainsi du travail à des milliers de personnes qui ne pourraient qu'aller rejoindre le nombre des sans travail si les riches n'avaient aucune faiblesse ni prodigalité mais au contraire thésaurisaient tout ce qu'ils réussissent à posséder. En raisonnant ainsi, il se peut que les riches

considèrent leurs actes de prodigalité comme des « actes de charité ». Et s'ils le font, ils ne font que suivre la même manière de *raisonner faussement* que prennent certaines personnes de la classe moyenne lorsqu'elles organisent des « réunions amicales de l'église », des fêtes de charité et des kermesses « pour la cause de la douce charité ».

Nous ne justifions pas leur manière d'agir : nous cherchons simplement à faire remarquer que les prodigalités des riches dans des temps de détresse pécuniaire n'impliquent pas nécessairement qu'ils soient *dépourvus* de sentiments à l'égard des pauvres. Et lorsqu'ils pensent à faire la charité sur d'autres bases que sur des « principes commerciaux », nul doute qu'ils réfléchissent que cela exigerait une petite armée d'hommes et de femmes pour surveiller la distribution de leur profit quotidien, et que malgré cela, ils ne seraient pas encore sûrs que les plus nécessiteux seraient servis, car l'égoïsme est si général qu'ils pourraient avoir confiance à bien peu de personnes pour distribuer honnêtement de grandes quantités. Une dame millionnaire déclarait un jour qu'elle ne regardait jamais aux glaces de sa voiture quand elle traversait les quartiers les plus pauvres, parce que cela choquait sa vue. Nous nous demandons si ce n'était pas aussi parce que sa conscience était prise de remords devant le contraste perçu entre sa condition et celle des pauvres. Quant à faire eux-mêmes ces distributions, les hommes sont trop occupés à prendre soin de leurs investissements et les femmes sont trop distinguées pour de telles choses : elles verraient des spectacles trop déplaisants, elles entendraient des sons désagréables et sentiraient des odeurs désagréables. Il est possible que lorsqu'elles étaient plus pauvres, elles convoitaient de telles occasions favorables de faire le bien comme celles qu'elles possèdent maintenant, mais l'égoïsme et l'orgueil, les engagements sociaux et la moralité neutralisent les plus

nobles sentiments et empêchent beaucoup de fruit. Comme l'a dit quelqu'un : « C'est parce que notre Seigneur allait de lieu en lieu faisant le bien qu'il put *compatir* aux infirmités de l'homme ».

En présentant ces suggestions pour la mesure de consolation qu'elles peuvent offrir aux classes les plus pauvres, nous demandons qu'on ne nous comprenne en aucun sens comme justifiant la prodigalité égoïste des riches, ce qui est mal, et que le Seigneur condamne comme étant mal (Jacques 5 : 5). Mais en considérant les divers côtés de ces questions très discutées, on conserve l'équilibre de l'esprit, le jugement plus sain et la sympathie plus aimante envers ceux que « le dieu de ce monde » a aveuglés avec ses richesses jusqu'à pervertir leur jugement au point de le rendre injuste, et qui sont sur le point de recevoir une réprimande et un châtiment si rigoureux du Seigneur. Le « dieu de ce monde » aveugle également les pauvres sur certaines questions afin de justifier une mauvaise ligne de conduite. De cette manière, il dirige les deux partis à la fois dans la grande « bataille ».

Il est possible de justifier les accroissements actuels de richesses dans les mains de quelques-uns ; il est possible de discerner que certains parmi les riches, et en particulier parmi les modérément riches, sont très charitables ; il est sans doute vrai que leur richesse a été acquise sous les mêmes lois, celles-là mêmes qui gouvernent tout le monde, et que certains des pauvres sont moins généreux par nature, et moins disposés à être justes que certains des riches, et que s'ils devenaient riches, ils se montreraient souvent plus exigeants et plus tyranniques que les riches ; néanmoins, le Seigneur déclare que les possesseurs de richesses sont sur le point de venir en jugement pour cette raison que lorsqu'ils ont discerné la tendance des affaires, ils n'ont pas cherché à leurs dépens un plan plus équitable, plus généreux que celui en usage aujourd'hui, par exemple dans la ligne du socialisme.

Pour montrer les façons de voir d'un nombre croissant de gens au sujet du *devoir* de la société : soit de laisser libre accès à tous aux occasions favorables et aux richesses de la nature (terre, air et eau), soit si ces richesses sont monopolisées, de fournir la possibilité d'un travail journalier à ceux qui ne participent pas aux monopoles, nous citons ce qui suit d'une publication que nous recevons en échange de la nôtre :

« Il est rare que soit raconté par écrit un incident de la vie réelle, plus pathétique que celui que garantit une maîtresse de jardin d'enfants demeurant à Brooklyn (N.Y.) :

« Une petite fille qui fréquente un jardin d'enfants du côté de l'est, le district le plus déshérité de la cité de New York, vint récemment à l'école un matin, légèrement vêtue, les traits tirés et ayant froid. Après avoir été un moment dans le jardin d'enfants qui était chauffé, l'enfant regarda bien en face sa maîtresse et lui dit sérieusement :

« — Mademoiselle C..., aimez-vous Dieu ?

« — Mais oui, dit la maîtresse.

« — Eh bien, moi pas, répondit rapidement l'enfant avec résolution et véhémence, je le hais.

« La maîtresse, trouvant étrange qu'une telle expression vienne d'une enfant à qui elle avait essayé à grand-peine d'enseigner que c'était bien d'aimer Dieu, lui demanda une explication.

« Eh bien, dit l'enfant, il fait souffler le vent, et je n'ai pas de chauds vêtements ; il fait tomber de la neige, et mes souliers sont troués, et il provoque le froid, et nous n'avons pas de feu à la maison, il nous laisse avoir faim, et maman n'avait pas de pain pour notre déjeuner. »

Suivait le commentaire : « Si nous tenons compte des bontés matérielles de Dieu accordées aux enfants de la terre, il est difficile, après avoir lu cette histoire, de considérer avec patience la complaisance des riches blasphémateurs qui, telle l'innocente fillette, accusent Dieu des misères de la pauvreté. »

Cependant, on ne doit pas attendre beaucoup des mondains, car l'égoïsme est l'esprit du monde. Nous avons plus de raisons de nous tourner vers les grands et les

riches qui se déclarent chrétiens. Pourtant, ceux-ci ne déposent ni leur vie, ni leur richesse sur l'autel de Dieu au service de l'évangile, pas plus qu'ils ne les donnent au service du bien-être temporel de l'humanité. Bien entendu, l'évangile d'abord ! Il devrait prendre tout notre temps, nos talents, notre influence et nos ressources. Mais là où on ne le discerne pas et où il ne dirige pas le cœur à cause de fausses conceptions venant de faux enseignements, le cœur consacré trouvera énormément à faire à l'égard de « co-mortels » déchus, dans l'œuvre de tempérance, de relèvement social, de réforme municipale, etc. Et il est bien vrai que bon nombre de gens sont ainsi engagés, mais généralement ils font partie de la classe pauvre ou de la classe moyenne ; il y a peu de riches, peu de millionnaires. Si quelques-uns des millionnaires du monde possédaient assez de l'esprit de Christ, pour y engager leurs talents mentaux et financiers, leur temps personnel et celui d'assistants capables qui seraient contents de coopérer si la porte de l'occasion favorable leur était ouverte, quelle réforme sociale verrait le monde en une seule année ! Combien de privilèges publics accordés à des corporations et à des trusts seraient limités ou réformés dans l'intérêt public ; des lois défectueuses seraient amendées et en général les intérêts du public seraient pris en considération et sauvegardés ; les membres de coterie financière et politiques seraient rendus moins puissants contre les intérêts du public.

Cependant, espérer un tel usage de la richesse est déraisonnable ; en effet, bien que beaucoup d'hommes riches confessent le christianisme, ils ne connaissent rien, eux comme le reste du monde, du vrai christianisme : la foi en Christ comme *Rédempteur* personnel, et une pleine consécration de chaque talent à son service. Ils désirent être classés comme « chrétiens », parce qu'ils ne souhaitent pas l'être comme « païens » ou comme « juifs », et aussi parce que le nom de Christ est populaire de nos jours,

même si ses réels enseignements ne sont pas plus populaires que lorsqu'il fut crucifié.

En vérité, la Parole de Dieu témoigne que peu de grands ou de riches ou de sages ont été choisis par Dieu pour être les héritiers du Royaume, mais surtout les pauvres et les méprisés au regard de la ligne de conduite, de la sagesse et de l'estimation de ce monde. Comme il sera difficile pour ceux qui ont des richesses d'entrer dans le Royaume de Dieu ! Il est plus facile pour un chameau d'entrer par un trou d'aiguille que pour un riche d'entrer dans le Royaume du ciel (*). — Matt. 19 : 23, 24.

Mais hélas ! « les pauvres riches » passeront par de terribles expériences. Non seulement la richesse se prouvera un obstacle à l'honneur et à la gloire futurs dans le Royaume de Dieu, mais même ici, ses avantages seront éphémères. « A vous maintenant, *riches* ! Pleurez en poussant des cris, à cause des misères qui vont venir sur vous... vous avez amassé un trésor dans les derniers jours. » On entendra sous peu les pleurs et les cris des riches ; la connaissance de ceci devrait enlever toute envie et toute cupidité de tous les cœurs, et les remplir ensuite de sympathie pour les « pauvres riches » ; cette sympathie ne devrait pas néanmoins essayer ou désirer faire changer le jugement du Seigneur ; elle devrait reconnaître sa sagesse et sa bonté, reconnaître que les pleurs et les cris auront corrigé le cœur et ouvert les yeux à la justice et à l'amour, de la part de tous, riches comme pauvres, mais d'une manière plus rigoureuse sur les riches parce que leur changement de condition sera d'autant plus grand et plus violent.

(*) On dit que le « trou de l'aiguille » était le nom d'une petite porte dans les murailles des petites cités, qu'on employait après le coucher du soleil, quand les plus grandes portes avaient été fermées, par crainte des attaques ennemies. Ces petites portes étaient si étroites, d'après les descriptions qu'on en a faites, qu'un chameau ne pouvait passer que sur ses genoux et après l'avoir déchargé de son fardeau. L'illustration semblerait impliquer qu'un riche devrait être déchargé et s'agenouiller avant d'assurer son appel et son élection pour obtenir une place dans le Royaume.

Mais pourquoi les conditions ne peuvent-elles pas être changées d'une manière graduelle afin d'apporter l'égalisation de la richesse et du confort ? Parce que le monde n'est pas gouverné par la loi royale d'amour mais par la loi de la dépravation, l'égoïsme.

L'ÉGOÏSME ASSOCIÉ A LA LIBERTÉ

Les doctrines chrétiennes favorisent la *liberté*, et la liberté conduit à la connaissance et à l'instruction qu'elle cherche à saisir. Cependant, la liberté et la connaissance mettent en danger le bonheur des humains si ces derniers n'obéissent pas à la lettre et à l'esprit de la loi royale d'amour. C'est pourquoi la « chrétienté », ayant accepté la liberté chrétienne et obtenu la connaissance sans avoir adopté la loi de Christ mais en ayant greffé cette connaissance et cette liberté sur la disposition déchue, égoïste, a simplement appris à mieux pratiquer son égoïsme. Comme résultat, la chrétienté est la portion de la terre la plus mécontente, et d'autres nations partagent le mécontentement et ses maux dans la mesure où elles adoptent la connaissance et la liberté du christianisme sans adopter l'esprit de Christ, l'esprit d'amour.

La Bible, l'Ancien comme le Nouveau Testament, a encouragé l'esprit de *liberté*, non directement, mais indirectement. La Loi, en effet, stipulait que les serviteurs soient soumis à leurs maîtres, mais elle limitait également ces derniers dans l'intérêt des serviteurs, en les assurant que l'injustice serait certainement rétribuée par le grand Maître de tous, l'Eternel. L'Evangile, le Nouveau Testament, inculque les mêmes principes (voir Col. 3 : 22-25 ; 4 : 1). Cependant, la Bible donne à tous l'assurance que si les hommes peuvent différer dans leurs facultés mentales, morales et physiques, Dieu a pourvu à un rétablissement complet ; que, par la foi en Christ, riches et pauvres, esclaves et hommes libres, hommes et femmes,

lettrés et illettrés, tous pourront retourner à la faveur divine dans une même mesure : « acceptés dans le Bien-Aimé ».

Il n'est donc point surprenant que les Juifs d'antan étaient un peuple épris de liberté et qu'ils portaient le nom de race rebelle ; ne voulant point rester soumis à leurs conquérants, ceux-ci en vinrent à la conclusion qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour les subjuguier que de les détruire entièrement en tant que nation. Il n'est pas surprenant non plus que d'éminents hommes d'Etat (même non chrétiens) aient admis que « la Bible est la pierre angulaire de nos libertés », et que l'expérience prouve que là où la Bible n'est plus, la *liberté* a disparu, et avec elle l'instruction et en général tous sentiments élevés. Ainsi en fut-il pendant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne : puis l'erreur (l'intrigue des prêtres et la superstition) domina, la Bible fut mise de côté ou supprimée, et au lieu de plus de progrès, la politique de la papauté amena les « siècles de ténèbres ». Avec le retour de la Bible comme instructeur public, dans les Réformations anglaise et allemande, la liberté, la connaissance et le progrès refirent leur apparition parmi le peuple. C'est un fait incontestable que les pays qui ont la Bible jouissent de plus de liberté, de plus de connaissances, et que dans les pays où la Bible circule le plus librement, les peuples sont les plus libres, les plus éclairés, généralement les plus instruits, faisant les plus rapides progrès dans tous les domaines.

Mais notons maintenant ce que nous avons observé plus haut, savoir que les influences de la Bible, en fait de lumière et de liberté, ont été acceptées par la chrétienté, tandis que sa loi d'amour (la *loi parfaite de la liberté* — Jacq. 1 : 25) a été généralement ignorée. Les gens réfléchis prennent seulement conscience du fait que la connaissance et la liberté constituent ensemble une puissante force qui peut être exercée, soit pour le

bien, soit pour le mal ; que si ce levier prend pour point d'appui l'amour, alors les résultats seront puissants dans le sens du bien, mais que s'il prend comme point d'appui l'égoïsme, les résultats seront puissamment mauvais, et d'une portée considérable. Telle est la condition devant laquelle se trouve aujourd'hui la chrétienté, et qui est en train de préparer rapidement les éléments sociaux pour le « feu » du « jour de la vengeance » et de la rétribution.

En chimie, on découvre fréquemment que certains éléments utiles et bienfaisants deviennent soudain un poison violent si l'on change les proportions de leur combinaison. Ainsi en est-il pour les bénédictions de la connaissance et de la liberté associées à l'égoïsme. Dans certaines proportions, cette combinaison a rendu de précieux services à l'humanité, mais l'accroissement considérable récent de la connaissance, au lieu de l'élever au pouvoir a placé l'égoïsme sur le trône. C'est l'égoïsme qui domine, et la connaissance et la liberté sont ses serviteurs. C'est cette combinaison qui gouverne maintenant le monde, et même ses éléments de valeur sont rendus ennemis de la droiture et de la paix parce qu'ils sont dominés par l'égoïsme. Dans ces conditions, la connaissance, servante de l'égoïsme, sert très activement les intérêts égoïstes, et la liberté dominée par l'égoïsme, menace de dégénérer en licence sans égard aux droits et aux libertés des autres. Dans les conditions actuelles, par conséquent, l'égoïsme (à la direction), la connaissance et la liberté constituent un triumvirat de puissance du mal qui, par l'intermédiaire de ses agents et représentants, la classe riche et influente gouverne maintenant la chrétienté et l'écrase. Ce ne sera pas moins le même triumvirat du mal quand, bientôt, ses serviteurs et représentants seront les masses humaines.

Dans les pays civilisés, tous, riches et pauvres, lettrés et illettrés, sages et insensés, hommes et femmes, sont (à de rares exceptions près) poussés dans presque tous

les actes de la vie par cette puissante combinaison. Elle engendre chez tous ses sujets une frénésie pour obtenir une place, un pouvoir et un avantage par exaltation personnelle. Les quelques saints qui ne veulent que le bien présent et futur des autres, sont une si petite minorité qu'on ne peut guère les prendre en considération au temps actuel. Ils seront impuissants à opérer le bien auquel ils aspirent, jusqu'à ce que, glorifiés avec leur Seigneur et Maître, ils soient avec Lui autorisés et nantis des pouvoirs de bénir le monde comme Royaume de Dieu. Pendant qu'ils sont dans la chair [écrit en 1897 — Trad.], ils ont encore besoin de veiller et de prier afin que même leur connaissance et leur liberté plus élevées ne deviennent des maux en tombant sous la domination de l'égoïsme.

L'INDÉPENDANCE ENVISAGÉE PAR LES RICHES ET PAR LES PAUVRES

Les masses populaires n'ont que récemment quitté l'esclavage et la servitude pour la liberté et l'indépendance. C'est la connaissance qui brisa par la force les chaînes de l'esclavage individuel et politique : l'égalité politique ne fut pas accordée volontairement, mais arrachée par la contrainte, bribe par bribe. A présent, le monde des égaux politiques est divisé par l'orgueil et l'égoïsme ; une nouvelle bataille a commencé de la part des riches et des gens aisés pour conserver et augmenter leur fortune et leur puissance, et de la part des classes plus pauvres, pour avoir le droit au travail et pour jouir d'un bien-être modéré de la vie (voir Amos 8 : 4-8). Voici comment nombre de gens fortunés sont disposés à penser et à raisonner à l'égard des classes plus pauvres : eh bien ! à la fin, les masses ont obtenu le droit de vote et l'indépendance. Que grand bien leur fasse ! Ils trouveront, pourtant, que, dans toutes les affaires de la vie, les cerveaux sont un facteur important ; or, c'est l'aristocratie (la classe « supérieure » — Trad.) qui possède surtout ces cerveaux. Notre seul souci est que les masses

usent de leur liberté avec modération et légalement ; ainsi sommes-nous dégagés de beaucoup de responsabilité. Autrefois, lorsque les masses étaient des serfs, chaque seigneur, chaque noble, et chaque duc se sentaient quelque peu responsables de ceux qui dépendaient d'eux ; mais maintenant, nous sommes libres de nous occuper uniquement de nos propres plaisirs et fortunes. Leur indépendance est à notre grand avantage ; chaque « gentleman » a gagné au changement, et espère qu'il en est de même pour le peuple qui, bien entendu, fera du mieux qu'il pourra pour son propre bien-être, pendant que nous en faisons autant pour le nôtre. En se faisant des égaux politiques et des indépendants, ils ont changé nos rapports : ils sont à présent nos égaux devant la loi, et par conséquent nos *concurrents* au lieu d'être nos protégés. Bientôt, cependant, ils apprendront que l'égalité politique ne rend pas les hommes égaux physiquement ou intellectuellement ; le résultat final de cette situation sera la formation d'une aristocratie de cerveaux et de fortunes au lieu de l'aristocratie héréditaire d'autrefois.

Certains de la prétendue « couche inférieure » de la société répondent étourdiment : nous acceptons la situation ; nous sommes indépendants et largement capables de prendre soin de nous-mêmes. Prenez garde que nous ne vous surpassions. La vie est une guerre pour la richesse et nous avons le nombre pour nous ; nous organiserons des grèves et des boycottages, et nous réussirons.

Si les *prémisses* sont acceptées, savoir que tous les hommes sont indépendants les uns des autres, et que chacun devrait égoïstement faire de son mieux pour son propre intérêt, sans se soucier des intérêts et du bien-être des autres, alors on ne pourrait trouver à redire aux conceptions de la lutte pour la richesse suggérées plus haut. C'est d'ailleurs certainement sur ce principe d'égoïsme et d'indépendance que toutes les classes semblent agir, de plus en plus. Les capitalistes veillent à leurs

propres intérêts, et d'ordinaire (bien qu'il y ait de nobles exceptions) ils paient le travail aussi peu que possible. De leur côté, les techniciens et les ouvriers également (avec de nobles exceptions) veillent simplement à leurs propres intérêts, afin de faire payer, leurs services le plus cher possible. Dès lors, comment l'une ou l'autre des classes peut-elle trouver à redire à l'autre, alors que toutes deux admettent les mêmes principes d'indépendance, d'égoïsme et de force ?

Cette conception a été si bien adoptée par le public que la vieille coutume qu'avaient les personnes plus instruites, plus douées et plus favorisées à d'autres égards, de visiter les pauvres et de les assister d'un conseil ou de biens temporels, a disparu totalement ; à présent, chacun veille à ses propres affaires et laisse les autres, indépendants, prendre soin d'eux-mêmes, ou souvent aux généreuses mesures publiques de prévoyance : asiles, hôpitaux, « maisons » (ou foyers — Trad.), etc. Cela peut être favorable à certaines personnes et à certains égards, mais peut être aussi de nature à créer des difficultés à d'autres et à d'autres égards, à cause de l'inexpérience, de l'imprévoyance, du gaspillage, de l'indolence, de la faiblesse mentale et de l'infortune.

Le fait est que ni les riches ni les pauvres ne peuvent se permettre d'être égoïstement *indépendants* les uns des autres, pas plus qu'ils ne devraient sentir ou agir comme s'ils l'étaient. Le genre humain est une seule famille : Dieu « a fait d'un seul sang toutes les races (*) des hommes » (Actes 17 : 26-D). Chaque membre de la famille humaine est un *frère humain* de chaque autre être humain. Tous sont les enfants du même père, Adam, un fils de Dieu (Luc 3 : 38), à qui Dieu avait confié la charge de prendre soin de la terre et de ses richesses. Tous sont donc béné-

(*) grec *ethnos* : Réf. Strong n° 1484 (autres acceptions : nations, peuples, etc.).

ficiaires de cette clause divine, car « la terre appartient toujours à l'Eternel, et tout ce qu'elle contient ». La chute dans le péché, et son châtiment la mort qui s'est exercée par un déclin graduel physique, mental et moral, ont laissé tous les hommes plus ou moins affaiblis ; aussi chacun a besoin de l'aide et de la sympathie qu'il devrait recevoir des autres *en proportion du degré de son affaiblissement et de sa dépendance qui en résulte* sur les plans mental, moral et physique.

Si l'amour était le mobile directeur dans le cœur de tous les hommes, chacun se réjouirait de faire sa part pour le bien-être commun, et tous seraient sur un plan d'égalité quant aux besoins communs et à un certain bien-être matériel. Cela impliquerait un degré de Socialisme. Cependant, l'amour n'est pas le mobile qui gouverne les hommes, et c'est pourquoi un tel plan ne peut être appliqué maintenant. L'égoïsme est le principe qui dirige, non seulement la majeure partie de la chrétienté, mais à peu près toute la chrétienté ; il porte ses propres fruits amers qui mûrissent à présent rapidement pour la grande vendange d'Apocalypse 14 : 19, 20.

Pour faire changer maintenant la course du monde en le détournant du canal de l'égoïsme pour lui faire prendre celui de l'amour, il ne faut rien de moins que (1) soit une conversion en masse du monde, (2) soit l'intervention d'une puissance surhumaine. Même ses plus chauds partisans n'imaginent pas une telle conversion, car si la chrétienté nominale a réussi à convertir extérieurement un nombre comparativement petit des milliards de la terre, on peut, par contre, compter seulement un petit nombre de réelles conversions, celles de l'esprit égoïste du monde en celui de Christ, aimant, généreux. C'est pourquoi on peut tout aussi bien abandonner toute espérance de ce côté. Il reste la seule espérance dans l'intervention d'une puissance surhumaine, et c'est précisément un tel changement que Dieu a promis dans le Royaume

millénaire de Christ et par lui. Dieu a prévu qu'il faudrait un millier d'années pour bannir l'égoïsme et pour rétablir l'amour comme mobile directeur même des bien disposés, d'où justement la fixation de ces « temps de rétablissement » (Actes 3 : 21). En attendant, cependant, le petit nombre de personnes qui apprécient réellement et soupirent après la règle d'amour, peuvent en général discerner l'impossibilité de l'obtenir par des moyens terrestres ; les riches, en effet, n'abandonneront pas volontairement leurs avantages, et les masses ne voudraient pas produire suffisamment pour elles-mêmes si elles n'étaient pas stimulées par la nécessité ou par la convoitise, tant est inhérent chez certains le manque égoïste d'efforts, et chez d'autres le luxe égoïste, ruineux et l'imprévoyance.

POURQUOI CERTAINES CONDITIONS FAVORABLES RÉCENTES
NE PEUVENT PERSISTER

On pourrait suggérer que les riches et les pauvres ont vécu ensemble depuis six mille ans, et qu'il n'y a pas plus de danger de calamité maintenant que dans le passé ; qu'il n'y a plus de danger que les riches écrasent les pauvres et les laissent mourir de faim ni que les pauvres détruisent les riches pendant l'anarchie. Mais c'est là une erreur, car il y a, des deux côtés, un danger plus grand que jamais auparavant.

Les conditions ont bien changé pour les masses populaires depuis l'époque du servage ; non seulement les conditions matérielles, mais aussi les conditions mentales. A présent, après avoir goûté à la civilisation et à l'instruction, il faudrait des siècles d'oppression graduelle pour assujettir de nouveau les hommes à l'ordre ancien des choses où ils étaient les vassaux des seigneurs terriens. Cela ne pourrait se faire dans un siècle seul : ils aimeraient autant mourir ! Le soupçon même d'une tendance vers un tel avenir pour leurs enfants amènerait une

révolution, et c'est cette crainte qui pousse les pauvres à protester plus énergiquement que jamais auparavant.

Mais pourra-t-on demander : pourquoi devrions-nous envisager pareille tendance ? Pourquoi ne pas supposer une continuation, et même un accroissement de la prospérité générale du siècle écoulé et particulièrement des cinquante années passées ?

Nous ne pouvons supposer cela, parce que l'observation et la réflexion montrent que de telles espérances seraient déraisonnables, véritablement impossibles, pour plusieurs raisons. La prospérité du siècle actuel a été — sous la surveillance divine, Daniel 12 : 4 — le résultat direct de l'éveil mental du monde, l'imprimerie, la vapeur, l'électricité et la mécanique appliquée en étant les agents. L'éveil causa un accroissement de demandes des choses nécessaires et des choses de luxe de la part de masses croissantes. Se produisant d'une manière soudaine, l'augmentation de la demande excéda la production, d'où hausse des salaires en général. Comme l'offre devint égale et même surpassa la demande des marchés intérieurs, d'autres nations, longtemps endormies, s'éveillèrent aussi et demandèrent à acheter. Pour un temps, toutes les classes en bénéficièrent et toutes les nations civilisées devinrent soudain beaucoup plus riches aussi bien que beaucoup plus à l'aise que jamais auparavant. La fabrication des machines exigea des mouleurs, des constructeurs de machines et des charpentiers ; à leur tour ceux-ci exigèrent l'assistance de bûcherons et de briquetiers, de constructeurs de fours et de chauffeurs ; puis, lorsque les machines furent prêtes, beaucoup d'entre elles exigèrent du charbon, d'où demande accrue de houilleurs, de mécaniciens, de chauffeurs, etc. Dans le monde entier, on réclama des bateaux à vapeur et des chemins de fer ; des milliers d'hommes furent employés rapidement à les construire, à les équiper et à les faire fonctionner. Ainsi fit-on soudain appel à l'armée des travailleurs, et les

salaires augmentèrent en proportion des qualifications exigées. D'autres encore en bénéficièrent indirectement aussi bien que ceux qui étaient employés directement, car les hommes étant mieux payés, mangèrent mieux, se vêtirent mieux et habitèrent de meilleures maisons, plus confortablement meublées. Non seulement le fermier fut obligé de payer davantage ceux qu'il employait, mais lui-même reçut proportionnellement davantage pour ce qu'il vendait. Ainsi en fut-il dans toutes les branches de l'industrie. De même les tanneurs, les cordonniers, les bonnetiers, les horlogers, les bijoutiers, etc., en bénéficièrent également parce que plus les masses ouvrières étaient mieux payées, et plus elles pouvaient dépenser tant pour les choses nécessaires que pour les objets de luxe. Ceux qui, autrefois, allaient pieds-nus, achetèrent des chaussures ; ceux qui, autrefois allaient sans bas, commencèrent à trouver que des bas étaient nécessaires, et c'est ainsi que toutes les branches du commerce prospérèrent. Comme toutes ces demandes affluèrent subitement, une prospérité générale et rapide était inévitable.

La demande a stimulé l'invention, laquelle n'a cessé de dresser plan après plan en vue d'économiser de la main-d'œuvre dans l'usine, au foyer, dans la ferme, partout, si bien que maintenant, il est difficile pour quelqu'un de gagner sa vie sans l'aide de machines modernes. Toutes ces conditions, combinées au commerce avec des nations extérieures qui se sont éveillées d'une manière analogue, mais plus tard, ont continué à *maintenir une situation prospère* pour les classes laborieuses, tout en enrichissant d'une façon fabuleuse, les commerçants et les industriels de la chrétienté.

Maintenant pourtant, nous sommes *près* des derniers jours de prospérité. Déjà, dans de nombreuses branches, l'offre du monde dépasse la demande, ou plutôt dépasse la *capacité pécuniaire* de satisfaire ses désirs. La Chine, l'Inde et le Japon, après avoir été d'excellents clients pour

les fabriques d'Europe et des Etats-Unis, utilisent maintenant, d'une manière générale, leur propre main-d'œuvre (à six ou douze « cents » (*) par jour) pour copier ce qu'ils ont déjà acheté ; en conséquence, à partir de maintenant, ils achèteront proportionnellement de moins en moins. Les pays d'Amérique du Sud se sont lancés dans les affaires plus vite que ne leur autorisait leur intelligence, et quelques-uns d'entre eux ont déjà fait banqueroute ; maintenant, ils doivent économiser jusqu'à ce qu'ils soient dans une meilleure condition financière.

Il est donc évident qu'une crise s'approche, crise qui aurait atteint son point culminant plus tôt que celle d'Europe, n'eût été la prospérité sans précédent de la Grande République, sous la protection d'un tarif douanier ; cette prospérité a attiré ici l'investissement de millions du capital européen, en même temps que des millions d'immigrants européens venus pour participer aux bienfaits de cette prospérité ; incidemment, elle a produit aussi de gigantesques sociétés et trusts qui maintenant, menacent le bien-être public.

La prospérité générale et des salaires élevés vinrent également en Europe. Non seulement la classe des travailleurs en Europe a été soulagée, mais des guerres ont également diminué la pression de la concurrence sur le marché du travail en tuant un million d'hommes dans leur prime jeunesse, et par une destruction de biens et une interruption générale du travail. Depuis vingt-cinq ans, le maintien toujours croissant des armées soulage l'Europe d'autres millions d'hommes pour le service militaire, lesquels, autrement seraient des concurrents ; en outre, remarquez le nombre considérable de ceux qui sont employés à préparer des armements militaires, des canons, des navires de guerre, etc.

Si, malgré toutes ces conditions si favorables à la pros-

(*) 1 « cent » = 1/100 de dollar — Trad.

périté et à la demande de main-d'œuvre à salaires élevés, nous trouvons à présent que le point culminant a été atteint, et que les salaires ont plutôt une tendance à baisser, nous sommes justifiés à affirmer, d'un point de vue humain, aussi bien que du point de vue de la révélation de Dieu, qu'une crise s'approche — *la* crise de l'histoire de ce monde.

Il convient de noter également que, tandis que les salaires ont, dans les récentes années accusé une élévation sans précédent, le coût de la vie a augmenté davantage encore, exerçant ainsi une influence compensatrice. Quel sera le résultat ? et combien de temps l'attendrons-nous ?

L'écroulement aura lieu rapidement et violemment. Tout comme le marin qui a atteint péniblement le sommet du mât peut tomber soudainement, tout comme une grosse pièce de machine soulevée lentement par des engrenages et des poulies retombera, si la prise est lâchée, en écrasant et en démolissant, bien plus que si on ne l'avait jamais soulevée, ainsi l'humanité, élevée à un niveau jamais atteint, par les engrenages et les leviers de l'invention et du progrès, et aussi par la poulie et le treuil de l'instruction et de la connaissance générales, a atteint un point où (à cause de l'égoïsme) ces moyens ne peuvent l'élever davantage, un point où quelque chose est en train de céder. Elle s'accrochera et s'affermira pour un temps (quelques années) sur un plan inférieur, avant que les engrenages et les leviers qui ne peuvent aller plus loin ne cassent sous la tension, et l'écroulement final en résultera.

Quand, pour la première fois, on introduisit les machines, on craignit les résultats de la concurrence avec le travail et les capacités de l'homme, mais les facteurs contraires auxquels on a déjà fait allusion (l'éveil général, dans la chrétienté et en dehors, la fabrication des machines, les guerres, les armées, etc.) ont jusqu'à présent plus que compensé la tendance naturelle, au point que beaucoup

de gens ont conclu que cette affaire s'accomplit contrairement à la raison, et que les machines qui économisent la main-d'œuvre, ne sont pas en lutte avec le travail humain. Mais il n'en est rien : le monde est toujours soumis à la loi de l'offre et de la demande ; la loi agit d'une manière sûre, que n'importe quel esprit raisonnable peut comprendre. La demande de main-d'œuvre et de capacité humaine ne fut augmentée que temporairement afin de préparer la production encore plus abondante de machines destinées à remplacer la main-d'œuvre ; ensuite, le point culminant étant atteint, la réaction ne peut être autrement que soudaine, écrasant ceux sur lesquels tombe le fardeau déplacé.

Supposez que la civilisation ait augmenté les *demandes* du monde *cinq* fois ce qu'elles étaient il y a cinquante ans (et il est certain que cette estimation doit être considérée comme très libérale), qu'en est-il de la production ? Tous seront d'accord que l'invention et le machinisme ont augmenté la *production* plus de DIX fois ce qu'elle était il y a cinquante ans. Même un homme au mental aveugle peut discerner qu'aussitôt atteint le nombre suffisant de machines construites pour *satisfaire* les *demandes*, désormais il y aura une course, une compétition entre l'homme et la machine, parce qu'il n'y aura pas assez de travail pour tous, même si d'autres hommes ou d'autres machines venaient s'ajouter. Cependant, il y a toujours plus de compétition ; la population du monde s'accroît rapidement, et la machine dirigée avec toujours plus de capacité, crée chaque jour davantage et de meilleures machines. Qui ne peut voir que, dans l'actuelle organisation égoïste, aussitôt que la *production* excédera la *demande* (aussitôt que nous aurons de la surproduction) la course entre les hommes et la machine doit être brève et très désavantageuse aux hommes. Les machines en général sont des *esclaves* en fer, en acier et en bois, animés par la vapeur, l'électricité, etc. Elles peuvent faire, non seulement plus

de travail, mais un travail meilleur que ne peuvent en faire les hommes. Ces esclaves n'ont aucune intelligence à cultiver, aucune disposition perverse à dominer ; ils n'ont pas à penser à des femmes et à des familles ni à pourvoir à leurs besoins ; ils n'ont pas d'ambition ; ils ne forment pas d'associations, n'envoient pas de délégués pour s'ingérer dans l'administration de l'affaire pas plus qu'ils ne font grève ; ils sont prêts à faire des heures supplémentaires sans se plaindre sérieusement ou sans demander des primes. Comme esclaves, les machines sont donc bien plus désirables que des esclaves noirs ou blancs, et en conséquence, on se passe autant que possible de la main-d'œuvre et de ses capacités ; c'est pourquoi les propriétaires de ces machines-esclaves sont bien aise que, sous les lois actuelles et les usages, leurs prochains soient libres et indépendants, car eux-mêmes sont ainsi déchargés de la responsabilité et de la protection à leur égard que leur asservissement aurait rendu nécessaires.

Les ouvriers du monde ne sont pas aveugles. Ils voient, confusément au moins, où doit conduire le présent ordre de choses de l'égoïsme ; ils doivent d'ailleurs admettre qu'eux-mêmes ont contribué à son développement, et que c'est dans ce même ordre de choses qu'eux-mêmes, aussi bien que tous les autres, ils continuent à agir. Ils ne discernent pas encore clairement la servitude inévitable et abjecte à laquelle, si on ne la détourne pas, cet ordre de choses les conduira sûrement et rapidement. Ils comprennent bien pourtant que la concurrence parmi eux pour être les serviteurs des machines-esclaves (comme machinistes, mécaniciens, chauffeurs, etc.) devient chaque année de plus en plus âpre.

LA MACHINE EST UN FACTEUR DANS LA PRÉPARATION DU « FEU ».
CES DERNIÈRES ANNÉES NE SONT QU'UN AVANT-GOÛT
DE CE QUI DOIT ARRIVER

Nous citons certaines personnes qui se sont éveillées

et qui se rendent compte des possibilités de l'avenir. Un écrivain inconnu déclare :

« La splendeur des anciennes démocraties des villes grecques, brillant comme des points de lumière sur le sombre arrière-plan de la barbarie environnante, a été une source de disputes parmi les avocats modernes des différentes formes de gouvernement. Les adversaires du gouvernement par le peuple ont maintenu l'affirmation que les villes anciennes n'étaient pas du tout de vraies démocraties, mais des aristocraties, puisqu'elles reposaient sur le travail des esclaves, ce qui donnait aux seuls citoyens libres le loisir de s'adonner à la politique. Selon ces penseurs, il doit y avoir une classe inférieure pour faire les corvées de la communauté, et une politique qui accorde aux ouvriers ordinaires une part au gouvernement est une politique qui ne peut durer.

« Ce raisonnement spécieux reçut une réplique ingénieuse de M. Charles H. Loring dans son discours présidentiel qu'il fit devant la Société américaine des Ingénieurs techniciens, en 1892. Il admit que la civilisation moderne avait tous les avantages de l'antique esclavage sans sa cruauté. « La honte de la civilisation ancienne », dit-il « était qu'elle manquait absolument d'humanité. La justice, la bienveillance et la miséricorde n'avaient que peu de puissance ; la force, la tromperie et la cruauté les supplantaient. On ne pouvait d'ailleurs attendre rien de meilleur d'une organisation basée sur le pire système d'esclavage qui ait jamais choqué la sensibilité de l'homme. Aussi longtemps que l'esclavage humain fut à l'origine de la civilisation et son soutien, celle-ci devait être brutale, car un cours d'eau ne peut pas s'élever plus haut que sa source. Une telle civilisation, après une élévation rapide devait décliner, et l'histoire, bien que d'une manière imprécise, montre sa chute dans une barbarie aussi sombre que celle dont elle était issue ».

« La civilisation moderne a également à sa base un travailleur esclave, mais qui diffère largement de son antique prédécesseur. Il n'a pas de nerfs et ne connaît pas la fatigue. Il n'y a aucune pause dans son travail, et il accomplit, dans un faible espace, davantage que le labeur de nations d'esclaves humains. Non seulement il est considérablement plus fort, mais aussi meilleur marché qu'eux. Il peut travailler sans arrêt, et s'occupe de toutes choses ; on peut aussi bien s'en servir pour la chose la

plus délicate que pour la chose la plus grossière. Il produit toutes choses en abondance telle, que l'homme, déchargé de la plus grande partie de sa besogne servile, se rend compte pour la première fois de son titre de Seigneur de la Création. Les produits de tous les grands arts de notre civilisation, l'emploi de moyens de transport bon marché et rapide sur terre et sur l'eau, la presse, les instruments de paix et de guerre, l'acquisition du savoir de tous genres sont à la portée de tous grâce au travail de l'esclave obéissant, que nous appelons la machine à vapeur ».

« Il est exactement vrai que la machine moderne est un esclave à la puissance productive des centaines de fois supérieure à celle des esclaves humains de l'antiquité, et par conséquent que nous avons à présent le fondement matériel pour une civilisation dans laquelle la population entière constituerait une classe de loisir, correspondant aux citoyens libres d'Athènes ; en vérité, cette classe ne serait pas libre de dissiper son temps dans l'indolence, mais elle serait déchargée des corvées les plus pénibles et serait capable de pourvoir elle-même à ses besoins de bien-être sans recourir désormais à plus de travail manuel qui ne soit compatible avec une bonne santé, une culture mentale et un divertissement raisonnable. Dans la seule Grande-Bretagne, on estime que la vapeur fait le travail de 156 millions d'hommes, nombre qui est au moins cinq fois celui des hommes qu'il y avait dans le monde entier civilisé de l'antiquité, en comptant ensemble les esclaves et les hommes libres. Aux Etats-Unis, la vapeur fait le travail de 230 millions d'hommes, représentant presque toute la population actuelle du globe, et nous sommes en train d'équiper des chutes d'eau avec des moteurs électriques à une allure qui semble vraisemblablement devoir estomper même cette masse numérique d'hommes.

« Malheureusement, si nous avons un fondement matériel pour une civilisation de bien-être, de loisir et d'intelligence universellement répandue, nous n'avons pas encore appris comment en tirer profit. Nous faisons des progrès, mais nous avons encore des citoyens qui s'estiment heureux s'ils peuvent trouver l'occasion de passer tout leur temps à faire un travail épuisant ; ce sont des citoyens qui, selon notre conception politique, sont les égaux de n'importe quels autres hommes pour décider de la politique du gouvernement, mais qui n'ont aucune

occasion d'acquérir des idées sur aucun autre sujet, que celui de la perspective des prochains repas.

« La science physique nous a donné les moyens d'édifier la plus grande, la plus splendide, la plus heureuse et la plus durable civilisation dont l'histoire ait jamais eu connaissance. Il reste à la science sociale le soin de nous enseigner comment employer ces matériaux. Chaque expérience faite dans cette direction, qu'elle soit un succès ou un échec, est précieuse. En chimie, chaque découverte nécessite un millier d'expériences infructueuses. Si Kaveah et Altruria ont échoué, nous sommes néanmoins reconnaissants à leurs inventeurs de nous aider par leur échec à en prendre note et à éviter de commettre des erreurs analogues dans la marche du progrès humain ».

Un journal de la branche commerciale du charbon, *The Black Diamond*, dit :

« Nous n'avons qu'à jeter un regard sur la rapidité de transport et de communication que la houille a développée pour apprécier le fait qu'elle nous a vraiment assuré une position sans l'aide de laquelle il est difficile de saisir comment le commerce moderne pourrait être dirigé maintenant. Un seul point à propos de *l'extraction mécanique* de la houille, et qui est un sujet d'une sérieuse importance, est que l'on peut compter sur la machine pour fournir un travail soutenu. Les perspectives de grèves sont donc grandement diminuées, et c'est un fait à noter que partout où une grève survient maintenant, elle est souvent suivie d'une extension de l'emploi de la machine dans un nouveau domaine. L'application accrue des méthodes mécaniques de tous les côtés aligne graduellement les rapports entre des affaires analogues sur une base de règlement qui continuera à converger vers un point tel que des grèves puissent devenir presque impossibles.

« L'électricité est encore dans sa première enfance, mais là où elle s'est un jour installée, il apparaît que c'est d'une manière permanente ; les mineurs de « diamants noirs » se trouveront bientôt devant le fait implacable que là où ils n'ont pas été chassés par la main-d'œuvre européenne à bon marché, ils ont à se mesurer avec un ennemi plus invincible, et que, dans quelques années, là où des milliers sont occupés dans la mine, des centaines feront la même somme de travail grâce aux machines d'extraction électriques. »

The Olyphant Gazette dit :

« La prodigieuse marche de la science et les innombrables inventions de cet âge inventif, chassent rapidement le travailleur manuel d'une foule d'industries, et des milliers d'ouvriers qui, il y a quelques années, trouvaient un emploi rémunérateur, cherchent maintenant en vain à faire quelque chose. Là où des centaines d'hommes étaient occupés dans une usine ou dans une manufacture, à présent une vingtaine d'hommes feront une plus grande somme de travail, aidés par un moyen mécanique, La linotype a jeté sur le pavé des milliers d'imprimeurs, et il en est ainsi dans les divers métiers manuels, la machine fait le travail d'une manière plus rapide, avec moins de frais et d'une façon plus satisfaisante qu'avec le travail à la main.

« Quelles sont les perspectives ? Dans quelques années, l'extraction de l'anhracite se fera en grande partie par des machines électriques ; l'homme et le mulet, dans la mine, ne seront plus que les accessoires d'un système électrique où la force motrice qui doit se substituer à la main-d'œuvre est en jeu.

Un autre auteur fait remarquer les faits suivants :

« Un homme et deux jeunes aides peuvent faire le travail qui exigeait 1 100 tisserands il n'y a que quelques années.

« Un seul homme fait maintenant le travail de cinquante tisserands au temps de son grand-père.

« Les machines à imprimer les étoffes de coton ne demandent qu'un ouvrier là où il en fallait cinq cents.

« Une machine dirigée par un seul homme fait autant de fers à cheval en un jour que 500 hommes dans le même laps de temps.

« Dans les scieries, 499 ouvriers sur 500 ont été renvoyés depuis l'introduction des machines modernes.

« Une machine à fabriquer des clous fait le travail de 1 100 ouvriers.

« Dans les fabriques de papier, 95 % de la main-d'œuvre a été supprimée.

« Dans les poteries, un seul ouvrier peut maintenant faire le travail de 1 000 ouvriers avant l'emploi des machines.

« Pour charger et décharger des bateaux, avec les appa-

reils modernes, un seul homme peut actuellement faire le travail exécuté autrefois par 2 000 hommes.

« Un horloger expert peut fabriquer 250 à 300 montres par année à l'aide de machines ; 85 % du travail manuel d'autrefois sont ainsi supprimés. »

Le *Pittsburg Post* notant, il y a des années, le remarquable progrès dans la fabrication du fer par des hauts fourneaux perfectionnés, dit :

« Il y a vingt ans, en 1876, la production du fer en gueuse était, aux Etats-Unis, de 2 093 236 « tons » [1 « ton » = 907,20 kg — Trad.]. En 1895, la production de fer en gueuse fut, dans le County d'Allegheny, de 2 054 585 tons. En 1885, la production totale du pays était de 4 144 000 tons, tandis qu'en 1895 nous étions en tête de la production mondiale avec 9 446 000 tons. »

Les Canadiens remarquent les mêmes conditions et les mêmes effets. *The Montreal Times* dit :

« Avec les meilleures machines d'aujourd'hui, un seul homme peut produire des vêtements de coton pour 250 personnes. Un seul homme peut produire du tissu de laine pour 300 personnes. Un seul homme peut produire des chaussures et des souliers pour 1 000 personnes. Un seul homme peut produire du pain pour 200 personnes. Et pourtant des milliers de personnes ne peuvent se procurer des vêtements de coton, de laine, des chaussures ou des souliers ou du pain. Il doit y avoir quelque raison à un tel état de choses. Il doit y avoir quelque remède à cet honteux état d'anarchie dans lequel nous sommes. Alors, quel est ce remède ? »

Le *Topeka State Journal* dit :

« Le Prof. Hertzka, économiste et homme d'Etat autrichien, a découvert que pour faire fournir par les diverses branches de l'industrie toutes les choses nécessaires à la vie de 22 000 000 d'Autrichiens, grâce aux méthodes et aux machines modernes, il ne faudrait que le travail de 615 000 hommes occupés pendant le nombre habituel d'heures. Pour leur fournir à tous les objets de luxe, il ne faudrait que 315 000 ouvriers de plus. Il calcule en outre que la population ouvrière actuelle de l'Autriche, comprenant toutes les femmes et tous les hommes âgés de 16 à 50 ans, s'élève en chiffres ronds à 5 000 000. Il fut de plus amené par ses calculs à affirmer que ce nombre d'ouvriers, tous employés et pourvus de machines et de

méthodes modernes, pourrait fournir les choses nécessaires et les choses de luxe à toute la population en travaillant trente-sept jours par an, avec le même nombre d'heures que maintenant. S'ils choisissaient de travailler 300 jours par an, ils n'auraient à le faire qu'une heure et vingt minutes par jour.

« Les chiffres du Prof. Hertzka concernant l'Autriche, s'ils sont exacts, sont applicables à peu de chose près, à tous les autres pays, sans excepter les Etats-Unis. Il y a, en Californie, une moissonneuse à vapeur en service, qui fauche et lie une récolte sur quatre-vingt-dix acres [1 « acre » = 40,4672 a — Trad.] par jour, sous la surveillance de trois hommes. Avec des socs multiples attachés derrière, l'appareil à vapeur de cette machine peut labourer quatre-vingt-huit acres par jour. A Brooklyn, un boulanger emploie 350 hommes et produit 70 000 pains par jour, soit à raison de 200 pains par homme employé. En fabriquant des souliers avec la machine Mc Kay, un seul homme peut en produire 300 paires dans le même temps qu'il en ferait cinq paires à la main. Dans une fabrique de matériel agricole, 500 hommes font maintenant le travail de 2 500.

« Avant 1879, il fallait dix-sept hommes habiles pour produire 500 douzaines de balais par semaine. Maintenant, neuf hommes peuvent produire 1 200 douzaines dans le même temps. Un seul homme peut, par jour, fabriquer et achever 2 500 boîtes de fer-blanc contenant chacune 1 kg environ. A New York, une fabrique d'horlogerie peut produire plus de 1 400 montres par jour, 511 000 par an, soit à la cadence de deux ou trois montres par minute. Dans l'industrie des vêtements sur mesures, un seul homme peut, à l'aide de l'électricité, couper 500 vêtements par jour. Dans les aciéries de Carnegie, avec l'aide de l'électricité, huit hommes font le travail de trois cents. Une seule machine à faire des allumettes, servie par un garçon, peut couper 10 000 000 de bûchettes par jour. La plus récente machine à tisser peut fonctionner sans surveillance pendant toute l'heure du dîner, et une heure et demie après la fermeture de l'usine, tisse automatiquement.

« Nous présentons ici le problème du temps actuel qui attend une solution : comment unir nos forces et nos besoins de telle manière qu'il n'y ait pas de perte d'énergie et que personne ne manque de quelque chose ? Si ce problème est bien résolu, il est clair qu'il n'est pas besoin

de fatiguer, de surmener les gens ; plus de pauvreté, plus de famine, plus de privation, plus de vagabonds. Des solutions sans nombre ont été suggérées, mais jusqu'à présent, aucune ne semble applicable sans causer à quelqu'un quelque injustice, réelle ou apparente. L'homme qui apportera au peuple la lumière sur ce sujet sera le plus grand héros et le plus grand bienfaiteur de sa race que le monde ait jamais connu. »

LA CONCURRENCE DU TRAVAIL FÉMININ, UN FACTEUR SÉRIEUX

Il est bon aussi de considérer la concurrence féminine. En 1880, selon le recensement aux Etats-Unis, 2 477 157 femmes étaient engagées dans un travail rétribué. En 1890, les statistiques accusèrent le nombre de 3 914 711, soit une augmentation de plus de cinquante pour cent. Des femmes en grand nombre avaient littéralement envahi le domaine de la comptabilité, de la machine à écrire et de la sténographie. Le recensement de 1880 accusait le nombre de 11 756 femmes employées ainsi, celui de 1890 en accusait 168 374. On peut à coup sûr dire que, maintenant (1912), le nombre total des femmes engagées dans un travail rétribué, s'élève à plus de dix millions. Et maintenant, voici qu'elles aussi sont chassées par la machine. Par exemple, à Pittsburg, un établissement de torréfaction de café a installé deux machines empaqueteuses récentes surveillées par quatre femmes, ce qui a amené le renvoi de cinquante-six autres femmes.

Ainsi, chaque jour, la concurrence devient plus intense, et chaque invention de valeur ne fait qu'ajouter à la difficulté. Des hommes et des femmes sont vraiment déchargés de besogne pénible, mais qui les soutiendra, eux et leurs familles, pendant leur chômage ?

CONCEPTIONS ET MÉTHODES, RAISONNABLES ET DÉRAISONNABLES, DE LA CLASSE OUVRIÈRE

Tout indique — nous ne pouvons que le confesser — qu'il y a un plus grand besoin de travail pour une armée

plus grande encore de chômeurs, et en conséquence, des salaires plus bas et encore plus bas. Pour empêcher cela, des syndicats ouvriers ont été formés ; ils ont sûrement aidé quelque peu le maintien de la dignité, du salaire et de la respectabilité de la classe ouvrière ; ils en ont préservé beaucoup de la puissance d'écrasement des accapareurs. Mais ils ont eu leurs mauvais aussi bien que leurs bons effets. Ils ont amené les hommes à se confier en eux-mêmes et en leurs Syndicats pour recevoir conseil et assistance touchant ce dilemme, au lieu de s'attendre à Dieu et de chercher dans sa Parole à apprendre quelle est sa voie, afin qu'ils puissent y marcher et ne pas trébucher. S'ils avaient suivi cette dernière ligne de conduite, l'Eternel leur aurait donné, comme à ses enfants, « l'esprit de sobre bon sens », et les aurait guidés de son conseil. Mais tel n'a pas été le résultat, plutôt le contraire : ils n'ont confiance ni en Dieu ni en leur prochain ; leur mécontentement et leur agitation, l'irritation et l'égoïsme se sont intensifiés. Les syndicats ont cultivé le sentiment d'indépendance égoïste et de vantardise ; ils ont rendu les ouvriers plus arbitraires et fait détacher d'eux la sympathie des hommes bien disposés et bienveillants parmi les employeurs ; ceux-ci sont arrivés rapidement à la conclusion qu'il est inutile d'essayer d'avoir des rapports conciliants avec les Syndicats, et que les ouvriers doivent apprendre par une dure expérience à être moins arbitraires.

Les ouvriers ont raison quand ils déclarent que les bénédictions et les inventions actuelles, à l'aurore du matin millénaire, devraient être utilisées au bénéfice de toute l'humanité et non pas seulement au profit de ceux dont la cupidité, le discernement pénétrant, la prévoyance et la position privilégiée ont permis de s'assurer pour eux-mêmes et pour leurs enfants la propriété des machines et les terrains, ainsi que la richesse supplémentaire de leurs revenus quotidiens. Les ouvriers pensent que 'ces

heureux ne devraient pas garder égoïstement pour eux seuls tout ce qu'ils peuvent acquérir, mais qu'ils devraient partager généreusement tous ces avantages avec eux ; selon eux, ils devraient le faire, non à titre de *don*, mais comme un *dû* ; que des riches devraient suivre non la *loi de la concurrence égoïste*, mais la *loi divine de l'amour pour le prochain*. Ils appuient leurs revendications sur les enseignements du Seigneur Jésus et citent fréquemment ses préceptes.

Les ouvriers paraissent cependant oublier qu'ils demandent aux gens fortunés de se conformer à la loi d'amour à l'égard des moins fortunés qui, eux, désirent toujours vivre selon la loi de l'égoïsme. Est-il raisonnable de demander aux autres ce qu'ils ne désirent pas eux-mêmes leur accorder ? Et quelque désirable et recommandable que cela puisse être, est-ce sage de l'espérer ? Sûrement pas. Ceux-là mêmes qui réclament à grands cris que ceux qui sont plus fortunés qu'eux devraient partager avec eux, sont tout à fait peu disposés à partager ce dont ils disposent avec d'autres moins fortunés qu'eux-mêmes.

Un autre résultat de la loi de l'égoïsme dans les affaires humaines est qu'une majorité du nombre, comparative-ment petit, des hommes qui ont un bon jugement, est absorbée par les grandes entreprises commerciales, les trusts, etc., d'aujourd'hui, tandis que ceux qui donnent des conseils aux syndicats ouvriers sont souvent des hommes de jugement ordinaire ou médiocre. D'ailleurs, il est peu probable qu'un bon conseil, un avis sage, soit accepté quand on l'offre. Les ouvriers ont appris à être soupçonneux, et beaucoup d'entre eux maintenant présument que ceux qui présentent un avis sensé sont des espions et des émissaires du parti des employeurs. La *majorité* d'entre eux sont déraisonnables et ne sont soumis qu'aux rusés qui flattent les lubies des plus ignorants afin d'être leurs conducteurs confortablement payés.

Que ce soit du fait de l'ignorance ou d'un mauvais

jugement, une bonne moitié des conseils donnés et suivis se sont prouvés mauvais, peu sages, et défavorables pour ceux qui auraient dû en bénéficier. Nul doute que la difficulté vient en grande partie de ce que, se reposant sur le bras de la force humaine, les ouvriers négligent la sagesse d'en haut qui est « premièrement pure, ensuite paisible, modérée, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité, sans hypocrisie ». C'est pourquoi ils n'ont pas « l'esprit [disposition] de *sobre bon sens* » pour les guider. — Jacq. 3 : 17 ; 2 Tim. 1 : 7.

Ils s'imaginent que, par des syndicats, des boycottages, etc., ils peuvent maintenir dans quelques branches le salaire du travail au double et au triple de celui qui est payé pour d'autres genres de travaux. Ils oublient d'observer que dans les nouvelles conditions de la mécanique, il ne faut plus, comme autrefois, des années pour apprendre un métier ; que, par l'instruction générale donnée à l'école primaire et par les revues, des milliers peuvent apprendre rapidement à faire ce que peu comprenaient autrefois ; ils oublient d'observer que le surplus de main-d'œuvre, en faisant s'effondrer les prix dans un commerce ou dans une industrie, fera entrer ce surplus en compétition pour obtenir un emploi plus facile ou plus rémunérateur dans d'autres directions, et cela, finalement, d'une manière irrésistible par la pression du nombre. Les hommes ne refuseront pas sous peine d'avoir faim et de voir leur famille également affamée, d'accepter pour un ou deux dollars par jour une situation qui est payée maintenant à un autre trois ou quatre dollars.

Aussi longtemps que les conditions sont *favorables* — la main-d'œuvre produisant moins que la demande ou la demande de marchandises étant supérieure à la production — les Syndicats ouvriers peuvent accomplir et accomplissent un bien considérable pour leurs membres, en maintenant de bons salaires, un travail à des heures favorables et dans des conditions saines. Mais, sur ce

sujet, c'est une erreur de juger l'avenir en se basant sur le passé, et de compter sur les Syndicats pour contrecarrer la loi de l'offre et de la demande. Que le travailleur considère sa seule espérance, l'Eternel, et qu'il ne s'appuie pas sur le bras de chair.

LA LOI DE L'OFFRE ET DE LA DEMANDE
REPOSE INEXORABLEMENT SUR TOUS LES HUMAINS

La base sur laquelle reposent actuellement les affaires, pour les petits et pour les grands, pour les riches et pour les pauvres, est comme nous l'avons vu, dépourvue de tout sentiment d'amour ; elle est oppressive, égoïste. Les produits manufacturés sont vendus par les fabricants et les marchands au prix le plus élevé qu'ils peuvent en tirer ; d'autre part, ils sont achetés par le public au prix le plus bas que ce dernier peut se les procurer. La question de valeur réelle de la marchandise est même rarement prise en considération, sauf d'un point de vue égoïste. Les céréales et les produits de la ferme sont vendus par le fermier au plus haut prix possible, et sont achetés par les consommateurs au plus bas prix possible. La main-d'œuvre et le savoir-faire, également, se font payer au prix le plus élevé possible de la part de leurs possesseurs, et sont rétribués au prix le plus bas possible par les fermiers, les négociants et les fabricants selon leurs besoins.

Le fonctionnement et l'application de cette « loi de l'offre et de la demande » sont absolus : personne ne peut les modifier ; personne ne peut les ignorer entièrement et vivre dans les conditions sociales présentes. Supposez, par exemple, qu'un fermier dise : « Je mets au défi cette loi qui gouverne maintenant le monde. Le prix du froment est de soixante « cents » le boisseau [1 « cent » = 1 centième de dollar ; 1 boisseau = 35,23 l environ — Trad.], mais il devrait être de un dollar le boisseau afin de rétribuer convenablement mon travail personnel et la

main-d'œuvre que j'emploie ; je ne vendrai donc pas mon froment au-dessous d'un dollar le boisseau ». Quel serait le résultat ? Son froment pourrirait, sa famille n'aurait pas d'argent pour se vêtir, ses ouvriers seraient privés de leur salaire à cause de sa lubie, et l'homme à qui il a emprunté de l'argent s'impatientserait de ne pas se voir rembourser et lui ferait vendre sa ferme, et son froment, et tous ses biens, pour couvrir la dette.

Ou bien, considérez l'exemple d'un autre point de vue. Supposez que le fermier dise : « Actuellement, je paie mes ouvriers de ferme trente dollars par mois, mais j'apprends que dans une ville voisine, des ouvriers qui ne font pas un travail plus pénible et qui font même moins d'heures, sont payés de cinquante à cent dollars par mois. Je suis décidé, à partir de maintenant, à avoir des journées de travail de huit heures, et de donner des salaires mensuels de soixante dollars toute l'année. » Que résulterait-il d'une pareille tentative de défier la loi de l'offre et de la demande ? Il se trouverait probablement sous peu dans les dettes. Bien sûr, ce serait possible si tous les fermiers des Etats-Unis payaient les mêmes salaires, et si tous vendaient à juste prix ; mais à la fin de la saison, les silos seraient pleins de blé, car l'Europe achèterait ailleurs. Et puis après ? Eh bien, la nouvelle serait télégraphiée à l'Inde, à la Russie et à l'Amérique du Sud, et les producteurs de blé là-bas enverraient ici par mer leurs cargaisons de blé, rompraient ce qu'on appellerait l'Union des Fermiers, et fourniraient aux pauvres du pain à bon marché. Evidemment, un tel arrangement, s'il pouvait avoir lieu, ne pourrait guère durer plus d'une année.

Cette même loi du présent ordre social des choses — la loi de l'offre et de la demande — régit également toutes les autres productions du travail ou de la capacité de l'homme, variant selon les circonstances.

Dans cette grande République, les conditions ont été favorables à une demande considérable, à des salaires

élevés et à de gros bénéfices, en raison des tarifs douaniers protecteurs contre la concurrence européenne ; la tendance a été l'entrée ici de capitaux européens pour être investis à cause de meilleurs profits, et la main-d'œuvre et le savoir-faire des étrangers sont également arrivés ici parce qu'ils pouvaient être mieux rétribués que chez eux. Tout cela n'était que la conséquence de la loi de l'offre et de la demande. Les millions qui ont été placés dans l'industrie et dans les chemins de fer, dans des immeubles de rapport et dans les produits courants de première nécessité, tous ces capitaux ont depuis des années fait des Etats-Unis le pays du monde le plus remarquable pour sa prospérité. Toutefois, le point culminant de cette prospérité est passé, et nous sommes sur la pente descendante. Rien ne peut l'empêcher, sauf s'il y avait dans d'autres nations civilisées la guerre ou d'autres calamités qui, pour un temps, passeraient les affaires du monde aux nations en paix. La guerre entre la Chine et le Japon a soulagé légèrement la tension, non seulement à cause des armes et des munitions achetées par les belligérants, mais également à cause des indemnités payées par la Chine au Japon lequel, à son tour, dépensa cet argent à l'achat de navires de guerre construits dans divers pays, en particulier en Grande-Bretagne. De plus, se rendant compte que le Japon est maintenant une « puissance maritime », les gouvernements européens et les Etats-Unis ont été amenés à augmenter leur équipement naval. Rien ne pouvait être plus à courte vue que le meeting monstre récent que tinrent les travailleurs à New York pour protester contre les dépenses supplémentaires pour la défense navale et côtière des Etats-Unis. Ils devraient discerner que de telles dépenses aident à maintenir le plein emploi. Bien que nous soyons opposés à la guerre, nous n'en sommes pas moins opposés à ce que des hommes meurent de faim, faute d'emploi et nous prendrions le risque d'augmenter le danger de guerre. Laissez convertir les

dettes du monde en bons (du trésor). Ils vaudront exactement ce que vaudront l'or et l'argent dans le grand temps de détresse qui approche. — Ezéchiel 7 : 19 ; Soph. 1 : 18.

Beaucoup de gens se rendent compte que la concurrence est le danger ; en conséquence, le « Projet de loi concernant l'exclusion des Chinois » a été voté, non seulement pour arrêter l'immigration des millions de Chinois, mais pour prendre des mesures en vue d'expulser de ce pays tous ceux qui ne deviennent pas des citoyens. Pour arrêter l'immigration en provenance de l'Europe, une loi fut votée interdisant le débarquement d'immigrants ne sachant pas lire une langue, etc. Beaucoup discernent que sous la loi de l'offre et de la demande, la main-d'œuvre sera bientôt au même niveau dans le monde entier ; aussi désirent-ils empêcher autant que possible, et aussi longtemps que possible, la dépréciation de la main-d'œuvre aux Etats-Unis au niveau soit de la main-d'œuvre en Europe, soit de la main-d'œuvre en Asie.

D'autres cherchent un remède sous forme de loi : il serait décidé que les fabricants paieront des salaires élevés et vendront leurs produits avec un faible bénéfice marginal. Ceux-là oublient que si le Capital ne rapporte pas ici, il s'en ira ailleurs pour construire, employer et fabriquer, là où les conditions sont favorables, où les salaires sont moins élevés ou les prix plus avantageux.

Cependant, la perspective du proche avenir dans les conditions présentes apparaît plus sombre encore, lorsque nous prenons une vue plus large encore du sujet. La loi de l'offre et de la demande régit le capital aussi bien que le travail. Le Capital est aussi vigilant que le Travail pour chercher un emploi avantageux. Lui aussi se tient informé et il est sollicité çà et là à travers le monde. Mais le Capital et le Travail suivent des routes opposées et sont dirigés par des conditions opposées. Le Travail, habile, cherche les localités où les salaires sont les plus élevés ; le Capital cherche les régions où les salaires sont

les plus bas, afin de pouvoir ainsi retirer les plus grands profits.

Les machines ont bien servi le Capital et continuent à le servir avec fidélité, mais au fur et à mesure que le Capital s'accroît et que les machines se multiplient, il s'ensuit une « surproduction » ; autrement dit, on produit plus qu'on ne peut vendre avec bénéfice ; et la concurrence, des prix plus bas et de moins gros bénéfices, en résulte. Tout cela aboutit à des unions qu'on appelle des « trusts », pour le maintien des prix et des profits, mais il est douteux qu'on puisse longtemps maintenir ces prix et ces profits, sauf en ce qui concerne des articles brevetés, ou des marchandises dont l'offre est très limitée, ou soutenue par la législation et qui, tôt ou tard, sera corrigée.

PERSPECTIVE EFFRAYANTE

DE LA CONCURRENCE INDUSTRIELLE ÉTRANGÈRE

Or, c'est dans ce même temps que s'ouvre un nouveau champ pour l'esprit d'entreprise et pour le capital, mais non pour la main-d'œuvre. Le Japon et la Chine s'éveillent à la civilisation occidentale après un sommeil qui a duré des siècles ; ils apprécient maintenant la vapeur, l'électricité, la machine et les inventions modernes en général. Nous devons nous souvenir que la population du Japon correspond à peu près à celle de la Grande-Bretagne ; et que la population de la Chine est plus de cinq fois celle des Etats-Unis. Souvenons-nous aussi que ces millions de gens ne sont pas des sauvages, mais des gens qui, en général, peuvent lire et écrire leur propre langue, et que leur civilisation, bien que différente, est bien plus vieille que celle de l'Europe, qu'ils étaient civilisés et fabriquaient des vases de Chine et des objets de soie, alors que la Grande-Bretagne était peuplée de barbares. C'est pourquoi nous ne devons pas être surpris d'apprendre que le Capital cherche à faire des affaires en Chine, et au

Japon en particulier : y construire des chemins de fer, y transporter des machines, y bâtir de grandes usines, afin qu'ainsi, il puisse utiliser l'habileté, l'énergie, le sens de l'économie, la patience et la soumission de ces millions habitués au travail pénible et à la frugalité.

Le Capital envisage de grands profits dans un pays où il peut avoir de la main-d'œuvre avec un salaire de six à quinze « cents » par jour, salaire accepté sans murmure et avec remerciements. Des capitaux considérables sont déjà partis au Japon, et d'autres attendent leur admission en Chine. Qui ne peut discerner qu'il ne faudra que le court espace de quelques années à peine pour amener le monde industriel tout entier en concurrence avec ces millions de gens déjà habiles et doués pour apprendre ? En Europe, on trouve les salaires actuels insuffisants ; aux Etats-Unis, à cause des généreux salaires d'autrefois et (en comparaison avec l'Europe et l'Asie) des idées et des habitudes de prodigalité cultivées ici, nous considérons les salaires actuels comme des « salaires de famine » (bien qu'ils soient encore le double de ce qui est payé en Europe et huit fois ce qui est payé en Asie) ; quelle sera la condition déplorable des travailleurs à travers le monde civilisé après trente années de plus d'inventions et de fabrication de machines-outils, et après que tous les travailleurs du monde auront été étroitement mis en compétition avec la main-d'œuvre à bon marché de l'Extrême-Orient ? Il s'agira, non seulement de salaire quotidien de quinze « cents », mais en outre de six hommes pour chaque besogne avec cette ration congrue. Il y a quelques années, la presse publique remarqua le transfert d'une filature de coton du Connecticut au Japon, et depuis d'autres fabricants y sont partis, afin de s'assurer un champ de main-d'œuvre à meilleur marché et, en conséquence, de plus gros bénéfices.

L'Empereur d'Allemagne a certainement vu s'approcher cette « guerre industrielle » ; il l'a représentée symboli-

quement dans le tableau célèbre peint sous sa direction par un artiste et offert au Tsar de Russie. Le tableau représente les nations d'Europe sous des personnages féminins revêtus d'armures, qui se tiennent debout sous la lumière jaillissant d'une croix dans le ciel, au-dessus d'eux ; sur l'instruction d'un personnage angélique représentant Micaël, ces personnages féminins regardent, s'élevant de la Chine et flottant vers eux, un nuage noir, duquel des formes et des visages hideux sont révélés par la lueur d'un éclair. Sous le tableau, on lit ces mots : « Nations d'Europe ! Unissez-vous pour défendre votre Foi et vos Foyers ».

L'HOMME JAUNE AVEC L'ARGENT BLANC (*)

Voici un extrait tiré d'un excellent article paru dans le *Journal of the Imperial Colonial Institute* (anglais) de la plume de M. Whitehead, membre du Conseil législatif à Hong-Kong (Chine). Il écrivait :

« Jusqu'ici, les Chinois n'en sont qu'au début de la construction de filatures et d'usines de tissage. Sur le fleuve Yang-Tsé et aux environs de Changhaï, quelque cinq usines fonctionnent déjà, et d'autres sont en voie de construction. On estime qu'elles contiendront environ 200 000 broches et certaines ont commencé à travailler. Le capital employé est entièrement indigène, et la paix étant revenue dans ces régions, il n'y a, avec une honnête et compétente administration tant que notre système monétaire actuel continue, réellement aucune limite à l'expansion et au développement des industries dans les pays orientaux. »

A ce propos, nous mentionnons dans le même ordre d'idées, une dépêche de Washington (D.C.) qui parut déjà en 1896, annonçant un rapport fait au gouvernement par le Consul général Jernigan, placé au poste de Changhaï. Dans ce rapport, il fait état du grand intérêt réservé à l'industrie cotonnière, de l'introduction et de la prospérité

(*) ou la monnaie d'argent — Trad.

des filatures de coton depuis 1890, du commencement de plantations de graines à huile de coton ; il indique également qu'en Chine, la zone propre à la culture du coton étant presque aussi illimitée que l'embauche d'une main-d'œuvre à bon marché, « il ne peut y avoir aucun doute que la Chine *sera bientôt* un des plus grands pays producteurs de coton dans le monde. »

M. Whitehead, discutant de la guerre de 1894 entre la Chine et le Japon, déclare que c'est en elle que repose le principal espoir de la résurrection industrielle de la Chine. Il continue :

« L'issue de la guerre actuelle peut aider le peuple chinois à se libérer de l'étreinte des mandarins. On sait que les ressources minérales et autres de la Chine sont énormes, et à leur porte, les Chinois ont des millions d'« acres » de terrains admirablement adaptés à la culture du coton, lequel, bien que de courte fibre, est approprié au mélange avec d'autres qualités. En décembre 1893, sur le fleuve de Changhaï, il n'y eut, à un moment donné, pas moins de cinq transatlantiques qui prirent en cargaisons, du coton chinois pour le transporter au Japon où il devait être transformé par des filatures et par des mains japonaises en fil et en tissu. A présent, les Japonais importent directement leur coton pour leurs filatures d'Amérique et d'ailleurs. Après ce terrible réveil, si la Chine, avec ses trois cents millions d'habitants intensément laborieux, ouvrait ses vastes provinces intérieures par l'introduction de chemins de fer, ses cours d'eau intérieurs à la navigation des vapeurs et ses ressources illimitées au développement, il est impossible d'en mesurer les conséquences. Cela signifierait la découverte en pratique d'un nouvel hémisphère, abondamment peuplé de races laborieuses, et abondant en ressources agricoles, minérales et autres ; mais, loin que l'ouverture de la Chine que nous pouvons raisonnablement espérer comme devant être l'un des résultats de la guerre actuelle, soit au bénéfice des fabricants anglais (à moins de quelque changement, et cela bientôt, dans notre système monétaire), le Céleste Empire, qui a été le théâtre de tant de nos victoires industrielles, sera seulement de champ de notre plus grande défaite. »

L'opinion de M. Whitehead est purement capitaliste

quand il parle de « défaite », car en fait, la « défaite » se fera sentir plus lourdement encore sur les travailleurs anglais. Il continue en faisant allusion au Japon, comme suit :

« Les environs d'Osaka et de Kyoto offrent maintenant le spectacle surprenant d'une activité industrielle. Dans un laps de temps très bref, pas moins de cinquante-neuf filatures et usines y ont fait leur apparition, avec l'aide de plus de vingt millions de dollars d'un capital entièrement national. Elles comportent maintenant 770 874 broches, et en mai dernier, des autorités compétentes ont estimé le rendement annuel de ces filatures à plus de 500 000 balles de coton filé, d'une valeur approximative de quarante millions de dollars, soit au change actuel, disons quatre millions de livres sterling [de l'époque — Trad.]. En bref, les industries japonaises, non seulement de filage et de tissage, mais de tous genres, ont progressé par sauts et par bonds. D'ores et déjà, elles ont porté leur succès à un point tel qu'elles peuvent, dans une large mesure, faire peu de cas de la concurrence industrielle britannique. »

M. Whitehead se met ensuite à démontrer que les capitalistes d'Europe et des Etats-Unis, ayant monétisé l'argent, ont presque doublé la valeur de l'or, et que cela a presque doublé l'avantage de la Chine et du Japon. Il déclare :

« Permettez-moi d'expliquer que l'argent continuera à employer le même nombre d'ouvriers orientaux qu'il y a vingt ou trente ans. Par conséquent, l'imperfection de notre étalon monétaire permet aux pays orientaux d'employer maintenant au moins cent pour cent de plus de main-d'œuvre pour un total donné d'or qu'ils ne pouvaient le faire il y a vingt-cinq ans. Pour rendre tout à fait claire cette importante déclaration, permettez-moi de donner l'exemple suivant : en 1870, dix roupies étaient l'équivalent d'un souverain sous l'étalon associé de l'or et de l'argent, et constituaient le montant des salaires de vingt hommes par jour. Aujourd'hui, vingt roupies sont environ l'équivalent d'un souverain, de sorte que pour vingt roupies, on peut employer quarante hommes pour une journée, au lieu de vingt hommes comme en 1870. Contre un tel handicap, aucune concurrence de la main-d'œuvre britannique n'est possible.

« Dans les pays orientaux, l'argent servira encore à payer le même nombre d'ouvriers qu'auparavant. Cependant, par rapport à l'or maintenant, l'argent vaut moins de la moitié de l'or qu'il équivalait autrefois. Par exemple : il y a vingt ans, en Angleterre, on pouvait employer un certain nombre d'ouvriers pour disons, huit shillings. Aujourd'hui, en Angleterre, on ne pourra pas employer plus d'ouvriers qu'alors pour vingt shillings, les salaires étant à peu près les mêmes ; par notre loi, ces vingt shillings ont exactement la même valeur monétaire qu'autrefois, bien que leur valeur en tant que métal, ait été par rapport à l'appréciation de l'or, réduite à moins de six pence pour un shilling [1 livre sterling — autrefois souverain en or — = 20 shillings ; 1 shilling = 12 pence, en valeur monétaire — Trad.]. Les deux dollars exactement semblables aux anciens, peuvent employer le même nombre d'ouvriers qu'auparavant, mais pas davantage, et cependant, au prix actuel de l'or, ils ne correspondent qu'à la valeur de quatre shillings. Par conséquent, il est possible maintenant d'employer autant d'ouvriers en Asie pour quatre shillings de notre monnaie, ou l'équivalent de cela en argent, qu'il pouvait en être employé il y a vingt ans pour huit shillings, ou leur équivalent en argent. La valeur de la main-d'œuvre orientale ayant ainsi été réduite de plus de 55 % en monnaie d'or, comparée à ce qu'elle était autrefois, elle sera capable de produire des produits manufacturés et des marchandises au même pourcentage moins cher que la main-d'œuvre des pays à l'étalon or. En conséquence, à moins que notre loi monétaire ne soit amendée, ou à moins que la main-d'œuvre britannique ne soit prête à accepter une forte réduction de salaires, les affaires industrielles britanniques doivent inévitablement quitter les rives britanniques, parce que leurs produits seront supplantés par l'établissement d'industries dans les pays d'étalon d'argent. »

M. Whitehead aurait pu, en vérité, ajouter que bientôt les pays d'étalon argent seront non seulement prêts à pourvoir à leurs propres besoins, mais également à envahir les pays d'étalon or. Par exemple, le Japon pourrait vendre en Angleterre des marchandises à des prix inférieurs d'un tiers à ceux qui ont cours au Japon, et en échangeant en monnaie d'argent la monnaie d'or reçue, il pourrait rapporter au Japon de larges bénéfices. Ainsi, les tech-

niques américaine et européenne seront non seulement forcées d'entrer en concurrence avec la main-d'œuvre asiatique bon marché, patiente et habile, mais en plus, elles seront désavantagées dans cette compétition à cause de la différence entre les étalons or et argent du change financier.

Commentant la conférence de M. Whitehead, le *Daily Chronicle* (Londres) attire l'attention sur le fait que l'Inde a déjà grandement supplanté l'industrie cotonnière de l'Angleterre. Il écrit :

« La conférence de l'Hon. T. H. Whitehead à l'Institut colonial, hier soir, a attiré l'attention sur quelques chiffres étonnants en rapport avec notre commerce occidental. On ne peut malheureusement contester en rien le fait que, durant les quatre dernières années, nos exportations accusent une diminution de 54 000 000 de £. Les statistiques des soixante-sept compagnies de filatures du Lancashire pour 1894 accusent une *balance défavorable* totale de 411 000 £. Contre cela, l'augmentation dans l'exportation du fil et du tissu indiens au Japon a été simplement colossale, et les filatures de coton à Hiogo (Japon) pour 1891, ont montré en moyenne un bénéfice de dix-sept pour cent. Sir Thomas Sutherland a déclaré que, sous peu, la Compagnie péninsulaire et orientale pourra construire ses navires sur le Yang-Tsé, et M. Whitehead croit que *les pays orientaux seront bientôt en compétition sur les marchés d'Europe*. Quelles que soient nos divergences au sujet des remèdes proposés, des déclarations comme celles-ci de la bouche d'experts fournissent matière à sérieuses réflexions. »

Un journal allemand, *Tageblatt*, de Berlin, a examiné de près la question de la victoire décisive du Japon sur la Chine, et fut surpris de l'intelligence qu'il y a trouvée. Il déclara que le comte Ito, le Premier ministre japonais, était un autre Bismarck, et que les Japonais, en général, étaient parfaitement civilisés. Il conclut par une remarque très significative touchant la *guerre industrielle* que nous sommes en train d'examiner, disant :

« Le comte Ito montre beaucoup d'intérêt au développement industriel de sa patrie. Il croit que la plupart des

étrangers sous-estiment les chances du Japon dans la lutte internationale pour la suprématie industrielle. Les femmes japonaises, pense-t-il, valent les hommes dans tous les champs du travail, et elles doublent ainsi la capacité de travail de la nation.»

Le rédacteur en chef de l'*Economiste français* (Paris), commentant à propos du Japon et de ses affaires, dit d'une manière significative :

« Le monde a franchi une nouvelle étape. Les Européens doivent compter avec de nouveaux facteurs de civilisation. Les Puissances doivent cesser les querelles entre elles et doivent montrer un front uni ; elles doivent se souvenir que, désormais, des centaines de millions d'ouvriers en Extrême-Orient — sobres, durs au travail et à l'esprit prompt — seront nos rivaux. »

M. George Jamison, consul général britannique à Changhaï (Chine), a écrit sur le sujet de la Concurrence orientale, en montrant que la démonétisation et par conséquent la dépréciation de l'argent, en laissant dans les pays civilisés l'or comme étalon monétaire, est un autre point qui déprécie le Travail et profite au Capital. Il déclarait :

« L'élévation continuelle de la valeur de l'or, comparée à celle de l'argent, a changé toutes choses. Les marchandises britanniques sont devenues si chères dans leur valeur-argent que l'Orient a été obligé de fabriquer pour lui-même, et la chute de la valeur de l'argent-métal l'a tellement aidé dans son travail que non seulement il peut se suffire à lui-même, mais qu'il est capable d'exporter avantageusement ses propres marchandises. La hausse de la valeur de l'or a doublé le prix en argent des marchandises britanniques en Orient et a rendu leur utilisation presque prohibitive, tandis que la chute de la valeur de l'argent a fait baisser de plus de la moitié le prix-or des marchandises orientales dans les pays utilisant l'or, en provoquant continuellement l'augmentation dans la demande de ces marchandises. Les conditions sont si inégales qu'il paraît impossible de continuer longtemps la lutte. C'est comme si on handicapait un champion en donnant à son adversaire la moitié de la distance à courir.

« L'impossibilité pour l'Europe de concurrencer l'Asie sur le marché ouvert, a été prouvée en Amérique. Là, les

Chinois, grâce à leurs bas salaires, ont monopolisé la main-d'œuvre à tel point qu'on dut les exclure du pays, sinon les travailleurs européens seraient morts de faim ou auraient été expulsés. Mais les pays européens ne sont pas menacés, comme le furent les Américains, par le travailleur lui-même (il connaissait le prix de la main-d'œuvre européenne, et pouvait apprendre, comprendre combien il pourrait obtenir pour lui-même), mais par les produits de cette main-d'œuvre fabriqués au prix de salaires orientaux. En outre, il serait relativement facile de refuser d'employer un Oriental pour faire votre travail, tandis qu'il est difficile de refuser d'acheter des marchandises fabriquées par lui, en particulier si leur qualité s'améliore et si leur prix est bon marché. La tentation de les acheter devient d'autant plus grande que l'argent gagné par le travailleur britannique perd de sa valeur. Il est d'autant plus enclin à le faire et à refuser d'acheter ses marchandises fabriquées par lui mais plus chères. Les pays partisans du protectionnisme sont en meilleure position. Ils peuvent imposer des droits plus élevés sur les marchandises orientales, et ainsi les empêcher d'inonder leurs propres marchés. Mais l'Angleterre, avec son libre-échange n'a aucune défense, et le poids du fardeau retombera sur ses ouvriers. Le mal s'aggrave. Chaque farthing [1/4 de penny, soit le 48^e d'un shilling — Trad.] d'augmentation du prix de l'or comparé à celui de l'argent augmente de 1 % le prix des marchandises anglaises en Orient, tandis que chaque farthing de baisse dans la valeur de l'argent fait baisser de 1 % le prix des marchandises orientales dans les pays qui emploient l'étalon-or. Ces nouvelles industries se développent très rapidement au Japon, et ce qui est en train de se faire là-bas peut se faire et se fera en Chine, en Inde et en d'autres lieux. Une fois bien établies, l'Orient les maintiendra, en dépit de toute opposition, et si quelque remède n'est pas rapidement trouvé pour changer le système monétaire du monde, leurs produits se répandront dans le monde entier à la ruine des industries britanniques et au désastre incalculable de milliers et de milliers de travailleurs. »

M. Lafcadio Hearn qui, pendant plusieurs années, enseigna au Japon, a écrit un article dans l'*Atlantic Monthly*, en octobre 1895, où il fait ressortir l'une des raisons pour lesquelles la concurrence japonaise est si âpre : c'est que les pauvres peuvent vivre et déménager

et avoir leur existence, d'une manière confortable, selon leurs idées de confort, à très peu de frais. Il explique qu'une ville japonaise est faite de maisons de boue, de bambou et de papier, bâties en cinq jours et destinées à ne durer, avec de continuelles réparations, qu'aussi longtemps que leurs propriétaires ne désireront pas changer de lieu de séjour. En fait, il n'y a pas de grands bâtiments au Japon, excepté quelques forteresses colossales construites par les nobles au temps du féodalisme. Au Japon, les usines modernes, ne sont que des cabanes allongées, quelle que soit l'importance de leurs affaires ou quelles que soient la beauté et la somptuosité de leurs produits. Leurs temples mêmes doivent, en raison d'une coutume immémoriale, être taillés en morceaux tous les vingt ans et distribués aux pèlerins. Un ouvrier japonais ne s'enracine jamais ni ne désire s'enraciner. S'il a quelque raison de changer de province, il le fait immédiatement, démantèle sa maison, la hutte de papier et de boue qui est si pittoresque et si propre, emballe ses affaires sur son épaule, dit à sa femme et à sa famille de le suivre et s'en va à pied d'un pas léger et le cœur plus léger encore pour une destination lointaine, peut-être à cinq cents miles [800 km environ — Trad.] de là, où il arrivera, après avoir dépensé au maximum 5 s. (1 dollar, 22). Là, il se construit immédiatement une maison qui lui coûte quelques shillings de plus, et tout de suite, il est de nouveau un citoyen respectable et responsable. M. Hearn déclare :

« Tout le Japon est toujours en mouvement de cette manière, et le changement constitue le génie de la civilisation japonaise. Dans la grande concurrence industrielle du monde, la fluidité est le secret de la force japonaise. L'ouvrier change sans aucun regret son habitation pour le lieu où il est le plus demandé. L'usine peut être déménagée dans l'espace d'une semaine, l'artisan en l'espace d'une demi-journée. Il n'y a aucuns bagages à transporter, il n'y a pratiquement rien à construire, il y a peu de dépenses à faire qui puissent retarder le voyage.

« L'homme du peuple japonais — l'ouvrier habile capable d'offrir sans efforts des conditions plus avantageuses que n'importe quel artisan occidental dans le même genre d'industrie — demeure heureusement indépendant tant du cordonnier que du tailleur. Ses pieds sont beaux à voir, son corps est sain et son cœur est libre. S'il désire parcourir mille miles [1 « mile » = 1,6093 km] il peut être prêt pour son voyage en cinq minutes. Le trousseau complet qui lui est nécessaire ne coûte pas soixante-quinze « cents » [1 « cent » = 1/100 de dollar], et tout son bagage peut être placé dans un mouchoir. Avec dix dollars, il peut voyager pendant un an sans travailler, ou il peut simplement voyager tout en travaillant, ou il peut voyager en pèlerin. Peut-être répondrez-vous que n'importe quel sauvage peut en faire autant. D'accord, mais n'importe quel civilisé ne le peut pas, et le Japonais a été un homme de haute civilisation depuis au moins un millier d'années. C'est pourquoi sa capacité présente menace les fabricants occidentaux ».

Commentant ce qui précède, le *Spectator*, de Londres, dit :

« C'est là une esquisse tout à fait digne d'attention, et nous reconnaissons franchement, comme nous l'avons toujours reconnu, que la concurrence japonaise est une chose formidable qui pourrait un jour affecter profondément toutes les conditions de la civilisation industrielle européenne. »

On se rendra compte du caractère de la concurrence à attendre de ce côté en lisant l'extrait suivant du *Literary Digest* sur

« LA CONDITION DU TRAVAIL AU JAPON »

« Le Japon a réalisé des progrès étonnants dans le développement de ses industries. Ceci est dû dans une mesure non négligeable à l'intelligence et à l'activité de ses ouvriers qui travaillent souvent quatorze heures par jour sans se plaindre. Malheureusement, leurs employeurs abusent grandement de cette complaisance ; leur seul but semble être de triompher de la concurrence étrangère. Tel est en particulier le cas dans l'industrie cotonnière qui emploie un grand nombre de mains. Un article de l'*Echo*, de Berlin, décrit comme suit le fonctionnement des usines japonaises :

« Le temps habituel de commencer le travail est six heures du matin, mais les ouvriers acceptent de venir à n'importe quelle heure, et ne se plaignent pas si on leur ordonne d'arriver à quatre heures. Les salaires sont étonnamment bas ; même dans les centres industriels les plus importants, les tisserands et les fileurs ne gagnent en moyenne que quinze « cents » par jour, et les femmes reçoivent seulement six « cents ». Les premières usines furent bâties par le gouvernement qui les remit plus tard à des compagnies par actions. L'industrie la plus prospère est la manufacture de tissus de coton. Un seul établissement, celui de Kanegafuchi, emploie 2 100 hommes et 3 700 femmes. Ils sont divisés en équipes de jour et de nuit et n'interrompent leur travail de douze heures qu'une seule fois, pendant quarante minutes, pour prendre un repas. Près de l'établissement se trouvent des cantines où les ouvriers peuvent également obtenir un repas au prix de moins d'un « cent » et demi. Les filatures d'Osaka sont semblables. Tous ces établissements possèdent d'excellentes machines anglaises, le travail se poursuit jour et nuit, de gros bénéfices sont réalisés. Nombre des usines créent des filiales, ou bien augmentent leur outillage, car la production n'est pas encore au niveau de la consommation.

« Les statistiques, qui montrent que trente-cinq filatures emploient 16 879 femmes et seulement 5 730 hommes, prouvent que les fabricants ont appris rapidement à préférer la main-d'œuvre féminine moins payée à celle des hommes. Les employeurs forment un syndicat puissant et abusent souvent de l'indulgence des autorités qui ne désirent pas paralyser les industries. Des petites filles de huit et neuf ans sont forcées de travailler de neuf à douze heures. La loi exige que ces enfants soient à l'école et les maîtres se plaignent, mais les officiels ferment les yeux devant ces abus. La grande obéissance et l'humilité des ouvriers ont conduit à un autre abus qui les place complètement à la merci de leurs employeurs. Aucune usine n'emploiera un travailleur qui vient d'un autre établissement s'il ne peut produire un certificat de son dernier employeur. Cette règle est imposée si strictement que toute nouvelle main est étroitement surveillée, et s'il est prouvé que l'ouvrier connaît déjà quelque chose du métier mais n'a pas de certificat, il est immédiatement renvoyé ».

Le *British Trade Journal* a également publié un compte

rendu touchant les industries d'Osaka, d'après une lettre d'un correspondant de l'*Observer* d'Adélaïde (Australie). Ce correspondant qui écrit directement d'Osaka, est si impressionné par la variété et la vitalité des industries de la ville qu'il l'appelle « La Manchester de l'Extrême-Orient » :

« On se fera quelque idée de l'importance de l'industrie manufacturière d'Osaka quand on saura qu'il y a un grand nombre d'usines au capital de plus de 50 000 yens [1/3 de « cent », soit 1/300 de dollar — Trad.] et de moins de cette somme, plus de trente ayant chacune un capital de plus de 100 000 yens, quatre de plus de 1 000 000 de yens, et une de 2 000 000 de yens. Ces industries portent sur la soie, la laine, le coton, le chanvre, le jute, le filage et le tissage, les tapis, les allumettes, le papier, le cuir, le verre, les briques, le ciment, la coutellerie, l'ameublement, les parapluies, le thé, le sucre, le fer, le cuivre, l'airain, le saké [boisson japonaise alcoolisée faite avec du riz — Trad.], le savon, les brosses, les peignes, des articles de fantaisie, etc. C'est en fait une grande ruche d'activité et d'entreprise, dans laquelle le génie imitatif et la persévérance opiniâtre des Japonais ont amené ces derniers à égaliser, et, si possible, à surpasser les ouvriers et artisans des vieilles nations civilisées de l'Occident.

« Il y a, à Osaka, dix filatures de coton qui marchent ; l'ensemble de leurs capitaux s'élève à environ 9 000 000 de \$ en or ; toutes sont équipées de machines les plus modernes et complètement éclairées à l'électricité. Elles sont toutes sous direction japonaise, et, dit-on, toutes paient de beaux dividendes, certains allant jusqu'à 18 % du capital investi. Sur 19 000 000 de \$ de coton importé au Japon, dans une année, les filatures de Kobé et d'Osaka se sont réservé et ont travaillé environ les 79 % . »

Un « yen » en argent vaut maintenant 50 « cents » environ en or.

Notez également le télégramme suivant envoyé à la presse publique :

« San Francisco (Calif.), le 6 juin. — L'Hon. Robert P. Porter, rédacteur du *World*, de Cleveland, et ex-inspecteur du Recensement des E.U. de 1890, est revenu hier du Japon, sur le vapeur « Peru ». La visite de M. Porter dans l'Empire du Mikado avait pour but d'enquêter sur les

conditions industrielles de ce pays en ce qui concerne les conséquences de la concurrence japonaise sur la prospérité américaine. Après une enquête approfondie des conditions réelles au Japon, il exprime l'opinion que c'est l'un des problèmes les plus importants que les Etats-Unis seront obligés de résoudre. Le danger est *tout* proche, tel que le manifestent l'énorme accroissement de manufactures japonaises dans les cinq dernières années, et les prodigieuses ressources du Japon en main-d'œuvre capable et à bon marché. L'exportation japonaise des seuls textiles a augmenté de 511 000 \$ à 23 000 000 de \$ dans les dix dernières années, et leurs exportations totales ont passé de 78 000 000 de \$ à 300 000 000 de \$ dans la même période, déclara M. Porter. L'an dernier, le Japon a acheté pour une valeur de 2 500 000 \$ de notre coton brut, mais nous avons acheté au Japon diverses marchandises pour un montant de 54 000 000 de \$.

« Pour illustrer l'accroissement rapide, il fait mention des allumettes que le Japon fabriquait, il y a dix ans, pour une valeur de 60 000 \$, surtout pour la consommation intérieure, tandis que l'an dernier, la production totale fut d'une valeur de 4 700 000 \$, destinée presque en totalité à l'Inde. Il y a dix ans, des paillassons et des tapis furent exportés pour une valeur de 885 \$; l'an dernier, les mêmes articles le furent pour une valeur de 7 000 000 de \$. Ils sont capables d'arriver à un tel résultat grâce, à la fois, à des machines modernes et à la main-d'œuvre la plus docile du monde. Ils n'ont pas de lois sur les usines et peuvent employer des enfants de n'importe quel âge. Des enfants de sept, huit et neuf ans travaillent une journée entière pour un ou deux « cents » américains par jour.

« En raison de la demande croissante de notre coton et l'accroissement de leurs exportations de marchandises manufacturées dans notre pays, un syndicat japonais s'est formé pendant que j'étais là-bas, au capital de 5 000 000 de \$, en vue de créer et d'exploiter trois nouvelles lignes maritimes entre le Japon et ce pays-ci, les ports américains choisis étant Portland, Oregon, Philadelphie et New York ».

Le reporter eut une entrevue avec M. S. Asam, de Tokio (Japon), délégué du syndicat maritime susmentionné, qui arriva en même temps que M. Porter, sur le même vapeur, afin de faire des contrats pour la construction desdits

vapeurs. Il expliqua que, récemment, le gouvernement japonais avait offert une importante subvention pour des bâtiments de plus de 6 000 tonneaux entre les Etats-Unis et le Japon, et que leur syndicat s'était formé pour obtenir le même avantage, et que tous les bateaux qu'il construirait seraient plus importants encore — de 9 000 tonneaux environ —. Le syndicat se proposait de faire une très grosse affaire, et à cette fin, il réduirait considérablement les tarifs « fret » et « passager ». On envisage pour un voyage entre le Japon et notre côte du Pacifique un tarif de 9 \$ pour les passagers.

LE CONGRÈS DES ÉTATS-UNIS

ENQUÊTE SUR LA CONCURRENCE JAPONAISE

Il est hors de doute que l'extrait suivant du rapport d'un Comité du Congrès des E.U. doit être considéré comme digne de foi, et qu'il confirme pleinement ce qui a été dit plus haut :

« Washington, le 9 juin 1896. — Le Président Dingley, du Comité des Finances de la Chambre des députés a fait aujourd'hui un rapport sur la menace que présente pour les fabricants américains l'invasion annoncée des produits bon marché de la main-d'œuvre orientale, et sur l'effet qu'aura la différence de change entre les pays d'étalon-or et ceux d'étalon-argent, sur les intérêts industriels et agricoles des Etats-Unis, ces questions ayant été étudiées par le comité.

« Le rapport dit que le réveil soudain du Japon est suivi d'une occidentalisation également rapide de ses méthodes industrielles, que si les Japonais n'ont pas le génie inventif des Américains, leurs facultés d'imitation sont merveilleuses. Leur standard de vie serait considéré par les travailleurs des Etats-Unis comme étant pratiquement l' inanition, et leurs heures de travail sont, en moyenne de douze par jour. Des ouvriers habiles comme forgerons, charpentiers, maçons, compositeurs d'imprimerie, tailleurs et plâtriers reçoivent dans les villes japonaises de 26 à 33 « cents » seulement, et des ouvriers d'usine de 5 à 20 « cents » par jour dans notre monnaie

— près du double dans la monnaie d'argent japonaise — tandis que les ouvriers agricoles reçoivent 1,44 \$ par mois.

« Le rapport continue : les Européens et les Américains se rendent compte du champ avantageux qui s'offre à l'investissement et à l'installation d'usines. Soixante et une filatures de coton, dirigées ostensiblement par des compagnies japonaises mais aidées par des Européens, et plusieurs petites soieries fonctionnent, avec un peu plus d'un demi-million de broches. Le Japon fabrique la plupart des marchandises en coton nécessaires aux besoins limités de son propre peuple, et il commence à exporter des tissus et des mouchoirs de soie à bon marché.

« Récemment, une fabrique de montres a été installée par des Américains avec des machines américaines, bien que le fonds soit aux noms de Japonais ; jusqu'en 1899, en effet, il ne sera pas permis aux étrangers de faire marcher des affaires en leurs propres noms. Le progrès réalisé indique que l'entreprise se prouvera un succès.

« Il est probable que l'introduction rapide des machines au Japon produira, en quelques années, de belles cotonnades, de belles soieries et d'autres articles, dans lesquels le coût de la main-d'œuvre ici est un élément important dans la production, un concurrent plus grave sur nos marchés que ne l'ont été les productions de la Grande-Bretagne, de la France et de l'Allemagne.

« D'après M. Dingley, la concurrence différera, non en genre, mais en degré, avec la concurrence européenne. Le comité ne connaît aucun remède, en dehors de l'interdiction absolue appliquée rigoureusement contre les marchandises provenant du travail forcé, sauf l'imposition de droits de douane sur des marchandises de concurrence, égaux à la différence entre le prix de revient et le prix de vente. On avance l'argument suivant pour justifier cette politique : ce faisant, on atteint un double but, la perception de revenus pour soutenir le gouvernement et l'introduction de la concurrence dans nos marchés sur la base de nos salaires plus élevés. On ne fait pas cela, dit-on, pour le bénéfice du fabricant dans ce pays, car le fabricant n'a qu'à aller tout simplement en Angleterre ou au Japon pour se mettre sur la même base où il est placé ici sous le poids des droits de douane frappant les importations de concurrence, droits équivalents à la différence des salaires ici et là ; mais on le fait pour pro-

curer à tout le peuple les bénéfices qui proviennent de l'intérieur plutôt que de la production étrangère ».

Le gouvernement japonais n'accorde aucune protection aux brevets étrangers. Il achète les machines-outils les plus précieuses du monde civilisé et les fait ensuite reproduire à bon marché par ses artisans peu payés qui, bien que manquant d'« originalité », sont, à l'instar des Chinois, de merveilleux imitateurs. De cette manière, ses machines coûteront moins de la moitié de ce qu'elles coûtent ailleurs, et bientôt, le Japon sera prêt à vendre à la chrétienté soit ses propres machines brevetées, soit ses produits manufacturés.

Sous le titre « Concurrence japonaise », le *San Francisco Chronicle* écrivait :

« Une autre paille (ou « indication » — Trad.) qui montre de quel côté souffle le vent de la concurrence japonaise est le transfert d'une grande manufacture de paillassons, de Milford (Ct.), à Kobé, l'un des centres industriels du Japon. Ceux qui affectent de faire fi de la concurrence japonaise et de parler d'un ton cavalier de la supériorité de l'intelligence occidentale, négligent entièrement le fait que la mobilité des capitaux est telle qu'on peut aisément les transférer dans les pays où l'on peut trouver de la main-d'œuvre à bon marché, de sorte que tout ce qui est nécessaire c'est, pour les intelligences supérieures de l'Amérique et de l'Europe, d'inventer des machines ; alors les détenteurs de capitaux peuvent les acheter et les transférer dans les pays où l'on peut les faire fonctionner à meilleur marché. »

L'Hon. Robert P. Porter, dont il a été question plus haut, a écrit, il y a quelque temps, un article dans le *North American Review*, dans lequel il fait remarquer que, malgré les tarifs douaniers des Etats-Unis contre les marchandises de fabrication étrangère, les Japonais empiètent rapidement sur les manufactures des Etats-Unis. Ils peuvent le faire (1) à cause de leur main-d'œuvre à bon marché et patiente, et (2) à cause de l'avantage de *un cent pour cent* de leur étalon-argent sur l'étalon-or

des pays civilisés, qui peut plus que compenser n'importe quel tarif douanier considéré comme possible.

Nous donnons ci-dessous quelques extraits de l'article en question :

« Les Japonais ont, métaphoriquement parlant, lancé leurs chapeaux dans le marché américain et mis au défi notre capital et notre travail avec des marchandises qui, du point de vue de l'excellence et du bon marché, semblent pour le moment, braver la concurrence, même en ayant à sa disposition les instruments les plus perfectionnés ».

Après avoir donné un tableau-statistique des divers articles japonais importés aux Etats-Unis, il dit :

« Au cours des quelques derniers mois, j'ai visité les régions du Japon et inspecté les industries qui figurent au tableau ci-dessus. L'accroissement des exportations de textiles, qui a été, en dix ans, quarante fois ce qu'il était autrefois, est dû au fait que le Japon est une nation de tisserands ».

Il semble que les Japonais soient en train d'envoyer en Amérique de grandes quantités de soieries à bon marché et toutes sortes de marchandises à bon marché, mais ce qu'ils ont fait n'est pour ainsi dire rien à côté de ce qu'ils s'approprient à faire :

« Il semble que les Japonais font tout ce qu'il faut, par le moyen de guildes et d'associations, pour améliorer la qualité et pour augmenter l'uniformité de leurs tissus ».

Incidemment, M. Porter fit savoir que les filatures de coton du Lancashire (Angleterre) qui n'ont aucune protection, sont condamnées. Au Japon, dit-il :

« Le filage du coton, en 1889, n'employait que 5 394 femmes et 2 539 hommes. En 1895, plus de 30 000 femmes et 10 000 hommes étaient employés dans des filatures dont l'équipement et le rendement sont à la hauteur de ceux de n'importe quel pays. La future situation de l'industrie cotonnière, du moins pour approvisionner le commerce asiatique, sera certainement en Chine et au Japon. L'Angleterre est condamnée pour ce qui concerne ce commerce, et rien ne peut la sauver, pas même l'emploi des deux étalons, or et argent, comme certains l'imaginent. Les filatures de coton se développent rapidement, à la fois à Osaka et à Shanghai, et seule, une expérience d'un

certain nombre d'années, démontrera laquelle de ces deux situations est la meilleure. Mon jugement personnel, d'après un examen attentif de chaque détail dans le coût de la production, est que ce sera le Japon.

« Si le Japon devait entreprendre la manufacture de tissus de laine peignée, comme il l'a fait pour le coton, ses tisserands pourraient réserver à l'Europe et à l'Amérique quelques surprises et confondre ceux qui prétendent qu'il n'y a rien à craindre de la concurrence japonaise. Un approvisionnement constant de laine à bon marché venant d'Australie rend cela possible, tandis que les échantillons de tissus japonais de laine peignée et d'étoffes pour robes que j'ai examinés là-bas, montrent que, dans cette branche de textiles, les Japonais se trouvent aussi à l'aise que pour la soie et le coton. Ils travaillent également bien le fin lin, bien que jusqu'ici les quantités produites soient petites.

« L'afflux soudain du parapluie [ou de l'ombrelle, ou des deux — Trad.], quelque chose comme 2 000 000 exportés en une année, a provoqué de l'inquiétude parmi les fabricants de parapluies aux Etats-Unis ».

Les Japonais eux-mêmes n'hésitent pas à se vanter de leur triomphe prochain dans la « guerre industrielle ». M. Porter déclara :

« Au Japon, j'eus le plaisir de rencontrer, parmi d'autres hommes d'Etat et officiels, M. Kaneko, secrétaire d'Etat à l'Agriculture et au Commerce ; je trouvai en lui un homme intelligent et prévoyant, ayant une très grande expérience en matières économiques et statistiques. Il a fait ses études dans l'une des grandes universités européennes, et il est à la hauteur de l'esprit du siècle pour tout ce qui a rapport au Japon et à son avenir industriel et commercial. »

Plus tard, M. Kaneko fit un discours à une Chambre de Commerce, dans lequel, il déclara :

« Les filateurs en coton de Manchester [Angleterre] passent pour avoir dit que s'il a fallu aux Anglo-Saxons trois générations avant de devenir des ouvriers habiles et compétents pour le filage du coton, les Japonais ont acquis l'adresse nécessaire dans cette industrie en dix ans de temps, et ils sont arrivés maintenant à un degré tel qu'ils surpassent les ouvriers de Manchester en habileté. »

D'une dépêche venant de San Francisco, nous citons ce qui suit :

« M. Oshima, directeur technique des futures aciéries au Japon et quatre ingénieurs japonais, sont arrivés sur le vapeur « Rio-de-Janeiro », venant d'Yokohama. Ils sont en tournée d'inspection pour visiter les grandes aciéries d'Amérique et d'Europe, et sont chargés d'acheter une usine au prix de 2 000 000 de \$. Ils déclarent qu'ils achèteront là où ils trouveront au mieux et le moins cher. L'aciérie doit avoir une capacité de 100 000 « tons » [1 « ton » = 1 016 kg en Angleterre et 908 kg aux E.U. — Trad.]. Elle sera construite dans les bassins houillers au sud du Japon, et l'on y fabriquera aussi bien l'acier Martin que l'acier Bessemer.

« M. Oshima déclara : « Nous voulons placer notre nation au rang qui lui est dû, à l'avant-garde, comme nation industrielle. Nous aurons besoin d'une immense quantité d'acier et nous ne voulons pas dépendre sur ce point de n'importe quel autre pays. »

Juste après le Japon vient l'Inde, avec sa population de 250 000 000 d'habitants, et ses industries qui se développent rapidement ; ensuite vient la nouvelle République chinoise, avec ses 400 000 000 d'habitants, devenue par sa récente rébellion consciente de la civilisation occidentale qui a permis au Japon avec seulement 40 000 000 d'habitants de la conquérir. Li Hung Chang, le feu Premier ministre de Chine, fit le tour du monde il y a quelques années, à la recherche d'instructeurs américains et européens pour son peuple, et il exprima franchement son intention d'inaugurer des réformes dans chaque ministère. Tel est l'homme qui fit une si grande impression sur le général Grant des Etats-Unis lors de sa tournée dans le monde, et qu'il déclara, selon son jugement, être l'un des hommes d'Etat les plus capables du monde.

Ce rassemblement des extrémités de la terre signifie que les fabricants britanniques, américains, allemands et français vont avoir sous peu comme concurrents des gens qui, récemment encore étaient d'excellents clients ; des concurrents dont les talents supérieurs non seulement les

chasseront des marchés étrangers, mais envahiront leurs propres marchés intérieurs ; des concurrents qui, de cette manière, enlèveront le travail des mains de leurs ouvriers, et les priveront des objets de luxe, et même prendront le pain de leur bouche à cause de la concurrence des salaires. Il n'est donc pas surprenant que l'Empereur allemand ait dépeint les nations d'Europe comme effrayées par un spectre s'élevant de l'Orient et menaçant de destruction la civilisation.

Pourtant, on ne peut arrêter ce processus. Il fait partie de l'inévitable, opérant sous la loi de l'Offre et de la Demande qui dit : achetez ce que vous pouvez obtenir de mieux au plus bas prix possible — la main-d'œuvre aussi bien que la marchandise. La seule chose qui peut et qui le fera couper court et arrêter la pression commencée maintenant et qui doit devenir plus intense aussi longtemps que continuera la loi d'égoïsme, c'est le remède que Dieu a préparé, le Royaume de Dieu avec sa nouvelle loi et sa complète réorganisation de la société sur la base de l'amour et de l'équité.

Si les peuples de l'Europe et de l'Amérique ont eu pour client le monde entier, non seulement pour les produits manufacturés, mais également pour les machines, et que néanmoins, ils sont parvenus à un point où la production est supérieure à la demande, et où des millions de leurs habitants cherchent en vain un emploi, même avec de bas salaires, que peuvent-ils espérer pour le proche avenir, lorsque le nombre des concurrents aura plus que doublé ? La croissance *naturelle* de la population viendra également ajouter au dilemme. Cette perspective ne serait pas aussi défavorable et si désespérément sombre, s'il n'y avait pas le fait que ces presque sept cent millions de nouveaux concurrents sont les gens les plus dociles, les plus patients et les plus économes qu'on puisse trouver dans le monde. Si les travailleurs européens et américains peuvent être dominés par le Capital, à plus forte raison peuvent l'être

ceux qui n'ont jamais connu autre chose que l'obéissance à des maîtres.

LA SITUATION DES TRAVAILLEURS EN ANGLETERRE

M. Justin Mc Carthy, écrivain anglais bien connu, a déclaré un jour dans un article paru dans le journal *Cosmopolis* :

« Les maux engendrés par le paupérisme et le manque d'emploi devraient inspirer plus de terreur au cœur de l'Angleterre que n'importe quelle menace d'une invasion étrangère. Mais les hommes d'Etat anglais n'ont jamais pris cette erreur au sérieux, et ne s'en sont guère préoccupé. On a même laissé libre cours aux difficultés provoquées par des disputes entre patrons et ouvriers, d'un côté la grève et de l'autre le lock-out, sans essayer réellement d'y remédier par voie législative. La raison en est que l'on permet à n'importe quel sujet d'accaparer notre attention plutôt que celui de la condition de notre propre peuple ».

On rapporte que Keir Hardie (membre du Parlement et Chef travailliste) aurait dit, au cours d'une interview :

« Le trade-unionisme est dans une mauvaise condition en Angleterre. Je crains parfois qu'il ne soit pratiquement mort. Nous, travailleurs, sommes en train d'apprendre que le capital sait se servir de son argent pour s'organiser, et que de cette manière il arrive à nous battre. Les industriels ont appris un moyen de l'emporter sur leurs ouvriers et ces derniers sont pratiquement sans défense. Voici longtemps que les trade-unions n'ont gagné aucune grève importante à Londres. Nombre des unions ouvrières autrefois puissantes, sont actuellement sans force. Cela est particulièrement vrai des dockers. Vous souvenez-vous de la grande grève des docks ? Eh bien, elle a tué leur union sans venir en aide en quoi que ce soit aux hommes. La situation des trade-unions à Londres est affligeante.

« The Independent Labour Party [parti politique travailliste — Trad.] est socialiste. Nous serons satisfaits seulement lorsque le socialisme aura triomphé par l'établissement du socialisme municipal, national, industriel. Nous savons ce que nous voulons et nous le voulons tous. Nous ne désirons pas combattre pour l'obtenir, mais si nous

ne pouvons l'obtenir sans combattre, nous combattons, et cela avec la dernière énergie. Le but avoué du Parti travailliste indépendant est de fonder une république ou communauté industrielle qui aurait à sa base la socialisation (ou nationalisation — Trad.) des terres et du capital industriel. Nous croyons que les divisions politiques naturelles doivent avoir lieu sur le plan économique.

« Des maux du système actuel, je dois dire que la plus grande oppression individuelle qui pèse sur les travailleurs britanniques, est causée par l'irrégularité et l'incertitude de l'emploi. Vous savez peut-être que je me suis fait une spécialité de cette question, et que je parle de faits lorsque je dis que, dans les Iles britanniques, il y a plus de 1 000 000 de travailleurs adultes valides qui ne sont ni des ivrognes, ni des paresseux, ni d'intelligence au-dessous de la moyenne, mais qui sont encore sans emploi sans qu'il y ait faute de leur part, et totalement incapables d'obtenir du travail. Les salaires paraissent être plus élevés qu'ils ne l'étaient il y a un demi-siècle, mais si on prend en considération la perte de temps due au manque d'emplois on se rend compte que la condition du travailleur a réellement rétrogradé. Un salaire, petit mais sûr, produit un confort plus grand qu'une somme plus élevée gagnée d'une manière irrégulière. Si le droit de gagner un salaire suffisant pour vivre était assuré à chaque travailleur, la plupart des questions qui nous affligent seraient résolues d'une manière naturelle. Il est certain que la situation est triste. Au cours du temps terriblement froid qu'il a fait récemment, des chantiers de secours furent ouverts où des hommes purent avoir quatre heures de travail de balayage des rues à raison de 6 « pence » de l'heure [6 « pence » = 1/2 shilling, soit la 1/40^e partie d'une « livre sterling » anglaise — Trad.]. Des milliers se rassemblèrent en dehors des portes du chantier dès 4 heures du matin afin de se trouver parmi les premiers. Ils se tinrent là debout, frissonnant et tremblant de froid, à demi-affamés et remplis de désespoir, jusqu'à 8 heures du matin à l'ouverture des portes. La ruée qui s'ensuivit fut presque une émeute. Des hommes furent piétinés à mort dans cette horrible bousculade pour avoir l'occasion de gagner deux shillings (48 « cents »). Les lieux furent saccagés. Une masse compacte d'hommes affamés, poussés par derrière par d'autres milliers, crevèrent les murs et les portes dans leur désir ardent de trouver du travail. Ces hommes n'étaient pas des paresseux.

« Le salaire horaire moyen des manœuvres à Londres, même quand il se maintient au taux des trade-unions, n'est que de 6 « pence ». En province, il est moindre. Une étude sérieuse a montré qu'il faut au moins 3 « guineas » [1 « guinea » = 21 shillings, soit 1 livre sterling + 1 shilling — Trad.] par semaine à une famille moyenne (deux adultes et trois enfants) pour vivre convenablement sans luxe. Très peu d'ouvriers en Angleterre reçoivent cette somme ou à peu près. L'ouvrier qualifié est privilégié s'il gagne 2 guineas par semaine toute l'année, et un travailleur a de la chance s'il réussit à gagner 24 shillings (5,84 dollars — à l'époque — Trad.) par semaine, salaire sur lequel il doit prélever le tiers pour le loyer. Ainsi, dans les classes de travailleurs les mieux rétribuées, la famille ne peut que côtoyer la pauvreté. Une très courte période de chômage, d'oisiveté forcée, suffit invariablement à la jeter dans une situation très pénible. Voilà pourquoi nous avons tant d'indigents.

« Londres compte maintenant [à l'époque — Trad.] 4 300 000 habitants. Soixante mille familles (300 000 personnes) ont en moyenne par semaine un revenu par famille de moins de 18 shillings, et vivent dans une condition de gêne chronique. Une personne sur huit meurt dans un hospice ou dans un hôpital. Une personne sur seize de la population actuelle de Londres est considérée présentement comme indigente. Chaque jour, 43 000 enfants arrivent à l'école primaire sans avoir déjeuné. Trente mille personnes n'ont d'autres foyers que des réduits à 4 « pence » par nuit ou autres logements de fortune. »

Les statistiques précitées montrent que quelques années suffiront amplement pour permettre à cette concurrence de se développer. Ainsi, le Tout-Puissant amène-t-Il les masses de toutes les nations à se rendre graduellement compte du fait que, tôt ou tard, les intérêts de l'un doivent être les intérêts de l'autre, et que chacun doit être le gardien de son frère s'il veut préserver son propre bien-être.

Il n'est pas non plus sage ni juste d'accuser le Capital de faire la chose même que fait le Travail et qu'il a toujours fait, cherchant son avantage personnel. En vérité, nous pouvons tous voir que les aspirations de

certaines pauvres sont également aussi égoïstes que celles de certains riches ; nous pouvons même imaginer que si *certain*s de ceux qui sont actuellement pauvres obtenaient la position de riches, ils deviendraient plus durement exigeants et moins généreux que leurs maîtres actuels. Ne haïssons donc pas et n'accusons donc pas les riches mais plutôt haïssons et stigmatisons l'égoïsme général et individuel qui est responsable des conditions et des maux actuels. Et tout en abhorrant complètement l'égoïsme, que chacun prenne la résolution, par la grâce du Seigneur, de mettre à mort (de tuer) journallement l'égoïsme qui lui est propre, et que de plus en plus il cultive l'amour qui s'oppose à l'égoïsme, qu'ainsi il se conforme à l'image du Fils bien-aimé de Dieu, notre Sauveur et Seigneur.

LES PAROLES PROPHÉTIQUES DE L'HON. JOSEPH CHAMBERLAIN
A DES OUVRIERS BRITANNIQUES

Remarquez l'opinion de Joseph Chamberlain, qui fut autrefois le secrétaire de la Grande-Bretagne aux Colonies, et l'un des chefs d'Etat les plus subtils de notre époque. Recevant une délégation d'ouvriers cordonniers en chômage venus pour soutenir l'idée de fabriques municipales, il leur montra clairement que ce qu'ils désiraient ne les aiderait pas réellement, sauf pour un temps seulement ; que de telles fabriques amèneraient simplement une surproduction et provoqueraient la fermeture d'autres fabriques, enlevant ainsi le gagne-pain à d'autres ouvriers qui travaillaient jusqu'alors. La vraie politique, leur montra-t-il, serait de développer le commerce avec le monde extérieur, et ainsi de trouver des clients qui achèteraient plus de chaussures, ce qui leur fournirait rapidement un débouché. Il déclara :

« Ce que vous avez besoin de faire, ce n'est pas de changer d'atelier où l'on fabrique les chaussures, mais d'augmenter les demandes de chaussures. Si vous pouvez recevoir de nouvelles demandes de chaussures, non seule-

ment ceux qui ont du travail maintenant, mais ceux qui n'en ont pas, pourront en trouver. Tel devrait être notre grand objectif. En plus du problème spécial que vous m'exposez, vous devez vous souvenir que, sur un plan plus général, le grand remède à cette difficulté de manque d'emploi est de trouver de nouveaux marchés. Nous sommes évincés des anciens marchés (des marchés des pays neutres, autrefois alimentés par la Grande-Bretagne) par la concurrence étrangère. Dans le même moment, des gouvernements étrangers n'acceptent plus nos produits sur leurs propres marchés ; à moins de pouvoir augmenter les marchés que nous possédons déjà, ou d'en trouver de nouveaux, cette question de manque d'emploi qui est déjà grave, le deviendra au maximum, et j'ai les raisons les plus sérieuses pour être dans l'anxiété quant aux complications qui pourraient s'ensuivre. Je vous expose le problème dans ces termes généraux, mais lorsque vous entendez des critiques faites contre la politique de ce gouvernement ou de celui-là, de tel ou tel chef, à propos de l'expansion coloniale de l'Empire britannique, je vous supplie d'avoir à l'esprit qu'il ne s'agit pas là d'une question de Jingo (*) comme vous êtes parfois amenés à le croire, ce n'est pas une question d'agression déraisonnable, mais c'est en réalité la question de poursuivre la ligne de conduite que le peuple anglais a toujours observée : étendre ses marchés et ses relations avec les lieux peu cultivés de la terre ; si nous ne le faisons, et ne le faisons continuellement, je suis certain que, les choses étant sérieuses comme elles le sont maintenant, nous aurons dans un temps très proche à affronter des conséquences beaucoup plus sérieuses encore. »

RAPPORT ENTRE L'AGRESSION NATIONALE ET LES INTÉRÊTS INDUSTRIELS

Nous avons ici le secret de l'agression britannique et de l'expansion de son empire. L'Angleterre n'est pas poussée simplement par le désir de donner à d'autres nations de plus sages administrateurs et de meilleurs gouvernements, ni simplement parce qu'elle désire étendre

(*) « personne qui soutient une politique étrangère agressive pouvant conduire à la guerre avec d'autres nations » (dict.).

son territoire et sa puissance : elle agit ainsi parce que cette politique fait partie de la guerre commerciale, la « guerre industrielle ». Les nations sont conquises, non pour les piller comme on le faisait autrefois, mais pour les servir — pour s'assurer leur commerce. Dans cette guerre, la Grande-Bretagne a eu un extraordinaire succès ; c'est pourquoi ses richesses sont considérables et ses capitaux placés un peu partout. Etant la première nation à avoir une surproduction, elle chercha la première à avoir des marchés étrangers, et pendant longtemps elle fut la filature de coton et l'aciérie du monde extérieur à l'Europe. L'éveil du machinisme qui suivit la guerre civile des Etats-Unis, en 1865, fit pour un temps de ce pays le centre de l'attention du monde et des affaires. L'éveil de toutes les nations civilisées au machinisme fit tourner leur attention vers la recherche de débouchés extérieurs. C'est à cette *concurrence* étrangère que faisait allusion M. Chamberlain. Tous les hommes d'Etat saisissent bien ce qu'il signale, savoir que les marchés du monde sont rapidement en train d'être approvisionnés, et que le machinisme et la civilisation hâtent rapidement le moment où il n'y aura *plus de marchés extérieurs*. Aussi, comme il l'a sagement déclaré : *« les choses étant sérieuses comme elles le sont maintenant, nous aurons dans un temps très proche à affronter des conséquences beaucoup plus sérieuses encore. »*

En 1896, M. Chamberlain reçut, à Londres, en qualité de secrétaire aux Colonies de l'Empire britannique, des délégués des colonies britanniques, qui avaient parcouru des milliers de « miles » pour conférer avec lui et entre eux concernant les meilleurs moyens d'affronter la concurrence industrielle. Depuis que la Grande-Bretagne a trouvé que ses ateliers produisaient plus d'articles manufacturés que n'en pouvait consommer sa population, et qu'elle doit chercher des marchés à l'extérieur, elle est devenue le défenseur du Libre-Echange, et bien entendu,

elle a maintenu ses colonies aussi étroitement qu'il était possible de le faire dans sa politique de libre-échange, sans recourir à la force. Le but de cette conférence était de prendre des dispositions par lesquelles la Grande-Bretagne et ses nombreuses colonies pourraient dresser une barrière douanière autour d'elles afin de supprimer en partie la concurrence des Etats-Unis, de l'Allemagne, de la France et du Japon.

Les conquêtes de la France, de l'Italie et de la Grande-Bretagne en Afrique ont la même signification ; elles ressentent en effet cruellement la guerre commerciale, la voient s'amplifier et voudraient, de toute nécessité, avoir sous leur *domination* quelques marchés. La dépêche de presse suivante est parfaitement claire sur ce sujet :

« Washington, le 9 juin 1896. — Prenant comme point de départ l'annonce officielle de l'annexion par la France de Tombouctou, le principal centre du pays de Djallon, région plus grande que l'Etat de Pennsylvanie et tout aussi fertile, Strickland, consul des Etats-Unis à Gorée-Dakar, a adressé un rapport des plus intéressants au Département d'Etat touchant les dangers qui menacent le commerce des Etats-Unis avec l'Afrique, en raison de l'extension rapide des possessions coloniales des nations européennes. Il montre comment les Français, en imposant une taxe arbitraire de 7 % sur les marchandises étrangères, ont monopolisé les marchés des colonies françaises, et ont ainsi écrasé le commerce lucratif et croissant dont les Etats-Unis jouissaient déjà dans cette partie du monde. Il déclare qu'on a déjà commencé à fortifier le continent — peut-être tout entier — contre nous par des tarifs douaniers de protection ; car si une nation peut, même maintenant, agir ainsi avec efficacité, toutes les autres, en temps voulu, feront en sorte de normaliser les choses entre elles. »

En vérité, les hommes rendent l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitée [la société], et ils se préparent le mieux qu'ils peuvent à ce qu'ils voient venir.

Mais que personne ne suppose un instant que l'« expansion de l'Empire britannique » en question, et celles des

autres empires de la terre, ainsi que la guerre commerciale générale, sont entreprises *uniquement dans le but* de fournir du travail aux ouvriers britanniques, italiens et français. Pas du tout ! L'ouvrier n'est qu'un accessoire. Il s'agit surtout de permettre aux capitalistes britanniques de trouver de nouveaux débouchés où ils pourront récolter les bénéfices et « amasser un trésor dans les derniers jours. » — Jacques 5 : 3.

LA GUERRE SOCIALE ET INDUSTRIELLE EN ALLEMAGNE

Herr Liebknecht, chef du parti social démocrate au Reichstag allemand, visita la Grande-Bretagne en juillet 1896 ; il fut interviewé et ses paroles relevées dans les colonnes du *Daily Chronicle*, de Londres, duquel nous extrayons ce qui suit :

« Notre parti social-démocrate est le parti le plus fort au Parlement allemand. Aux dernières élections, nous avons recueilli 1 880 000 voix. Nous nous attendons à une dissolution prochaine sur la question des dépenses que le Reichstag refusera de voter pour la flotte de guerre. A cette élection, nous comptons recueillir un autre million de voix ».

« — Alors le jingoïsme n'est pas très fort en Allemagne ? »

« — Le jingoïsme n'existe pas en Allemagne. De tous les peuples d'Europe, les Allemands sont les plus dégoûtés du militarisme. Nous, socialistes, sommes à la tête du mouvement antimilitariste. »

« — Et pensez-vous que ce mouvement antimilitariste s'étend à travers l'Europe ? »

« — J'en suis certain. Dans leurs Parlements respectifs, les députés socialistes (et nous en avons un bon nombre) français, allemands, belges, italiens et danois combattent le militarisme à mort. Lorsque le Congrès international se réunira cette année à Londres, tous les députés socialistes présents tiendront une réunion en vue de décider une action commune. En ce qui concerne l'Allemagne, elle est totalement ruinée par son système militaire. Nous sommes un pays nouveau. Nos industriels sont tous jeunes, et si nous avons à rivaliser avec l'Angleterre... »

« — Alors, vous aussi, vous réclamez à grands cris à cause de la concurrence étrangère ? »

« — Bien entendu ! Pour nous, c'est une question vitale. Comme je vais vous le montrer, nous n'avons aucune liberté de la presse et aucune liberté de réunion publique. Vous autres, au contraire, avez les deux et c'est ce qui m'explique que le système économique actuel est plus profondément et fermement enraciné en Angleterre que partout ailleurs ; par-dessus tout, nous devons lutter contre la doctrine du droit divin des rois tandis que vous, Anglais, avez découvert il y a deux cents ans, que le droit divin des rois et la liberté politique du peuple ne pouvaient coexister. »

« — Alors, vous vous attendez à de grands changements sous peu ? »

« — Oui. Le système actuel en Allemagne engendre un tel mécontentement que ces changements doivent arriver. »

« — Et maintenant, pouvez-vous me dire quelque chose au sujet de la position économique de l'Allemagne ? Vous avez là-bas, comme nous l'avons ici, un problème agraire. »

« — Nous avons en Allemagne cinq millions de propriétaires paysans, et tous vont à la ruine aussi vite qu'ils le peuvent. Chacun d'eux — et je pèse mes mots — est hypothéqué pour la valeur entière, et même davantage, de ses propriétés. Nos paysans vivent de pain fait avec un mélange de seigle et d'avoine. En fait, la nourriture de toutes espèces est meilleur marché en Angleterre qu'en Allemagne. »

« — Et vos industries ? »

« — Comme pays industriel, nous *n'en sommes qu'à nos débuts*. Notre système industriel actuel date seulement de 1850, mais déjà ses résultats deviennent supérieurs à ceux de votre pays. Nous nous divisons rapidement en deux classes : les prolétaires, et les capitalistes et les propriétaires fonciers. Nos classes moyennes sont littéralement balayées par les conditions économiques qui prévalent. Elles sont rejetées dans les classes qui travaillent, et c'est à cela plus qu'à n'importe quelle autre chose que j'attribue le succès extraordinaire de notre parti.

« Vous devez vous souvenir que nous n'avons pas deux partis nettement déterminés comme vous en avez en Angleterre. Nous autres, socio-démocrates, nous travaillons avec n'importe quel parti pourvu que nous puissions obtenir quelque chose pour nous. Nous avons seulement trois grands partis, les autres peuvent être ignorés. Il y

a notre parti, le parti conservateur et le parti du Centre catholique. Nos conservateurs sont très différents des vôtres. Ils veulent retourner au régime de la féodalité et de la pire réaction. Les conditions économiques sont en train de créer une scission dans le parti du Centre, dont une partie se joindra à nous et le reste aux conservateurs. Et alors, nous verrons ce qui arrivera. »

« Herr Liebknecht fit l'historique du mouvement socialiste. La rapidité avec laquelle s'est développée la démocratie sociale en Allemagne a été provoquée par la nouveauté du commercialisme industriel dans ce pays, et par la dure concurrence que l'Allemagne a dû affronter pour pouvoir suivre l'Angleterre et la France dans la lutte pour la suprématie commerciale. »

On remarquera que les questions reconnues par cet homme capable comme étant celles qui pèsent sur le peuple et provoquent *sa détresse et sa division* en deux classes — les pauvres et les riches — sont ainsi clairement énoncées comment étant : (1) la question agraire ou foncière, affectant en particulier les agriculteurs ; (2) la question économique, ou question monétaire, y compris les rapports entre le Capital et le Travail ; (3) la question industrielle, ou la question de trouver un emploi lucratif des machines — associée à la concurrence étrangère et à la concurrence intérieure, l'offre et la demande, etc. Ce sont là les mêmes questions qui embarrassent chaque nation civilisée, et préparent la voie au « trouble » mondial qui approche — révolution, anarchie — en vue du Royaume millénaire.

Herr Liebknecht assista, comme délégué au Congrès des trade-unions à Londres, en juillet 1896. A ce Congrès, on adopta la résolution suivante :

« Le présent congrès international des travailleurs reconnaît que la paix entre les nations du monde est une base essentielle de la fraternité internationale et du progrès humain ; il est convaincu que les peuples de la terre ne désirent pas de guerres, mais que celles-ci sont causées par la rapacité et l'égoïsme des classes dirigeantes et privilégiées dans le seul but de mettre la main sur les marchés du monde dans leurs propres intérêts et contre

tous les vrais intérêts des travailleurs. Le congrès déclare qu'il n'existe absolument aucun différend entre les travailleurs des différentes nationalités, que leurs seuls ennemis communs sont les capitalistes et les propriétaires fonciers, que le seul moyen d'empêcher les guerres et d'assurer la paix est d'abolir le système du capitalisme et de la propriété foncière de la société dans lequel les guerres ont leur racine ; en conséquence, le congrès s'engage à travailler au seul moyen par lequel ce système peut être renversé — la socialisation des moyens de production, de distribution et d'échange — ; il déclare en outre que jusqu'à ce que cela soit réalisé, chaque différend entre des nations devrait être réglé par l'arbitrage au lieu de l'être par la brutalité de la force des armes ; ce congrès reconnaît aussi que l'établissement d'une journée internationale de huit heures pour tous les travailleurs est l'étape la plus immédiate vers leur émancipation finale, et plaide avec insistance auprès des gouvernements de tous les pays la nécessité d'avoir, par voie légale, une journée de huit heures de travail ; de plus, le congrès considère que la classe ouvrière ne peut obtenir son émancipation économique et sociale qu'en retirant les rouages politiques actuels des mains de la classe capitaliste ; considérant que, dans tous les pays, un grand nombre de travailleurs et de travailleuses ne possèdent pas le droit de vote et ne peuvent prendre part à l'action politique, ce congrès de travailleurs s'engage à faire tous les efforts nécessaires pour obtenir le suffrage universel. »

AUTRES ENNEMIS DE L'HUMANITÉ. LES GÉANTS DE NOTRE ÉPOQUE

Un autre conséquence de la concurrence a été l'organisation de puissantes corporations dans le commerce et l'industrie. Ce sont d'importants éléments en préparation pour le « feu » à venir. Devant ces corporations géantes, les petits commerçants et industriels sont rapidement réduits à l'impuissance, parce qu'ils ne peuvent ni acheter ni vendre dans les conditions aussi favorables que le peuvent les grandes maisons commerciales et industrielles. A leur tour, ces dernières, voyant s'ouvrir le champ d'une plus grande activité, s'associent entre elles pour former des « trusts ». Ces trusts qui, à l'origine, avaient été

organisés pour empêcher la concurrence de les détruire tous, sauf les plus forts, travaillent à la grande satisfaction des capitalistes et des administrations qu'ils représentent. Ce mode d'exploitation commerciale et industrielle se répand partout, la Grande République dirigeant le monde dans cette direction. Remarquez la liste suivante publiée dans le numéro du 2 septembre 1896 du journal *World* de New York, sous le titre « Le développement des trusts ».

« LISTE DE 139 ASSOCIATIONS POUR RÉGLER LA PRODUCTION,
FIXER LES PRIX, MONOPOLISER LE COMMERCE
ET VOLER LE PEUPLE AU MÉPRIS DE LA LOI ».

Raison sociale	Capital \$
Dressed Beef and Provision Trust [bœuf préparé]	100 000 000
Sugar Trust, New York [sucre]	75 000 000
Lead Trust [plomb]	30 000 000
Rubber Trust, New Jersey [caoutchouc]	50 000 000
Gossamer Rubber Trust [imperméables]	12 000 000
Anthracite Coal Combine, Pennsylvania [anthracite]	85 000 000
Axe Trust [haches]	15 000 000
Barbed Wire Trust, Chicago [fil barbelé] (*)	10 000 000
Biscuit and Cracker Trust [biscuits]	12 000 000
Bolt and Nut Trust [boulons et écrous] . (*)	10 000 000
Boiler Trust, Pittsburg, Pa. [chaudières] (*)	15 000 000
Borax Trust, Pennsylvania [borax]	2 000 000
Broom Trust, Chicago [balais]	2 500 000
Brush Trust, Ohio [brosses]	2 000 000
Button Trust [boutons]	3 000 000
Carbon Candle Trust, Cleveland [bougies](*)	3 000 000
Cartridge Trust [papier cartouche] (*)	10 000 000
Casket and Burial Goods Trust [pompes funèbres]	1 000 000
Castor Oil Trust, St. Louis [huile de ricin] ..	500 000
Celluloid Trust [celluloid]	8 000 000
Cigarette Trust, New York [cigarettes]	25 000 000
Condensed Milk Trust, Illinois [lait condensé]	15 000 000
Copper Ingot Trust [lingots de cuivre] .. (*)	20 000 000

(*) Estimation.

Raison sociale	Capital \$
Sheet Copper Trust [cuivre en feuilles] . (*)	40 000 000
Cordage Trust, New Jersey [cordages]	35 000 000
Crockery Trust [poteries] (*)	15 000 000
Cotton Duck Trust [toile à voiles]	10 000 000
Cotton-Seed Oil Trust [huile de coton]	20 000 000
Cotton Thread Combine, New Jersey [fil de coton]	7 000 000
Electric Supply Trust [fournitures électri- ques] (*)	10 000 000
Flint Glass Trust, Pennsylvania [flint-glass]	8 000 000
Fruit Jar Trust [bocaux à fruits] (*)	1 000 000
Galvanized Iron Steel Trust, Pennsylvania [acier galvanisé] (*)	2 000 000
Glove Trust, New York [gants] (*)	2 000 000
Harvester Trust [moissonneuses] (*)	1 500 000
Hinge Trust [charnières]	1 000 000
Indurated Fibre Trust [fibre durcie]	500 000
Leather Board Trust [cuir] (*)	500 000
Lime Trust [chaux] (*)	3 000 000
Linseed Oil Trust [huile de lin]	18 000 000
Lithograph Trust, New Jersey [lithographie]	11 500 000
Locomotive Tire Trust [bande de roue de locomotive] (*)	2 000 000
Marble Combine [marbre] (*)	20 000 000
Match Trust, Chicago [allumettes]	8 000 000
Morocco Leather Trust [cuir marocain] (*)	2 000 000
Oatmeal Trust, Ohio [farine d'avoine] .. (*)	3 500 000
Oilcloth Trust [toile cirée] (*)	3 500 000
Paper Bag Trust [sacs de papier]	2 500 000
Pitch Trust [bitume] (*)	10 000 000
Plate Glass Trust, Pittsburg, Pa. [glaces] (*)	8 000 000
Pocket Cutlery Trust [coutellerie de poche] (*)	2 000 000
Powder Trust [poudre]	1 500 000
Preservers' Trust, West Virginia [fabriques de conserves] (*)	8 000 000
Pulp Trust [pâte à papier] (*)	5 000 000
Rice Trust, Chicago [riz]	2 500 000
Safe Trust [coffres-forts]	2 500 000
Salt Trust [sel] (*)	1 000 000
Sandstone Trust, New York [grès] (*)	1 000 000

(*) Estimation.

Raison sociale	Capital \$
Sanitary Ware Trust, Trenton, N.J. [articles sanitaires]	3 000 000
Sandpaper Trust [papier de verre] . . . (*)	250 000
Sash, Door and Blind Trust [fenêtres, portes et persiennes]	1 500 000
Saw Trust, Pennsylvania [scies]	5 000 000
School Book Trust, New York [livres scolaires]	2 000 000
School Furniture Trust, Chicago [mobilier scolaire]	15 000 000
Sewer Pipe Trust [tuyaux d'égout]	2 000 000
Skewer Trust [brochettes]	60 000
Smelters' Trust, Chicago [fonderie]	25 000 000
Smith Trust, Michigan	500 000
Soap Trust [savon]	500 000
Soda-Water Apparatus Trust, Trenton, N.J. [appareils à soda]	3 750 000
Spool, Bobbin and Shuttle Trust [bobines, fuseaux et navettes]	2 500 000
Sponge Trust [éponges]	500 000
Starch Trust, Kentucky [amidon]	10 000 000
Merchants' Steel Trust [acier]	25 000 000
Steel Rail Trust [rails]	60 000 000
Stove Board Trust, Grand Rapids, Mich. [fourneaux]	200 000
Straw Board Trust, Cleveland, O. [paille] (*)	8 000 000
Structural Steel Trust [poutrelles d'acier pour construction]	5 000 000
Teazle Trust [chardons à foulon]	200 000
Sheet Steel Trust [plaques d'acier]	2 000 000
Tombstone Trust [pierres tombales]	100 000
Trunk Trust [malles]	2 500 000
Tube Trust, New Jersey [tuyaux]	11 500 000
Type Trust [caractères d'imprimerie]	6 000 000
Umbrella Trust [parapluies, ombrelles] . (*)	8 000 000
Vapor Stove Trust [calorifères à vapeur] (*)	1 000 000
Wall Paper Trust, New York [papiers peints]	20 000 000
Watch Trust [montres]	30 000 000
Wheel Trust [roues]	1 000 000
Whip Trust [fouets]	500 000
Window Glass Trust [verre à vitre] (*)	20 000 000

(*) Estimation.

Raison sociale	Capital \$
Wire Trust [fil de fer] (*)	10 000 000
Wood Screw Trust [vis à bois] (*)	10 000 000
Wool Hat Trust, New Jersey [chapeaux de laine] (*)	1 500 000
Wrapping Paper Trust [papier d'emballage] (*)	1 000 000
Yellow Pine Trust [bois de charpente] . (*)	2 000 000
Patent Leather Trust [cuir verni] (*)	5 000 000
Dye and Chemical Combine [teinture et produits chimiques] (*)	2 000 000
Lumber Trust [bois de charpente] (*)	2 000 000
Rock Salt Combination [sel gemme] (*)	5 000 000
Naval Stores Combine [fournitures pour bateaux] (*)	1 000 000
Green Glass Trust [verre à bouteilles] . (*)	4 000 000
Locomotive Trust [locomotives] (*)	5 000 000
Envelope Combine [enveloppes] (*)	5 000 000
Ribbon Trust [rubans] (*)	18 000 000
Iron and Coal Trust [fer et charbon] (*)	10 000 000
Cotton Press Trust [presses à emballer le coton] (*)	6 000 000
Tack Trust [broquettes] (*)	3 000 000
Clothes-Wringer Trust [essoreuses] (*)	2 000 000
Snow Shovel Trust [pelles à neige] (*)	200 000
The Iron League (Trust) [fer] (*)	60 000 000
Paper Box Trust [boîtes en papier] (*)	5 000 000
Bituminous Coal Trust [bitume] (*)	15 000 000
Alcohol Trust [alcool] (*)	5 000 000
Confectioners' Trust [confiserie] (*)	2 000 000
Gas Trust [gaz] (*)	7 000 000
Acid Trust [acide] (*)	2 000 000
Manilla Tissue Trust [tissu de Manille] . (*)	2 000 000
Carnegie Trust [Carnegie] (*)	25 000 000
Illinois Steel Trust [acier] (*)	50 000 000
Brass Trust [cuivre] (*)	10 000 000
Hop Combine [houblon] (*)	500 000
Flour Trust, New York [farine] (*)	7 500 000
American Corn Harvesters' Trust [moisson- neuses] (*)	50 000 000
Pork Combine, Missouri [porc] (*)	20 000 000
Colorado Coal Combine [charbon] (*)	20 000 000

(*) Estimation.

Raison sociale	Capital \$
Bleachery Combine [blanchisserie] (*)	10 000 000
Paint Combine, New York [peinture] .. (*)	2 000 000
Buckwheat Trust, New Jersey [sarrasin] ..	5 000 000
Fur Combine, New Jersey [fourrure]	10 000 000
Tissue Paper Trust [papier de soie] (*)	10 000 000
Cash Register Trust [caisses enregistreuses] (*)	10 000 000
Western Flour Trust [farine]	10 000 000
Steel and Iron Combine [acier et fer]	4 000 000
Electrical Combine No. 2 [électricité]	1 800 000
Rubber Trust No. 2 [caoutchouc]	7 000 000
Tobacco Combination [tabac]	2 500 000
<hr/>	
Total des capitaux	1 507 060 000

Le même numéro du même journal note la puissance et la tendance de l'un de ces trusts dans l'éditorial suivant sous le titre « Que signifie la hausse du charbon » :

« L'augmentation de 1,50 \$ au prix de chaque « ton » d'antracite signifie que les onze membres du Trust de la houille n'empocheront pas moins de cinquante et peut-être plus de soixante millions de dollars. En se basant sur la concurrence de l'automne dernier et des prix avantageux qui en ont résulté, cet argent appartient légitimement à ceux qui utilisent la houille.

« L'énorme augmentation du prix de la houille signifie que nombre d'industriels qui allaient repartir cet automne ne peuvent le faire parce qu'ils ne peuvent procéder à une telle augmentation au prix de leur produit et rivaliser encore avec ceux qui obtiennent leur charbon à des prix normaux. Cela signifie que nombre d'industriels vont devoir diminuer les salaires pour compenser cette augmentation dans le prix de la production. Cela signifie que chaque chef de famille ayant de modestes revenus devra se priver de quelque simple objet de luxe ou de douceurs. Il faut qu'il achète du charbon, et comme les autorités qu'il a aidé à élire n'appliqueront pas la loi, il doit payer les prix fixés par les trusts. Cela signifie, en fin de compte, que les pauvres devront acheter moins de charbon. Les anciens prix étaient déjà suffisamment élevés. Les nou-

(*) Estimation.

veaux prix sont nettement prohibitifs. Aussi, les pauvres devront-ils grelotter l'hiver prochain.

« D'un côté, on trouve plus de luxe pour quelques-uns. De l'autre côté, c'est le manque de bien-être, et dans des milliers de cas, une misère certaine pour la plupart. Entre les deux côtés se trouve la loi violée et déshonorée. »

Prenez un autre exemple de la puissance des trusts : au printemps de 1895 fut formé le Trust des liens à coton (ce lien à coton est un ruban plat en fer qui sert à mettre le coton en balles). A ce moment-là, ces liens valaient soixante-dix « cents » le cent. L'année suivante, le trust décida de prélever un petit bénéfice supplémentaire et fixa le prix à 1,40 \$, le cent, presque au moment même de la mise en balles du coton alors qu'il était impossible d'importer à temps des liens de l'étranger.

Tous les trusts n'ont pas abusé d'une manière semblable de leur puissance ; il est possible que des occasions favorables ne se soient pas présentées à tous, mais personne ne contestera que le « commun peuple », les masses populaires, courent un grave danger de préjudice des mains de telles corporations géantes. Chacun sait ce que l'on peut craindre de la puissance et de l'égoïsme d'un individu, et ces trusts « géants » non seulement ont immensément plus de puissance et d'influence que des individus, mais en plus, ils n'ont pas de conscience, d'où le proverbe « Les corporations n'ont pas d'âme ».

Nous découpons la dépêche suivante dans le *Pittsburg Post* pour illustrer

LES BÉNÉFICES DES TRUSTS

« New York, le 5 novembre 1896. — Les administrateurs du Trust de la Standard Oil se sont réunis aujourd'hui et ont déclaré que le dividende trimestriel de 3 \$ par action et 2 dollars par action supplémentaire serait payable le 15 décembre. A l'origine, la valeur totale de l'émission des titres du Trust de la Standard Oil [huile — Trad.] était de 97 250 000 \$. Pendant l'année fiscale qui vient de s'écouler, on a déclaré 31 % de dividendes, ce qui fait un

total de gains de 30 149 500 \$. Au cours de la même période, la Compagnie américaine de raffinage du sucre, connue sous le nom de trust du sucre, a payé 7 023 920 \$ en dividendes. En plus de ces paiements de bénéfices aux actionnaires, on dit que le trust a un excédent de sucre brut, des créances et de l'argent en numéraire s'élevant à environ 30 000 000 de \$.

Par la suite, le même journal déclarait dans un éditorial :

« Le Wire Nail trust [fil pour fabriquer des clous — Trad.] fut probablement une des combinaisons financières les plus iniques que l'on vît dans ce pays ; leurs procédés constituaient une véritable extorsion, un véritable vol d'argent au public. Il brava ouvertement les lois, corrompit, malmena et ruina des concurrents ; il dirigea ce commerce d'une manière autoritaire. Puis, ayant fait cela et augmenté les prix de deux cents à trois cents pour cent, il distribua des millions parmi ses membres. Bien entendu, dans ce trust, il n'existe pas d'anarchie. En fait, ce sont les anarchistes qui élèvent des protestations contre un tel brigandage et un tel mépris de la loi. C'est du moins ce que pense M. A. C. Faust, de New Jersey, du trust des clous, qui écrit au *World* que ses révélations des excès outrageants du trust « alimentent la flamme du mécontentement populaire ». C'est bien là une façon de minimiser les choses. On devrait donc, d'après lui, laisser pleine liberté aux trusts illégaux et pillards, et ne tolérer aucune tentative de les tenir en échec ; car « cela alimente la flamme du mécontentement populaire ». D'un côté, nous avons les gens du pays, de l'autre les voleurs patentés, les trusts. Mais il ne doit y avoir ni révélations, ni protestations, sinon « la flamme du mécontentement populaire » rendrait la vie difficile aux trusts. Pourrait-on aller plus loin dans l'impudence et l'arrogance ?

« Le trust du charbon dans la production de l'antracite est maintenant en train de voler les gens à raison de cinquante millions de dollars par an, en augmentant de 1,50 \$ le prix de la « ton ». Le Rév. Dr. Parkhurst a présenté l'autre jour ses respects à cette bande particulière dans les termes suivants : « Si les compagnies houillères, ou les cartels houillers, ou les trusts du charbon usent de leur puissance pour drainer dans leur propre caisse autant d'argent de l'homme pauvre qu'ils peuvent ou qu'ils osent lui prendre, avec pour résultat l'appauvris-

sement des pauvres, la diminution de leur bien-être et l'épuisement des courants de la santé et de la vie, alors ces compagnies sont

POSSÉDÉES DU DÉMON DU VOL ET DU MEURTRE

Et ceci est tout aussi applicable aux trafiquants de charbon qu'à ceux de n'importe quelle autre denrée ».

« Tandis que le Rév. Dr. Parkhurst les stigmatisait ainsi comme « étant possédés par le démon du vol et du meurtre », un autre prédicateur de New York, le Rév. Dr. Heber Newton, s'adressant à des ouailles millionnaires assises sur des chaises recouvertes de velours, fit la louange des trusts comme une partie nécessaire et bien-faisante de notre civilisation avancée ».

A propos de la baisse soudaine des prix des rails d'acier, de 27 \$ à 15 \$ par « ton », le journal *Evening Record*, d'Allegheny, dit :

« Le grand « Pool acier », constitué pour soutenir les prix, est pratiquement écrasé. Cette combinaison gigantesque de capital et de puissance, faite pour avoir la haute main sur la production de l'une des plus grandes industries de l'Amérique, pour faire monter ou descendre les prix sur son simple commandement, pour imposer les consommateurs selon son bon plaisir, et à la limite de l'opportunité, va être dévorée par une combinaison plus gigantesque encore, plus puissante encore, plus riche encore. Rockefeller et Carnegie se sont emparé de l'industrie de l'acier en Amérique. L'événement fera époque. La réduction sur le prix des rails d'acier de 25 \$ à 17 \$ la « ton » [tonne américaine — Trad.], chiffre le plus bas auquel ils aient jamais été vendus, marque une nouvelle ère dans l'économie du pays. Jusqu'ici, il s'agit d'un trust mangé par un autre trust, et ce sont les chemins de fer qui sont gagnants.

« On peut dire sans hésitation que ni M. Rockefeller, ni M. Carnegie n'ont été amenés à cette grande entreprise par des considérations quelconques de sentiments vis-à-vis du public. Ils ont vu là une chance d'écraser la concurrence et ils en ont profité. A présent, ils possèdent la source d'approvisionnement la plus remarquable dans le monde, la région de Mesaba, au-delà de Duluth (Minnesota) décrite comme une région où il n'est pas nécessaire de creuser à grands frais, mais simplement de gratter la surface de la terre pour en extraire le minerai. Rocke-

feller a augmenté encore cet avantage qu'il avait de s'être assuré cette source d'approvisionnement en construisant une flotte de chalands de vaste capacité pour transporter ses matières premières aux bassins du lac Erié. Lorsqu'il eut réalisé ses desseins en s'alliant avec Carnegie, avec ses hauts fourneaux et ses usines, il eut « l'Association des fabricants de rails » à sa merci. Toute l'affaire avait été mise à exécution par une combinaison magistrale de facilités existantes. Le résultat actuel, du moins, est un avantage pour un grand nombre de personnes. Reste à savoir si MM. Rockefeller et Carnegie, ayant obtenu cette immense puissance entre leurs mains, se contenteront de récolter des bénéfices raisonnables et de laisser le public en profiter, ou si, après avoir écrasé leurs adversaires, ils emploieront cette puissance pour pratiquer l'extorsion impitoyable. C'est là un grave problème. Le fait qu'ils détiennent ce pouvoir est une menace en lui-même. »

L'article suivant a été largement répandu en son temps, mais il est bon de le mentionner ici, à propos de ce sujet :

« Kansas City (Mo.), le 26 novembre 1896. — L'ex-gouverneur David R. Francis, actuellement Secrétaire à l'Intérieur, adressa la lettre suivante à un petit groupe de partisans de l'étalon-or qui avaient organisé un banquet au Midland Hotel hier soir :

Département de l'Intérieur,

Washington (D.C.), le 19 nov. 1896.

« Messieurs : je viens de recevoir votre invitation du 25, et je regrette de ne pouvoir participer ce soir à la célébration de la victoire de la saine monnaie... Si l'on n'intervient pas, par le moyen de lois, pour limiter l'influence croissante de la richesse, et pour circonscrire les pouvoirs des trusts et des monopoles, il y aura un soulèvement du peuple, avant la fin du siècle, qui fera courir un grave danger à nos institutions mêmes.

David R. Francis. »

Voici un extrait du journal *Spectator* de Londres :

« Nous avons entre nos mains une décision prise par le Juge Russell, de la Cour Suprême de New York, qui montre à quel point est poussé aux Etats-Unis le système des « Trusts », ou méthode d'emploi de capitaux pour créer des monopoles. Une Association nationale des pharmacies de gros a été formée, qui comprend presque la totalité :

des grands pharmaciens de l'Union et fixe le prix des médicaments. Si l'un quelconque des pharmaciens privés vend au-dessous des prix fixés, l'Association avertit l'ensemble de ses membres de ne pas traiter avec lui, et en règle générale, elle réussit à causer la ruine de la firme réfractaire. La Compagnie John D. Park and Sons décida de résister à l'avertissement dictatorial et réclama une interdiction légale auprès des tribunaux; cela lui fut refusé dans ce cas particulier, mais accordé en tant que principe général; en effet il est enjoint à tous les hommes de s'abstenir de « conspirer » pour imposer « une gêne dans le commerce ». C'est là un cas extrême, parce qu'il est clair qu'un trust de ce genre joue, ou peut jouer avec la vie humaine. Il importe peu qu'ils augmentent le prix des spécialités (ce qui semble avoir été ici le motif de la plainte) jusqu'à une guinée [21 shillings — Trad.]; mais supposez qu'ils mettent des drogues comme la quinine, l'opium ou les laxatifs hors de la portée des pauvres. On se souvient que les disciples de M. Bryan placent le système des trusts au premier rang de leurs accusations contre le capital, et des cas comme celui-ci leur donnent un point d'appui à leur argumentation. »

LES TRUSTS EN ANGLETERRE

Bien qu'on puisse dire des trusts qu'ils sont une invention américaine, nous citons ce qui suit du *Spectator* de Londres, montrant qu'ils ne sont pas une exclusivité américaine. L'auteur déclare :

« Les trusts commencent à s'emparer de certaines de nos affaires commerciales britanniques. Aujourd'hui, il existe un trust dont le siège social est à Birmingham et qui a accaparé tout le commerce des lits métalliques à travers toute la Grande-Bretagne. Cette combinaison (ou trust) est si adroitement organisée qu'il est pratiquement impossible à n'importe quel individu ne faisant pas partie de cette corporation d'entreprendre une fabrication indépendante de lits de fer ou de cuivre. Si, cependant, il essayait de le faire, il serait incapable d'acheter ses matières premières ou de trouver des ouvriers de la profession, car tous les fabricants de fer et de cuivre pour lits se sont mis d'accord pour en fournir au trust seulement, et les ouvriers sont tous engagés par leur Union pour ne travailler que pour les fabricants de cette Union.

Les acheteurs ne peuvent donc s'attendre qu'à la concurrence étrangère seule pour que les prix de montent pas. Ce trust des lits est à présent prospère, c'est pourquoi de nombreux autres commerces locaux suivent maintenant son exemple ».

Ces trusts disposent de capitaux qui se comptent par centaines de millions de dollars ; ce sont véritablement des *géants*. Si, dans ce domaine-là, les choses continuent pendant quelques années comme elles l'ont fait ces vingt dernières années, les trusts finiront par gouverner le monde avec le levier de la finance. Bientôt, ils auront le pouvoir, non seulement d'imposer les prix des marchandises utilisées par le monde, mais étant les principaux employeurs de la main-d'œuvre, ils auront la haute main sur les salaires.

Il est vrai que ces associations de capitaux ont, dans le passé, accompli de vastes entreprises que des individus seuls n'auraient pu accomplir si vite et si bien. Vraiment, l'entreprise corporative privée a pris des risques qu'elle a assumés avec succès et que le public aurait condamnés et mis en échec s'ils avaient été entrepris par le gouvernement. On ne doit pas penser que nous condamnons sans distinction de vastes accumulations de capitaux ; mais nous faisons remarquer que l'expérience de chaque année non seulement ajoute largement à leur puissance financière, mais également à leur sagacité, et que nous approchons rapidement, si nous n'y sommes déjà, le moment où les intérêts et les libertés mêmes du peuple sont menacés. Chacun dit : on doit faire quelque chose ! mais personne ne sait ce qu'il faut faire. Le fait est que le genre humain est irrémédiablement à la merci de ces excroissances géantes du présent système social égoïste, et la seule espérance est en Dieu.

Il est vrai, également, que ces géants sont habituellement dirigés par des hommes capables qui, jusqu'ici, semblent disposés à se servir de leur pouvoir avec modération. Néanmoins, ce pouvoir se trouve concentré, et la capacité,

guidée dans l'ensemble par l'égoïsme, voudra vraisemblablement, de temps en temps, serrer la vie sur leurs serviteurs et sur le public selon les occasions et les circonstances favorables.

Ces géants menacent maintenant la famille humaine comme de vrais géants la menaçaient il y a plus de quatre mille ans. Ces géants étaient des « hommes de renom » — des hommes de prodigieuses capacité et sagacité, supérieurs à la race adamique déchue. C'était une race hybride, provenant d'une *nouvelle vitalité* apportée à la souche adamique (*). Ainsi en est-il pour ces *géants corporatifs* modernes : ils sont grands, puissants et rusés, à un degré tel qu'il faut abandonner l'idée de pouvoir les vaincre sans intervention divine. Leurs moyens prodigieux n'ont encore jamais été mis à contribution. Ces géants, aussi, sont des hybrides : ils sont engendrés par une sagesse qui doit son existence à la civilisation et à l'illumination chrétiennes agissant en combinaison avec les cœurs égoïstes d'hommes déchus.

Cependant, lorsque les hommes sont à bout de ressources, c'est alors que Dieu intervient, et de même que les géants du « monde qui était avant le déluge » furent anéantis dans les eaux du déluge, ainsi ces géants corporatifs doivent être anéantis dans le déluge de feu qui vient — le « feu » symbolique « de la jalousie de Dieu », de sa colère, qui s'allume déjà ; « un temps de détresse tel qu'il n'y en a pas eu de pareil depuis qu'il existe une nation ». C'est dans ce « feu » que seront consumés tous les géants du vice et de l'égoïsme ; ils tomberont, et ne se relèveront plus jamais. — Esaïe 26 : 13, 14 ; Soph. 3 : 8, 9.

ESCLAVAGE BARBARE CONTRE SERVITUDE MODERNE

Mettez pour un temps en contraste le passé avec le

(*) Gen. 6 : 4 : Pour de plus amples renseignements à ce sujet, s'adresser au Mouvement Missionnaire Intérieur Laïque (voir l'adresse sur la liste des publications à la fin de l'ouvrage).

présent et l'avenir, en ce qui concerne l'offre et la demande de main-d'œuvre. C'est seulement au cours du siècle dernier que la traite des esclaves a cessé d'une manière générale et que l'esclavage a été aboli. Il fut un temps où la traite des esclaves était générale, mais graduellement, l'esclavage se fondit en servage à travers toute l'Europe et l'Asie. L'esclavage ne fut aboli en Grande-Bretagne qu'en 1838, et le gouvernement général paya aux propriétaires d'esclaves la somme de 20 000 000 de livres sterling, soit près de 100 000 000 de dollars, à titre d'indemnités. La France émancipa ses esclaves en 1848. Aux Etats-Unis, l'esclavage se maintint dans les Etats du sud jusqu'en 1863. On ne peut nier que la parole et la plume de chrétiens contribuèrent pour une grande part à mettre fin à l'esclavage humain ; mais d'autre part, il faut remarquer que le changement des conditions du marché du travail dans le monde aidèrent à donner à la majorité des humains une nouvelle conception de la question, et avec les indemnités versées, aidèrent à réconcilier les propriétaires d'esclaves avec le nouvel ordre de choses. Les voix et les plumes des chrétiens hâtèrent simplement l'abolition de l'esclavage, mais celle-ci, de toutes façons, aurait eu lieu plus tard.

L'esclavage meurt d'une mort naturelle en raison du système moderne compétitif et égoïste, soutenu par des inventions mécaniques et par la croissance de la population. En faisant complètement abstraction de considérations morales et religieuses, ce serait maintenant impossible de généraliser l'esclavage dans des pays peuplés, civilisés : il ne rapporterait rien du point de vue financier (1) parce que la machine a, dans une large mesure, pris la place de la main-d'œuvre, tant inintelligente qu'intelligente ; (2) parce qu'un serviteur intelligent peut faire plus de travail et le mieux faire qu'un serviteur inintelligent ; (3) parce que civiliser et même instruire un peu des esclaves rendrait les services de ces derniers plus

coûteux que la main-d'œuvre libre ; en outre, les esclaves plus intelligents et plus capables, seraient plus difficiles à diriger et à employer d'une manière plus profitable que ne le sont les ouvriers soi-disant libres, mais liés mains et pieds par la nécessité. En un mot, les sages de ce monde ont appris que des guerres faites pour dépouiller des ennemis et pour avoir des esclaves, sont moins profitables que des guerres de concurrence commerciale dont les résultats sont meilleurs, aussi bien que plus considérables ; ils ont appris également que les libres « esclaves de la nécessité » sont les esclaves les moins coûteux et les plus capables.

Si la main-d'œuvre intelligente, déjà libre, est moins coûteuse que la main-d'œuvre esclave ignorante, et si le monde entier a son intelligence qui s'éveille et sa population qui s'accroît rapidement, il est évident que le système social actuel est aussi certain de travailler à sa propre destruction que le ferait une machine fonctionnant à pleine vapeur et sans frein ni régulateur.

Etant donné que la société est actuellement organisée sur le principe de l'offre et de la demande, il n'y a ni frein, ni régulateur sur la concurrence égoïste du monde. Toute la structure est édiflée sur ce principe : la pression égoïste, la force qui pèse lourdement sur la société, devient de jour en jour plus puissante. Les choses continueront ainsi avec les masses, à peser de plus en plus lourdement, degré par degré, jusqu'à ce que s'accomplisse dans l'anarchie l'effondrement social.

LES HUMAINS SONT PRIS ENTRE DEUX PIERRES MEULIÈRES

Il devient de plus en plus évident aux masses des hommes que dans l'ordre de choses actuel, elles sont entre une meule supérieure et une meule inférieure dont les tours rapides doivent éventuellement, et sous peu, les écraser et les réduire à un servage misérable et ignoble, à moins qu'on n'y porte remède de quelque manière. Telle est vraiment la réelle condition de choses : les besoins de

l'homme constituent le tuyau d'alimentation qui précipite les masses entre les meules ; la meule inférieure, c'est la loi inexorable de l'offre et de la demande qui soumet la population du monde de plus en plus intelligente et en croissance rapide à la pression de plus en plus rigoureuse de la meule supérieure (l'égoïsme organisé) actionnée par le pouvoir gigantesque des esclaves mécaniques, assistés des engrenages, des leviers et des poulies des combinaisons, des trusts et des monopoles financiers. (Il est à propos que le Bureau des statistiques à Berlin ait estimé, en 1887, que les machines à vapeur (les esclaves mécaniques) alors en fonction dans le monde représentaient approximativement un milliard d'hommes, ou trois fois la population laborieuse de la terre ; or, les forces de la vapeur et de l'électricité ont probablement plus que doublé depuis lors. Cependant, ces machines se trouvent presque toutes dans des pays civilisés dont les populations ne représentent qu'environ un cinquième du total). La puissance motrice de la meule supérieure comprend aussi le volant, pesant avec le poids d'une richesse concentrée inimaginée jusqu'ici, et d'une puissance cérébrale exercée et stimulée par l'égoïsme. Pour illustrer en partie le résultat du processus d'écrasement, nous notons un rapport selon lequel à Londres (G.-B.), il y avait 938 293 pauvres, 316 834 très pauvres et 37 610 de la plus grande indigence, soit un total de 1 292 737 ou près d'un tiers de la population de la plus grande ville du monde vivant dans la pauvreté. Des chiffres officiels concernant l'Ecosse ont montré qu'un tiers des familles vivait dans une seule chambre, et plus d'un tiers dans deux chambres seulement ; que dans la ville de New York, au cours d'un hiver rigoureux, 21 000 hommes, femmes et enfants furent expulsés faute de pouvoir payer leur loyer, et que, dans une seule année, 3 819 de ses habitants furent enterrés dans le « champ du potier » [cimetière des indigents — Trad.] trop pauvres pour vivre comme pour mourir décemment. Ceci, rappelez-

vous, dans la ville même où, comme nous l'avons montré on compte déjà parmi ses citoyens des milliers de millionnaires.

Un auteur, M. J. A. Collins, a discuté un jour dans *The American Magazine of Civics*, du sujet de la décadence de la propriété privée en Amérique, à la lumière du recensement des E.U. Au début il nous avertit de nous préparer à des faits frappants et à des indications menaçantes et dangereuses. Nous citons comme suit :

« Il y a quelques décades, la grande majorité de la population était composée de propriétaires, et leurs habitations étaient pratiquement libres de toute charge ; aujourd'hui, la vaste majorité de la population est composée de locataires. »

Etant donné que l'occupant d'une habitation hypothéquée n'est en fait qu'un locataire du créancier hypothécaire, il trouve que 84 % des familles de cette nation sont virtuellement des locataires, et ajoute :

« Songez que ce résultat saisissant s'est produit en un temps très court, alors que l'Ouest offre le vaste domaine de terres libres à des colons, que les grands champs industriels s'ouvrent et offrent des emplois avec de bons salaires, et alors considérez ce qui résultera lorsque le grand Ouest sera entièrement occupé, ou toutes ses terres accaparées, une population augmentée de millions de gens, tant par la croissance naturelle que par l'immigration, les terrains riches en minerais et les mines sous la mainmise des syndicats de capitaux étrangers, le système de transports accaparé dans l'intérêt de quelques propriétaires millionnaires, les usines exploitées par de grandes corporations dans leur propre intérêt, les terres publiques épuisées et les sites nationaux accaparés et occupés par des spéculateurs, sans que les masses industrielles puissent y accéder ».

En comparant ces chiffres aux statistiques européennes, M. Collins conclut que les conditions sous la République la plus grande sur la terre sont moins favorables qu'en Europe, sauf dans le pays le plus riche et le plus éclairé d'Europe, la Grande-Bretagne. Toutefois, les chiffres de M. Collins sont trompeurs, à moins de rappeler que des

milliers de ces habitations hypothéquées appartiennent à des personnes jeunes (lesquelles, en Europe, habiteraient avec leurs parents) et par des immigrants qui achètent par versements. Néanmoins, la vérité toute simple est suffisamment pénible. Avec la pression croissante du temps, peu des nombreuses hypothèques actuelles seront un jour levées, sauf par le shérif.

Il y a probablement peu de gens qui se rendent compte quel bon marché on fait parfois de la force humaine et du temps de l'être humain, et ceux qui le discernent ne savent pas comment remédier à ce mal, et font ce qu'ils peuvent pour y échapper eux-mêmes. Dans toutes les grandes villes du monde, il y a des milliers de gens connus sous le nom de « sweaters » [des gens qu'on exploite — Trad.] qui travaillent plus durement et pendant un plus grand nombre d'heures que ne le fit la majorité des esclaves du sud, et ce pour avoir tout juste de quoi vivre. Apparemment, ils ont leur liberté, mais en fait ils sont des esclaves, les esclaves de la nécessité, ayant la liberté de vouloir, mais peu celle d'agir, pour eux-mêmes ou pour d'autres.

Sur le même sujet, nous extrayons du *Presbyterian Banner* (Pittsburg) ce qui suit :

« Le système d'exploitation des travailleurs est né et s'est développé dans des pays étrangers avant d'être transplanté sur le sol américain où il y a apporté sa malédiction avec lui. Il ne se limite pas aux rayons des vêtements de confection, mais englobe tous ceux qui sont dirigés par un intermédiaire. L'intermédiaire ou fournisseur s'engage à procurer des marchandises au marchand à un certain prix, et afin de fournir de bonnes affaires au grand public des acheteurs, et en même temps des bénéfices au marchand et à l'intermédiaire, ce prix doit être fixé très bas et les pauvres ouvriers doivent souffrir.

« En Angleterre, presque toutes les affaires sont traitées de cette façon. Le commerce de chaussures et de souliers, celui de la fourrure, le commerce d'ébénisterie et de tapisserie, et beaucoup d'autres sont tombés sous la coupe de l'intermédiaire, et les gens sont réduits à des salaires de

famine. Mais nous voulons parler du commerce des vêtements de confection dans notre propre pays. En 1886, il n'y avait à New York que dix ateliers exploitant leurs ouvriers ; à présent, il y en a de nombreuses centaines et il en est de même à Chicago, tandis que d'autres villes ont leur part. Ces ateliers sont pour la plupart entre les mains de Juifs, et ceux de Boston et de New York ont l'avantage sur leurs frères des régions plus à l'ouest en ce qu'ils peuvent profiter des étrangers, fraîchement débarqués qui ne peuvent pas parler la langue et peuvent donc être facilement trompés. Ces ouvriers sont entassés dans de petites chambres mal aérées ; ils sont parfois vingt ou trente dans une chambre assez grande pour huit ouvriers seulement, où ils doivent souvent faire la cuisine, manger et vivre, peiner dix-huit et vingt heures par jour pour gagner suffisamment pour ne pas mourir de faim.

« Les prix payés pour ce genre de travail constituent une honte pour l'humanité. Par un travail pénible, des hommes arrivent à gagner deux à quatre dollars par semaine. Les chiffres suivants sont fournis par quelqu'un qui a étudié le sujet et qui a obtenu ses renseignements de l'un de ces « patrons rapaces » ; les prix sont ceux qu'il a reçus du marchand :

Pour confectionner des manteaux	0,76 \$ à 2,50 \$
Pour confectionner des vestes de travail ..	0,32 \$ à 1,50 \$
Pour confectionner des pantalons	0,25 \$ à 0,75 \$
Pour confectionner des gilets (par douzaines)	1,00 \$ à 3,00 \$
Pour confectionner des culottes (par douzaines)	0,50 \$ à 0,75 \$
Pour confectionner des chemises en calico (par douzaines)	0,30 \$ à 0,45 \$

« De cette liste de prix, le « patron rapace » prend un gros pourcentage de bénéfice, et quand on a déduit le prix du transport que paie l'ouvrier, on peut aisément imaginer combien il faut que des hommes et des femmes travaillent durement et longtemps pour obtenir les choses ordinaires nécessaires à la vie. Pour des culottes, pour lesquelles le « patron » reçoit du fabricant soixante-cinq « cents » la douzaine, l'ouvrier exploité ne reçoit que trente-cinq « cents ».

« L'ouvrier reçoit dix « cents » pour confectionner des pantalons d'été, et s'il veut en faire six paires complètes, il doit travailler près de dix-huit heures. Les manteaux

sont confectionnés par quinze personnes, chacune faisant sa part. Des pantalons de travail, soixante « cents » la douzaine de paires. Ce ne sont là que quelques exemples seulement, et n'importe quelle femme connaissant un peu la couture ou la confection de vêtements, sait quelle somme de besogne cela implique.

« Mais il y a rétribution en toutes choses, et parfois, l'innocent ou l'insouciant doit souffrir aussi bien que le coupable. Ces vêtements sont confectionnés dans les pires conditions de malpropreté. Le travail se fait dans des chambres qui ne conviennent pas à l'habitation humaine et qui sont empoisonnées par des germes de maladies. A Chicago, au cours de cette année, un visiteur vit dans l'un de ces ateliers quatre personnes occupées à confectionner des manteaux ; toutes avaient la fièvre scarlatine ; à un autre endroit, reposait le corps d'un enfant mort de la même maladie, tandis que le travail se poursuivait autour de lui et que la contagion se répandait inévitablement ».

« Il est triste que l'or soit si cher,

Et que la chair et le sang soient si bon marché ».

Le nombre des pauvres misérables croît rapidement, et comme cela a été montré, la concurrence opprime de plus en plus toute la race humaine, sauf les quelques privilégiés qui se sont assuré des machines et des immeubles. Comme leur fortune et leur puissance progressent en rapport, il semble qu'on puisse s'attendre à voir des milliardaires si les conditions actuelles continuent.

Il n'est pas possible que pareille condition de choses doive persister à jamais, car même l'opération de la loi naturelle de cause et d'effet amènerait éventuellement une rétribution. Nous ne devons pas non plus nous attendre à ce que la justice de Dieu qui fit cette loi permettrait la persistance de telles conditions. Dieu, par le moyen de Christ, a racheté et épousé la cause de notre humanité déchue et le moment de la délivrer de l'égoïsme et de la puissance générale du mal est proche. — Rom. 8 : 19-23.

Voici comment un journal de l'Ouest représentait clairement la situation il y a quelques années, situation plus terrifiante encore présentement :

« Le nombre des chômeurs dans ce pays s'élève à deux millions. Ceux qui dépendent d'eux sont probablement quatre fois plus nombreux.

« Peut-être avez-vous entendu parler de cela déjà. Je voudrais que vous y pensiez jusqu'à ce que vous vous rendiez compte de ce que cela signifie. Cela veut dire que sous « le meilleur gouvernement du monde », avec « le meilleur système bancaire que le monde ait jamais vu » et toutes autres choses au plus haut niveau, avec une production sans précédent d'aliments et de tous autres objets de bien-être et de luxe, un septième de notre population a été réduit à la mendicité absolue si elle ne veut pas mourir de faim. Des gens ont faim devant des magasins et devant des silos qui regorgent de grains qu'on ne peut vendre à un prix suffisant pour rétribuer le producteur. Des gens grelottent, presque nus, devant des entrepôts remplis à craquer de vêtements de toutes sortes. Des gens ont froid et n'ont pas de feu, avec des centaines de millions de tonnes de charbon facilement accessible dans des milliers de mines. Les cordonniers qui sont inoccupés seraient contents d'aller travailler et de confectionner des souliers pour les mineurs en échange de combustible. De même, ces derniers seraient contents de travailler dans les mines pour pouvoir obtenir des souliers. De la même façon, le fermier à demi-vêtu, du Kansas, qui est incapable de vendre son blé pour payer les notes de moissonnage et de battage, serait enchanté d'échanger ce blé avec les hommes des usines de l'Est qui filent et tissent l'étoffe dont il a besoin.

« Ce n'est pas le manque de ressources naturelles qui trouble le pays de nos jours. Ce n'est pas le manque de capacité ou de bonne volonté de la part des deux millions de chômeurs pour travailler et produire les choses désirables et utiles. C'est simplement que les instruments de production et les moyens d'échange sont concentrés [litt. « congestionnés » — Trad.] dans les mains de quelques-uns. Nous ne faisons que commencer à nous rendre compte combien est pernicieux un tel état de choses, et nous le comprendrons de mieux en mieux au fur et à mesure que cette concentration augmentera. Des gens sont oisifs, ils ont froid et faim parce qu'ils ne peuvent échanger les produits de leur travail. Devant de tels résultats, notre prétentieuse civilisation actuelle n'est-elle pas à la veille d'un échec mortel ? Si les chômeurs de ce pays se mettaient côte à côte en rangs de quatre et à deux mètres

environ d'intervalle, ils formeraient un cortège de six cents « miles » de long [environ 965 km — Trad.]. Ceux qui dépendent d'eux pour subsister atteindraient, dans le même ordre, une distance de 2 400 « miles » [3 862 km environ — Trad.]. Cette armée, ainsi formée, s'étendrait de l'Atlantique au Pacifique — de Sandy Hook à Golden Gate.

« Si l'intelligence de la race n'est pas capable d'imaginer un système industriel meilleur que celui-ci, nous pourrions aussi bien admettre que l'humanité est le plus grand échec de l'univers. [Oui, c'est à cette conclusion que porte la providence divine : il faut que les hommes apprennent leur impuissance personnelle et quel est le vrai Maître, de même que chaque poulain doit être « rompu » avant de pouvoir servir.] La chose la plus atroce et la plus cruelle de tous les temps est l'essai fait actuellement de maintenir une armée industrielle chargée de combattre pour nos rois ploutocratiques sans prendre des dispositions pour la maintenir durant les périodes où ses services ne sont pas nécessaires. »

Ce qui précède a été écrit pendant la période de la crise la plus grave à propos de la « manipulation (*) des barèmes » et ne constitue pas, heureusement, la condition normale. Toutefois, on ignore quand il est possible qu'elle se répète. Néanmoins, le *Harrisburg Patriot*, de la même année, donna les chiffres suivants, sous le titre « Le nombre des chômeurs » :

« Il existe 10 000 chômeurs à Boston ; 7 000 à Worcester, autant à New Haven, 9 600 à Providence, 100 000 à New York, 16 000 à Utica qui est une petite ville ; à Paterson (N.-J.) la moitié des habitants chôment ; il y a 15 000 ouvriers inoccupés à Philadelphie, 10 000 à Baltimore, 3 000 à Wheeling, 6 000 à Cincinnati, 8 000 à Cleveland, 4 000 à Columbus, 5 000 à Indianapolis, 2 500 à Terre Haute, 200 000 à Chicago, 25 000 à Detroit, 20 000 à Milwaukee, 6 000 à Minneapolis, 80 000 à St-Louis, 2 000 à St-Joseph, autant à Omaha, 5 000 à Butte City (Mont.), 15 000 à San Francisco. »

Nous donnons ci-dessous un extrait de *The Coming Nation*, intitulé « Un problème qu'il vous faut résoudre ».

(*) « tinkering » : familièrement : le rafistolage.

Il montre à quel point certains hommes voient clairement la situation. Toutes ces voix qui mettent en garde ne font que répéter le conseil solennel du prophète inspiré : « Et maintenant, ô rois [tous ceux qui détiennent une mesure quelconque d'autorité et de pouvoir], soyez intelligents ; vous, juges de la terre, recevez instruction ». Il déclare :

« Vous admettez que des nouvelles machines supplantent les ouvriers. La prétention que la fabrication et la surveillance de ces nouvelles machines emploieront le nombre des ouvriers ainsi jetés dehors ne tiendra pas, car si cela était vrai, il n'y aurait aucun avantage à employer des machines. Le fait ressort tellement bien que des centaines de milliers d'ouvriers chôment maintenant parce que des machines font le travail qu'ils faisaient autrefois ; il faut que tous reconnaissent ce fait pour peu qu'ils réfléchissent. Ces hommes sans travail n'achètent pas autant de marchandises que lorsqu'ils travaillaient ; ainsi y a-t-il moins de demandes de ces marchandises ; par suite, beaucoup d'autres ouvriers ne peuvent être employés, et cela augmente le nombre des chômeurs et arrête d'autres achats.

« Qu'allez-vous faire de ces ouvriers sans travail ? Que, dans leur ensemble les prix des marchandises baissent, cela ne donne pas du travail à ces hommes. Aucune activité ne s'ouvre à eux, car tous les marchés du travail regorgent d'hommes pour la même raison. Vous ne pouvez les tuer (à moins qu'ils ne fassent grève), et ils ne peuvent aller nulle part. Sérieusement, je demande : qu'allez-vous faire d'eux ? Des fermiers expérimentés font faillite, alors quelle preuve de succès auraient ces hommes dans l'agriculture, même s'ils avaient de la terre ?

« Le nombre de ces hommes se multiplie comme les feuilles de la forêt. Ils se comptent par millions. Il n'y a aucune perspective d'obtenir du travail pour beaucoup d'entre eux, ou s'ils y parviennent, ce n'est que pour prendre la place d'autres qui travaillent maintenant et qui, alors, viendraient s'ajouter au nombre des sans travail. Peut-être pensez-vous que leur sort ne vous regarde pas, mais, mon cher monsieur, cela vous concerne bien, et vous vous en rendrez compte avant peu. C'est un sujet qu'on ne peut écarter en tournant les talons et en refusant d'écouter. Le peuple français a pensé cela jadis, mais il l'apprit autrement, même si la génération actuelle a

oublié la leçon. La génération présente, aux Etats-Unis, *doit* résoudre la question et la *résoudra* de quelque manière. Cela peut être fait dans la paix, l'amour et la justice, ou bien par un homme violent qui foule **aux pieds** les droits de tous, comme vous le voyez maintenant faire, dans l'indifférence, au détriment de quelques-uns. Nous le répétons, il vous *faudra* répondre à ces questions dans les prochaines années.

« Les Français furent avertis, mais ils ne pouvaient écouter à cause de la vie fastueuse de la royauté corrompue. Et *vous*, écouterez-vous ? ou bien, permettra-t-on au présent état de choses de continuer ainsi jusqu'à ce que cinq ou six millions de gens réclament du pain ou de « l'oxyde de fer » ? L'agitation, lorsqu'elle arrivera, sera intensifiée au centuple, aux Etats-Unis, à cause des conditions sociales qui y prévalent depuis un siècle. L'amour de la liberté est devenu puissant, alimenté par une haine des rois, des tyrans et des oppresseurs. On ne peut compter ni sur des soldats, ni sur des marins qui viennent des masses populaires pour tirer sur leurs propres pères et sur leurs propres frères au seul signe ou sur l'ordre de rois titrés ou non. Etant donné ce qui doit résulter d'une oisiveté trop prolongée de millions de personnes dont les conditions identiques cimenteront bientôt des liens d'amitié, ne pensez-vous pas que vous devriez vous intéresser à ces conditions ? Ne serait-ce pas mieux de trouver et d'appliquer un remède, d'employer ces hommes, même dans des ateliers publics plutôt que d'en arriver à la détresse finale ?

« Nous savons ce que font les capitalistes : nous les voyons préparer les munitions de guerre pour gouverner les masses par la force des armes. Mais ils sont stupides. Ils ne sont sages qu'à leurs propres yeux. Ils sont en train d'adopter la tactique des rois, et bientôt, ils seront comme la balle au vent. Le destin est contre leurs tactiques. Des rois, ayant des armées plus fortes que celles qui peuvent être rassemblées ici pour défendre le capitalisme, tremblent devant la croissance constante d'une civilisation plus élevée parmi le peuple, poussée par la détresse de cette armée de sans travail qui grandit rapidement. La justice ne fait de tort à personne, bien qu'elle puisse supprimer les privilèges des voleurs. En qualité de citoyens, résolvons et réglons le problème légalement, non pas en partisans, mais en citoyens qui pensent davantage au pays qu'à un parti, et plus à la justice qu'à l'or du roi ».

Telles sont les fortes paroles de quelqu'un qui, de toute évidence, pense fortement, et il y en a beaucoup comme lui. Personne ne peut nier qu'il y ait au moins quelque vérité dans les accusations.

L'ÉTAT DE CHOSES ACTUEL EST UNIVERSEL ;
AUCUN POUVOIR HUMAIN NE PEUT Y REMÉDIER

Cet état de choses n'existe pas seulement en Amérique et en Europe : en effet, pendant des siècles, les millions d'habitants de l'Asie n'ont jamais connu d'autres conditions d'existence. Une dame américaine, missionnaire en Inde, écrit qu'elle fut profondément affligée lorsque les indigènes lui demandèrent s'il était vrai que, dans son pays, les gens avaient tout le pain qu'ils désiraient manger, trois fois par jour. Elle raconte qu'en Inde, la plupart des gens ont rarement assez à manger pour satisfaire leur appétit.

On raconte que le « Lieutenant-Gouverneur » du Bengale (Inde) aurait dit, il n'y a pas longtemps : « La moitié de notre population agricole ne sait jamais ce que c'est que de manger à sa faim. » Ceux qui produisent le grain ne peuvent pas manger ce qui leur serait strictement nécessaire, car ils doivent d'abord en tirer le montant des impôts. Dix millions de la population de l'Inde sont occupés au tissage à la main des cotonnades. Aujourd'hui, les machines, sur le littoral, ont détruit leur industrie et il ne leur reste comme occupation que l'agriculture dans les dures conditions mentionnées plus haut.

En Afrique du Sud, également, où des millions de dollars furent généreusement investis au cours de ce que l'on a appelé la « Fièvre d'or africaine », les temps sont durs pour beaucoup, et certains des intellectuels craignent le pire. L'extrait suivant d'un journal de Natal (Afrique du Sud), donne une idée de la situation :

« Ceux qui ne sont pas venus directement en contact avec les immigrants européens cherchant du travail ne

peuvent pas se faire une idée du dénuement dans lequel se trouvent ces gens-là à Durban. Il est cependant réconfortant de constater que le Comité de secours du Conseil municipal se rend bien compte qu'il a un devoir humanitaire à remplir à l'égard des malheureux qui sont arrivés dans ce pays. Cette semaine au cours d'une conversation avec M. R. Jameson, l'infatigable promoteur qui est entré, corps et âme, dans ce mouvement philanthropique, j'ai appris que les œuvres de secours à Point offrent un emploi temporaire à quelque chose comme cinquante hommes. Il est affligeant de constater que des hommes qui ont été formés pour des travaux de bureau, aussi bien que d'habiles artisans, puissent se trouver « si malchanceux » qu'ils en soient réduits à accepter avec empressement l'allocation de 3 s. par jour et un abri fournis par la Société contre le maniement de la pelle pendant huit heures pour enlever du sable sous un soleil brûlant.

« Pendant ce temps-là, il n'y a aucune place vacante et l'on doit refuser de fréquentes demandes d'emploi. De temps en temps, le Président du Comité, par le moyen d'annonces ou autrement, trouve de l'emploi pour tels des hommes qui ont une connaissance suffisante d'une profession ou d'un métier manuel. Les places vacantes ainsi créées dans l'équipe sont alors comblées par certains de ceux qui avaient antérieurement proposé en vain leur candidature. En plus de ceux qui travaillent dans l'équipe, il y a un nombre important d'hommes qui errent dans la ville après avoir vainement cherché un emploi. Ils trouvent bientôt le moyen de toucher le génial député-maire qui fait tout ce qu'il peut pour eux, souvent sans succès malheureusement. Si des employeurs, ayant besoin de main-d'œuvre, ont recours à M. Jameson, ils peuvent obtenir sur sa liste tous renseignements utiles concernant les sans travail. Il faut comprendre qu'aucun de ces chômeurs n'est un véritable habitant de Durban : tous sont venus là de toutes les parties de l'Afrique du Sud, en quête d'un emploi. Durban n'est nullement la seule ville à faire cette expérience ; il n'y a que trop de preuves évidentes qu'une semblable situation déplorable existe ailleurs.

« Comme nous l'avons déjà mentionné, nombre de ceux qui sollicitent un emploi dans l'équipe de secours sont des hommes habitués uniquement à un travail de bureau. On ne saurait trop souvent ni trop fortement insister que ceux-là n'ont absolument aucune chance au Natal, le

marché du travail y étant toujours encombré. Si, dans la ville, il n'y avait pas l'action de la Société qui fournit un travail temporaire, il y aurait eu une détresse considérablement plus grande. Dans l'ensemble, les hommes de l'équipe de secours ont eu une conduite exemplaire, ce qui justifie la poursuite de la politique adoptée par le conseil municipal. Mais, demandera-t-on peut-être, que fait la Société de Bienfaisance ? Cette excellente institution ne fournit des secours *qu'aux résidents* et à leurs familles, et comme à l'ordinaire, ses « mains » sont pleines, sinon d'argent, en tout cas de cas dignes de retenir son attention ».

Mais les gens intelligents qui discernent ces choses ne feront-ils pas le nécessaire pour empêcher l'anéantissement de leurs semblables, moins favorisés ou moins intelligents ? Ne s'aperçoivent-ils pas que la meule supérieure se rapproche très dangereusement de la meule inférieure ? Ne voient-ils pas que les masses populaires qui doivent passer entre ces deux meules dans la concurrence souffrent cruellement de cette oppression et en souffriront davantage encore ? Des cœurs généreux ne chercheront-ils pas à les secourir ?

Non ; la majorité de ceux qui sont favorisés, soit par la richesse, soit par la capacité sont tellement occupés pour eux-mêmes à « gagner de l'argent », à amasser la plus grande quantité possible de « farine » dans leurs propres sacs, qu'ils ne se rendent pas compte de la véritable situation. Ils entendent bien les gémissements des gens moins fortunés qu'eux ; souvent ils donnent généreusement de l'argent pour les aider, mais comme le nombre des malheureux augmente rapidement, beaucoup pensent que la situation de ceux-ci est sans espoir, ils s'habituent aux conditions présentes, s'installent dans la jouissance de leur bien-être personnel et de leurs privilèges spéciaux, et pour un temps du moins oublient ou ignorent les afflictions de leurs semblables.

Cependant, il y en a quelques-uns qui se trouvent bien placés pour discerner plus ou moins clairement la véri-

table situation. Il n'y a aucun doute que parmi eux se trouvent des industriels, des propriétaires de mines, etc. Ils peuvent discerner les difficultés, et désireraient que les choses fussent autrement ; ils désirent vivement aider à les changer, mais que peuvent-ils *faire* ? Ils peuvent faire bien peu de chose, sauf d'aider à secourir les cas de détresse les plus douloureux parmi leurs voisins et leurs parents. Ils ne peuvent pas changer le présent ordre social et détruire en partie le système de concurrence ; ils se rendent compte que le monde souffrirait d'une abolition complète de la concurrence si l'on ne remplaçait celle-ci par quelque autre puissance qui oblige ceux qui, par nature, sont indolents, à être énergiques.

Il est évident qu'aucun homme ni groupe d'hommes ne peuvent changer le présent ordre social, mais par la puissance de l'Eternel et selon les moyens de l'Eternel indiqués dans les Ecritures, cet ordre peut être et sera changé bientôt pour être remplacé par un système parfait, basé non sur l'égoïsme mais sur l'amour et la justice. Pour établir ce règne, il faut que l'ordre de choses actuel soit entièrement renversé. Le vin nouveau ne sera pas mis dans de vieilles outres ; il ne sera pas non plus pris une pièce de drap neuf pour rapiécer un vieil habit. C'est pourquoi, ayant de la sympathie pour les riches comme pour les pauvres, dans les malheurs qui sont proches, nous pouvons prier « Que ton règne vienne ! Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! » même si le Royaume doit s'établir dans « le feu de la colère de l'Eternel », feu dont nous voyons déjà les « éléments » en préparation.

ETUDE VIII

LES CRIS DES MOISSONNEURS

Les éléments conservateurs de la société. — Paysans, fermiers. — Conditions nouvelles dans la chrétienté. — Agitation de la classe agricole. — Ses causes. — L'étalon-or et l'étalon-argent en sont des facteurs. — La prédiction biblique s'accomplit. — Ces choses ont rapport à la bataille du grand jour.

« *Ni leur argent ni leur or ne pourront les délivrer au jour de la fureur de l'Eternel* ». — Soph. 1 : 18 (Segond).

LE lecteur réfléchi, au courant de l'histoire, qui suit notre thème et remarque le bien-fondé des faits présentés et le caractère raisonnable des conclusions tirées, peut encore douter de l'issue finale. Il peut se dire en lui-même : « L'auteur oublie que dans les pays civilisés aussi bien que dans ceux qui le sont moins, il y a un important élément social prédominant qui est extrêmement conservateur et qui a toujours constitué l'armature sociale : les fermiers. » Mais non, nous n'avons pas oublié ce fait, et nous reconnaissons son importance. Jetant un regard sur le passé, nous voyons que l'Europe aurait été fréquemment jetée dans les convulsions de la révolution s'il n'y avait pas eu cet élément très conservateur. Nous voyons que les révolutions en France ont été surtout engagées et poursuivies par la classe ouvrière des plus grandes villes, et que l'élément qui ramena finalement le calme et la paix fut le paysan-cultivateur conservateur. Il n'est pas difficile de découvrir les raisons de cet état de choses : (1) La vie du fermier présente moins d'excitation et de points de friction sociale. (2) Son esprit est moins attiré par les avantages de la richesse, et son ambition pour la richesse et le luxe est, chez lui, relativement à l'état latent. (3) Il est plus ou moins attaché à la terre et apprend à ne dépendre que d'elle ; il a cette confiance que la nature récompensera son travail. (4) La mesure

d'instruction, l'éveil et l'activité mentale qui en sont les conséquences ont toujours été jusqu'ici très limités parmi les paysans. Le résultat de toutes ces conditions, c'est que la classe agricole du monde civilisé a longtemps été donnée en exemple de prospérité modérée et de sobre contentement.

Cependant, les trente dernières années ont vu se produire un prodigieux changement dans les affaires des fermiers, changement très avantageux à de nombreux égards. Les fermiers [ou cultivateurs — Trad.] des Etats-Unis, du Canada, de la Grande-Bretagne et d'Irlande ont toujours été sur un pied différent des fermiers du reste du monde. Ils ne sont ni des serfs, ni des paysans, ni des ignorants, ni des êtres bornés, mais ils sont au contraire intelligents, même lorsqu'ils ne sont pas instruits. Ensuite, la Guerre civile aux Etats-Unis eut pour effet de rassembler des représentants de chaque partie du pays et des immigrants de toutes les parties du monde ; ce rapprochement donna un certain genre d'instruction, de connaissance des choses et des affaires. Il éduqua les idées des fermiers d'une façon plus complète que ne le fit jamais la routine des siècles, et les mit en contact et en sympathie avec les sentiments et les ambitions qui animent la vie des villes. Par suite, la vieille maison d'école en bois ne répondit plus aux ambitions du petit campagnard et de la petite campagnarde, et avec le développement des écoles supérieures, des collèges et des institutions, vint également l'augmentation des publications (en particulier des journaux) qui ont été un facteur remarquable dans le développement du peuple des Etats-Unis, des citoyens nés à l'étranger aussi bien que des citoyens nés dans le pays. Le résultat, ici, a été qu'on a appliqué à l'agriculture beaucoup de la méthode et de l'habileté qui sont le propre de la vie urbaine des affaires, en même temps qu'une multitude d'inventions tendait à diminuer la vie pénible du fermier et à augmenter considérablement

la production de sa terre. Le résultat de cet état de choses est que non seulement la population rurale a beaucoup augmenté, mais la population urbaine a suivi, et pourtant, outre que nous fournissons la nourriture à nos quatre-vingt-dix millions d'habitants, nous sommes capables de distribuer au reste du monde la valeur de près de huit cent millions de dollars en produits agricoles chaque année, soit environ les huit-dixièmes de la totalité de nos exportations. Jusqu'à ces vingt-cinq dernières années, cela a valu une grande prospérité aux agriculteurs américains ; toute cette prospérité permit à l'agriculteur d'avoir part aux commodités de la vie et de désirer, lui aussi, la richesse et le luxe ; par contre, il s'ensuit aussi une certaine mesure de mécontentement à cause de sa situation laquelle, néanmoins, est bien supérieure de nombreuses manières à celle des cultivateurs des autres parties du monde.

Pendant ce temps-là, la guerre franco-allemande exerçait une influence quelque peu semblable sur les peuples de France et d'Allemagne, dans une mesure beaucoup moins grande toutefois, et leur éveil se fit d'une manière différente. L'animosité entre les Français, vaincus, et les Allemands, vainqueurs, a subsisté depuis leur guerre ; elle a poussé ces deux pays, et indirectement l'Italie, l'Autriche et la Russie, à établir un système d'éducation militaire qui pèse sur chaque jeune homme de ces pays et l'oblige à recevoir une instruction dans les manœuvres et la discipline militaires et, du même coup, à subir le contact de ses compagnons de service. Tout cela offre une éducation des plus utiles ; en outre, dans les casernes, certaines heures sont consacrées à des études d'ouvrages. Le maintien de ces armées permanentes avait d'abord paru être un grand crime contre les peuples de ces diverses nations ; on enlevait, en effet, des branches de l'activité domestique chaque homme de la société pendant une période variant de un à trois ans ; nous croyons, néanmoins, que cela a

aidé merveilleusement à ouvrir les yeux de ces hommes, et les nations précitées sont maintenant éveillées, stimulées et elles ont des ambitions comme jamais auparavant. Bien entendu, dans la mesure où l'instruction s'est répandue et où chacun a pris conscience des avantages matériels, des commodités et des objets de luxe de la vie et de la richesse de la ville, dans la même mesure s'est élevé le mécontentement ; les gens ont eu le sentiment que d'autres réussissent mieux qu'eux et qu'il leur faut être sur leurs gardes pour saisir une occasion favorable afin d'améliorer leur propre situation. En outre, il s'est produit un relâchement dans les mœurs.

Pendant ce temps, les chaînes de l'ignorance et de la superstition en matière religieuse ont également cédé, bien que l'influence de la Papauté et de l'église grecque soit toujours très grande. Et s'il est vrai qu'on ne croit guère que le prêtre, l'évêque et le pape ont le pouvoir d'expédier quelqu'un au purgatoire ou au tourment éternel, ou de l'admettre au ciel, cependant leur *pouvoir* est encore, dans une grande mesure, craint, respecté. Dans l'ensemble, cependant, il s'est produit un grand changement dans toutes les classes au point de vue religieux. Parmi les protestants, la tendance, tel un pendule, oscille à l'extrême opposé, de sorte que si les formes de dévotion et de piété sont toujours observées, la vraie révérence a, en grande partie, quitté les masses protestantes. La prétendue « critique supérieure » [ou haute critique — Trad.] et la théorie de l'évolution ont pratiquement détruit le respect de la Parole de Dieu. Ces théories, s'associant à présent avec la théosophie orientale ont causé le naufrage de la vraie foi chrétienne à des centaines de milliers, à la fois en Europe et en Amérique.

On devrait se rendre compte que toutes ces influences ont déjà, depuis quelques années, eu une tendance à changer l'attitude de la classe connue jusqu'ici sous le nom de « la classe conservatrice des fermiers-propriétaires

de la chrétienté ». A présent, dans une conjoncture critique, nous discernons une certaine influence puissante qui, graduellement mais assidûment a été au travail, et maintenant est au travail, détruisant lentement la prospérité de cette classe conservatrice. Durant ces vingt dernières années, des fermiers des diverses nations civilisées ont trouvé de plus en plus difficilement à obtenir une aisance ou à avoir part aux commodités et aux objets de luxe de la vie. Il est vrai que, récemment, les prix de leurs produits ont augmenté quelque peu. Mais cela est plus que compensé par le prix de machines perfectionnées, etc. Néanmoins, ces fermiers espèrent que l'augmentation de la production fera plus que compenser, et également que d'une manière ou d'une autre, les prix garderont un équilibre convenable au lieu de varier à leur continuel désavantage.

Tandis que le fermier américain a été aux prises avec de telles conditions, son frère européen s'est trouvé dans une situation pire encore parce que ses conditions étaient moins favorables : (1) Pour débiter, il avait plus souvent à louer une ferme, en comparaison plus petite. (2) Il ne disposait pas des mêmes moyens pour s'assurer des machines perfectionnées. Pour ces raisons, le fermier européen n'a pas été du tout capable de compenser chaque chute du prix de son blé par une production supérieure en quantité, et en proportion, il a souffert davantage que son frère américain sauf s'il s'adonnait à la culture de la betterave sucrière.

Des philosophes, des hommes d'Etat et des savants ont étudié le sujet avec une certaine attention, et très généralement, sont arrivés à la conclusion hâtive que chaque chute du prix du blé est dû entièrement à la *surproduction*. Croyant avoir trouvé la vraie réponse, ils en sont restés là. Cependant, certains plus appliqués ont étudié la question plus à fond, examiné les statistiques et trouvé qu'il n'est pas vrai que les greniers du monde soient appro-

visionnés d'immenses quantités de blé pour les besoins des années suivantes. Ils trouvent au contraire qu'il y a comparativement peu de blé en réserve d'une année à l'autre et que, pratiquement, le monde ne produit guère plus de blé qu'il n'en consomme.

M. Robert Lindblom, membre de la Chambre de commerce de Chicago, a fait une étude sur ce sujet, et dans une communication au ministère de l'Agriculture du gouvernement des Etats-Unis, en date du 26 décembre 1895, déclara :

« La production collective du blé, dans les principaux pays producteurs, n'a pas augmenté, car s'il est vrai que certains de ces pays accusent une augmentation *occasionnelle* de blé, il est également vrai que d'autres pays accusent une diminution correspondante. Pour observer une totale impartialité, prenons la dernière récolte dont nous avons le rapport complet, savoir celle de 1893.

« En ce qui concerne les récoltes à l'étranger, j'utilise les chiffres fournis par le correspondant spécial à l'étranger de la Chambre de commerce, et compilés par le secrétaire de la Chambre de commerce de Chicago, et en ce qui concerne les exportations et les récoltes du pays, j'utilise les chiffres de votre ministère. Je suis obligé d'omettre la comparaison touchant l'Autriche-Hongrie parce que je ne possède pas les chiffres pour 1893, mais en dehors de cela, j'ai l'honneur de vous soumettre un rapport montrant la production de blé dans tous les principaux pays pour l'année 1893, comparée avec celle de 1883 :

	1893	1883
Angleterre	53 000 000	76 000 000
France	277 000 000	286 000 000
Russie	252 000 000	273 000 000
Etats-Unis	396 000 000	421 000 000
Allemagne	116 000 000	94 000 000
Italie	119 000 000	128 000 000
Inde	266 000 000	287 000 000
Total	1 479 000 000	1 565 000 000

[ces chiffres représentent des « bushels », mesure de capacité américaine valant 35,2361 litres — Trad.]

« D'après ce tableau, on verra qu'en 1893 les principaux

pays producteurs de blé dans le monde ont récolté 86 000 000 de bushels de moins que dix ans auparavant, tandis que, d'après vos chiffres, la production en Argentine a augmenté seulement de 60 000 000 de bushels dans le même temps. En 1871, la Grande-Bretagne a produit plus de 116 000 000 de bushels, et, dans l'année qui a précédé et dans celle qui a suivi 1871, la récolte fut de 105 000 000 de bushels, soit une moyenne de 109 000 000 de bushels pour les trois années, tandis que cette année, la récolte dépasse légèrement 48 000 000 de bushels, d'après les chiffres fournis par le correspondant spécial de la Chambre de Commerce à l'étranger, résidant à Londres.

« S'il était vrai que les Etats-Unis étaient supplantés par la concurrence de producteurs de blé, il s'ensuivrait alors, en toute logique, que les *exportations de ce pays vers l'Europe accuseraient une diminution*, mais antérieurement à 1890 et en 1890 même, les exportations furent en moyenne de 119 000 000 de bushels, tandis qu'en 1891 elles furent de 225 000 000 de bushels, en 1892 de 191 000 000 de bushels, en 1893 de 193 000 000 de bushels et en 1894 de 164 000 000 de bushels ; il ne semble donc pas que nous ayons conservé notre blé pendant que d'autres pays auraient disposé du leur. Les faits sont contre cette affirmation, et s'il fallait encore autre chose pour le prouver, votre ministère fournit l'information qu'en mars dernier les stocks entre les mains des fermiers étaient *petits*. Je n'ai pas les statistiques qui concernent la récolte de l'Australie dont on a tant parlé il y a quelques années, mais j'ai les exportations de ce pays en 1893 : elles furent de 13 500 000 bushels, alors que dix ans auparavant, elles étaient de 23 800 000 bushels et en 1894 et en 1895 l'Australie importait du blé de l'Amérique.

« Je n'ai rien dit au sujet de l'*augmentation de la consommation* qui, dans les dix dernières années, s'élève en Angleterre à 18 000 000 de bushels ; ici dans notre pays, pendant la même période, l'augmentation ne s'élève pas à moins de 50 000 000 de bushels, et dans chaque pays, sauf en France, la consommation a augmenté d'une manière plus que suffisante pour absorber toute augmentation de production à travers le monde. »

Quelle que soit la cause de ces baisses de prix du blé, il est certain que les fermiers en ont été presque réduits à la dernière extrémité, tant en Europe qu'en Amérique (Nous pourrions noter que, dans les trois dernières années,

la hausse temporaire du blé est probablement *due au fait* que les fermiers, trouvant le prix du blé relativement inférieur à celui d'autres céréales, ont cultivé davantage d'avoine, de maïs, de riz etc.). Nombre de fermiers américains qui avaient contracté des dettes pour se procurer des machines agricoles, ou qui travaillent en ayant une hypothèque sur leur ferme et sur leur foyer, sont dans l'impossibilité de faire face à leurs engagements financiers, même dans les années de récoltes assez bonnes. Tous protestent énergiquement contre leurs créanciers hypothécaires, et aussi, souvent injustement, contre les tarifs de transport des chemins de fer fixés pour transporter leurs récoltes. Les fermiers européens font appel à leurs gouvernements respectifs afin d'obtenir des tarifs douaniers protecteurs contre l'importation des blés étrangers pour qu'ils puissent maintenir ou élever leurs prix et ainsi faire raisonnablement face aux frais de production ; ils prétendent, non sans raison, que cinquante ou soixante « cents » pour un « bushel » de blé est inférieur au prix de revient si l'on admet qu'une rémunération satisfaisante soit accordée à l'agriculteur pour son temps et son énergie.

Ces faits reportent notre attention sur une prophétie très remarquable relative aux derniers jours de l'Age de l'Evangile et écrite par l'apôtre Jacques (Jacques 5 : 1-9). Après avoir attiré notre attention sur le temps actuel et sur la prodigieuse accumulation des richesses de notre époque, après avoir affirmé que ces choses sont sur le point d'amener un grand temps de détresse, l'Apôtre indique la cause immédiate de cette détresse ; il nous dit qu'elle provient de l'agitation parmi la classe de la société jusqu'ici conservatrice, celle des fermiers. Il semble montrer avec précision la condition actuelle des agriculteurs comme peuvent la voir maintenant tous les observateurs attentifs, ajoutant pour *expliquer* la chose, qu'elle est la conséquence d'une *tromperie*. Il déclare :

« Voici, le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos

champs [à vous « riches »] et duquel ils ont été frustrés par vous, crie, et les cris de ceux qui ont moissonné sont parvenus aux oreilles de l'Eternel des armées ».

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que les ouvriers et artisans des diverses industries actuelles et, d'une manière générale, les ouvriers des villes souffrent déjà dans une certaine mesure, mais que jusqu'ici leurs souffrances réelles proviennent surtout de la *crainte* des conditions qui empirent chaque jour à cause de l'augmentation de la connaissance, du machinisme et de la population, dans les conditions sociales actuelles. Le fermier civilisé, lui, a non seulement à lutter contre toutes ces influences défavorables, mais comme nous allons le montrer, il est maintenant victime d'une « *tromperie* » qui lui fait un tort considérable, mais qui, par contre, procure des avantages à son frère l'ouvrier.

Si nous considérons de près la réalité et les faits, nous ne pouvons pas dire que les ouvriers en général, et les ouvriers agricoles en particulier, sont frustrés de leurs salaires par leurs patrons dans ces « derniers jours », c'est-à-dire à la fin de l'Age présent. Au contraire, nous constatons que les lois sont plus équitables que dans le passé en protégeant le salarié contre tout préjudice. L'ouvrier a le droit de faire saisir et vendre les biens de son employeur, et vraiment, dans de nombreux cas, il a la priorité parmi les créanciers. Nous croyons que la prophétie s'applique plutôt aux agriculteurs en général. Ce sont eux qui produisent la nourriture du monde, qui sont les « moissonneurs », et nous devrions nous attendre à trouver dans le monde entier quelque législation *générale* qui s'appliquerait partout de la même façon à tous ces « moissonneurs ». Nous devrions nous attendre à ce qu'une telle législation ait été obtenue par fraude ou par tromperie ; nous devrions nous attendre à trouver qu'une telle législation frauduleuse ou qu'une telle « tromperie » légalisée ait été obtenue, et à leur avantage, par les riches de ce monde. Seule, une telle législation, et rien d'autre,

répondrait aux conditions requises par cette prophétie. Nous croyons, et allons essayer de le prouver, que toutes ces conditions requises par la prophétie se trouvent dans la démonétisation de l'argent.

Cependant, que personne ne pense un instant que nous réclamons ou que nous espérons le retour de l'argent à la place qu'il occupait autrefois comme unité monétaire dans le monde ; encore moins, que nous préconisons cela comme une panacée pour empêcher les troubles actuels et futurs ! Bien au contraire, nous sommes fermement convaincu, d'après la prophétie de Jacques, que l'argent *ne reprendra pas son pouvoir monétaire*. C'est bien notre désir de montrer l'accomplissement de cette prophétie et de faire bénéficier chacun de la lumière qu'elle projette sur les difficultés présentes du monde et sur celles qui viennent.

La démonétisation de l'argent par la chrétienté apporte des avantages à certaines classes et des désavantages à certaines autres classes de la « chrétienté ».

Elle est au *désavantage* des producteurs de blé, de riz et de coton, parce qu'ils doivent vendre les fruits de leur labeur en concurrence avec les produits des pays dont le système monétaire a comme base l'étalon-argent. De ce fait, en pratique, ils les vendent pour de l'*argent* déprécié, alors que leur terre, leurs outils, leurs vêtements, leur main-d'œuvre et l'intérêt des hypothèques sur leur propriété sont tous payables en *or* renchéri. S'ils reçoivent le paiement en argent et qu'eux paient la même somme en or, ils perdent exactement la moitié quand la valeur de l'or est le double de celle de l'argent. En 1873, avant que l'argent ne fût démonétisé par les nations de la chrétienté, un dollar-argent valait deux « cents » [1 « cent » = 1/100 de dollar — Trad.] de plus qu'un dollar-or ; tandis qu'aujourd'hui, par suite de cette législation, il faut deux dollars-argent pour égaler un dollar-or (en valeur *réelle*, en ne tenant pas compte de la valeur arbitraire et nomi-

nale de l'argent monnayé que l'Etat fixe comme s'il s'agissait de billets de banque). Ce changement intervenu peut être considéré, ou bien comme une hausse du dollar-or qui aurait doublé de valeur, ou bien comme une baisse du dollar-argent qui aurait diminué de moitié, ce qui revient exactement au même.

En 1872, un « bushel » [35,2361 litres — Trad.] de blé valait en monnaie d'argent 1,51 dollar et en monnaie d'or 1,54 dollar ; en 1878, il valait respectivement 1,34 dollar-argent ou 1,19 dollar-or, et en 1894 1,24 dollar-argent ou 0,61 dollar-or.

Il apparaît ainsi que, durant ces années, le blé n'a que peu baissé dans les pays qui ont encore l'étalon-argent, tandis qu'il a perdu de sa valeur en or dans la chrétienté. L'Angleterre est le principal acheteur de blé ; elle l'achète naturellement là où elle l'obtient au plus bas prix. En convertissant un dollar-or en deux dollars-argent, elle peut acheter aujourd'hui à l'Inde le double de blé qu'au temps où l'argent n'était pas démonétisé. C'est ainsi que le prix-or du blé s'est effondré. Les producteurs de riz et de coton des Etats-Unis subissent les mêmes préjudices pour les mêmes raisons. Le riz et le coton sont cultivés dans des pays à étalon-argent et peuvent être achetés par des pays à étalon-or sur la base de la moitié du prix primitif d'avant la démonétisation de l'argent.

Incidemment, les producteurs d'autres récoltes agricoles ont subi les mêmes difficultés, car après avoir en vain essayé de compenser la baisse des prix par un accroissement de production, les producteurs de blé, de coton et de riz, se sont en fin de compte tournés vers d'autres cultures dont les prix n'avaient pas baissé autant, et furent frappés par la surproduction. Incidemment aussi, de petits magasins sont également touchés, et finalement, ce sont toutes les classes qui doivent, dans une certaine mesure, ressentir le fardeau du cultivateur.

Mais quelles sont les classes de la société qui bénéficient

de la démonétisation de l'argent ? Plusieurs : (1) spécialement et surtout les banquiers, les prêteurs d'argent, les créanciers hypothécaires, car chaque dollar de leur fortune a doublé de valeur, et chaque dollar qu'ils reçoivent maintenant en intérêt vaut le double de ce qu'il valait auparavant — il vaut le double dans le sens qu'il *permettra d'acheter deux fois plus* de choses nécessaires à la vie et d'objets de luxe. (2) Tous ceux qui ont des revenus fixes, tels que les parlementaires, les juges, les employés et tous les travailleurs qui reçoivent un salaire en bénéficient pour des raisons semblables. Qu'ils reçoivent dix dollars par semaine ou par jour ou par heure, les dix dollars achèteront deux fois plus de coton, de laine, de blé, etc., et par conséquent, près de deux fois plus des produits dérivés de ces matières premières.

Lorsque la question de l'argent fut agitée devant les citoyens des Etats-Unis par les agriculteurs qui avaient trouvé, les premiers, la cause de leurs difficultés, il sembla, pour un temps, qu'elle allait influencer tout le pays dans les élections de 1896. Mais quand chaque individu examina la question à la lumière de ses propres intérêts personnels, la classe des riches, la classe des fonctionnaires, la classe des employés et celle des ouvriers commencèrent à discerner que le beurre sur leurs tartines provenait du côté de l'or ; les boutiquiers et les fermiers aisés doutèrent, en bons conservateurs, de leur propre jugement et suivirent l'exemple de leurs banquiers — contrairement à leurs propres intérêts — et l'étalon-argent fut battu dans la nation même où les intérêts dépendaient de lui, la seule nation qui, en raison du caractère et de la somme de ses exportations et de ses importations, aurait pu faire pencher la balance et rétablir l'argent à sa valeur monétaire primitive.

Aujourd'hui, la situation créée par la démonétisation de l'argent est irrémédiable et ce métal ne sera jamais rétabli à la place qu'il a perdue en 1873. C'est maintenant

une question de pur égoïsme, et si les agriculteurs, en tant que classe, sont plus nombreux qu'aucune autre classe, ils ne forment pas, pour autant, une *majorité*, et presque toutes les autres classes sont égoïstement intéressées par l'autre côté de la question. Pauvres agriculteurs ! pauvres moissonneurs des champs ! Vos cris de ces dernières années sont un peu apaisés pour un temps, grâce à une hausse artificielle des prix, mais ce petit répit sera bientôt suivi d'une oppression plus grande que jamais et de cris de plus en plus forts des moissonneurs de la chrétienté. Ainsi la patience et le conservatisme de la classe de la société la plus patiente et la plus conservatrice sont-ils en train d'être minés et détruits, ajoutant à la préparation du temps de détresse, du jour de la vengeance.

Mais comment la démonétisation de l'argent a-t-elle pu se faire ? Qui avait intérêt à amener une telle catastrophe sur le monde ? Nous répondons : les financiers en premier lieu. C'est « *leur business* » (leur affaire) de manipuler et de travailler l'argent, comme c'est l'affaire du paysan d'exploiter sa ferme, afin d'apporter pour eux-mêmes, ou pour leurs syndicats et leurs institutions, le plus important accroissement possible. Les financiers anglais sont à la tête de la finance mondiale, car ils ont été plus longtemps dans les affaires, et les ont étudiées plus à fond.

« Tout est permis pendant la guerre » dit un adage, et les financiers et les hommes d'Etat anglais qui paraissent avoir discerné ces sujets cinquante ans avant le reste du monde, semblent penser que la guerre commerciale est à l'ordre du jour et bien plus profitable aux vainqueurs que ne l'étaient la traite des esclaves dans le passé et les expéditions de pillage. Les Britanniques discernèrent de bonne heure qu'ayant un pays comparativement petit, leur plus grande prospérité devait résider dans la fabrication et la manipulation des finances, non seulement pour eux-mêmes, mais dans toute la mesure permise pour le reste du monde. Les fonctionnaires britanniques ont

avec soin mis en application ce plan, et étant capables de fabriquer à meilleur marché que le reste du monde, ils ont adopté la politique la plus favorable à leurs propres intérêts, le libre-échange, et toujours depuis, l'ont recommandée comme politique au monde civilisé. Pendant longtemps, les circonstances ont fait de la Grande-Bretagne non seulement l'atelier du monde, mais également son centre commercial, monétaire et bancaire.

Il y a près d'un siècle, des financiers britanniques perspicaces comprirent que puisqu'ils n'étaient pas un peuple d'agriculteurs, leurs intérêts seraient favorisés *en faisant baisser* les prix des produits agricoles qu'ils étaient obligés d'acheter aux nations étrangères. Ils comprirent également que l'argent était la monnaie universelle, et qu'il l'avait été dès les premières heures de l'histoire ; en conséquence, s'il leur était possible de changer l'étalon monétaire, d'adopter pour faire leurs affaires l'étalon-or pendant que le reste du monde utiliserait l'argent, ils pourraient ainsi changer les valeurs relatives des deux métaux en leur propre faveur. C'est pour cette raison que la Grande-Bretagne, en 1816, démonétisa l'argent. Si elle avait réussi à empêcher l'industrialisation des autres pays comme elle chercha à le faire, et si, ayant d'immenses usines, de grandes facilités et des ouvriers expérimentés, elle avait pu ainsi fabriquer des tissus de coton et de laine, et des machines à meilleurs prix que le reste du monde mal outillé ne pouvait en produire, elle aurait réussi à séparer sa monnaie de celle du reste du monde, et finalement en aurait tiré un très grand profit pour elle-même. Cependant, elle ne réussit pas entièrement dans ses desseins : la France et les Etats-Unis en particulier, et plus tard l'Allemagne, établirent une protection douanière et encouragèrent ainsi des industries mécaniques à l'intérieur de leurs frontières ; graduellement, elles devinrent capables non seulement de fournir la plus grande partie des choses qui leur étaient nécessaires, mais également d'entrer en

compétition avec la Grande-Bretagne dans le commerce mondial avec l'Inde, la Chine, l'Espagne, le Portugal, l'Amérique du Sud, la Russie. A leur tour, ces pays, comme nous l'avons vu, cherchent à suivre la même politique et à développer leur propre industrie ; néanmoins, la Grande-Bretagne reste à la tête des nations comme pays industriel et commercial. La Grande-Bretagne ne réussit pas non plus à séparer l'or et l'argent qui avaient si longtemps servi conjointement de monnaie dans le monde. En vérité, alors que le rapport de valeur entre ces deux métaux avait été pendant des années de seize parties d'argent pour une partie d'or, l'argent avait plutôt tendance à monter et l'or à descendre relativement, parce que l'argent était la monnaie surtout en usage dans le monde et préféré par les gens, sauf en Grande-Bretagne. Il n'est donc pas surprenant que, selon les statistiques, un dollar-argent valait, en 1872, plus de deux « cents » qu'un dollar-or.

Se rendant compte que par eux-mêmes, ils ne pourraient avoir la haute main ni sur l'or, ni sur l'industrie, les financiers britanniques cherchèrent alors à s'associer avec les Etats-Unis et l'Europe, espérant que par leurs efforts combinés, l'or et l'argent seraient séparés comme valeurs, faisant ainsi monter la valeur de l'or. Quels seraient les résultats des efforts combinés des nations civilisées pour abolir l'étalon-argent en démonétisant ce métal ?

(1) L'argent deviendrait une simple denrée marchande dans les pays civilisés, et serait, de ce fait, meilleur marché que l'or. L'étalon-or, ainsi adopté, devrait augmenter de valeur dans la proportion même où l'argent allait diminuer de valeur. Ce fait permettrait aux pays civilisés d'acheter tout ce dont ils auraient besoin (coton, blé, caoutchouc et autres matières premières) aux nations non civilisées en les payant avec l'argent, monnaie dépréciée, et d'obtenir ainsi tous ces produits meilleur marché, à moitié prix. Par contre, ces pays civilisés obligeraient

les pauvres païens à payer tous les articles de luxe, les machines, etc., qu'ils achèteraient aux nations civilisées à un prix double, par le fait de leur dollar-argent démonétisé et réduit à la moitié d'un dollar par la législation de ses frères civilisés de la chrétienté dirigés par des « Shylocks » ou financiers rapaces. On voudrait justifier comme étant « strictement des affaires » cet emploi de cerveaux civilisés pour spolier les païens, mais était-ce justice ou escroquerie du point de vue divin ? Les chrétiens ne faisaient sûrement pas aux païens (leurs prochains) ce qu'ils auraient voulu que ces derniers leur fissent.

(2) Bien que cette mesure mettrait toutes les nations civilisées sur un pied d'égalité avec la Grande-Bretagne touchant le commerce extérieur, cette dernière espérait néanmoins que, étant à la tête des autres, elle serait toujours capable de conserver la plus grosse part du commerce étranger.

Nous n'ignorons pas que la loi de l'offre et de la demande exerce aussi son influence sur la production et le commerce du blé, mais nous avons montré que jusqu'ici, le monde n'a nullement de surproduction. Nous avons même vu, par les statistiques de M. Lindblom, que la production de blé ne marche pas de pair avec l'accroissement de la population du globe. Nous constatons de plus que si l'année 1892 a été considérée comme celle qui a produit la récolte de blé la plus abondante de toute l'histoire du monde, le prix moyen du blé à New York City pour cette année fut de 90 « cents » le bushel [0,90 dollar les 35 l environ — Trad.], et que, depuis, malgré des récoltes plus faibles, le prix a baissé régulièrement jusqu'à la hausse artificielle de ces dernières années.

Il est possible que les écarts dans les prix soient dus à certaines circonstances extraordinaires qui prévalent dans le monde. Il est possible que les récoltes de blé en Russie, en République argentine, en Autriche, en Hongrie

et dans d'autres pays, puissent être notablement au-dessous de la moyenne, tandis que l'Inde qui, d'ordinaire, a un important surplus de blé à exporter puisse avoir une famine affectant 35 millions de sa population et exigeant l'aide du blé américain pour compenser sa déficience. De telles circonstances dans des années antérieures, même en 1892 avec la récolte la plus abondante que le monde ait jamais connue, auraient porté le prix du blé à probablement 1,30 dollar le bushel (car en 1892 une once [31 g environ — Trad.] d'argent valait encore 87 « cents » en or) tandis que dans les circonstances monétaires prévalant en 1873, le prix mondial du blé aurait été porté, en 1896, au prix qu'il est vendu en Inde, environ 1,90 dollar-argent le bushel. De plus, en examinant ce sujet, nous devons tenir compte du fait que si le prix du blé est considérablement tombé au cours des trente dernières années pour une certaine cause autre que la surproduction, ainsi que nous l'avons vu, les prix de quelques autres articles n'ont presque pas baissé. Par exemple, comparez l'année 1878 et l'année 1894 qui sont des années moyennes. Le tableau suivant donne les prix moyens du marché de New York :

	1878	1894
Seigle, le bushel (35 l environ) ..	65 c. (0,65 \$)	68 c.
Avoine	33 c.	37 c.
Maïs	52 c.	51 c.
Feuilles de tabac de Kentucky, la livre (453 g environ)	7 c.	9 c. 1/2
Bœuf frais, en gros	5 c. 1/4	5 c. 1/2
Porc frais, en gros	4 c. 1/4	5 c. 1/2
Foin, la « ton » (907 kg environ) .	7,25 \$	8,50 \$

Comparez ces prix avec les trois articles — blé, coton et argent — qui furent spécialement touchés, et touchés de la même façon, et évidemment par la même cause, la démonétisation de l'argent par la chrétienté.

	1878	1894
Coton, la livre	11 c.	7 c.
Blé, le bushel	1,20 \$	61 c.
Argent, l'once	1,15 \$	63 c. 1/2

Mais, pourrait suggérer quelqu'un : les nations de la chrétienté n'ont-elles pas été contraintes de démonétiser l'argent par la loi de l'offre et de la demande ? Cette dépréciation de l'argent ne provient-elle pas de sa *trop grande abondance*, et non d'une intrigue quelconque pour faire hausser la valeur de la monnaie d'or ?

Nous répondons : non. Bien que dans ces derniers temps la production d'or et d'argent ait été grande, l'accroissement des affaires en général et de la population a été proportionnellement bien plus grand. Si tout l'or et l'argent du monde étaient transformés en pièces de monnaie ils seraient tout à fait *insuffisants* pour les transactions commerciales du monde ; il faudrait encore y suppléer par des billets de banque, des effets de commerce, des chèques, etc. C'est le prêteur d'argent qui a intérêt à ce que l'argent monnayé ou les espèces métalliques soient rares, afin que la demande de cet argent soit toujours considérable, et qu'ainsi il puisse en prêter à un taux élevé et exiger une double garantie. En 1896, on estimait à moins de 6 milliards de dollars tout l'or du monde, monnayé et non monnayé, tandis que les dettes publiques et les dettes privées des Etats-Unis étaient évaluées à plus du triple de cette somme. Pendant des années avant 1873, la Russie avait essayé de changer sa monnaie-papier dépréciée et de revenir à un étalon-argent, mais comme elle ne put se procurer d'argent en quantité suffisante, elle a encore sa monnaie-papier. Nous mentionnons ces faits pour montrer que la chute de l'argent a été *préméditée*, qu'elle fut causée non par la loi de l'offre et de la demande (car en 1872 il y eut plus de demande d'argent que de demande d'or, amenant l'argent à un taux plus élevé que l'or), mais par la *législation*.

Pourtant, est-il concevable que les représentants des peuples de toutes les nations de la « chrétienté » aient ourdi une conspiration contre les païens et contre leurs propres agriculteurs ? Non : les faits ne soutiennent pas

une telle conclusion ; ils montrent plutôt que les puissances d'argent [ou haute finance — Trad.] — que nous nommerons « Shylock » — organisèrent le complot de manière à tromper les législateurs quant aux résultats à en attendre. Nous avons, à cet égard, le témoignage du prince Bismarck et de nombreux membres du Congrès des Etats-Unis. Ce fut ainsi « *par une escroquerie* » qu'un mince « coin » de législation fut introduit entre les deux moitiés de la monnaie du monde, à l'effet de déprécier l'argent et de doubler la valeur de l'or ; à présent qu'on discerne le mal, les hommes d'Etat sont frappés de stupeur devant l'étendue de la rupture ; ils se rendent compte que si l'on rétablissait l'étalon-argent, on causerait des difficultés et des pertes énormes à la classe des créanciers, en voulant *dédommager* la classe des débiteurs pour les pertes qu'elle a, elle, déjà subies, et ce à cause de la démonétisation de l'argent. En outre, « Shylock » ayant obtenu un avantage si précieux (la *valeur* portée au double, de toutes ses possessions et de tous ses revenus), laisserait plutôt la société entrer dans les convulsions de la panique ou de la révolution que de lâcher son étreinte sur le sang vital financier de l'humanité. « Shylock » a le pouvoir d'imposer ses exigences. Il domine la classe nombreuse des emprunteurs qui viennent l'implorer aux guichets de ses banques ; il domine les gouvernements nationaux, lesquels sont tous des débiteurs, et il a la haute main sur la presse laquelle encourage le public à avoir confiance en l'honneur et en la bienveillance de « Shylock » et à craindre sa colère et sa puissance. En outre, une très importante et très *influente* classe de fonctionnaires et d'employés salariés et d'ouvriers spécialistes trouvent que leurs intérêts concordent avec la politique de « Shylock » ; si toutefois ils ne sont pas ses défenseurs, ils sont assurément tièdes sinon froids pour s'opposer à sa politique et penchent plutôt à dire peu de chose ou à ne rien dire contre elle.

Parmi les nombreux témoignages à propos de la tromperie et de l'escroquerie qui furent pratiquées, nous nous contenterons de citer les suivants :

Le sénateur Thurman a déclaré :

« Alors que le projet de loi était en suspens au Sénat, nous pensions qu'il s'agissait simplement d'un projet en vue de réformer la frappe de la monnaie, de régler le système monétaire, d'amender une chose et une autre ; il n'y avait pas un seul homme, je pense, au Sénat, à moins que ce fût un membre du comité d'où venait le projet de loi, qui eût la moindre idée qu'il s'agissait là d'une tentative de démonétisation » — Comptes rendus du Congrès, volume 7, partie 2, 45^e Congrès, seconde session, page 1064.

Au Sénat, le 30 mars 1876, au cours des remarques faites par le sénateur Bogy sur le projet de loi (S. 263) « Pour l'amendement des lois relatives au cours légal de la monnaie d'argent », le sénateur Conkling, surpris, demanda :

« Le sénateur me permettra-t-il de lui poser, à lui ou à un autre sénateur, une question ? Est-ce vrai que légalement il n'y a plus maintenant de dollar américain ? Et si oui, est-il vrai que le but de ce projet de loi est de faire en sorte que des demi-dollars et des quarts de dollars soient la seule monnaie d'argent qui puisse avoir un cours légal ? »

Le 15 février 1878, le sénateur Allison déclara :

« Mais lorsqu'on fera connaître l'histoire secrète de ce projet de loi de 1873, on découvrira le fait que la Chambre des Représentants avait l'intention de frapper à la fois de la monnaie d'or et de la monnaie d'argent et qu'elle avait l'intention d'indiquer les deux métaux sur le rapport français, au lieu de le faire sur le nôtre, ce qui était la vraie position scientifique touchant ce sujet en 1873, mais que le projet fut par la suite remanié. »

L'Hon. William D. Kelley, rapporteur de ce projet, déclara au cours d'un discours qu'il fit à la Chambre des Représentants, le 9 mars 1878 :

« A propos de l'accusation faite que j'ai soutenu le projet de loi qui démonétisait le dollar étalon-argent, je déclare que, bien que président du comité de la frappe

monétaire, j'étais ignorant du fait que cette loi démonétiserait le dollar-argent de notre système monétaire, comme étaient également ignorants du fait ces distingués sénateurs, MM. Blaine et Voorhees, qui étaient alors membres de la Chambre et qui s'interrogèrent l'un l'autre quelques jours après : « Saviez-vous que l'étalon-argent était abandonné quand le projet fut voté ? » « Non », déclara M. Blaine, « et vous, le saviez-vous ? » « Non » dit M. Voorhees. « Je ne pense pas qu'il y avait dans la Chambre trois membres qui le savaient. »

Le 10 mai 1879, M. Kelley dit encore :

« Tout ce que je puis dire, c'est que le comité sur les monnaies, les poids et les mesures qui rédigea le projet original, fut fidèle et capable, et qu'il examina de très près les dispositions de ce projet ; que je fus son porte-parole pour le rapporter, que ce projet contenait des clauses à la fois pour le dollar étalon-argent et pour le dollar commercial. N'ayant jamais, sinon longtemps après le vote du projet, entendu parler de la substitution qui fut faite au Sénat du passage qui abandonnait le dollar-étalon, je déclare ouvertement ne rien savoir de son histoire, mais je suis en mesure de dire que dans toute la législation de ce pays, il n'y a aucun mystère qui puisse égaler celui de la démonétisation du dollar étalon-argent des Etats-Unis. Je n'ai jamais trouvé un homme qui pût dire exactement comment cela s'est passé et pourquoi. »

Le 10 janvier 1878, dans un discours prononcé devant le Sénat, le sénateur Beck déclara :

« L'une ou l'autre des Chambres du Congrès n'a jamais compris le projet de loi sur la démonétisation de l'argent. Je le dis en pleine connaissance des faits. Aucun reporter de journal — et ils sont les hommes les plus vigilants que je connaisse pour obtenir des renseignements — n'a découvert que cela avait eu lieu. »

Si la place nous l'avait permis, nous aurions pu citer de nombreuses autres déclarations aussi fortes. Le titre même du projet de loi était trompeur ; il était ainsi libellé : « Projet de Révision des lois relatives à l'Hôtel de la monnaie, aux fonctionnaires de contrôle et à la frappe de la monnaie des Etats-Unis », et la démonétisation de l'argent était cachée par (1) la disposition de

la section 14, à savoir que désormais un dollar-or serait « l'unité de valeur », et (2) par la section 15 qui définit et spécifie les pièces d'argent, mais omet entièrement de mentionner le dollar « étalon » - argent. La loi du 22 juin 1874 acheva de tuer le dollar « étalon » - argent sans le nommer le moins du monde, en disposant simplement qu'aucune autre pièce que celles mentionnées dans la loi de 1873 ne serait frappée. Le Président des E.U. Grant dont la signature fit du projet une loi, n'en connaissait pas, dit-on, le caractère, et le déclara ainsi quatre ans plus tard, quand l'effet de la loi commença à se manifester. En vérité, peu de gens, à l'exception des « financiers » sagaces, prirent grande attention aux pièces de monnaie, car la nation n'avait pas encore repris les paiements en numéraire, et l'on supposait que cela serait une étape préparatoire utile dans cette direction.

M. Murat Halstead, rédacteur en chef de la *Commercial Gazette* de Cincinnati était l'un des hommes capables de son temps. Voici, cité du *Journal* de New York en date du 24 octobre 1877, un passage écrit par lui :

« Ceci — la politique britannique de l'or — fut l'œuvre d'experts seulement. Le subterfuge était essentiel à son succès, et c'est peut-être parce qu'aucune pièce n'était en circulation, donc à l'abri des regards du public, qu'on put toucher à l'étalon-argent sans attirer l'attention. Le système monométalliste de la grande nation créditrice fut ainsi imposé sans discussion à la grande nation débitrice. »

On attribue publiquement les déclarations suivantes à feu le Col. R. G. Ingersoll :

« Je demande avec insistance la remonétisation de l'argent. C'est par escroquerie que l'argent a été démonétisé. Ce fut une imposition appliquée à chaque homme solvable, une escroquerie à l'égard de chaque débiteur honnête des Etats-Unis. C'est l'assassinat des classes laborieuses (« labor »). Cette démonétisation a été opérée dans l'intérêt de l'avarice et de la cupidité. Elle devrait être abolie par des honnêtes gens. »

Ce que serait l'effet de cette démonétisation, de nom-

breux hommes d'Etat le prédirent dans l'enceinte du Congrès dès qu'on discerna la véritable situation, de 1877 à 1880. Certains ne discernaient pas les conséquences, d'autres étaient tranquilisés par leur propre égoïsme, et d'autres encore s'en rapportaient aux conseils des « financiers » ; pourtant, certains s'élevèrent vaillamment contre cette injustice.

Dans un discours qu'il prononça devant le Sénat des Etats-Unis, en 1880, feu l'Hon. James G. Blaine déclara :

« Je crois que la lutte qui est maintenant engagée dans ce pays et dans d'autres pays à propos d'un seul étalon-or, produirait, si elle réussissait, un désastre sur une grande échelle dans et à travers le monde commercial. La destruction de l'argent comme monnaie, et l'instauration de l'or comme seule unité de valeur, doivent avoir un effet ruineux sur toutes les formes de propriété à l'exception des investissements qui *produisent un revenu déterminé en espèces*. Ces investissements seraient accrus en valeur d'une manière considérable, et obtiendraient un avantage disproportionné et injuste sur toutes les autres espèces de propriétés. Si, comme l'affirment des statistiques les plus dignes de foi, il y a dans le monde près de sept milliards de dollars en pièces ou en lingots, divisés également entre l'or et l'argent, il est impossible de rayer l'argent comme monnaie sans provoquer des résultats douloureux pour des millions de gens et complètement désastreux pour des dizaines de milliers. Je crois que les pièces d'or et d'argent sont la monnaie de la constitution, en fait la monnaie du peuple américain antérieurement à la constitution, que la grande loi organique reconnut comme étant tout à fait indépendante de sa propre existence. Le Congrès ne reçut aucun pouvoir pour déclarer que l'un ou l'autre métal ne constituerait la monnaie ; par conséquent, et selon mon jugement, le Congrès n'a aucun pouvoir de démonétiser l'un ou l'autre. Si, donc, l'argent a été démonétisé, je suis favorable à sa remonétisation. Si son monnayage a été interdit, je suis partisan qu'on ordonne qu'il soit repris. Je suis partisan qu'il soit augmenté. »

Feu le sénateur Vance déclara plus tard :

« La puissance d'argent et ses alliés à travers le monde sont entrés en conspiration afin de perpétrer le plus

grand crime de cet âge ou de n'importe quel âge afin de détruire la moitié de l'argent du monde et par là même de doubler leur propre fortune en augmentant la valeur de l'autre moitié qui se trouve entre leurs mains. Les changeurs d'argent sont en train de souiller le temple de nos libertés. »

Le gouvernement des Etats-Unis expédia des lettres officielles à ses représentants à l'étranger, en demandant des rapports sur les affaires monétaires. Le rapport de M. Currie, ambassadeur en Belgique, largement répandu, est une remarquable démonstration, en accord avec les expériences du peuple des Etats-Unis. Dans son rapport, il mentionne la réponse que lui fit à ses questions l'Hon. Alfonse Allard, directeur belge des Finances :

« Depuis 1873, une crise sévit continuellement dans une chute de tous les prix, et il ne semble pas possible d'arrêter sa progression. Cette chute des prix, se répercutant sur les salaires, se développe à présent en une crise sociale et industrielle.

« Vous me demandez pourquoi nous sommes retournés en 1873 au monométallisme, aussi boiteux qu'il puisse être. Je ne puis concevoir aucune autre raison que celle que cela devait plaire à une certaine classe de financiers qui en profitèrent, classe soutenue par des théories inventées et défendues à cette époque par quelques économistes politiques, notamment par des membres de l'Institut de France.

« Vous demandez quelle influence ont eue en Belgique ces mesures monétaires sur l'industrie et sur les salaires ? L'argent (« money ») qui était déjà rare en 1873, est devenu plus rare encore, et cette chute des prix qui avait été prédite s'est produite. La chute moyenne dans le prix de tous les produits du travail est de 50 % depuis 1873, celle des céréales de plus de 65 %. L'industrie n'est plus rémunératrice, l'agriculture est ruinée ; chacun réclame des droits de douane protecteurs, tandis que nos citadins ruinés pensent à la guerre. Telle est la triste situation de l'Europe. »

Dans une lettre à la Ligue républicaine nationale (du 11 juin 1891), le sénateur J. D. Cameron écrivait :

« Il nous semble que le seul étalon-or est en train d'opérer la ruine avec une violence que rien ne peut

contenir. Si cette influence doit se poursuivre dans l'avenir à raison de son action durant les vingt années depuis que l'étalon-or a pris possession du monde, une certaine génération, pas très éloignée, verra dans le vaste continent de l'Amérique une demi-douzaine seulement de villes monstrueuses montant la garde sur une masse de capitaux et les prêtant à une population de travailleurs dépendants, en hypothéquant leurs récoltes encore sur pied et leur ouvrage inachevé. De tels spectacles ont été assez fréquents dans l'histoire du monde, mais nous nous révoltons tous contre cela. Riches comme pauvres ; républicains, démocrates, populistes ; travail et capital ; églises et collèges — tous pareillement, et tous fermement unis dans une authentique bonne foi, nous reculons devant un tel avenir. »

Les financiers anglais savent très bien pourquoi souffrent les agriculteurs du monde, et en particulier ceux des Etats-Unis et du Canada qui exportent du blé ; ils confessent parfois qu'ils en sont, eux, responsables à cause de leur égoïsme personnel. Par exemple, nous citons ce qui suit de l'éditorial de *Financial News* (Londres), du 30 avril 1894 :

« Nous avons fréquemment des différends diplomatiques avec les Etats-Unis, mais en règle générale, ils s'accompagnent rarement d'animosité entre les peuples des deux pays, et les disputes finissent et on les oublie. Mais à présent nous sommes en train de favoriser le développement d'une impression que, sur une question qui concerne la prospérité de millions d'Américains individuels, notre pays est porté à nourrir des intentions inamicales pour les Etats-Unis. Nous savons, bien entendu, que l'hostilité est accidentelle, et que notre politique monétaire est dirigée par des considérations purement égoïstes, si purement égoïstes que nous ne nous préoccupons pas de voir l'Inde souffrir de notre action beaucoup plus que ne le fait l'Amérique...

« Le sénateur Cameron souligne une leçon clairement évidente quand il fait observer que si les Etats-Unis se risquaient de rompre les amarres avec l'Europe et de se tourner résolument vers l'étalon-argent, ils auraient derrière eux toute l'Amérique et toute l'Asie, et domneraient les marchés des deux continents. « La barrière d'or serait plus fatale que n'importe quelle barrière douanière.

La confédération de l'argent [étalon-argent — Trad.] serait plus puissante que celle du libre-échange ». Il n'y a aucun doute à ce sujet, savoir, que si les Etats-Unis devaient adopter un étalon-argent demain, le commerce britannique serait ruiné avant que l'année soit achevée. Chaque industrie américaine serait protégée, non seulement à l'intérieur mais sur tous les autres marchés. Bien entendu, les Etats-Unis souffriraient jusqu'à un certain point parce qu'ils auraient à payer en or leurs obligations à l'étranger, mais la perte du change sur ce point serait une simple goutte d'eau dans un seau en comparaison des profits qui seraient récoltés sur les marchés de l'Amérique du Sud et de l'Asie, sans compter ceux de l'Europe. Ce qui est étonnant, c'est qu'il n'y a pas longtemps les Etats-Unis en ont saisi l'occasion, et s'il n'y avait pas chez eux la conviction que la méthode employée par l'Angleterre est nécessairement celle qui mène au succès et à la prospérité, il n'y a aucun doute, qu'ils auraient commencé il y a déjà longtemps. A présent, les Américains se rendent compte que, « aussi longtemps qu'ils limiteront leur ambition à devenir une plus grande Angleterre », ils ne pourront nous battre. Ce fut vraiment une chance pour nous qu'il ne soit jamais venu auparavant à l'esprit des Américains de nous chasser de tous les marchés du monde en recourant à l'étalon-argent, et ce pourrait être bien fait pour nous si, irrités par la méprisante apathie de notre gouvernement devant la gravité du problème de la monnaie d'argent, les Américains usaient de représailles en se débarrassant de l'or. Cela pourrait se faire aisément... Ce ne sont pas ces derniers temps les indices qui ont manqué d'une irritation grandissante contre l'Angleterre à cause de son attitude-de-chien-de-jardinier vis-à-vis d'une question (la question de la monnaie d'argent) qui est en train de bouleverser deux continents et de compromettre gravement l'avenir des Etats plus pauvres de l'Europe. »

Le cri des agriculteurs, à savoir que c'est par escroquerie que l'on ne rétribue pas ceux qui peinent en travaillant, est général dans tous les pays à étalon-or, dans toute la chrétienté, comme nous le montre la citation suivante :

A la date du 22 septembre 1896, le journal new-yorkais *World* publiait un long câblogramme signé par des diri-

geants agricoles d'Europe, réunis en Congrès international d'Agriculture à Budapest (Hongrie), et adressé au candidat présidentiel de l'époque W. J. Bryan. On lisait :

« Nous vous souhaitons le succès dans votre lutte contre la domination de la classe des créanciers qui, durant les vingt-trois années écoulées, ont réussi tant en Europe qu'en Amérique à s'assurer *une législation monétaire qui détruit la prospérité de vos agriculteurs et d'autres...* Nous croyons que si l'on ne réussit pas à rétablir l'étalon-argent, le privilège de l'or à travers toute l'Asie et toute l'Amérique du Sud continuera à spolier l'agriculteur (de l'Amérique et de l'Europe) de toute rémunération pour son labeur ; nous croyons aussi que votre élection peut détourner de l'Europe de graves troubles agricoles et sociaux qui menacent maintenant. »

Le journal *World* de New York, du 24 septembre 1896, publia les déclarations suivantes du prince Bismarck à Herr von Kardof, chef du parti conservateur libre du Reichtag allemand :

« Je suis trop âgé pour aller à l'école apprendre les lois régissant les émissions monétaires mais je reconnais n'avoir pas agi avec assez de réflexion en 1873, car les résultats n'ont pas été ceux que j'attendais, quoique je fusse persuadé d'avoir suivi ce que je considérais comme étant le meilleur conseil.

« La seule classe que nous ne pouvons nous permettre d'indisposer contre nous, c'est celle des agriculteurs. Si ces gens-là sont convaincus (et ils vous assurent qu'ils le sont) que la crise agricole provient de ces changements monétaires, notre gouvernement devra réexaminer sa position. »

La crise extrêmement grave actuelle de l'argent (« silver ») et de toutes les marchandises vendues sur la base de l'étalon-argent survint d'une manière très graduelle pour deux raisons : (1) Il fallut du temps et des manigances pour déprécier l'argent, matière toujours très demandée par plus de la moitié de la population du globe ; (2) Les propriétaires des mines d'argent et d'autres personnes directement intéressées, ainsi que des hommes d'Etat qui prévoyaient le mal qui allait arriver, pesèrent

de leurs arguments si vigoureusement sur le Congrès des Etats-Unis qu'on eut recours à des expédients, tels que le décret de remonétisation de 1878 et le décret sur les achats d'argent de 1890. Mais ces expédients se prouvèrent impraticables. Le métal argent doit être soit une monnaie ayant sa pleine valeur d'étalon monétaire comme l'or, soit être considéré comme une marchandise ordinaire telle que le diamant, le blé, etc., sujette aux fluctuations de l'offre et de la demande. Aussi, lorsqu'en 1893 le dernier des expédients fut abrogé, ce métal tomba à la moitié du prix de l'or ; en 1895, on sentit dans toute leur ampleur les inconvénients et les malheurs causés par la démonétisation de l'argent, sans toutefois pouvoir mesurer toute sa portée, sa marche progressive et sa durée possibles.

Voici donc les faits :

(1) Les moissonneurs des récoltes du monde, les agriculteurs de la « chrétienté », sont dans la détresse, malgré les machines modernes. Ils *réclament à grands cris* l'assistance de leurs concitoyens et des législateurs (Ces cris ont cessé *momentanément*, grâce à la hausse du blé probablement provoquée par de mauvaises récoltes dans le sud-est de l'Europe, en Russie, en Australie et en Argentine ; mais dès que changeront ces conditions et que le monde entier aura ses récoltes moyennes, il est possible que le prix du blé suive celui du métal argent et tombe à 43 « cents », si toutefois des circonstances ne viennent pas changer les conditions ; les *cris des moissonneurs* continueront à retentir plus désespérés que jamais).

(2) Les législateurs comprennent cette difficulté et comment elle est venue ; ils déclarent qu'elle provient d'une duperie, des supercheries de financiers, ces docteurs en matière monétaire.

(3) Les législateurs se rendent compte qu'il en coûterait une panique, et probablement une révolution, pour corriger

les conditions défavorables qui résultent de cette démonétisation ; ils pensent donc que le remède serait pire que le mal et qu'il est préférable de ne rien faire de si radical. L'argent ne sera donc jamais rétabli comme étalon monétaire à sa valeur primitive de 1/16 de l'or.

(4) Chacun admet que cette « *escroquerie* » (« *fraud* ») n'est pas seulement en train d'écraser et de décourager les agriculteurs, mais également qu'elle irrite et aigrit l'élément de la société jusqu'ici le plus conservateur.

(5) Tous les gens réfléchis, dans le monde entier, s'accordent à dire que les classes ouvrière et artisanale de la chrétienté sont mûres pour une révolution qui balaierait les institutions sociales actuelles avec le balai de la destruction, et que si l'important élément agricole jusqu'ici conservateur devait rejoindre les rangs des mécontents et des révolutionnaires, l'alliance serait irrésistible.

(6) Il existe des preuves, de toutes parts, que quelques années suffiront pour amener un tel soulèvement.

Quiconque veut comparer tous ces faits avec la prophétie de Jacques doit être convaincu de son accomplissement précis, point par point ; il doit y voir là un autre témoignage indubitable que Dieu connaissait d'avance tout ce qui arriverait au temps actuel, toutes ces choses étant la préparation du grand temps de détresse qui, lui, doit préparer un grand chemin pour Emmanuel et son glorieux règne de paix sur la terre et de bonne volonté envers les hommes.

Relisons la prophétie de Jacques (5 : 1-9) :

« A vous maintenant, riches ! Pleurez en poussant des cris à cause des misères qui vont venir sur vous. Vos richesses sont pourries et vos vêtements sont rongés par les vers ; votre or et votre argent sont rouillés, et leur rouille sera en témoignage contre vous et dévorera votre chair comme le feu : vous avez amassé un trésor dans les derniers jours. Voici, le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs et duquel ils ont été frustrés par vous, crie, et les cris de ceux qui ont moissonné sont parvenus aux oreilles de l'Eternel des armées ! Vous avez

vécu dans les délices sur la terre, et vous vous êtes livrés aux voluptés ; vous avez rassasié vos cœurs au jour de [votre] carnage ; vous [votre classe] avez condamné, vous [votre classe] avez mis à mort le Juste [Christ] ; il ne vous a pas résisté [Se peut-il que l'Eternel ait voulu nous faire remarquer que les banquiers et les financiers juifs, plus que d'autres, sont grandement responsables de cette escroquerie qui frustre les moissonneurs de leur salaire ? Dès lors, y a-t-il un sens spécial dans les paroles : « Vous avez condamné, vous avez tué le Juste » ?]

« Usez donc de patience, frères, jusqu'à la présence du Seigneur [qui redressera toutes choses dans la justice, venant en aide à celui qui est pauvre et à celui qui est sans défense, et il exercera sa vengeance sur les méchants]. Voici, le laboureur attend le fruit précieux de la terre, prenant patience à son égard, jusqu'à ce qu'il reçoive les pluies de la première et de la dernière saison. Vous aussi, usez de patience ; affermissez vos cœurs, car la *présence* du Seigneur est proche. Ne murmurez pas les uns contre les autres, frères, afin que vous ne soyez jugés [aussi] : voici, le Juge se tient devant la porte ».

ETUDE IX

LE CONFLIT IRREPRESSIBLE

LE TEMOIGNAGE DES SAGES DE CE MONDE

La connaissance générale, un nouveau facteur qui exerce son influence dans tous les domaines. — Points de vue du Sénateur Ingall, du Rév. Lyman Abbott, de l'évêque Newman [Episc. Method.], du Col. Robert Ingersoll. — L'Hon. J. L. Thomas à propos de la législation. — L'opinion de Wendell Phillips. — La prédiction de l'historien Macaulay. — Les espérances de l'Hon. Chauncey Depew. — Interview de l'évêque Worthington [protestant épiscopal]. — Réponse de W. J. Bryan. — Une opinion anglaise. — L'exposé de la situation par Edward Bellamy. — L'opinion du Rév. J. T. Mc Glynn. — Le point de vue du Prof. Graham. — Celui d'un Juge de la Cour suprême. — Une opinion française, une « Mêlée sociale ».

« *Les hommes rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitée [la société], car les puissances des cieux [les gouvernements — ecclésiastiques et civils] seront ébranlées* ». — Luc 21 : 26 (D.).

PARTOUT, des sages de ce monde reconnaissent qu'un grand conflit social approche et qu'il est irrépressible, qu'on ne peut rien faire pour le détourner. Ils ont cherché des remèdes, mais n'en ont trouvé aucun qui fût à la hauteur de la maladie ; aussi, abandonnant tout espoir, ils ont conclu que l'Evolution doit être exacte, savoir que « tout se déroule dans la nature selon une loi de la survivance du plus fort comme étant le plus apte, et la destruction du plus faible comme étant impropre à la vie ». Des philosophes leur enseignent que « ce qui existe a déjà existé », que notre civilisation n'est que la répétition des civilisations grecque et romaine ; et que d'une manière semblable, elle s'effondrera pour ce qui concerne les masses, tandis que la richesse et le gouvernement passeront de nouveau dans les mains de quelques

individus, alors que les masses, comme dans les premières civilisations orientales, ne feront qu'exister.

D'une manière très générale, ces sages manquent de remarquer dans le conflit le nouvel élément jamais rencontré auparavant, savoir la diffusion plus générale de la connaissance à travers le monde, spécialement à travers la chrétienté. Cet élément que nombre d'hommes oublient, est porté à l'attention de ceux qui sont assez sages pour chercher la vraie sagesse à sa source, la Parole de Dieu. Ceux-là sont informés qu'« au temps de la fin, plusieurs courront çà et là, et la connaissance sera augmentée... et que ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation » (Dan. 12 : 1-4). Ils discernent l'accomplissement stupéfiant des allées et venues prédites des hommes ; ils discernent également l'augmentation générale de la connaissance, et pour ceux-là le temps de détresse prédit dans le même passage signifie, non pas une répétition de l'histoire, non pas une soumission des masses à quelques privilégiés, mais un renversement prodigieux de l'histoire provoqué par les nouvelles conditions remarquées. De plus, la déclaration, faite par le même prophète à ce propos, qu'« *en ce temps-là* se lèvera Micaël [Christ] » qui prendra son glorieux pouvoir et règne, est d'accord avec la pensée que la détresse à venir mettra fin au règne d'égoïsme du « prince de ce monde » [Satan], et inaugurera le Royaume béni d'Emmanuel. Mais écoutons quelques-uns des sages de ce monde nous dire ce qu'ils voient !

L'Hon. J. J. Ingalls est un homme tolérant, de fortune modeste et ancien Sénateur des Etats-Unis. Il a fourni à la presse une vue large et un exposé libéral et sans passion de la lutte pour la richesse et l'écrasement des classes pauvres qui en résulte. Nous en reproduisons de larges extraits, parce que c'est un exposé modéré de la question, et parce qu'il montre que même des hommes d'état bien éveillés qui discernent la difficulté, ne connais-

sont aucun remède qui puisse être appliqué pour guérir la maladie et sauver les victimes.

Le Sénateur Ingalls écrivait :

« La liberté est quelque chose de plus qu'un mot. Celui qui dépend de la volonté d'un autre pour se loger, se vêtir et se nourrir ne peut pas être un homme libre dans le sens large, complet de ce terme. L'homme, dont le pain quotidien pour lui-même et pour sa famille dépend du salaire qu'un employeur peut lui donner ou lui retirer à son gré, n'est pas libre. L'homme qui n'a que l'alternative de mourir de faim ou de se soumettre aux conditions d'un patron est un esclave.

« La liberté ne consiste pas en définitions. Déclarer que la vie, la liberté et la recherche du bonheur sont les droits inaliénables de chaque être humain ne rend pas l'homme indépendant. Le droit à la liberté est une dérision et une tromperie si le pouvoir d'être libre n'existe pas aussi. La liberté n'est pas simplement la levée des contraintes légales, la permission d'aller et venir. En plus de cela doivent exister la capacité et l'occasion favorable que seule l'exemption de la nécessité d'un labeur quotidien incessant peut apporter. Pour paraphraser Shakespeare : la Pauvreté et la Liberté sont un couple mal assorti. La liberté et la dépendance sont incompatibles. Dès les premiers temps, l'abolition de la pauvreté a été le rêve des visionnaires et l'espérance des philanthropes.

« L'inégalité des fortunes et l'évidente injustice de la répartition disproportionnée de la richesse parmi les hommes ont rendu perplexes les philosophes. *C'est l'énigme non résolue de l'économie politique !* La civilisation n'a pas de paradoxe plus mystérieux que l'existence de la faim à une époque où il y a surabondance de nourriture, de la misère au milieu du superflu. On ne peut comprendre sur quelles bases est édifiée une société dans laquelle un homme peut posséder tant de richesses qu'il est même incapable, si prodigue soit-il, de les gaspiller toutes, tandis qu'un autre, compétent et désireux de travailler, doit mourir faute de combustible, de haillons et d'une croûte de pain. Un tel état de choses fait de la charte des droits humains une énigme. Aussi longtemps que de telles conditions subsistent, la clé du mystère de la destinée *n'est pas révélée*, la fraternité humaine n'est qu'une expression, la justice une formule, et le code divin un code illisible.

« L'exaspération des pauvres, à la vue de l'insolente ostentation des riches, a renversé des empires. Le soulagement des indigents a été l'objet de lois humaines et de lois divines. Les lamentations des misérables constituent le thème principal de l'histoire. Job était un millionnaire. Que l'œuvre littéraire incomparable qui porte son nom soit une parabole ou une biographie, elle est d'un profond intérêt, car le patriarche était préoccupé des mêmes questions qui nous troublent actuellement. Il dépeint, tel un Populiste [membre d'un parti politique formé aux E.-U. en 1891 qui préconisait la direction, par le gouvernement, des chemins de fer, etc. — Trad.] ceux qui dérobent l'âne de l'orphelin et le bœuf de la veuve, ceux qui déplacent les bornes des champs, ceux qui récoltent le blé et le fruit de la vigne du pauvre qu'ils dépouillent de ses vêtements, le laissant nu sous les averses des montagnes et sans refuge contre le rocher.

« Les prophètes hébreux réservèrent aux extorsions et à la volupté des riches leurs malédictions de choix, et Moïse promulgua des lois réglant la remise des dettes, la redistribution des terres et la limitation des fortunes privées. A Rome, pendant des siècles, la propriété de biens immeubles était limitée pour chaque citoyen à 300 acres [121 ha environ — Trad.], et le cheptel et le nombre d'esclaves devait être proportionnés à la surface cultivée. Cependant, les lois données par le Tout-Puissant aux Juifs par l'intermédiaire de Moïse furent aussi inefficaces que celles de Lycurgue et de Licinius contre l'indomptable énergie de l'homme et les conditions organiques de son être.

« Au temps de César, 2 000 ploutocrates possédaient pratiquement tout l'Empire romain, et plus de 100 000 chefs de famille étaient des mendiants soutenus par l'assistance du trésor public. La même lutte s'est poursuivie à travers le Moyen Age jusque dans le dix-neuvième siècle. Il n'y a aucun remède prescrit aujourd'hui qui n'ait été administré, mais en vain, à d'innombrables malades autrefois : aucune expérience en matière de finance et d'économie politique proposée qui n'ait été à maintes reprises essayée, sans autre résultat que le désastre pour les individus et la ruine pour la nation.

« Enfin, après bien des tâtonnements et de nombreux combats sanglants et désespérés contre des rois et des dynasties, contre les privilèges, les castes et les prérogatives, les abus d'autrefois, contre des ordres, des titres et des classes formidablement retranchés, on a réalisé

ici l'idéal définitif de Gouvernement. C'est le peuple qui a l'autorité suprême. Les pauvres, les travailleurs, les ouvriers sont les gouvernants. Ce sont eux qui font les lois, qui constituent les institutions. Louis XIV disait : « L'Etat, c'est moi ». Ici, les salariés, les agriculteurs, les forgerons, les pêcheurs, les artisans disent : « L'Etat, c'est nous ». La confiscation, le pillage et l'enrichissement des favoris du roi sont inconnus ici. Chaque homme, quelles que puissent être sa naissance, sa capacité, son éducation ou sa moralité, a des chances égales à celles des autres dans la course de la vie. La législation, qu'elle soit bonne ou mauvaise, est décidée par la majorité.

« Il y a moins d'un siècle, la condition sociale aux Etats-Unis était celle d'une égalité réelle. Dans notre première période de recensement, il n'y avait ni millionnaires, ni indigents, ni vagabonds dans le pays. Le premier citoyen américain à posséder un million de dollars fut le premier des Astor vers 1806. Fils d'un boucher, il avait émigré d'Allemagne peu d'années avant 1806, et le point de départ de sa fortune fut un paquet de fourrures. Avant cette époque, la plus grande fortune appartenait à George Washington ; à sa mort, survenue en 1799, elle fut évaluée à 650 000 \$.

« La grande partie des gens étaient des agriculteurs et des pêcheurs, vivant contents des produits de leur labeur. Le développement du continent, grâce à l'introduction des chemins de fer, des machines agricoles et des applications scientifiques de la vie moderne, a fait de nous la nation la plus riche du monde. La masse totale des possessions du pays dépasse probablement 100 000 000 000 \$ dont la moitié, dit-on, est gérée directement par moins de 30 000 personnes et sociétés. Les plus grandes fortunes personnelles du monde ont été accumulées aux Etats-Unis, dans la deuxième moitié du siècle.

« En outre, nos ressources matérielles sont à peine entamées. Moins du quart de notre terre arable a été labourée. Nos mines cachent des trésors plus riches que ceux d'Ophir et de Potosi. Nos usines et notre commerce sont relativement récents, mais déjà, ils ont donné naissance à une aristocratie de riches qui ne porte ni jarretières, ni couronne, qui n'est annoncée par aucun héraut, mais qui, souvent, est la bienvenue dans les cours des princes et dans les palais des rois.

« Si la distribution inégale des dépenses et des profits de la société dépend de la législation, des institutions et du gouvernement, alors dans une organisation comme la nôtre, l'équilibre devrait être rétabli. Si la richesse résulte de lois injustes, et la pauvreté de l'oppression législative, alors le remède est entre les mains des victimes. Si elles souffrent, cela provient de blessures qu'elles s'infligent elles-mêmes. Nous n'avons ni tenures féodales, ni droit d'aînesse, ni substitution ; il n'y a aucune occasion favorable qui ne soit ouverte à tous. La justice, l'égalité, la liberté et la fraternité sont les fondements de l'Etat. Chaque homme a dans sa main un bulletin de vote. L'école offre l'instruction à tous. La presse est libre. La parole, la pensée et la conscience sont libres.

« Pourtant, le suffrage universel n'a pas donné la preuve qu'il était une panacée pour guérir les maux de la société. La pauvreté n'est pas supprimée. Bien que la richesse se soit accumulée au-delà de tout ce que pouvait espérer la cupidité, l'inégalité de sa répartition est aussi grande qu'au temps de Job, de Salomon et d'Agis. Non seulement le vieux problème n'est pas résolu, mais ses conditions se sont compliquées et intensifiées. Un pouvoir politique plus étendu est affermi dans les mains de quelques-uns, et dans une république plus encore que dans une monarchie, des fortunes prodigieuses sont acquises par des individus.

« Le grand abîme qui sépare les riches et les pauvres s'élargit de plus en plus de jour en jour. Les forces du travail et du capital qui devraient être des alliées, des auxiliaires et des amies sont rangées en ordre de bataille les unes contre les autres comme des armées hostiles se tenant dans des camps fortifiés et se préparant pour le siège ou le combat. Des millions sont annuellement perdus en salaires, en destruction de biens périssables, en détérioration de matériel et en diminution de bénéfices, dus aux grèves et aux lock-out qui sont devenus la condition normale de la guerre entre patrons et ouvriers.

« L'Utopie est encore un pays qui reste à découvrir. Comme le mirage du désert, la perfection idéale dans la société s'éloigne au fur et à mesure qu'on s'en approche. La nature humaine demeure inchangée dans tous les milieux.

« Avec le progrès de la civilisation, la condition des masses s'est incommensurablement améliorée. Aujourd'hui, le plus pauvre artisan jouit librement de choses confor-

tables et d'avantages matériels que des monarques, même avec leurs trésors ne pouvaient acheter il y a cinq siècles. Cependant, De Toqueville observait la singulière anomalie que, au fur et à mesure que la condition des masses s'améliore, celles-ci la trouvent plus intolérable et le mécontentement augmente. Les besoins et les désirs augmentent bien plus rapidement que les moyens de les satisfaire. L'instruction, les journaux quotidiens, les voyages, les bibliothèques, les parcs publics, les musées et les vitrines des magasins ont élargi l'horizon des ouvriers et des ouvrières, augmenté leur capacité d'en profiter, les ont familiarisés avec des objets de luxe et les avantages de la richesse. L'instruction politique leur a appris l'égalité de l'homme et leur a fait connaître la puissance du bulletin de vote. De faux instructeurs les ont convaincus que toute la richesse est créée par le travail, et que chaque homme qui possède plus qu'il ne peut gagner avec ses mains par un salaire journalier est un voleur, que le capitaliste est un ennemi, et le millionnaire un ennemi public qu'on devrait mettre hors-la-loi et fusiller sur-le-champ.

« De grandes fortunes personnelles sont inséparables de hautes civilisations. A notre époque, la communauté la plus riche du monde, par tête, est la tribu des Indiens Osage. Sa richesse réunie est, toutes proportions gardées, dix fois plus élevée que celle des Etats-Unis. Elle est possédée en commun. Il est possible que la propriété en commun ne soit pas la cause de barbarie, mais dans chaque Etat où l'on se rapproche de l'égalité sociale et économique, et où la richesse est « créée par le travail » sans l'inter-vention du capital, comme en Chine et en Inde, les salaires sont bas, le travailleur est déconsidéré et le progrès impossible. Si, en ce moment, la richesse des Etats-Unis était également distribuée parmi ses habitants, la somme que chacun posséderait serait, selon le recensement, d'environ 1 000 \$.

« Si cette égalisation se poursuivait, le progrès cesserait de toute évidence. Si, dès le commencement cette condition avait prévalu, nous serions demeurés stationnaires. Ce n'est que lorsque les richesses sont concentrées que la nature peut être soumise et ses forces mises au service de la civilisation. Jusqu'à ce que le capital puisse, par les machines, se servir de la vapeur, de l'électricité et de la gravitation, et exempter l'homme de la nécessité d'un

labeur constant pour se procurer la subsistance, l'humanité reste dans l'immobilisme ou rétrograde. Les chemins de fer, les télégraphes, les flottes, les villes, les bibliothèques, les musées, les universités, les cathédrales, les hôpitaux — toutes les grandes entreprises qui exaltent et embellissent l'existence et améliorent les conditions de la vie humaine — proviennent de la concentration de l'argent dans les mains de quelques-uns.

« Même s'il était désirable de *limiter* l'accumulation des richesses, la société ne possède aucun moyen de le faire. L'esprit (« mind ») est indomptable. Les différences qui existent entre les hommes sont d'ordre organique et fondamental. Elles sont fondées par des ordonnances de la Puissance suprême et ne peuvent être abrogées par un décret du Congrès. Dans les conflits entre les cerveaux et la supériorité numérique de l'adversaire, les cerveaux ont toujours gagné et gagneront toujours.

« La maladie sociale est grave et menaçante, mais le mal lui-même n'est pas aussi dangereux que le sont les docteurs et les drogues. Les charlatans politiques, avec leur salsepareille, leurs emplâtres et leurs pilules, soignent les symptômes au lieu de la maladie. La frappe libre de l'argent, l'accroissement du revenu par tête, la restriction de l'immigration, le scrutin australien et la qualité du vote sont des questions importantes, mais elles pourraient être toutes appliquées sans amener la moindre amélioration de la condition des masses ouvrières des Etats-Unis. Au lieu de priver du droit de vote les pauvres ignorants, il serait bien d'augmenter leurs biens et leur information, et de les rendre aptes à voter. Une classe proscrite devient inévitablement une classe de conspirateurs, et de libres institutions ne peuvent être obtenues que par l'instruction, la prospérité et le contentement de ceux qui les établissent. »

Voilà l'exposé des faits, mais où est celui du remède ? Il n'y en a aucun. Pourtant l'auteur n'éprouve aucune sympathie pour les faits sur lesquels il appelle l'attention : il préférerait, s'il le pouvait, mettre en évidence un moyen d'échapper à ce qu'il juge comme étant inévitable. C'est ce que voudrait aussi tout homme digne de ce nom. En ce qui concerne M. Ingalls, la preuve en est donnée par

l'extrait suivant d'un de ses discours prononcés au Sénat des Etats-Unis (*). Il déclara :

« Nous ne pouvons cacher la vérité que nous sommes au bord d'une révolution imminente. Toutes les solutions d'autrefois sont sans effet. Les gens se rangent eux-mêmes d'un côté ou de l'autre d'une lutte menaçante. D'un côté, les capitalistes se retranchent solidement dans leurs privilèges, arrogants à la suite d'un triomphe continu, conservateurs, attachés à leurs vieilles conceptions, exigeant de nouvelles concessions, enrichis par les monopoles qu'ils détiennent dans leur propre pays et par le commerce avec l'étranger, s'efforçant de fixer toutes les valeurs à leur propre étalon-or. De l'autre côté, se tiennent les travailleurs qui réclament du travail, faisant tous leurs efforts pour développer l'industrie nationale, luttant contre les forces de la nature et maîtrisant le désert. Les ouvriers, dans les villes, meurent de faim et sont aigris ; ils sont résolus à renverser une organisation sociale qui permet aux riches de devenir encore plus riches et laissent les pauvres devenir plus pauvres, organisation qui laisse un Vanderbilt et un Gould entasser des fortunes dépassant les rêves les plus cupides, et qui condamne les pauvres à une pauvreté à laquelle ils ne peuvent échapper que par la mort. Les malheureux qui ont réclamé la justice ont été accueillis avec indifférence et dédain. Les ouvriers du pays, qui réclament du travail, sont traités comme des mendiants impudents qui mendieraient leur pain ».

Ainsi déclare-t-il clairement qu'il ne voit aucun espoir. Il ne connaît aucun remède pour la terrible maladie — l'égoïsme.

L'OPINION DU RÉV. DR. LYMAN ABBOTT SUR LA SITUATION

Dans un ancien numéro du *Literary Digest*, nous trouvons le tableau synoptique suivant de l'opinion du Dr Abbott, le célèbre prédicateur, rédacteur et collaborateur de Théodore Roosevelt, sur les rapports entre le Capital et le Travail :

« Le Dr Abbott affirme que la question de savoir si le salariat est un système meilleur ou non que le féodalisme

(*) Congressional Record, Vol. VII, pp. 1054-5.

ou l'esclavage, a été réglée ; toutefois, contre le système industriel actuel il oppose les objections suivantes : (1) Ce système n'accorde pas un emploi assuré et permanent à tous les ouvriers disposés à travailler. (2) Il n'accorde pas non plus à tous ceux qui sont employés sous ce régime des salaires qui permettent de vivre décemment et convenablement. (3) Il n'est pas suffisamment éducatif en lui-même et n'accorde pas suffisamment de loisirs pour le développement culturel des ouvriers. (4) Dans les conditions actuelles, il est, dans de nombreux cas, impossible de procurer aux ouvriers des logements sains, convenables. Selon le Dr Abbott, les préceptes de Jésus-Christ sont en harmonie avec les principes d'une saine économie politique ; il soutient qu'il est désastreux d'exténuer des hommes, des femmes et des enfants à seule fin de produire des marchandises à bas prix. Le travail, déclare-t-il, n'est pas une « marchandise », et il ajoute :

« Je crois que l'organisation qui divise la société en deux classes, les capitalistes et les ouvriers, n'est que temporaire. Je crois aussi que l'agitation industrielle actuelle est le résultat d'une lutte aveugle en vue d'établir une *démocratie de richesses*, dans laquelle ceux qui manient les outils en seront également les possesseurs ; dans cette démocratie, ce sera le travail qui engagera le capital et non l'inverse ; ce seront les hommes et non l'argent, qui dirigeront l'industrie, comme ils dirigent maintenant le gouvernement. Mais la doctrine qui prétend que le travail est une marchandise, et que le capital sert à l'acheter au plus bas prix, n'est pas logique, même temporairement ; du point de vue économique, elle est fausse comme elle est injuste du point de vue moral.

« Le travail n'est pas du tout une marchandise ; cela n'existe pas. Lorsqu'un ouvrier va à l'atelier, un lundi matin, il n'a rien à vendre, il a les mains vides ; il est venu pour produire quelque chose par son travail, et ce quelque chose, une fois produit, va être vendu ; une part du produit de la vente lui reviendra de droit parce qu'il a aidé à la production. De même qu'il n'existe pas de marchandise-travail à vendre, il n'existe pas de marché du travail où l'on peut le vendre. Un marché libre suppose une variété de vendeurs avec différentes marchandises et une variété d'acheteurs ayant différents besoins ; le vendeur est parfaitement libre de vendre ou de ne pas vendre, et l'acheteur est parfaitement libre d'acheter ou de ne pas acheter. Il n'existe aucun marché de ce genre pour

le travail. Les ouvriers sont, dans leur grande majorité, aussi fermement attachés à leurs villes par prévention, par ignorance du monde extérieur et de ses besoins, par des considérations familiales, par leurs modestes biens (leur maison et leur lot de terrain) et par des liens religieux, que s'ils étaient enracinés au sol. Ils n'ont aucune variété de talents à offrir ; en règle générale, l'ouvrier ne sait bien faire qu'une seule chose, ne sait bien employer qu'un seul outil ; il doit trouver quelqu'un qui possède cet outil et qui désire qu'un ouvrier le fasse servir, sinon l'ouvrier doit être oisif. « Un marchand », dit Frédéric Harrison, « s'assied à sa caisse, et par quelques lettres ou imprimés, il transporte et distribue les marchandises d'une ville entière de continent à continent. Dans d'autres cas, pour le boutiquier par exemple, les allées et venues d'une multitude de clients suppléent à l'absence de transport pour ses marchandises. Ce sont ses clients qui le font pour lui. Cela, c'est un vrai marché. La concurrence, ici, joue rapidement, pleinement, simplement, loyalement. Mais il en va tout autrement pour un journalier qui n'a pas de marchandise à vendre. Il doit être présent en personne à chaque marché, ce qui implique un moyen de locomotion personnel et coûteux. Il ne peut pas correspondre avec son patron ; il ne peut pas lui envoyer un échantillon de sa force ; des patrons ne viennent pas non plus frapper à sa porte ». Il n'y a ni marchandise-travail à vendre, ni marché-travail pour la vendre. Tous deux sont des fictions de l'économie politique. Voici quels sont les faits réels :

« La plupart des marchandises de notre époque (même les marchandises agricoles viennent graduellement sous cette réglementation) sont produites par un corps organisé d'ouvriers qui exécutent leur travail sous la direction d'un « capitaine d'industrie », et par l'emploi d'outils coûteux. Ceci exige la coopération de trois classes : le propriétaire de l'outillage ou capitaliste, le directeur ou l'administrateur, et l'usager ou ouvrier. Le résultat est le produit réalisé en commun par leur travail (car l'outil lui-même n'est qu'un produit d'industrie de réserve) : il leur appartient donc en commun. Il appartient donc à l'économie politique de déterminer comment partager équitablement les valeurs entre ces partenaires d'une entreprise commune. Telle est, en une phrase, la question du travail. Il n'est pas vrai que l'ouvrier a droit à la totalité, ni qu'il la réclame, quelles que soient les revendications que

certains des soutiens déraisonnables de sa cause aient pu présenter pour lui. Le directeur a droit à sa part, et à une large part. Diriger une telle industrie, savoir quels produits sont demandés dans le monde, leur trouver un acheteur à un prix qui donnera un profit légitime au travail de production, tout cela exige un travail de haute qualité, et un travail qui mérite une généreuse compensation. Celui qui possède l'outillage a droit à une rémunération. On peut supposer que lui, ou quelqu'un qui lui a transmis cet outillage, avait épargné l'argent que ses compagnons, eux, ont dépensé pour leur bien-être ou pour des plaisirs douteux ; il a donc droit d'être récompensé pour son économie et son épargne, bien qu'on puisse se demander si notre organisation industrielle moderne ne récompense pas trop la vertu d'acquisition, en faisant ainsi d'une vertu un vice. L'ouvrier a droit à une compensation. Depuis l'abolition de l'esclavage, personne ne lui refuse ce droit. Ce qui est difficile, c'est de déterminer comment sera fait le partage du produit de ce travail en commun. Mais il est certain que ce ne peut être fait par un système d'organisation qui pousse le capitaliste à payer des salaires les plus bas possibles pour les services rendus, et l'ouvrier à rendre le moins de services possible pour le salaire reçu. Quelle que soit la méthode juste, celle-ci n'est certainement pas la bonne ».

Le Dr Abbott semble posséder un cœur ardent et sympathique à l'égard des masses populaires ; il paraît avoir saisi clairement leur situation. Il établit le diagnostic de la maladie politique sociale et financière, mais ne réussit pas à trouver un remède. Il fait bien allusion à ce que serait le remède si l'on pouvait y parvenir, mais il ne suggère aucun moyen de l'obtenir ; il pense voir se développer

« Une lutte aveugle en vue d'établir une démocratie de richesses, dans laquelle ceux qui manient les outils en seront également les possesseurs ; dans cette démocratie, ce sera le travail qui engagera le capital ».

Cette phrase fait penser que son auteur avait lu récemment l'histoire de la Lampe d'Aladin des Nuits arabes, et qu'il espérait trouver et employer une « baguette magique ». Elle montre ou bien qu'il a une connaissance limitée des finances, ou bien qu'il attend une *révolution*

dans laquelle ceux qui manient l'outillage l'enlèveront de force au capital, en violation de toutes les lois de la société reconnues actuellement. A supposer qu'un tel transfert des outils de la direction des propriétaires actuels à celle des ouvriers puisse se faire d'une manière ou d'une autre, qui ne peut discerner que les nouveaux propriétaires des outils deviendraient rapidement, à cause de leur nouvelle condition de propriétaires, des capitalistes ? Avons-nous une raison quelconque de supposer que les nouveaux propriétaires des outils seraient plus généreux ou moins égoïstes que les propriétaires d'outils actuels ? Avons-nous une raison quelconque de supposer que le cœur naturel aurait changé davantage chez les propriétaires des outils que chez les ouvriers ou que tous les travailleurs seraient invités par les nouveaux propriétaires des outils à partager également les bénéfices des machines ? Toute l'expérience faite avec la nature humaine dit : Non ! On se rend compte de la maladie, on se rend compte de la nécessité d'une prompte guérison, mais aucun remède ne peut guérir la « création gémissante ». Ses gémissements et ses douleurs de l'« enfantement » doivent persister et augmenter, comme l'indique l'Apôtre, jusqu'à la manifestation des fils de Dieu, le Royaume de Dieu. — Rom. 8 : 22, 19.

Le fait de nier qu'il y ait une maladie (« trouble ») ne la guérit pas. L'affirmation que « le travail n'est nullement une marchandise » ne corrigera pas ou ne changera pas le fait que le travail est une marchandise et ne peut être rien d'autre sous nos lois et circonstances sociales actuelles. A une certaine époque et concernant certains peuples, l'esclavage a pu être une institution avantageuse sous des maîtres bienveillants et raisonnables. Sous le système féodal d'une semi-civilisation, le servage a pu présenter des caractéristiques utiles adaptées à son époque et à ses conditions ; il en est de même du système de salariat. *Le travail, comme marchandise*, soumis à l'achat et à la

vente, présente quelques caractéristiques excellentes, et a fait beaucoup pour développer l'habileté mentale et physique ; en vérité, dans le passé, il a été un très précieux bienfait pour le Travail. Il ne serait pas non plus sage de détruire cette valeur du travail considéré comme une marchandise même maintenant, car les ouvriers qui exercent leur cerveau, qui possèdent et exercent l'habileté et l'énergie méritent qu'on recherche leur travail et qu'on les paie mieux que les incapables et les inintelligents ; c'est également nécessaire pour stimuler les inintelligents et les indolents. Ce qu'il faut, c'est un gouvernement juste, sage, paternel qui maintiendra des restrictions et des encouragements salutaires, et en ajoutera, tout en *protégeant* en même temps chaque classe d'ouvriers contre l'arrogance de la classe immédiatement au-dessus d'elle, et en les défendant tous contre la puissance herculéenne du Capital actuel avec son immense et croissante armée de machines-esclaves ; finalement, après de complètes instructions générales pratiques dans la droiture, sous la loi d'amour, ce gouvernement détruira tous ceux qui aiment l'égoïsme et le péché. La Bible seule suggère un tel gouvernement ; elle le décrit en détails, elle le promet d'une manière positive et il attend seulement qu'ait été choisie l'Eglise de Dieu dont les membres seront les rois et les prêtres de ce gouvernement comme cohéritiers d'Emmanuel. — Apoc. 5 : 10 ; 20 : 6.

LE POINT DE VUE DE FEU L'ÉVÊQUE J. P. NEWMAN

L'Evêque Newman, de l'église épiscopale méthodiste, discerna le conflit irrépressible entre le Capital et le Travail. Il vit les droits et les torts des deux côtés de la question. Dans un article qui parut un jour dans les journaux de sa dénomination, il présenta les propositions et les suggestions suivantes :

« Est-ce de l'impiété que d'être riche ? La pauvreté est-elle essentielle à la sainteté ? N'y a-t-il que des mendiants

qui soient saints ? Le ciel est-il une maison de pauvres ? Que ferons-nous alors d'Abraham qui était très riche en cheptel, en argent et en or ? Que ferons-nous alors de Job qui avait 7 000 brebis, 3 000 chameaux, 4 000 bœufs, 500 ânes ; qui possédait 30 000 acres de terre [12 138 ha environ — Trad.] et 3 000 serviteurs ?...

« L'acquisition de la richesse est un don divin. Le travail et la sobriété sont les lois de l'économie. Amasser de grandes fortunes est un talent spécial. De même que les poètes, les philosophes et les orateurs sont nés ainsi, le financier a le génie de la richesse. Par intuition, il est familier avec les lois de l'offre et de la demande ; il semble doué de la vision d'un voyant des fluctuations futures du marché ; il sait quand acheter et quand vendre, et quand conserver. Il prévoit l'accroissement de la population et ses conséquences sur les biens immobiliers. Comme le poète doit chanter parce que la muse est en lui, ainsi le financier doit gagner de l'argent. Il ne peut pas s'en empêcher. Le don de ce talent est annoncé dans les Ecritures : « L'Eternel, ton Dieu, te donne de la force pour acquérir ces richesses » (Deut. 8 : 18). Et toutes ces promesses trouvent leur accomplissement dans la condition financière actuelle des nations chrétiennes qui dirigent les finances du monde.

« Contre ces droits naturels et légitimes de la possession de biens, s'élève la revendication en vue de distribuer les biens parmi ceux qui n'en ont acquis ni par héritage, ni par la capacité ou par l'activité. C'est là un communisme qui n'a aucun fondement, ni dans la constitution de la nature, ni dans l'ordre social du genre humain. C'est là le cri incohérent et déraisonnable du Travail contre le Capital entre lesquels, de par l'économie naturelle et l'économie politique, il ne devrait y avoir aucun bas antagonisme ».

L'évêque affirme que « le patron et l'ouvrier ont des droits inviolables, le premier d'employer *qui* il peut pour ce qu'il peut et le dernier d'accepter (« *to respond* ») *quand* il peut ». L'évêque assure que l'envie et la jalousie des classes ouvrières ne sont pas soulevées contre ceux qui possèdent d'immenses fortunes, mais contre le bien-être suprême et la suprême indifférence des riches. Il continue ainsi :

« La richesse a la plus noble des missions. Elle n'est pas donnée pour être amassée, ni pour se satisfaire égoïstement ni pour faire étalage de pompe et de puissance. Les riches sont les aumôniers du Tout-Puissant, ses agents payeurs. Ils sont les gardiens des pauvres. Ils doivent inaugurer ces grandes entreprises qui apporteront un profit aux masses, *non pas les plus substantiels dividendes, mais la plus grande prospérité*. Le capital peut permettre aux ouvriers de jouir d'un bonheur qui accompagne une activité honnête. C'est aux riches d'améliorer les foyers des pauvres, mais plus d'une écurie d'homme riche est un palais si on la compare à la demeure de l'ouvrier honnête et intelligent.

« Lorsque les riches seront les patrons de ces réformes sociales qui élèvent la société, alors ils recevront la bénédiction des pauvres. C'est à eux de donner au législateur des directives essentielles à la protection de tous les droits et intérêts d'une communauté. Lorsqu'ils bâtiront des bibliothèques de savoir, des musées d'art et des temples de piété, ils seront considérés comme les bienfaiteurs de leur race. Lorsque la richesse du Capital s'unira à la richesse de l'intelligence, à la richesse du muscle et à la richesse de la bonté pour le bien commun, alors le Travail et le Capital seront estimés à égalité comme étant les agents qui donnent à chaque homme la vie, la liberté et la recherche du bonheur ».

Il est évident que l'évêque s'efforçait d'avoir une vue raisonnable des deux côtés de la controverse actuelle et de la lutte prochaine, mais d'une manière sans nul doute inconsciente, l'association à la richesse et le fait de dépendre d'elle influent évidemment sur son jugement. C'est un fait que beaucoup des anciens étaient très riches, Abraham, par exemple. Cependant, l'histoire du séjour d'Abraham, d'Isaac et de Jacob dans le pays de Canaan, montre que bien que la terre, en ce temps-là *appartenait* à des propriétaires, néanmoins elle n'était pas clôturée mais elle était *libre aux usagers*. Ces trois patriarches, ainsi que leurs serviteurs, leur gros bétail et leur petit bétail errèrent à volonté à travers le pays des Cananéens pendant près de deux siècles, et pourtant ne prétendirent pas en posséder une parcelle (Actes 7 : 5). Dans le

royaume-type de Dieu, Israël, le code des lois pourvoyait aux besoins des pauvres, nés dans le pays ou étrangers. Personne ne devait mourir de faim : les champs ne devaient pas être moissonnés à fond, mais les angles devaient être laissés aux pauvres pour le glanage. Ceux qui avaient faim pouvaient entrer dans un verger, dans une vigne ou dans un champ et manger sur place à satiété. Lorsque le pays de la Palestine fut partagé parmi les tribus et les familles d'Israël, la clause spéciale touchant l'annulation des hypothèques sur toutes les terres, et de toutes les dettes, à chaque cinquantième année, empêchait l'appauvrissement et la mise en esclavage réel du peuple dans son ensemble par quelques riches.

L'évêque semblait oublier que les lois et les arrangements de la chrétienté ne sont pas un code de source divine ; que de même que tous les plans de têtes et de cœurs imparfaits, ces lois ne sont pas infaillibles ; que si, à un certain moment, on ne pouvait faire mieux, les changements de conditions sociales et financières rendirent nécessaires ceux du passé ; que d'autres changements sont maintenant reconnus nécessaires et convenables, bien qu'à ce moment-là, ils étaient contrecarrés par l'égoïsme et l'ultra-conservatisme. Si, donc, on admet que nos lois sont simplement humaines et faillibles, et si elles ont déjà été changées et amendées pour s'adapter aux conditions changées, n'est-il pas inconséquent pour l'évêque de les traiter maintenant comme étant *sacrées, indiscutables et inaltérables*, de prétendre que des droits une fois concédés sont par conséquent « inviolables », « naturels » et « indiscutables » soit dans l'ordre de la nature soit dans la constitution du genre humain », et que la suggestion même d'une modification des lois et des règlements sociaux afin de les mieux adapter aux conditions actuelles est « incohérente » et « déraisonnable » ?

On remarquera que l'évêque prenait la raison opposée

à celle présentée par le Dr Abbott sur la question du travail comme *marchandise*, soumise aux conditions de l'offre et de la demande. Il voyait en cela la loi de notre système social actuel, et disait qu'elle doit continuer. Il avait raison de juger que le Travail doit continuer d'être une *marchandise* (d'être acheté aussi bon marché que peut l'acheter le Capital, et d'être vendu au prix le plus élevé que peut en obtenir le Travail) *aussi longtemps que dure le système social actuel*. Cela ne durera pas, cependant, de nombreuses années encore d'après la prophétie et comme le discernent d'autres esprits capables en étroit contact avec le peuple et son agitation.

Du point de vue de l'évêque, la seule espérance d'une solution pacifique pour mettre fin au conflit existant entre le Capital et le Travail est (1) une *conversion* de tous les riches aux conditions aimantes et bienveillantes détaillées dans les deux derniers paragraphes cités plus haut ; et (2) une *conversion* de toutes les classes pauvres et moyennes à cette piété et à ce contentement qui leur permettrait d'accepter avec reconnaissance ce que les riches voudraient bien leur abandonner des biens de la terre, et de crier « Heureux pauvres sommes-nous ! ». Ceci, nous l'admettons, résoudrait rapidement et complètement la question du Travail, mais aucune personne sensée ne s'attend à une telle solution dans un avenir immédiat, et les Ecritures ne l'indiquent pas non plus. Nous ne pouvons pas supposer que cet évêque intelligent présente réellement ses suggestions comme un remède, mais plutôt qu'il parle ainsi parce qu'il ne voit rien d'autre que cette solution impossible et que par conséquent la civilisation sera bientôt frappée de la malédiction de l'Anarchie. Il eût été souhaitable qu'il ait pu discerner le remède de Dieu pour lequel notre Seigneur nous apprend à espérer et à prier « Que ton règne vienne », et comprendre comment ce Royaume doit être établi en puissance et en autorité souveraine. — Dan. 2 : 44, 45 ; 7 : 22, 27 ; Apoc. 2 : 27.

OPINION D'UN DOCTE JURISTE

Un juriste de célébrité mondiale, s'adressant à des étudiants en droit achevant leurs études dans un collège renommé des Etats-Unis, s'exprima dans les termes suivants, tels qu'ils ont été rapportés par le *Journal* de Kansas City :

« L'histoire de la race arrogante et rapace à laquelle nous appartenons, a été le récit de luttes incessantes et sanglantes pour la liberté personnelle. Des guerres ont été faites, des dynasties renversées, et des monarques décapités, non pas par esprit de conquête, d'ambition, de gloire, mais pour que l'homme puisse être libre. A travers de nombreux siècles sanguinaires, privilèges et prérogatives durent céder, malgré l'entêtement et la répugnance à le faire, à l'indomptable passion de la liberté individuelle. De la Grande Charte à Appomattox (*), il y a un grand intervalle de temps ; pourtant, à aucun moment de ces 652 années, la race n'a cessé ou a hésité dans sa bataille résolue et intrépide pour obtenir l'égalité de tous les hommes devant la loi. Ce fut pour cela que les barons menacèrent le roi John ; que Latimer fut brûlé ; qu'Hamden tomba ; que l'accord fut fait dans la cabine du Mayflower (**); que la Déclaration de l'Indépendance fut promulguée ; que John Brown d'Osawatomie mourut ; que les légions de Grant et de Sheridan marchèrent et vainquirent, préférant renoncer à la vie et à tous ses biens plutôt que d'abandonner des libertés.

« Le rêve des siècles s'est enfin réalisé. Emergeant de l'agitation brutale et sanguinaire de l'histoire, l'homme est enfin maître de lui-même ; pourtant les énigmes troublantes de la foi demeurent. Les hommes sont égaux, mais il n'y a pas d'égalité. Le suffrage est universel, mais le pouvoir politique est exercé par une poignée d'hommes ; la pauvreté n'a pas été supprimée. Les charges et les privilèges de la société ne sont pas supportés dans l'égalité. Certains ont une fortune qu'ils seraient incapables de dissiper même en faisant de folles dépenses, et d'autres

(*) « Appomattox » : village de la Virginie (E.-U.) où Lee se rendit à Grant, le 9 avril 1865 — dict.

(**) « Mayflower » : bateau sur lequel vinrent les Pèlerins (pionniers puritains) en Amérique (1620).

prient en vain pour obtenir leur pain quotidien. Déconcertés et contrariés par ces absurdités, exaspérés au possible par la souffrance et la misère, déçus quant aux résultats de la liberté politique sur le bonheur et la prospérité individuels, beaucoup se sont abandonnés à une anxiété si vive et si profonde qu'elle manifeste la nécessité pour les forces conservatrices de notre société de s'unir d'une manière active.

« Dans le mouvement évolutif où la société des Etats-Unis est entrée, il n'y a aucun précédent dans l'histoire parce que les conditions sont anormales ; en conséquence, toute solution scientifique est impossible. Alors que les conditions des masses populaires ont été considérablement améliorées par le progrès social, par l'application de la science à l'industrie et par l'invention de machines, on ne peut douter que la pauvreté soit plus hostile que jamais auparavant à la société, plus dangereuse aux institutions de gouvernement démocratique et à la liberté individuelle qui a été acquise après tant de siècles de luttes. Les raisons en sont évidentes. L'ouvrier est libre ; c'est un électeur ; sa dignité personnelle s'est développée ; sa sensibilité est devenue délicate ; ses besoins se sont multipliés plus rapidement que les moyens de les satisfaire ; l'instruction l'a élevé au-dessus de la condition d'une vile besogne. Le journal quotidien l'a familiarisé avec les avantages que la fortune confère à ceux qui la possèdent. On lui a enseigné que tous les hommes ont été créés égaux, et il croit que si les droits sont égaux, les occasions ne sont pas égales. La science moderne l'a muni d'armes formidables, et lorsqu'on a faim, rien n'est plus sacré que le nécessaire pour la femme et les enfants.

« La crise sociale dans tous les pays civilisés, et spécialement dans le nôtre, devient de plus en plus redoutable. Le grondement lointain du mécontentement obstiné se rapproche de plus en plus d'heure en heure. Bien que je croie que le génie calme et résolu de la race anglo-saxonne se prouvera une fois de plus à la hauteur de la situation, et n'abandonnera pas les biens qu'il a acquis au prix d'incroyables sacrifices, il apparaît pourtant que la bataille n'est pas terminée, que l'homme ne se contente plus d'égalité des droits ni d'égalité des occasions, mais qu'il exigera l'égalité des conditions comme loi de l'état idéal.

« Il est également évident que la dégradation sociale

est contraire à un gouvernement du peuple par le peuple, et qu'une pauvreté sans espoir et impuissante est incompatible avec la liberté individuelle. L'homme qui dépend absolument d'un autre pour avoir les moyens de vivre pour lui-même et pour sa famille, moyens que le patron peut lui enlever à volonté, n'est en aucun sens exact, libre. En une centaine d'années, nous sommes devenus la plus riche de toutes les nations. Nos ressources sont gigantesques. Les statistiques de nos gains et de nos réserves étonnent même les crédules. L'argent, la nourriture sont en abondance ; les produits faits à la machine et à la main sont en abondance, mais malgré cette fécondité, le paradoxe de la civilisation demeure : la majorité des gens luttent pour leur existence et une fraction subsiste dans une abjecte et misérable pénurie.

« Le fait que de telles conditions puissent exister semble mettre la Sagesse suprême en accusation. Admettre que la nécessité, la misère ou l'ignorance sont un héritage inévitable, fait de la fraternité de l'homme le comble de l'ironie et rend inintelligible le code de l'univers moral. La déception engendrée par ces conditions se change en une méfiance à l'égard des principes sur lesquels est fondée la société, et en une *disposition à changer la base sur laquelle elle repose*. C'est à vous que revient la mission très importante de calmer cette méfiance et l'une de vos tâches les plus importantes est de résister à cette révolution.

« On peut, grosso modo, classer en deux groupes les remèdes populaires proposés pour réformer les choses mauvaises, les défauts et les faiblesses de la société moderne ; le premier propose de redresser les torts en changeant les institutions politiques. Cette méthode est erronée et doit être inefficace parce qu'elle repose sur l'illusion que la prospérité matérielle est la conséquence de la liberté, tandis que la vérité est que la liberté politique est la conséquence et non la cause du progrès matériel. Des poètes et des rêveurs ont beaucoup chanté la pauvreté, et l'on a accusé l'amour de l'argent comme étant la racine de tous les maux ; cependant, le fait demeure que si l'argent est acquis honnêtement et employé avec sagesse, il n'y a aucune forme de puissance aussi substantielle, aussi positive et aussi palpable que celle qui accompagne la possession de l'argent.

« Il n'y a pas de condition plus déplorable, plus déprimante, plus destructive de tout ce qui est le plus noble

dans l'homme, de ce qui est le plus exaltant dans la vie privée, de tout ce qui donne le plus d'inspiration dans la destinée, que la pauvreté, l'indigence, la faim sans espoir, sordide, impuissante, les salaires au rabais, les jeûnes, les haillons et un croûton de pain. En tournant votre intelligence exercée vers l'examen des problèmes de l'heure, vous ne manquerez pas d'observer que cet élément de notre société est en constant développement ».

Nous avons ici un exposé des faits, clair et excellent ainsi que tous, riches ou pauvres, doivent le reconnaître. Pourtant il ne renferme aucun remède, pas même la suggestion que la nouvelle fournée d'hommes de loi et de politiciens devrait chercher un remède. On leur conseille simplement de *calmer* la méfiance chez d'autres, alors qu'eux-mêmes l'éprouvent, et de *résister* à tout changement de l'organisation sociale actuelle, alors qu'eux-mêmes cherchent à se tenir hors de son oppression.

Pourquoi cet avis ? Est-ce parce que cet homme capable méprise son frère plus humble ? En aucune façon ; mais parce qu'il se rend compte de l'action inévitable de la liberté, de l'« individualisme », de l'égoïsme avec la liberté que cela implique d'entrer en concurrence et pour chacun de faire le mieux qu'il peut pour lui-même. En considérant le passé, il dit : « Ce qui a été sera ». Il ne voit pas que nous sommes à la fin du présent Age, à l'aube du Millénium, que seule la puissance du Roi Oint de l'Eternel de toute la terre peut faire sortir l'ordre de toute cette confusion ; il ne voit pas non plus que, dans la sage providence de Dieu, les hommes sont amenés face à face à ces problèmes embarrassants qu'aucune sagesse humaine ne peut résoudre, et à des conditions calamiteuses qu'aucune prévoyance ou politique humaine ne peut empêcher ou écarter, de sorte qu'au temps marqué, dans leur situation très critique et dans leur péril, ils seront contents de reconnaître l'intervention divine et de s'y soumettre, de cesser leurs propres œuvres et de se laisser enseigner par Dieu. Celui qui a droit au Royaume est sur le point de

« prendre sa grande puissance et son règne » [Apoc. 11 : 17], de faire sortir l'ordre du chaos, de glorifier son « épouse », et avec elle et par elle, de mettre fin aux afflications de la création gémissante chargée du péché, et de bénir toutes les familles de la terre. Seuls, ceux qui ont la « vraie lumière » peuvent discerner l'issue glorieuse de la sombre époque actuelle qui embarrasse les sages.

M. ROBERT G. INGERSOLL, COMME D'AUTRES,
COMPRIT LA CONDITION DES HUMAINS ET LA DÉPLORA,
MAIS NE PROPOSA AUCUN REMÈDE

Le Col. Ingersoll avait la réputation d'être un sage selon le monde. Il était connu comme incrédule, mais il était un homme doué de talents remarquables, d'un sain jugement exceptionnel, sauf en matière religieuse ; dans ce domaine-là, nul n'a une saine appréciation s'il n'est guidé par la Parole et par l'esprit du Seigneur. Comme avocat, son avis était si hautement apprécié qu'il était connu pour donner une consultation d'une demi-heure au tarif de 250 \$. Ce cerveau actif a également été préoccupé des grands problèmes de notre époque troublée, mais Ingersoll n'eut cependant aucun remède à proposer. Il exposa longuement ses idées sur la situation dans le journal *Twentieth Century* d'où nous extrayons ce qui suit :

« L'invention a rempli le monde de concurrents, non seulement d'ouvriers, mais de techniciens, de techniciens de la plus haute capacité. De nos jours, l'ouvrier ordinaire est, le plus souvent, une dent d'engrenage. Il travaille avec la machine infatigable, il alimente la machine insatiable. Lorsque le monstre arrête, l'homme est sans travail, sans pain. Il n'a rien épargné. La machine qu'il a nourrie ne l'a pas nourri, lui ; l'invention n'a pas été faite pour son avantage à lui. L'autre jour, j'ai entendu dire par un homme que pour des milliers de bons ouvriers spécialistes, il était presque impossible de trouver un emploi, et qu'à son avis, le gouvernement devrait fournir un emploi aux gens. Quelques minutes après, j'en entendis

un autre dire qu'il vendait un brevet pour la coupe de vêtements, que l'une des machines pouvait faire le travail de vingt tailleurs, qu'une semaine seulement auparavant, il en avait vendu deux à une grande maison de New York, et que plus de quarante ouvriers coupeurs avaient été congédiés. Le capitaliste se présente avec sa spécialité. Il raconte au travailleur qu'il doit être économe, et cependant, avec le système actuel, l'économie ne fait que diminuer les salaires. Sous la grande loi de l'offre et de la demande, chaque travailleur économe, épargnant, qui se refuse des plaisirs, fait inconsciemment tout ce qu'il peut pour diminuer sa rémunération et celle des autres. La machine-outil semble attester que les salaires sont suffisamment élevés.

« Le Capital a toujours revendiqué et revendique encore le droit de se grouper. Les industriels se réunissent et fixent les prix, même en dépit de la grande loi de l'offre et de la demande. Les travailleurs ont-ils le même droit de se consulter et de s'unir ? Les riches se rencontrent dans la banque, dans un club ou dans un salon. Les travailleurs, lorsqu'ils se coalisent, s'assemblent dans la rue. Toutes les forces organisées de la société sont contre eux. Le Capital possède l'armée et la marine, la législature, les pouvoirs judiciaire et exécutif. Lorsque les riches se coalisent, c'est dans le dessein « d'échanger des idées ». Lorsque les pauvres se coalisent, c'est un « complot ». S'ils agissent de concert, s'ils font réellement quelque chose, c'est une « émeute ». S'ils se défendent, c'est une « trahison ». Comment se fait-il que les riches ont la haute main sur les ministères du gouvernement ? Il arrive parfois que des gueux deviennent des révolutionnaires, où un chiffon devient une bannière sous laquelle les plus nobles et les plus braves se rangent pour se battre pour le droit.

« Que faisons-nous pour régler le conflit inégal entre l'homme et la machine ? Les machines seront-elles en fin de compte associées aux travailleurs ? Peut-on dominer ces forces de la nature au profit des enfants de la nature qui souffrent ? La prodigalité accompagnera-t-elle toujours la capacité ? Les travailleurs deviendront-ils assez intelligents et assez forts pour devenir les propriétaires de leurs machines ? L'homme peut-il devenir assez intelligent pour être généreux, pour être juste, ou bien est-il dirigé par la même loi ou le même fait qui dirige le monde animal ou le monde végétal ? A l'époque du cannibalisme, les forts dévoraient les faibles, mangeaient réellement leur

chair. Malgré toutes les lois que l'homme a faites, malgré tous les progrès de la science, les forts, les sans-cœur, continuent à vivre aux dépens des faibles, des malheureux et des sots. Lorsque je prends en considération les tourments de la vie civilisée — les échecs, les anxiétés, les larmes, les espoirs déçus, les amères réalités, la faim, le crime, l'humiliation, la honte — je suis presque forcé de dire que le cannibalisme, après tout, est la forme la plus miséricordieuse sous laquelle l'homme ait jamais vécu de son semblable.

« Il est impossible à un homme qui a bon cœur d'être satisfait du monde tel qu'il est actuellement. Aucun homme ne peut vraiment jouir même de ce qu'il gagne — de ce qu'il sait comme lui appartenant — en sachant que des millions de ses semblables sont dans la misère et dans le besoin. Lorsque nous pensons aux affamés, nous sentons qu'il est presque cruel de manger. La rencontre de gens en haillons et qui grelottent vous rend presque honteux d'être bien habillés et d'avoir chaud — il vous semble que votre cœur est aussi froid que leur corps.

« Ne surviendra-t-il pas de changement ? Les « lois de l'offre et de la demande », l'invention et la science, le monopole et la concurrence, le capital et la législation doivent-ils être toujours les ennemis de ceux qui peinent ? Les travailleurs seront-ils toujours assez ignorants et assez sots pour dépenser leur salaire à des choses inutiles ? Entretiendront-ils des millions de soldats pour tuer les fils d'autres travailleurs ? Bâtiront-ils toujours des temples tandis qu'eux-mêmes vivront dans des taudis et des bicoques ? Permettront-ils à jamais à des parasites et à des vampires de vivre de leur sang ? Resteront-ils les esclaves des coquins qu'ils entretiennent ? Les hommes honnêtes continueront-ils à tirer leur chapeau devant les voleurs de la haute finance ? Le travail tombera-t-il toujours à genoux devant la paresse couronnée ? Les ouvriers comprendront-ils que des mendiants ne peuvent pas être généreux, et que tout homme en bonne santé doit gagner par son travail le droit de vivre ? Diront-ils en fin de compte que l'homme qui a eu des privilèges égaux à ceux de tous les autres n'a aucun droit de se plaindre, ou bien suivront-ils l'exemple donné par leurs oppresseurs ? Apprendront-ils que pour arriver au succès, la force doit être guidée par la réflexion, et que tout ce qui doit subsister doit reposer sur la pierre angulaire de la justice ? ».

Le raisonnement exposé ici est pauvre, faible ; il ne donne ni espoir, ni proposition de remède. Venant d'un homme sage et d'un excellent logicien, il démontre simplement que les hommes sages de ce monde discernent la maladie mais ne peuvent discerner aucun remède. Cet homme instruit signale avec suffisamment de clarté les causes de la difficulté et son caractère inévitable, et ensuite, il dit en fait aux travailleurs : « Ne vous laissez pas écraser et opprimer par elles (l'invention, la science, la concurrence, etc.) ! ». Mais il ne propose aucun moyen de délivrance sauf sous la forme d'une question : « Les travailleurs deviendront-ils assez intelligents et assez forts pour devenir les propriétaires des machines ? ».

Mais supposez qu'ils aient les machines et des capitaux suffisants pour les faire fonctionner ! De telles usines et de telles machines pourraient-elles fonctionner avec *plus* de succès que d'autres ? Pourraient-elles fonctionner longtemps et avec succès comme des affaires de bienfaisance et non de profit ? Ne chercheraient-elles pas aussi à augmenter la « surproduction » et à provoquer des cessations de travail laissant ainsi leurs propres travailleurs et d'autres, oisifs ? Ne savons-nous pas que si l'usine ou la fabrique devaient fonctionner sur le principe de salaire égal pour tous les employés, ou bien ce serait rapidement la faillite parce que les salaires seraient trop élevés, ou bien les plus capables seraient attirés vers d'autres situations mieux rémunérées, ou bien vers des opérations privées faites à leur propre compte ? En un mot, l'intérêt personnel, l'égoïsme, est si enraciné dans la nature de l'homme déchu et fait tant partie de la structure sociale actuelle que quiconque n'en tient pas compte apprendra vite son erreur.

La dernière phrase citée est très plaisante, mais elle n'offre aucune aide dans la circonstance. Elle ressemble à un nichet en verre. Elle sert de solution jusqu'à ce que vous le brisiez et que vous essayiez de le manger.

« Apprendront-ils [les travailleurs] que la force, pour réussir, doit avoir derrière elle la pensée ? ». Oui, tous le savent, et savent que cette pensée doit avoir des cerveaux et que ces cerveaux doivent être de bonne qualité et bien ordonnés. Tous peuvent comprendre que si tous avaient des cerveaux de même calibre et de force égale, la lutte entre l'homme et l'homme serait si égale qu'une trêve interviendrait rapidement, et que les uns les autres respecteraient mutuellement leurs droits et leurs intérêts, ou plus probablement, que la *lutte* se serait produite plus tôt et d'une manière plus cruelle. Mais personne ne sait mieux que M. Ingersoll ne le savait lui-même qu'aucune puissance terrestre ne pourrait créer une telle condition d'égalité mentale.

Le quatrième paragraphe cité fait le plus grand honneur au grand homme. Il trouve un écho dans toutes les âmes nobles que nous croyons être nombreuses. Mais d'autres, dans des conditions modestes, ou même riches comme M. Ingersoll, décident, comme il le fit sans nul doute, qu'ils sont aussi impuissants à gêner ou à altérer le cours de la société qui coule rapidement dans le canal de la nature humaine déchue que s'ils voulaient arrêter les chutes du Niagara en s'y jetant. Dans l'un comme dans l'autre cas, il y aurait un bruit et un trouble momentanés, et c'est tout.

L'HONORABLE J. L. THOMAS SUR LA LÉGISLATION DU TRAVAIL

On affirme fréquemment que le Travail a été injustement traité par une législation qui favorise les riches et est préjudiciable aux pauvres, et qu'il suffirait de faire l'inverse pour porter remède à tout. Rien n'est plus loin de la vérité, et nous sommes heureux d'avoir dans le *New York Tribune* du 17 octobre 1896 un résumé de la législation du travail aux Etats-Unis, fait par un homme distingué aussi qualifié que l'ancien Avocat général assistant des E.-U., Thomas. Il écrit :

« Pour écrire l'histoire de la législation des cinquante dernières années, concernant l'amélioration des conditions de la classe pauvre et de la classe des travailleurs, il faudrait des volumes mais on peut la résumer comme suit :

« L'emprisonnement pour des dettes a été aboli.

« Des lois ont été votées pour exempter les maisons et dépendances et une grande partie des biens personnels du recours contre les débiteurs qui sont chefs de famille, contre leurs veuves et contre leurs orphelins.

« Des gages ont été donnés par la loi aux artisans et aux ouvriers sur la terre ou la chose sur laquelle ils rendent un travail pour leur salaire.

« Il est permis aux personnes pauvres d'avoir recours aux tribunaux d'Etat ou de la Nation, sans avoir à payer les frais de justice ou à déposer une caution.

« Les tribunaux, d'Etat ou de la Nation, désignent des avocats pour défendre, gratuitement, des personnes pauvres devant les tribunaux criminels et dans certaines circonstances devant les tribunaux civils.

« Dans de nombreuses circonstances, les tribunaux sont chargés de rendre un jugement en faveur d'un ouvrier qui est obligé d'intenter un procès pour entrer en possession de son salaire ou pour faire valoir ses droits contre une société, afin qu'il obtienne une somme fixe lui permettant de couvrir les honoraires de son avocat.

« Par voie légale, la durée d'une journée de travail dans un service public ou dans des travaux publics a été fixée dans certains cas à sept heures, et en d'autres cas, à huit ou neuf heures.

« Dans la liquidation de biens en faillite, les salaires des travailleurs ont la priorité, et dans certains cas les salaires ont la priorité en règle générale.

« Des lois ont été votées pour réglementer les tarifs des chemins de fer pour les voyageurs et pour les marchandises, les tarifs d'autres lignes de transport, ainsi que ceux des entrepôts et des ascenseurs ; des commissions d'Etat et de la Nation ont été créées afin de contrôler le mouvement des chemins de fer, ce qui a permis de réduire les charges de deux tiers ou plus.

« Des lois ont été votées dans presque tous les Etats pour réduire le taux d'intérêt, et pour prolonger le temps de rachat après la forclusion des hypothèques ou des actes fiduciaires.

« On exige des chemins de fer qu'ils clôturent leurs lignes ou qu'ils paient au double les dommages résultant d'un manque de clôture ; on exige également qu'ils fournissent des postes et du matériel de sécurité pour leurs travailleurs.

« On exige des industriels et des exploitants des mines qu'ils fournissent des postes et des engins pour la sécurité et le bien-être de leurs employés.

« La loi a autorisé la législation des organisations ouvrières.

« On a fait de la Journée du Travail une fête nationale.

« Des membres de Commissions du Travail, de l'Etat et de la Nation, sont chargés de recueillir des statistiques, et autant que possible, d'améliorer la condition des classes laborieuses.

« On a créé le Ministère de l'Agriculture, et son Chef fait partie du Cabinet.

« Des semences, d'une valeur de 150 000 \$, sont distribuées gratuitement chaque année au peuple.

« Dans de nombreux Etats, on considère comme un délit le fait de mettre à l'index un pauvre homme qui a été congédié de son emploi ou qui n'a pas réussi à payer ses dettes ; on considère comme un délit le fait de menacer, par voie postale et sur carte postale, de poursuivre en justice un débiteur ou de le blâmer par tout autre moyen.

« Afin de protéger les imprudents et les naïfs, on refuse l'usage du courrier postal à ceux qui voudraient effectuer des opérations frauduleuses ou de hasard par ce moyen.

« Les tarifs postaux ont été abaissés, imposant au gouvernement une perte annuelle de 8 000 000 de \$ pour le transport du courrier, permettant ainsi aux gens d'avoir en franchise les journaux de province ; les meilleures revues et les meilleurs périodiques sont devenus si bon marché qu'ils sont à la portée des pauvres.

« Les polices d'assurance sur la vie et les souscriptions à des sociétés de construction et de prêts ne sont pas frappées de déchéance par suite de non-paiement de primes ou de droits après un temps limité.

« Les banques, qu'elles soient d'Etat ou de la Nation, sont assujetties au contrôle public, et leur comptabilité à l'inspection publique.

« Dans le service public, les employés ont droit à un congé rétribué de trente jours dans certains cas et de

quinze jours dans d'autres cas ; en outre, ils ont droit à trente jours de congé en cas de maladie pour eux-mêmes ou pour leur famille.

« Ont été interdits par la loi le trafic des coolies, l'importation de travailleurs sous contrat, le travail des condamnés des Etats-Unis, une nouvelle immigration de Chinois, l'importation de marchandises fabriquées par des forçats et le système de travail imposé au débiteur pour s'acquitter de ses dettes.

« Des Conseils d'arbitrage, à l'échelon d'Etat ou de la Nation, ont été créés pour le règlement des litiges du travail.

« Dans le service public, les employés ont droit à un congé rétribué de trente jours dans certains cas et de quinze jours dans d'autres cas ; en outre, ils ont droit à trente jours de congé en cas de maladie pour eux-mêmes ou pour leur famille.

« Ceux qui sont employés dans le service public ont les congés nationaux payés : le 1^{er} janvier, le 22 février, la Journée du Souvenir, le 4 juillet, le Jour du Travail, le Jour d'actions de Grâces, et le 25 décembre.

« Des fermes (*) ont été données gratuitement à ceux qui voudraient s'y installer, et d'autres terres ont été données à ceux qui voudraient y planter et faire pousser des arbres.

« Le vote australien [bulletin de vote portant les noms de tous les candidats, et que l'électeur pointe secrètement] et d'autres lois ont été votées pour protéger les citoyens dans leur droit de voter sans être molestés et intimidés.

« Quatre millions d'esclaves ont été affranchis, à la suite de quoi des centaines de milliers de propriétaires ont été appauvris.

« Des bibliothèques publiques ont été créées sur les fonds publics.

« Des hôpitaux publics ont été multipliés pour prendre soin des malades et des pauvres.

« Cent quarante millions de dollars sont payés chaque année par le Trésor public aux soldats de nos guerres, à leurs veuves et à leurs orphelins.

« Enfin — et ce n'est pas de moindre importance — on

(*) « homestead » : « pièce de terre de 65 ha environ d'un terrain public accordé à un immigrant sous certaines conditions par le gouvernement des E.-U. » (dict.).

a créé des écoles publiques, de sorte que maintenant, la dépense annuelle rien que pour l'enseignement qu'on y dispense, s'élève à plus de 160 millions de dollars, et pour les bâtiments, les intérêts des emprunts et pour d'autres dépenses, probablement à la somme supplémentaire de 40 millions de dollars ou plus.

« D'innombrables autres lois de moindre importance, concernant les mêmes domaines que ceux qui viennent d'être indiqués et entrant dans les plus petits détails des rapports entre employeurs de main-d'œuvre (que ce soit des sociétés, des associations ou des individus) et des employés, ont été votées par le Congrès et par les assemblées législatives des divers Etats.

« Toutes ces lois ont été votées et ces bienfaits admis par les riches aussi bien que par les pauvres. En vérité, l'histoire de ce pays pour le dernier quart de siècle, montre que des hommes et des femmes de toutes les classes ont mis au maximum à l'épreuve leur esprit inventif pour concevoir des lois pour le profit, l'instruction et l'élévation des masses populaires, et cela a été poussé si loin que beaucoup d'hommes réfléchis craignent, si cela continue, qu'on en arrive au socialisme d'Etat. Il n'y a aucun doute que, depuis de nombreuses années, la tendance de l'opinion publique parmi le peuple va dans cette direction ».

Ainsi donc, si tout ce qu'il était possible de faire légalement l'a été, et que l'inquiétude augmente, il est évidemment inutile de trouver un remède de ce côté. Il est certain que M. Thomas était également arrivé à la conclusion que le conflit est inévitable.

Remarquez dans quels termes cet homme, capable et noble,

WENDELL PHILLIPS, A EXPRIMÉ SON OPINION

« Aucune réforme, morale ou intellectuelle, n'est jamais venue de la classe supérieure de la société. Chacune des réformes, et toutes, sont venues de la protestation des martyrs et des victimes. L'émancipation des travailleurs doit être acquise par les travailleurs eux-mêmes ».

Cela est très vrai, très sage, mais M. Phillips non plus n'a proposé de suggestion pratique pour montrer comment les travailleurs doivent s'affranchir eux-mêmes du résultat

certain des principes égoïstes de la Loi de l'Offre et de la Demande (soutenus par des inégalités mentales et physiques), inexorable comme l'est la loi de la gravitation. Il ne savait ce qu'il fallait recommander. Comme tous le savent, la Révolution pourrait opérer des changements locaux et temporaires, bénéfiques ou autrement, mais à quoi pourrait servir la révolution contre des conditions et une concurrence universelles ? Nous pourrions aussi bien nous révolter contre la marée montante de l'océan, et essayer de la refouler avec des balais, ou de recueillir l'excédent dans des tonneaux.

LA PRÉDICTION DE MACAULAY

Le *Figaro* de Paris cite les extraits suivants d'une lettre écrite en 1857 par M. Macaulay, le grand historien anglais, à un ami des Etats-Unis ;

« Il est clair comme le jour que votre gouvernement ne sera jamais capable de maintenir sous sa direction une majorité souffrante et irritée, parce que dans votre pays, le gouvernement est entre les mains des masses populaires, et que les riches qui sont en minorité, sont absolument à leur merci. Un jour viendra dans l'Etat de New York, où, entre la moitié d'un déjeuner et l'espérance de la moitié d'un dîner, la multitude élira vos législateurs. Est-il possible d'avoir un doute quelconque sur le genre de législateurs qui sera élu ?

« Vous serez obligés de faire les choses qui rendent la prospérité impossible. Alors quelque César ou Napoléon prendra en mains les rênes du gouvernement. Votre République sera pillée et ravagée dans le vingtième siècle, exactement comme l'empire romain le fut par les barbares du cinquième siècle, avec cette différence, que les dévastateurs de l'empire romain, les Huns et les Vandales, venaient du dehors, tandis que vos barbares seront les gens de votre propre pays et le produit de vos propres institutions ».

Il n'est pas venu à l'esprit de cet homme qui a une grande connaissance de la nature humaine, à la fois chez les riches et chez les pauvres, de suggérer comme une

probabilité que les riches pourraient, sans égoïsme, épouser la cause de la majorité et donner leur assentiment à la promulgation de lois importantes et bienveillantes qui élèveraient graduellement les masses à la compétence et rendraient impossible à quiconque d'amasser plus d'un demi-million de dollars de fortune. Non ; M. Macaulay savait qu'une telle proposition était indigne de considération, d'où sa prédiction qui est en rapport avec le témoignage de Dieu quant au résultat de l'égoïsme, savoir : un grand temps de détresse.

En outre, depuis qu'il a écrit cette lettre, le droit de vote a été exigé par les propres compatriotes de M. Macaulay, le public britannique, et a été obtenu. Il a été exigé et obtenu par les Belges et les Allemands. Il a été exigé et obtenu de force par les Français. On le réclame en Autriche-Hongrie, et avant peu les Italiens l'obtiendront. De sorte que la catastrophe même prédite avec tant d'assurance pour les Etats-Unis menace également la « chrétienté » tout entière. Macaulay ne voyait aucune espérance, et n'avait pas d'autres suggestions à offrir que celles que d'autres offraient également, c'est-à-dire que les riches et les gens influents s'emparent par la force de la direction des affaires et s'assoient sur la soupape de sûreté aussi longtemps que possible — jusqu'à ce que l'explosion se produise.

LES ESPÉRANCES DE M. CHAUNCEY M. DEPEW

Parmi les penseurs capables et profonds du monde d'aujourd'hui, on trouve également l'Hon. Chauncey M. Depew, LL. D. (docteur ès lettres — Trad.). Homme sage, il est fréquemment de bon conseil, et nous sommes heureux d'avoir son opinion sur la situation actuelle. Parlant à la classe d'examen de l'Université de Chicago, et à d'autres, en qualité d'orateur à sa 10^e Assemblée, il déclara entre autres choses :

« L'instruction n'a pas seulement rendu possible la mer-

veilleuse croissance de notre pays et la prodigieuse occasion favorable qu'elle offre à la profession et à la fortune, mais elle a élevé notre peuple en le faisant sortir des méthodes et des coutumes du passé, et nous ne pouvons plus désormais vivre comme le firent nos ancêtres.

« L'école primaire et l'école secondaire, avec leurs avantages supérieurs, nous ont formés de telle façon que l'amélioration des conditions de vie fait des hommes plus libéraux et plus intelligents et des femmes mieux douées, plus belles et à l'âme plus généreuse. Elle les élève sur un plan supérieur à celui du paysan européen. Tandis que l'instruction et la liberté ont fait des Américains un peuple phénoménal, elles ont, dans une certaine mesure, élevé le standard de vie et ses exigences dans les pays plus anciens de l'Europe. L'ouvrier indien peut vivre sous un toit de chaume dans une pièce unique, avec un pantalon rapiécé pour se vêtir et une terrine de riz pour se nourrir. Mais l'artisan américain désire avoir un logis avec plusieurs pièces. Il a appris, et ses enfants ont appris la valeur des œuvres d'art. Ils connaissent tous à présent quelle est la meilleure nourriture, le meilleur vêtement et la vie la meilleure, le tout n'étant pas du luxe mais du confort qui satisfait et devrait satisfaire les citoyens de notre République.

« Des hommes habiles, très courageux et très perspicaces ont saisi l'occasion favorable en Amérique pour amasser d'immenses fortunes. Les masses populaires qui n'ont pas été aussi fortunées, considèrent ces hommes et disent : Nous ne bénéficions pas comme eux de ces occasions favorables. Ce n'est pas ici la place, et nous n'avons pas le temps, de faire même allusion à la solution de ces difficultés ou à la résolution de ces problèmes. Aucun homme de bon sens ne peut douter que le génie existe parmi nous pour y faire face si besoin est par la législation ou par d'autres moyens. Nous réclamons pour notre époque plus d'instruction, plus d'étudiants dans les collèges et plus de facilités pour aller au collège. Tout jeune homme qui sort de ces institutions pour entrer dans le monde, sort tel un missionnaire porteur de lumière et de connaissance. Dans la communauté où il s'installera, il prendra une position en faveur d'une appréciation intelligente, large et patriotique, de la situation dans le pays et dans le voisinage. Les diplômés des quatre cents universités du pays sont les lieutenants et les capitaines, les colonels, les généraux de brigade et les généraux de division de

cette armée de progrès américain à laquelle nous appartenons tous.

« Le monde dans lequel entre aujourd'hui notre jeune homme est un monde très différent de celui que connurent son père ou son grand-père ou ses ancêtres cent ans auparavant. Il y a cinquante ans, il aurait pris ses grades universitaires dans un collège confessionnel et serait entré dans les vues de l'église de ses pères et de sa faculté. Il y a cinquante ans, il aurait adhéré au parti auquel appartenait son père. Il aurait accepté le credo religieux du pasteur du village, et les principes politiques du programme national élaboré par le parti de son père. Mais aujourd'hui, il prend ses grades universitaires dans un collège où la ligne confessionnelle est vaguement tracée, et il s'aperçoit que les membres de sa famille ont fréquenté toutes les églises et professent tous les credo ; aussi doit-il choisir pour lui-même l'église dans laquelle il se sentira à l'aise, et les doctrines sur lesquelles il basera sa foi. Il découvre que les liens du parti ont été relâchés par de faux conducteurs ou des conducteurs incompétents, et par l'incapacité des organisations de partis de faire face aux exigences du pays et à celles du développement extraordinaire de l'époque. Ceux qui devraient être ses conseillers lui disent : « Fils, juge pour toi-même et pour ton pays ». Ainsi, au seuil même de la vie, il demande une connaissance dont son père n'avait pas eu besoin pour remplir ses obligations comme citoyen ou pour baser sa foi et ses principes. Il se dispose à partir, à la fin de ce merveilleux dix-neuvième siècle pour s'entendre dire, du haut d'une chaire et d'une tribune et par la presse, et pour discerner à la suite de ses observations personnelles, qu'il y a des conditions révolutionnaires dans le monde politique, financier et industriel qui menacent la stabilité de l'Etat, la position de l'église, les bases de la société et la sécurité de la propriété. Pourtant, alors que le précepte et la prophétie annoncent la catastrophe, il ne devrait pas désespérer... Tous les jeunes hommes devraient croire que demain sera meilleur qu'aujourd'hui, et être impatients de voir arriver le lendemain dans une espérance indéfectible, tout en accomplissant pleinement son devoir aujourd'hui.

« Nous admettons tous que les problèmes sont difficiles et la situation poignante. Cependant, il appartient à l'instruction de résoudre des problèmes et de remédier à des conditions délicates. Notre époque est celle du paradoxe

de la civilisation. Jusqu'ici, notre ligne de conduite a été affaire d'interprétation facile et d'exécution aisée en se basant sur l'histoire du passé. Mais nous voici à cinq années du vingtième siècle, face à des conditions qui sont presque aussi nouvelles que si un bouleversement considérable nous avait précipités violemment dans l'espace et que nous nous soyons trouvés assis près de l'un des canaux de Mars.

« La vapeur et l'électricité ont fait compter pour rien les siècles de l'ère chrétienne jusqu'au nôtre. Elles ont amené une harmonie de la production et des marchés qui bouleverse tous les calculs et tous les principes d'action du passé. Elles ont uni le monde en une communication instantanée qui a renversé les limitations autrefois réglées par le temps et la distance ou que la législation pouvait fixer. Les prix du coton sur le Gange ou sur l'Amazone, du blé sur le plateau de l'Himalaya, ou dans le delta du Nil, ou dans l'Argentine, de ce matin, avec tous les facteurs de cours, de climat et de salaire, qui règlent le coût de leur production, sont immédiatement annoncés à midi à Liverpool, à la Nouvelle-Orléans, à Savannah, à Mobile, à Chicago et à New York. Elles envoient un tressaillement ou frisson à travers les plantations du Sud et les fermes de l'Ouest. Les agriculteurs d'Europe et d'Amérique se plaignent à juste titre de leur condition. Les populations rurales se ruent vers les grandes villes et augmentent considérablement les difficultés des municipalités. Les capitalistes s'efforcent de former des unions qui flotteront avec la marée ou lutteront contre elle, tandis que les organisations ouvrières essaient, avec un succès limité, de créer une situation qu'elles croient être la meilleure pour elles-mêmes. Le progrès extraordinaire des cinquante dernières années, les révolutions qui ont été opérées par la vapeur, l'électricité et l'invention, le rapport des forces agissant sur un côté du globe et produisant des effets instantanés sur l'autre, ont tellement changé les relations des peuples et des industries que le monde ne s'y est pas encore adapté. On doit se confier aujourd'hui et demain sur l'instruction, de façon que l'intelligence suprême puisse faire sortir l'ordre du chaos...

« Il y a toujours eu des crises dans le monde. Elles ont été les efforts et les aspirations de l'humanité pour quelque chose de meilleur et de plus élevé, et ont en fin de compte abouti en quelque mouvement extraordinaire en faveur de la liberté. Ces révolutions ont été accompagnées de

souffrances infinies, du massacre de millions de gens et de la dévastation de provinces et de royaumes. Les Croisades ont sorti l'Europe de l'esclavage du féodalisme, la Révolution française a brisé les chaînes des castes. Napoléon fut le guide et le prodigieux artisan, bien que d'une manière égoïste, du suffrage universel moderne et du gouvernement parlementaire moderne. L'aspiration de tous les siècles a été vers la liberté, vers toujours plus de liberté. On a toujours espéré que lorsque la liberté serait acquise, le bonheur et la paix universels régneraient. Les peuples de langue anglaise se sont assuré la liberté dans son sens le plus large et le plus complet, cette liberté où les gens sont leurs propres gouverneurs, législateurs et maîtres. Le paradoxe dans tout cela est qu'avec la liberté que nous tenons tous comme étant notre plus grande bénédiction, est venu un mécontentement plus grand que celui que le monde ait jamais connu. Le mouvement socialiste en Allemagne augmente de cent mille voix il y a dix ans à quelques millions de voix en 1894. Les éléments républicains en France deviennent plus radicaux et plus menaçants de mois en mois. Les troubles agraires et ouvriers de la Grande-Bretagne sont au-dessus de toute capacité de ses hommes d'état pour être surmontées sauf par des expédients au jour le jour. Il y a eu à Chicago une émeute anarchiste, et seule la valeur disciplinée d'un petit corps de police sauva la grande ville des horreurs du pillage et de la mise à sac. Un seul homme a créé en peu de mois une organisation des employés de chemin de fer, si puissante que sur son ordre, vingt millions de personnes furent paralysées dans leurs industries et leurs mouvements, et tous les éléments qui constituent le soutien des communautés temporairement suspendus. Le soulèvement fut si puissant que deux gouverneurs démissionnèrent et le Maire de notre métropole occidentale prit ses ordres auprès du conducteur de la révolte. Seul, le bras puissant du gouvernement fédéral empêcha des pertes industrielles et commerciales d'une importance considérable.

« Un autre des paradoxes de notre quart de siècle est que chaque artisan et chaque ouvrier spécialisé, que le travailleur de n'importe quel secteur aujourd'hui, reçoit pour moins d'heures de travail vingt-cinq pour cent, et en de nombreux cas cinquante pour cent, de plus qu'il ne le faisait il y a trente ans. Tout en recevant ainsi un tiers de plus qu'il ne le faisait il y a trente ans, son dollar lui permettra d'acheter deux fois plus de vêtements et de

nourriture qu'il y a trente ans. On pourrait penser que le travailleur devrait être suprêmement heureux quand il compare le passé avec le présent, et qu'après avoir fait face à ses besoins, il devrait pouvoir déposer à la Caisse d'épargne le fonds qui ferait rapidement de lui un capitaliste. Et pourtant, il éprouve un mécontentement que son père, il y a trente ans, avec un salaire égal au tiers du sien et son dollar lui permettant d'acheter la moitié de ce que lui achète, n'a jamais connu. *Tout ceci vient de l'instruction !* ».

[M. Depew ne tient pas compte du fait qu'il y a trente ans, il y avait abondance de travail. La production de l'habileté humaine et du muscle étant très inférieure à la demande, les hommes étaient poussés à faire « double poste » sur les chemins de fer aussi bien que dans les filatures et les usines, tandis que des émigrants vinrent également par millions et trouvèrent rapidement du travail. Mais à présent la production du travail excède de beaucoup et en tous sens la demande, à cause des machines. Maintenant, bien que les salaires ne soient pas mauvais, le peuple, les masses, ne peuvent s'assurer une offre et un emploi *fermes* pour leurs services, et inévitablement, les salaires baissent].

« Nous sommes en train de mener les batailles non seulement d'aujourd'hui, mais pour toujours ; nous sommes en train de développer ce pays non seulement pour nous-mêmes mais pour la postérité. Nous avons vaincu l'esclavage, nous avons extirpé la polygamie, et notre seul ennemi qui demeure, c'est l'*ignorance*.

[Pourtant, si la destruction partielle de l'ignorance par l'instruction a apporté tout le mécontentement et tous les maux énumérés plus haut, combien plus une instruction complète coûterait d'anarchie et de terrible tribulation ! M. Depew déclare qu'il ne discute pas ici du *remède* à tous ces maux et à ce mécontentement, mais sans doute aurait-il été content de le faire s'il connaissait un remède : ici, il déclare qu'on y remédiera « *d'une manière ou d'une autre* », ce qui est une admission tacite qu'il ne connaît aucun remède spécifique à suggérer].

« Les gens qui sont mécontents sont les gouverneurs et les dirigeants ; ils doivent résoudre leurs propres problèmes. Ils peuvent élire leurs propres Congrès et présidents. Ils ne peuvent se révolter contre eux-mêmes ni se couper la gorge. Tôt ou tard, et d'une manière ou d'une autre, ils résoudreont leurs problèmes, mais ce sera par la loi et au moyen de la loi. Ce sera par des méthodes *destructives* ou *constructives*.

« La question se pose naturellement : « Avec toute la prospérité et le progrès du monde, pourquoi ce mécontentement ? ». La rapidité des inventions et les moyens offerts par l'électricité et la vapeur ont, dans ces vingt-cinq dernières années, détruit 60 % du capital dans le monde et jeté 40 % de ses travailleurs au chômage. La machine au triple rendement, l'invention d'un nouveau moteur, le redoublement des forces par une nouvelle application des machines rendent inutiles toutes les vieilles machines. Plus encore, elles forcent l'artisan capable qui perd l'outil avec lequel il gagnait sa vie et qui est désormais inutilisable, à retomber dans la masse immense des ouvriers ordinaires. En même temps, ces mêmes forces qui ont ainsi détruit la plus grande partie des valeurs et mis au chômage tant de gens, ont créé de nouvelles conditions qui ont augmenté d'une manière incalculable la richesse du monde et les moyens pour ses gens de mieux vivre, de jouir de plus de confort et de bonheur. Seulement, pour jouir de ces occasions favorables, de ce confort et de ce bonheur, une meilleure instruction devient nécessaire ».

Il est de toute évidence que M. Depew est bien informé des questions concernant le travail et qu'il a fait une étude des conditions qui ont conduit à l'ordre de choses auquel le monde a à faire face maintenant. Mais quel remède offre-t-il ? Ce n'est peut-être que par convenance et par complaisance que ce gentleman fut amené, en s'adressant à une classe de collège universitaire, à suggérer que l'*ignorance* est l'« ennemi » qui occasionne les maux actuels et menace l'avenir. Pourtant, mieux que personne, M. Depew sait que rien ne prouve que l'instruction soit un remède. Très peu des millionnaires d'aujourd'hui ont reçu une instruction de collège. Cornelius Vanderbilt était sans instruction, un passeur, dont le sens inné et pénétrant

des affaires le guida vers la fortune. Il prévint l'accroissement des voyages, et plaça de l'argent dans les navires à vapeur et les chemins de fer. Le premier John Jacob Astor était sans instruction, négociant en fourrures et en peaux. Prévoyant la croissance de New York City, il plaça son argent dans les immeubles et posa ainsi les fondements des richesses de la génération actuelle des Astors.

La liste suivante des millionnaires américains qui ont donné un million de dollars ou plus à des collèges universitaires, a fait le tour de la presse accompagné du commentaire que pas un de ces hommes riches et intelligents n'avait jamais reçu une instruction de collège :

« Stephen Girard, au Collège Girard : \$ 8 000 000 ; John D. Rockefeller, à l'Université de Chicago : \$ 7 000 000 ; George Peabody, à diverses fondations : \$ 6 000 000 ; Leland Stanford, à l'Université Stanford : \$ 5 000 000 ; Asa Packer, à l'Université Lehigh : \$ 3 500 000 ; Paul Tulane, à l'Université Tulane (New Orléans) : \$ 2 500 000 ; Isaac Rich, à l'Université de Boston : \$ 2 000 000 ; Jonas G. Clark, à l'Université Clark à Worcester (Mass.) : \$ 2 000 000 ; les Vanderbilts, à l'Université Vanderbilt : au moins \$ 1 775 000 ; James Lick, à l'Université de Californie : \$ 1 600 000 ; John C. Green, à Princeton : \$ 1 500 000 ; William C. DePauw, à Asbury, maintenant Université Depauw : \$ 1 500 000 ; A. J. Drexel, à l'Ecole industrielle Drexel : \$ 1 500 000 ; Leonard Case, à l'Ecole des Sciences Appliquées de Cleveland : \$ 1 500 000 ; Peter Cooper, à l'Union Cooper : \$ 1 200 000 ; Ezra Cornell et Henry W. Sage, à l'Université Cornell : chacun \$ 1 100 000 ; Charles Pratt, à l'Institut Pratt de Brooklyn : \$ 2 700 000 ».

Comme pour prouver l'exception à cette règle, M. Seth Low, diplômé et Président de Collège universitaire, à un moment donné fit don d'un million de dollars au Collège de Columbia pour une bibliothèque.

Bien qu'une instruction donnée par un collège soit précieuse, elle ne constitue pas du tout un *remède* aux conditions actuelles. En fait, si, en Europe et en Amérique, chaque homme était un diplômé de collège universitaire

aujourd'hui, les conditions seraient pires, au lieu d'être meilleures, qu'elles ne le sont maintenant. M. Depew admet ceci dans la citation faite plus haut, lorsqu'il dit que l'artisan « éprouve un mécontentement que son père, il y trente ans, avec un salaire égal au tiers du sien et son dollar lui permettant d'acheter la moitié de ce que lui achète, n'a jamais connu. *« Tout ceci vient de l'instruction »*. Oui, vraiment, et plus l'instruction est générale, plus général est le mécontentement. L'instruction est excellente et doit être grandement désirée, mais elle ne constitue pas le remède. S'il est vrai que certains hommes droits et nobles ont été riches, il est également vrai que certains des hommes les plus dépravés ont été des hommes instruits et que certains des hommes les plus saints ont été des « ignorants », tels les Apôtres. Plus un homme méchant a d'instruction, et plus grand est son mécontentement, et plus grand est son pouvoir de faire le mal. Le monde a besoin de cœurs nouveaux — *« Crée-moi un cœur pur, ô Dieu ! et renouvelle au dedans de moi un esprit droit ! »* (Ps. 51 : 10 — D.). La prophétie déclare ainsi de quoi le monde a besoin, et la démonstration sera faite sous peu qu'il faut beaucoup plus que l'instruction et l'intelligence pour obtenir le bonheur et la paix, et à la fin, cela sera reconnu d'une manière générale. *« La piété avec le contentement est un grand gain »* ; et ce n'est que si ce fondement est posé que l'instruction peut être la garantie d'une grande bénédiction. Les cœurs égoïstes et l'esprit du monde sont en désaccord avec l'esprit d'amour, et aucun compromis ne sera utile. L'instruction, *« l'augmentation de la connaissance »* parmi les masses est en train d'amener la crise sociale et son ultime résultat, l'anarchie.

INTERVIEW DE L'ÉVÊQUE WORTHINGTON

Alors que l'Evêque Worthington se rendait à une convocation de l'Eglise protestante épiscopale dans la ville de

New York, un journaliste recueillit son opinion concernant l'agitation sociale et la publia dans la presse le 25 octobre 1896. Voici ce qu'aurait dit l'évêque :

« La difficulté que nous avons avec les fermiers, vient, dans mon jugement, de ce que nous avons poussé beaucoup trop loin notre système d'enseignement gratuit. Naturellement, je sais que cette opinion sera considérée comme un peu d'hérésie, mais cependant j'y crois. Les fils d'agriculteurs — un grand nombre d'entre eux — qui n'ont absolument aucune capacité pour s'élever, goûtent à l'instruction et continuent. Ils n'arriveront jamais à rien — c'est-à-dire beaucoup d'entre eux — et ils deviennent mécontents de suivre la carrière à laquelle Dieu les avait destinés, et ils vont à la dérive dans les villes. C'est la « surinstruction » de ceux qui ne sont pas qualifiés pour la recevoir qui emplit nos villes tandis que les fermes restent inactives ».

L'évêque manifeste un point de vue opposé à celui que soutient M. Depew. Il s'accorde mieux avec le Directeur général de l'Instruction en Russie dont nous avons déjà rapporté la déclaration contre l'instruction des classes les plus pauvres. Nous sommes d'accord avec les deux quant au *fait* que, d'une manière générale, l'instruction développe les ambitions et l'incessant mécontentement. Pourtant, l'évêque admettra sûrement que les choses sont déjà allées trop loin, dans ce pays de liberté et d'instruction, pour espérer supprimer le mécontentement naissant en éteignant la lampe de la connaissance. Bons ou mauvais, l'instruction et le mécontentement sont présents et ne peuvent être et ne seront pas oubliés.

LA RÉPLIQUE DE L'HON. W. J. BRYAN

A savoir si la suggestion de l'évêque est juste, nous laissons le soin d'y répondre à M. W. J. Bryan, en citant ce qui suit de sa réplique rapportée dans la presse :

« Parler de la surinstruction des fils de fermiers et attribuer les difficultés qui nous entourent aujourd'hui à la surinstruction est, à mon esprit, l'une des choses les plus cruelles qu'un homme ait jamais pu exprimer. Quelle

idée de dire que des fils de fermiers qui ne sont pas capables de s'élever, prennent goût à l'instruction et en jouissent tant qu'ils le conservent et deviennent mécontents de la ferme et vont à la dérive dans les villes ! Quelle idée de dire qu'il y a surinstruction parmi les fils de nos fermiers ! Mes amis, savez-vous ce que signifie ce langage ? Il signifie le contraire du progrès de la civilisation et un retour vers les siècles des ténèbres.

« Comment pouvez-vous dire lequel des fils de fermiers va se révéler être un grand homme avant que vous ne les ayez tous instruits ? Devons-nous choisir une commission pour enquêter et trier ceux qui doivent être cultivés ?

« Ah, mes amis, c'est pour une autre raison que les gens sont venus dans les villes et ont quitté les fermes. C'est parce que la législation a provoqué la forclusion des hypothèques sur les fermiers et leurs fermes. C'est parce que votre législation a fait la vie du fermier plus pénible pour lui ; c'est parce que les classes des non-producteurs font les lois et rendent la spéculation sur les produits de la ferme plus profitable que leur production.

« Quelle idée de rejeter la responsabilité de la condition actuelle sur les fermiers ! Quelle idée de suggérer comme remède la fermeture des écoles afin que les gens ne puissent pas devenir mécontents ! Eh bien, mes amis, il y aura mécontentement aussi longtemps qu'existera la cause du mécontentement. Au lieu d'essayer d'empêcher les gens de se rendre compte de leur condition, pourquoi ces critiques n'essaient-ils pas d'améliorer la condition des fermiers de ce pays ? ».

Un journal anglais, *The Rock*, demanda à être éclairé sur ce sujet, mais n'a obtenu aucune lumière. Nous citons :

« A travers le monde, une grande agitation, des conflits d'intérêts, et des courants contraires maintiennent l'humanité civilisée dans un perpétuel état d'excitation. La tension des nerfs et de l'esprit devient plus intense presque de semaine en semaine ; à de brefs intervalles, quelque événement sensationnel secoue le monde politique et commercial d'une force sismique, et les hommes se rendent compte quels éléments accumulés de désastre se cachent sous la surface de la société. Tandis qu'ils s'efforcent de modifier le cours de ces forces, des politiciens admettent franchement qu'ils ne peuvent les dominer complètement, ou en prédire les résultats.

« Dans la confusion des théories, propositions, expériences et prophéties sans fin, les plus grands penseurs sont d'accord sur deux points. D'une part, ils discernent l'imminence d'une grande catastrophe qui bouleversera le monde entier et ébranlera la structure actuelle de la vie politique et sociale, les forces de destruction devant s'épuiser elles-mêmes avant que les forces formatives puissent reconstruire l'édifice social sur des fondations plus sûres. D'autre part, ils conviennent que jamais des nations n'ont soupiré après la paix, ou n'ont vu plus clairement le devoir et les avantages de cultiver l'unité et la concorde fraternelle qu'à l'heure actuelle ».

Il en est de même à travers le monde entier civilisé. Tous les gens intelligents voient le dilemme plus ou moins clairement, mais peu ont quelque chose à suggérer comme remède. Pas tous cependant : certaines personnes bien intentionnées pensent qu'elles peuvent résoudre le problème, mais seulement parce qu'elles n'arrivent pas à percevoir clairement la situation devant leur optique mentale. Nous examinons cette optique dans un prochain chapitre.

LA DÉCLARATION DE M. BELLAMY SUR LA SITUATION

On lira avec intérêt l'extrait suivant d'un discours prononcé par M. Edward Bellamy à Boston. Il déclara :

« Si vous voulez avoir une claire conception de l'absurdité économique du système fondé sur la concurrence dans l'industrie, considérez simplement le fait que sa seule méthode d'améliorer la qualité ou d'abaisser le prix des marchandises, c'est d'en exagérer la production. En d'autres termes, le bon marché ne peut, dans la concurrence, être obtenu que par la surproduction et le gaspillage de l'effort. Cependant, des choses qui sont produites en gaspillant l'effort sont en réalité chères, quelle que soit leur appellation. En conséquence, des marchandises produites dans la concurrence ne peuvent être à bon marché qu'en les faisant chères. Telle est la *reductio ad absurdum*. C'est un fait souvent réel que les marchandises que nous payons le moins cher sont, en fin de compte, les plus coûteuses à la nation, à cause de la concurrence ruineuse qui empêche les prix de monter. Tout gaspillage

doit, à la fin, signifier de la perte, et c'est pourquoi une fois tous les sept ans environ, le pays doit aller à la faillite, résultat d'un système qui oblige trois hommes à se battre pour se disputer un travail qu'un seul homme pourrait faire.

« Parler de la très grande injustice morale de la concurrence serait entrer dans un sujet trop vaste pour cette fois, et je fais seulement allusion en passant à un seul aspect de notre système industriel actuel, dans lequel il serait difficile de dire si c'est l'inhumanité ou l'absurdité économique qui a prédominé, je veux parler de la manière grotesque avec laquelle est répartie la charge du travail. Le gang-recruteur industriel vole le berceau et la tombe, enlève la femme et la mère du foyer domestique, et le vieillard du coin de la cheminée, pendant que dans le même temps, des centaines de milliers d'hommes robustes remplissent le pays de leurs clameurs pour revendiquer du travail. Les femmes et les enfants sont livrés aux surveillants, tandis que les hommes ne trouvent rien à faire. Il n'y a pas de travail pour les pères, mais il y en a beaucoup pour les jeunes enfants.

« Quel est donc le secret de cette alarme à propos du jugement prochain d'un système (ou organisation — Trad.) dans lequel rien ne peut être fait convenablement sans le faire deux fois, qui ne peut faire aucune affaire sans exagération, qui ne peut rien produire sans surproduction, qui, dans un pays rempli de besoins, ne peut pas trouver d'emploi pour des mains habiles et impatientes, et finalement qui ne peut seulement avancer qu'au prix d'un écroulement total après quelques années, suivi d'une convalescence languissante ?

« Lorsqu'un peuple pleure son mauvais roi, il faut en conclure que l'héritier au trône est encore plus mauvais. En fait, cela paraît être l'explication de la détresse actuelle concernant le déclin du système de concurrence. C'est parce que l'on craint d'aller de mal en pis, que l'on craint que le petit doigt de l'association ne soit plus épais que les reins de la concurrence, et que si le dernier système a châtié les gens avec des fouets, les Trusts pourraient les châtier avec des scorpions. A l'instar des enfants d'Israël dans le désert, ce péril nouveau et étrange amène les craintifs à soupirer après le spectre de fer du Pharaon. Voyons si, dans ce cas, il n'y a pas également une terre promise dont la perspective pourrait encourager des cœurs défaillants.

« Demandons-nous d'abord si un retour à l'ancien ordre de choses, le système de la libre concurrence, est possible. Un bref examen des causes qui ont conduit au mouvement mondial actuel en faveur de la substitution de l'association en affaires au lieu de la concurrence, convaincra sûrement qui que ce soit que, de toutes les révolutions, celle-ci est celle qui a le moins de chances de revenir en arrière. Elle est le résultat de l'efficacité accrue de capitaux très élevés, qui est la conséquence des inventions de la dernière génération et de la génération actuelle. Aux époques antérieures, le volume et le champ d'action des entreprises commerciales étaient soumis à des restrictions naturelles. Il y avait des limites au montant du capital qui pouvait être employé d'une façon avantageuse par une seule direction. Aujourd'hui, il n'y a aucune limite au champ d'action de n'importe quelle entreprise commerciale, sauf les confins de la terre ; de plus, il n'y a non seulement aucune limite au montant du capital qui peut être employé par une seule affaire, mais il y a efficacité et sécurité accrues de l'entreprise proportionnellement au montant du capital qu'elle possède. Les conditions économiques dans la gestion qui résultent de l'unification, aussi bien que la domination du marché qui résulte du monopole d'une denrée, sont également de solides raisons commerciales pour l'avènement du Trust. On ne doit pas supposer, cependant, que le principe de l'association (« combinaison ») n'a été étendu qu'aux affaires qui s'appellent des Trusts. Ce serait là sous-estimer grandement le mouvement. Il existe de nombreuses formes d'association moins fermées que le Trust, et il y a maintenant comparativement peu d'affaires qui soient dirigées sans une certaine entente ressemblant à une association avec ses concurrents d'hier, association qui tend constamment à devenir plus étroite.

« A partir du moment où ces nouvelles conditions ont commencé à prévaloir, les petites entreprises ont commencé à disparaître devant les plus grandes ; le processus n'a pas été aussi rapide que se l'imaginent les gens dont l'attention n'a été attirée sur ce point que récemment. Durant ces vingt dernières années, les grandes sociétés ont mené une guerre d'extermination contre la multitude des petites entreprises industrielles qui sont les globules rouges du sang d'un système de libre concurrence ; le déclin de ces petites entreprises entraîne la mort du système. Pendant que les économistes ont sagement discuté la question de savoir si oui ou non nous pouvions nous

passer du principe de l'initiative individuelle dans les affaires, ce principe a disparu et appartient désormais à l'histoire. Sauf dans quelques coins obscurs du monde des affaires, il n'y a à présent aucune occasion favorable pour l'initiative individuelle en affaires à moins d'être appuyé par un gros capital, et l'importance du capital nécessaire croît rapidement. Pendant ce temps, le même accroissement dans l'efficacité de capitaux énormes, qui a détruit les petites entreprises, a réduit les géants qui les avaient détruits à la nécessité de faire des arrangements les uns avec les autres. De même que dans la race future comme se l'imaginait Bulwer Lytton, les gens de Vrîl-ya durent renoncer à la guerre parce que leurs armes devenaient si destructrices qu'elles les menaçaient d'un anéantissement mutuel, ainsi le monde moderne des affaires trouve que l'augmentation en extension et en puissance des organisations du capital réclame la suppression de la concurrence entre ses membres par instinct de conservation.

« Le premier grand groupe des entreprises commerciales qui adopta le principe d'association au lieu de celui de la concurrence, rendit indispensable pour tous les autres groupes un peu plus tôt ou un peu plus tard à faire de même ou à périr. En effet, de même que la corporation est plus puissante que l'individu, ainsi le syndicat surpasse la corporation. L'action des gouvernements pour enrayer cette nécessité logique de l'évolution économique ne peut produire rien de plus que des remous dans un courant que rien ne peut arrêter. Chaque semaine voit quelque nouvelle zone de ce qui fut autrefois la grande mer ouverte de la concurrence où des aventuriers des affaires avaient coutume de voyager avec un petit capital en plus de leur courage, et rentraient chargés ; chaque semaine voit maintenant de cette mer jadis ouverte quelque nouvelle zone fermée, endiguée, et transformée en vivier d'un syndicat. Ce n'est certainement pas risquer une déclaration totalement téméraire que de dire que, d'après l'apparence des choses, la consolidation substantielle des divers groupes industriels dans le pays, sous quelques vingtaines de grands syndicats, sera vraisemblablement achevée en moins de quinze ans (1889-1905).

« Un changement économique aussi grand que celui qui consiste à prendre la direction des industries du pays des mains du peuple pour la concentrer sous l'administration de quelques grands Trusts, ne pouvait pas, bien entendu, avoir lieu sans soulever une importante réaction

sociale ; et cette réaction va toucher particulièrement ce qu'on appelle la classe moyenne. Ce n'est plus désormais simplement une question pour les pauvres et les ignorants de savoir ce qu'ils doivent faire avec leur travail, mais pour les gens instruits et aisés, également, de savoir où trouver à faire des affaires et dans quelles affaires placer leur argent. Cette difficulté ne peut manquer de croître, au fur et à mesure qu'une zone après l'autre du champ de libre concurrence d'autrefois est entourée par un nouveau syndicat. La classe moyenne, la classe commerçante, se trouve changée en une classe prolétarienne.

« Il n'est pas difficile de prévoir l'issue finale de la concentration de l'industrie si celle-ci se fait dans les conditions indiquées à présent. Eventuellement, et dans une période pas très éloignée, la société doit être partagée en quelques centaines de familles prodigieusement riches d'une part, une classe professionnelle dépendant de leur faveur mais exclue de toute égalité avec elles et réduite à l'état de laquais d'autre part, et, en dessous, une immense population d'ouvriers et d'ouvrières, absolument sans espoir d'améliorer une condition qui, d'année en année, sombrera de plus en plus désespérément dans le servage. Ce n'est pas un tableau agréable, mais je suis sûr que ce n'est pas un exposé exagéré des conséquences sociales du système des syndics ».

M. Bellamy suggère le nationalisme comme le remède à tous ces maux. Nous examinerons cela plus tard.

L'OPINION DU RÉV. DR. EDWARD MC GLYNN

On se souviendra qu'il y a quelques années, M. McGlynn entra en conflit avec ses supérieurs ecclésiastiques de l'église catholique romaine, parce qu'il soutenait la théorie de la Réforme du Travail, et en particulier celle de l'Impôt unique. Bien que réconcilié avec l'Eglise de Rome, il demeura un partisan de cet impôt. Nous donnons les extraits suivants, tirés d'un de ses articles dans le *Donahoe's Magazine* (Boston, juillet 1895). Comme introduction à son sujet « Empêchons les grosses fortunes, et dressons l'étendard des Travailleurs », il dit :

« Il est possible pour des hommes de faire honnêtement (selon l'idée que se fait à présent le monde de l'honnêteté

dans les affaires) des fortunes telles qu'en possèdent les Vanderbilts, ou les Astors, et qui s'élèvent à des centaines de millions. Ce n'est pas parce que ces gens sont mal-honnêtes que leurs fortunes augmentent, mais parce que les dirigeants du peuple sont soit des ignorants soit des indifférents qui ne surveillent pas les voies par lesquelles la richesse s'écoule du travailleur individuel au trésor public. C'est le mécanisme de distribution qui est en défaut. Quand, donc, le travail a apporté sa contribution journalière pour entretenir le monde, si l'on étudie avec soin le sort de cette contribution, depuis le moment où l'ouvrier touche la matière première qu'il doit convertir en richesse jusqu'au moment où le produit fini est placé entre les mains de l'usager, on verra que ceux qui font des fortunes colossales, ont sous le couvert de la loi et des coutumes, pris possession de chaque point important de la marche de cette contribution, et qu'au lieu de faire tomber la richesse dans la trésorerie des masses populaires, ils la font tomber dans la leur ».

Le Dr McGlynn recommande qu'en cherchant à expliquer les grosses fortunes et les bas salaires, on étudie avec soin trois choses principales : (1) les terres et d'autres libéralités naturelles sur lesquelles l'homme exerce ses facultés ; (2) les moyens de transport ; et (3) l'argent, le moyen qui facilite les échanges de produits. On trouvera, dit-il, que les gens ont été indifférents quant à ces points auxquels les amasseurs d'argent sont, eux, très attentifs. Nous citons :

« S'emparer de ces richesses naturelles, les monopoliser sous le couvert de la loi et des coutumes et faire payer d'avance tous les hommes pour le privilège de s'en servir, tel a toujours été le but des amasseurs d'argent. C'est chose facile que de faire fortune de cent millions lorsque vous pouvez imposer pour deux ou trois décades les millions de gens qui doivent acheter le pain et la viande, le bois et le charbon, le coton et la laine, lesquels proviennent tous de la terre. C'est ce qui a été fait directement dans les pays européens où, comme en Grande-Bretagne et en Irlande, des millions d'acres [un acre = 40,4672 ares — Trad.] ont été saisis par quelques-uns sous le couvert de la loi, et où, ensuite, les gens ont été obligés de payer d'abord pour se rendre à cette terre, puis pour obtenir la permission de continuer à y travailler.

« La même chose s'est produite ici, dans ce pays, d'une manière indirecte, lorsque des millions d'acres furent donnés aux grands chemins de fer, et que des capitalistes purent en saisir d'autres millions par divers subterfuges, le tout devant être solidement conservé jusqu'à la marée de l'immigration qui fit monter des propriétés à des prix inouïs ; alors, elles furent liquidées à des taux qui firent des millionnaires dans ce pays et en Europe aussi communément que des chevaliers en Angleterre. Les lecteurs de journaux sont bien au courant de la carrière et des méthodes des barons du charbon de la Pennsylvanie et d'ailleurs qui s'emparèrent des grandes régions houillères sous le couvert de la loi, et ont pendant quarante années, levé tribut sur les consommateurs et sur les mineurs également, par tous les stratagèmes que l'ingéniosité humaine pourrait inventer sans aucun souci de la justice...

« De même que cette minorité détient la domination, presque l'absolue domination des richesses naturelles, ainsi a-t-elle la haute main sur les moyens de transport dans un pays. On saisit mieux cela en disant que la société ne peut pas progresser si elle ne peut échanger convenablement ses denrées ; pour que la civilisation puisse progresser, il faut que les hommes aient les plus grandes facilités d'échanger le travail de leurs mains... La facilité de transport est donc, du point de vue vital, aussi nécessaire aux travailleurs que la facilité de se procurer les richesses naturelles ; comme tous les hommes sont des travailleurs dans le vrai sens du mot, la minorité qui s'est chargée elle-même des facilités de transport d'une nation devient incroyablement riche dans le temps le plus bref, parce qu'elle impose plus complètement et d'une manière plus absolue chaque être humain qui se trouve sous sa juridiction que ne le fait le gouvernement lui-même.

« Les Vanderbilts sont peut-être, aujourd'hui, riches d'un tiers de milliard. Comment l'ont-ils acquis ? Par un dur labeur ? Non. En usant des privilèges qui leur ont été stupidement accordés par le peuple stupide : le droit de passer sur l'Etat de New York ; le droit de fixer quels tarifs de transport et de voyage, les citoyens de la ville doivent payer pour se servir de leurs propres routes ; le droit d'être en possession d'immenses domaines de l'Etat comme s'ils étaient une création de leurs mains... On ne devrait permettre à aucun individu ou à une société d'amasser des milliards grâce à ces propriétés publiques...

« On peut en dire autant du moyen d'échange, l'argent.

Ici encore, le monde semble ne rien comprendre quant aux principes élémentaires de ce problème ; seuls les prêteurs ont des principes fixes et profitables qui leur permettent d'imposer tout être humain qui se sert de l'argent, pour qu'il puisse s'en servir et pour qu'il puisse continuer à le faire. Ils se sont placés d'eux-mêmes entre les hommes et le moyen d'échange, exactement comme d'autres se sont placés d'eux-mêmes entre les hommes et les richesses naturelles, entre les hommes et les facilités de transporter des denrées au marché. Comment peuvent-ils s'empêcher de gagner des millions ainsi que l'ont fait les Rothschilds, encore une fois des millions qui devraient passer pour une grande part dans la caisse de la communauté ? ».

Le Dr McGlynn résume ainsi ses conclusions :

« L'organisation est utile pour soutenir le prix de la main-d'œuvre, pour obtenir une saine législation, pour forcer les employeurs à loger convenablement leurs ouvriers, les propriétaires à fournir de bons logements et ainsi de suite ; mais la racine de toutes nos difficultés, l'explication de nos conditions sociales inégales, et la cause de nos grosses fortunes et de nos bas salaires, doivent être trouvées dans l'indifférence générale à l'égard des trois choses nécessaires à la vie sociale et civilisée. Avant de pouvoir élever les salaires d'une manière permanente, de rendre les fortunes de Vanderbilt et de Carnegie aussi impossibles qu'elles sont superflues, nous devons apprendre comment empêcher les richesses naturelles, les moyens d'échange, et l'agent d'échange d'être imposés par les spéculateurs, de subir leur intervention, leur tyrannie ».

Le remède du Dr McGlynn est un « Impôt unique » que nous allons examiner dans le chapitre suivant. Il est à propos, toutefois, que nous appelions l'attention sur le fait que les Astors et les Vanderbilts ont gagné leur fortune sous les mêmes lois qui régissaient leurs concitoyens, et que ces lois ont été jusqu'ici estimées les lois les plus justes et les plus équitables que le monde ait jamais connues. On doit remarquer également que les millions de Vanderbilt ont été gagnés relativement à un grand *service public* et au grand *bénéfice* du public, bien que ce fût inspiré par l'intérêt personnel et non par

l'intérêt du bien-être public. Le point important qu'on doit remarquer c'est que la science et l'invention ont opéré dans l'équilibre social, une révolution complète par laquelle à la fois le cerveau et le muscle sont dévalués par la possession de terres, de machines, de richesses. Un nouveau code de lois convenablement établi, adapté aux nouvelles conditions, est rendu nécessaire. Mais c'est ici que se trouve la difficulté : une adaptation satisfaisante ne peut être faite parce que ni l'une ni l'autre des parties intéressées — le Capital et le Travail — ne veut adopter un point de vue modéré, raisonnable de la situation. On peut dire, en vérité, que ni l'une ni l'autre *ne peut* discerner droitement la question parce que toutes deux sont gouvernées par l'égoïsme, lequel, en général, est aveugle sur l'équité jusqu'à ce qu'il soit forcé de la voir. Les nouvelles conditions exigent un rajustement des affaires sur le fondement de l'amour ; or, cette qualité n'étant possédée que par une petite minorité dans chacune des parties en controverse, il s'ensuit que la détresse viendra ; non seulement elle renversera le présent ordre social basé sur l'égoïsme, mais elle préparera par l'expérience toutes les classes à apprécier le nouvel ordre social, les « nouveaux cioux et la nouvelle terre » qui doivent être établis sous la domination du Messie.

L'OPINION DU PROFESSEUR W. GRAHAM

Un autre auteur, le Prof. W. Graham, dans *The Nineteenth Century* de février 1895, discutait la question sociale du point de vue connu en Angleterre sous le nom de « Collectivisme », c'est-à-dire la doctrine selon laquelle c'est le peuple, comme un tout, qui devrait posséder ou avoir la haute main sur les matières premières et les moyens de production, doctrine opposée à l'individualisme. Le Prof. Graham conclut en disant que, puisqu'on ne peut supposer une transformation des cœurs humains, cette

méthode ne pourrait être introduite qu'à un degré limité et après un temps long. Il dit :

« Cette doctrine est impraticable à moins que la nature humaine, dans son essence et ses désirs fondamentaux, inhérents pour l'éternité ou profondément enracinés à la suite de milliers d'années de lente évolution sociale tendant à les intensifier, soit simultanément changée dans la majorité des hommes par une sorte de miracle général. Je crois, en outre, que si jamais on essayait d'établir dans ce pays quelque chose ressemblant au Collectivisme et dans sa plénitude, même par une majorité supposée dans quelque nouveau « Mad » Parlement représentant même une majorité de votants, il s'ensuivrait une forte résistance de la part de la minorité, laquelle dans l'hypothèse la plus hardie, ne peut jamais être une faible minorité ; cette doctrine rencontrerait de la résistance, parce qu'elle entraînerait nécessairement une confiscation aussi bien qu'une révolution politique, économique et sociale. Si, en fin de compte, par un concours extraordinaire de chances, elle était momentanément établie, comme on le pourrait concevoir dans un pays comme la France qui a un grand penchant pour elle aussi bien que certains souvenirs du collectivisme, cela ne pourrait durer longtemps. On ne pourrait même pas la mettre en pratique, sauf d'une manière nominale, en raison de son impraticabilité inhérente ; d'un autre côté, si elle était appliquée en partie ou d'une manière nominale, elle ne tarderait pas (après le premier grand partage général dont les parts seraient vite dissipées sans compter le chaos général) à amener des maux comprenant la pauvreté pour toutes les classes, et une plus grande pauvreté que celle qui prévaut maintenant ».

Le Professeur se mettait en devoir de prouver l'exactitude de cette opinion, et demandait alors : le Collectivisme fonctionnerait-il d'une manière satisfaisante même s'il était établi un tant soit peu et mis en route ? Il répond par la négative. Il déclare :

« Il y aurait un relâchement d'effort partout, chez les inventeurs, les organisateurs, les contremaîtres, même dans la meilleure classe de travailleurs, s'ils n'étaient pas stimulés par une rémunération supplémentaire à déployer leurs plus grands et leurs meilleurs efforts ; en bref, si le stimulant actuel, énorme et de grande portée de l'intérêt

personnel était enlevé ou sérieusement diminué, le résultat inévitable serait une production grandement réduite en quantité et inférieure en qualité. Il faudrait au moins donner des « primes d'encouragement en nature », et aussi longtemps que les hommes sont tels qu'ils sont et vraisemblablement tels qu'ils sont appelés à être, ils devraient être traités avec générosité. Autrement, ce serait la pauvreté générale et égale pour tous, et les ouvriers ordinaires n'auraient à opposer à leur pauvreté que la maigre satisfaction de voir que les classes riches autrefois ont été toutes forcées de la partager avec eux. »

Pour empêcher le déclin de la civilisation et un retour à la barbarie, continuait le Professeur, il serait bientôt nécessaire de réintroduire l'inégalité des salaires et l'entreprise privée. Graduellement, la concurrence, les emprunts privés, l'échange, l'intérêt, devraient être permis, et à la fin, on se rendrait compte que le nouveau système diffère bien peu de l'ordre actuel. Il concluait ainsi :

« Les choses seraient modifiées de plus en plus dans l'ancienne direction jusqu'à ce que, finalement, il y aurait l'inévitable contre-révolution, probablement sans une nouvelle guerre civile, que la classe gouvernante n'aurait pas le cœur de faire, en raison de la défaillance de ses partisans et de son propre fanatisme défaillant également. Il y aurait une grande restauration, non pas d'une dynastie, mais d'un Système social ; le vieux système (ou organisation — Trad.) basé sur la propriété privée, sur les contrats privés, qui a émergé, comme une lente évolution sous chaque civilisation, comme étant le système le mieux adapté à la nature humaine au sein d'une masse et qui est encore plus adapté et plus nécessaire sous les circonstances actuelles, physiques et sociales, de notre civilisation moderne complexe. »

Nous croyons que le collectivisme a déjà fait beaucoup pour les masses populaires : par exemple aux Etats-Unis, l'organisation de l'école publique, les organisations postales du monde civilisé, la propriété municipale des installations de distribution d'eau, etc., et nous pensons qu'on pourrait faire beaucoup plus encore dans ces domaines. Cependant, tous les gens raisonnables doivent approuver l'argument selon lequel, si l'on tranche le nerf de l'égoïsme qui fait

agir le monde, en plaçant tous les hommes sur le même plan, une nouvelle puissance motrice (l'amour) serait nécessaire pour le remplacer, sinon les affaires du monde seraient soudain dans un état de stagnation : la paresse remplacerait l'activité, et la pauvreté et le besoin supplanteraient le confort et l'opulence.

Toutefois, nous exposons ces difficultés, non pas parce que nous possédons une théorie personnelle « brevetée » à soutenir, mais pour que ceux qui recherchent la sagesse qui vient d'en-haut, par la Bible, puissent voir le plus clairement possible l'impuissance du genre humain dans la crise actuelle, et qu'ils puissent avec la plus grande confiance et la plus grande fermeté s'appuyer par la foi sur l'Eternel et sur le remède qu'il appliquera au temps convenable.

L'OPINION D'UN MEMBRE DE LA COUR SUPRÊME

Le magistrat Henry B. Brown, s'adressant aux étudiants en droit du Collège universitaire de Yale, prit comme thème « Le vingtième siècle ». Il fit ressortir que les changements du vingtième siècle promettent d'être sociaux plutôt que politiques ou légaux, et il nomma alors les trois plus grands périls qui menacent l'avenir immédiat des Etats-Unis : (1) La corruption municipale, (2) L'avidité des corporations, et (3) La tyrannie du Travail. Entre autres choses, il déclara :

« Il n'y a probablement aucun pays dans le monde dans lequel l'influence de la fortune soit plus puissante que dans ce pays-ci, et dans aucune autre période de notre histoire où elle ait été plus puissante que maintenant. Les populations ne sont jamais logiques, et sont portées naturellement à s'emparer de prétextes plutôt que de raisons pour assouvir leur vengeance sur des classes entières de la société. Il n'y eut probablement jamais une excuse plus insignifiante pour faire une émeute que la grève sympathique de l'été dernier [1895], mais derrière elle, il y avait de réels motifs de plainte. Si la fortune ne veut pas respecter les règles ordinaires de l'honnêteté

dans l'usage de sa puissance, il n'y aura aucune raison d'espérer la modération ou le discernement de la part de ceux qui résistent à ses empiétements.

« J'ai parlé de l'avidité des corporations comme d'une autre source de péril pour l'Etat. La facilité avec laquelle on obtient des chartes (accordant des privilèges — Trad.) a provoqué de grands abus. Des corporations (ou sociétés — Trad.) sont formées sous les lois d'un certain Etat dans le seul but de faire des affaires dans un autre, et l'on construit des chemins de fer en Californie sous des chartes qui sont accordées par les Etats à l'est du Mississipi, dans le dessein de transférer leurs litiges aux tribunaux fédéraux. Les plus grandes escroqueries sont perpétrées dans la construction de telles voies par les directeurs eux-mêmes, sous le couvert d'une société de construction, autre « corporation », à laquelle vont toutes les obligations, les hypothèques et autres garanties, sans s'inquiéter du coût réel de la voie. La voie est équipée de la même manière par une autre « corporation », formée de directeurs, qui achète le matériel de chemin de fer et le loue à bail à la voie, si bien que lorsque arrive l'inévitable forclusion, les actionnaires se rendent compte qu'ils ont été frustrés au profit des créanciers hypothécaires, et ceux-ci frustrés au profit des directeurs. La propriété ainsi acquise au mépris de l'honnêteté et de la moralité ne se trouve pas dans une position favorable pour invoquer l'aide protectrice de la loi.

« Cependant, il y a pire que cela, savoir l'union des « corporations » dans de soi-disant trusts, en vue de limiter la production, supprimer la concurrence et détenir le monopole des choses nécessaires à la vie. Ceci a déjà été obtenu dans des proportions alarmantes, mais la proportion qui peut être atteinte, dès maintenant, est révolutionnaire. La vérité est que la législation tout entière concernant les sociétés (« corporations ») a besoin d'être sérieusement revue, mais la difficulté de susciter une action concurrente de la part des quarante-quatre Etats est apparemment insurmontable.

« D'un secteur totalement différent provient le troisième et le plus immédiat péril sur lequel j'ai attiré votre attention, la tyrannie du travail. Il procède de l'incapacité de l'ouvrier de comprendre que les droits qu'il exige, il doit aussi les accorder. Les travailleurs peuvent défier les lois du pays, faire tomber sur leurs propres têtes leurs maisons

et celles de leurs employeurs ; ils sont néanmoins dans l'impuissance de dominer les lois de la nature, cette grande loi de l'offre et de la demande, qui permet aux industries qui lui obéissent de naître, de prospérer pour un temps et de périr, et où tant le capital que le travail reçoivent leurs récompenses appropriées. »

Le Juge Brown ne voit aucun espoir de réconciliation entre le Capital et le Travail, étant un esprit trop logique pour supposer que des corps qui se meuvent dans des directions opposées puissent jamais se rejoindre. Il dit en outre :

« Le conflit entre eux se poursuit et augmente en âpreté depuis des milliers d'années, et un règlement paraît plus lointain que jamais. L'arbitrage obligatoire est une erreur de nom, une contradiction dans les termes. On pourrait aussi bien parler d'un aimable criminel ou d'une guerre amicale. Il est possible qu'on puisse trouver finalement un compromis sur la base d'une coopération ou d'une participation aux bénéfices dans laquelle chaque travailleur deviendra, dans une certaine mesure, un capitaliste. Peut-être qu'avec une instruction supérieure, une expérience plus étendue et une intelligence plus vive, le travailleur du vingtième siècle pourra atteindre le sommet de son ambition dans sa capacité de disposer entièrement du fruit de son labeur. »

En faisant allusion au malaise social provenant des maux suscités par les sociétés, il propose comme palliatif, mais non comme un remède, la propriété publique de ce qu'on appelle les « monopoles naturels ». Il pense que ces privilèges devraient revenir directement à l'Etat ou à la municipalité, plutôt que de voir des sociétés se concurrencer et se disputer à coups de pots-de-vin pour obtenir des franchises. Il déclare :

« Il ne semble pas qu'il y ait une raison valable à ce que de telles franchises qu'on accorde soi-disant au bénéfice du public, ne soient pas exercées directement par ce public. Telle est, du moins, la tendance dans la législation moderne de presque tous les Etats hautement civilisés, sauf le nôtre. Ici, les grands intérêts des « corporations », en insistant publiquement sur les dangers du paternalisme et du socialisme, ont réussi à obtenir des franchises qui, en toute justice, appartiennent au public. »

Cet homme distingué exprime évidemment ses honnêtes convictions, en toute liberté, sa position de membre de la Cour suprême des Etats-Unis étant à vie. Il pouvait, par conséquent, suggérer (et il l'a probablement fait) tout ce qu'il sait en matière de remède aux conditions qu'il déplore. Mais quel est le secours temporaire suggéré ? Un article seulement du socialisme (la propriété publique des « monopoles nationaux ») que tous les hommes, à l'exception des banquiers et des actionnaires de sociétés, admettraient comme devant être temporairement bénéfique, rien de plus, et même cela, il semble en admettre l'accomplissement incertain tant est puissamment retransché le Capital.

« LA MÊLÉE SOCIALE » DE CLEMENCEAU

Le Rédacteur de *La Justice* (Paris) publiait, il y a quelque temps (*), un ouvrage « *La Mêlée sociale* » qui reçut un grand accueil, en raison de la prééminence de son auteur en tant que législateur et rédacteur. Cet ouvrage traite avec vigueur de la question sociale ; il soutient que la lutte cruelle, impitoyable, pour l'existence caractérise aussi bien la société humaine que le règne animal ou végétal, et que la prétendue civilisation n'est qu'un mince vernis qui masque la brutalité essentielle de l'homme. L'auteur comprend que toute l'histoire de la société est symbolisée en Caïn, le premier criminel, et prétend que le Caïn moderne, s'il ne tue pas directement son frère, s'efforce systématiquement de l'écraser si, par force ou par tromperie, il a obtenu sur lui une supériorité de puissance. Nous donnons de cet ouvrage les quelques extraits frappants suivants :

« N'est-ce pas vraiment un prodige que l'humanité ait eu besoin des méditations des siècles, des observations, des recherches, de l'effort de pensée des plus grands

(*) 1895. Bibliothèque Charpentier, Editions G. Charpentier et E. Fasquelle (Paris).

esprits pour aboutir à découvrir, avec surprise, après tant d'âges écoulés, *le combat pour la vie ?* » [Préface, p. 1 — Trad.] « Qui fera le compte de la douleur humaine accumulée dans toute l'étendue de la terre depuis l'apparition de la vie ? Qui sondera l'inépuisable réserve de souffrances dont l'humanité se prépare à faire l'avenir ? » [Op. cit. p. 15 — Trad.].

« Esclavage, servage, *travail libre* du salarié, tous ces états de progrès reposent sur la commune base de la défaite du plus faible et de son exploitation par le plus fort. L'évolution a changé les conditions de bataille, mais sans les muantes apparences, le combat mortel est demeuré. S'accaparer de la vie d'autrui, pour s'en faire un secours de vie, voilà du cannibale au propriétaire d'esclaves ou de serfs, au baron féodal, à l'employeur petit ou grand de nos jours, tout l'effort des activités majeures » [Op. cit. préface p. XV — Trad.].

Voici comment M. Clemenceau expose le problème principal de la civilisation :

« La faim, voilà l'ennemie de la race humaine... Tant que l'homme n'aura pas vaincu ce cruel et dégradant ennemi, les découvertes de la science n'apparaîtront que comme une ironie de son triste sort, comme le luxe d'une existence à laquelle il manque le nécessaire ». Ainsi s'exprime M. Oscar Comettant dans un curieux article de *La Nouvelle Revue*, intitulé *La Faim*. Je reconnais que c'est une sujétion cruelle pour tout ce qui vit, que ce perpétuel besoin d'alimentation qui contraint tous les êtres vivants à s'ingénier, à se torturer, s'entre-détruire pour conserver à tout prix ce bien ou ce mal suprême : la vie. C'est la loi. [Op. cit. p. 1 — Trad.].

« D'autres vies lui disputent le droit de vivre : il se défend, il s'organise en communauté, pour sa défense. A la faiblesse physique, première cause de défaite, s'ajoute maintenant la faiblesse sociale. Et voici que la question se pose : en sommes-nous arrivés à ce degré de civilisation, que nous puissions concevoir et rechercher une organisation sociale d'où soit éliminée la possibilité de la mort par la misère ou par la faim ? Les économistes n'hésitent pas. Ils répondent carrément par la *négative* »... [Op. cit. p. 7 — Trad.].

Il est du devoir de l'Etat et des membres riches de la communauté, selon M. Clemenceau, d'abolir la faim et de

reconnaître le « droit de vivre ». La communauté devrait prendre soin des malheureux et des incapables, non seulement comme étant un sujet de droit, mais aussi d'opportunité. Nous citons encore :

« N'est-ce pas le devoir des riches de secourir les malheureux ? Le jour viendra où le spectacle d'un seul homme mourant [de faim], alors qu'un autre homme a tant de millions qu'il ne sait qu'en faire, sera intolérable à toutes les communautés civilisées — aussi intolérables, en fait, que le serait de nos jours, dans cette communauté, l'institution de l'esclavage. Les difficultés du prolétariat ne sont en aucune façon limitées à l'Europe. Elles paraissent être exactement aussi mauvaises dans la « libre » Amérique, le paradis de tous les pauvres misérables de ce côté-ci de l'Atlantique. »

Ce qui précède est une opinion française. Elle peut ou non impliquer que les choses sont pires en France qu'aux Etats-Unis. Nous sommes reconnaissants, au moins d'une chose, c'est qu'ici grâce à une taxation libérale aussi bien que par de généreuses contributions, il n'est pas nécessaire de mourir de faim. Ce que l'on désire est quelque chose de plus que la simple existence. Le bonheur est nécessaire pour rendre l'existence désirable.

M. Clemenceau discerne et stigmatise les défauts de l'organisation sociale actuelle, mais il ne propose aucune solution raisonnable à ce problème ; dès lors, son ouvrage n'est qu'un brandon de discorde et un perturbateur. Il est assez facile de se rendre et de rendre les autres plus mécontents et plus malheureux, et tout ouvrage ou tout article qui n'offre pas de baume guérisseur, ni de conception ou d'espérance d'échapper aux difficultés, gagnerait beaucoup à ne pas être écrit ni publié. Grâce à Dieu, *les Ecritures*, non seulement apportent un baume de consolation, mais le seul remède infailible pour guérir la maladie du monde, le péché, la dépravation par le péché et la mort. Ce remède sera appliqué par le grand Médiateur, le Bon Médecin et le Dispensateur de vie. Le présent ouvrage s'efforce précisément d'attirer l'attention sur ces

remèdes célestes, mais incidemment, nous exposons le caractère irrémédiable de la maladie et l'inutilité des remèdes dont dispose le monde.

Lux

NE doutons pas ! croyons ! La fin, c'est le mystère,
Attendons. Des Nérons comme de la panthère

Dieu sait briser la dent.

Dieu nous essaie, amis, Ayons foi, soyons calmes,
Et marchons. O désert ! s'il fait croître des palmes,
C'est dans ton sable ardent !

.....

Ne possède-t-il pas toute la certitude ?

Dieu ne remplit-il pas ce monde, notre étude,

Du nadir au zénith ?

Notre sagesse auprès de la sienne est démente.

Et n'est-ce pas à lui que la clarté commence,

Et que l'ombre finit ?

.....

Les temps heureux luiront, non pour la seule France,
Mais pour tous. On verra, dans cette délivrance,

Funeste au seul passé,

Toute l'humanité chanter, de fleurs couverte,

Comme un maître qui rentre en sa maison déserte

Dont on l'avait chassé.

Les tyrans s'éteindront comme des météores.

Et, comme s'il naissait de la nuit deux aurores

Dans le même ciel bleu,

Nous vous verrons sortir de ce gouffre où nous sommes,

Mêlant vos deux rayons, fraternité des hommes,

Paternité de Dieu !

Le Jour Meilleur

J'ATTENDS sans cesse la venue
Du jour brillant et meilleur,
Qu'en ma route une sombre nue
Cache par son épaisseur.
Un jour de paix et d'allégresse
Tel que jamais on n'en vit,
Où Christ siéra plein de sagesse,
Sur le trône de David.

Les prophètes des anciens âges,
Voyant de loin sa beauté,
Ont tous, dans de sublimes pages,
Célébré sa majesté.

Ils sont morts sans terrestre gloire
Dans leur sainte mission ;
Bientôt, ils chanteront victoire,
Au divin mont de Sion.

A présent, le monde en souffrance
N'est qu'angoisse et que douleurs,
Et ses appels sans espérance
Remplissent mes yeux de pleurs.

C'est la nuit de deuil, de reproche
De la terre au mal puissant ;
Je peux attendre, car bien proche,
L'aube luit, rose au levant.

J'espère et j'attends en prière
Le puissant règne de Christ,
Tout de justice et de lumière,
Supprimant tout antichrist.

Nul plaisir mondain ne me tente
Quand j'attends ce jour nouveau ;
Nul terrestre éclat ne m'enchanté
L'autre est durable et plus beau.

ETUDE X

REMEDES PROPOSES — SOCIAUX ET FINANCIERS

Prohibition (de l'alcool) et suffrage féminin. — Remonétisation de l'argent et tarifs douaniers protecteurs. — « Communisme ». — « Ils avaient toutes choses communes ». — « Anarchisme ». — « Socialisme » ou « collectivisme ». — Babbitt sur l'édification sociale. — Herbert Spencer sur le socialisme. — Exemples de deux communautés socialistes. — « Nationalisme ». — L'instruction technique générale comme remède. — L'« impôt foncier » comme remède. — La réponse de Henry George au pape Léon XIII au sujet du Travail. — Le Dr Lyman Abbott sur la situation. — Suggestions d'un évêque méthodiste épiscopal. — D'autres espérances et d'autres craintes. — La seule espérance. — « Cette espérance bénie ». — L'attitude convenable pour le peuple de Dieu qui voit ces choses. — Etant dans le monde, mais non du monde.

« N'y a-t-il point de baume en Galaad ? N'y a-t-il point là de médecin ? » « Nous avons traité Babylone, mais elle n'est pas guérie ; abandonnons-la, et allons-nous-en chacun dans son pays ; car son jugement atteint aux cieux ». — Jér. 8 : 22 ; 51 : 7-9.

DIVERS sont les remèdes préconisés comme panacées afin de soulager la création gémissante dans sa condition actuelle, reconnue comme étant grave. Tous ceux qui éprouvent de la sympathie pour le « corps politique » souffrant, doivent également en éprouver pour les efforts faits par ses divers docteurs lesquels, ayant diagnostiqué la maladie, sont, chacun de leur côté, désireux que le malade essaie leur ordonnance. Les tentatives pour trouver un remède et pour l'appliquer sont certainement louables, et tous les cœurs charitables savent les apprécier. Néanmoins, un jugement sain, éclairé par la Parole de Dieu, nous montre qu'aucun des remèdes préconisés ne guérira la maladie. La présence et les services du Grand Médecin avec ses remèdes, ses médicaments, ses éclisses,

ses bandages, ses camisoles de force et ses lancettes seront nécessaires. Seul, un emploi éclairé et persévérant de ceux-ci apportera une guérison de la maladie de la dépravation et de l'égoïsme humains. Toutefois, examinons brièvement les prescriptions d'autres docteurs ; nous pourrions ainsi remarquer jusqu'à quel point certaines d'entre elles se rapprochent de la sagesse de Dieu, et pourtant, combien toutes en manquent. Nous ne ferons pas cela par amour de la controverse, mais pour que chacun puisse voir clairement de quel seul et unique côté on peut attendre le secours espéré.

LA PROHIBITION DE L'ALCOOL

ET LE SUFFRAGE FÉMININ PROPOSÉS COMME REMÈDES

Ces deux remèdes sont généralement proposés ensemble, car il est certain que la prohibition de l'alcool n'obtiendra jamais la majorité des suffrages si les femmes n'ont pas le droit de vote ; même alors, on ne peut être certain d'obtenir la majorité. Ceux qui préconisent ce remède montrent des statistiques pour prouver que l'agitation et la pauvreté dans la chrétienté sont dues en grande partie au commerce de l'alcool, et ils affirment que si ce trafic était aboli, la paix et l'abondance seraient la règle et non l'exception.

Nous partageons de tout cœur la plupart des déclarations qui sont faites à ce sujet : l'ivrognerie est certainement l'un des fruits les plus pernicioeux de la civilisation ; elle s'étend rapidement aux semi-civilisés et aux barbares. Nous nous réjouissons de la voir abolie maintenant et à jamais. Nous voulons bien admettre également que son abolition délivrerait beaucoup de gens de la pauvreté dont ils souffrent aujourd'hui, et que l'ivrognerie coûte chaque année, des centaines de millions de dollars qui sont ainsi gaspillés. Pourtant, ce n'est pas là le remède pour guérir les maux qui proviennent des conditions sociales actuelles,

égoïstes, ni pour affronter et esquiver l'écrasante pression de la Loi de l'offre et de la demande, laquelle progresserait aussi inexorablement que jamais, pressurant le sang vital des masses populaires.

En vérité, qui gaspille cet argent en boissons alcooliques par millions de dollars chaque année ? Les très pauvres ? Oh non ! Ce sont les riches ! Les riches surtout, et en second lieu la classe moyenne. Si, demain le commerce de l'alcool était aboli, le résultat concernant le soulagement des très pauvres de la pression financière, serait exactement le contraire. Des milliers de fermiers qui produisent maintenant les millions de bushels [1 b. = 36,3476 l — Trad.] d'orge, de seigle, de raisin et de houblon employés dans la fabrication des boissons alcooliques, seraient obligés de cultiver d'autres produits, et par suite, de déprécier davantage les produits de la ferme en général. L'immense armée des dizaines de milliers de distillateurs, de tonneliers, de tonneliers-cavistes, de verriers, de charretiers, de cabaretiers et de barmans, qui travaillent dans ce commerce ou en vivent, seraient forcés de trouver un autre emploi, accablent davantage encore le marché du travail, et par conséquent, l'échelle des salaires journaliers. Les millions et millions de capitaux, actuellement investis dans ce commerce, iraient vers d'autres branches et pousseraient à la concurrence commerciale.

Tout cela ne doit pas nous empêcher de désirer la suppression de la malédiction, s'il était possible d'obtenir une majorité pour y parvenir. Mais on ne trouvera jamais une *majorité* (sauf dans des localités exceptionnelles). La majorité se compose d'esclaves de cette passion et des gens qui s'y intéressent financièrement, soit directement, soit indirectement. La prohibition ne sera pas pleinement établie avant l'institution du Royaume de Dieu. Nous signalons simplement ici que si même on parvenait à lever cette malédiction de l'alcool, cela ne guérirait pas la maladie sociale et financière.

LA REMONÉTISATION DE L'ARGENT
ET LE TARIF DOUANIER PROTECTEUR COMME REMÈDES

Nous concédons franchement que la démonétisation de l'argent opérée par la chrétienté fut un coup de maître de la politique égoïste de la part des prêteurs en vue de diminuer le volume de l'étalon-argent et ainsi d'augmenter la valeur de leurs prêts, de permettre le maintien des taux d'intérêt élevés sur ces dettes à cause de la diminution de la monnaie légale, tandis que tous les autres investissements commerciaux, aussi bien que la main-d'œuvre, souffrent une dépréciation constante comme résultats de l'augmentation croissante de la production et de la concurrence. Beaucoup de banquiers et de prêteurs sont des hommes « honnêtes » selon le niveau légal de l'honnêteté, mais hélas ! le niveau de certains est trop bas. Il fait dire : nous, banquiers et prêteurs, prenons garde à nos intérêts et laissons les fermiers, moins sagaces, prendre garde aux leurs. Trompons les plus pauvres et les moins sagaces en appelant l'or « la monnaie honnête », et l'argent, la « monnaie malhonnête ». Nombreux sont les pauvres qui désirent être honnêtes ; on peut ainsi les traiter avec dédain et, par la flatterie leur faire soutenir nos plans qui, pourtant, seront durs pour les « moissonneurs ». Sous l'influence de notre appellation de la « monnaie honnête », de notre prestige comme hommes honorables, de notre position sociale comme financiers et comme riches, ils concluront que toutes opinions contraires aux nôtres doivent être fausses ; ils oublieront que la monnaie d'argent a été l'étalon monétaire du monde dès l'histoire ancienne, et que l'or, comme des pierres précieuses, fut d'abord une marchandise jusqu'à ce qu'il fût ajouté à l'argent pour satisfaire la demande croissante de monnaie en quantité suffisante pour faire les transactions du monde. Le taux d'intérêt baisse dans nos centres monétaires ; à quel point

ne tomberait-il pas si tout l'argent était monnayé et que la monnaie serait ainsi plus abondante ! Notre prochaine étape doit être de retirer toute la monnaie de papier et ainsi de relever le taux d'intérêt.

Sous la loi de l'offre et de la demande, chaque emprunteur a intérêt à avoir beaucoup d'argent en espèces : argent, or et papier ; sous la même loi, chaque banquier, chaque prêteur a intérêt à supprimer le papier-monnaie et à discréditer l'argent ; moins il y a d'argent liquide de nature à régler une dette, plus ce peu de numéraire est recherché. En conséquence, alors que la valeur du travail et celle du commerce sont en train de baisser, l'argent en espèces est recherché et le taux de l'intérêt se maintient presque à son niveau.

Ainsi que nous l'avons déjà montré, la prophétie semble indiquer que l'argent ne sera pas rétabli à égalité de privilèges avec l'or comme étalon monétaire dans le monde civilisé. Mais il est manifeste que, même s'il était complètement rétabli, son secours ne serait que temporaire : il supprimerait le stimulant particulier qui est donné à présent aux industriels du Japon, de l'Inde, de la Chine et du Mexique ; il soulagerait l'élément agricole de la chrétienté, et ainsi ferait disparaître en partie la pression actuelle sous laquelle chacun travaille « pour joindre les deux bouts », et de cette manière pourrait-il remettre la débâcle à plus tard. Apparemment pourtant, Dieu ne désire pas retarder ainsi le « jour mauvais » ; c'est pourquoi l'égoïsme humain, aveugle à toute raison, dominera et provoquera la ruine le plus rapidement ; ainsi qu'il est écrit, « la sagesse de leurs sages périra », et « ni leur argent ni leur or ne pourront les délivrer au jour de la fureur de l'Eternel ». — Soph. 1 : 18 ; Ezéch. 7 : 19 ; Esaïe 14 : 4-7 (marge) ; 29 : 14.

La protection, estimée avec sagesse afin d'éviter la création de monopoles et de développer toutes les ressources naturelles d'un pays, présente sans aucun doute

un certain avantage pour empêcher le nivellement rapide de la main-d'œuvre dans le monde entier. Cependant, à sa limite extrême, ce n'est qu'un plan incliné sur lequel le salaire descendra vers le niveau le plus bas au lieu de passer au-dessus du précipice grâce à une violente secousse. Tôt ou tard, sous le système de concurrence qui prévaut actuellement, les marchandises aussi bien que les salaires seront presque amenés de force à un niveau commun dans le monde entier.

Ni la « remonétisation de l'argent », ni le tarif douanier protecteur ne peuvent donc prétendre être des *remèdes* aux maux actuels et aux maux imminents, mais ne sont que de simples *palliatifs*.

LE COMMUNISME COMME REMÈDE

Le communisme propose un système social où tous les biens seraient en commun, où toute propriété serait possédée en commun et exploitée dans l'intérêt général, et tous les profits du travail de tous consacrés au bien-être général, « à chacun selon ses besoins ». La tendance du communisme fut illustrée par la Commune française. Le Rév. Joseph Cook en donne la définition suivante : « Le *Communisme* signifie l'abolition de l'héritage, l'abolition de la famille, l'abolition des nationalités, l'abolition de la religion, l'abolition de la propriété ».

Il y a certains aspects du communisme que nous pourrions recommander (voir socialisme), mais dans son ensemble, il est tout à fait impraticable. Un tel arrangement conviendrait probablement très bien pour le ciel où tous sont parfaits, purs et bons, et où l'amour règne, mais un peu de réflexion devrait prouver aux hommes de jugement et d'expérience que, dans la condition actuelle du cœur humain, un tel plan est complètement impraticable. Le résultat serait de faire de tous, des paresseux. Nous aurions bientôt une compétition pour qui ferait le moins de travail et le plus mauvais travail, et la société

tomberait bientôt dans la barbarie et l'immoralité, pour aboutir à l'extinction rapide de la race.

Cependant, certains s'imaginent que la Bible enseigne le Communisme, et qu'en conséquence, ce doit être le véritable remède, le remède donné par Dieu. Pour beaucoup, c'est là le plus fort argument en sa faveur. La supposition qu'il fut institué par notre Seigneur et les Apôtres et qu'il aurait dû continuer à être appliqué par les chrétiens comme leur règle et leur pratique, est très répandue. En conséquence, sur ce point du sujet, nous présentons ci-dessous un article tiré de notre propre revue périodique, *The Watch Tower* :

« ILS AVAIENT TOUTES CHOSES COMMUNES »

« Et tous les croyants étaient en un même lieu, et ils avaient toutes choses communes ; et ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuaient à tous, selon que quelqu'un pouvait en avoir besoin. Et tous les jours ils persévéraient d'un commun accord dans le temple ; et, rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu, et ayant la faveur de tout le peuple. » — Actes 2 : 44-47.

Tel était le sentiment généreux de l'Eglise primitive : l'égoïsme faisait place à l'amour et à l'intérêt général. Expérience bénie ! Et sans aucun doute, un sentiment semblable, plus ou moins clairement défini, vient au cœur de tout véritable converti. Lorsque, pour la première fois, nous eûmes une idée nette de l'amour et du salut de Dieu, lorsque nous nous donnâmes complètement à l'Eternel et que nous discernâmes tous les dons qu'il nous fait non seulement pour cette vie présente, mais également pour celle qui est à venir, nous éprouvâmes une joie exubérante qui voyait en chaque copèlerin, en route vers le Canaan céleste, un frère ou une sœur en qui nous avions confiance parce qu'il (ou elle) était apparenté(e) au Seigneur et ayant son esprit ; nous étions disposés à agir avec eux tous, comme nous l'aurions fait avec le Seigneur, et à partager notre tout avec eux comme nous l'aurions fait avec notre Rédempteur. En bien des cas, c'est par un coup rude que nous primes conscience du fait que ni nous-mêmes, ni les autres ne sont parfaits dans la chair :

que quelle que soit la mesure de l'esprit du Maître que ses disciples peuvent posséder maintenant, ils « ont ce trésor dans des vases terrestres » de fragilité et de défectuosité humaines.

Alors nous apprîmes non seulement que l'on doit tenir compte des faiblesses de la chair d'autrui, mais que nous devons veiller à cause de nos propres faiblesses de la chair. Nous trouvâmes que si tous participent à la chute d'Adam, tous ne sont pas déçus au même degré, ni exactement sur les mêmes points. Tous sont déçus de l'image et de l'esprit d'amour de Dieu et ont l'image et l'esprit d'égoïsme de Satan ; de même que l'amour agit diversement, ainsi agit l'égoïsme. C'est pourquoi chez l'un l'égoïsme a produit le désir du bien-être, de la paresse, de l'indolence ; chez l'autre, l'énergie, l'activité pour obtenir les plaisirs de cette vie, pour assouvir ses propres désirs, etc.

Parmi ceux qui sont *actifs* dans leur égoïsme, certains trouvent leur satisfaction personnelle à amasser une fortune pour qu'on dise d'eux : ils sont riches ; d'autres satisfont leur égoïsme en recherchant les honneurs des hommes ; d'autres, dans la toilette, d'autres dans les voyages, d'autres dans la débauche et dans les formes les plus viles de l'égoïsme.

Quiconque est engendré à la nouvelle vie en Christ, ayant son nouvel esprit d'amour, trouve un conflit naissant, des luttes intérieures et extérieures, car le nouvel esprit combat toute forme d'égoïsme ou de dépravation qui jusqu'ici nous dominait. L'« esprit de Christ » [« mind »], dont les principes sont la justice et l'amour, s'affirme et rappelle à la *volonté* qu'elle doit être fidèle à ce changement qu'elle a accepté par contrat. Les désirs de la chair (les désirs égoïstes, quelle que soit leur tendance), encouragés à l'extérieur par l'influence d'amis, argumentent et discutent la question, préconisant de ne pas prendre des mesures radicales, qu'une telle ligne de conduite serait stupide, insensée, impossible. La chair insiste en montrant qu'on ne peut pas changer son ancienne conduite, mais acceptera de légères modifications et non des choses tout à fait contraires à celles d'autrefois.

La grande majorité du peuple de Dieu semble être d'accord avec cette manière de faire laquelle est encore en réalité le règne de l'égoïsme. D'autres, par contre, insistent en disant que c'est l'esprit ou la mentalité [« mind »] de Christ qui doit dominer. Le combat qui

s'ensuit est un combat difficile (Gal. 5 : 16-17) ; mais la nouvelle volonté devrait remporter la victoire, et le moi, avec son propre égoïsme, ou ses désirs dépravés, être considéré comme mort. — Col. 2 : 20 ; 3 : 3 ; Rom. 6 : 2-8.

Pourtant, est-ce là la fin de la lutte du chrétien ? Non point.

« Au repos content ne t'adonne
Ni ne te crois victorieux ;
Tu n'es certain de la couronne
Qu'après le combat glorieux. »

Ah ! certes, jour après jour, il nous faut renouveler le combat, implorer et recevoir l'aide divine, pour qu'avec joie nous puissions achever notre course. Non seulement nous devons conquérir notre « moi », mais nous devons, comme le fit l'Apôtre, tenir notre corps assujetti (1 Cor. 9 : 27 — Seg.). Cette expérience qui est la nôtre, d'être constamment sur nos gardes contre l'esprit d'égoïsme, et de soutenir et de développer en nous-mêmes l'esprit d'amour, est l'expérience de tous ceux qui, pareillement, se sont « revêtus de Christ » et ont accepté et ont abandonné leur volonté pour faire la sienne, d'où la justesse de la remarque faite par l'Apôtre : « Désormais, nous ne connaissons personne [en Christ] selon la chair » (2 Cor. 5 : 16). Nous connaissons ceux en Christ selon leur nouvel esprit, et non selon leur chair déchue. Si parfois, nous les voyons tomber, serait-ce même à chaque pas à un certain degré, et que cependant, nous discernons des preuves que la nouvelle mentalité lutte pour avoir le dessus, nous sommes équitablement disposés à sympathiser avec eux plutôt qu'à les réprimander durement pour de petits manquements ; « prenant garde à nous-mêmes, de peur que nous aussi nous ne soyons tentés [par notre vieille nature égoïste, en violant quelque peu ce qu'exige la loi parfaite d'amour]. — v. Gal. 6 : 1.

Dans « la détresse actuelle », par conséquent, où chacun a bien à faire pour assujettir son corps et pour que l'esprit d'amour le domine, le sobre bon sens, aussi bien que l'expérience et la Bible, nous enseignent qu'il vaut mieux ne pas compliquer les choses en essayant d'appliquer des plans communistes ; mais que chacun fasse des sentiers aussi droits que possible à ses propres pieds, afin que ce qui est boiteux en notre propre chair ne se dévoie pas entièrement du chemin, mais plutôt se guérisse. — voir Hébr. 12 : 12, 13.

(1) *Un jugement sain* nous dit que si les saints, avec l'aide divine, ont une lutte continue à soutenir pour soumettre l'égoïsme à l'amour, une colonie ou une communauté promiscue ne réussirait certainement pas à se gouverner par une loi totalement étrangère à l'esprit de la majorité de ses membres. Il ne serait pas possible non plus d'établir un communisme de saints seulement, parce que nous ne pouvons pas lire dans les cœurs — seul, « le Seigneur connaît ceux qui sont siens ». Si une telle colonie de saints pouvait voir le jour, et prospérer ayant toutes choses en commun, toutes sortes de mauvaises personnes chercheraient à s'emparer de leurs possessions ou à les partager ; si, toutefois, on réussissait à les exclure, elles diraient alors toutes sortes de mal contre elle, et ainsi, si même elle se maintenait, l'entreprise ne serait pas un succès positif.

Certains saints, et beaucoup des gens du monde, sont tellement tombés dans une indolence égoïste que la nécessité seule les aidera à « n'être pas paresseux, mais fervents en esprit, servant le Seigneur ». Beaucoup d'autres sont si égoïstement ambitieux qu'ils ont besoin des coups de l'insuccès et de l'adversité pour les assagir et les rendre capables de sympathiser avec d'autres, ou même pour les amener à les traiter avec équité. Pour ces deux classes, la « communauté » ne servirait simplement qu'à les empêcher d'apprendre les leçons convenables et nécessaires.

De telles communautés, laissées sous la direction de la majorité, tomberaient bien vite au niveau de cette dernière, car la minorité progressiste, active, s'apercevant qu'il n'y a rien à gagner par l'énergie et l'économie pour contrebalancer l'insouciance et la paresse, deviendrait également et de plus en plus insouciant et paresseux. Si ces communautés étaient dirigées par des organisateurs de forte volonté comme directeurs et administrateurs à vie, sur un principe de paternalisme, le résultat serait meilleur du point de vue financier, mais les masses, privées de responsabilité personnelle, dégénéraient en simples outils et esclaves des administrateurs.

Pour un jugement sain, il est donc clair que la méthode de l'individualisme, avec sa liberté et sa responsabilité, est la meilleure pour le développement d'êtres intelligents, même si elle provoque souvent des difficultés à tous, et parfois à beaucoup.

Un jugement sain peut discerner que si le Royaume millénaire était établi sur la terre, avec ses gouverneurs

divins qui ont été promis pour cette époque, soutenus par une sagesse infaillible et ayant pleins pouvoirs de l'employer, mettant « le jugement pour cordeau, et la justice pour plomb », gouvernant non par le consentement de majorités, mais par un jugement droit, comme « avec une verge de fer », alors le communisme pourrait réussir ; ce serait probablement la meilleure des conditions ; si cela était, ce serait la méthode que choisirait le Roi des rois ; mais pour cela, nous devons attendre. N'ayant ni la puissance ni la sagesse pour employer un tel pouvoir théocratique, l'esprit de sobre bon sens attend l'heure du Seigneur, en priant « Que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». Après que le Royaume de Christ aura ramené à Dieu et à la droiture tous les humains bien disposés, et qu'il aura détruit tous les rebelles, alors quand l'amour sera la règle de conduite sur la terre comme elle l'est dans le ciel, il nous est permis de supposer que tous les hommes participeront en commun aux bénédictions de la terre, comme les anges participent aux libéralités du ciel.

(2) *L'expérience* prouve l'échec du communisme dans le temps présent. Il y a eu plusieurs communautés de ce genre, et le résultat a toujours été un échec. La communauté d'Oneida à New York en est une dont l'échec a été depuis longtemps reconnu. Une autre, the Harmony Society de Pennsylvanie, déçut rapidement les espérances de ses fondateurs, car la discorde prévalut à tel point que la société se sépara. La branche connue sous le nom des Economites siégea près de Pittsburgh (Pie). Elle prospéra pour un temps, dans une certaine mesure, mais elle a maintenant disparu, et l'on se dispute à présent la possession de ses biens dans la Société et dans les tribunaux.

D'autres sociétés communistes surgissent actuellement qui auront bien moins de succès que ces dernières parce que les temps sont différents : l'indépendance est plus grande, le respect et la crainte scrupuleuse sont en baisse, les majorités veulent gouverner, et sans conducteurs surhumains, il est certain que ces sociétés échoueront. Des conducteurs mondains habiles cherchent leurs propres intérêts, tandis que de sages chrétiens s'affairent dans d'autres branches pour obéir au commandement du Seigneur : « Va et prêche l'Evangile ».

(3) *La Bible* n'enseigne pas le Communisme, mais elle enseigne l'Individualisme affectueux, plein d'égards pour autrui sauf dans le sens du communisme familial, chaque

famille agissant comme une unité dont le père est le Chef et l'épouse en unité avec lui, sa cohéritière de la grâce de vie, sa partenaire dans toutes les joies, tous les bienfaits, aussi bien que dans l'adversité et dans le chagrin.

Dieu permit un arrangement communiste dans l'Eglise primitive, ainsi que nous le notions au début de cet article mais il est possible que cela eut lieu dans le dessein de nous démontrer le défaut de sagesse de la méthode, et aussi de crainte que plus tard, certains ne supposent que les apôtres n'ordonnèrent ni n'organisèrent des communautés, *parce* qu'ils manquaient de sagesse pour élaborer et exécuter de telles méthodes. On ne peut, en effet, citer aucune parole de notre Seigneur ou des apôtres soutenant le communisme ; par contre, on pourrait en citer beaucoup soutenant le contraire.

Pierre (et probablement d'autres apôtres) eut connaissance de ce premier arrangement communiste et y coopéra, même s'il n'enseigna pas le système. On a prétendu aussi que la mort d'Ananias et de Saphira fut une indication qu'il y avait obligation pour tous les croyants de donner tous leurs biens, mais il n'en est rien : leur péché fut d'avoir *menti* comme le déclara Pierre en examinant l'affaire. Pendant qu'ils avaient le terrain, il n'y avait aucun mal pour eux de le conserver s'ils l'avaient acquis honnêtement, et même après l'avoir vendu, ils pouvaient en conserver le produit ; ce qui était mal était de faire croire que la somme d'argent remise aux apôtres était la somme *tout entière*, alors que ce n'était pas vrai. Ils essayaient ainsi de tromper les autres en ayant part à leur tout sans eux-mêmes donner leur tout personnel.

C'est un fait que la communauté chrétienne à Jérusalem fut un échec. « Il s'éleva un murmure », « parce que leurs veuves étaient négligées dans le service journalier ». Bien que sous l'inspection apostolique, l'Eglise fût vierge et exempte d'ivraie, et que tous possédaient le trésor du nouvel esprit ou « mentalité de Christ » (« mind »), cependant, il est évident que ce trésor était dans des vases terrestres déformés et tortueux qui ne pouvaient lui convenir parfaitement.

Les apôtres trouvèrent bientôt que l'administration de la communauté gênait beaucoup leur véritable travail, la prédication de l'évangile. Aussi abandonnèrent-ils ces choses à d'autres. Paul et d'autres voyagèrent de ville en ville prêchant Christ et Christ crucifié, mais pour autant

que cela nous soit rapporté, ils ne firent jamais mention du communisme et n'organisèrent jamais une communauté ; et pourtant saint Paul déclare : « Je n'ai mis aucune réserve à vous annoncer tout le conseil de Dieu ». Cela prouve que le Communisme ne fait pas partie du conseil de Dieu pour cet Age.

Au contraire, Paul exhorta et instruisit l'Eglise à faire des choses qu'il serait totalement impossible à faire comme membres d'une société communiste : pour chacun d' « avoir soin des siens », « que chaque premier jour de la semaine chacun mette » de l'argent pour le service du Seigneur, selon que le Seigneur l'aura fait prospérer, que les serviteurs obéissent à leurs maîtres, qu'ils les servent d'autant plus si leurs maîtres sont aussi des frères en Christ, et que les maîtres traitent leurs serviteurs comme devant en rendre compte au grand Maître, Christ. — 1 Tim. 5 : 8 ; 6 : 1 ; 1 Cor. 16 : 2 ; Eph. 6 : 5-9.

Non seulement Jésus n'établit pas de communauté pendant sa vie terrestre, mais il n'enseigna jamais qu'il fallait en établir. Au contraire, dans ses paraboles, il enseigna que tous ne reçoivent pas le même nombre de talents, mais que chacun est un intendant et devrait, *individuellement* (et non collectivement, en commun) administrer ses propres affaires et rendre personnellement ses comptes (Matt. 25 : 14-28 ; Luc 19 : 12-24 ; Jacques 4 : 13, 15). En mourant, Jésus confia sa mère aux soins de Jean qui, selon Jean 19 : 27, « dès cette heure-là, la prit chez lui ». Jean avait donc son chez soi, de même que Marthe, Marie et Lazare avaient le leur. Si notre Seigneur avait fondé une communauté, il lui aurait sans doute confié sa mère au lieu de la recommander à Jean.

En outre, la formation d'une communauté de croyants se trouve en opposition avec le but et les méthodes de l'Age de l'Evangile. L'objet de cet Age est de porter *témoignage* de Christ au monde, et ainsi d' « en tirer un peuple pour son nom » ; à cette fin, chaque croyant est exhorté à être une lumière ardente et brillante devant les hommes, le monde en général, et non devant quelques-uns seulement. C'est pourquoi, après avoir permis l'établissement de la première Communauté chrétienne afin de montrer que ce n'était pas par négligence qu'on n'en établit pas partout, le Seigneur l'avait dissoute et en avait dispersé les croyants dans toutes les directions pour prêcher l'Evangile. Nous lisons : « Or, en ce temps-là, il y eut une grande persécution contre l'assemblée qui était à

Jérusalem ; et *tous* furent dispersés dans les contrées de la Judée et de la Samarie, excepté les apôtres », et ils allaient de lieu en lieu, prêchant l'Evangile. — Actes 8 : 1, 4 ; 11 : 19.

La tâche qui incombe aujourd'hui encore au peuple de Dieu est de briller comme des lumières *au milieu* du monde et non pas de s'enfermer dans des couvents, des cloîtres ou dans des communautés. Les promesses du Paradis ne se réaliseront pas en se joignant à de telles communautés. Le désir de se joindre à de telles « confédérations » n'est qu'une manifestation de l'esprit général de notre époque, contre lequel nous sommes mis en garde (Esaïe 8 : 12). « Demeure tranquille, appuyé sur l'Eternel, et attends-toi à lui » (Ps. 37 : 7). « Veillez donc, priant en tout temps, afin que vous soyez estimés dignes d'échapper à toutes ces choses qui doivent arriver, et de vous tenir devant le Fils de l'Homme. » — Luc 21 : 36.

L'ANARCHIE COMME REMÈDE

Les anarchistes veulent la liberté jusqu'au point de mépriser toute loi. Ils sont apparemment arrivés à la conclusion que toutes les méthodes de coopération humaine se sont trouvées être des échecs, et ils proposent de détruire toutes les restrictions humaines de coopération. L'anarchie est donc exactement le contraire du Communisme, bien que certains les confondent l'une avec l'autre. Tandis que le Communisme voudrait détruire tout Individualisme et obliger le monde entier à partager le même sort, l'Anarchie voudrait détruire toute loi et toute restriction sociale afin que chaque individu pût faire comme il lui plaît. L'Anarchisme ne cherche qu'à détruire et, pour autant que nous puissions le discerner, il ne présente pas d'aspects constructifs. Il considère probablement qu'il a une tâche suffisante à détruire le monde, et qu'il vaut mieux laisser l'avenir prendre les mesures nécessaires en matière de reconstruction.

Voici des extraits d'une brochure de seize pages publiée par les Anarchistes de Londres et distribuée à leur grand

défilé du 1^{er} mai ; ils donnent une certaine idée de leurs conceptions étranges et désespérées :

« L'opinion qu'il faut qu'il y ait une autorité quelque part et que l'on soit soumis à cette autorité, est la source de toutes nos misères. Comme remède, nous conseillons une lutte pour la vie ou pour la mort contre toute autorité : l'autorité physique incarnée dans l'Etat, ou l'autorité doctrinale, résultat de siècles d'ignorance et de superstition, telles que la religion, le patriotisme, l'obéissance aux lois, la croyance en l'utilité d'un gouvernement, la soumission aux riches et à ceux qui sont en place ; en bref, une lutte contre toutes mystifications destinées à abrutir et à asservir les travailleurs. Il faut, de toute nécessité, que ceux-ci détruisent l'autorité... Le patriotisme et la religion sont des sanctuaires et des remparts pour les gredins ; la religion est la plus grande malédiction de la race humaine. Néanmoins, il se trouve des hommes qui avilissent le noble terme « travail » en l'associant au terme répugnant « église » dans l'expression « Eglise du Travail ». On pourrait aussi bien parler d'une « Police du Travail ».

« Nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui croient que l'on peut convertir l'Etat en une institution de bienfaisance. Il serait aussi difficile d'opérer ce changement que de convertir un loup en un agneau. Nous ne croyons pas davantage à la centralisation de toute la production et de toute la consommation comme le voudraient les socialistes. Ce ne serait rien d'autre que l'Etat actuel sous une nouvelle forme, avec une autorité accrue, un véritable monstre de tyrannie et d'esclavage.

« Ce que veulent les anarchistes, c'est la liberté égale pour tous. Les talents et les penchants de tous les hommes diffèrent chez les uns et chez les autres. Chacun connaît le mieux ce qu'il peut faire et ce dont il a besoin ; des lois et des ordonnances ne font qu'embarrasser, et le travail forcé n'est jamais agréable. Dans l'Etat espéré par les anarchistes, chacun fera le travail qui lui plaît le mieux, et satisfera ses besoins en prélevant ce qui lui plaît le mieux sur le stock commun. »

Il semble que même le jugement le plus médiocre et que la moindre expérience ne verraient, dans cette proposition, rien d'autre qu'une complète absurdité. On n'y voit aucun remède qui soit proposé ou espéré : ce n'est que le grin-

cement de dents de la fureur du désespoir ; telle est pourtant la situation très critique vers laquelle les multitudes sont entraînées par la force des circonstances mue par l'égoïsme.

LE SOCIALISME OU COLLECTIVISME COMME REMÈDE

Comme gouvernement civil, le Socialisme proposerait d'assurer la reconstruction de la société, l'augmentation des richesses et une distribution plus égale des produits du travail, grâce à la possession collective publique des terres et des capitaux (des richesses autres que les immeubles), et l'administration d'une manière collective par le public de toutes les industries. Sa devise est : « A chacun selon ses œuvres ».

Le Socialisme diffère du « Nationalisme » en ce qu'il ne propose pas de récompenser tous les individus de la même façon. Il diffère du « Communisme » en ce qu'il ne soutient pas une communauté de biens et de propriété. Dans notre jugement, il évite ainsi les erreurs des deux ; il constitue une théorie très pratique si l'on pouvait l'introduire d'une manière graduelle et par des hommes sages, modérés, désintéressés. Dans diverses localités, ce principe a déjà fait beaucoup de bien sur une petite échelle. Dans nombre de villes aux Etats-Unis, la fourniture de l'eau, les embellissements des rues, le service scolaire, les services d'incendie et de police sont administrés de cette façon pour le bien de tous. Cependant, l'Europe est en avance sur nous dans ce domaine, car beaucoup de ses chemins de fer et de ses télégraphes sont administrés ainsi. En France, le commerce du tabac avec tous ses profits appartient au gouvernement, au peuple. En Russie, le commerce des boissons fortes a été saisi par le gouvernement, et depuis lors, doit être administré par lui au profit financier du public, et également dit-on à son profit moral.

Voici des statistiques intéressantes, extraites de

« L'ÉDIFICATION SOCIALE »

par E. D. Babbitt, LL.D. du College de Fine Forces (New Jersey) :

« Soixante-huit gouvernements possèdent leurs propres lignes télégraphiques.

« Cinquante-quatre gouvernements possèdent leurs chemins de fer en totalité ou en partie, tandis que dix-neuf seulement dont les Etats-Unis ne les possèdent pas.

« En Australie, on peut parcourir en chemin de fer 1 000 miles [1 609 km environ — Trad.] à travers le pays pour 5,50 \$, ou six miles [9,656 km environ — Trad.] pour 2 « cents », et les employés de chemin de fer sont payés davantage pour huit heures de travail qu'ils ne le sont aux Etats-Unis pour dix heures de travail. Est-ce que cela appauvrit le pays ? A Victoria où existent ces tarifs, le revenu net pour 1894 fut suffisant pour régler les impôts fédéraux.

« En Hongrie, où les chemins de fer sont la propriété de l'Etat, on peut parcourir six « miles » pour un « cent », et depuis que le gouvernement a acheté les chemins de fer, les salaires ont doublé.

« En Belgique, les tarifs voyageurs et les tarifs marchandises ont baissé de moitié, et les salaires doublé. Mais pour tout cela, les chemins de fer paient au gouvernement un revenu annuel de 4 000 000 de \$.

« En Allemagne, les chemins de fer qui appartiennent au gouvernement transportent un voyageur sur quatre « miles » pour un « cent », tandis que les salaires des employés sont 120 % plus élevés que lorsque les chemins de fer appartenaient à des compagnies privées. Un tel système s'est-il révélé ruineux ? Non. Durant les dix dernières années, les bénéfices nets ont augmenté de 41 %. L'an dernier (1894), les chemins de fer ont payé au gouvernement allemand un bénéfice net de 25 000 000 de \$.

« On a estimé que la possession des chemins de fer par le gouvernement économiserait au peuple des Etats-Unis un milliard de dollars en argent, et accorderait de meilleurs salaires aux employés dont l'effectif nécessaire serait alors de deux millions au lieu des 700 000 actuels.

« Berlin, en Allemagne, est appelée la ville la plus propre, la mieux payée et la mieux administrée du monde entier. Elle possède des services de gaz, d'électricité et des

eaux, ses tramways, ses téléphones urbains et même son assurance contre l'incendie, et elle fait ainsi, chaque année, un bénéfice de 5 000 000 de marks, soit 1 250 000 \$ [à l'époque — Trad.], toutes dépenses faites. Dans cette ville, les citoyens peuvent parcourir cinq « miles » aussi souvent qu'il leur plaît chaque jour durant toute l'année pour 4,50 \$, alors que deux voyages par jour sur les chemins de fer des rues de New York coûteraient 36,50 \$.

« Dans le *Twentieth Century*, M. F. G. R. Gordon a donné les statistiques qui se rapportent à l'éclairage d'un certain nombre de villes américaines ; il trouve que le prix moyen de l'éclairage de chaque lampe à arc est de 52,12 1/2 \$ par an quand c'est la municipalité qui s'en charge, tandis que le prix moyen payé à des compagnies privées par les diverses villes est de 105,13 \$ par lampe chaque année, soit un peu plus que le double du prix payé lorsque les villes se chargent elles-mêmes de l'éclairage.

« Le prix moyen des télégrammes aux Etats-Unis était, en 1891, de trente-deux « cents » et demi. En Allemagne, où les télégraphes appartiennent au gouvernement, on expédie des messages de dix mots dans toutes les parties du pays pour cinq « cents ». Ici, en raison des distances plus grandes et des prix plus élevés de la main-d'œuvre, nous devrions probablement payer de cinq à vingt « cents », suivant la distance. Le remarquable avantage d'avoir chaque municipalité gérant ses propres services de gaz, d'eau, de charbon et des voies ferrées dans ses rues, a été démontré par... des villes de Grande-Bretagne. »

A tout cela, nous répondons : très bien. Et pourtant, aucun homme sensé ne prétendra que les pauvres d'Europe jouissent des bénédictions du Millénium, même si ces doctrines socialistes sont en application au milieu d'eux. Aucun homme bien informé ne se chargera de dire que les classes ouvrières d'Europe sont, quelque part, presque à égalité avec des travailleurs des Etats-Unis en général. Ce pays-ci est encore à leurs yeux le Paradis, et l'on établit même des lois maintenant pour restreindre les milliers d'entre eux qui désirent toujours avoir part à ce Paradis.

Cependant, tout en nous réjouissant de chaque amélioration apportée à la condition des pauvres en Europe,

n'oublions pas que le mouvement de nationalisation, à l'exception de la Grande-Bretagne, résulte non pas d'une sagacité plus grande de la part du peuple, ni de la bienveillance ou de l'indolence de la part du Capital, mais d'une autre cause qui n'opère pas aux Etats-Unis : des gouvernements eux-mêmes. Ils ont procédé à des nationalisations (gaz, eau, charbon, etc.) afin d'éviter la faillite. Ils ont d'immenses dépenses à faire pour entretenir des armées, des marines, des forteresses, etc. ; aussi leur faut-il une source de revenus. Les bas tarifs de voyage ont pour but de plaire aux citoyens et aussi d'attirer les affaires, car si les tarifs n'étaient pas bon marché, la masse de ceux qui ont de faibles salaires ne pourraient pas voyager. Dans la situation actuelle, les wagons de quatrième classe, en Allemagne, sont des wagons à marchandises, sans aucun siège.

En considérant bien de tels faits, ne nous faisons pas d'illusion en supposant que ces mesures résoudraient le problème du Travail, ou même redresseraient la situation pour plus de six années, et cela dans une bien faible mesure.

Nous avons des raisons de croire que le Socialisme fera de grands progrès au cours des prochaines années. Cependant, ces progrès seront faits fréquemment avec un manque de sagesse et de modération : le succès en grisera certains de ses défenseurs, et l'échec en désespérera d'autres ; il en résultera de l'impatience qui mènera à la catastrophe. Le Capitalisme et le Monarchisme considèrent le Socialisme comme un ennemi, et déjà ils s'opposent à lui autant qu'ils osent le faire, en raison de l'opinion publique. L'église nominale, bien que remplie d'ivraie et de mondanité, est toujours un puissant facteur dans cette situation, car elle représente et domine largement les classes moyennes sur qui repose l'équilibre du pouvoir entre les classes extrêmes de la société. A celles-ci, l'image du Socialisme a été jusqu'ici considérablement déformée.

par ses amis dont la plupart ont été des incroyants. Les gouvernants, les capitalistes et les membres du clergé, à quelques exceptions près, se saisiront des premières mesures extrêmes du Socialisme pour l'attaquer, le stigmatiser d'infamie et l'étrangler pour un temps, en s'encourageant par des arguments spécieux que l'intérêt personnel et la peur leur suggéreront.

Nous ne pouvons que nous réjouir de discerner que des principes d'équité sont mis en mouvement, même si ce n'est que temporairement et partiellement. Tous ceux dont les intérêts seraient affectés à cette occasion devraient s'efforcer de prendre une position libérale et abandonner une partie de leur avantage personnel pour le bien général.

Comme nous l'avons donné à entendre, le mouvement sera étouffé par la puissance combinée de l'église, de l'Etat et du Capital, et conduira plus tard à la grande explosion de l'anarchie, dans laquelle, comme l'indiquent les Ecritures, sombreront toutes les institutions actuelles — « un temps de détresse tel, qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation ».

Même si le Socialisme était appliqué entièrement, il se révélerait n'être qu'un soulagement temporaire, aussi longtemps que l'*égoïsme* est le principe moteur dans les cœurs de la majeure partie des humains. Il y a des *intrigants-nés* qui trouveraient rapidement le moyen de s'approprier pour eux-mêmes les travaux publics les plus intéressants et des compensations. Des parasites pulluleraient et prospéreraient au détriment de l'édifice social et l'on trouverait partout des « combines » [« rings » — Trad.]. Aussi longtemps que les gens reconnaîtront un principe et le respecteront, ils s'y conformeront plus ou moins : par conséquent, le Socialisme pourrait être tout d'abord comparativement pur, et ses représentants en fonction, des serviteurs fidèles du public et pour le bien public. Mais que le Socialisme devienne populaire, et les mêmes intrigants, malins, égoïstes, qui sont maintenant

ses adversaires, le pénétreront et le domineront à leurs fins égoïstes.

Les Communistes et les Nationalistes comprennent qu'aussi longtemps que les différences de rémunération seront permises, l'égoïsme pervertira et déformera la vérité et la justice, et que, pour satisfaire l'orgueil et l'ambition, il s'élèvera au-dessus de toutes les barrières que les hommes peuvent dresser contre la pauvreté. Pour faire face à cette difficulté, ils ont recours à des mesures impraticables qu'ils revendiquent : impraticables *parce que* les hommes sont des pécheurs, et non des saints ; égoïstes et non remplis d'amour.

L'OPINION DE HERBERT SPENCER SUR LE SOCIALISME

M. Herbert Spencer, le célèbre philosophe et économiste anglais, mentionnant la déclaration selon laquelle le socialiste italien Ferri soutient ses doctrines, écrivit : « L'assertion que l'une quelconque de mes vues soutient le Socialisme me cause une grande irritation. Je crois que l'avènement du Socialisme est le plus grand désastre que le monde ait jamais connu. »

Tandis que de grands penseurs sont d'accord pour trouver que la concurrence ou l'« individualisme » présente des tares qui exigent des remèdes énergiques, ils protestent contre l'asservissement de l'individu à une organisation sociale, ou plutôt l'ensevelissement de toute individualité dans le Socialisme comme étant éventuellement le plus grand désastre ; il créerait en effet des armées de fonctionnaires publics, ferait plus encore que maintenant un commerce de la politique, et en conséquence ouvrirait la voie plus que jamais aux « combines » et à la corruption générale.

L'extrait suivant de *Literary Digest* du 10 août 1895 a un rapport avec le sujet que nous examinons, et montre que les principes socialistes ne persisteraient pas à moins

d'être soutenus par une force quelconque tant est puissant l'égoïsme dans tous le genre humain :

« DEUX COMMUNAUTÉS SOCIALISTES »

« Deux expériences pratiques de socialisme attirent l'attention de ceux qui étudient l'économie sociale à l'étranger. Dans les deux cas, les promoteurs originaux des communautés socialistes réussissent plutôt bien, et même dans l'une d'elles ils sont florissants. Pourtant, dans les deux cas, la tentative de vivre conformément aux enseignements des théoriciens socialistes a échoué. Les communistes des premiers jours sont retournés à des méthodes qui diffèrent à peine de celles de la *bourgeoisie* qui les environne. Il y a un peu plus de deux ans, un groupe d'ouvriers australiens, fatigués d'une vie d'esclaves salariés soulagée seulement par les difficultés d'une oisiveté forcée, partirent pour le Paraguay où ils obtinrent de la terre qui convient à des fermiers ne disposant pas de grandes machines. Ils appelèrent leur colonie « la nouvelle Australie », et ils espéraient en faire un Eldorado de l'ouvrier. Le ministère britannique des Affaires étrangères, dans son tout dernier rapport officiel, donne un bref historique du mouvement qui a amené beaucoup d'hommes à quitter l'Australie, « l'Eldorado du travailleur » pour l'Amérique du Sud. Nous citons de ce rapport l'extrait suivant :

« Les desseins de la colonie furent exposés dans sa constitution ; dans l'un des articles, nous lisons : « Notre intention est de former une communauté dans laquelle tout le travail sera produit dans l'intérêt de chaque membre, et où il sera impossible à quiconque d'en tyranniser un autre. Chaque individu aura le devoir de considérer le bien-être de la communauté comme son principal but, assurant ainsi un degré de confort, de bonheur et d'instruction impossible à trouver dans la condition d'une société où personne n'est assuré de ne pas mourir de faim. »

« Cet idéal n'a pas été réalisé. Quatre-vingt-cinq des colons furent bientôt las des restrictions qui leur étaient imposées par la majorité, et refusèrent d'obéir. De nouvelles arrivées d'Australie compensèrent la perte occasionnée par cette sécession, mais les nouveaux arrivés mécontents du conducteur du mouvement élirent un chef

de leur choix, de sorte qu'il y a maintenant trois partis dans la colonie. Le partage égal du produit de leur travail mécontenta bientôt un certain nombre de travailleurs, lesquels, contrairement aux règles socialistes, demandèrent une part proportionnelle au travail qu'ils avaient fait. La stricte application de la Prohibition fut une autre cause de mécontentement, surtout parce que toute violation de cette interdiction était passible d'expulsion sans aucune chance de reprendre le capital original englouti dans les remboursements de l'entreprise. La colonie était sur le point de se séparer, lorsque l'ancien conducteur du mouvement réussit à se faire nommer juge par les autorités du Paraguay, et à s'entourer d'une force de police. On espère que la colonie va maintenant devenir prospère, mais les principes socialistes ont été abandonnés. »

« L'expérience des mineurs de Monthieux est quelque peu différente. Dans leur cas, ce fut la prospérité qui provoqua l'abandon des doctrines socialistes. Le *Gewerbe Zeitung* de Berlin nous conte ainsi leur histoire :

« A Monthieux, près de Saint-Etienne, se trouve un puits abandonné par la compagnie qui l'avait possédé quelques années auparavant et avait congédié les mineurs. Comme ils n'avaient aucune chance de trouver un emploi dans le voisinage, ils demandèrent à la compagnie de leur transférer le puits ; les propriétaires ne crurent pas que le puits serait rentable, aussi consentirent-ils. Les mineurs n'avaient aucune machine, mais ils travaillèrent de tout leur cœur et parvinrent à trouver de nouvelles veines. Ils firent des efforts presque surhumains et s'arrangèrent pour économiser suffisamment sur leurs gains pour acheter des machines, et les mines abandonnées de Monthieux devinrent une source de richesse pour les nouveaux propriétaires. Les anciens propriétaires essayèrent alors de reprendre possession des mines, mais perdirent leur procès, et la presse ouvrière ne manqua pas de mettre en contraste l'avarice des capitalistes avec la noblesse des mineurs qui faisaient un partage égal du produit de leur travail. On mit en vedette les mines de Monthieux comme un exemple du triomphe du Collectivisme sur l'exploitation du capital privé.

« Pendant ce temps, les mineurs augmentèrent les opérations au point qu'ils ne purent faire désormais tout le travail sans une aide supplémentaire. D'autres mineurs furent embauchés et firent de leur mieux pour avancer le travail. Mais les hommes qui avaient les premiers

entrepris de rendre le puits productif, refusèrent de partager à égalité avec les nouveaux venus. Ils savaient que la richesse qui reposait sous leurs pieds avait été découverte par eux et au prix d'efforts presque surhumains ; ils avaient, pour ainsi dire, fait quelque chose de rien, pourquoi devraient-ils partager les résultats de leur labeur avec les nouveaux venus qui avaient en fait, travaillé pendant tout ce temps-là mais ailleurs ? Pourquoi devraient-ils donner aux nouveaux camarades quelque chose de la moisson qu'ils n'avaient pas semée ? Les nouveaux venus devaient être bien payés, mieux que dans d'autres mines, mais ils ne devaient pas devenir des copropriétaires. Et lorsque les nouveaux venus provoquèrent de l'agitation, les ouvriers *capitalistes* allèrent chercher la police. »

LE NATIONALISME COMME REMÈDE

Le Nationalisme est une doctrine qui s'est développée plus tard en rapport avec le socialisme. Il prétend que toutes les industries devraient être dirigées par la nation, sur le principe d'une obligation commune de travailler et une garantie générale de moyens d'existence : tous les travailleurs doivent fournir la même somme de travail et reçoivent le même salaire.

Les nationalistes prétendent que :

« Les unions, trusts et syndicats dont les gens se plaignent à présent, démontrent la possibilité pratique de notre principe fondamental d'association. Nous cherchons simplement à étendre un peu plus ce principe en obtenant que toutes les industries travaillent dans l'intérêt de tous sous la direction de la nation, le peuple organisé, l'unité organique du peuple tout entier.

« L'organisation industrielle actuelle se prouve défectueuse par les torts immenses qu'elle engendre ; elle se révèle comme étant absurde par l'immense gaspillage concomitant d'énergie et de matériel. Contre ce système, nous élevons notre protestation : pour abolir le servage qu'il a opéré et qu'il voudrait perpétuer, nous engageons nos meilleurs efforts. »

Sous le titre « Le Socialisme ou Collectivisme comme remède », nous avons indiqué favorablement certains

points avantageux, communs aux deux doctrines ; cependant, tout bien considéré, le Nationalisme est tout à fait impraticable, les objections que nous pouvons lui faire étant en général les mêmes que celles que nous avons présentées plus haut contre le Communisme. Bien que le Nationalisme ne menace pas, d'une manière directe comme le Communisme, de détruire la famille, la tendance serait sûrement dans cette direction. Parmi ses défenseurs, se trouvent beaucoup d'âmes libérales, philanthropiques, dont certaines ont aidé, sans espérer d'avantage personnel, à fonder des colonies où les principes du Nationalisme devaient être appliqués comme exemples publics. Certaines de ces colonies ont été des échecs complets, et même celles qui, sur le plan pratique, ont eu du succès, ont été forcées de laisser de côté des *principes* nationalistes en faisant affaire avec le monde, en dehors de leurs colonies ; comme on pouvait s'y attendre, elles ont toutes eu beaucoup de friction interne. Si, avec « un seul Seigneur, une seule foi et un seul baptême » les saints de Dieu trouvent difficile de « garder l'unité de l'esprit par le lien de la paix » et ont besoin d'être exhortés à se supporter l'un l'autre dans l'amour, comment pourrait-on espérer que des groupes mixtes, n'ayant aucun esprit semblable pour lien, pourraient réussir à vaincre l'esprit égoïste du monde, la chair et le diable ?

Plusieurs de ces colonies basées sur le Nationalisme ont été fondées et ont échoué au cours des quelques années écoulées, aux Etats-Unis. L'un des échecs les plus connus est celui de la colonie connue sous le nom de Altruria Colony, de Californie, fondée par le Rév. E. B. Payne, sur le principe « Un pour tous et tous pour un ». Elle avait de nombreux avantages sur d'autres colonies en ce qu'elle choisissait ses membres, n'acceptant pas n'importe qui. De plus, elle avait une forme maçonnique de pouvoir absolu. Son fondateur, donnant les raisons de l'échec

déclara, dans l'*Examiner* de San-Francisco, en date du 10 décembre 1896 :

« Altruria n'a pas été un échec complet ; ... nous avons démontré que la confiance, la bonne volonté et la sincérité qui prévalurent pour un temps, rendirent la vie communautaire heureuse, et d'un autre côté, que la suspicion, l'envie et des mobiles égoïstes démonisent la nature humaine et ne font pas que la vie mérite d'être vécue.

... Nous n'avons pas continué à avoir confiance et à nous considérer les uns les autres comme nous le faisons d'abord, mais nous sommes retombés dans les voies du reste du monde. »

Ce que certaines personnes éprouvent par expérience, d'autres le savent par un raisonnement inductif, basé sur la connaissance de la nature humaine. Quiconque a besoin d'une leçon sur la futilité d'espérer quelque chose de ce genre de source alors que l'égoïsme gouverne toujours le cœur humain, peut obtenir son expérience à meilleur marché en logeant pendant une semaine chacune à trois ou quatre pensions de famille de seconde classe.

L'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL DE LA MÉCANIQUE COMME REMÈDE

Il y a quelques années, dans *The Forum*, parut un article écrit par M. Henry Holt, dans lequel il essayait de montrer que l'enseignement devrait être surtout industriel, afin de rendre un technicien capable de passer d'un travail à un autre, autrement dit il devrait « apprendre une douzaine » de métiers. Si, pour un temps, ceci pourrait bien aider quelques individus, il est clair qu'une telle mesure ne résoudrait pas le problème. Il est déjà assez pénible que des plâtriers et des maçons puissent avoir du travail alors que des cordonniers et des tisserands chôment, mais quel serait le résultat si ces derniers pouvaient aussi maçonner et plâtrer ? La concurrence serait multipliée dans tous les métiers, si tous les chômeurs pouvaient se disputer les métiers en activité. Cependant,

ce monsieur traite bien ces deux vérités au sujet desquelles il est nécessaire d'être enseigné. Il dit :

« La vérité la plus simple des deux est la nécessité inévitable, même si elle est cruelle, de la sélection naturelle. Je ne dis pas sa justice, car la Nature ignore totalement la justice. Ses forces et ses lois frappent impitoyablement et sans relâche sous forme de conditions difficiles, mais après tout, elles font sortir de ces conditions le meilleur de ce qu'elles peuvent donner. Il est vrai qu'elle a développé en nous une intelligence pour diriger un peu sa course, et c'est en employant cette intelligence que la fonction de la justice se présente à notre considération. Cependant, nous ne pouvons diriger la Nature que dans des canaux adaptés à ses propres courants, sinon nous sommes submergés. Or, aucun de ses canaux n'est plus large ni plus clairement indiqué que celui de la Sélection naturelle, et dans l'exercice de nos quelques libertés et privilèges, nous ne sommes jamais aussi sages que lorsque nous agissons en accord avec la sélection naturelle... Nous sommes extrêmement plus aptes à préférer les démagogues, et alors nous souffrons. Le Socialisme propose d'étendre le danger de cette souffrance dans le champ de la production. Actuellement, les grands industriels sont choisis simplement par la sélection naturelle — au moins avec une irrégularité très modérée dans l'action de l'hérédité, irrégularité qui se dissipe rapidement : si le fils n'hérite pas des aptitudes requises, il cesse bientôt de survivre. Mais avec la liberté croissante de la concurrence, et des facilités croissantes pour des hommes capables sans capitaux, d'en obtenir, il est réellement vrai que l'industrie est maintenant dirigée par une sélection naturelle. A celle-ci, le Socialisme propose de substituer une sélection artificielle, et cela par un vote populaire. Une connaissance générale de la supériorité de la méthode naturelle guérirait de cette folie.

« L'autre vérité, si difficile à communiquer clairement, mais dont il n'est pas impossible de donner une certaine compréhension, est la plus importante. Cela est difficile non pas parce qu'elle exige une instruction préparatoire mais plutôt parce que le dogme la combat depuis des milliers d'années, et la combat encore. A la plupart de ceux qui lisent ceci, chacune de ces affirmations paraîtra probablement étrange, quand cette vérité sera désignée sous l'appellation familière : « Le règne universel de la

Loi ». Pourtant, c'est un fait qu'une foule d'hommes qui s'imaginent croire en cette vérité, prient chaque jour pour qu'elle ne soit pas vraie, c'est-à-dire pour qu'elle comporte des exceptions en leur faveur. D'une manière générale, les gens, les législateurs, en matière de physiologie, enverraient chercher un docteur ; ou bien, en matière de mécanisme, demanderaient un mécanicien ; ou un chimiste pour une question de chimie, et suivraient son avis avec une foi enfantine, mais en matière d'économie politique, ils ne veulent aucune autre opinion que la leur. Ils n'ont aucune idée que ces matières, comme des matières physiques, sont sous l'influence de lois naturelles ; que pour trouver ces lois, ou pour apprendre celles déjà trouvées, il est nécessaire de se livrer à une étude spéciale, et qu'aller à leur rencontre par ignorance doit conduire à la catastrophe aussi fatalement que de le faire volontairement...

« Dès lors, l'ouvrier a besoin, non seulement de recevoir une instruction concernant sa profession et certains faits économiques, mais également le genre d'instruction en science et en histoire qui lui donnera une certaine conception de la Loi naturelle. Sur le fondement ainsi fourni, on pourrait édifier quelque notion sur le moyen de s'en servir tant dans le domaine social que dans le domaine matériel ; on pourrait également faire comprendre que la loi humaine est futile, ou pire, si elle ne se conforme pas à la Loi naturelle grâce à une étude sérieuse et une expérience prudente. Par suite, on aurait la conviction qu'aucune loi humaine ne saurait faire survivre les incapables, sauf aux dépens de quelqu'un d'autre, et que le seul moyen de leur permettre de se maintenir à leurs propres dépens est de leur donner de la capacité. »

Il est bien que tous apprennent que ces deux lois dominant dans notre organisation sociale actuelle et qu'il n'est pas dans le pouvoir de l'homme de changer la nature ou des lois de la nature ; que, par conséquent, il lui est impossible d'obtenir autre chose qu'une légère modification des conditions sociales actuelles, et qu'une légère amélioration temporaire. Les lois nouvelles et plus désirables nécessaires à la société parfaite, idéale, exigeront des puissances surnaturelles pour être introduites. Cette leçon, retenue, aidera à produire (au lieu d'un

mécontentement qui s'aggrave) « la piété avec le contentement », tout en attendant le Royaume de Dieu et en priant : « Que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ».

L'IMPÔT FONCIER COMME REMÈDE

C'est sans doute parce qu'il discerna les effets du Communisme, du Nationalisme et du Socialisme, comme cela a été montré plus haut, que M. Henry George imagina un plan de quelque mérite, connu sous l'appellation de Doctrine de l'impôt foncier (ou impôt unique — Trad.). On peut dire que, par certains côtés, elle est l'opposé du Socialisme. Elle présente de nombreuses caractéristiques importantes de l'*Individualisme*. Elle laisse l'individu aux ressources de son propre caractère, de ses efforts personnels et de son entourage, sauf qu'elle préserverait à chacun un droit inaliénable de participation aux bienfaits du Créateur pour tous : l'air, l'eau et la terre. Elle propose très peu de changements directs à l'organisation sociale. Affirmant que les inégalités actuelles de fortune, pour autant qu'elles sont tyranniques et malfaisantes, sont entièrement le résultat de la possession privée de la terre, la doctrine propose que toutes les terres deviennent une fois de plus la propriété de la race d'Adam comme un tout ; elle prétend que tous les maux de notre système social se corrigeraient rapidement d'eux-mêmes. Elle propose que cette redistribution de la terre se fasse, non pas en la partageant proportionnellement entre la famille humaine, mais en la considérant toute comme une immense propriété unique, et en permettant à chaque personne en tant qu'habitant d'en employer autant qu'elle peut choisir de ce qu'elle possède, et de percevoir un impôt foncier ou une location de chaque occupant, proportionnellement à la valeur du terrain (à part de la valeur de ses bâtiments ou autres embellissements). Ainsi,

une parcelle de terrain inoccupée serait frappée d'un impôt aussi lourd qu'une autre parcelle voisine bâtie, et un champ en friche autant que le champ voisin en plein rapport. L'impôt ainsi levé constituerait un fonds qui servirait pour le bien-être général : pour les écoles, les rues, les routes, l'eau, etc., et pour le gouvernement local et pour le gouvernement général, d'où le nom de cette doctrine : l'impôt unique, ou foncier.

Le résultat serait, bien entendu, d'ouvrir à une occupation réelle des milliers de terrains en ville et des champs improductifs détenus à des fins spéculatives. Tous les impôts étant réduits à un impôt unique, tous les impôts actuels frappant le bétail, les machines, les affaires et les améliorations de toutes sortes étant supprimés et concentrés sur les terrains feraient de l'impôt foncier une chose très importante mais graduée de façon à ne pas montrer de favoritisme ; les terres pauvres ou éloignées des routes seraient moins imposées en proportion que des terres meilleures et que celles proches des moyens de transport. D'une manière analogue, les terrains urbains seraient imposés selon la valeur, l'emplacement et les environs.

Pareille loi, rendue applicable dix années après son vote, aurait immédiatement pour effet de diminuer les valeurs foncières, et au moment où elle entrerait en vigueur, des millions d'« acres » [1 acre = 40,46 ares environ] et des milliers de terrains urbains seraient accessibles à quiconque pourrait s'en servir et payer les impôts fixés. M. Henry George profita du fait que le pape Léon XIII avait fait une encyclique sur le Travail, pour publier en réplique un pamphlet intitulé « Lettre ouverte au pape Léon XIII », etc. Comme ce pamphlet renferme quelques bonnes pensées en rapport avec nos sujets, et qu'il complète la doctrine en discussion, nous en citons de larges extraits :

EXTRAIT D'UNE LETTRE OUVERTE DE M. HENRY GEORGE
 AU PAPE LÉON XIII,
 EN RÉPONSE A L'ENCYCLIQUE DE CE DERNIER
 SUR LA QUESTION EMBARRASSANTE DU TRAVAIL

« Il nous semble que votre Sainteté manque de trouver la réelle signification de cette question lorsqu'elle donne à entendre que Christ, en devenant le fils d'un charpentier et en travaillant lui-même comme charpentier, montra simplement « qu'il n'y a pas à avoir honte de chercher son pain en travaillant ». Dire cela c'est presque dire qu'en ne volant pas les gens, il montra qu'il n'y a pas à avoir honte d'être honnête ! Si vous voulez convenir combien, d'un point de vue général, est conforme à la vérité la classification de tous les hommes en travailleurs, mendiants et voleurs, vous verrez qu'il était moralement impossible que Christ, durant son séjour sur terre, eût pu être autre chose qu'un travailleur, étant donné que celui qui vint pour accomplir la loi devait dans les actes aussi bien que dans les paroles, obéir à la loi divine du travail.

« Voyez de quelle façon parfaite et admirable la vie de Christ sur terre a illustré cette loi. Quand, dans la faiblesse de l'enfance, il commença notre vie terrestre comme nous sommes tous appelés à le faire, Il reçut avec amour ce qui, dans l'ordre naturel, est donné avec amour, savoir la nourriture acquise par le travail qu'une génération doit à ses successeurs immédiats. Devenu adulte, il gagna sa propre subsistance par ce travail ordinaire grâce auquel la majorité des hommes doivent la gagner et la gagnent. Ensuite, passant à une sphère supérieure, très supérieure de travail, il gagna sa subsistance en enseignant des vérités morales et spirituelles, en recevant le salaire matériel dans les offrandes faites par amour de la part d'auditeurs reconnaissants, et en ne refusant pas le nard de grand prix avec lequel Marie oignit ses pieds. Aussi, quand il choisit ses disciples, il n'alla pas vers les propriétaires terriens ou d'autres accapareurs, mais vers d'humbles travailleurs. Et lorsqu'il les appela à une sphère de travail supérieure et qu'il les envoya enseigner des vérités morales et spirituelles, il leur dit d'accepter, sans condescendance d'une part, ou sans se sentir déshonoré d'autre part, ce qu'on leur donnerait affectueusement pour un tel travail, leur disant que « l'ouvrier est digne de

son salaire », montrant ainsi, comme nous le soutenons, que tout travail ne consiste pas en ce qu'on appelle le travail manuel, mais que quiconque aide à augmenter la plénitude de vie matérielle, intellectuelle, morale et spirituelle est également un travailleur (*).

« En admettant que des ouvriers, précisément des travailleurs manuels ordinaires, sont naturellement pauvres, vous ignorez le fait que le travail est le producteur de richesse, et vous attribuez à la loi naturelle du Créateur une injustice qui provient de la violation impie par l'homme de la bienveillante intention divine. Dans l'état le plus primitif des techniques, il est possible, là où prévaut la justice, à tous les hommes valides de gagner leur vie. Avec les instruments de notre temps qui économisent la main-d'œuvre, il devrait être possible à tous de gagner davantage. Ainsi, en déclarant que la pauvreté n'est pas une honte, vous exprimez une implication déraisonnable. Car la pauvreté devrait être une honte, parce que dans une condition de justice sociale, la pauvreté non imposée par une malchance inévitable, impliquerait l'insouciance ou la paresse.

« La sympathie de votre Sainteté semble s'adresser exclusivement aux pauvres, aux travailleurs. Cela devrait-il être ainsi ? Ne devrait-on pas avoir pitié également des riches oisifs ? D'après l'Evangile, ce sont les riches plutôt que les pauvres qui sont à plaindre. A quiconque croit en une vie future, la condition de celui qui se réveille pour trouver que les millions qu'il chérissait ont été abandonnés à sa mort, doit paraître digne de compassion. Pourtant, même dans la vie présente, combien

(*) « On ne doit pas oublier non plus que le chercheur, le philosophe, l'instituteur ou le professeur, l'artiste, le poète, le prêtre, bien que non engagés dans la production de richesses, sont non seulement occupés à produire des choses utiles et des satisfactions pour lesquelles la production de richesses n'est seulement qu'un moyen mais en acquérant le savoir et en le diffusant, en stimulant les facultés mentales et en élevant le sens moral, ils peuvent accroître grandement la capacité de produire la richesse. Car l'homme ne vit pas seulement de pain... Celui qui, par n'importe quel exercice de l'esprit ou du corps, augmente la masse de richesses dont on peut jouir, accroît la somme de savoir humain, ou donne à la vie humaine une plus grande élévation ou une plus grande plénitude, celui-là est, dans le sens large des termes, un « producteur », un « ouvrier », un « travailleur », et il gagne loyalement un salaire honnête. Mais celui qui sans rien faire pour rendre l'humanité plus riche, plus sage, meilleure, plus heureuse, vit sur le labeur des autres, celui-là, quel que soit le titre honorifique qu'il porte ou quelle que soit la vigueur avec laquelle les prêtres de Mammon peuvent balancer leurs encensoirs devant lui, n'est, en dernière analyse, qu'un mendiant ou un voleur. »

les riches sont vraiment pitoyables. Le mal n'est pas dans la richesse elle-même — dans sa domination sur les choses matérielles ; il est dans la possession de richesses tandis que d'autres sont plongés dans la pauvreté ; il est dans le fait que son possesseur est au-dessus de tout contact avec la vie de l'humanité, de son travail et de ses luttes, de ses espérances et de ses craintes, et par-dessus tout, de l'amour qui adoucit la vie, des sympathies bienveillantes et des actes généreux qui fortifient la foi en l'homme et la confiance en Dieu. Remarquez comment les riches voient le côté mesquin de la nature humaine ; comment ils sont entourés de flatteurs et de parasites ; comment ils trouvent des instruments prêts non seulement à assouvir leurs méchantes impulsions, mais encore à les inspirer et à les stimuler ; comment ils doivent être constamment sur leurs gardes de peur d'être escroqués ; comment ils doivent souvent soupçonner une arrière-pensée derrière une bonne action ou une parole amicale ; comment, s'ils essaient d'être généreux, ils sont assaillis par des mendiants impudents et des imposteurs intrigants ; comment les affections de famille sont souvent froides à leur égard, et leur mort anticipée avec une joie mal dissimulée dans l'attente de posséder leurs richesses. Le pire mal de la pauvreté n'est pas dans le désir des choses matérielles, mais dans l'arrêt de la croissance des plus hautes qualités et leur déformation. De même, bien que d'une autre manière, la possession de richesses imméritées empêche ce qu'il y a de plus noble dans l'homme de se développer et le déforme.

« On ne peut pas échapper impunément aux commandements de Dieu. Si Dieu a commandé que les hommes doivent gagner leur pain par le travail, les riches oisifs doivent souffrir. Et ils souffrent. Voyez le désœuvrement absolu de ceux qui vivent pour le plaisir ; voyez les vices odieux engendrés dans une classe qui, entourée par la pauvreté, est repue de richesses. Voyez ce terrible châtiment de l'*ennui* que les pauvres connaissent si peu qu'ils ne peuvent pas le comprendre ; voyez le pessimisme qui croît parmi les classes riches, qui exclut Dieu, qui méprise les hommes, qui considère l'existence en elle-même comme un mal, et qui, craignant la mort, aspire cependant à l'anéantissement.

« Lorsque Christ dit au jeune homme riche qui le cherchait, de vendre tout ce qu'il avait et de le donner aux pauvres, ce n'est pas aux pauvres qu'il pensait,

mais au jeune homme. Et je ne doute pas que, parmi les riches et spécialement ceux qui sont parvenus à la richesse, il s'en trouve beaucoup qui, parfois, du moins, sentent amèrement la folie de leurs richesses et craignent les dangers et les tentations auxquels ces richesses exposent leurs enfants. Mais la force d'une longue habitude, les suggestions de l'orgueil, l'excitation de gagner et de maintenir ce qui est devenu pour eux comme les jetons d'un jeu de cartes, les demandes de la famille qui ont pris le caractère de droits, et la difficulté réelle qu'ils éprouvent à faire un bon usage quelconque de leur richesse, les enchainent à leur fardeau comme un âne fatigué sous le bât, jusqu'à ce qu'ils trébuchent dans le précipice qui limite cette vie.

« Les hommes qui sont certains d'avoir la nourriture quand ils en auront besoin, ne mangent que selon leur appétit. Mais pour les tribus clairsemées qui existent à la limite des terres habitées, la vie est soit une famine, soit un festin. Supportant la faim pendant des jours, la crainte de manquer les pousse à se gorger comme des anacondas quand ils ont réussi à trouver du gibier. Et ainsi, ce qui donne à la richesse sa malédiction est ce qui amène les hommes à la rechercher, ce qui la fait tant envier et admirée : la crainte de manquer. De même que les trop riches sont le corollaire des trop pauvres, ainsi ce qui, chez les riches, détruit l'âme n'est que le réflexe de l'indigence qui abrutit et dégrade. Le mal véritable se trouve dans l'injustice d'où proviennent tant la possession anormale que la privation anormale.

« Pourtant, on peut difficilement accuser des individus ou des choses de cette injustice. L'existence de la propriété foncière privée est un grand mal social dont souffre la société en général, et dont les très riches et les très pauvres sont également des victimes, bien qu'aux extrêmes opposés. Etant donné ceci, il nous semble comme une violation de la charité chrétienne de parler des riches comme s'ils étaient individuellement responsables des souffrances des pauvres. Pourtant, tout en faisant cela, vous insistez en disant qu'on ne doit pas toucher à la *cause* d'une richesse monstrueuse et d'une pauvreté dégradante. Voici un homme portant une excroissance dangereuse et qui le défigure. Un médecin dit avec bonté, avec bienveillance, mais avec fermeté qu'il voudrait l'enlever. Un autre docteur insiste pour qu'on ne l'enlève pas, mais

dans le même temps expose la victime à l'aversion et au ridicule. Lequel des deux médecins a raison ?

« En cherchant à rétablir tous les hommes dans leurs droits égaux et naturels, nous ne cherchons pas le bien d'une classe, mais de toutes, car nous savons par la foi et nous le voyons par les faits, que l'injustice ne peut profiter à personne et que la justice doit profiter à tous.

« Nous ne cherchons pas non plus une « égalité futile et ridicule » quelconque... L'égalité que nous voudrions apporter n'est pas l'égalité de fortune, mais l'égalité des chances qui s'offrent naturellement...

« En prenant, pour les usages de la société, ce qui, nous le voyons clairement, est le grand fonds que l'ordre divin a destiné à la société, nous ne lèverions pas le moindre impôt sur les possesseurs de richesses, quelle que soit l'étendue de ces richesses. Non seulement nous estimons que de tels impôts sont une violation du droit de la propriété, mais nous voyons que, en vertu des magnifiques adaptations dans les lois économiques du Créateur, il est impossible pour quiconque d'acquérir honnêtement la richesse sans augmenter en même temps la richesse du monde...

« Dans l'Encyclique, votre Sainteté donne un exemple de cela. Déniant l'égalité de droit au fondement matériel de la vie, et conscient cependant qu'il y a un droit de vivre, vous revendiquez le droit des travailleurs à l'emploi, et leur droit de recevoir de leurs employeurs un certain salaire indéfini. Aucun de ces droits n'existe. Personne n'a le droit d'exiger qu'un autre l'emploie, ou d'exiger un salaire plus élevé que celui que l'autre consent à lui donner, ou en aucune manière de faire pression sur un autre pour l'obliger, contre sa volonté, d'augmenter ce salaire. Il ne peut y avoir aucune meilleure justification morale à de telles exigences de la part des ouvriers à l'encontre des employeurs qu'il n'y en aurait de la part des employeurs d'exiger que des ouvriers soient obligés de travailler pour eux quand ils ne le veulent pas et d'accepter un salaire inférieur à celui qu'ils désirent recevoir. Toute prétendue justification provient d'une injustice antérieure, le refus aux ouvriers de leurs droits naturels...

« Christ a justifié David qui, pressé par la faim, commit ce qui, ordinairement, eût été un sacrilège, en prenant du temple les pains de proposition. Mais en faisant cela,

Christ était loin de dire que dévaliser des temples était un moyen convenable de gagner sa vie.

« Dans l'Encyclique, cependant, vous recommandez l'application aux rapports ordinaires de la vie, dans des conditions normales, de principes qui, dans la morale, ne doivent être que tolérés dans des conditions extraordinaires. Vous êtes amené à cette revendication de faux droits par votre refus des vrais droits. Le droit naturel que chaque homme a n'est pas celui d'exiger un emploi ou un salaire d'un autre homme, c'est celui de s'employer lui-même, celui de donner toute son attention, par son propre travail au dépôt inépuisable que le Créateur a pourvu pour tous les hommes, la *terre* (ici, le terrain à bâtir ou à cultiver — Trad.). Si ce dépôt était ouvert, comme nous voudrions l'ouvrir grâce à l'impôt unique, l'exigence naturelle d'avoir du travail suivrait l'offre, l'homme qui vendait son travail et l'homme qui l'achetait feraient désormais un libre échange à leur avantage mutuel, et toute cause de querelle entre ouvrier et employeur disparaîtrait. Dès lors, tous étant libres de s'employer eux-mêmes, la pure et simple occasion de travailler cesserait de paraître une faveur, et comme personne ne voudrait travailler, toutes choses considérées, pour moins qu'il pourrait gagner en travaillant pour lui-même, les salaires monteraient à leur pleine valeur, et les rapports entre ouvrier et employeur seraient réglés par l'intérêt et la convenance mutuels. C'est de cette seule manière que ces rapports peuvent être réglés à la satisfaction de tous.

« Votre Sainteté paraît supposer qu'il y a un certain juste taux de salaire que les employeurs devraient consentir à payer et que les ouvriers devraient être contents de recevoir, et imaginer que si cela se réalisait, ce serait la fin de toute lutte. Ce taux, vous pensez évidemment qu'il pourrait donner aux ouvriers une existence sobre, et qu'il leur permettrait peut-être, par un rude travail et une stricte économie, de mettre un petit quelque chose de côté.

« Mais comment peut-on fixer un juste taux des salaires sans le « marchandage habituel » plus qu'on ne peut le faire pour le juste prix du blé ou des porcs ou des navires ou des peintures ? Et une réglementation arbitraire, dans l'un comme dans l'autre cas, ne mettrait-elle pas en échec ce jeu combiné qui favorise d'une manière la plus effective l'ajustement économique des forces productives ?

Pourquoi des acheteurs de travail, pas plus que des acheteurs de produits, devraient-ils être obligés de payer des prix plus élevés que dans un marché libre ? Pourquoi ceux qui vendent le travail devraient-ils se contenter de recevoir des prix inférieurs à ceux qu'ils peuvent obtenir dans un marché libre ? Pourquoi des ouvriers devraient-ils se contenter d'une nourriture frugale quand le monde est si riche ? Pourquoi devraient-ils se satisfaire de toute une vie de labeur et de restriction quand le monde est si plein de ressources ? Pourquoi ne devraient-ils pas, eux aussi, désirer satisfaire les instincts supérieurs, les goûts plus raffinés ? Pourquoi devraient-ils à jamais se contenter de voyager en seconde classe quand d'autres trouvent la première plus agréable ?

« Ils ne le feront d'ailleurs pas. L'effervescence de notre époque ne vient pas purement et simplement du fait que les ouvriers trouvent plus pénible de vivre au même niveau de confort. Elle est également due, et peut-être plus grandement encore, à l'augmentation de leurs désirs d'avoir un niveau amélioré de confort. Cette augmentation de désir doit continuer, car les ouvriers sont des hommes, et l'homme est un animal inassouvi.

« L'homme n'est pas un bœuf dont on pourrait dire : tant d'herbe, tant de grain, tant d'eau, et un peu de sel, et il sera content. Plus l'homme reçoit, plus il désire ardemment. Quand il a suffisamment de nourriture, alors il désire une nourriture meilleure. Quand il obtient un abri, alors il en veut un autre plus commode et plus élégant. Quand ses besoins naturels sont satisfaits, alors naissent des désirs mentaux et spirituels.

« Ce mécontentement incessant fait partie de la nature de l'homme, de cette nature plus noble qui l'élève au-dessus des animaux par un abîme aussi incommensurable, et montre qu'il est vraiment créé à la ressemblance de Dieu. On ne doit pas trouver à redire à ce mécontentement, car il est le moteur de tout progrès. C'est cela qui a dressé le dôme de Saint-Pierre, et qui, sur une toile terne et sans vie, a fait rayonner le visage angélique de la Madone ; c'est cela qui a pesé des soleils, analysé des étoiles et ouvert page par page les œuvres merveilleuses de l'intelligence créatrice ; c'est cela qui a rétréci l'Atlantique jusqu'à en faire une traversée de l'océan en bac et a domestiqué l'éclair pour transporter nos messages dans les contrées les plus reculées ; c'est cela qui ouvre devant nous des possibilités

en comparaison desquelles tout ce que notre civilisation moderne a accompli jusqu'ici paraît petit. On ne pourrait pas le réprimer non plus sinon en avilissant et en abrutissant les hommes, en faisant de l'Europe une autre Asie.

« En conséquence, jusqu'à ce qu'on atteigne un salaire qui peut être gagné quand toutes les restrictions sur le travail sont levées, et qu'on assure à tous l'accès aux opportunités naturelles sur un pied d'égalité, il est impossible de fixer un taux quelconque de salaires qui sera estimé juste, ou un taux quelconque de salaires qui puisse éviter aux ouvriers de lutter pour gagner davantage. Loin que cela rende les ouvriers plus contents d'améliorer un peu leur condition, cela les rendra certainement plus mécontents encore.

« Vous ne demandez pas non plus la *justice*, lorsque vous invitez les employeurs à payer à leurs ouvriers plus qu'ils ne sont obligés de le faire, plus qu'ils ne pourraient en obliger d'autres à faire le travail pour ce salaire. Vous demandez la *charité*, car le surplus que le riche employeur donne de cette manière n'est pas en réalité un salaire, c'est essentiellement une aumône.

« En parlant des mesures pratiques pour l'amélioration de la condition du travail que votre Sainteté suggère, je n'ai pas mentionné ce sur quoi vous mettez beaucoup d'insistance, la charité. Il n'y a pourtant rien de pratique dans de telles recommandations pour remédier à la pauvreté, et personne ne voudra non plus les considérer comme l'étant. S'il était possible de supprimer la pauvreté en faisant des aumônes, il n'y aurait plus de pauvreté dans la chrétienté.

« La charité est vraiment une noble et belle vertu, agréable pour l'homme et approuvée de Dieu. Mais la charité doit être édifiée sur la justice. Elle ne peut pas supplanter la justice.

« Ce qui est mal dans la condition du travail à travers le monde chrétien, c'est que le travail est frustré en partie. Aussi longtemps que vous justifiez la continuation de cette frustration, il est vain de recommander la charité. Le faire, recommander la charité pour remplacer la justice, c'est en vérité quelque chose de semblable en essence à ces hérésies, condamnées par vos prédécesseurs, qui enseignaient que l'évangile avait supplanté la loi, et que l'amour de Dieu exemptait les hommes des obligations morales.

« Tout ce que la charité peut faire où l'injustice existe est, ici et là, d'adoucir quelque peu les effets de l'injustice. Elle ne peut pas y porter remède. Et même le peu qu'elle peut faire pour adoucir les effets de l'injustice n'est-il pas exempt de mal ; en effet, ce qu'on peut appeler ici les vertus superposées, comme dans ce sens, des vertus secondaires, produisent du mal lorsque sont absentes les vertus fondamentales ou primaires. Ainsi, la sobriété est une vertu, et la diligence est une vertu. Pourtant un voleur sobre et diligent est d'autant plus dangereux. De même la patience est une vertu. Mais exercer la patience devant le mal, c'est fermer les yeux sur le mal. Ainsi, c'est une vertu de rechercher la connaissance et de s'efforcer de cultiver ses facultés mentales. Mais l'homme méchant devient plus capable de faire le mal à cause de son intelligence. En pensant à des démons, nous pensons toujours à des êtres intelligents.

« C'est ainsi que la pseudo-charité qui rejette et refuse d'accorder la justice produit du mal. D'un côté, elle démoralise ceux qui la reçoivent en outrageant cette dignité humaine que, selon vos paroles, « Dieu lui-même traite avec respect » ; elle transforme en mendiants et en indigents des hommes qui, pour devenir des citoyens qui subviennent à eux-mêmes et se respectent, n'ont seulement besoin qu'on leur rende ce que Dieu leur a donné. D'un autre côté, elle agit comme un calmant sur la conscience de ceux qui vivent en volant leur prochain, et nourrit cette illusion morale et cet orgueil spirituel que Christ avait sans doute à l'esprit lorsqu'il déclara qu'il est plus facile pour un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Car elle conduit les hommes, plongés dans l'injustice, employant leur argent et leur influence à soutenir l'injustice, à penser qu'en faisant l'aumône, ils font quelque chose de plus que ce qu'ils doivent à l'homme et méritent l'approbation de Dieu, et d'une manière vague à attribuer à leur bonté personnelle ce qui, en réalité, appartient à la bonté de Dieu. Car, réfléchissez : quel est Celui qui pourvoit à tout ? Quel est Celui qui, comme vous dites, « doit à l'homme un dépôt qui ne manquera jamais » et qu'« il trouve seulement dans la fertilité inépuisable de la terre » ? N'est-ce pas Dieu ? Et donc, quand des hommes privés de la libéralité de Dieu, dépendent de celle de leurs semblables, ces créatures ne se mettent-elles pas, pour ainsi dire, à la place de Dieu pour s'attribuer

à elles-mêmes l'acquittement d'obligations qui, selon vous, reviennent à Dieu ?

« Mais ce qui est peut-être pire que tout autre chose, c'est la manière dans laquelle cette substitution de vagues injonctions à la charité au lieu d'exigences précises de la justice découvre un moyen facile pour les soi-disant professeurs de la religion chrétienne de toutes les branches et confessions, d'apaiser Mammon tout en se persuadant qu'ils sont en train de servir Dieu.

« Non, votre Sainteté, comme la foi sans des œuvres est morte, comme les hommes ne peuvent donner à Dieu son dû tout en refusant à leur prochain les droits qu'il lui a donnés, ainsi la charité, non basée sur la justice, ne peut rien faire pour résoudre le problème de la condition du travail qui existe maintenant. Même si les riches allaient jusqu'à « distribuer tous leurs biens afin de nourrir les pauvres, et livrer leurs corps pour être brûlés », la pauvreté persisterait ainsi que la propriété foncière.

« Prenez le cas d'un homme riche d'aujourd'hui qui est honnêtement désireux de consacrer sa fortune pour améliorer la condition du travail. Que peut-il faire ?

« Consacrer sa fortune à ceux qui en ont besoin ? Il peut en aider certains qui le méritent, mais il n'améliorera pas les conditions générales, et contre le bien qu'il peut faire, il y aura le danger de causer du tort.

« Bâtir des églises ? C'est à l'ombre des églises que la pauvreté se corrompt, et le vice qui en résulte se répand.

« Bâtir des écoles et des collèges ? Sauf que cela peut amener les hommes à discerner l'iniquité de la propriété foncière privée, l'augmentation de l'instruction ne peut rien accomplir pour de simples ouvriers, car au fur et à mesure que se répand l'instruction, la rétribution de l'instruction diminue.

« Fonder des hôpitaux ? Eh bien ! Il apparaît déjà aux ouvriers qu'il y a trop de gens qui cherchent du travail, et que sauver et prolonger la vie ne fait qu'ajouter à la pression.

« Construire des habitations modèles ? A moins de diminuer le prix de revient des installations, il ne fera qu'en écarter la classe qu'il voudrait avantager, et s'il diminue le prix de revient des installations, il en amène davantage à chercher du travail et il réduit les salaires.

« Installer des laboratoires, des écoles scientifiques, des usines pour des expériences physiques ? Il ne fait que stimuler l'invention et la découverte, ces forces mêmes qui, agissant sur une société basée sur la propriété foncière privée, sont en train d'écraser le travail comme entre la meule supérieure et la meule inférieure.

« Favoriser l'émigration des pays où les salaires sont bas vers les pays où les salaires sont quelque peu supérieurs ? S'il le fait, même ceux qu'il a d'abord aidés à émigrer se tourneront bientôt vers lui pour exiger qu'une telle émigration cesse parce qu'elle réduit leur salaire.

« Abandonner ce qu'il peut posséder de terre, ou refuser le loyer qu'il pourrait en recevoir, ou la louer moins chère que le prix du marché ? Il fera purement et simplement de nouveaux propriétaires fonciers ou des propriétaires fonciers partiels ; il peut enrichir certains individus, mais il ne fera rien pour améliorer la condition générale du travail.

« Ou bien, se souvenant de ces citoyens d'antan, dévoués à la chose publique, qui dépensaient d'énormes sommes pour embellir leurs cités natales, essaiera-t-il d'embellir la ville de sa naissance ou sa ville d'adoption ? Qu'il élargisse et redresse des rues étroites et tortueuses, qu'il construise des parcs et édifie des fontaines, qu'il installe des tramways et des voies ferrées, ou que de toutes autres façons, il rende sa ville préférée belle et attrayante, et quel en sera le résultat ? Ceux qui s'approprient la libéralité de Dieu, ne faut-il pas que ce soit eux également qui s'approprient la libéralité du mécène ? Cela n'occasionnera-t-il pas une hausse de la valeur du terrain, et le résultat net de ses bienfaits ne sera-t-il pas une augmentation des loyers et une libéralité aux propriétaires fonciers ? Voyons ! Le simple fait d'annoncer qu'il est sur le point de faire ces choses provoquera la spéculation et fera monter la valeur du terrain, à une vitesse surprenante.

« Alors, l'homme riche peut-il améliorer la condition du travail ?

« Il ne peut rien faire du tout sauf d'employer sa force pour abolir la première grande injustice qui frustre les hommes de leur droit de naissance. La justice de Dieu se moque des tentatives que font les hommes de lui substituer autre chose. »

« Tandis que, dans un cadre étroit, le trade-unionisme favorise l'idée de la réciprocité des intérêts, et aide souvent à exciter le courage et à augmenter l'instruction politique, et tandis qu'il a permis à des classes limitées de travailleurs d'améliorer quelque peu leur condition, et à obtenir pour ainsi dire le temps de respirer, cependant il ne remarque pas du tout les causes générales qui déterminent les conditions de travail, et il lutte pour élever seulement une petite partie du grand corps par des moyens qui ne peuvent aider le reste. Visant à restreindre la concurrence — la limitation du droit au travail — ses méthodes sont comme celles d'une armée, lesquelles même dans une cause juste sont subversives de la liberté, et sujettes aux abus tandis que son arme, la grève, est destructrice dans sa nature à la fois aux combattants et aux non-combattants, étant une forme de guerre passive. Appliquer le principe des trade-unions à toute l'industrie, comme certains rêvent de la faire, serait asservir les hommes dans un système de caste.

« Ou bien, prenez même des mesures modérées telles que la limitation des heures de travail et du travail des femmes et des enfants. Elles sont superficielles parce qu'elles ne considèrent que l'avidité de la part d'hommes, de femmes et d'enfants à travailler indûment, et qu'elles leur proposent par la force de restreindre les heures supplémentaires tout en ignorant totalement la cause de leur surmenage, savoir l'aiguillon de la pauvreté qui y oblige des êtres humains. De plus, les méthodes par lesquelles ces restrictions doivent être appliquées, multiplient les employés, contrarient la liberté personnelle, tendent à la corruption et sont passibles d'abus.

« Quant à l'application générale du socialisme qui doit être le plus honoré comme ayant le courage de ses convictions, elle porterait ces vices à leur pleine expression. Tirant des conclusions hâtives, sans s'efforcer de découvrir les causes, le socialisme ne réussit pas à discerner que l'oppression ne vient pas de la nature du capital, mais de l'injustice qui frustre le capital de son travail en le séparant de la terre, et qui crée un capital fictif lequel est réellement un monopole de capitaux. Il ne réussit pas à comprendre qu'il serait impossible au capital d'opprimer le travail si celui-ci avait libre accès aux matières naturelles de production ; que le système du salaire en lui-même résulte d'un avantage mutuel, étant une forme de coopération dans laquelle l'une des parties préfère

un résultat certain à un résultat conditionnel ; et que ce qu'il appelle la « loi de fer du salaire » n'est pas la loi naturelle du salaire, mais seulement la loi du salaire dans cette condition anormale dans laquelle les hommes sont rendus impuissants parce qu'ils sont privés de biens pour la vie et le travail. Il ne réussit pas à comprendre que ce qu'il prend à tort pour les maux de la concurrence sont en réalité ceux de la concurrence limitée ; ils sont dus à une concurrence partielle à laquelle les hommes sont acculés quand ils sont privés de terres tandis que ses méthodes (l'organisation des hommes en des armées industrielles, la direction et le contrôle de toute la production et de l'échange par des bureaux gouvernementaux ou semi-gouvernementaux) si elles étaient appliquées à fond, signifieraient le despotisme égyptien.

« Nous différons des Socialistes dans notre diagnostic du mal, et nous différons d'eux quant aux remèdes. Nous n'avons aucune crainte du capital que nous considérons comme le serviteur naturel du travail ; nous estimons l'intérêt en lui-même comme naturel et juste ; nous ne voulons placer aucune limitation à l'accumulation (de biens), ni imposer aux riches un fardeau quelconque qui ne soit pas placé sur les pauvres ; nous ne voyons aucun mal à la concurrence, mais considérons la concurrence sans restriction comme étant aussi nécessaire à la santé de l'organisme industriel et social que la libre circulation du sang l'est à la santé de l'organisme corporel ; nous la considérons comme étant le moyen par lequel est assurée la pleine coopération. Nous voudrions purement et simplement prendre pour la communauté ce qui lui appartient : la valeur qui s'attache à la terre en raison de la croissance de la communauté ; laisser comme inviolable à l'individu ce qui lui appartient, et en traitant les monopoles nécessaires comme étant des fonctions de l'Etat, abolir toutes les restrictions et prohibitions sauf celles qui sont nécessaires pour la santé publique, sa sécurité, sa moralité et son bien-être.

« Cependant, la différence fondamentale, la différence que je demande à votre Sainteté de remarquer en particulier réside en ceci : dans toutes ses étapes, le Socialisme considère que tous les maux de notre civilisation proviennent de l'insuffisance ou du défaut d'harmonie des rapports naturels qui doivent être organisés ou améliorés d'une manière artificielle. Dans son idée, il incombe à

l'Etat la nécessité d'organiser intelligemment les rapports industriels des hommes, la construction pour ainsi dire d'une grande machine dont les parties compliquées travailleront convenablement ensemble sous la direction de l'intelligence humaine. C'est la raison pour laquelle le socialisme tend vers l'athéisme. Ne réussissant pas à discerner l'ordre et la symétrie de la loi naturelle, il ne réussit pas à reconnaître Dieu.

« D'un autre côté, nous qui nous appelons nous-mêmes les « hommes de l'Impôt unique » (appellation qui exprime simplement nos propositions pratiques), nous voyons dans les rapports sociaux et industriels des hommes, non pas une machine qui reste à construire, mais un organisme qui a besoin seulement qu'on lui permette de grandir. Nous discernons dans les lois naturelles, sociales et industrielles une harmonie telle que nous la discernons dans l'organisation du corps humain, et qui surpasse à un tel degré le pouvoir de l'intelligence humaine d'ordonner et de diriger qu'il est au-dessus de l'intelligence de l'homme d'ordonner et de diriger les mouvements vitaux de son être. Nous discernons dans ces lois sociales et industrielles un rapport si étroit avec la loi morale qu'elles doivent provenir du même Auteur, et cela prouve que la loi morale est le guide sûr de l'homme, là où son intelligence errerait et s'égèrerait. Ainsi, pour nous, tout ce qui est nécessaire, pour remédier aux maux de notre temps, c'est de faire justice et de donner la liberté. C'est la raison pour laquelle notre conviction tend à être — bien plus, qu'elle est vraiment — la seule conviction compatible avec une foi ferme et révérente en Dieu, et avec la reconnaissance de sa loi comme étant la loi suprême que les hommes doivent suivre s'ils veulent s'assurer la prospérité et éviter la destruction. C'est la raison pour laquelle, pour nous, l'économie politique ne sert seulement qu'à montrer la profondeur de la sagesse dans les vérités simples que le peuple entendit des lèvres de Celui dont on dit avec étonnement : « Celui-ci n'est-il pas le charpentier de Nazareth ? »

« C'est parce que dans ce que nous proposons — l'obtention par tous les hommes des occasions naturelles égales d'exercer leurs facultés et la suppression de toute restriction légale sur l'exercice légitime de ces facultés — nous discernons l'adaptation de la loi humaine à la loi morale, que nous soutenons avec confiance, non pas purement et simplement que ce soit là le remède suffisant pour tous

les maux que vous décrivez d'une manière si frappante, mais que c'est le seul remède possible.

« Et il n'y en a aucun autre. L'organisation de l'homme est telle, ses rapports avec le monde dans lequel il est placé sont tels — c'est-à-dire, les lois immuables de Dieu sont telles — qu'il n'est pas dans le pouvoir de l'ingéniosité humaine d'imaginer un moyen quelconque par lequel les maux provoqués par l'injustice qui frustre les hommes de leur droit de naissance, peuvent être supprimés autrement qu'en faisant justice, en accordant à tous la libéralité que Dieu a pourvue pour tous.

« Puisque l'homme peut vivre seulement sur la terre et de (« from ») la terre, puisque la terre est le réservoir de la matière et de la force duquel le corps lui-même de l'homme a été tiré, et sur lequel il doit puiser pour tout ce qu'il peut produire, ne s'ensuit-il pas d'une manière irrésistible qu'en donnant à certains hommes la terre en propriété et en niant à d'autres tout droit d'en avoir, on arrive ainsi à diviser le genre humain en riches et en pauvres, en privilégiés et en déshérités. Ne s'ensuit-il pas que ceux qui n'ont aucun droit de posséder de la terre ne peuvent vivre qu'en vendant leur pouvoir de travail à ceux qui possèdent la terre ? Ne s'ensuit-il pas que ce que les socialistes appellent « la loi de fer des salaires », ce que les économistes politiques appellent « la tendance des salaires à un minimum » doit enlever aux masses sans terre (les simples ouvriers qui, d'eux-mêmes, n'ont aucun pouvoir d'utiliser leur travail), tous les avantages de n'importe quel progrès ou amélioration qui ne change pas ce partage injuste de la terre ? Car, n'ayant aucun pouvoir de s'employer eux-mêmes, ils doivent, soit comme vendeurs de main-d'œuvre, soit comme fermiers (qui louent des terres — Trad.), rivaliser les uns avec les autres pour avoir la permission de travailler. Cette rivalité entre des hommes exclus des réserves inépuisables de Dieu, n'a de limite que la faim, et doit en fin de compte réduire les salaires à leur niveau le plus bas, au point où l'on peut tout juste se maintenir en vie et se reproduire.

« Ce n'est pas pour dire que tous les salaires doivent tomber à ce point, mais que les salaires de cette couche nécessairement la plus nombreuse des ouvriers qui n'ont qu'une connaissance, une capacité et une aptitude ordinaires, doivent tomber à ce point. Les salaires des classes spéciales qui sont garanties contre la compétition grâce à une connaissance, à une compétence particulières ou à

d'autres causes, peuvent demeurer au-dessus de ce niveau ordinaire. Ainsi, là où la capacité de lire et d'écrire est rare, l'homme qui la possède peut obtenir un salaire plus élevé que l'ouvrier ordinaire. Mais comme la diffusion de l'instruction généralise la capacité de lire et d'écrire, cet avantage est perdu. Ainsi lorsqu'une vocation exige une éducation ou une habileté spéciales, ou que son accès soit rendu difficile par des restrictions artificielles, le frein de la concurrence tend à conserver les salaires dans cette vocation à un niveau supérieur. Et ainsi, ce n'est qu'aussi longtemps qu'elles sont spéciales que des qualités comme l'activité, la prudence et l'économie peuvent permettre à l'ouvrier ordinaire de maintenir une condition plus élevée que celle qui accorde une existence purement et simplement. Là où ces qualités deviennent générales, la loi de la concurrence doit réduire les salaires ou les économies de telles qualités au niveau général ; la terre étant monopolisée et le travail impuissant, ce niveau ne peut être que celui au-dessous duquel on cesse de vivre.

« Ou, pour dire la même chose d'une autre manière : la terre étant nécessaire pour la vie et le travail, ses possesseurs pourront, en échange de la permission qu'ils donnent de s'en servir, obtenir des simples ouvriers tout ce que le travail peut produire, à part ce qu'il faut pour maintenir en vie ceux d'entre eux qui sont nécessaires aux propriétaires fonciers et à leurs familles.

« Ainsi, là où la propriété foncière privée a divisé la société en une classe possédant la terre et en une autre n'en possédant pas, il n'y a aucune invention (ou amélioration) possible soit industrielle, sociale ou morale, qui aussi longtemps qu'elle n'affecte pas la possession de la terre, puisse empêcher la pauvreté ou relever la condition générale des simples ouvriers. Car, qu'une invention (ou amélioration) quelconque ait pour effet d'augmenter la production du travail ou de diminuer ce qu'il faut pour soutenir le travailleur, elle ne peut, aussitôt qu'elle se généralise, qu'augmenter le revenu des propriétaires fonciers, sans avantager en rien les simples ouvriers. En aucun cas, ceux qui possèdent purement et simplement le pouvoir ordinaire de travailler, pouvoir complètement inutile sans les *moyens* nécessaires au travail, ne peuvent tirer de leur salaire que ce qui leur permet tout juste de vivre.

« Nous pouvons voir combien cela est vrai dans les faits d'aujourd'hui. A notre époque, l'invention et la découverte

ont augmenté considérablement le pouvoir producteur du travail, et en même temps réduit grandement le coût de beaucoup de choses nécessaires à l'entretien du travailleur. Ces améliorations ont-elles, quelque part, augmenté le salaire du simple ouvrier ? Les bénéfices ne sont-ils pas allés surtout aux propriétaires de la terre ? N'ont-ils pas augmenté considérablement la valeur foncière ?

« Je dis « surtout », car une certaine partie est allée pour financer l'entretien de monstrueuses armées permanentes et les préparatifs de guerre ; une autre est allée pour payer l'intérêt des grandes dettes publiques ; une autre, grandement déguisée en intérêts d'un capital fictif, est allée aux possesseurs de monopoles autres que celui de la terre. Cependant, des améliorations qui supprimeraient ce gaspillage ne profiteraient pas au travail ; ils augmenteraient simplement les profits des propriétaires fonciers. Si les armées permanentes et toutes leurs charges accessoires étaient abolies, si tous les monopoles autres que celui de la terre étaient supprimés, si tous les gouvernements devenaient des modèles d'économie, si tous les profits des spéculateurs, des intermédiaires, de toutes sortes d'agents de banque étaient évités, si chacun devenait si foncièrement honnête qu'il ne serait nécessaire d'avoir ni agents de police, ni tribunaux, ni prisons, ni aucune précaution contre la malhonnêteté, le résultat ne différerait pas de celui qui a suivi l'accroissement du pouvoir de production.

« Bien plus, ces bénédictions mêmes n'apporteraient-elles pas la faim à nombre de ceux qui, maintenant, s'arrangent pour vivre ? N'est-il pas vrai que si l'on proposait aujourd'hui ce que tous les Chrétiens devraient demander dans leur prière, savoir la dissolution de toutes les armées d'Europe, la perspective de jeter sur le marché du travail tant de travailleurs sans emploi susciterait les plus grandes craintes ?

« On peut très aisément discerner l'explication de ce paradoxe et d'autres semblables de notre époque embrouillée de tous les côtés. L'effet de toutes les inventions et améliorations qui augmentent la puissance de production, qui évitent le gaspillage et économisent l'effort, est de diminuer le travail exigé pour un résultat donné, et de cette manière pour épargner du travail, de sorte que nous en parlons comme étant des inventions ou des améliorations qui allègent le travail. Dès lors, dans un état naturel de la société où les droits de tous à

l'usage de la terre sont reconnus, des améliorations qui économisent de la main-d'œuvre pourraient être poussées aussi loin qu'on peut l'imaginer sans diminuer la demande en hommes, puisque dans de telles conditions naturelles, cette demande en hommes dépend de leur jouissance personnelle de la vie et des puissants instincts que le Créateur a implantés dans la nature humaine. Mais dans cet état contre nature de la société où les masses d'hommes sont déshéritées de tout sauf du pouvoir de travailler quand l'occasion favorable de travailler leur est accordée par d'autres, alors la demande en hommes devient simplement la demande que font de leurs services ceux qui disposent de cette occasion, et l'homme lui-même devient une marchandise. C'est pourquoi, bien que l'effet naturel de l'amélioration dans l'économie de la main-d'œuvre soit d'augmenter les salaires, cependant, dans la condition contre nature que la propriété privée de la terre engendre, l'effet — même de ces améliorations morales telles que la dissolution des armées et l'épargne du travail que le vice impose — est en diminuant la demande commerciale, de diminuer les salaires et de réduire les ouvriers ordinaires à la faim ou à l'indigence. Si les inventions et les améliorations qui économisent la main-d'œuvre pouvaient être menées jusqu'au point même d'abolir la nécessité du travail, quel serait le résultat ? Ne serait-ce pas que les propriétaires fonciers pourraient alors obtenir toute la richesse que la terre est capable de produire, et n'auraient plus besoin du tout des ouvriers qui devraient alors, soit mourir de faim, soit vivre en dépendant de la libéralité de ces propriétaires fonciers ?

« Ainsi, aussi longtemps que dure la propriété privée de la terre — aussi longtemps que quelques hommes sont traités comme propriétaires de la terre et que d'autres hommes ne peuvent vivre sur elle que si les premiers le tolèrent — la sagesse humaine ne peut imaginer aucun moyen d'éviter les maux de notre condition actuelle. »

Cette doctrine de la *terre gratuite* (sauf pour les impôts dont elle serait frappée) est une doctrine large et juste que nous serions heureux de voir appliquer de suite, bien que personnellement, nous n'en profiterions pas. Elle apporterait sans doute un soulagement à la société, quoique sa destruction des valeurs foncières créerait une secousse égale ou plus forte que ne le feraient les desseins

socialistes, à moins d'être atténuée, graduée comme cela a été suggéré plus haut, par une annonce préalable. Elle se combinerait rapidement avec les aspects plus modérés du socialisme et leur donnerait une plus grande permanence ; parce que la terre, source unique de richesse, étant dans les mains de *tous* les gens dans de telles conditions, il ne serait jamais inévitable que des personnes bien portantes, actives, meurent de faim : tous pourraient au moins récolter des produits agricoles pour se nourrir. Nous croyons que cela serait une mesure sage et juste et en accord avec la loi divine comme le montre avec talent M. George ; pourtant, ce ne serait pas la panacée pour tous les maux de l'humanité. La création gémissante continuerait à gémir jusqu'à ce que la droiture et la vérité soient pleinement établies sur la terre et que tous les cœurs soient amenés en accord avec elles, et l'égoïsme trouverait encore occasion de prendre « toute la crème » et de ne laisser que du « lait écrémé » pour les stricts besoins des autres.

Comme preuve qu'un impôt unique sur la terre ne suffirait pas à lui seul à faire face aux exigences des difficultés sociales et financières, ni à détourner le désastre et la ruine sociale qui approchent, nous citons un exemple de son échec manifeste. Pendant de longs siècles, l'Inde a eu un impôt unique, un impôt foncier seulement, le sol étant occupé en commun et travaillé sous la surveillance du village. Le résultat est que les deux tiers environ de sa population sont des agriculteurs — proportion plus élevée que chez n'importe quel autre peuplé du monde. Il n'y a que depuis ces dernières années que les Anglais y ont introduit la propriété foncière privée, et jusqu'ici sur une région très limitée seulement. On peut dire que le peuple de l'Inde est *satisfait* et *à l'aise*, mais ce n'est certainement pas parce qu'il est riche et pourvu d'objets de luxe et de bien-être. Le machinisme moderne est en train de révolutionner rapidement les affaires des Hindous, de

réduire leurs salaires déjà maigres et de les forcer à toujours vivre de peu ou sinon à mourir de faim. Nous avons déjà cité une autorité de valeur montrant que les masses pauvres ne peuvent que rarement avoir les moyens de manger à satiété la nourriture la plus ordinaire. — Voir page...

Lorsque nous concédons que la proposition de l'impôt unique (ou terre gratuite) ne se trouverait être qu'un facteur de soulagement *temporaire*, c'est bien tout ce que nous pouvons concéder, car si l'égoïsme est contrarié dans une direction, ce ne sera que pour percer ailleurs : rien ne servira d'une manière efficace sauf de « nouveaux cœurs » et des « esprits droits », et ceux-ci ne peuvent être produits ni par la doctrine de l'Impôt unique ni par aucune autre théorie humaine.

Supposez, par exemple, que les gens aient la terre ; ce serait chose facile pour une union de capitaux de refuser d'acheter les produits agricoles sauf aux prix fixés par elle, tout justes suffisants pour permettre aux producteurs de vivre, et d'un autre côté, de diriger et de fixer des prix élevés sur tout ce que l'agriculteur doit nécessairement acheter, depuis les engrais et le matériel agricole jusqu'aux vêtements de sa famille et les choses nécessaires à la maison.

Il est certain que cette condition même est proche : la Loi de l'Offre et de la Demande opère trop lentement au gré de ceux qui sont avides de richesses. Le Travail ne peut arrêter le fonctionnement de cette loi, et il est écrasé à la fois par la machine et la population croissante ; mais le Capital peut la contrecarrer tout au moins partiellement en formant des trusts, des associations, des syndicats, etc., pour avoir tout à fait ou presque, la haute main sur les ressources et les prix. L'Entente du Charbon en est une illustration.

De quelle utilité serait, nous le demandons, l'Impôt unique contre cet esprit d'égoïsme ? Il serait impuissant !

Supposez pourtant que la terre gratuite et l'impôt unique soient mis en application demain ; supposez que les terres cultivées soient exemptes de tous impôts ; que chaque ferme soit dotée d'une maison, d'un cheval, d'une vache, d'une charrue et d'autres choses utiles ; supposez que le résultat en soit le doublement de la surface actuelle en cultures et le doublement des récoltes actuelles. Cela assurerait une abondance de blé, de céréales et de légumes pour la nourriture des bien-portants et de ceux qui prospèrent ; mais le grand surplus abaisserait tellement les prix qu'ils ne couvriraient pas les frais pour l'expédier au marché, sauf dans des conditions favorables. Il en est ainsi parfois dans les conditions présentes : on laisse pourrir des milliers de « bushels » [35 l environ — Trad.] de pommes de terre et de choux parce que leur valeur ne couvrirait pas les frais de manipulation. La première année pourrait attirer des villes vers les fermes susdites des milliers d'hommes robustes et décidés, très désireux de se servir : cela libérerait le marché du travail urbain, ferait temporairement augmenter les salaires de ceux qui resteraient dans les villes, mais cela ne durerait seulement qu'une année. Les fermiers, se rendant compte qu'ils ne pourraient acheter de vêtements et les choses nécessaires à la maison avec le produit de la vente du blé et des pommes de terre, soit d'une manière directe ou par l'échange, abandonneraient l'agriculture, retourneraient dans les villes et se mettraient avec vigueur sur les rangs pour obtenir tout ce qu'il leur serait possible d'obtenir qui pût leur fournir davantage que la simple subsistance — tout ce qui leur accorderait une part du bien-être matériel et du luxe.

Non ; la terre gratuite est utile pour éviter la famine, et c'est une condition convenable parce que notre généreux Créateur a donné la terre à Adam et à sa famille comme héritage commun ; ce serait d'un grand secours dans nos difficultés présentes, si le monde entier avait un Jubilé

de restitution de la terre et la remise des dettes tous les cinquante ans, comme en avaient les Juifs. Mais ces choses ne seraient purement et simplement que des palliatifs maintenant, comme elles le furent pour les Juifs, et comme elles le sont encore en Inde. L'unique remède est le grand Jubilé - *antitype* qui sera établi par le futur Roi de la terre — Emmanuel.

D'AUTRES ESPÉRANCES ET D'AUTRES CRAINTES

Nous avons examiné les principales théories proposées pour améliorer les conditions actuelles, mais il est clair qu'aucune d'elles n'est adéquate aux besoins de la situation. Outre ces théories, il y a un certain nombre de gens qui, sans cesse, prêchent et prient sur ce qu'ils voient de mal, qui désirent que quelqu'un arrête la course du monde, mais qui ne voient ni ne suggèrent quelque chose qui ait même un semblant de possibilité pratique.

Toutefois, à ce propos, nous ne devons pas oublier de faire mention de quelques âmes honnêtes, mais qui manquent totalement d'esprit pratique ; elles imaginent vainement que si les églises étaient conscientes de la situation, elles pourraient éviter la calamité sociale menaçante, révolutionner la société et la rétablir sur une nouvelle et meilleure base. Elles disent : si seulement on pouvait réveiller les églises, elles conquerraient le monde pour Christ et pourraient elles-mêmes établir sur la terre un Royaume de Dieu en le basant sur l'amour et la loyauté envers Dieu et l'amour du prochain comme soi-même. Certaines d'entre elles affirment même que cet esprit, l'esprit de Christ dans les églises, serait la seconde venue de Christ.

Il est à peine nécessaire de souligner combien cette théorie est irrémédiablement impraticable ! Ce que ces personnes considèrent comme étant sa force est en réalité sa faiblesse : le nombre. Ils considèrent le nombre de Chrétiens — 300 000 000 — et disent : « Quelle puissance ! »

Nous considérons le même nombre et disons : « Quelle faiblesse ! »

Si ce chiffre énorme représentait des *saints*, mus et dirigés par l'amour, il y aurait vraiment une force derrière cet argument, et il semblerait entièrement pratique de dire que s'ils étaient conscients de la vraie situation, ils pourraient révolutionner la société et le feraient tout de suite. Mais hélas ! l'« ivraie » et la « balle » prédominent, et la classe du « froment » est peu nombreuse. Comme le déclarait le grand Berger, son troupeau n'est qu'un Petit Troupeau, d'aucune réputation ni influence comme son Maître, et parmi ses membres il n'y a « pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles » (1 Cor. 1 : 26). « Ecoutez, mes frères bien-aimés, Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres quant à ce monde, riches en foi et héritiers du Royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ? » — Jacques 2 : 5.

Non, non ! L'esprit de Christ dans son Petit Troupeau n'est pas suffisant pour lui donner le Royaume ! L'Eglise n'a jamais été dépourvue de ceux qui avaient cet esprit. Comme notre Seigneur le déclara avant de nous quitter, savoir, qu'il serait avec nous jusqu'à la fin de l'Age, ainsi en a-t-il été. Mais, il promit également que, de même qu'il s'en allait (personnellement) à la fin de l'Age judaïque, ainsi reviendrait-il (personnellement) à la fin de cet Age-ci. Il nous donna l'assurance que, durant son absence, tous ceux qui lui seraient fidèles « souffriraient la persécution » — que ses cohéritiers du Royaume « souffriraient la violence » *jusqu'à ce* qu'il revienne et les reçoive auprès de lui. Alors, il récompenserait leur fidélité et leurs souffrances par la gloire, l'honneur et l'immortalité, et une part à son trône et sa puissance pour bénir le monde avec un gouvernement juste, droit, et la connaissance de la vérité, et finalement pour détruire tous les ouvriers volontaires de l'iniquité d'entre les ouvriers de la droiture. Pour ceci, non seulement la création gémis-

sante, mais nous-mêmes également qui avons les prémices de l'esprit (Rom. 8 : 23) devons le désirer et attendre le moment du Père et la manière de l'accorder du Père. Il a montré clairement que le temps de ces bénédictions est proche, et qu'elles seraient introduites en châtiant le monde par un terrible temps de détresse auquel doit échapper la majorité du Petit Troupeau en étant changée et glorifiée dans le Royaume.

Cependant, afin que personne ne puisse jamais dire que la richesse et les avantages de l'instruction lui auraient permis de conquérir le monde, Dieu a donné précisément ces avantages à l'église nominale, à la « chrétienté ». Pourtant, ces occasions favorables paraissent agir en sens inverse, cultivant l'orgueil, l'arrogance et l'incroyance appelée « la critique supérieure » [Higher criticism], et se terminera par la ruine de la société. « Mais quand le fils de l'homme viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre ? »

LA SEULE ESPÉRANCE — « LA BIENHEUREUSE ESPÉRANCE »

« Attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ ». « ...l'espérance proposée, laquelle nous avons comme une ancre de l'âme, sûre et ferme. » « C'est pourquoi, ayant ceint les reins de votre entendement et étant sobres, espérez parfaitement dans la grâce qui vous sera apportée à la révélation de Jésus-Christ. » — Tite 2 : 13 ; Hébr. 6 : 19 ; 1 Pi. 1 : 13.

En examinant cette question bien débattue de l'Offre et de la Demande qui fait tant pour partager le monde en deux classes, les riches et les pauvres, nous avons autant que possible évité de critiquer durement l'une ou l'autre des parties ; nous croyons fermement, comme nous nous sommes efforcé de le montrer, que les conditions présentes sont le résultat de la loi inhérente à l'égoïsme (conséquence de la chute d'Adam) qui domine la grande majorité autant des riches que des pauvres. Ces lois profondément établies de l'égoïsme inhérent à la nature

humaine déchuée sont détestées par un petit nombre de personnes (principalement les pauvres) qui, ayant trouvé Christ et s'étant soumises de tout cœur à son esprit et à sa loi d'amour, voudraient joyeusement abandonner tout égoïsme, mais ne le peuvent pas. Ces lois écrasent souvent marchands et entrepreneurs aussi bien qu'employés. Cependant, leur action est si certaine que si aujourd'hui, tous les riches mouraient et que leurs biens étaient distribués au prorata, ces lois en moins de quelques années reproduiraient les mêmes conditions qu'aujourd'hui. En fait, nombre des millionnaires d'aujourd'hui ont été des garçons pauvres. N'importe quel système de lois que la majorité des hommes pourrait décréter et qui les priverait des occasions favorables pour exercer leurs propensions à l'acquisition et à l'égoïsme, saperait la vie de progrès et ferait revenir la civilisation en arrière vers l'imprévoyance, l'indolence et la barbarie.

La seule espérance du monde, c'est le Royaume de notre Seigneur Jésus-Christ, le Royaume millénaire. C'est le remède de Dieu, promis depuis longtemps, différé jusqu'au temps marqué, et maintenant, Dieu merci proche, à la porte même. Une fois de plus, la situation très critique de l'homme sera l'occasion favorable pour Dieu, « l'objet du désir de toutes les nations viendra » à un moment où l'ingéniosité et l'habileté de l'homme se seront épuisées à chercher un soulagement sans aucun résultat. En vérité, il semble que la méthode divine consiste à enseigner de grandes leçons dans les écoles de l'expérience. C'est ainsi que les Juifs, d'une manière directe (et nous et tous les hommes d'une manière indirecte) ont reçu par l'Alliance de la Loi, la grande leçon que par les œuvres de la Loi aucune chair (déchuée) ne pouvait être justifiée devant Dieu. Ainsi, l'Eternel attire-t-il l'attention de ses élèves sur la meilleure Alliance de la Grâce par Christ.

Le temps de détresse, le « jour de la vengeance », par lequel se terminera l'Age présent et s'ouvrira l'Age millé-

naire, ne sera qu'une juste récompense pour des privilèges dont on a abusé, mais il tendra à humilier l'arrogance des hommes et à les rendre « pauvres en esprit », et prêts pour les grandes bénédictions que Dieu est disposé à répandre pour toute chair (Joël 2 : 28). Ainsi blesse-t-il pour guérir.

Cependant, quelqu'un peu familier avec le programme divin, pourrait peut-être demander : Comment le Royaume de Dieu peut-il être établi si toutes ces méthodes humaines ont échoué ? Quel plan différent propose-t-il ? Si son plan est indiqué dans la Parole de Dieu, pourquoi les hommes ne peuvent-ils pas le mettre en action de suite et éviter ainsi la détresse ?

Nous répondons à cela : le Royaume de Dieu ne sera pas établi par un vote du peuple, ni par celui de l'aristocratie ou des dirigeants. Au temps marqué Celui « auquel appartient le droit », celui qui l'acheta avec son précieux sang, « *prendra* le Royaume ». Il « *prendra* sa grande puissance et son règne ». La force sera employée : « Il les [les nations] paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie » (Apoc. 2 : 27). Il « *rassemblera* les nations, et réunira les royaumes pour verser sur eux son indignation, toute l'ardeur de sa colère, car toute la terre sera dévorée par le feu de sa jalousie. Car *alors* [après que les peuples seront rendus humbles et prêts à écouter et à suivre son conseil] il changera la [langue] des peuples en une langue purifiée, pour qu'ils invoquent tous le nom de l'Eternel pour le servir d'un seul cœur. » — Soph. 3 : 8, 9.

Non seulement le Royaume sera établi par la force et sera une puissance à laquelle les hommes ne pourront résister, mais il en sera ainsi à travers tout l'Age millénaire, car le règne entier aura pour dessein spécifique de vaincre les ennemis de la droiture. « Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds » (1 Cor. 15 : 25). « Ses ennemis lècheront la poussière » (Ps. : 72 : 9). « Il arrivera que toute âme qui n'écouterà

[n'obéira] pas ce prophète [le Christ glorieux — antitype de Moïse] sera exterminée d'entre le peuple » (Actes 3 : 23), dans la Seconde Mort.

Satan sera lié : chacune de ses influences trompeuses et décevantes sera entravée, de sorte que le mal n'apparaîtra plus désormais aux yeux des hommes comme étant bon, ni le bien comme étant indésirable, mauvais ; la vérité n'apparaîtra plus désormais aux hommes comme étant fausse ni la fausseté présentée comme étant vraie. — Apoc. 20 : 2.

Toutefois, comme nous l'avons montré jusqu'ici, le règne ne sera pas un règne de force seulement ; côte à côte avec la force, il y aura la branche d'olivier de la miséricorde et de la paix pour tous les habitants du monde qui, lorsque les jugements de l'Eternel seront sur la terre, apprendront la justice (Esaïe 26 : 9). Les yeux aveuglés par le péché seront ouverts, et le monde verra le bien et le mal, la justice et l'injustice, sous un jour tout à fait différent de celui sous lequel il les voit maintenant — une lumière « septuple » (Esaïe 30 : 26 ; 29 : 18-20). Les tentations externes actuelles seront en grande partie supprimées, les mauvaises actions ne seront ni autorisées, ni tolérées, mais un châtiment sûr et rapide s'abattra sur les transgresseurs, mesuré avec une justice infaillible par les juges glorifiés et compétents de ce temps-là qui auront également compassion des faibles. — 1 Cor. 6 : 2 ; Ps. 96 : 13 ; Actes 17 : 31.

Ces juges ne jugeront pas selon l'ouïe de leurs oreilles, ni d'après la vue de leurs yeux, mais ils jugeront avec justice (Esaïe 11 : 3). On ne commettra aucune faute ; aucune mauvaise action ne restera sans sa juste rétribution : même des *tentatives* de commettre des crimes cesseront rapidement sous de telles conditions. Tout genou se ploiera [devant le pouvoir alors en action] et toute langue confessera [la justice de l'arrangement] (Phil. 2 : 10, 11). Alors, pour beaucoup sans doute, d'une manière

graduelle, le nouvel ordre de choses commencera à parler au cœur de certains, et ce qui, d'abord, était une obéissance par la *force*, deviendra l'obéissance par *amour* et par appréciation de la droiture. Finalement, tous les autres, tous ceux qui n'obéiront que parce qu'ils y sont forcés, seront retranchés dans la Seconde Mort. — Apoc. 20 : 7-9 ; Actes 3 : 23.

Le gouvernement et la loi d'Amour seront imposés, non par le consentement de la majorité, mais contre elle. Il s'agira d'enlever la civilisation à ses idées républicaines et de placer temporairement l'humanité sous un gouvernement autocratique pour mille ans. Un tel pouvoir autocratique serait terrible entre les mains d'un maître méchant ou incapable ; mais Dieu nous soulage de toute crainte lorsqu'il nous informe que le Dictateur de cet Age-là sera le Prince de Paix, notre Seigneur Jésus-Christ : c'est lui qui a tant à cœur le bonheur de l'homme qu'il a déposé sa vie comme *prix de rançon* pour nous, afin qu'il pût avoir l'autorité de soustraire à la souillure du péché et de rétablir à la perfection et à la faveur divine tous ceux qui accepteront sa grâce par l'obéissance à la Nouvelle Alliance.

Au commencement de l'Age millénaire, il apparaîtra clairement à tous que la ligne de conduite tracée par Dieu est la seule qui soit adaptée aux exigences de la condition du monde malade, du péché et de l'égoïsme. Vraiment, certains voient déjà que le monde a un très grand besoin d'un gouvernement fort et juste : ils commencent à discerner, de plus en plus, que les seules personnes à qui l'on peut sans danger confier une liberté absolue sont celles qui ont été loyalement converties, qui ont une volonté renouvelée, un cœur renouvelé, l'esprit de Christ.

L'ATTITUDE CONVENABLE DU PEUPLE DE DIEU

Cependant, certains pourraient demander : Que devons-nous faire *maintenant*, nous qui voyons ces choses sous

leur vrai jour ? Si nous possédons du terrain inoccupé, devons-nous en faire don ou l'abandonner ? Non, cela ne servirait à rien d'utile, à moins que vous ne le donniez à quelque voisin pauvre qui en ait réellement besoin : cependant, s'il ne devait pas réussir dans l'usage qu'il en ferait, il vous reprocherait sans doute d'être à l'origine de ses malheurs.

Si nous sommes des fermiers, des marchands ou des fabricants, essaierons-nous de faire des affaires en tablant sur les conditions qui existeront dans l'Age millénaire ? Non, car comme nous l'avons déjà montré, agir ainsi serait attirer sur vous un désastre financier, préjudiciable à vos créanciers et à ceux qui dépendent de vous, aussi bien qu'à ceux que vous employez.

Nous suggérons que tout ce que nous pouvons faire maintenant est que notre *modération* soit connue de tous les hommes : ne pressurer personne ; payer un salaire raisonnable ou donner une part équitable de nos profits, sinon n'engager personne à notre service ; éviter la malhonnêteté sous toutes ses formes ; « rechercher ce qui est bien devant tous les hommes » (Seg.) ; donner un exemple de ce qu'est « la piété avec le contentement », et toujours, par la parole aussi bien que par les actes, montrer qu'on ne doit être ni violent, ni même mécontent ; chercher à conduire ceux qui sont fatigués et chargés à Christ et à la parole de la grâce de Dieu, par la foi et une pleine consécration. Si, par la grâce de Dieu, vous devez être l'intendant de plus ou moins de richesses, ne les adorez pas, ne cherchez pas à voir non plus combien vous pouvez amasser pour vos héritiers qui pourraient se quereller au sujet de cet argent et en faire un mauvais usage, mais *employez-le*, conformément à votre alliance, pour le service de Dieu et sous sa direction, vous souvenant que vos biens ne sont pas les vôtres mais ceux de Dieu, que vous ne pouvez les garder, ni les employer pour vous-mêmes, mais que Dieu vous les a confiés à vos soins,

afin que vous les utilisiez joyeusement à son service, pour la gloire de notre Roi.

Comme suggestion de l'application pratique de ces remarques concernant les affaires de la vie nous reproduisons ci-dessous, une lettre qui nous a été envoyée par un lecteur de notre journal bimensuel, *The Watch Tower*, et notre réponse. Elle peut être utile à d'autres.

DANS LE MONDE MAIS NON PAS DU MONDE

Pennsylvanie

CHER FRÈRE : Dimanche dernier, à notre réunion, nous avons une leçon sur Rom. 12 : 1, et parmi de nombreuses pensées qui se dégageaient d'un sujet aussi riche, il s'en trouvait quelques-unes concernant l'emploi que nous faisons de notre temps consacré. Je suis occupé dans une affaire d'épicerie, mais actuellement les conditions du commerce en général exigent presque une « éternelle vigilance ».

La question qui s'est présentée à moi de nombreuses fois est la suivante : Devrais-je, en tant que l'un des consacrés, déployer de tels efforts pour faire et conserver une clientèle comme il est nécessaire de le faire maintenant ? Je distribue chaque semaine des listes de prix, en offrant souvent des marchandises à un prix inférieur au prix coûtant pour attirer les clients, et pour des marchandises plus lucratives, je distribue des « cadeaux » ; ce n'est pas que je préfère cette sorte de transaction, mais parce que tous mes concurrents font la même chose, et, pour conserver mon commerce et mon gagne-pain (car je ne suis pas riche), je suis obligé de suivre l'exemple.

Un autre aspect répréhensible de cette sorte de méthode, c'est qu'elle opprime mes confrères plus faibles dans le même commerce. Je connais nombre d'entre eux ; parmi eux se trouvent des veuves qui essaient de gagner honnêtement leur vie en vendant des marchandises, mais je suis forcé de mettre de côté tous mes meilleurs sentiments et de « foncer » quel que soit celui à qui cela peut faire du tort. C'est là une triste confession pour quelqu'un qui essaie d'obtenir la mission d'assister notre Seigneur à sortir l'humanité du gouffre de l'égoïsme duquel elle doit être sauvée dans l'Âge que nous croyons être si proche maintenant. Je n'essaie pas d'obtenir de vous la justification de mes actions dans cette affaire, mais je désire avoir votre opinion quant à la ligne de conduite recommandable

pour des enfants de Dieu qui se déclarent tels et qui sont engagés dans les affaires de nos jours quand il s'agit, pour ainsi dire, du gros poisson dévorant les plus petits.

Vôtre en Christ, ...

En réponse : Les conditions que vous spécifiez sont communes à presque toutes les formes d'affaires, et prévalent d'une manière croissante à travers le monde civilisé. Cela fait partie du « trouble » [détresse — Trad.] de notre époque. L'augmentation de la capacité de la machine et l'accroissement de la famille humaine contribuent tous deux à réduire les salaires et à rendre plus précaire l'emploi régulier. Il y a plus d'hommes qui cherchent à s'engager dans les affaires ; la concurrence et les petits bénéfiques, tout en étant bénéfiques pour les pauvres, tuent commercialement le petit magasin et les prix élevés. En conséquence, les petits magasins et les petites usines s'effacent devant de plus grands et de plus grandes qui, en raison de dispositions meilleures et plus économiques, permettent un meilleur service et des prix plus bas. De plus grands stocks de marchandises plus fraîches à des prix inférieurs et avec un meilleur service sont à l'avantage général du public, en comparaison des petites boutiques d'antan avec des marchandises défraîchies, des prix élevés et un service nonchalant, même si, temporairement, certaines pauvres veuves ou des gens estimables peuvent souffrir à cause d'une incapacité mentale, physique ou financière à marcher de pair avec le nouvel ordre de choses. Pourtant, même ces personnes, si elles sont capables d'examiner la situation avec largeur d'esprit et bienveillance, peuvent se réjouir du bien-être public même si cela les oblige à un changement défavorable dans leurs propres affaires. Elles peuvent se réjouir avec ceux qui en sont bénéficiaires, et attendre patiemment le Royaume prochain qui étendra les bénédictions de Dieu de façon à les rendre plus communes à tous que maintenant. Mais, seuls, ceux qui ont la « nouvelle nature » et son amour peuvent considérer les choses ainsi, sans égoïsme. La

concurrence commerciale actuelle n'est donc pas un mal absolu. Elle est une des leçons données au monde comme une étude préparatoire avant d'entrer dans l'Âge millénaire, lorsque les affaires du monde seront, en grande partie, sinon totalement, sur une base socialiste, non pour l'enrichissement ou pour l'avantage des individus, mais pour le bien-être général.

Dans l'intervalle, cependant, la tendance égoïste à la concurrence augmente continuellement d'une manière plus irritante pour ceux qui possèdent des impulsions nobles et généreuses, qu'ils soient des chrétiens ou non. Nous sommes heureux de remarquer votre appréciation personnelle du sujet et votre mécontentement à l'égard des conditions présentes.

Nous vous conseillons de garder une grande vigilance, et, si vous voyez quelque autre branche commerciale moins encombrée de concurrents et par conséquent plus favorable, prenez-la. Si non, ou jusqu'à ce que vous trouviez une affaire plus favorable, ou des conditions plus favorables, nous vous conseillons de continuer là où vous êtes, et de *modifier* votre ligne de conduite jusqu'à un certain point : par exemple, partager les choses aussi équitablement que vous le pouvez entre les trois intérêts en opposition, savoir, les vôtres, ceux de vos concurrents et ceux de vos patrons ou de vos voisins. Si votre affaire fait face aux dépenses et vous permet un bénéfice raisonnable, efforcez-vous de la conserver, mais ne la forcez pas pour essayer de devenir « riche », car « ceux qui *veulent* devenir riches tombent dans la tentation et dans un piège » (1 Tim. 6 : 9). Nous devrions éviter toute concurrence déloyale ou toute bassesse envers des concurrents, et toute dépréciation des marchandises devant les clients. La justice et l'honnêteté doivent être maintenues à *tout prix* : ensuite, ajoutez-y toute la « modération » en faveur de votre concurrent que l'amour peut suggérer et que les circonstances permettent.

Nous ne devons pas oublier l'injonction : « Tu n'iras pas après la foule pour mal faire » (Ex. 23 : 2), ni conseiller le plus léger compromis avec l'injustice. Votre question, nous le comprenons, n'est pas de savoir si vous pouvez ou non, commettre l'injustice, mais de savoir si oui ou non l'*amour* vous permettra de faire tout ce qui ne rencontrera pas l'opposition de la *justice* et que l'usage sanctionne. Le cœur mondain ne se fait aucun scrupule à propos de telles « bagatelles » : c'est votre « nouvelle nature », dont la loi est l'amour, qui préférerait voir prospérer votre concurrent, et désire ardemment faire le bien à tous les hommes selon qu'elle en a l'occasion favorable, spécialement à la famille de la foi. Cultivez cette « nouvelle nature » en obéissant à sa loi d'amour de toute manière possible. « S'il est possible, autant que cela dépend de vous, vivez en paix avec tous les hommes », agissant avec générosité et conformément à l'amour. Celui qui est pénétré de l'esprit d'amour ne pense aucun mal à l'égard de son concurrent et ne cherche pas purement et simplement son bien-être personnel, et ne se réjouirait pas de la faillite de son concurrent.

La difficulté est que le monde entier continue sa course sur le principe corrompu de l'égoïsme lequel n'est pas du tout conforme à l'amour. Pour certains, le plan est supérieur, pour d'autres il est inférieur : certains limitent leur égoïsme à la borne de la *justice*, d'autres descendent dans l'égoïsme jusqu'à l'injustice et la malhonnêteté, et la tendance est toujours vers le bas. La « nouvelle-créature » en Christ ne doit jamais aller au-dessous de la justice et de l'honnêteté, et doit chercher autant que possible à s'élever au-dessus du niveau mondain le plus élevé, vers l'amour parfait. Si les intérêts de l'acheteur sont toujours en opposition à ceux du vendeur, la faute en est au système actuel de concurrence. Aucune puissance ne peut corriger, diriger et modifier tout ceci sauf la seule puissance que Dieu a promise, le Royaume millénaire qui imposera la règle d'amour et libérera des dispositions et

des chaines de l'égoïsme tous ceux qui, lorsqu'ils discerneront et connaîtront le meilleur chemin, accepteront l'assistance qui leur sera alors fournie.

* * *

Nous avons vu que sous la loi sociale actuelle, est inévitable soit l'écrasement des masses humaines dans la fange, comme esclaves de la richesse et de l'intelligence, soit l'effondrement de l'ordre social actuel sous le règne de l'anarchie ; l'Ecriture déclare que ce sera cet effondrement et que cela apportera une terrible rétribution sur tous les hommes, riches et pauvres, savants et ignorants ; que par une démonstration réelle, cela enseignera aux hommes la folie de l'égoïsme, et les aidera à l'avenir à apprécier la sagesse de la loi d'amour de Dieu et que la « grande tribulation » enseignera à tous une terrible leçon, mais en fin de compte des plus profitables. Nous sommes donc préparés à examiner dans notre prochain chapitre ce que les Ecritures ont à nous dire au sujet de la chute de Babylone, la chrétienté, dans la grande lutte qui mettra fin au présent Age.

Nous avons examiné l'échec de la chrétienté à adopter l'esprit de l'enseignement de Christ, et vu comment la connaissance et la liberté obtenues grâce à ses enseignements étaient mêlées à l'esprit du mal, de l'égoïsme, et comme d'après les signes annonciateurs actuels nous observons l'approche certaine de la terrible calamité, de l'anarchie et de toute œuvre mauvaise, nous comprenons que la permission de cette calamité est juste, nous y lisons la loi divine de rétribution. Bien que nous déplorions les malheurs qui vont apporter cette rétribution, tout en en discernant la nécessité et la justice, et ayant appris également les desseins de miséricorde qui doivent être accomplis éventuellement par ces mêmes moyens, nos cœurs s'écrient : « Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Eternel Dieu Tout-Puissant ! Justes et véritables sont tes voies, ô Roi des nations ! » — Apoc. 15 : 3.

ETUDE XI

LA BATAILLE D'HARMAGUEDON

La détresse (« trouble ») qui s'approche, est symbolisée de diverses manières par les prophètes. — La chute d'Israël en l'an 70 ap. J.-C., et la Révolution française en sont des types. — Caractère général et portée de cette détresse. — La grande armée de l'Eternel. — « Les iniques des nations ». — « Le temps de détresse de Jacob ». — Sa délivrance. — La défaite de Gog et de Magog.

« Car voici, par la ville qui est appelée de mon nom [« chrétienté » — « Babylone »], je commence à faire du mal... ; car j'appelle l'épée sur tous les habitants de la terre, dit l'Eternel des armées... L'Eternel rugira d'en haut, et de sa demeure sainte il fera entendre sa voix ; il rugira, il rugira contre son habitation [nominale, la chrétienté], il poussera un cri contre tous les habitants de la terre, comme ceux qui foulent au pressoir.

« Le son éclatant en viendra jusqu'au bout de la terre ; CAR L'ETERNEL A UN DEBAT AVEC LES NATIONS, IL ENTRE EN JUGEMENT AVEC TOUTE CHAIR. Les méchants, il les livrera à l'épée, dit l'Eternel.

« Ainsi dit l'Eternel des armées : Voici, le mal s'en ira de nation à nation, et une grande tempête se lèvera des extrémités de la terre. Et les tués de l'Eternel, en ce jour-là, seront depuis un bout de la terre jusqu'à l'autre bout de la terre. On ne se lamentera pas sur eux, et ils ne seront pas recueillis, et ne seront pas enterrés ; ils seront du fumier sur la face du sol. » — Jér. 25 : 26-29-38 (D.)

LE conflit de ce Jour de vengeance sera si complexe et si extraordinaire qu'un seul symbole ne suffirait pas à le dépeindre. C'est pourquoi les Ecritures emploient nombre de symboles puissants tels que la bataille, le tremblement de terre, le feu, l'orage, la tempête et le déluge.

C'est le « *Combat de ce grand jour de Dieu le Tout-puissant* », lorsqu'il rassemblera les nations et réunira les

royaumes pour verser sur eux son indignation, toute l'ardeur de sa colère ; car l'Eternel des armées fera lui-même la revue de la milice de guerre. — Apoc. 16 : 14 ; Soph. 3 : 8 ; Esaïe 13 : 4.

C'est « un *grand tremblement de terre* tel, si grand, qu'il n'y en a jamais eu de semblable depuis que les hommes sont sur la terre » qui « secouera non seulement la terre, mais aussi le ciel ». — Apoc. 16 : 18 ; Hébr. 12 : 26.

C'est « *le feu de la jalousie de l'Eternel*, qui dévorera toute la terre ». Tant les cieux actuels (les pouvoirs ecclésiastiques de la chrétienté) que la terre (l'organisation sociale sous l'influence à la fois de l'église et de l'Etat) sont réservés pour le feu pour ce jour de jugement. « Les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments [de l'ecclésiasticisme (*)] embrasés seront dissous, et la terre [société] et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement... les cieux en feu seront dissous. » Tous les orgueilleux, et tous ceux qui pratiquent la méchanceté seront du chaume, et le jour les brûlera, de manière à ne leur laisser ni racine, ni branche. — Soph. 3 : 8 ; 2 Pi. 3 : 10, 12 ; Mal. 4 : 1.

« *Son chemin est dans le tourbillon et dans la tempête.* » « Qui tiendra devant son indignation et qui subsistera devant l'ardeur de sa colère ? » — Nah. 1 : 3, 6, 7.

« Voici, le Seigneur a un [instrument — mis entre crochets par Darby — Trad.] fort et puissant, comme un *orage de grêle*, un *tourbillon de destruction* : comme un *orage de puissantes eaux* qui débordent, il renversera par terre avec force la couronne d'orgueil », « Il tance la mer et la dessèche, et fait tarir toutes les rivières... Les montagnes tremblent devant lui, et les collines se fondent, et devant sa face la terre [symboles de tout l'ordre de choses actuel] se soulève, et le monde et tous ceux qui y habitent... Par une inondation débordante, il détruira

(*) « *ecclesiasticism* » : ferme adhésion aux principes de l'Eglise, ou aux observances, privilèges, etc., ecclésiastiques » (dict.).

entièrement son lieu, et les ténèbres poursuivront ses ennemis. » — Esaïe 28 : 2 ; Nahum 1 : 4, 5, 8.

Il est évident que ces torrents et ce feu destructeurs sont symboliques ; ils ne détruiront pas au sens propre notre planète Terre, et ses habitants ; ceci ressort clairement de la déclaration (symbolique) qu'une fois détruit, le présent ordre de choses sera remplacé par un nouvel ordre « de nouveaux cieus [ecclésiastiques, l'Eglise glorifiée de Dieu] et une nouvelle terre [la société humaine réorganisée dans le Royaume de Dieu, basé sur l'amour et non sur l'égoïsme]. » Faisant allusion à ce nouvel ordre de choses après que le feu de la vengeance rétributive de Dieu aura détruit tout ce qui est mal actuellement, Dieu déclare par le prophète : « *Alors, je changerai la [langue] des peuples en une langue [la vérité] purifiée, pour qu'ils invoquent tous le nom de l'Eternel, pour le servir d'un seul cœur.* » — Soph. 3 : 9.

DEUX TYPES REMARQUABLES DE LA CATASTROPHE IMMINENTE

Cependant, ces diverses descriptions ne devant pas être considérées au sens propre mais au sens symbolique, que personne n'en tire la conclusion qu'elles peuvent donc représenter purement et simplement une querelle de mots, un tremblement de peur, ou un vulgaire débordement de passions humaines. En effet, si la controverse et des paroles de colère et des arguments seront bien et sont bien parmi les armes employées dans cette bataille, surtout à son début, cependant, elles ne sont pas celles qui la termineront. Tous les détails prophétiques indiquent qu'avant sa fin, cette bataille sera des plus sanguinaires, ce sera une tempête violente et terrible. Nous avons déjà observé (**) le caractère typique de la grande tribulation qui s'abattit sur Israël selon la chair à la fin de l'Age judaïque ; à présent, étant parvenus à la période paral-

(**) Chap. 3, et Vol. II, chap. 7.

lèle — la moisson de l'Age de l'Evangile — nous voyons tous les signes d'une détresse semblable, mais bien plus grande encore, sur la « chrétienté », son antitype. Si les jugements qui frappèrent la Judée et Jérusalem, furent terribles à l'extrême, ils ne le furent pourtant que sur une petite échelle si on les compare avec la grande tribulation qui s'avance à grands pas sur la chrétienté et engagera le monde entier.

L'armée romaine et la guerre proprement dite ne provoquèrent qu'une faible partie de la détresse qui survint à la fin de l'Age judaïque ; cette détresse fut l'une des plus terribles que l'histoire ait eu à enregistrer, et on ne peut la comparer qu'à la Révolution française. Elle provint surtout de la désintégration nationale, du renversement de la loi et de l'ordre, de l'anarchie. Visiblement, l'égoïsme domina complètement et dressa tout homme contre son prochain : c'est exactement ce qui est prédit de la détresse prochaine sur la chrétienté (c'est au milieu de cette détresse que le grand temple spirituel — l'Eglise élue de Dieu — sera complété et glorifié). « Avant ces jours-là, il n'y avait point de salaire pour les hommes, et il n'y avait point de salaire pour les bêtes, et il n'y avait point de paix pour celui qui sortait, ni pour celui qui entrait, à cause de la détresse ; et je lâchais tout homme, chacun contre son prochain ». — Zach. 8 : 9-11.

Les temps n'ont pas tellement changé pour croire qu'une telle calamité soit impossible ou improbable aujourd'hui. Cela est trop évident pour nécessiter des preuves. Mais si quelqu'un était enclin à en douter, qu'il se rappelle la grande Révolution d'il y a un peu plus d'un siècle, qui mit la France à deux doigts de la ruine sociale et menaça la paix du monde.

Il est des gens qui pensent à tort que le monde s'est débarrassé des cruautés des temps anciens ; ils reposent dans une sécurité imaginaire et supposent que des cala-

mités comme celles du passé ne pourraient de nouveau survenir sur le monde ; pourtant, le fait est que notre raffinement du vingtième siècle est un vernis très mince, facilement enlevé : un jugement sain et une connaissance des faits de l'histoire même récente ainsi que la fiévreuse agitation de l'humanité actuelle, suffisent à garantir la possibilité d'un retour du passé, même sans le témoignage de la ferme parole prophétique qui prédit un temps de détresse (« trouble » — Trad.) tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation.

Dans le langage symbolique de l'Apocalypse, la Révolution française fut vraiment un « grand tremblement de terre », une secousse sociale si forte que toute la « chrétienté » trembla jusqu'à ce qu'elle fût passée ; cette explosion terrible et soudaine de la colère d'une seule nation, il y a un siècle seulement, peut donner quelque idée de la fureur de la tempête à venir, quand la colère de toutes les nations irritées fera éclater les liens de la loi et de l'ordre, et fera régner l'anarchie universelle. On doit se souvenir aussi que cette calamité se produisit dans ce qui était alors le cœur même de la chrétienté, au sein d'une nation qui était considérée comme l'une des plus chrétiennes dans le monde, celle qui, pendant mille ans, avait été le principal soutien de la papauté. Une nation, intoxiquée du vin des fausses doctrines dans l'église et dans l'Etat, longtemps enchaînée par le cléricalisme et la superstition, vomit alors tout cela et dépensa la force de sa rage folle. En fait, Jésus fait allusion à la Révolution française dans sa Révélation à Jean à Patmos, comme exemple et comme un prélude à la crise qui s'approche maintenant.

On doit observer également que les mêmes causes qui amenèrent cette grande calamité, agissent actuellement pour amener une révolution semblable quoique infiniment plus étendue, car elle sera universelle. Les causes de cette

terrible convulsion ont été brièvement résumées en ces termes par l'historien (*):

« La cause immédiate et la plus déterminante de la Révolution française doit être recherchée dans la détresse du peuple et les embarras du gouvernement occasionnés par les dépenses énormes de la guerre dans laquelle la France soutint l'indépendance des colonies américaines. Le dérèglement de la cour, les dissensions du clergé, le progrès graduel de la connaissance générale, la dissémination des principes révolutionnaires occasionnée par la lutte américaine, ainsi que les traitements injustes dès longtemps établis auxquels les masses populaires étaient assujetties, tout cela contribua au même effet... Poussé au ressentiment des torts subis et instruit dans la *connaissance* de ses droits, le peuple de France s'éveilla à un esprit universel de mécontentement et de ressentiment. Le cri de « Liberté ! » retentit de la capitale aux frontières, et fut renvoyé des Alpes aux Pyrénées, des bords de la Méditerranée à ceux de l'Atlantique. Comme tous les changements soudains et violents qui se produisent dans des Etats corrompus, l'explosion fut accompagnée de maux et d'atrocités devant lesquels les crimes et les malheurs de l'ancien despotisme paraissaient insignifiants. »

Voici ce que dit un autre historien (**):

« La première des causes de la Révolution française fut l'hostilité du peuple contre les classes privilégiées — le roi, les nobles et le clergé — à cause des restrictions et des charges que la loi et la coutume imposaient aux classes au-dessous d'elles.

« *La terre* : près des deux tiers des terres, en France, étaient entre les mains des nobles et du clergé. Une grande partie de ces terres étaient mal cultivées par leurs propriétaires indolents. Les nobles préféraient les plaisirs de Paris au séjour dans leurs terres. Il y avait beaucoup de petits propriétaires fonciers, mais ils ne possédaient pas suffisamment de terrains pour en tirer leur subsistance. Le paysan fut si souvent maltraité que lorsqu'il regardait les tours du château de son maître, le plus cher désir de son cœur était d'y mettre le feu et de détruire en même temps tous les registres de dettes [hypothèques]. Le clergé possédait d'immenses terres, gouvernait en seigneur sur

(*) « Campagnes de Napoléon », p. 12.

(**) Histoire universelle (par le Prof. Fisher du Collège de Yale), p. 497.

des milliers de paysans et retirait d'énormes revenus de dîmes et d'autres sources. Dans certaines provinces, l'état des choses était meilleur que dans d'autres, mais en général, le riche profitait des plaisirs, le pauvre, lui, portait les charges écrasantes.

« *Monopoles* » : l'industrie et le commerce, bien qu'encouragés, étaient gênés par des monopoles et par une organisation rigide de corporations.

« *Gouvernement corrompu* » : l'administration du gouvernement était à la fois arbitraire et corrompue.

« *Perte de respect pour la royauté* » : on avait perdu tout respect pour le trône.

« *Echec des tentatives de réforme* » : les tentatives de réforme politique et sociale émanant des souverains après les grandes guerres, en France et dans d'autres pays, produisirent une ambiance d'agitation sans atteindre leur but de réorganisation sociale.

« *Spéculation politique* » : la tendance des idées était dans un sens révolutionnaire. On mit énergiquement en doute les croyances religieuses traditionnelles. La spéculation politique était générale. Montesquieu avait attiré l'attention sur la liberté accordée par la constitution anglaise. Voltaire avait insisté sur les droits de l'homme. Rousseau s'était étendu longuement sur le droit souverain de la majorité.

« *L'exemple de l'Amérique* » : ajoutez à ces facteurs l'influence de la Révolution américaine et de la Déclaration américaine de l'indépendance proclamant les droits de l'homme et l'établissement d'un gouvernement reposant sur le consentement et la libre volonté du peuple. »

Dans toutes ces causes principales qui atteignirent leur paroxysme dans les terreurs de la Révolution française, nous discernons une bonne ressemblance avec des conditions analogues aujourd'hui qui sont en train de conduire rapidement et sûrement aux résultats analogues prédits sur une échelle mondiale. Remarquez l'animosité croissante entre les classes privilégiées (royauté et aristocratie) et les classes ouvrières, les discussions des droits et des torts du peuple, et le déclin du respect envers l'autorité tant civile qu'ecclésiastique. Notez également la tendance révolutionnaire de la pensée et de l'expression populaires,

le mécontentement croissant des masses à l'égard des autorités dirigeantes et des institutions du gouvernement. Si la Déclaration américaine de l'indépendance avec sa proclamation des droits de l'homme et de la fondation d'un gouvernement reposant sur le consentement et la libre volonté du peuple, a inspiré aux masses populaires françaises un désir de liberté et d'indépendance, il n'est pas surprenant que l'expérience heureuse de ce gouvernement du peuple et par le peuple, depuis un siècle, et la mesure de liberté et de prospérité dont on jouit ici, ont actuellement leur effet sur les peuples du vieux monde. Le torrent continu des émigrants d'autres pays vers ce pays-ci est une autre preuve de l'impression qu'a faite cette expérience sur les peuples des autres nations.

Pourtant, la liberté et la prospérité dont on jouit ici, sont loin de satisfaire les gens. Ils désirent ardemment une condition meilleure encore et cherchent les moyens d'y parvenir. Nulle part ailleurs dans toute la chrétienté, cette détermination s'affirme d'une manière plus positive et plus résolue qu'ici. Chaque homme est sur le *qui vive* [ainsi dans le texte — Trad.] pour revendiquer ses droits réels ou supposés. L'orientation des idées ici, comme ailleurs, est de tendance révolutionnaire, et chaque jour, elle le devient un peu plus.

La Révolution française fut une lutte entre une certaine mesure de lumière contre d'épaisses ténèbres, entre l'esprit de liberté en éveil et l'oppression qui s'exerçait depuis longtemps, entre une certaine mesure de vérité et de vieilles erreurs et superstitions que les pouvoirs civils et ecclésiastiques encourageaient et favorisaient depuis longtemps pour leur propre agrandissement et pour l'oppression du peuple. Cependant, elle a montré le danger que présente la liberté qui n'est pas guidée par la justice (« righteousness ») et l'esprit de sobre bon sens (2 Tim. 1 : 7). Un petit savoir est en vérité une chose dangereuse.

Dans l'une de ses histoires, Charles Dickens place l'action dans les temps troublés de la Révolution française. Cette histoire commence ainsi, et comme il le suggère, convient bien au temps actuel :

« C'était le meilleur des temps, c'était le plus mauvais des temps ; c'était l'Age de la sagesse, c'était l'Age de la folie ; c'était l'époque de la croyance, c'était l'époque de l'incrédulité ; c'était le temps de la lumière, c'était le temps des ténèbres ; c'était le printemps de l'espoir, c'était l'hiver du désespoir ; nous avions toutes choses devant nous, nous n'avions rien devant nous ; nous allions tous directement au ciel, nous allions tous directement dans l'autre voie — en bref, la période était tellement comme la période actuelle que certaines de ses autorités les plus bruyantes insistaient pour qu'elle fût reçue en bien ou en mal, au degré de comparaison superlatif seulement. »

Alors que nous voyons que les mêmes causes opérant à travers le monde d'aujourd'hui, produisent des résultats analogues sur une échelle plus étendue, nous ne pouvons nous consoler par des idées de sécurité imaginaire, et proclamer Paix ! Paix ! quand il n'y a point de paix, en particulier à cause des avertissements de la prophétie. A la lumière du caractère prédit des événements prochains de cette bataille, nous pouvons considérer seulement la Révolution française comme le grondement d'un tonnerre lointain, donnant l'avertissement d'un orage qui s'approche, comme une légère secousse qui précède l'ébranlement général du tremblement de terre, comme le déclic prémonitoire de la grande horloge des âges, qui prévient ceux qui sont déjà éveillés que les rouages sont en mouvement, et que bientôt sonnera l'heure de minuit qui mettra fin au présent ordre d'affaires et introduira un nouvel ordre de choses — l'Année du Jubilé, avec son ébranlement qui l'accompagnera et ses changements de possession. La Révolution française a réveillé le monde entier et mis en marche les puissantes forces qui, finalement, détruiront le vieil ordre de choses.

Quand les conditions seront complètement mûres pour

la grande Révolution, une circonstance banale pourra servir d'allumette pour mettre le feu à la structure sociale actuelle à travers le monde entier ; ce fut exactement le cas, par exemple de la Révolution française : on raconte que le premier acte public fut le battement sur une casserole en fer-blanc par une femme dont les enfants avaient faim. Bientôt, une armée de mères s'avança vers le palais royal pour réclamer du pain. Comme on le leur refusait, des hommes se joignirent à elles, et bientôt, la colère de la nation s'alluma et les flammes de la révolution balayèrent le pays tout entier.

Cependant, la royauté était si oublieuse quant aux conditions du peuple, elle vivait dans l'abondance et dans tant de luxe que, même lorsque la révolution éclata, la reine ne comprit pas la situation. Comme elle entendait dans son palais le tumulte de la foule, elle demanda ce que cela signifiait. Comme on l'informait que le peuple réclamait du pain, elle répliqua : « Ces gens sont stupides de faire tant de bruit pour du *pain* : si le pain manque, qu'ils prennent du *gâteau*, il est bon marché maintenant. »

La similitude du présent à ce temps-là est si frappante, que l'alarme est donnée par beaucoup de gens réfléchis qui discernent les signes des temps, tandis que d'autres ne peuvent pas se rendre compte de la situation. Les cris qui précédèrent la Révolution française ne furent rien en comparaison des appels qui montent des masses populaires dans le monde entier vers ceux qui sont puissants et influents.

Il y a quelques années, le Prof. G. D Herron, du Collège de Iowa déclarait :

« Partout, il y a des signes d'un changement universel. La race est en attente, embarrassée jusqu'à ce que soit accompli son nouveau baptême. Chaque point sensible de la société ressent les premières souffrances d'une grande épreuve qui doit engager (« try ») tous les habitants de la terre et qui doit se terminer par une délivrance divine [bien qu'il ne réussisse pas à discerner ce que sera la

délivrance, et *comment* elle se fera]. Nous sommes au début d'une révolution qui va contraindre toutes les institutions existantes, religieuses et politiques, et mettre à l'épreuve la sagesse et l'héroïsme des âmes les plus pures et les plus braves de la terre... La révolution sociale, qui clôt notre siècle et inaugure le suivant par les années *les plus cruciales et les plus formatives depuis la crucifixion du Fils de l'Homme*, est l'invitation faite à la chrétienté et l'occasion favorable pour elle de devenir chrétienne. »

Mais hélas ! l'invitation n'est pas acceptée ; en vérité, elle n'est réellement *entendue* que par une faible minorité, tant est grand le vacarme du péché et tant sont solides les chaînes de l'habitude. Seules, les souffrances du grand tremblement de terre social (la révolution) qui vient, produiront le changement, et dans son terrible déroulement rien ne sera plus manifeste que les signes de la juste rétribution qui révéleront à tous le fait que le juste Juge de toute la terre est en train de mettre « le jugement pour cordeau et la justice pour plomb ». — Esaïe 28 : 17.

Le caractère vengeur de la grande tribulation qui s'abattit sur Israël selon la chair dans la moisson de l'Age judaïque fut très visible ; il en fut de même du caractère de la Révolution française, et ce sera également manifeste dans la détresse présente lorsqu'elle atteindra son point culminant. Les remarques de M. Thomas H. Gill, dans son ouvrage *Le drame papal*, se rapportant au caractère vengeur de la Révolution française, suggèrent également le même caractère de la détresse qui va s'abattre sur la chrétienté dans son ensemble. L'auteur déclare :

« Plus on étudie profondément la Révolution française, plus se révèle sa prééminence au-dessus de toutes les étranges et terribles choses qui s'y passèrent... Jamais le monde ne fut le témoin d'un exemple de *châtiment* aussi rigoureux et aussi sublime... Si elle infligea énormément de mal, elle présupposa et détruisit beaucoup de choses mauvaises... Dans un pays où chaque institution ancienne et chaque coutume vénérable disparurent en un instant, où l'organisation sociale et politique s'écroula avant le premier coup, où la monarchie, la noblesse et l'église

furent balayées presque sans résistance, il fallait que la structure tout entière de l'Etat fût pourrie : royauté, aristocratie et clergé devaient avoir gravement péché. Si les bonnes choses de ce monde — la naissance, le rang social, la fortune, les vêtements élégants et les manières distinguées — devinrent pour un temps une cause de danger et de péril dans le monde, c'est que le rang social, la naissance et les richesses avaient été les objets d'effroyables abus.

« La nation qui abolit et proscrivit le christianisme, qui détrôna la religion en faveur de la raison et mit sur le trône à Notre-Dame la nouvelle déesse en la personne d'une prostituée, devait, pour en arriver là, avoir été affligée par une forme très déraisonnable et très corrompue du christianisme. Le peuple qui mena une pareille guerre d'extermination totale de toutes choses établies au point d'abolir les formes usuelles de salutations, et la méthode habituelle de calculer le temps, qui eut en horreur le « vous » comme d'un péché et reculait d'horreur devant le terme « monsieur », qui changea les semaines en décades et le nom des mois, ce peuple-là devait avoir sûrement de bonnes raisons pour haïr ces vieilles coutumes et pour tomber ensuite dans une telle extravagance absurde portant sur des détails.

« La démolition des châteaux de la noblesse, le pillage des sépulcres de la royauté, la décapitation du roi et de la reine, la cruelle mise à mort du petit dauphin, les princes réduits à la mendicité, le massacre des prêtres et des nobles, la guillotine souveraine, les mariages républicains, la tannerie de Meudon, les couples liés ensemble et jetés dans la Loire, les gants faits de la peau d'homme et de femme, ces choses sont des plus horribles, mais elles sont en même temps la manifestation d'un *châtiment* : elles révèlent la présence solennelle de Némésis, la terrible main d'une puissance vengeresse. Elles rappellent à l'esprit les horribles péchés de cette vieille France : les malheureux paysans écrasés sous le poids des impôts dont étaient exempts les riches et les nobles, affligés à tout bout de champ par de cruelles famines à cause d'impôts écrasants, de guerres injustes et de monstrueux et mauvais gouvernements, et ensuite pendus ou fusillés par vingtaines ou par cinquantaines s'ils se plaignaient seulement de manquer de nourriture, et tout cela pendant des siècles ! Ces choses remettent à la mémoire les protestants massacrés par millions dans les rues de

Paris, persécutés pendant des années par des dragons dans le Poitou et le Béarn, et chassés comme des bêtes sauvages dans les Cévennes, égorgés et mis à mort par milliers et par dizaines de milliers par de nombreux moyens atroces à travers de nombreuses et pénibles années...

« Dans aucune des œuvres de la Révolution française, ce caractère de châtement n'est plus frappant ou n'apparaît d'une manière plus solennelle que dans ses agissements à l'égard de l'église romaine et de la puissance papale. Il advint que ce fut spécialement la France qui, après avoir rejeté la Réformation à la suite de luttes violentes et perpétré des crimes atroces au cours de ce rejet, en vint à tourner sa fureur contre cette même église romaine... pour abolir le culte romain catholique, pour massacrer dans les rues de ses grandes villes des multitudes de prêtres, pour les pourchasser partout et pour les exiler par milliers sur des rives étrangères, exactement comme elle avait égorgé, pourchassé et exilé des centaines de milliers de protestants ; ...pour porter la guerre sur les territoires du pape et pour accumuler toutes sortes de malheurs et d'affronts sur la papauté sans défense... Les excès de la France révolutionnaire ne furent pas plus le châtement que le résultat direct des excès de... la France papale...

« Dans l'un de ses aspects, on peut décrire la Révolution comme une réaction contre les excès spirituels et religieux de la persécution catholique romaine du protestantisme. Le torrent n'était pas plus tôt libéré qu'il se précipita directement contre l'église romaine et la papauté... Les biens de l'église furent remis à l'Etat ; le clergé français fut du rang de propriétaires abaissé à celui d'un corps salarié ; des moines et des nonnes furent replacés dans le monde, les biens de leurs ordres confisqués ; les protestants furent rétablis à la pleine liberté religieuse et à l'égalité politique... Bientôt après, la religion catholique romaine était formellement abolie,

« Bonaparte dégaina l'épée de la France contre Pie VI impuissant... Le pontife perdit son indépendance, Berthier marcha sur Rome, établit une république romaine et fit le pape prisonnier. Le souverain pontife fut emmené au camp des infidèles... de prison en prison, et finalement, on l'emmena captif en France. C'est là... qu'il rendit le dernier soupir, à Valence, où ses prêtres avaient été égorgés, où sa puissance fut brisée, et où son nom et sa

charge furent un sujet de moquerie et de risée ; ...les rudes soldats... pendant dix ans lui firent boire une coupe... amère... Ce fut un suprême et parfait exemple de *châtiment* qui étonna le monde à la fin du dix-huitième siècle : cette proscription de l'église catholique romaine par cette nation française même qui, sur son ordre, avait égorgé des myriades de protestants ; cette fin lugubre du souverain pontife dans ce Dauphiné même devenu sacré par les luttes des protestants, et près de ces vallées alpines où les Vaudois avaient été pourchassés sans pitié par des soldats français ; cette transformation des « Etats de l'église » en « République romaine », et cette destruction de la papauté territoriale par cette nation française même qui, exactement mille ans auparavant, avait sous les règnes de Pépin et de Charlemagne, donné ces territoires.

« Une multitude de gens s'imaginèrent que la papauté était sur le point de mourir, se demandèrent si Pie VI serait le dernier pontife et si la fin du dix-huitième siècle ne serait pas marquée par la chute de la dynastie papale. Mais la Révolution française était le commencement et non la fin du jugement ; la France n'avait que *commencé* à exécuter la sentence, une sentence sûre et inévitable, mais longue et lente, qui devait être diversifiée par de nombreux incidents étranges, et, de temps en temps, par un semblant de délivrance, une sentence qui doit se prolonger au travers de nombreuses souffrances et dans beaucoup d'ignominie. »

Nous devons nous attendre à ce que la détresse qui vient, ne soit pas moins profonde ni moins violente que ces deux exemples, mais au contraire, qu'elle soit plus terrible et plus générale ; car : (1) les conditions actuelles rendent chaque membre de la structure sociale plus dépendant que jamais auparavant, non seulement pour un bien-être croissant et des objets de luxe plus nombreux, mais également pour les choses nécessaires mêmes de la vie. L'arrêt du trafic ferroviaire seul signifierait la famine en une semaine dans nos grandes villes, et l'anarchie générale entraînerait la paralysie de toute activité dépendant du commerce et de la confiance. (2) L'Eternel déclare spécialement que la détresse qui vient sera « *telle* qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation », et

qu'il n'y en aura jamais plus. — Dan. 12 : 1 ; Joël 2 : 2 ; Matt. 24 : 21.

Alors qu'il n'est offert aucun espoir de pouvoir détourner cette détresse, la Bible donne des instructions aux individus qui voudraient être à couvert lors de la tempête prochaine.

(1) Les fidèles de l'Eglise ont la promesse d'être délivrés avant que la tempête ne se précipite avec toute sa fureur. (2) Tous ceux qui aiment la droiture et poursuivent la paix devraient mettre avec soin leur maison en ordre, selon les directives de la Parole de Dieu qui déclare : « Avant que le décret enfante, avant que le jour passe comme la balle, avant que vienne sur vous l'ardeur de la colère de l'Eternel, avant que vienne sur vous le jour de la colère de l'Eternel, cherchez l'Eternel, vous, tous les débonnaires du pays, qui pratiquez ce qui est juste à ses yeux ; recherchez la *justice*, recherchez la *débonnairété* ; peut-être serez-vous à couvert au jour de la colère de l'Eternel. » — Soph. 2 : 2, 3.

Afin que tous ceux-là puissent se rendre compte de la situation, le prophète invite ceux qui voient ces choses à sonner l'alarme, disant : « Sonnez de la trompette en Sion, sonnez avec éclat dans ma sainte montagne [la chrétienté, la prétendue sainte montagne ou royaume de l'Eternel] ! Que tous les habitants du pays tremblent, car le jour de l'Eternel vient ; car il est proche » (Joël 2 : 1). Dieu, dit le Psalmiste, « fera pleuvoir sur les méchants des pièges, du feu et du soufre [symboles de détresse et de destruction] et un vent brûlant sera la portion de leur coupe, car l'Eternel juste aime la justice. » — Ps. 11 : 3-7.

La bataille de ce grand jour de Dieu Tout-Puissant sera la plus grande révolution dont le monde aura jamais été témoin, parce que ce sera une bataille dans laquelle chaque principe de l'injustice sera engagé ; en effet, dans ce jugement des nations, comme dans celui des individus, « il n'y a rien de couvert qui ne sera révélé, ni rien de

secret qui ne sera connu. » (Matt. 10 : 26). Voyez comment, même maintenant, le projecteur de l'information générale est en train de découvrir les mobiles secrets des intrigues de la politique et de la finance, les prétentions religieuses, etc., et comment tout cela est porté à la barre du jugement et déclaré par les hommes aussi bien que par Dieu, bien ou mal, suivant le jugement rendu par les enseignements de la Parole de Dieu, par la règle d'or, par la loi d'amour, les exemples de Christ, etc. Tout cela vient au jour d'une manière remarquable au cours des discussions de notre époque.

Comme toutes les autres batailles révolutionnaires, celle du grand jour a ses degrés de développement graduel. Derrière tous les signes de conflit on trouve les causes qui les provoquent, les torts nationaux et individuels réels ou imaginaires ; ensuite vient une appréciation subtile de ces torts faite par ceux qui en souffrent ; puis, généralement, suivent divers essais de réforme lesquels se révélant infructueux, mènent à de grandes controverses, à des querelles de mots, à des divisions, à des luttes d'opinions, et en fin de compte à la revanche et au conflit armé. C'est ainsi que se déroule également la Bataille du grand jour du Dieu Tout-Puissant. Son caractère général est celui d'une lutte de la lumière contre les ténèbres, de la liberté contre l'oppression, de la vérité contre l'erreur. Elle se fera à l'échelle universelle : les paysans contre les princes, les ouailles contre les prédicateurs, le travail contre le capital : les opprimés en armes contre l'injustice et la tyrannie de toute espèce, et les oppresseurs en armes pour défendre ce qu'ils ont considéré longtemps comme étant leurs droits, même quand il s'avérerait qu'il s'agissait d'empiètements sur les droits des autres.

LA GRANDE ARMÉE DE L'ÉTERNEL

Dans des chapitres précédents, nous avons parlé des

préparatifs de conflit de ce mauvais jour : de l'organisation, de l'équipement et de l'entraînement d'armées immenses, de la construction de puissantes flottes de guerre, de l'invention de nouveaux et fabuleux engins de destruction, de la fabrication d'explosifs nouveaux et puissants ; nous avons constaté que la plus grande partie des ressources nationales de tous les pays était consacrée à des fins militaires, et nous avons remarqué les murmures des nations irritées, armées jusqu'aux dents se regardant les unes les autres d'un air menaçant.

En considérant ces millions de guerriers armés et disciplinés, nous nous demandons : laquelle de ces puissantes armées est celle que les prophètes désignèrent comme étant la grande armée de l'Eternel ? Les références prophétiques peuvent-elles s'appliquer à l'une quelconque d'entre elles ? Si oui, dans quel sens pourrait-on la considérer comme l'armée de l'Eternel puisqu'aucune d'elles n'est animée de l'esprit de Dieu ? Ou bien, cette référence peut-elle s'appliquer au peuple de Dieu, aux soldats de la croix, dont l'Apôtre Paul décrit les armes comme n'étant pas charnelles, mais puissantes, pour la destruction des forteresses ? (2 Cor. 10 : 3-5). Se peut-il que « l'épée de l'esprit, qui est la parole de Dieu » (Eph. 6 : 17), dans les mains du peuple de Dieu rempli de l'esprit de Dieu, sera chargée d'accomplir l'œuvre extraordinaire du renversement de tous les royaumes de ce monde et qu'elle puisse les remettre à Christ en possession éternelle ?

Nous aimerions qu'il pût en être ainsi ! mais comme nous l'avons déjà vu, tel ne sera pas le cas d'après les prévisions prophétiques aussi bien que des signes des temps. Au contraire, le monde ne tient absolument aucun compte des protestations et des avertissements des justes, et les nations marchent dans les ténèbres ; en conséquence, tous les fondements de la terre (de la structure sociale actuelle) chancellent (Ps. 82 : 5) et mettent en danger la superstructure sociale tout entière, laquelle est

aujourd'hui terriblement ébranlée. « Nous avons voulu guérir [version Seg.] Babylone » dit le prophète, « mais elle n'a pas guéri ; abandonnons-la [« Sortez du milieu d'elle, mon peuple » — Apoc. 18 : 4] ; car son jugement atteint aux cieux et s'est élevé jusqu'aux nues ». — Jér. 51 : 9.

Ce ne sont évidemment pas les saints qui doivent constituer la grande armée de l'Eternel, dont parlent les prophètes, pour renverser les royaumes de ce monde ; les armes de leur combat ne suffisent pas non plus pour y parvenir. Leurs armes sont vraiment puissantes, comme le dit l'Apôtre, parmi ceux qui sont influencés par elles. Parmi les membres du vrai peuple de Dieu qui appliquent diligemment leurs cœurs à l'instruction, sa Parole est plus tranchante que n'importe quelle épée à deux tranchants ; vraiment, elle « détruit les raisonnements [humains] et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute pensée captive à l'obéissance du Christ » (2 Cor. 10 : 4, 5), mais ce ne sont pas les armes de ce combat qui opèrent sur le monde. En outre, l'armée des saints n'est pas une « grande armée », mais un « petit troupeau », ainsi que le désigne notre Seigneur lui-même. — Comp. Luc 12 : 32 ; Joël 2 : 11.

Ecoutez la description prophétique de cette armée :

« Un peuple nombreux et fort, tel qu'il n'y en eut jamais, et qu'après lui, il n'y en aura point jusqu'aux années des générations et des générations. Devant lui un feu dévore, et une flamme brûle après lui ; devant lui le pays est comme le jardin d'Eden, et après lui, la solitude d'un désert ; et rien ne lui échappe. Leur aspect est comme l'aspect des chevaux, et ils courent comme des cavaliers. Ils sautent : ...c'est comme le bruit des chars sur les sommets des montagnes [royaumes], comme le bruit d'une flamme de feu qui dévore le chaume, comme un peuple puissant rangé en bataille.

« Devant lui, les peuples en sont angoissés, tous les visages pâlisent. Ils courent comme des hommes forts, ils escaladent la muraille comme des hommes de guerre ; ils marchent chacun dans son chemin, et ne changent

pas leurs sentiers ; et ils ne se pressent pas l'un l'autre. Ils marchent chacun dans sa route ; ils se précipitent à travers les traits et ne sont pas séparés ; ils se répandent par la ville, ils courent sur la muraille, ils montent dans les maisons, ils entrent par les fenêtres comme un voleur. Devant eux, la terre [l'ordre social actuel] tremble : les cieux [les puissances ecclésiastiques] sont ébranlés : le soleil et la lune [l'évangile et la loi de Moïse dont l'influence éclaire] sont obscurcis [l'incrédulité générale s'étant répandue partout], et les étoiles [les lumières apostoliques (Apoc. 12 : 1) seront obscurcies] retirent leur splendeur [ce sera la sombre nuit dans laquelle personne ne peut travailler — Jean 9 : 4 ; Esaïe 21 : 9, 11, 12]. Et l'Eternel fait entendre sa voix devant son armée, car son camp est très grand, car l'exécuteur de sa parole est puissant ; parce que le jour de l'Eternel est grand et fort terrible ; et qui peut le supporter ? » — Joël 2 : 2-11 (D.).

Cette armée de l'Eternel doit affronter les terribles conditions de ce jour mauvais, lorsque les éléments redoutables qui se préparent actuellement pour le conflit, le feu, seront tout à fait prêts. Cette armée, sous la souveraine providence de l'Eternel, renversera le trône des royaumes et détruira la puissance des royaumes des nations (Aggée 2 : 22). Mais où y a-t-il une pareille armée ? Sera-ce l'armée allemande ? l'armée française, anglaise, russe ou celle des Etats-Unis ? Cette grande armée, telle qu'elle est décrite par le prophète, doit accomplir ces choses merveilleuses, et cela dans les quelques années qui restent encore de cette période remarquable de la moisson, comme cela est indiqué. Il est probable qu'une telle armée existe actuellement dans une certaine période de préparation pour l'œuvre prochaine de carnage. La description qu'en fait le prophète n'est pas celle d'une bande indisciplinée d'émeutiers, facilement réprimée par des experts de guerre, mais celle d'une armée puissante et hautement disciplinée.

Où donc, demandons-nous, y a-t-il pareille armée à l'instruction et à l'entraînement actuellement ? une armée devant laquelle la terre [société] tremblera et les cieux

[puissances ecclésiastiques] seront ébranlés (Joël 2 : 10), une armée qui se déploiera hardiment contre les forces conservatrices de la chrétienté, à la fois civiles et ecclésiastiques, et espère même venir à bout de sa force présente ? Où est l'armée qui, dans un proche avenir, osera rejeter les doctrines vénérables de la chrétienté, sa politique et ses intrigues cléricales ? qui, obstinément, méprisera tous ses anathèmes, rejettera ses ordres, lui retournera ses foudres d'autorité et de puissance organisée ? qui affrontera le grondement de son artillerie vésuvienne, défiara ses projectiles de balles et d'obus, labourera ses flottes d'armements navals et, arrachant les diadèmes des têtes couronnées, renversera les royaumes au milieu de la mer ? qui mettra les cieux en feu et fera fondre la terre embrasée, faisant ainsi une seule vaste ruine universelle du vieil ordre de choses, comme le prédisaient les prophètes ?

Les signes des temps, non moins que « la ferme parole prophétique », nous assurent avec force qu'une telle armée est en cours de développement et de préparation pour le conflit irrémédiable. C'est la reconnaissance de ce fait (sans allusion à la parole prophétique ou même sans en avoir connaissance) qui remplit maintenant le cœur de la chrétienté d'un effrayant présage, et pousse tous les hommes d'Etat à prendre des mesures extraordinaires pour la protection et la défense.

Pourtant, dans ces mesures mêmes de défense personnelle imaginées par ceux qui sont au pouvoir, il y a probablement un piège dont ils ne se rendent pas compte. Les armées sur lesquelles ils comptent pour la défense, sont — qu'on s'en souvienne — celles du commun peuple : ces millions de soldats disciplinés ont des femmes, des fils, des filles, des frères, des sœurs, des cousins, des cousines et des amis dans les rangs du commun peuple, dont les intérêts sont unis aux leurs par de puissants liens naturels ; le service qu'ils assurent des trônes et des

royaumes ne se fait que sur des ordres impératifs, et ils ne le supportent que parce qu'ils sont payés, cependant qu'ils en viennent rapidement à considérer que ce n'est pas une compensation satisfaisante eu égard aux peines et aux privations qu'ils doivent endurer, eux et leurs familles, sans parler des périls auxquels sont exposés leur vie, leurs membres, leur santé et leur fortune. Année après année, ces multitudes armées ont de moins en moins d'engouement pour la « gloire » guerrière ; elles sont de plus en plus très sensibles aux souffrances de la guerre, à ses privations ; elles sont de moins en moins dévouées aux pouvoirs souverains qui commandent leurs services, tandis qu'au pays, les armées de travailleurs du commun peuple deviennent de plus en plus irritées et mécontentes de leur sort et appréhendent de plus en plus l'avenir.

Toutes ces choses annoncent au moins une possibilité que dans la crise qui vient, les multitudes puissamment armées et disciplinées de la chrétienté puissent tourner leur puissance contre les autorités à qui elles doivent leur existence, au lieu de les soutenir et de les préserver. Il est certain qu'une telle éventualité a été envisagée par les gouvernants comme en témoigne le fait suivant : en Russie, quand la famine sévit et provoqua des émeutes parmi le peuple, on cacha avec soin ce qui s'était passé aux amis et aux frères des émeutiers qui étaient dans l'armée russe, et pour réprimer ces émeutes, on détacha des soldats qui venaient de districts éloignés.

Présentement, il ne nous est pas possible de supposer clairement quelles seront au juste les conditions et les circonstances que Dieu emploiera comme « voix » de commandement pour diriger sa grande armée, mais nous vivons à une époque qui fait l'histoire rapidement, et sur des principes généraux, il ne serait pas déraisonnable de s'attendre à des mouvements dans cette direction à n'importe quel moment. Cependant, dans nos études antérieures (volumes II et III), nous avons vu que Dieu a un

temps fixé pour chaque trait de son plan, et que nous sommes même maintenant dans ce « Jour de vengeance » qui est une période de quarante [quatre-vingts — éd. 1937] ans que cette période a commencé en octobre 1874, et finira sous peu. Les sinistres années, maintenant passées, de ce « jour » ont certainement posé un grand et profond fondement dans l'église, l'Etat, les finances et dans les conditions sociales et les sentiments pour les grands événements prédits dans les Ecritures. Ces événements ont déjà jeté leur ombre sur le monde et leur accomplissement doit se faire aussi sûrement qu'ils ont été prédits. Il semblerait que quelques années à peine sont un temps suffisant pour leur accomplissement. Déjà « les hommes rendent l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitée ».

Les prophéties qui sont portées à notre attention et proclamées publiquement dès le début de ce Jour de vengeance, arrivent rapidement à leur point culminant. Comme nous l'avons montré dans les chapitres précédents, tous les hommes sont capables de discerner quelque chose des contours sombres du trouble qui se rapproche de plus en plus au point que, maintenant, apparemment, la société est comme une boîte à amadou, comme une poudrière prête à exploser à tout moment, comme une armée organisée, prête à l'assaut sur l'ordre du commandement. Mais Shakespeare a écrit avec vérité :

« Il y a une divinité qui façonne notre destinée

Malgré nos efforts malhabiles pour le faire ! »

(Traduction libre).

Les humains en général ignorent l'intérêt que l'Eternel a dans cette bataille ; presque tous ceux qui contestent revêtent l'armure pour des intérêts personnels et égoïstes dans lesquels ils se rendent bien compte que l'Eternel ne pourrait participer ; c'est pourquoi, alors que de chaque côté tous sont prêts à invoquer la bénédiction de l'Eternel, bien peu comptent dessus, tous semblent compter sur

eux-mêmes, sur leurs organisations, leurs effectifs, etc. Personne ne sera plus surpris que les « puissances des cieux », les grands de la direction ecclésiastique actuelle qui, cherchant à établir un plan de leur propre conception pour l'Eternel, ont négligé le sien tel qu'il est révélé dans sa Parole. Pour ceux-là, l'œuvre de l'Eternel dans les prochaines années, sera en vérité une « œuvre *étrange* ». Ecoutez ce que dit la Parole de l'Eternel à ce sujet :

« L'Eternel se lèvera comme en la montagne de Perat-sim, il sera ému de colère comme dans la vallée de Gabaon, pour faire son œuvre, son œuvre *étrange*, et pour accomplir son travail, son *travail étrange* [inaccoutumé — D.]. ...Car j'ai entendu du Seigneur, l'Eternel des armées, [qu'il y a] une consommation [une consommation] décrétée sur toute la terre. » — Esaïe 28 : 21, 22.

Le système social, « la terre », « les éléments », « le cours de la nature », ne peuvent être enflammés avant que le Seigneur n'ait permis que l'allumette y soit mise : la grande bataille décisive ne peut commencer avant que le grand « Micaël », « le Prince de notre salut », ne se soit levé et n'en ait donné l'ordre (Dan. 12 : 1) et malgré les fréquentes escarmouches qui pourront avoir lieu jusqu'à ce moment-là sur tout le front. En outre, le grand Capitaine informe sa légion royale, l'Eglise, que la catastrophe, bien qu'imminente, ne peut avoir lieu avant que « les soldats du Roi », le « Petit Troupeau », « les élus », aient été tous « scellés » et « rassemblés ».

En attendant, rappelons-nous la description inspirée, que fait l'Apôtre, concernant cette détresse : elle sera comme l'enfantement surprenant la femme enceinte, avec de vives douleurs entrecoupées mais de plus en plus rapprochées. C'est exactement ce qui s'est passé jusqu'ici, et chaque douleur à venir sera plus forte jusqu'à ce que se produise l'épreuve finale dans laquelle le nouvel ordre de choses naîtra dans l'agonie des institutions actuelles.

Attendu que, d'une manière générale, l'Eternel a laissé le monde prendre librement sa ligne de conduite durant

les six mille ans écoulés, sauf dans le cas d'Israël, son intervention maintenant peut sembler d'autant plus particulière et « étrange » à ceux qui ne comprennent pas les changements de dispensation dus à l'introduction du septième millénaire. Mais dans cette bataille, l'Eternel fera que la colère des hommes (et leur ambition et leur égoïsme) le loue et le serve, et du reste de la colère il se ceindra (Ps. 76 : 10). Avec beaucoup de longanimité, il a permis le long règne du péché, de l'égoïsme et de la mort parce qu'il pouvait le dominer pour éprouver son Eglise élue, et pour enseigner à tous les hommes « que le péché est excessivement pécheur ». Cependant, étant donné que le monde en général méprise sa loi d'amour et de vérité et de droiture, l'Eternel a en vue une discipline générale avant de donner la leçon suivante qui sera une illustration pratique des avantages de la droiture, sous le Règne millénaire de son cher Fils.

Si, d'une part, l'Eternel interdit à son peuple de combattre avec des armes charnelles et se déclare être lui-même un Dieu de paix, un Dieu d'ordre et d'amour, d'autre part, il se déclare être lui-même un Dieu de justice et montre que le péché ne triomphera pas toujours dans le monde, mais qu'il sera châtié. « A moi la vengeance ; moi je rendrai, dit le Seigneur. » (Rom. 12 : 19 ; Deut. 32 : 35). Lorsqu'il se lève pour le jugement contre les nations, exerçant la vengeance contre tous les méchants, il se déclare lui-même « un homme de guerre » et « puissant dans la bataille », possédant une « immense armée » sous ses ordres. Qui peut dire avec certitude que les multitudes armées de la chrétienté ne constitueront pas alors l'immense armée qui lancera sa puissante force contre les remparts du présent ordre social ? — Exode 15 : 3 ; Ps. 24 : 8 ; 45 : 3 ; Apoc. 19 : 11 ; Esaïe 11 : 4 ; Joël 2 : 11.

« L'Eternel sortira comme un homme vaillant, il éveillera la jalousie comme un homme de guerre ; il criera, oui, il jettera des cris ; contre ses ennemis il se montrera vaillant. » [Les cris, le rugissement de son immense armée,

son succès dans l'accomplissement de la révolution, selon le dessein divin, tout cela, l'Eternel se l'attribue à lui-même, car les soldats de cette armée accomplissent, sans le savoir, son œuvre de destruction. Il déclare :] « Dès longtemps je suis resté tranquille, je me suis tu, je me suis contenu. Je crierai comme une femme qui enfante, je détruirai et j'engloutirai à la fois. » — Esaïe 42 : 13, 14.

Cependant, les Ecritures donnent à entendre qu'il peut y avoir d'autres personnes en dehors des armées révoltées de la chrétienté qui feront également partie de l'immense armée de l'Eternel. Et l'Eternel, par la bouche du prophète Ezéchiel, parlant de la même époque et des calamités prochaines qui s'abattront sur la chrétienté, déclare :

« Je l'ai livrée en pillage aux mains *des étrangers*, et pour butin *aux méchants de la terre*, et ils la profaneront... Fabrique la chaîne [lie-les, unis-les ensemble ; qu'ils fassent cause communel ; car le pays est plein de coulepe de sang, et la ville [Babylone, la chrétienté] est pleine de violence. Et je ferai venir les *iniques des nations* [D. ; Maredsous : « les plus barbares des païens » — Trad.], et ils posséderont leurs maisons ; et je ferai cesser l'orgueil des forts, et leurs sanctuaires [leurs lieux sacrés, leurs institutions religieuses, etc.] seront profanés. » — Ezéch. 7 : 13-24.

On peut comprendre, par ces paroles, que le soulèvement des masses de la chrétienté dans l'anarchie, sera au moment où prévaudra l'absence de toute loi, extrêmement brutal et sauvage au point de dépasser en cruauté et en barbarie toutes les invasions païennes, comme ce fut le cas dans la Révolution française. Ou bien ces paroles peuvent avoir trait à un soulèvement des peuples de l'Inde, de la Chine et de l'Afrique contre la chrétienté : une telle suggestion fut déjà faite par la presse publique lors de la renaissance de la Turquie et du soulèvement de millions de mahométans. Toutefois, nous pensons quant à nous que les « iniques des nations » sont ceux de la chrétienté qui sont « sans Dieu » et sans avoir de sentiments chrétiens ni d'espérances chrétiennes ; qui, jusqu'ici, ont été retenus et tenus en échec par l'igno-

rance, la superstition et la crainte, mais qui, à l'aube du vingtième siècle, se libèrent rapidement de ces influences contraignantes.

Par sa providence souveraine, l'Eternel prendra la charge générale de cette immense armée de mécontents, formée de patriotes, de réformateurs, de socialistes, de moralistes, d'anarchistes, d'ignorants et de désespérés ; il fera concourir selon sa sagesse divine, leurs espérances, leurs craintes, leurs folies et leur égoïsme à l'accomplissement de ses desseins grandioses dans le renversement des institutions actuelles, et pour préparer l'homme au Royaume de Justice. C'est pour cette seule raison que cette armée est appelée « l'immense armée de l'*Eternel* ». Aucun de ses saints — aucun de ceux qui sont conduits par l'esprit de Dieu comme fils de Dieu, n'aura quelque chose à faire avec cette partie de la « bataille ».

LES CIRCONSTANCES DANS LESQUELLES AURA LIEU CETTE BATAILLE
SONT SANS PRÉCÉDENT

Selon les prédictions des prophètes, les circonstances dans lesquelles aura lieu cette bataille n'auront pas eu leur pareille dans l'histoire. Comme nous l'avons déjà suggéré, ce conflit final est dépeint d'une manière vivante et dans des symboles du Psaume 46 (Comparer également Ps. 97 : 2-6 ; Esaïe 24 : 19-21 ; 2 Pi. 3 : 10). Les collines (les gouvernements moins élevés, moins autocratiques) sont déjà en train de fondre comme de la cire ; ces gouvernements conservent encore leur forme, mais au fur et à mesure que la terre (la société) s'embrase, ils cèdent à ses exigences, et petit à petit ils s'abaissent au niveau des revendications populaires. La Grande-Bretagne représente bien cette classe de gouvernements. Les hautes montagnes (représentant des gouvernements autocratiques) seront « ébranlées » par des révolutions, et finalement, seront « jetées au cœur de la mer » — complètement détruites dans l'anarchie. Déjà, les « eaux » de la « mer »

« mugissent » contre les remparts de l'organisation sociale actuelle ; avant longtemps, la terre (l'édifice social actuel) chancera comme un homme ivre, cherchant en vain à rester debout, à se maintenir et à se rétablir ; bientôt, la terre sera complètement « bouleversée » [Crampon, Seg. « transportée de sa place » — D.] pour faire place à la « nouvelle terre » (au nouvel ordre social) où la droiture (la justice) régnera.

Il sera impossible de rétablir l'ordre actuel des choses : (1) parce qu'il a évidemment atteint le terme de son utilité et n'est pas équitable dans les conditions présentes ; (2) à cause de la diffusion générale de la connaissance profane ; (3) il est maintenant manifeste que le cléricalisme a longtemps aveuglé et enchaîné les masses par l'erreur et la crainte, ce qui conduira à un mépris général de toutes affirmations et enseignements religieux comme ne faisant qu'un avec les tromperies découvertes ; (4) parce que le monde religieux, en général, ne discernant point que le temps de Dieu est venu pour un changement de dispensation, ignorera la raison, la logique, la justice et l'Écriture en défendant le présent ordre de choses.

Il importe donc peu que les cieux ecclésiastiques (les pouvoirs religieux, la papauté et le protestantisme) se soient unis comme un livre qu'on enroule (Esaïe 34 : 4 ; Apoc. 6 : 14). La puissance religieuse que la chrétienté retirera de cette union sera complètement vaine contre la marée montante de l'anarchie lorsque la terrible crise se produira. Devant cette immense armée, « toute l'armée des cieux [l'église nominale] sera fondue, et les cieux seront enroulés comme un livre [les deux grands corps qui constituent les cieux ecclésiastiques, c'est-à-dire la papauté et le protestantisme, formant les deux extrémités distinctes du rouleau, sont en train, même maintenant, de se rapprocher rapidement l'un de l'autre, de s'enrouler, comme nous l'avons montré] ; et toute leur armée tombera [s'abattrà, non pas d'un seul coup, mais graduellement,

quoique rapidement] comme une feuille tombe de la vigne, et comme ce qui tombe du figuier.» (Esaïe 34 : 4). Finalement, ces « cieux en feu seront dissous, et les éléments [dont ils sont composés] embrasés se fondront.» — 2 Pi 3 : 12.

« Quand même ils sont comme des ronces entrelacées [car le protestantisme et la papauté ne peuvent jamais s'incorporer d'une manière parfaite ; chacun sera une épine pour l'autre], et comme ivres de leur vin [enivrés de l'esprit du monde], ils seront consumés [ils seront anéantis dans la grande tribulation, et, comme systèmes religieux, complètement détruits] comme du chaume sec, entièrement » ; car l'Eternel « détruira entièrement : la détresse ne se lèvera pas deux fois. » Promesse bénie ! « Car voici, le jour vient, brûlant comme un four : et tous les orgueilleux, et tous ceux qui pratiquent la méchanceté seront du chaume, et le jour qui vient les brûlera, dit l'Eternel des armées, de manière à ne leur laisser ni racine, ni branche [pour un développement futur]. — Nahum 1 : 9, 10 ; Mal. 4 : 1.

« LE TEMPS DE DÉTRESSE POUR JACOB »

Tandis que le temps de tribulations et de détresse de ce jour de l'Eternel s'abattra d'abord et spécialement sur la chrétienté et définitivement sur toutes les nations, le prophète Ezéchiel (38 : 8-12) nous informe que le coup final sera donné sur le peuple d'Israël rassemblé de nouveau en Palestine. Le prophète semble indiquer un rassemblement beaucoup plus important d'Israël en Palestine dans cette période de la moisson qu'il n'y en eut auparavant. Il les représente comme sortis des nations en très grands nombres, ayant des richesses considérables, et habitant les lieux de leur pays autrefois déserts. Tous seront chez eux en sécurité au moment où le reste du monde sera dans son agitation la plus insensée. — Ezéch. 38 : 11, 12.

Chacun peut voir qu'un tel rassemblement d'Israël en Palestine a déjà commencé, mais il est tout à fait clair que leur exode des autres pays devra recevoir une grande

et soudaine impulsion afin d'accomplir cette prophétie au temps marqué. Il reste à voir ce que sera cette impulsion, mais selon les indications du prophète Jérémie, nous savons qu'elle viendra certainement. (*) — Jér. 16 : 14-17, 21.

« Voici, des jours viennent, dit l'Eternel, où on ne dira plus : L'Eternel est vivant qui a fait monter les fils d'Israël du pays d'Egypte ; mais l'Eternel est vivant, qui a fait monter les fils d'Israël du pays du nord [Russie ?], et de tous les pays où il les avait chassés. Et je les ramènerai dans leur terre, que j'ai donnée à leurs pères. Voici, Je mande beaucoup de pêcheurs, dit l'Eternel, et ils pêcheront ; et après cela je manderai beaucoup de chasseurs, qui les prendront comme du gibier de dessus toutes les montagnes, et de dessus toutes les collines et des trous des rochers. Car mes yeux sont sur toutes leurs voies ; elles ne sont pas cachées de devant ma face, ni leur iniquité mise à couvert de devant mes yeux... Ils sauront que mon nom est l'Eternel. »

Nous ne doutons pas un seul instant que l'Eternel soit parfaitement capable d'accomplir cela. Dans toutes les nations, la question se pose, embarrassante : « Qu'allons-nous faire des Juifs ? ». Dans une crise d'un proche avenir que la providence souveraine de l'Eternel suscitera d'une manière soudaine, cette question provoquera, comme l'indique le prophète, quelque action concertée par les nations pour les diriger vers le pays de la promesse. Et de même qu'ils partirent d'Egypte en hâte, avec leurs troupeaux et leurs biens, aidés des Egyptiens qui disaient : « Levez-vous, sortez du milieu de mon peuple, ...prenez votre menu bétail et votre gros bétail, comme vous l'avez dit, et allez-vous-en » ; et de même que l'Eternel fit trouver grâce au peuple aux yeux des Egyptiens qui lui donnèrent tout ce qu'il demandait, de l'argent, de l'or et des vêtements (Ex 12 : 31-36), ainsi, dans le prochain exode prédit par les prophètes, les Juifs ne seront pas renvoyés à vide, mais apparemment il s'exercera comme

(*) Ecrit en 1897 — Trad.

une pression soudaine sur les nations en faveur d'Israël, ainsi, que l'indique la prophétie susmentionnée d'Ezéchiel.

Cette race entreprenante, une fois rétablie dans le pays de la promesse, et ainsi éloignée, pour un temps du moins, de la détresse des nations qui régnera partout ailleurs, s'adaptera rapidement à la nouvelle situation, et les lieux jusqu'ici désolés seront de nouveau habités.

Cependant, ce peuple châtié passera sous une nouvelle vague d'angoisse, car, selon le prophète, la dernière phase de la bataille du grand jour aura lieu en Palestine. La tranquillité et la prospérité relatives d'Israël rassemblé de nouveau en Palestine vers la fin de ce jour de trouble, ainsi que le fait qu'il sera exposé, sans défense, exciteront peu à peu la jalousie d'autres peuples et inviteront ces derniers au pillage. Lorsque toute loi et tout ordre seront abolis, Israël sera finalement assiégé par des hordes de cruels pillards qu'Ezéchiel appelle les armées de Gog et Magog (Ezéch. 38), et grande sera alors la détresse d'Israël sans défense. « Hélas ; » dit le prophète Jérémie, « que cette journée est grande ! Il n'y en a point de semblable ; et c'est le temps de détresse pour Jacob, mais il en sera sauvé. » — Jér. 30 : 7.

Sous l'image d'un seul homme, les armées de Gog et Magog sont représentées disant : « Je monterai dans un pays de villes ouvertes, je viendrai vers ceux qui sont tranquilles, qui habitent en sécurité, qui tous habitent là où il n'y a pas de murailles et chez qui il n'y a ni barres ni portes ». « Tu iras », dit le prophète, « pour emporter un butin et faire un pillage, pour tourner ta main sur des lieux désolés [de nouveau] habités, et sur un peuple rassemblé d'entre les nations, qui a acquis du bétail et des biens, et habite le centre du pays » (Ezéch. 38 : 11-13). Le prophète prédit ces événements comme s'il s'adressait aux armées, disant : « Et tu viendras de ton lieu, du fond du nord [l'Europe et l'Asie sont au nord de la Palestine], et beaucoup de peuples avec toi, tous montés sur des chevaux, un grand rassemblement, et une nombreuse armée : et tu monteras contre mon peuple Israël comme une nuée, pour couvrir le pays. *Ce sera à la fin* [éd. 1937 :

littéralement : le dernier] *des jours* [apparemment la scène finale du jour de détresse], et *je te ferai venir* sur mon pays, afin que les nations me connaissent, quand je serai sanctifié en toi [mis à part, reconnu comme ton vainqueur], ô Gog ! devant leurs yeux. » — Ezéch. 38 : 15-16.

Au milieu de la détresse, Dieu se révélera à Israël : Il lui fera voir qu'Il est son défenseur comme jadis, au temps où il lui accordait sa faveur en tant que nation. La détresse extrême des Israélites sera l'occasion favorable de l'Eternel ; c'est alors que leur aveuglement sera ôté. Nous lisons : « Et j'assemblerai toutes les nations [représentées par les armées de Gog et Magog] contre Jérusalem, pour le combat ; et la ville sera prise, et les maisons seront pillées, et les femmes violées, et la moitié de la ville s'en ira en captivité ; et le reste du peuple ne sera pas retranché de la ville. Et l'Eternel sortira et combattra contre ces nations comme au jour où il a combattu au jour de la bataille. » (Zach. 14 : 2, 3). Esaïe 28 : 21, se référant à la même chose, donne en exemple comment l'Eternel délivra Israël des mains des Philistins à Peratsim, et des Amorites à Gabaon, disant : « Car l'Eternel se lèvera *comme* en la montagne de Peratsim, il sera ému de colère *comme* dans la vallée de Gabaon. » Voir 2 Sam. 5 : 19-25 ; 1 Chron. 14 : 10-17 ; Jos. 10 : 10-15, comment Dieu ne dépendait pas de l'habileté ou de la tactique humaines, mais mena ses batailles à sa propre manière. Ainsi, dans cette bataille, Dieu apportera la délivrance en son propre temps et à sa manière à lui.

Dans la prophétie d'Ezéchiel (38 : 1-13), l'Eternel nomme les principaux acteurs dans la bataille en Palestine, mais nous ne pouvons pas, d'une manière trop positive, les identifier. Magog, Méschec, Tubal, Gomer, Togarma, Javan et Tarsis étaient les noms des enfants du fils de Noé, *Japheth* — qu'on suppose être à l'origine les premiers occupants de l'Europe. Sheba et Dedan étaient des descendants du fils de Noé, *Cham* — qu'on suppose être à

l'origine les premiers occupants de l'Afrique du Nord. Abraham et sa postérité (Israël) étaient des descendants du fils de Noé, *Sem*, qu'on suppose être à l'origine les premiers occupants de l'Arménie (Asie occidentale). — Voir Gen. 10 : 2-7. Ceci semblerait indiquer, d'une manière générale, que l'attaque viendra de l'Europe, du « fond du nord », d'un mélange de peuples alliés.

Le prophète Ezéchiel (38 : 18 à 39 : 20) décrit d'une manière vivante la destruction complète des ennemis d'Israël, laquelle amène la fin du temps de détresse et l'époque de l'établissement du royaume de Dieu. On ne peut la comparer qu'à la terrible destruction du Pharaon et de ses armées, lorsqu'ils essayèrent de s'emparer de nouveau d'Israël que Dieu était en train de délivrer. Sur ce point également, la délivrance d'Israël doit se faire « comme aux jours où tu sortis du pays d'Egypte » — « des choses merveilleuses » — Michée 7 : 15.

Après avoir indiqué que l'arrivée de cette armée venue du fond du nord contre Israël (rassemblé de nouveau en Palestine « au dernier jour », « ayant beaucoup de biens » et « habitant en sécurité ») serait soudaine, et « comme une nuée pour couvrir le pays » (Ezéch. 38 : 1-17), le message ajoute : « Ainsi dit le Seigneur, l'Eternel : N'es-tu pas celui dont j'ai parlé dans les jours d'autrefois, par mes serviteurs les prophètes d'Israël, qui, en ces jours-là, pendant des années, ont prophétisé que je te ferais venir contre eux ? » L'Eternel fait ensuite connaître sa résolution de détruire la méchante armée, et la description semble indiquer que cette destruction s'accomplira par une manifestation violente et brusque de jalousie, de révolution et d'anarchie parmi les divers éléments qui composeront cette armée hétérogène : une révolution et un conflit qui suivront la révolution et le conflit de chacun des gouvernements des divers peuples, suivant ainsi l'insurrection et l'anarchie universelles après le grand tremblement de terre d'Apoc. 16 : 18-21.

Tous les prophètes témoignent que la puissance de Dieu sera manifestée d'une manière si merveilleuse dans la délivrance d'Israël, car il combattra pour Israël (et incidemment pour tous) avec des armes que nulle puissance humaine ne pourra maîtriser, y compris la peste et diverses calamités répandues sur les méchants (les adversaires d'Israël et de Dieu) jusqu'à ce que le monde entier sache rapidement que l'Eternel a accordé de nouveau sa faveur à Israël, et qu'il est de nouveau son roi comme dans les temps anciens ; bientôt, le monde entier aussi bien qu'Israël, apprendront à apprécier le Royaume de Dieu, lequel deviendra rapidement le désir de toutes les nations.

Comme porte-parole de l'Eternel, le prophète Ezéchiel (39 : 21-29) parle de l'issue glorieuse de cette victoire, et des résultats pour Israël et pour le monde entier, disant :

« Et je mettrai ma gloire parmi les nations ; et toutes les nations verront mon jugement, que j'aurai exécuté, et ma main, que j'aurai mise sur eux. Et la maison d'Israël saura que je suis l'Eternel, leur Dieu, dès ce jour-là et dans la suite. Et les nations sauront que la maison d'Israël est allée en captivité, parce qu'ils ont été infidèles envers moi [en rejetant Christ — Rom. 9 : 29-33], et que je leur avais caché ma face, et que je les avais livrés en la main de leurs ennemis [durant tous les siècles de la dispensation chrétienne ; et] ils sont tous tombés par l'épée. Je leur ai fait selon leur impureté et selon leurs transgressions, et je leur ai caché ma face.

« C'est pourquoi [maintenant que ce châtiment est terminé], ainsi dit le Seigneur, l'Eternel : Maintenant, je rétablirai les captifs de Jacob et j'aurai compassion de toute la maison d'Israël [vivants et morts, les « temps de rétablissement étant venus » — Actes 3 : 19-21], et je serai jaloux de mon saint nom, quand ils auront porté leur confusion, et toutes leurs infidélités par lesquelles ils ont été infidèles envers moi, alors qu'ils habiteront en sécurité dans leur terre et qu'il n'y aura personne qui les effraye, quand je les aurai ramenés d'entre les peuples et que je les aurai rassemblés des pays de leurs ennemis, et que je serai sanctifié en eux aux yeux de beaucoup de nations. Et ils sauront que je suis l'Eternel, leur Dieu.

parce que je les ai emmenés captifs parmi les nations, et que je les aurai rassemblés dans leur terre, et que je n'en aurai laissé là aucun de reste. Et je ne leur cacherai plus ma face, parce que j'aurai répandu mon Esprit sur la maison d'Israël. » « Et du couchant, ils craindront le nom de l'Eternel, et du lever du soleil sa gloire. Quand l'ennemi viendra comme un fleuve, l'Esprit de l'Eternel [par le moyen d'Israël selon l'esprit, à travers l'Age de l'Evangile] lèvera un étendard contre lui. Et le rédempteur viendra à Sion [l'Eglise, « le corps de Christ »] et vers ceux qui, en *Jacob*, reviennent de [leur] rebellion, dit l'Eternel. » — Esaïe 59 : 19, 20 ; Comp. Rom. 11 : 25-32.

« L'Eternel est bon, un lieu fort au jour de la détresse, et il connaît ceux qui se confient en lui. » Mais « qui tiendra devant son indignation, et qui subsistera devant l'ardeur de sa colère ?... Il détruira entièrement [l'iniquité] ; la détresse ne se lèvera pas deux fois. » — Nah. 1 : 7, 6, 9.

C'est ainsi que pour la bataille du grand jour de Dieu Tout-Puissant, le monde entier sera préparé pour le jour nouveau et son immense travail de rétablissement. Bien que l'heure de veille sera chargée de nuages et de profondes ténèbres, Dieu soit loué pour l'assurance bénie qu'Il donne que l'œuvre de destruction sera « de courte durée » (Matt. 24 : 22), et qu'immédiatement après, le glorieux Soleil de justice commencera à briller. La terre [la vieille structure sociale actuelle] sera [ainsi] ébranlée deçà et delà comme une cabane » (Esaïe 24 : 19, 20) afin de faire place à la nouvelle construction de Dieu, les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite. — 2 Pi. 3 : 13 ; Esaïe 65 : 17.

Depuis que tout ce qui précède est parti à l'impression, un article d'un ancien numéro de *Tribune de N.Y.* (26 juin 1897), tout à fait à-propos, est venu à notre connaissance. Il est si en accord avec les suggestions que nous avons faites concernant « l'immense armée de l'Eternel » qui est présentement en préparation, que nous en reproduirons ici un extrait :

« LA COURONNE OU LE PEUPLE ? »

« A QUEL CHOIX POURRONT ÊTRE APPELÉES
CERTAINES ARMÉES D'EUROPE DANS LE PROCHE AVENIR »

« Il y a moins de quarante ans, des troupes, par obéissance aux ordres de leurs souverains, pointaient leurs fusils sur le peuple, fusillaient et tuaient à la baïonnette des hommes, des femmes et même des enfants jusqu'à ce que le sang ruisselât comme de l'eau dans les rues de Berlin, de Vienne, et de nombreuses autres capitales de l'ancien monde. Il ne s'agissait pas d'une simple populace de vagabonds et de mendiants avec qui les militaires avaient affaire, mais de citoyens aisés et très instruits — des hommes de métier, des négociants, des industriels, des politiciens et des législateurs — en fait, tous ces éléments qui constituent ce qu'on appelle dans l'ancien monde la « bourgeoisie » et les classes moyennes, et qui essayaient d'obtenir les droits politiques solennellement promis par les termes des constitutions décrétées par leurs gouvernants respectifs, mais que ces derniers refusaient de mettre en application jusqu'à ce qu'ils y fussent contraints par le peuple.

« LA QUESTION SE POSE EN ITALIE »

« Si les troupes étaient aujourd'hui sommées de faire feu sur leurs compatriotes, manifesteraient-elles une obéissance semblable au commandement de l'Oint de l'Eternel ? C'est une question qui préoccupe les têtes couronnées de l'Europe, beaucoup plus que les gens de ce pays-ci ne sont disposés à le croire à l'heure actuelle. Pourtant, ces derniers jours, elle est venue à l'attention du public sous la forme d'une proposition soumise au Parlement italien, demandant que le mot « nationale » soit substitué au mot « royale » dans la définition de l'armée. La motion fut en fin de compte repoussée par le parti ministériel qui possède une majorité dans la législature. Pourtant, les arguments avancés par les partisans de la motion étaient, non seulement logiques, mais puissants ; ils ne manqueront pas d'intéresser fortement le peuple d'Italie aussi bien que toutes les autres nations civilisées, et ils doivent sûrement avoir donné matière à réflexion au roi Humbert, ainsi qu'aux monarques son frère et sa sœur.

[L'article fait remarquer que, sans agitation spéciale, le

commandement de l'armée anglaise avait été remis au cours des trois années précédentes au Parlement, représenté par le ministre de la Guerre, alors qu'auparavant, l'armée avait été directement attachée à la couronne parce que son commandant en chef était un prince de sang royal qui détenait sa charge comme représentant de la reine. Il semble que la reine ait, tout naturellement et pendant longtemps, cherché à conserver ce dernier soutien de la souveraineté, mais sans aucun résultat. En France également, on peut constater la jalousie du peuple touchant la direction de l'armée, par le fait qu'on refusa de nommer un général comme commandant suprême et que ce poste est confié à un ministre de la Guerre qu'on peut changer et qui représente le parti vainqueur aux élections. L'article continue ainsi :]

« UN CONFLIT IMMINENT EN ALLEMAGNE »

« En Italie, on ne considère plus un conflit de ce genre comme imminent. Mais on ne peut nier qu'en Allemagne, on appréhende quelque chose de cette nature, et plus spécialement en Prusse, où le monarque et le peuple s'éloignent l'un de l'autre un peu plus chaque jour. Il est manifeste que l'empereur Guillaume anticipe une telle lutte, car dans toutes ses déclarations faites récemment chaque fois qu'il a l'occasion de s'adresser à ses troupes, et tout particulièrement à Bielefeld la semaine dernière, son thème favori est que le devoir des soldats est de se tenir prêts à défendre au péril de leur vie leur souverain et son trône, non pas tant contre l'ennemi à l'étranger que contre les ennemis à l'intérieur de l'empire, et du royaume. Lorsqu'il préside la cérémonie du serment des recrues, il ne manque jamais de leur rappeler que leur premier devoir est envers sa personne plutôt qu'envers le peuple qui les paie, et il ne se lasse jamais de discourir longuement sur ce qu'il décrit comme le « vêtement du Roi », c'est-à-dire l'uniforme que lui, comme beaucoup d'autres souverains, a choisi de considérer comme étant la livrée, non de l'Etat ni de la Nation, mais du monarque à qui le porteur de cette livrée est lié par des liens spéciaux d'allégeance, de loyauté et d'obéissance aveugle et passive. On ne doit pas oublier non plus que dans tous les cas de disputes et de luttes entre des civils et des

militaires, l'empereur soutient toujours ces derniers, même lorsque la preuve est faite qu'ils sont les agresseurs ; il va même jusqu'à pardonner ou diminuer les peines toujours indulgentes qui ont été infligées à des officiers accusés d'avoir, étant ivres, blessé gravement, et dans certains cas tué des civils sans armes et inoffensifs.

« ATTITUDE DE L'ARMÉE ALLEMANDE »

« Quelle sera l'attitude de l'armée si devait éclater la lutte pressentie entre la Couronne et le peuple ? A la cour et dans les cercles officiels de Berlin, on croit que l'empereur pourra compter sur ses troupes. Mais cette opinion n'est nullement partagée par le peuple lui-même, ni même par les chefs allemands de la politique actuelle. Les simples soldats et les caporaux de l'armée ne sont plus, comme autrefois, des paysans ignorants, incapables soit de lire, d'écrire ou même de penser par eux-mêmes, mais ce sont des hommes réfléchis, instruits, à qui l'on a enseigné à l'école quels sont les droits et les prérogatives constitutionnelles pour lesquels leurs grands-pères et leurs pères ont lutté en vain. Ils connaissent, aussi, suffisamment d'histoire pour apprécier le fait que dans toutes les luttes entre la Couronne et le peuple, c'est toujours ce dernier qui a fini par remporter la victoire ».

Confiance en Dieu

SI, sur une mer d'huile,
Je vogue calmement,
O Dieu, vers toi, mon cœur tranquille
Trouvera le bon vent.

Mais si la vague écume
Retardant mon transport,
Bénis soient l'ouragan, la brume
Qui m'attirent au port.

Bientôt, flots et tempête
T'obéiront Seigneur,
Ton amour, de l'âme inquiète,
Chassera la frayeur.

Fais qu'en toute fortune,
J'aime ta volonté,
Que rien ne cause une lacune
A ma fidélité.

(Hymne 106)

ETUDE XII

LA GRANDE PROPHÉTIE DE NOTRE SEIGNEUR

Matt. 24 ; Marc 13 ; Luc 21 : 5-36 ; 17 : 20-37.

Importance de cette prophétie. — Les conditions et les trois questions qui l'ont provoquée. — Prenez garde aux faux christes. — Bref aperçu historique et prophétique d'une période de dix-huit siècles. — La détresse à la fin de l'Age judaïque et celle qui termine l'Age de l'Evangile sont confondues dans le langage de tous les évangélistes. — L'abomination de la désolation. — Fuyez vers la montagne. — Celles qui allaitent, etc. — Avant l'hiver et le sabbat. — Il est ici ! Il est là ! Ne les croyez pas. — La tribulation de ces jours-là. — L'obscurcissement du soleil et de la lune sont des signes. — La chute des étoiles. — Des accomplissements symboliques également. — Le signe du Fils de l'homme. — Ce que les tribus de la terre verront. — Le figuier. — « Cette génération ». — Veillez ! — « Comme au jour de Noé, ils ne connurent rien. » — Souvenez-vous de la femme de Lot. — L'un pris et l'autre laissé. — Les élus doivent être rassemblés par la vérité. — La maison de Satan doit être renversée. — Dispositions prises pour fournir la nourriture spirituelle à la famille de la foi.

NOTRE Seigneur prononça l'une des plus remarquables prophéties des Saintes Ecritures touchant le « Temps de la fin », l'époque qui termine l'Age de l'Evangile. Il le fit vers la fin de son ministère terrestre, alors qu'il s'efforçait de préparer graduellement ses disciples à la nouvelle dispensation qui allait être pleinement introduite après la tragédie du Calvaire. Il désirait leur faire comprendre qu'ils ne devaient pas s'attendre à recevoir immédiatement les honneurs et les gloires du Royaume auxquels, selon sa promesse, devaient participer ses fidèles. Avant ces gloires et ces bénédictions viendraient les épreuves et les souffrances. Lui, leur maître, le Roi, devait être rejeté par Israël et crucifié, en accord avec les déclarations prophétiques ; ensuite, Israël

serait livré à ses ennemis, et sa ville sainte et son temple somptueux totalement détruits ; de plus, ses disciples ne devaient pas espérer être plus que leur Maître, exempts de l'opprobre et des souffrances qui l'accablèrent, mais leur fidélité envers lui et envers ses enseignements attirerait sur eux la haine de tous les hommes pour sa cause ; pourtant, en fin de compte, après beaucoup de tribulation, ceux qui seraient fidèles jusqu'à la mort seraient récompensés, lorsqu'il reviendrait pour les prendre avec lui et leur faire partager sa gloire.

Notre Seigneur réserva cet enseignement sur ce sujet jusqu'à ce qu'il fût sur le point d'achever son ministère. Tout d'abord, les disciples furent portés à s'irriter de cela et à insister (comme certains le font aujourd'hui) en disant que la cause du Seigneur devrait conquérir le monde, à la suite de leur prédication, et Pierre alla même jusqu'à exprimer ce dissentiment à notre Seigneur, disant : « Seigneur, Dieu t'en préserve, cela [la mort et la dispersion de ton peuple, et le triomphe du mal en général] ne t'arrivera point ! » (Matt. 16 : 22 ; Marc 8 : 31, 32). Cependant, notre Seigneur réprimanda sévèrement Pierre, et tous les disciples semblent être parvenus graduellement à discerner que les gloires du Royaume étaient encore lointaines, que leur Maître devait s'en aller, et qu'en les quittant, il leur enverrait le Consolateur, le saint esprit, afin de les guider et de les garder jusqu'à ce qu'il revienne dans la gloire du Royaume du Père.

Ce fut dans cette attitude d'esprit, et avec la dernière expression de notre Seigneur touchant le temple, résonnant encore dans leurs oreilles, que les disciples cherchèrent à obtenir du Maître des renseignements précis sur ces points qui n'étaient pas encore bien clairs pour eux.

LES TROIS QUESTIONS

« Et comme Jésus était assis sur la montagne des Oliviers, les disciples vinrent à lui en particulier, disant :

Dis-nous (1) quand ces choses [la destruction du Temple, etc.] auront lieu, et (2) quel sera le signe de ta présence (*) et (3) de la consommation du siècle [Age] ? » — Matt. 24 : 3.

Il ne fait aucun doute que c'est sous la providence divine que se présentèrent l'occasion favorable et les questions qui furent posées, car la prophétie était certainement destinée davantage à l'instruction du peuple de Dieu vivant dans ce temps de la « moisson » [écrit en 1897 — Trad.] qu'à celle des disciples qui posaient les questions. Lorsqu'on étudie cette prophétie, il est absolument nécessaire de se rappeler ces questions auxquelles la prophétie est la réponse inspirée. Le prophétie est rapportée d'une manière fort semblable par trois des Évangélistes Matthieu, Marc et Luc, mais puisque celle de Matthieu est la plus complète et la plus méthodique, nous en suivons le compte rendu en général, en indiquant toutes modifications notées dans les autres récits.

PRENEZ GARDE AUX FAUX CHRISTS

« Prenez garde que personne ne vous séduise ; car plusieurs viendront en mon nom, disant : Moi, je suis le Christ ; et ils en séduiront plusieurs. » — Matt. 24 : 4, 5. (D.)

Deux de ces faux Christs sont mentionnés dans le discours de Gamaliel en Actes 5 : 36, 37, et l'histoire nous parle de plusieurs autres qui séduisirent nombre de Juifs. L'un des plus fameux d'entre eux fut Sabbathai Lévi, de Smyrne, qui se présenta en 1648 après J.-C. Sabbathai Lévi se donnait le titre de « Fils premier-né de Dieu, le Messie, le Sauveur d'Israël » et promettait le rétablissement du royaume et de la prospérité. Sabbathai, dit l'historien, « avait une telle autorité [à Smyrne] que certains de ses disciples prophétisaient et tombaient dans d'étranges extases ; quatre cents hommes et femmes

(*) Le mot grec **parousia**, employé ici, signifie invariablement **présence**, et non **venue**. — Voir the **Emphatic Diaglott** ; note N.T. Lausanne.

prédirent que son royaume s'accroîtrait. Pendant quelque temps, les gens se comportèrent comme s'ils eussent été possédés par des esprits ; certains tombaient en transes, l'écume à la bouche, racontaient leur future prospérité, les visions qu'ils avaient du Lion de Juda, les triomphes de Sabbathai. » Ce fut là sans nul doute, une contrefaçon satanique de l'accomplissement de la prophétie de Joël (2 : 29), une contrefaçon du saint esprit telle qu'elle s'exerce aussi dans des réveils religieux des temps plus modernes. En tout, il y a eu probablement cinquante ou plus de faux christs, hommes et femmes, et beaucoup d'entre eux ayant certainement perdu la raison, possédés d'esprits malins. Toutefois, d'aucun d'eux, ni même de tous comptés ensemble, on ne peut dire qu'ils en ont « séduit beaucoup » [v. Darby : « plusieurs » — Trad.]. Pourtant, c'est contre l'espèce de faux christs qui en a « séduit beaucoup » que notre Seigneur nous met en garde ici, et plus loin encore dans cette prophétie où nous examinerons particulièrement les antichrists qui en ont séduit beaucoup.

L'HISTOIRE DE DIX-HUIT SIÈCLES BRIÈVEMENT PRÉDITE

Matt. 24 : 6-13 ; Marc 13 : 7-13 ; Luc 21 : 9-19.

« Et vous entendrez parler de guerres et de bruits [de menaces, d'intrigues] de guerres ; prenez garde que vous ne soyez troublés, car il faut que tout arrive ; mais la fin n'est pas encore. Car nation s'élèvera contre nation, et royaume contre royaume ; et il y aura des famines, et des pestes, et des tremblements de terre en divers lieux. Mais toutes ces choses sont un commencement de douleurs. » — Matt. 24 : 6-8.

C'est ainsi que notre Seigneur résuma brièvement l'histoire profane, et enseigna aux disciples à ne pas attendre immédiatement sa seconde venue et son Royaume de gloire. Et quelle justesse dans ce résumé ! Assurément, l'histoire du monde est exactement cela : un compte rendu de guerres, d'intrigues, de famines et de pestes, et peu

d'autres choses. Notre Seigneur met à part l'histoire de la véritable Eglise et l'expose avec la même brièveté, comme suit :

« Alors [durant cette même période, l'Age de l'Evangile] ils vous livreront pour être affligés, et ils vous feront mourir ; et vous serez haïs de toutes les nations [peuples] à cause de mon nom. Et alors [durant cette même période] plusieurs seront scandalisés, et se livreront l'un l'autre, et se haïront l'un l'autre ; et plusieurs faux prophètes [instructeurs] s'élèveront et en séduiront plusieurs : et parce que l'iniquité prévaudra, l'amour du grand nombre [v. D.] sera refroidi ». — Matt. 24 : 9-13.

A la lumière de l'histoire, serait-il possible de dépeindre la marche de la véritable Eglise de Dieu d'une manière plus concise ? Assurément non ! La ressemblance est parfaite. « Tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le christ Jésus, seront persécutés » dit l'Apôtre (2 Tim. 3 : 12), et quiconque n'a pas eu sa part dans cette persécution a toutes raisons pour douter de sa parenté avec Dieu comme fils (Héb. 12 : 8). Il en a été ainsi pour l'Eglise dans son ensemble : lorsque ses membres ne furent pas persécutés par la classe d'Ismaël et d'Esau, ce fut parce qu'il y avait tant de l'esprit du monde ou tant d'« amour froid » envers le Seigneur et sa vérité qu'ils n'étaient pas dignes de la persécution. Cependant, jugés selon la même mesure, et par la prophétie de notre Seigneur, il y a eu quelques membres fidèles jusqu'à la mort tout le long de cet Age de l'Evangile — un « petit troupeau ».

LE TÉMOIGNAGE DE L'ÉVANGILE DANS LE MONDE ENTIER

Matt. 24 : 14 ; Marc 13 : 10.

« Et cet évangile du royaume sera prêché dans la terre habitée tout entière, en témoignage à toutes les nations ; et alors viendra la fin. »

Ici encore, notre Seigneur montra clairement à ses disciples que la fin de l'Age était beaucoup plus éloignée qu'ils ne l'avaient supposé ; que le message de son Royaume devait être une bonne nouvelle, non seulement

pour Israël, mais pour toutes les nations. Néanmoins, cela n'impliquait pas que d'autres nations recevraient l'évangile qu'Israël avait rejeté. Au contraire, nous devrions nous attendre à ce qu'en fait nous trouvons, savoir, que si le dieu de ce monde a aveuglé Israël, ainsi aveuglerait-il l'immense majorité d'autres nations et les empêcherait de voir en Christ la puissance de Dieu, la sagesse de Dieu — et c'est ce qu'il a fait (1 Cor. 1 : 24). Si, seul, un reste d'Israël (spécialement instruit sous la Loi pendant des siècles) fut trouvé digne de faire partie de la « sacrificature royale », que pourrait-on raisonnablement espérer de plus des nations païennes qui vécurent si longtemps « sans Dieu et sans espérance » ?

Il est bon de noter avec soin que, selon les paroles de notre Seigneur, l'Evangile ne devrait pas être prêché aux nations pour *convertir les nations*, mais pour servir de *témoignage aux nations*, et pour appeler, perfectionner et rassembler de toutes les nations les « élus ». Plus tard, les « élus », comme Royaume, béniront les nations, ouvrant leurs oreilles sourdes à l'Evangile, et leurs yeux aveuglés à la vraie Lumière.

Ce *témoignage* a déjà été donné : la parole du Seigneur, l'Evangile du Royaume, a été proclamée à toutes les nations de la terre. Chaque individu ne l'a pas entendue, mais telle n'est pas la déclaration de la prophétie. L'Evangile devrait être, et a été, une proclamation nationale. Et *la fin est venue* ! « La moisson est la fin de l'Age » selon l'explication donnée par notre Seigneur (Matt 13 : 39). Certains ont été enclins à se demander si, oui ou non, cette prédiction avait été accomplie, étant donné que les missionnaires qui sont allés dans des pays païens ont, dans leur grande majorité, connu peu de chose ou rien de la bonne nouvelle spécifiée d'une manière particulière par notre Seigneur : « la bonne nouvelle du Royaume ». A cela nous répondons que les évangiles imprimés de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean leur sont parvenus,

débordant de la nouvelle du Royaume, exactement comme nous les avons.

Ainsi notre Seigneur résuma-t-il brièvement les dix-huit siècles d'épreuves et de persécutions pour son Eglise, et le fruit de leur labeur en témoignant avec succès à toutes les nations ; il se pressa de répondre à la question importante à savoir comment les vivants connaîtraient le temps et le fait de sa *seconde présence*. Il laissa de côté la question concernant le moment où les pierres du temple seraient toutes bouleversées, de crainte qu'ils n'associent cet événement avec sa seconde venue, et aussi parce qu'il désirait associer la détresse qui s'abattrait sur Israël selon la chair dans le renversement de sa politique, avec la détresse qui doit s'abattre sur Israël nominal selon l'esprit à la fin de cet Age, comme type et antitype.

Ce fut avec une intention évidente de la part de Dieu — bien que cela fût ignoré des Evangélistes — que le récit de la prophétie de notre Seigneur à ce point précis, soit donné par fragments : ici, une partie, là une autre partie ; ici, une allusion à la détresse-type sur Israël-type à la fin de la moisson-type, là une allusion à la détresse analogue bien que plus générale et plus intense à la fin de cet Age-ci sur Israël-antitype, la chrétienté. En vérité, les prophètes purent dire que notre Seigneur parlerait en paraboles et en langage obscur, et « qu'il ne parla aux autres qu'en paraboles ». Cependant, en accord avec l'intention divine, le langage obscur et les paraboles deviennent maintenant lumineux à tous ceux dont les yeux sont oints du véritable collyre.

LA DÉTRESSE A LA FIN DE L'AGE JUDAÏQUE

Le récit que fait Luc sur la détresse qui devrait s'abattre sur Israël selon la chair et atteindre son point culminant en 70 après J.-C., est le plus clair, aussi le présentons-nous ici :

« Et quand vous verrez Jérusalem environnée d'armées, sachez alors que sa désolation est proche. Alors, que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes ; et que ceux qui sont au milieu de Jérusalem s'en retirent ; et que ceux qui sont dans les campagnes n'entrent pas en elle. Car ce sont les jours de vengeance ; afin que toutes les choses qui sont écrites soient accomplies. Mais malheur à celles qui sont enceintes et à celles qui allaitent en ces jours-là ! car il y aura une grande détresse sur le pays, et de la colère contre *ce peuple*. Et ils tomberont sous le tranchant de l'épée, et seront menés captifs parmi toutes les nations ; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. — Luc 21 : 20-24.

Il est évident que cette partie de la prophétie de notre Seigneur parlait d'événements relatifs à Israël selon la chair ; l'histoire nous dit qu'elle s'accomplit avec précision dans les moindres détails dans les scènes d'agitation qui mirent fin à l'Age et à la politique judaïques. « Car ce sont les jours de vengeance ; afin que toutes les choses qui sont écrites soient accomplies ».

Cependant, les paroles de notre Seigneur, rapportées par Matthieu et par Marc, diffèrent des précédentes et s'appliquent évidemment à la détresse qui doit frapper Israël selon l'esprit à la fin de l'Age de l'Evangile. Sans aucun doute, notre Seigneur fit bien ces deux déclarations, mais les Evangélistes ne sachant pas qu'il y aurait deux moissons et deux détresses, supposèrent qu'en réalité il s'agissait de répétitions et ne rapportèrent pas les deux prophéties. Le Seigneur dirigea ainsi les choses dans le dessein de couvrir ou de cacher les faits concernant cette moisson jusqu'au temps marqué où il la révélerait.

LA DÉTRESSE A LA FIN DE L'AGE DE L'ÉVANGILE

Les récits de Matthieu et de Marc sont ici presque identiques. Matthieu dit :

« Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, dont il a été parlé par Daniel le prophète, établie dans

[le] lieu saint (que celui qui lit comprenne), alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes ; que celui qui est sur le toit ne descende pas pour emporter ses effets hors de sa maison ; et que celui qui est aux champs ne retourne pas en arrière pour emporter ses vêtements. Mais malheur à celles qui sont enceintes et à celles qui allaitent en ces jours-là ! Et priez que votre fuite n'ait pas lieu en hiver, ni un jour de sabbat ; car alors il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours-là n'eussent été abrégés, nulle chair n'eût été sauvée ; mais à cause des élus, ces jours-là seront abrégés. » — Matt. 24 : 15-22 ; Marc 13 : 14-20.

Quatre points, dans cette narration, montrent que si l'on a pu en faire une application typique à la détresse de la fin de l'Age judaïque, son application réelle ou la plus importante appartient à la détresse par laquelle se termine l'Age de l'Evangile : (1) L'allusion faite à l'« abomination de la désolation » mentionnée dans la prophétie de Daniel. (2) La déclaration que la détresse sera la *plus cruelle* (« severest ») que le monde ait jamais connue ou sera jamais appelé à connaître. (3) Que si le carnage n'était abrégé, *nulle chair ne serait sauvée*. (4) Le contexte qui suit décrit sans aucun doute des événements qui ont lieu à la fin de l'Age de l'Evangile : ce sont en effet des événements qu'on ne pourrait appliquer à la fin ou moisson de l'Age judaïque, et qui n'eurent pas lieu alors. Deux de ces points méritent un examen spécial.

Le prophète Daniel dit bien (9 : 27) que le Messie serait « retranché » au milieu de la soixante-dixième semaine de l'alliance de faveur ; que le Messie, en établissant les sacrifices-antitypes de réconciliation (« atonement »), ferait ainsi cesser les sacrifices et les oblations de la Loi, et qu'alors, parce que les *abominations prévaudraient*, *il déverserait la destruction sur la désolée* [la nation rejetée], *comme Dieu l'avait auparavant décrété*.

Tout cela eut son accomplissement dans la destruction

d'Israël selon la chair, comme Etat. A partir du moment où notre Seigneur dit : « Voici, votre maison vous est laissée *déserte* » — « vous ne me verrez plus désormais jusqu'à *ce jour* où vous direz : « Béni soit celui qui vient au nom de l'Eternel », leur religion devint une *abomination*, un formalisme vide, en signe de leur rejet du *seul sacrifice* que Dieu avait fourni pour les péchés. Demeurant sous la malédiction qu'ils avaient invoquée sur eux-mêmes (l'aveuglement — Matt. 27 : 25), leur marche vers la destruction fut rapide, ainsi que Dieu l'avait résolu et prédit.

Cependant, la prophétie de Daniel se rapporte beaucoup plus à une *Abomination qui cause la désolation* en Israël nominal selon l'esprit ; cette abomination fut élevée au pouvoir d'une manière représentative sous la forme de papauté, et elle a exercé une grande et néfaste influence de désolation spirituelle dans la maison (ou temple) spirituel de Dieu, l'Eglise de Christ. Ce système abominable d'erreur devait continuer jusqu'à la purification de la classe du sanctuaire ; et ensuite, il devait prospérer grandement et amener un grand nombre de membres d'Israël spirituel nominal à renier le *sacrifice de la rançon*, donné une fois pour tous ; le résultat de son influence croissante devait être la désolation de la chrétienté rejetée. — Voir Daniel 11 : 31 ; 12 : 11, et ETUDES DANS LES ECRITURES, volume III, chap. 4.

La grande abomination de la désolation dont le fondement repose sur la doctrine de la messe (qui substitue des œuvres humaines à la place du grand sacrifice du Calvaire pour la purification du péché), a maintenant en plus des théories d'expiation par soi-même, et ces abominations largement répandues sont appuyées par une influence et de faux raisonnements tels que beaucoup ont été séduits ; « si possible, même les élus ». Ce sont là des signes précurseurs de la destruction de la chrétienté.

Jetant un regard en arrière, nous discernons en ceci

un autre parallélisme entre la fin de la moisson judaïque et la fin de la moisson de l'Évangile. Israël selon la chair rejeta le véritable sacrifice pour les péchés et continua à offrir les sacrifices-types qui n'étaient plus désormais acceptables à Dieu mais des abominations, et cela compta pour beaucoup dans son rejet comme nation et dans sa chute ecclésiastique. De même ici, le rejet de la doctrine de la *rançon* et l'acceptation à sa place, soit de messes, soit de bonnes œuvres ou de pénitences, constituent une abomination aux yeux de Dieu et contribuent pour une grande part à la chute de la chrétienté, civile et ecclésiastique.

Comme nous l'avons déjà montré, l'abomination de la désolation qui souilla le lieu saint ou véritable temple (l'Eglise) de Dieu, fut l'abomination papale dont la doctrine blasphématoire de la messe est la pierre angulaire. L'abomination, la souillure et la désolation sont anciennes, mais les ténèbres de l'erreur durant les siècles passés étaient si totales que peu de gens, s'il y en eut, purent la *discerner*. Il est évident que même les Réformateurs ne virent pas que la messe était l'abomination, car bien que dans ses articles (de foi) l'Eglise anglicane rejette le pouvoir des prêtres de créer Christ à partir du pain et du vin pour le sacrifier de nouveau, cependant, nous n'avons pas le moindre indice qu'elle ait discerné l'énormité de cette pratique coupable (pécheresse). Luther lui-même, qui dénonça nombre de péchés et de faussetés de la papauté, ne *vit* pas que l'abomination de la désolation était telle à cause de la messe. Au contraire, lorsqu'il rentra dans son église, après son séjour au château de Wartburg, trouvant qu'on avait supprimé la messe, aussi bien que les statues et les chandelles, comme n'étant pas de source scripturale, Luther rétablit la messe [en la dépouillant des idées d'expiation du péché].

Par ce qui précède, les paroles suivantes de notre Seigneur ont une très grande signification : « Quand donc

vous *verrez* l'abomination de la désolation [voir note D.], dont il a été parlé par Daniel le prophète, *établie* dans [le] lieu saint (que celui qui lit comprenne), alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes. » Nous devons nous souvenir ici du parallélisme qui existe entre les deux moissons, les deux temps de détresse et les deux fuites, et nous devons considérer que la Judée représenterait la chrétienté de nos jours.

Le terme grec rendu par « montagnes » peut être aussi rendu aussi bien ou mieux par le singulier — une montagne [si cette montagne a plus d'une cime]. En vérité, s'enfuir *hors de la Judée* (au sens propre) soit vers une montagne ou vers des montagnes paraît singulier, puisque, en fait, la Judée était « une contrée montagneuse » et que Jérusalem est décrite comme étant située au sommet des montagnes. Pourtant, si nous appliquons les paroles de notre Seigneur au temps actuel et à son peuple qui, maintenant dans la chrétienté, à la lumière de la vérité présente, *voit* l'Abomination se tenir là où elle ne devrait pas être (dans le saint lieu) à la place du véritable sacrifice, tout devient très simple. Les membres du peuple de Dieu devraient s'enfuir tout de suite pour échapper à l'influence de l'abomination, s'enfuir du système qui s'intitule faussement le royaume (montagne) de Christ et gagner la vraie montagne ou Royaume, que Christ, de retour alors, va établir en gloire et en puissance, et cela dans ses deux phases [la montagne à plusieurs cimes].

Cependant, il s'agit certainement bien d'une fuite, d'un long voyage que d'abandonner la chrétienté, de renoncer à ses temples, à ses formes extérieures de piété, à ses enchantements sociaux, à ses flatteries et à ses honneurs, de braver ses condamnations, ses anathèmes et ses divers moyens de boycottage, et de fuir vers le Seigneur et le véritable Royaume; rejeté, méprisé et désavoué par les sages de ce monde et les vertueux de ce monde; aussi, bien peu de gens, à l'exception des « saints » penseront-ils

même à entreprendre une telle fuite. Les périls du chemin sont dépeints par notre Seigneur d'une manière qui semblerait exagérée et contraire à sa manière habituelle si elle ne s'appliquait qu'aux souffrances physiques des croyants qui s'enfuirent de la Judée à la fin de la moisson judaïque; mais ses paroles sont manifestement appropriées à la fuite spirituelle et aux épreuves du temps actuel de la moisson. En un mot, on ne peut convenablement comprendre cet ordre de s'enfuir et la description de ses épreuves que relativement à l'ordre d'Apocalypse 18 : 4 : « Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés et que vous ne receviez pas de ses plaies. »

« SORTEZ DU MILIEU D'ELLE, MON PEUPLE ! »

« Que celui qui est sur le toit ne descende pas pour emporter quoi que ce soit hors de sa maison ; et que celui qui est aux champs ne retourne pas en arrière pour emporter ses vêtements. » Matt. 24 : 17, 18.

Ces déclarations indiquent combien il convient de se hâter de s'enfuir de « Babylone » aussitôt qu'on a *discerné* l'abomination de la désolation. Selon la parole du Seigneur, il est dangereux de temporiser, de parlementer ou de raisonner. Nous devons, sans perdre un instant, *obéir* aussitôt que Dieu nous fait discerner l'abomination de Babylone et sa parenté avec ceux qui portent son nom. Hélas ! Combien y a-t-il de chrétiens qui, n'ayant pas tenu compte de la parole du Maître, se sont laissé lier pieds et mains, de sorte que maintenant leur fuite est presque impossible. Toutefois, le Maître dit : « Mes brebis entendent ma voix et elles me suivent. »

Ces versets nous donnent une autre leçon : ils montrent que certains du peuple du Seigneur se trouvent dans un lieu ou condition, et d'autres dans un autre. Certains sont aux « champs » c'est-à-dire dans le monde des organisations humaines : ils ne doivent pas penser qu'il est

à-propos de se joindre tout d'abord aux églises nominales ; au contraire, qu'ils profitent de leur liberté pour s'enfuir de leur position de gens du monde afin de se joindre au Seigneur comme membres de son Royaume (montagne).

Certains du peuple du Seigneur sont dans les maisons, c'est-à-dire dans les églises faisant partie de Babylone, mais, comme on le donne à entendre ici, ce sont généralement des saints qui se tiennent, au figuré, sur le toit de l'édifice, c'est-à-dire qui ont une vie, une expérience et une foi plus élevées que celles des membres d'église qui ne sont purement et simplement que de nom. Avant de fuir, ces fidèles ne doivent pas descendre dans la maison (des organisations d'églises nominales) pour chercher à emporter avec eux leurs « biens », c'est-à-dire leurs biens précieux aux yeux des hommes tels que des titres honorifiques, des places d'honneur, la considération, les louanges quant à leur réputation morale, etc. ; mais il leur faut *tout abandonner* pour Christ, et fuir vers le vrai Royaume.

DIFFICULTÉS DE LA FUITE

« Mais malheur à celles qui sont enceintes et à celles qui allaitent en ces jours-là ! » — Matt. 24 : 19.

Il y a des « enfants » selon l'esprit aussi bien que des enfants selon la chair, et il y a des enfants illégitimes aussi bien que des fils. L'apôtre Paul compare son intérêt dans le travail de l'Evangile à celui d'une mère qui éprouve les douleurs de l'enfantement. Il dit : « Mes enfants pour l'enfantement desquels je travaille de nouveau jusqu'à ce que Christ ait été formé en vous » (Gal. 4 : 19). D'une manière analogue, tous les fidèles serviteurs de Christ, tous ceux qui travaillent ardemment pour des âmes, sont comme les femmes « enceintes » dont parle ce texte. L'enfantement spirituel, selon l'exemple apostolique, est un service des plus honorables et absorbe l'attention de quelques-uns des enfants de Dieu les plus dévoués. Mais, hélas ! de même que, dans leur désir d'aider l'accomplisse-

ment des promesses de Dieu, Abraham et Sara en vinrent à employer une *méthode* non approuvée et produisirent une classe d'Ismaël, laquelle, née selon la chair, persécuta la semence née légitimement, ainsi en est-il de nombre de ceux qui sont maintenant en « travail d'enfantement spirituel » : ils aident à produire des « enfants de Dieu » illégitimes. Tous, cependant, devraient se souvenir que, seuls, les moyens légitimes doivent être employés : tous les enfants de Dieu sont engendrés par la parole et l'esprit de la vérité, et non par des méthodes humaines et par l'esprit du monde.

De fausses conceptions du plan de Dieu, comme par exemple celle de supposer que tous les humains à l'exception de l'Eglise élue seront éternellement tourmentés, ont chez certains, stimulé à tel point leurs désirs de produire des « enfants » spirituels, qu'ils ont eu recours à divers expédients humains pour les engendrer. Ce faisant, ils ont oublié que tous ceux qui ne sont pas « engendrés de Dieu », que tous ceux qui ne sont pas engendrés « par la parole de vérité » (non simplement de la lettre de la Parole, mais « engendrés de l'esprit » de la vérité), sont illégitimes, et ne sont pas reconnus comme étant de Dieu, ni traités comme des fils (Hébr. 12 : 8). C'est pourquoi l'église nominale d'aujourd'hui a « une belle apparence dans la chair » (des points de vue numérique, financier, intellectuel) ; elle a, dans une grande mesure, « la forme de la piété » sans en avoir le véritable esprit et la puissance pour diriger le cœur. Elle est remplie de « petits enfants » ; certains sont vraiment des petits enfants en Christ, mais, beaucoup, beaucoup sont des enfants illégitimes, et non des fils de Dieu ; ils ont été engendrés par l'erreur et non par la vérité ; ils forment « l'ivraie ». L'église nominale fait de constants efforts pour *augmenter* cette progéniture même illégitime ; elle espère ainsi la sauver du tourment éternel, de la condamnation injuste d'un Dieu supposé inexorable.

Hélas ! Comme il est difficile à ces chers enfants de Dieu qui sont ainsi, au figuré, selon les paroles du Seigneur, « en travail d'enfantement », de sortir de l'organisation de l'église nominale qui possède une multitude de moyens pour produire un engendrement illégal et rapide, ce dont ils ont appris à se glorifier et à être fiers. Oui, ce sera difficile pour ceux-là de tout abandonner et de fuir auprès du Seigneur et sur sa montagne (Royaume). Ce sera difficile pour eux de croire que l'Eternel est vraiment bon, juste et miséricordieux, et qu'il a un plan de bonté qui prévoit toutes les mesures nécessaires pour chaque membre de la race d'Adam — tous sont rachetés par la grande « rançon pour tous ».

La classe qui « allaite » en ces jours-là, renferme également beaucoup d'enfants de Dieu nobles, bons, bien intentionnés. Elle comprend beaucoup de ministres et d'instructeurs des Ecoles du dimanche, dont le travail religieux consiste à distribuer le « lait » ; cependant, ce « lait » n'est pas toujours le « lait pur de la Parole », car, en général, ils le diluent et le frelatent avec des narcotiques de la tradition, de la philosophie et de la sagesse du monde qui maintiennent leurs « petits enfants » dociles, endormis, « bons » et empêchent leur *croissance en connaissance* et en grâce, car ces instructeurs en sont arrivés à considérer la connaissance et la grâce comme dangereuses.

Un petit nombre de ces instructeurs s'efforcent vraiment de donner le « pur lait de la parole », afin que leurs « petits enfants » puissent grandir et apprendre à manger et à assimiler la nourriture solide pour parvenir à la qualité d'hommes faits en Christ ; mais, déclarent-ils, de nombreuses expériences leur *prouvent* que même le « pur lait de la parole » ne convient pas à la majorité de leurs « petits enfants » ; c'est pourquoi ils considèrent de leur devoir de frelater le lait de peur que leurs « petits enfants » ne tombent malades et ne meurent. Hélas ! ils

ne reconnaissent pas que la majorité de leurs « petits enfants » n'étant pas engendrés de l'esprit de la vérité, ne seront jamais capables d'assimiler le « lait » *spirituel*, car « l'homme animal [ou naturel — Trad.] ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie ; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. 2 : 14, 12). Ils ne discernent pas non plus qu'en manquant de faire cette distinction, ils *affament*, empoisonnent les vrais « petits enfants » spirituels qu'ils ont sous leur garde, et empêchent leur croissance, alors que « vu le temps », ces derniers « devraient être des docteurs ». — Héb. 5 : 12.

Tous ceux de cette classe qui sont de vrais enfants de Dieu entendront l'appel « Sortez du milieu d'elle, mon peuple », et auront également de grandes difficultés dans ce jour. Alors qu'ils en viendront à discerner la vérité présente, ils craindront non seulement de la donner à ceux qui sont sous leur soin, mais il craindront également d'agir eux-mêmes en conséquence, de peur d'être privés de leurs charges. En ce jour-là, ils craindront de fuir, se rendant compte que bien peu de leurs « petits enfants » seraient capables ou voudraient fuir avec eux, et en vérité, seuls les enfants spirituels seront capables de supporter l'épreuve. Certains traverseront la période décisive en sécurité comme « vainqueurs », tandis que d'autres, craintifs, ne sortiront qu'à travers la grande tribulation.

FUYEZ AVANT L'HIVER

« Et priez que votre fuite n'ait pas lieu en hiver, ni un jour de sabbat ; car alors il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours-là n'eussent été abrégés, nulle chair n'eût été sauvée ; mais, à cause des élus [par les élus], ces jours-là seront abrégés ». — Matt. 24 : 20 à 22.

Ce rassemblement de l'Eglise a lieu dans ce qu'on appelle un temps de « moisson », à la fin d'une période

d'été, de faveur. Notre Seigneur expliqua (Matt. 13 : 30, 37-43) que dans cette moisson, il rassemblerait son blé dans le grenier et brûlerait l'ivraie dans un grand temps de détresse qui suivrait. C'est encore la coutume, à la campagne, de ne brûler qu'en hiver les déchets de la récolte. Nous comprenons donc que notre Seigneur nous exhorte à chercher secours et force pour fuir de Babylone, avant que la période hivernale de sa détresse ne s'abatte sur elle.

Nous devons nous souvenir que deux classes de blé seront sauvées dans cette moisson, bien que ce soit contraire à la nature. (1) Les « vainqueurs », les fidèles qui obéissent promptement, sortiront avant l'« hiver » et seront « estimés dignes d'échapper à toutes ces choses qui doivent arriver » (Luc 21 : 36) ; (2) Ceux qui sont de loyaux enfants de Dieu, mais n'obéissent pas promptement ; ils sont surchargés, ayant du zèle mais non selon la connaissance, et ils sont plus ou moins contaminés par l'esprit du monde. Ceux-ci seront aidés à sortir de Babylone alors qu'elle est en train de tomber, et ils fuiront en hiver, disant : « La moisson est passée, l'été est fini [l'hiver est venu], et nous ne sommes pas sauvés » (Jér. 8 : 20). Avec beaucoup de bonté, le Seigneur indique que, finalement, tous ceux qui, parmi eux, sont vraiment fidèles, « sortiront de la grande tribulation » et seront devant le trône (et non pas sur le trône avec le « petit troupeau » qui, lui, hérite avec Christ), ayant lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau (Apoc. 7 : 14, 15). Prions et travaillons en conséquence, afin que nous ayons achevé notre fuite avant que vienne l'« hiver » de la détresse.

Nous devons prier et faire en sorte que notre fuite n'ait pas lieu même le jour de sabbat. Quel jour de Sabbat ? Ni le septième jour de la semaine, ni le premier, car « des nouvelles lunes et des sabbats » ne seraient sûrement pas des obstacles à des chrétiens lors d'une fuite quelconque au sens propre du terme (Col. 2 : 16).

Le Sabbat en question ici est le grand Sabbat-antitype, le Millénium, le septième Sabbat de mille ans. Si nous avons commencé notre fuite avant que ne commençât chronologiquement ce Sabbat, notre position est d'autant plus favorable et plus nous attendons pour fuir, plus il sera difficile de nous libérer et d'abandonner Babylone, au moment même où elle a le plus besoin de nous et réclame notre aide pour la soutenir. Cependant, Dieu a déclaré que Babylone doit tomber, et aucune puissance ne peut la soutenir ; aucun de ceux qui se rendent compte combien est imparfaite son œuvre, et combien sera bonne et miséricordieuse celle de l'Eternel après que Babylone aura disparu et que la véritable Eglise sera glorifiée, ne désirerait entraver, même un instant, l'œuvre du Seigneur.

La grande tribulation de cet « hiver »-là sera sans précédent, et notre Seigneur nous donne l'assurance que rien dans le passé ne peut lui être comparé, et que rien de semblable ne s'abattra plus jamais sur le monde. Ceci identifie d'une manière positive sa déclaration avec la détresse qui termine cet Age de l'Evangile et à propos de laquelle le prophète dit : « En ce temps-là se lèvera [pour régner] Micaël [Christ]... et ce sera un temps de détresse tel, qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation » (Dan. 12 : 1). Cela l'identifie encore avec la période mentionnée dans l'Apocalypse (11 : 17, 18), où « les nations se sont irritées, et ta colère est venue, et le temps des morts pour être jugés ». Cette détresse sera si grande, que si quelque puissance n'intervenait pour l'abrèger, toute la race entière serait définitivement exterminée. Mais Dieu a préparé la puissance qui doit intervenir : Son Royaume, Christ et son Eglise — « les élus ». Les élus interviendront au temps convenable et apporteront de l'ordre sur la terre en pleine confusion.

DE FAUX MESSIES ET DE FAUX INSTRUCTEURS

« Alors, si quelqu'un vous dit : Voici, le Christ est ici,

ou : Il est là, ne le croyez pas. Car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes ; et ils montreront de grands signes et des prodiges, de manière à séduire, si possible, même les élus. Voici, je vous l'ai dit à l'avance». — Matt. 24 : 23 à 25.

Les séducteurs auxquels il est fait allusion ici, ne sont certainement pas les fanatiques qui, de temps en temps, ont prétendu être Christ et n'ont séduit qu'un petit nombre de personnes dépourvues de sobre bon sens et d'un jugement sain. Nous avons déjà désigné l'Antichrist, le grand séducteur, la Papauté (*) qui, pendant des siècles, s'est assise dans le temple spirituel, prétendant être le seul représentant de Christ ou son vicaire ; c'est à son sujet que notre Seigneur prédit avec exactitude que le monde entier s'étonnerait à son sujet, *sauf* ceux dont les noms sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau (Apoc. 13 : 8). D'une manière analogue, l'église anglicane n'est pas simplement une église ou « corps », mais elle a une tête (un chef) terrestre dans la personne de la souveraine civile, la Reine. D'une manière très similaire, bien que n'étant pas ainsi dans les moindres détails, l'église catholique grecque a pour tête (ou chef) le Tsar de Russie qui, néanmoins, *exerce* encore plus de pouvoir. Si la papauté est un Antichrist, un pseudo ou faux Christ, les autres faux corps avec de fausses têtes ne sont-ils pas également de faux Christs, ou des Antichrists, même *si* dans leur sein se trouvent quelques-uns des vrais saints de Dieu ?

Diverses dénominations protestantes ne reconnaissent aucune autre tête (ou chef) que Christ ; néanmoins, en pratique, elles font de leurs synodes, conférences et conseils des *têtes*, d'où elles tirent leurs lois, usages et confessions de foi, au lieu de l'unique tête de l'unique véritable Eglise.

Durant une longue période et à un degré plus ou moins

(*) Vol. II, chap. 9.

grand, ces organisations humaines ont si bien contrefait l'authentique Messie (tête et corps) qu'elles en ont partiellement trompé beaucoup. Mais maintenant, et depuis un siècle, ces tromperies sont en train de faire faillite. Peu de Presbytériens, s'il en est, croient maintenant que leur église est la seule véritable Eglise ; ainsi en est-il des Méthodistes, des Baptistes, des Luthériens et d'autres à l'égard de leurs églises ; même les Catholiques anglicans, grecs et romains se libèrent de l'illusion que leur propre église est la seule Eglise, hors de laquelle il n'y a aucun élu. Mais dans la prophétie que nous examinons, notre Seigneur nous met en garde contre les faux Christs d'« alors », c'est-à-dire *maintenant*. En accord avec ceci, nous trouvons en Apocalypse (13 : 14-18) une prophétie concernant une alliance d'influence par laquelle des dénominations protestantes seront unifiées, et qui, bien que séparées, entreront néanmoins en coopération avec la papauté, d'une manière qui donnera aux deux plus de pouvoir et en trompera beaucoup en leur faisant supposer que cette nouvelle alliance sera le moyen employé par Dieu pour accomplir l'œuvre prédite du Messie, et qu'elle est ainsi son représentant.

« LE SOLEIL DE JUSTICE SE LÈVERA »

« Si donc on vous dit : Voici, il est au désert, ne sortez pas ; voici, il est dans les chambres intérieures [ou secrètes — concordance grecque Strong — Trad.], ne le croyez pas. Car comme l'éclair [le Soleil] sort de l'orient et apparaît jusqu'à l'occident, ainsi sera la *présence* [en grec : *parousia*] du fils de l'homme ». — Matt. 24 : 26, 27.

De grandes séductions, « une énergie d'erreur » par Satan sont maintenant à l'œuvre devant nous, comme en témoignent non seulement les paroles de notre Seigneur dans ce texte, mais également l'apôtre Paul (2 Thess. 2 : 10-12). S'il avait été prédit sous quelle forme précise ces séductions apparaîtraient, cela aurait quelque peu limité

leur pouvoir mensonger. Dieu permet ces séductions dans le but même de *séparer* les « vainqueurs » de tous les autres, et il nous garantit simplement que les « élus » seront préservés de la chute. Et pourtant, il est tout à fait possible que ces épreuves, criblages et séductions, puissent *serrer de très près* (« *closest* ») ceux-là même qui possèdent la plus grande somme de lumière de la vérité présente. Dès lors, comme il est de première importance de nous « conserver » dans l'amour de Dieu ! Que nous n'ayons pas seulement une connaissance de la vérité, laquelle, seule, pourrait simplement nous enfler d'orgueil, mais qu'en plus, nous ayons l'esprit de Christ que doit produire cette connaissance : l'amour pour Dieu, l'amour les uns envers les autres et la sympathie pour tous les hommes, car « l'amour édifie » le caractère à la ressemblance à notre Seigneur.

L'appel « il est dans la chambre secrète » est déjà lancé par les spirites (*) qui prétendent pouvoir s'entretenir face à face avec le Seigneur dans certaines de leurs séances, et qui affirment que tous ceux qui partagent leur manière de voir peuvent avoir le même privilège, etc. L'avertissement que, s'il était possible, cela séduirait même les élus, se prouverait donc vouloir signifier que les « élus mêmes » seront assujettis aux épreuves les plus rudes dans ce mauvais jour. « Qui peut subsister ? » (Apoc. 6 : 17). Le prophète en donne la réponse : « Celui qui a les mains innocentes [une vie honnête] et le cœur pur [une conscience exempte de toute offense envers Dieu et envers l'homme]... il montera en la montagne [Royaume] de l'Eternel... et se tiendra dans le lieu de sa sainteté ». — Ps. 24 : 3, 4.

Mais comment le peuple de Dieu saura-t-il d'une manière certaine que ces manifestations ne sont pas authentiques ? Il nous a informés que son jour viendrait

(*) Voir notre brochure : « Le Spiritisme ancien et moderne ». Preuves que c'est du démonisme.

comme un voleur dans la nuit, qu'invisible au monde, il sera *présent* surveillant l'œuvre de la moisson (rassemblant ses élus, etc.). Comment savons-nous que, contrairement à ce que prétendent les soi-disant « spiritualistes chrétiens », il ne se manifesterà pas à son peuple veillant, dans les « chambres secrètes » (dans leurs séances) ?

Nous savons qu'il ne se manifesterà pas ainsi à nous, parce que : (1) selon ses instructions, nous serons « changés », nous serons faits « semblables à lui », et de *cette manière* nous le verrons tel qu'il est ; et (2) il nous a prévenus contre ces supercheries qui proposeraient de le montrer à nous dans notre condition charnelle inchangée, disant : « S'ils vous disent : Voici, il est au désert ou dans des chambres secrètes, *ne le croyez pas* ». Car ce n'est pas ainsi qu'il sera manifesté. Au contraire, « Comme l'éclair [le Soleil] sort de l'orient [et ne peut être emprisonné dans un lieu solitaire ni dans une chambre privée] mais apparaît [partout] jusqu'à l'Occident [jusqu'au lointain], ainsi sera la *présence* du fils de l'homme ».

La révélation de notre Seigneur à sa seconde présence ne se fera pas dans une chambre, ni à une communauté dans un désert ou dans un lieu désert, ni même à une seule nation comme au premier avènement, mais elle sera une manifestation générale universelle : « Le soleil de justice se lèvera, et la guérison sera dans ses rayons [litt. « dans ses ailes » ; voir note Cr. — Trad.] ». C'est le rayon chercheur de vérité émanant du grand Soleil de justice qui cause déjà tant de confusion parmi les hommes, en brillant dans les lieux obscurs et en découvrant l'erreur et la corruption de tout genre. C'est la lumière qui manifeste tout. Et c'est la grande lumière du monde, Christ (et finalement son Eglise associée aussi), qui bénira l'humanité en mettant au jour toutes les choses cachées des ténèbres, car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert. « Le *jour* le fera connaître », et il ne pourrait se passer aucun jour sans que le Soleil brille

de l'orient jusqu'à l'occident. « C'est la vraie lumière qui éclaire [au temps convenable] tout homme venant dans le monde ».

(Nous allons examiner Matt. 24 : 28 après le verset 41 pour faire correspondre le récit de Matthieu avec ceux de Marc et de Luc).

L'OBSCURCISSEMENT DU SOLEIL ET DE LA LUNE
SONT DES SIGNES

« Et aussitôt après la tribulation de ces jours-là, le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera pas sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées ». — Matt. 24 : 29 ; Marc 13 : 24, 25.

On doit distinguer clairement la tribulation « *de ces jours-là* » de celle qui aura lieu dans ces jours où se termineront l'Age actuel et la moisson. Toutefois, nous ne comprenons clairement la chose dans les récits de Matthieu et de Marc que si on les compare avec celui de Luc : ce dernier paraît résumer brièvement les événements de l'Age de l'Evangile, et, omettant la « tribulation de ces jours-là », ne fait allusion qu'à l'autre tribulation par laquelle se terminera l'Age actuel. Il dit :

« Et ils [les Juifs] tomberont sous le tranchant de l'épée, et seront menés captifs parmi toutes les nations ; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. Et il y aura des signes dans le soleil et la lune et les étoiles, et sur la terre une angoisse des nations en perplexité devant le grand bruit de la mer et des flots, les hommes rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre ». — Luc 21 : 24, 25.

Le fait est que l'Age de l'Evangile tout entier a été une période de tribulation décrite en Matt. 24 : 9-12, et maintenant au verset 29. (1) L'Eglise primitive fut persécutée par la Rome civile, tandis que plus tard, lorsque la Rome papale posséda le pouvoir, tous ceux qui refusèrent d'approuver ses abominations furent persécutés par elle (Jézabel) soit directement, soit indirectement par les pou-

voirs civils (Achab) auxquels elle s'était mariée. Les saints du Très-Haut tombèrent en son pouvoir et furent persécutés par elle pendant un temps, des temps et une moitié d'un temps (1260 années) jusqu'en 1799 après J.-C. Durant cette longue persécution, « plusieurs furent purifiés et blanchis et affinés » et la Mère des prostituées s'« enivra du sang des saints et du sang des martyrs (« témoins » — D.) de Jésus » (Apoc. 17 : 6). Comme nous l'avons déjà montré, cette période se termina pratiquement en 1776 et réellement en 1779 lorsque le pape et son autorité furent humiliés devant le Monde (*).

Comprenant donc clairement que c'est à des signes qui suivront la tribulation « de ces jours-là » que notre Seigneur fait allusion, nous nous informons au sujet des *signes* qui sont décrits d'une manière très précise, savoir : l'obscurcissement du soleil et de la lune, et la chute des étoiles. Ces signes doivent-ils être considérés au sens propre ou au sens symbolique ? Ont-ils déjà été accomplis ?

Nous répondons qu'ils ont eu un accomplissement littéral et qu'ils ont maintenant un accomplissement symbolique beaucoup plus important.

Le 19 mai 1780 (c'est-à-dire « en ces jours-là », les 1260 années de puissance papale, toutefois après que cette puissance eut commencé à décliner et que la fureur de la tribulation eut passé), un obscurcissement extraordinaire du soleil eut lieu, que les savants de cette époque, et même ceux d'aujourd'hui, n'ont pu expliquer. Le témoignage compétent suivant établit suffisamment que ce ne fut pas là un événement ordinaire :

Le célèbre astronome Herschel dit :

« L'obscurcissement du jour, en Amérique du Nord, fut un de ces merveilleux phénomènes de la nature dont on lira toujours le récit avec intérêt, mais que la philosophie est bien en peine d'expliquer ».

(*) Vol. II, chap. 9 et Vol. III, chap. 4.

Le dictionnaire de Webster (édition de 1869), au chapitre du vocabulaire des noms remarquables, dit :

« Le jour obscur du 19 mai 1780 : appelé ainsi à cause d'une obscurité remarquable qui s'étendit ce jour-là sur toute la Nouvelle-Angleterre. Dans certains endroits, pendant plusieurs heures de suite, les gens ne purent pas voir assez pour lire en plein air des imprimés ordinaires. Les oiseaux chantèrent leurs chants du soir, disparurent, et devinrent silencieux ; les oiseaux de basse-cour gagnèrent leur perchoir de nuit ; le bétail chercha la cour de la ferme et l'on alluma les chandelles dans les maisons. L'obscurissement commença à dix heures environ du matin et continua jusqu'au milieu de la nuit suivante, mais il y eut des différences dans la durée de l'obscurité en différents endroits ».

L'Assemblée législative de Connecticut siégeait ce jour-là et dut s'ajourner. Le *Journal of the House* relate l'événement comme suit :

« Une ombre épaisse et terrifiante d'une obscurité exceptionnelle avant 10 heures (avec un nuage plus sombre encore qui avança sous le rideau noir à la fois du Nord et de l'Ouest avant 11 heures) intercepta la lumière au point que personne ne pouvait, au Parlement, lire ou écrire, même à l'une ou l'autre des fenêtres, ni distinguer des personnes à une courte distance, ni percevoir une différence quelconque dans les vêtements des assistants ; en conséquence, à 11 heures, le Parlement fut ajourné jusqu'à 14 heures. Vendredi, le 19 mai 1780 ».

Un ministre de l'époque, le Rév. Elam Potter, qui fut un témoin oculaire de l'événement, prêchant le 28 de ce mois, c'est-à-dire neuf jours après, se serait exprimé dans ces termes :

« Mais je parle spécialement de cette *prodigieuse obscurité du 19 de ce mois*. Alors, comme dans notre texte, le soleil fut obscurci : on n'a probablement jamais connu pareille obscurité, depuis la crucifixion de notre Seigneur. Les gens quittèrent leur travail à la maison et aux champs ; les voyageurs s'arrêtèrent ; les écoles fermèrent à 11 heures ; les gens allumèrent des chandelles à midi, et le foyer éclaira comme de nuit. On m'a dit que des gens étaient dans la consternation, et se demandaient si le jour du jugement n'était pas sur le point d'arriver. Une grande partie de la nuit suivante fut également et sin-

gulièrement obscure. La lune, *bien que dans son plein, ne donna aucune lumière*, comme dans notre texte ».

La Société américaine des Traités publia une brochure n° 379 (*La vie d'Edward Lee*), où il est dit :

« Au mois de mai 1780, il y eut un jour sombre très effrayant où tous les visages parurent pâlir ; les gens étaient remplis de frayeur. Dans le village où vivait Edward Lee, il y eut une grande détresse ; le cœur des hommes fut saisi de crainte ; on croyait que le Jour du Jugement était proche. Les voisins du saint homme se rassemblèrent autour de lui, car sa lampe bien nettoyée brillait comme jamais dans ces ténèbres anormales. Heureux et joyeux en Dieu, il leur montra où se trouvait le seul refuge contre la colère à venir, et il passa ces heures sombres à prier ardemment pour ces multitudes en détresse ».

De « *Our first century* », nous citons ce qui suit du Juge R.M. Devins :

« Le jour obscur du 19 mai 1780 est, dans la série diversifiée des événements naturels au cours du siècle dernier, le phénomène de son genre presque, sinon tout à fait le plus mystérieux et resté jusqu'ici inexpliqué ; ce fut un obscurcissement des plus étranges des cieux visibles tout entiers et de l'atmosphère de la Nouvelle-Orléans, qui apporta la crainte et la détresse à des multitudes d'esprits, ainsi que la consternation aux animaux : les oiseaux de basse-cour s'enfuyaient, effarés, vers leur perchoir, et le bétail vers son étable. En vérité, des milliers de braves gens de cette époque furent pleinement convaincus que la fin de toutes choses terrestres était arrivée, beaucoup abandonnèrent pour le moment leurs occupations terrestres et se livrèrent à des dévotions religieuses. Ce fut un merveilleux jour obscur ».

En 1785, le Juge Samuel Tenney, LL.D., écrivit à la Société d'Histoire à propos de ce « jour obscur », disant :

« Plusieurs personnalités du monde littéraire ont essayé d'expliquer ce phénomène ; cependant, je crois que vous serez d'accord avec moi qu'aucune solution satisfaisante n'a encore été présentée ».

Noah Webster, LL.D., écrivit en 1843 dans le *Herald* de New Haven, concernant ce jour obscur, et dit :

« J'étais debout et je regardais le phénomène. Aucune cause satisfaisante ne lui a encore été trouvée ».

Dans son agenda, au 19 mai 1780, le Rév. Edward Bass, D.D., premier évêque épiscopal de Vermont, écrivait :

« Ce jour est, de mémoire d'homme, le plus remarquable pour son obscurité ».

Au moment de la pleine lune, son obscurcissement la nuit suivante semble avoir été presque aussi remarquable que celui du soleil ; un témoin, le Juge Tenney, d'Exeter (N. H.) dit :

« Les ténèbres du soir qui suivit furent probablement les plus épaisses qui aient jamais été observées depuis que le Tout-Puissant donna naissance pour la première fois à la lumière. Je ne pus m'empêcher à ce moment-là de me dire que si tous les corps lumineux de l'univers avaient été recouverts de ténèbres impénétrables ou avaient cessé d'exister, l'obscurité n'aurait pas pu être plus complète. A ce moment-là, une feuille de papier blanc, tenue à quelques centimètres des yeux, n'était pas plus visible que le velours le plus noir ».

On estime que ce jour que l'on ne peut expliquer s'il n'est un signe du Seigneur, s'est étendu sur 320 000 « miles carrés » [1 « mile carré » = 2,5899 km²], soit une superficie d'environ vingt-deux fois l'étendue de la Palestine à laquelle furent limités les signes du premier avènement. En vérité, le fait que ces signes se manifestèrent surtout à la Nouvelle-Orléans et dans les Etats du Centre n'a pas lieu de nous surprendre si nous nous souvenons que le premier mouvement parmi les « vierges »(*) (Matt. 25 : 1-5) se produisit principalement dans le même endroit. Qu'il ait plu à Dieu de se servir du « pays de la liberté » pour envoyer le message de ces signes au monde n'est pas plus surprenant que le fait qu'il lui a plu également d'envoyer de la même partie du monde nombre des bénédictions, inventions et leçons modernes, reconnues par le monde entier, et si bien symbolisées par le don du grand artiste français, Bartholdi, au port de New York : la statue de la « Liberté éclairant le Monde ».

(*) Vol. III, pp. 78-83.

LA CHUTE DES ÉTOILES

Un demi-siècle avant l'apparition d'un autre *signe*, la chute des étoiles tombant du ciel, comme lorsqu'un figuier secoué par un vent violent jette ses figues vertes (Apoc. 6 : 13). Les paroles de notre Seigneur trouvèrent un accomplissement (bien que ce ne fût pas là leur complet et unique accomplissement, comme nous le verrons plus tard) lors de la magnifique pluie de météores qui eut lieu de bonne heure le matin du 13 novembre 1833. On rappelle à ceux qui sont enclins à jouer sur les mots en alléguant que « les étoiles *fixes* ne tombèrent pas », que notre Seigneur ne dit rien concernant la chute d'étoiles fixes, et ne dit pas que des étoiles *fixes* ne pourraient pas tomber : leur chute prouverait qu'elles n'étaient pas *fixes*. Les Ecritures ne font pas de distinction entre des étoiles et des météores comme on le fait communément de nos jours.

Des étoiles filantes et même des pluies météoriques ne sont pas rares chaque année, et certaines années plus que d'autres. On estime à 400 000 le nombre de petits météores qui tombent chaque année sur notre terre. Pourtant, tout cela n'est rien en comparaison de la grande pluie du 13 novembre 1833, au cours de laquelle il en tomba des millions et des millions.

Dans son ouvrage intitulé « *Meteorology* », le Professeur Kirkwood écrit :

« Jusqu'à la fin du siècle dernier, elles [les pluies de météores] n'attirèrent jamais l'attention des savants ».

Le Professeur D. Olmstead, LL.D., du collège de Yale, écrivait :

« Ceux qui eurent le privilège de voir le spectacle des étoiles filantes le matin du 13 novembre 1833, ont probablement assisté à la manifestation la plus grandiose d'un feu d'artifice céleste qui ait jamais été vu depuis la création du monde, du moins dans les annales comprises dans les pages d'histoire... Ce phénomène ne doit

plus être considéré comme un phénomène terrestre, mais céleste, et l'on ne doit plus voir à présent dans les étoiles filantes des produits accidentels des régions supérieures de l'atmosphère, mais des corps provenant d'autres mondes, ou des espaces interplanétaires ». — *New-Haven Press*.

M. Henry Dana Ward, alors négociant à New York, plus tard écrivain et ministre épiscopal, écrivit :

« Aucun philosophe, aucun érudit, n'a jamais raconté ou décrit un événement, je suppose, tel que celui d'hier matin. Il y a dix-huit siècles, un prophète a annoncé ce phénomène avec précision, si, toutefois, nous voulons admettre que des étoiles filantes signifient des étoiles filantes... En vérité, les étoiles du ciel tombèrent sur la terre comme dans l'Apocalypse. On a toujours pris le langage du prophète au sens métaphorique ; hier, il a eu un accomplissement réel — *Journal of Commerce* (14 novembre 1833).

Nous citons le récit suivant de *The American Cyclopædia*, volume XI, page 431 :

« L'année 1833 est mémorable en raison du spectacle le plus magnifique qui ait été rapporté dans l'histoire. Il eut lieu dans la nuit du 12 novembre et fut visible au-dessus de tous les Etats-Unis et au-dessus d'une partie du Mexique et des Iles des Indes occidentales. Avec les étoiles filantes plus petites qui tombaient comme des flocons de neige et produisaient des traînées phosphorescentes le long de leur parcours, il y eut de grosses boules de feu entremêlées qui s'élançaient par intervalles, en décrivant en quelques seconde un arc de 30° ou de 40°. Ces boules laissaient derrière elles des traînées lumineuses qui restaient visibles plusieurs minutes, et parfois une demi-heure ou plus. L'une d'elles, vue dans la Caroline du nord, apparut plus grande et plus brillante que la lune. Certains des corps lumineux étaient de forme irrégulière et demeurèrent stationnaires pendant un temps très long, en émettant des flots de lumière. Au Niagara, le spectacle fut spécialement lumineux, et il est probable que jamais auparavant, un spectacle aussi terriblement grandiose et sublime n'avait été contemplé par l'homme, celui du firmament descendant en torrents de feu au-dessus de la cataracte sombre et rugissante. On observa que si toutes les lignes de tous les météores avaient été retracées en arrière, elles auraient convergé en une seule

région du ciel, qui était celle de *Leonis Majoris*, et ce point accompagnait les étoiles dans leur mouvement apparent vers l'ouest, au lieu de se mouvoir avec la terre vers l'est. Le lieu d'où provenaient les météores était donc indépendant de la terre, et extérieur à notre atmosphère ».

Dans son ouvrage « *Récit personnel* », le Professeur von Humboldt consacre quinze pages à ce phénomène, et déclare qu'il fut visible au-dessus d'une superficie de onze millions de « miles carrés » [près de 28 millions 500 000 km²].

M. Beupland, un savant français, qui fut témoin de ce phénomène, en compagnie de Humboldt, en parle ainsi : « Il n'y avait pas, dans le firmament, un espace égal à l'étendue de trois diamètres de la lune qui ne fût rempli à chaque instant de bolides et d'étoiles filantes ».

Ce phénomène se reproduisit sur une plus petite échelle en 1866, mais l'événement de 1833 paraît avoir accompli le dessein du *signe* ; et en vérité ce signe et le précédent eurent indiscutablement une corrélation avec le premier mouvement des Vierges pour aller à la rencontre de l'Epoux prophétisé dans le chapitre suivant. — Matt. 25 : 1-5.

LES ACCOMPLISSEMENTS SYMBOLIQUES

Tandis que ces signes, au sens littéral, remplissaient leur mission en appelant l'attention générale sur le Temps de la fin, nous croyons que les accomplissements symboliques ne sont pas moins frappants et sont même plus intéressants pour ceux dont les perceptions mentales et spirituelles sont éveillées et leur permettent de les apprécier.

Le *soleil* représente symboliquement la lumière de l'Evangile, la vérité — et ainsi Christ Jésus. La *lune* représente symboliquement la lumière de la Loi mosaïque. De même que la lune renvoie la lumière qu'elle reçoit du soleil, ainsi la Loi mosaïque était l'ombre ou le reflet anticipé de l'Evangile. Les *étoiles* représentent symbo-

liquement les instructeurs inspirés de l'Eglise (les Apôtres). Les *cieux*, comme nous l'avons déjà montré, représentent les pouvoirs ecclésiastiques de la chrétienté. On trouve une combinaison de ces symboles dans Apocalypse (12 : 1) où la « femme », symbolisant l'Eglise primitive, est représentée revêtue du *soleil*, c'est-à-dire resplendissante à la pleine et claire lumière de l'Evangile pur. La *lune*, sous ses pieds, montre que la Loi qui la supporte, n'est pas cependant la source de sa lumière. Les douze étoiles en couronne autour de sa tête, représentent ses instructeurs divinement désignés et inspirés, les douze apôtres.

Ayant à l'esprit un aperçu de la signification de ces symboles, examinons de nouveau ce point important de la grande prophétie de notre Seigneur avec les signes qui doivent indiquer la fin de l'Age actuel.

Partout où nous regardons, nous pouvons reconnaître le fait que si les consacrés de Dieu sont spécialement nourris et éclairés actuellement, il n'en est toutefois pas ainsi pour l'Eglise nominale. Son soleil s'assombrit, sa lune change en sang et ses étoiles sont en train de tomber. Dès le début, le point central de la lumière de l'Evangile a été la *croix* de Christ, la *rançon*, et quelle que soit l'effronterie avec laquelle la Papauté a institué en concurrence le sacrifice de la messe, les saints de Dieu ont toujours tenu ferme à ce point central béni de toutes les promesses de Dieu et de toutes les espérances de son peuple. Ils sont toujours restés fidèles à la *rançon*, même si sa philosophie a été presque entièrement cachée à leur vision mentale.

Il est vrai qu'il y en a toujours eu quelques-uns qui, ne comprenant pas la *rançon*, et ne pouvant la mettre en harmonie avec d'autres vérités, et surtout avec leurs erreurs, l'ont rejetée. Toutefois, ceux-ci furent de rares exceptions à la règle générale. Cependant, depuis 1878 (le moment même du temps d'épreuve indiqué dans les

Ecritures) — en parallèle au temps du rejet de Christ au premier avènement, quand la croix de Christ devint aux Juifs une pierre d'achoppement — l'achoppement a fait ici un grand progrès, au point qu'aujourd'hui, une petite minorité seulement de ceux qui confessent être des ministres de la croix, *reconnaissent* sa valeur ou la *prêchent*. Bien au contraire, une grande partie de l'enseignement maintenant vise à renier et à réfuter que nous ayons été « *achetés à prix* » par « le sang précieux de Christ », et substitue à sa place la Théorie de l'Evolution, en prétendant que ce qui fait la valeur de Christ pour le pécheur, ce sont *purement et simplement* ses paroles et son exemple.

Ainsi, la lumière du soleil de l'Evangile devient-elle journellement de plus en plus obscure. Bien que ce rejet de la valeur du précieux sang comme prix de notre rédemption ne se soit pas encore généralisé des prédicateurs aux ouailles, cependant, de fausses doctrines tenues depuis longtemps comme étant sacrées, ainsi que le respect pour les conducteurs et le savoir, ont rendu la voie si aisée qu'une grande majorité de ceux qui sont suffisamment éveillés pour prendre le sujet en considération, tombent comme des proies faciles de cette doctrine de l'Evolution qui nie la doctrine scripturale d'une chute primitive et d'une rançon pour le relèvement. De manières diverses, les Ecritures nous avertissent de cette grande apostasie, aussi bien que de cet obscurcissement de la foi de l'Eglise en ce temps-là de sorte que lorsque le Fils de l'homme reviendra, il trouvera que *la foi* est très rare sur la terre (Luc 18 : 8). Un psaume, décrivant cette période, déclare : « Il en tombera mille à ton côté, et dix mille à ta droite ; — toi [les saints fidèles, membres du corps de Christ, dont le nombre des élus sera, sous peu de temps (*), au complet] ». — Ps. 91 : 7.

(*) Ecrit en 1897 — Trad.

Au fur et à mesure que les rayons lumineux de la *rançon* s'obscurcissent, les rayons lunaires de la Loi mosaïque qui, dans ses sacrifices, préfigurait la *rançon*, doivent nécessairement s'obscurcir aussi. De nos jours, il est fréquent d'entendre des instructeurs publics affirmer que les sacrifices *sanglants* d'Israël, exigés par leur Loi, étaient barbares. Autrefois, lorsqu'ils voyaient grâce à la vraie lumière de la Parole de Dieu, ils appréciaient la déclaration de l'Apôtre à savoir que les sacrifices d'Israël étaient des types de « meilleurs sacrifices » pour le péché ; mais à présent, ils refusent l'antitype (la *rançon*), ils nient le péché originel et, par suite, toute nécessité d'offrir des sacrifices pour ce péché, et ainsi, ils rejettent également les sacrifices-types et les estiment barbares. C'est de cette manière que l'obscurcissement de la lumière de l'Evangile entraîne celui de la lumière lunaire. « La lune devint tout entière comme du sang ». Et Joël ajoute (2 : 10) que « les étoiles retirent leur splendeur », ce qui signifie que lorsque la lumière de l'Evangile sera obscurcie et que la Loi en viendra à être considérée purement et simplement comme une cérémonie de sang, sans signification et barbare, alors les enseignements des douze étoiles (les apôtres) de l'Eglise ordonnées par Dieu seront perdus de vue, cesseront d'être considérés comme des guides, comme des lumières.

Comme nous l'avons vu, Dieu a reconnu ou désigné douze étoiles apostoliques pour l'Eglise. C'est de celles-ci, et de la lune, et du soleil que doivent provenir toutes les lumières de l'Eglise. Et c'est bien d'eux que la vraie lumière qui a béni la véritable Eglise est venue. Cependant, la papauté, s'arrogeant la possession ecclésiastique de la terre, a placé ou « ordonné » diverses étoiles, des lumières, des « autorités », des « théologiens » dans son firmament ; les diverses dénominations protestantes en ont fait autant, jusqu'à ce que le nombre total soit devenu innombrable. Mais Dieu, tout en suscitant pour sa

véritabte Eglise des aides, des évangélistes et des instructeurs, ne les a pas ordonnés avec l'autorité de *lumières* ou d'*étoiles*. Au contraire, tous les fidèles disciples ont reçu comme instructions de n'accepter comme lumière que les rayons de vérité qui proviennent du soleil, de la lune et des douze étoiles *ordonnées dans ce dessein*.

Tous les autres enfants de Dieu doivent, durant cet Age-ci, être des lampes ardentes et brillantes, et ne doivent pas mettre leurs lampes sous un boisseau, mais luire de façon à glorifier leur Père qui est dans les cieus. Le mot *étoile* (grec : *oster* ; latin : *stella*) n'est pas employé pour désigner l'un quelconque des fidèles (en dehors des apôtres) dans cette vie présente, mais on l'emploie à propos de ceux qui quittent la vérité et deviennent de faux instructeurs « téméraires », « enflés d'un vain orgueil », aspirant d'être considérés comme des *autorités* à l'instar des apôtres, et qui sont appelés des « étoiles errantes », « de faux apôtres ». — 2 Cor. 11 : 13 ; Apoc. 2 : 2 ; Jude 13.

Au contraire, partout les Ecritures offrent la promesse que les porte-flambeaux fidèles, humbles de l'Age actuel seront bientôt avec Christ la semence glorieuse et honorée d'Abraham — « comme les étoiles du ciel ». Mais ce n'est pas dans le « ciel » présent qui, sous peu, disparaîtra dans un grand ébranlement, que ces étoiles brilleront ; non, mais dans les « nouveaux cieus » (le nouveau royaume ecclésiastique de l'Age millénaire). Parlant de la même classe et de ce même temps de la résurrection, le prophète Daniel (12 : 3) dit : « Et les sages brilleront comme la splendeur de l'étendue, et ceux qui ont enseigné la justice à la multitude, comme *les étoiles*, à toujours et à perpétuité ». L'Apôtre Paul parle également de la gloire future de l'Eglise dans la première résurrection, disant que leurs gloires différeront « comme une *étoile* diffère d'une [autre] *étoile* en gloire ».

Or, si Dieu n'a ordonné seulement que douze étoiles

pour son Eglise, comme le montre Apoc. 12 : 1, n'est-ce pas une grande faute de la part des papes et des évêques de se considérer eux-mêmes comme des successeurs des apôtres, c'est-à-dire de se considérer également comme des étoiles ? Et n'est-ce pas un fait que certains des soi-disant « critiques supérieurs » se considèrent et sont aussi considérés par d'autres comme étant les égaux ou même les supérieurs des apôtres, comme des flambeaux, des étoiles ? Et ceux-ci et d'autres ne montrent-ils pas cela en prêchant *leurs idées personnelles*, faisant « briller » leur propre lumière sur divers sujets, sans juger nécessaire de consulter ou de donner comme *preuves* les paroles des apôtres inspirés ? Et s'ils citent (ou font allusion à) la lumière des vraies étoiles, les enseignements des douze apôtres, n'est-ce pas plutôt pour que ces enseignements *confirment* leurs vues (ou lumières), plutôt que pour montrer que l'enseignement est la lumière qui provient des étoiles apostoliques ? En vérité, la lumière de ces fausses étoiles, ces « étoiles errantes » est ordinairement si opposée à celle des douze inspirés, que ses auteurs peuvent peu vraisemblablement trouver un texte approprié des écrits apostoliques.

Dans la prophétie de notre Seigneur, ces vraies lumières-étoiles sont considérées comme faisant partie de la lumière solaire de l'Evangile, obscurcie, détournée de son éclat, tandis que les fausses étoiles (les sages du monde, les lumières ordonnées par l'homme des cieux actuels) sont représentées comme faisant un grand étalage en s'abaissant aux conditions terrestres ; elles abandonnent leur éminence autrefois quelque peu spirituelle, et dans leurs enseignements s'abaissent au niveau des moralistes et des philosophes terrestres, au niveau de la prétendue citoyenneté chrétienne, et de l'engagement dans la politique.

L'*ébranlement* des cieux ecclésiastiques symboliques, mentionné à ce même propos, est pour quelque chose dans

la chute de ces lumières de la chrétienté à un niveau inférieur, celui d'un enseignement public. Cet *ébranlement* semblerait signifier exactement ce que nous discernons de tous côtés : l'ébranlement des credo et des dogmes de la chrétienté, qui, à cause de leur mélange d'erreurs et de vérités, produisent la confusion sur tous les points ; nous citerons par exemple, la doctrine des enfants élus et des enfants non élus, la doctrine du tourment éternel de tous ceux qui ne sont pas des saints, des vainqueurs, etc.

Il s'ensuit que nombre des hommes à la sagesse mondaine qui « brillent » devant le public font déjà tous les efforts pour détourner l'attention de tous ces sujets. Quels autres sujets peuvent-ils trouver que ceux-ci : la vraie ou la fausse doctrine de l'élection ; la véritable idée ou la fausse idée des dispositions divines touchant l'avenir de l'humanité ? Ne connaissant pas le vrai divin plan des Ages, et ne désirant pas soulever la controverse à propos de l'enfer et de la condamnation des enfants, que peuvent prêcher ces prédicateurs-étoiles qui attirera l'attention du monde sur leur personne ?

Ils peuvent abandonner entièrement les thèmes spirituels et descendre au niveau de l'homme naturel, à des questions de réformes morales et politiques. Ils peuvent aller visiter les « bas quartiers » et prêcher l'évangile-contre-les-bas-quartiers. Ils peuvent s'associer à des croisades de citoyens chrétiens, etc. Ces choses engageront de plus en plus ces étoiles de chaire, tandis que d'autres feront des choses sensationnelles en surpassant les incroyants les plus renommés par des déclarations de ce auquel ils ne croient pas, en se moquant du récit biblique d'une chute d'Adam dans le péché et de l'idée d'être sauvé de quelque chose qui est un mythe, d'après la doctrine de l'Evolution.

Qui ne peut discerner que ces signes s'accomplissent aujourd'hui, de tous côtés ? Cependant, le soleil et la

lune et les douze étoiles ne sont que partiellement obscurcis jusqu'ici ; néanmoins, nombre des fausses étoiles ont abandonné toute prétention de faire luire l'Évangile au niveau de la compréhension des masses sur lesquelles ils « brillent ».

Luc (21 : 25, 26) donne dans le même temps d'autres signes de l'époque actuelle : « ...et sur la terre une angoisse des nations en perplexité devant le grand bruit de la mer et des flots [les éléments agités et sans loi], les hommes rendant l'âme de frayeur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitée [la société], car les puissances des cieux seront ébranlées ».

La mer et les flots mugissants symbolisent les masses populaires contenues, mais non pleinement entravées par les lois et les règlements de la société. Au cours de ces vingt dernières années, chacun a eu l'occasion d'entendre de ces « mugissements » avec, de temps en temps, des déchainements violents qui s'élancent comme des vagues puissantes à l'assaut de la terre [l'ordre social] et cherchent à l'engloutir. Retenues pour un temps, ces vagues amassent du poids et de la force et, selon la prophétie, ce n'est plus qu'une question de quelques années pour que toutes les montagnes [royaumes] soient « remuées et jetées au cœur des mers », dans l'anarchie (Ps. 46 : 1, 2). Tous les journaux qui ne dépendent pas des puissances d'argent, font entendre le mugissement de la classe agitée de la « mer » ; les autres journaux, bien malgré eux, doivent se faire l'écho de ce mugissement, comme sujets d'informations. C'est cela qui, dans une période de paix relative, cause « une angoisse des nations en perplexité ».

Or, c'est au moment où les hommes commencent à se rendre compte que le mugissement de la « mer » et l'agitation sont dus en grande partie au déclin de la superstition et de l'influence ecclésiastique, et où ils voient de plus en plus que les puissances des cieux [les credo et les systèmes sectaires] sont ébranlées, que leurs

cœurs défaillent de peur, dans l'appréhension des choses qui viennent sur la terre [la société] ; cependant, les efforts énergiques qui sont faits à présent pour rétablir et unifier la puissance et l'influence sectaires ne seront dans une grande mesure couronnés de succès que pour peu de temps seulement, car cette puissance et cette influence sectaires se désintégreront complètement.

« Et alors [à ce même moment] paraîtra le signe [l'évidence, la preuve] du Fils de l'homme », la preuve ou l'évidence du second avènement du Fils de l'homme.

Nous ne devons pas perdre de vue le fait que cette prophétie tout entière est donnée en réponse à certaines questions, dont l'une était : « *Quel sera le signe de ta présence* » au second avènement ? Ayant à l'esprit le fait que peu de gens reconnurent le Messie à son premier avènement, et qu'eux-mêmes avaient eu des doutes et des craintes sur ce sujet pendant longtemps, ils désiraient savoir comment ils pourraient, de manière certaine, le reconnaître. Au premier avènement, notre Seigneur se manifesta lui-même ; sa présence fut attestée par des *signes* (par ses paroles et ses œuvres merveilleuses) et par le témoignage de Jean-Baptiste. A *quel signe* devaient-ils s'attendre qui indiquerait sa seconde *présence* ? Telle fut leur question précise.

Par sa réponse, notre Seigneur leur donna l'assurance que son peuple ne resterait pas sans avoir un *signe* approprié et suffisant, mais il ne dit rien relativement à la caractéristique de ce signe. « Et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme ». Ce signe sera suffisant pour le peuple de Dieu, fidèle et vigilant, mais il *n'est pas destiné à d'autres*. Ce fut cette classe qui vit et comprit les signes ou preuves de son premier avènement, tandis que les masses d'Israël nominal *ne purent discerner les SIGNES de leur époque*. Du reste, Dieu ne désirait pas que d'autres, à l'exception des fidèles, pussent les discerner ; c'est pour cette raison que bon nombre des

merveilleuses paroles de vie furent dites en paraboles et en langage obscur, afin qu'en voyant, le monde ne puisse pas *voir* (ou *discerner* — Trad.), et qu'en entendant, il ne puisse comprendre, étant indigne de la lumière du temps convenable destinée aux fidèles seulement. Ainsi en sera-t-il en ce qui concerne le *signe* — ou *preuve* — de la seconde présence du Seigneur. Ce signe ne sera pas manifesté à toute l'humanité : il ne sera reconnu que par les vrais Israélites, honnêtes et sans fraude.

Le terme *signe* (verset 30) est traduit du grec *seméion* (*) et signifie *preuve* ou *évidence*, comme nous le trouvons dans les cas suivants :

« Jésus donc fit aussi devant ses disciples beaucoup d'autres *miracles* » (ou *signes* ; voir note Darby) — Jean 20 : 30 [*signes* : V. Lausanne, Chan. Osty)].

« ...le Seigneur... accordant que des *signes* et des prodiges se fissent par leurs mains [celles de Paul et de Barnabas] ». — Actes 14 : 3 — voir note Darby.

« De sorte que les langues sont pour *signe*... aux incrédules ». — 1 Cor. 14 : 22.

« Certainement les *signes* d'un apôtre ont été opérés au milieu de vous avec toute patience, par des *signes* », etc. — 2 Cor. 12 : 12.

C'est pourquoi, « Vous verrez le *signe* du Fils de l'homme », ne signifie pas que les disciples du Seigneur vivant alors le verraient, mais qu'ils auraient une indication ou une évidence (preuve) de sa *présence* en ce temps-là. Les *signes* de la seconde présence de notre Seigneur seront trouvés en harmonie avec le témoignage des prophètes (**) et corroborés par lui, comme ce fut le cas au premier avènement. — Luc 24 : 44-46.

« *Dans le ciel* » : Le signe ou preuve de sa *parousia* sera donné *dans le ciel*. Il ne s'agit pas ici du ciel de la présence du Père et devant les saints anges, mais du

(*) Réf. Concordance grecque Strong n° 4592 — Trad.

(**) Vol. II, chap. 5, 6, 7.

ciel symbolique, du ciel ecclésiastique, de ce même ciel qui nous est montré au verset précédent comme devant être terriblement secoué au point d'en faire tomber toutes ses étoiles. C'est *dans ce ciel* — la classe soi-disant spirituelle — que le signe ou *l'évidence de la présence de notre Seigneur* sera d'abord manifeste. Certains « verront » l'accomplissement des déclarations prophétiques concernant ce jour de la seconde présence dans l'accomplissement merveilleux du divin plan des Ages, et le reconnaîtront comme l'un des *signes de sa présence* (Luc 12 : 37). Le *jugement* de Babylone (la chrétienté) sociale et ecclésiastique, est un autre signe, une autre preuve, que le Juge est arrivé et qu'il règle en tout premier lieu ses comptes avec ceux à qui — en tant qu'économes — il avait confié ses biens (Matt. 25 : 19 ; Luc 19 : 15). « Le jugement de Dieu doit commencer par sa maison » (1 Pi. 4 : 17 — v. Ost.) ; cela signifie la confusion et la consternation parmi les Docteurs et les principaux sacrificateurs du temps actuel alors qu'ils essaient d'accorder leurs doctrines, pratiques et credo, comme ce fut le cas pour les Pharisiens, les Sacrificateurs et les Docteurs de la Loi de la première présence de notre Seigneur, bien qu'on *niât* alors *la présence*, comme on le fait maintenant.

Cependant, lors de la première présence, les Israélites humbles, les vrais Israélites, que Dieu estimait dignes, ne furent pas confus mais éclairés, de sorte que notre Seigneur put leur dire : « Mais bienheureux sont vos yeux, car ils voient, et vos oreilles, car elles entendent ; car, en vérité, je vous dis que plusieurs prophètes et plusieurs justes ont désiré de voir les choses que vous voyez, et ils ne les ont pas vues, et d'entendre les choses que vous entendez, et ils ne les ont pas entendues » (Matt. 13 : 16, 17). Ainsi, de nos jours, dans la seconde *présence* du Fils de l'homme, la révélation de la Parole divine, le discernement du plan divin montrant aussi les temps et les saisons divins, et la confusion qui règne

en « Babylone » sont des preuves satisfaisantes de la présence du Roi.

« Et alors toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel ». — Matt. 24 : 30.

Les tribus de la terre ne verront pas le *signe* (ou *preuve*) de la *présence* du Seigneur, car il sera donné seulement parmi les « cieux », c'est-à-dire parmi ceux qui sont au moins spirituels de nom — les églises — au sein desquelles seuls ceux qui sont honnêtes, sans fraude, sauront l'apprécier. Jamais non plus ils ne verront le Seigneur lui-même par les yeux naturels, car il n'est plus *chair* et ne peut plus être vu par des êtres charnels (*). On doit se rappeler les paroles de notre Seigneur : « Encore un peu de temps, et le monde *ne me verra plus* » (Jean 14 : 19). On doit également se souvenir des paroles de l'Apôtre à l'Eglise, savoir que nous devons tous être « changés » et faits êtres-esprits comme notre Seigneur, avant que nous puissions « *le voir comme il est* » (1 Cor. 15 : 51-53 ; 1 Jean 3 : 2). Au contraire, les tribus de la terre verront les *nuées de trouble* et la confusion qui accompagneront l'ébranlement des « cieux », et elles se rendront compte que c'est une tempête qui secouera également la « terre » (voir Héb. 12 : 26, 27) ; dans le même temps, il y aura également une lamentation générale de tous, à cause de ce grand temps de trouble ; finalement, quand se terminera la tempête, toute l'humanité *discernera*, reconnaîtra le nouveau Roi avec les yeux de sa compréhension, s'affligera à cause du péché et parce que, dans son aveuglement, elle l'avait rejeté (les Juifs, en premier lieu, le firent). — Voir Zach. 12 : 10-12.

« Et il enverra ses anges avec une grande trompette (le MS. du Sinaï omet « son de »)(**), et ils rassembleront

(*) Vol. II, chap. V.

(**) Voir note v. Osty ; Cr. et Seg. : « trompette retentissante » ; Buzy : « grande trompette ».

ses élus des quatre vents, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout». — Matt. 24 : 31.

Ce travail sera en cours dans la période de l'Intérim, la « moisson ». Les anges (les messagers du nouveau Roi de la terre) feront un travail de séparation, non pas entre l'église et le monde, mais un travail de séparation dans l'église nominale (parmi les chrétiens de nom, les « cieux » actuels). Cette œuvre est représentée sous diverses descriptions symboliques : le rassemblement du blé dans le grenier, après sa séparation d'avec l'ivraie (Matt. 13 : 30) ; le rassemblement dans des paniers des bons poissons et le rejet dans la mer des poissons de mauvaise qualité pêchés dans le filet de l'Evangile (Matt. 13 : 47-49) ; le rassemblement de ses joyaux (Mal. 3 : 17) ; l'appel lancé à « mon peuple » à sortir de Babylone (Apoc. 18 : 4) ; l'appel au milieu de la nuit lancé aux vierges, cri qui sépare les vierges sages d'avec les vierges folles (Matt. 25 : 6) ; et dans la prophétie que nous examinons, c'est le rassemblement des « élus » séparés d'avec tous les non-élus de la chrétienté, des quatre vents — de toutes les parties de la chrétienté.

Nous ne devons pas nous attendre à voir paraître des anges-esprits avec des ailes et volant à travers les airs en soufflant dans une grande trompette, enlevant ici et là quelques-uns des saints, pas plus que nous ne devons nous attendre à devenir des poissons au sens propre du mot, pour être placés dans des paniers au sens propre du mot, ni à devenir des grains de blé au sens propre du mot pour être placés dans une grange au sens propre du mot. Nous croyons que les anges ou messagers employés par notre Seigneur dans ce rassemblement de la moisson, seront des messagers tels qu'il en a employés à son service à travers l'Age de l'Evangile : des serviteurs terrestres, engendrés de son saint esprit, des « nouvelles créatures dans le Christ Jésus ».

Nous comprenons que la « grande trompette » est la

« trompette du Jubilé »-antitype, la « septième trompette aussi symbolique que les six précédentes (Apoc. 11 : 15-18). Aucune de ces trompettes n'a jamais fait entendre un son au sens propre du mot. Depuis octobre 1874, elle résonne symboliquement et continuera à le faire jusqu'à la fin du Millénium. Avec le début de cette « sonnerie » a commencé également la « moisson » avec le « fauchage » (« reaping ») et la séparation, qui doit continuer jusqu'à ce que les « élus », le « blé », soient tous rassemblés hors des « cieux » actuels (des systèmes ecclésiastiques) pour le Seigneur. Les « anges » (messagers) sont ceux qui portent le *message* de la Parole de l'Eternel qui produit la séparation et rassemble pour lui ses élus.

Les fidèles membres du peuple de Dieu qui sont maintenant tirés des ténèbres à la merveilleuse lumière, ont le privilège de *voir* et d'*entendre* des choses que d'autres ne voient pas ni n'entendent. Ils ont aussi le privilège d'être des co-ouvriers avec le Seigneur, d'être ses anges (messagers ou serviteurs), aussi bien dans cette œuvre que dans tous les autres aspects de l'œuvre, à travers l'Age. Par sa grâce, ils ont labouré, semé, hersé et arrosé, et à *présent* la même classe peut aussi faire la moisson avec le Chef Moissonneur.

IMMINENCE DU ROYAUME DE DIEU

« Mais apprenez du figuier la parabole qu'il vous offre : quand déjà son rameau est tendre et qu'il pousse des feuilles, vous connaissez que l'été (*) est proche. De même aussi vous, quand vous verrez toutes ces choses, sachez que cela (le Royaume de Dieu — Luc 17 : 21) est proche, à la porte. En vérité, je vous dis : cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient arrivées ». « Le ciel et la terre [l'ordre de choses actuel, ecclésiastique et social] passeront, mais mes paroles ne passeront point ». — Matt. 24 : 32-35.

Des incroyants se sont emparé de ce passage pour

(*) Les Hébreux divisaient leur année en deux saisons, l'été et l'hiver.

prétendre qu'il ne s'est manifestement pas accompli et qu'en conséquence cela prouve que notre Seigneur a été un faux prophète. Ils appliquent entièrement la prophétie aux troubles qui eurent lieu au moment de la chute d'Israël en tant que nation politique en l'an 70 ap. J.-C., et font remarquer avec mépris que *cette génération* et beaucoup d'autres ont passé sans voir l'accomplissement de « toutes ces choses ». A ceci, nous répondons naturellement qu'ils ne comprennent pas la prophétie de notre Seigneur et que cette prophétie ne se rapporte qu'en partie seulement au trouble qui s'abattit sur Israël et atteignit son point culminant en 70 ap. J.-C.

Cependant, pour repousser cette objection, certains auteurs chrétiens ont été amenés à affirmer que les mots « *cette génération* » signifiait en réalité que *cette race* (les Juifs) ne passerait pas jusqu'à ce que toutes ces prédications n'aient été accomplies.

Nous ne partageons pas cette interprétation pour plusieurs raisons :

(1) Bien qu'on puisse dire que les termes « *génération* » et « *race* » viennent d'une racine commune ou d'un même point de départ, toutefois, ils ne sont pas une seule et même chose, et dans l'usage biblique, les deux termes sont tout à fait distincts.

Notez que, dans le Nouveau Testament, lorsque le terme *génération* est employé dans le sens de race ou de postérité, il vient toujours du grec *gennema* (comme dans Matt. 3 : 7 ; 12 : 34 ; 23 : 33 ; Luc 3 : 7) ou de *genos* (comme en 1 Pi. 2 : 9) ; mais dans les trois différents comptes rendus de cette prophétie, on prête à notre Seigneur l'usage d'un mot grec totalement différent (*genea*) qui ne signifie pas race, mais a le même sens que notre mot anglais « *generation* » (en français : « *génération* »). D'autres emplois de ce terme grec (*genea*) prouvent qu'on ne s'en sert pas dans le sens de race, mais en faisant allusion à des gens contemporains. Nous

citons pour preuve : Matt. 1 : 17 ; 11 : 16 ; 12 : 41 ; 23 : 36 ; Luc 11 : 50, 51 ; 16 : 8 ; Actes 13 : 36 ; Col. 1 : 26 ; Héb. 3 : 10.

(2) Notre Seigneur n'a pas pu entendre par là la race juive, et il n'eût pas été à-propos d'employer un mot grec signifiant *race*, car la demande des apôtres ne portait pas sur la race juive, pas plus que la réponse de notre Seigneur sous forme de prophétie. Il est à peine question d'Israël dans la prophétie, et s'il avait été dit « cette *race* » ne passera pas avant que tout soit accompli, cela aurait suscité la question de savoir à quelle race la prophétie s'appliquait, car aucune race particulière n'est spécifiée. Par conséquent, si le mot signifiait *race*, il serait aussi convenable de dire qu'il signifiait la *race humaine* que de dire qu'il s'appliquait à la *race juive*.

Mais si nous comprenons qu'ici, comme autre part, *genea* signifie *génération*, et si nous reconnaissons que les paroles de notre Seigneur étaient une prophétie qui couvrirait l'Age de l'Evangile tout entier, nous n'avons aucune difficulté à en comprendre le sens : « Cette génération [qui sera témoin des signes demandés par les Apôtres et que vient d'énumérer notre Seigneur, savoir : l'obscurcissement du soleil et de la lune et la chute des étoiles] — *cette génération* ne passera point que toutes ces choses ne soient arrivées ». En d'autres termes, les signes mentionnés s'accompliront dans le temps d'une génération, à la clôture de l'Age.

Le fait de montrer le figuier en plein bourgeonnement pourrait n'avoir été qu'une remarque accidentelle, mais nous sommes enclin à penser qu'il n'en fut rien. La circonstance particulière dans laquelle notre Seigneur maudit le figuier qui ne portait pas de fruit et qui sécha immédiatement (Matt. 21 : 19, 20) nous porte à croire que le figuier de cette parabole peut être compris comme représentant la nation juive. S'il en est ainsi, son accomplissement se fait actuellement d'une manière remar-

quable ; en effet, non seulement des milliers d'Israélites retournent en Palestine (écrit en 1897 — Trad.), mais le mouvement sioniste, comme chacun sait, a maintenant pris de telles proportions qu'il justifie des Assemblées de représentants de toutes les parties du monde, année après année, afin de donner une forme pratique à la proposition de réorganisation d'un état juif en Palestine. Ces bourgeons grossiront, mais ils ne porteront pas de fruits mûrs avant octobre 1914, la fin complète des « Temps des nations ».

On pourrait estimer qu'une « génération » équivaut à une durée de cent ans (en pratique la limite actuelle) ou à cent vingt ans, la durée de la vie de Moïse et la limite indiquée par les Ecritures (Gen. 6 : 3). En comptant cent années à partir de 1780, date du premier signe, la limite atteindrait 1880, et selon notre compréhension, chaque détail prédit avait commencé à s'accomplir à cette date : la « moisson » ou temps de rassemblement commençant en octobre 1874 ; l'organisation du Royaume et la prise par notre Seigneur de son grand pouvoir dans sa qualité de Roi en avril 1878, et le temps de trouble ou « jour de la colère » [dont la première phase] commença en octobre 1874 [et la seconde phase en 1914](*) ; et le bourgeonnement du figuier. Ceux qui choisissent autrement pourraient, sans contradiction, dire qu'on peut tout aussi bien calculer le siècle ou génération à partir du dernier signe (la chute des étoiles) qu'à partir du premier (l'obscurcissement du soleil et de la lune) ; dans ce dernier cas, un siècle commençant à 1833 serait loin d'être achevé. Nombre de ceux qui ont été les témoins du signe de la chute des étoiles, sont encore vivants. Ceux qui marchent avec nous à la lumière de la vérité présente ne s'attendent pas à voir *venir* des choses qui sont déjà ici, mais ils attendent l'achèvement des choses en cours. Ou

(*) Ed. 1937.

bien encore, puisque le Maître a dit : « Quand vous verrez *toutes* ces choses », et que « le signe du Fils de l'homme dans le ciel », le bourgeonnement du figuier et le rassemblement des « élus » sont comptés parmi les signes, il ne serait pas illogique de calculer la « génération » de 1878 à 1914, soit 36 ans 1/2, la durée *moyenne* de la vie humaine de nos jours.

« Mais, quant à ce jour-là et à l'heure, personne n'en a connaissance, pas même les anges des cieux, ni le Fils, mais mon Père seulement » (Matt. 24 : 36. Ms du Sinai ; vers. cathol. Buzy, Osty, Pirot et Clamer, Maredsous — voir note ; vers. protest. : Stapfer, Seg. ; comp. Marc 13 : 32, 33). « Prenez garde, veillez et priez, car vous ne savez pas quand ce temps sera ».

A beaucoup de personnes, ces paroles paraissent impliquer beaucoup plus de choses qu'elles n'en expriment, en réalité : il leur semble qu'elles « verrouillent » toutes les prophéties de la Bible et les rendent inutiles, comme si notre Seigneur avait dit : « Personne ne connaîtra *jamais* », alors qu'il déclara purement et simplement « Personne n'en a [*maintenant*] connaissance », en faisant allusion seulement aux personnes qui l'écoutaient, et à qui les temps et les saisons exacts ne devaient pas être révélés, n'étant pas du temps convenable. Qui peut douter que les « anges des cieux » et « le Fils » *savent maintenant*, pleinement et clairement, les choses qui ont progressé au point d'être presque accomplies ? Et si *maintenant* l'expression de ce verset ne les empêche pas de connaître, alors rien dans ce verset n'empêche les saints de Dieu de chercher à comprendre toute la vérité « écrite auparavant pour notre instruction ». En vérité, ce fut en grande partie parce que ce n'était pas la volonté du Père que son peuple, *alors*, ni jusqu'au temps où les « sceaux » seraient brisés (*), connût la date, que notre Seigneur esquissa le cours des événements, et lui donna

(*) Vol. II, chap. 2 et 3.

l'assurance que s'il [le peuple de Dieu — Trad.] voulait veiller et prier et, ainsi, continuer à être fidèle au temps convenable, il ne serait pas laissé dans les ténèbres, mais verrait et saurait.

Par le prophète Daniel, Dieu a indiqué qu'à ce *moment-là* « les sages comprendront » la vision et la prophétie, et purement et simplement qu'« aucun des méchants ne comprendra » (Dan. 12 : 9, 10). A ceci, l'apôtre Paul ajoute son témoignage : « Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, en sorte que le jour vous surprenne comme un voleur » (1 Thess. 5 : 4) bien que ce soit ainsi qu'il viendra sur le monde entier. « Veillez donc [afin qu'au *temps convenable*, VOUS PUISSIEZ SAVOIR], priant en tout temps, afin que vous soyez estimés dignes d'échapper à toutes ces choses qui doivent arriver ».

COMME AUX JOURS DE NOÉ, « ILS NE CONNURENT RIEN »

« Mais comme ont été les jours de Noé, ainsi sera aussi la présence [grec *parousia*] du Fils de l'homme. Car, comme dans les jours avant le déluge on mangeait et on buvait, on se mariait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et ILS NE CONNURENT RIEN... *ainsi sera aussi la présence du Fils de l'homme* ».

— Matt. 24 : 37-39.

Beaucoup de personnes ne saisissent pas le point essentiel de cette illustration ; elles présupposent, sans y être autorisées par les paroles du Maître, que la similitude signalée ici réside dans la *méchanceté* qui régnait au temps de Noé et celle qui existe au jour de la présence de Christ. Une telle comparaison aurait pu se justifier et être à propos ; cependant, le Maître ne fit pas une telle comparaison, mais il évita de la faire. La comparaison faite porte sur la *similitude d'ignorance*. Seuls, Noé et sa famille *connaissaient* ; les gens ne *savaient rien*, mais continuaient leur train de vie habituel, se mariant, plantant, bâtissant, mangeant et buvant. D'une manière sem-

blable, *durant le temps de la présence de Christ* à la fin de l'Age actuel, et alors que le grand temps de trouble est imminent (*), les membres du peuple de l'Eternel seront les seuls à être informés de sa *présence* ou à avoir une claire compréhension de ce qui va arriver, ou pourquoi, ou quelle sera l'issue de ces choses. Les autres « *ne sauront rien* ».

En Luc (17 : 26-29), nous trouvons la même leçon ; il nous est montré que les contemporains, tant ceux de Noé que ceux de Lot, ont été *ignorants* des troubles imminents *aux jours* de Noé, et *aux jours* de Lot, de même que les gens seront ignorants du trouble imminent *aux jours du Fils de l'homme* — quand il sera venu et qu'il est présent. Le monde a peur et il est perplexe mais il ne sait rien de la *présence* du Fils de l'homme, et du règlement de comptes de la moisson maintenant en cours. Même s'ils peuvent imaginer plus ou moins les tribulations prochaines, ils ne peuvent deviner la bénédiction qui les suivra.

« Il en sera de même au jour où le Fils de l'homme [déjà *présent*] sera manifesté [d'abord à ses « vierges » vigilantes et plus tard à tous les hommes dans la détresse]. En ce jour-là, que celui qui sera sur le toit et qui aura ses effets dans la maison, ne descende pas pour les emporter ; et pareillement que celui qui sera aux champs ne retourne pas en arrière. Souvenez-vous de la femme de Lot ! Quiconque cherchera à sauver sa vie [par des compromissions avec sa conscience et en demeurant dans Babylone], la perdra ; et quiconque la perdra [sacrifiera les intérêts de la vie présente] la conservera » — éternellement. — Luc 17 : 30-33.

Ainsi l'Evangile de Luc applique-t-il ces paroles (déjà examinées ci-dessus) à la fin de l'Age de l'Evangile — « au jour où le Fils de l'homme sera manifesté ».

« *Souvenez-vous de la femme de Lot !* ». Cette parole est un avertissement catégorique de notre Seigneur. Cette

(*) Ecrit en 1897 — Trad.

injonction serait bien peu justifiée si on l'appliquait à ceux qui s'enfuirent de la Judée en l'an 70 de notre ère ; au contraire, c'est une mise en garde extrêmement sérieuse si elle s'adresse au peuple de Dieu de nos jours, à la fin de l'Age de l'Evangile. Lorsque nous apprenons que Babylone est condamnée et que nous entendons le message de l'Eternel : « Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés et que vous ne receviez pas de ses plaies », c'est en vérité comme la voix des messagers qui entraînèrent en hâte, hors de Sodome, Lot et sa famille, disant « Sauve-toi, pour ta vie ! ne regarde pas derrière toi, et ne t'arrête pas dans toute la plaine ; sauve-toi sur la montagne, de peur que tu ne périsses ». — Gen. 19 : 17.

L'illustration est plus appropriée encore si nous nous souvenons que la chrétienté est « cette grande ville [Babylone] qui est appelée spirituellement Sodome ». — Apoc. 11 : 8.

Après s'être mise en route pour fuir, comme elle en avait reçu l'ordre, « regarda en arrière », désirant les choses qu'elle avait laissées ; ainsi en est-il pour certains qui fuient maintenant de Babylone vers la montagne (Royaume) et l'Eternel ; ils ont plus de sympathie pour les choses laissées en arrière que pour les choses à venir. Seuls, ceux qui placent leurs affections sur les choses d'en haut et non sur les choses d'en bas, courront la course jusqu'à la fin. C'est d'une pleine consécration du cœur que naît la persévérance des saints ; tous les autres ne réussiront pas à courir de manière à obtenir le grand prix.

L'UN SERA PRIS ET L'AUTRE LAISSÉ

« Je vous dis qu'en cette nuit-là deux seront sur un même lit, l'un sera pris et l'autre laissé ». — Luc 17 : 34 (omis par Matthieu).

Le Seigneur nous informe par le prophète que même

si le matin millénaire approche, une nuit également vient aussi (Es. 21 : 12). Ce sera une nuit de détresse (ou de tribulations — Trad.) dans la première partie de laquelle les saints seront rassemblés et sortis de Babylone. Le « lit » dont il est question ici, peut, en harmonie avec l'emploi de ce terme en Esaïe (28 : 20), être interprété pour symboliser des credo humains qui sont assez longs pour « de petits enfants » en Christ, mais trop courts pour qu'un « homme » développé s'y étende. Ceci est vrai des diverses « doctrines des hommes » qu'on a substituées — bien que très différentes d'elles — aux doctrines de la Parole de Dieu dont la longueur et la largeur surpassent le savoir humain. Par exemple, la doctrine de l'élection, telle qu'elle est enseignée par nos amis calvinistes, constitue un « lit » tout à fait suffisant pour reposer nombre de ceux qui ne sont que des « petits enfants » en Christ, et dont les sens n'ont jamais été beaucoup exercés ; cependant, lorsqu'à la lumière de la connaissance de nos jours, les « petits enfants » s'éveilleront et grandiront en grâce et en connaissance, il est certain qu'ils trouveront tous le vieux credo-lit trop court pour être confortable. Quand chacun essaiera de s'envelopper dans les promesses de Dieu, rendues étroites par une théologie erronée, il ne pourra se couvrir d'une manière satisfaisante : des doutes s'introduiront dans son esprit qui le feront frissonner de peur qu'après tout il n'est pas certain que lui et ses amis soient parmi les « élus », et bientôt, ces chrétiens développés trouvent un soulagement en sortant de cette position fâcheuse ; c'est à ceux-là que, d'une manière générale, Dieu envoie la lumière de la vérité présente pour les guider et les mettre « au large » pour un vrai repos pourvu en abondance de couvertures pour tous ceux qui cherchent à connaître et à faire la volonté du Père. Cependant, d'autres — l'immense majorité — restent tout à fait satisfaits et à l'aise dans leurs divers petits berceaux, parce qu'ils sont des « petits enfants » et non des

« hommes » dans la connaissance et dans l'expérience chrétiennes. « L'un sera pris et l'autre laissé ».

« Alors deux hommes seront au champ, l'un sera pris et l'autre laissé ». — Matt. 24 : 40.

« Le champ, c'est le monde », selon l'explication de notre Seigneur, et dans ce discours, il représente une condition extérieure à la « maison » nominale, à l'extérieur de Babylone. Ainsi, nous apprenons que tous ceux qui « sortent » ne seront pas « rassemblés », mais que les « joyaux » seront recherchés partout où ils peuvent se trouver : « l'Eternel connaît ceux qui sont siens », et dans ce rassemblement de la moisson, il assemble ses joyaux, il rassemble ses « élus » pour les faire cohéritiers dans son Royaume.

« Deux « femmes » [ce mot ne se trouve dans aucun MS — Trad.] moudront au moulin, l'une sera prise, l'autre laissée ». — Matt. 24 : 41 ; Luc 17 : 35.

Un moulin est un lieu où l'on prépare de la nourriture : les ministres, les facultés de théologie font de la mouture, de la nourriture spirituelle pour « Babylone » ; ils produisent de la farine de très mauvaise qualité, et non du « pur fourrage » (Es. 30 : 24 — Trad.). On se plaint de plus en plus que la nourriture fournie se compose surtout de balle et de paille qui ne soutient pas la vie et la force spirituelles ; chaque « meunier » est obligé de préparer ce qui lui est donné par sa propre dénomination ; il ne peut maintenir sa position et, en plus, fournir la « nourriture au temps convenable », « le pur fourrage » à la maison de la foi. C'est pourquoi la « vérité présente » rassemble certains des meuniers et laisse les autres — l'un est pris, l'autre est laissé. Ceux qui sont fidèles à Dieu et à son troupeau seront pris ; tous les autres seront laissés. Tandis que le monde et l'église nominale déclarent que notre époque est un temps pour l'union et la « conjuration », Dieu déclare que c'est un temps de séparation ». — Es. 8 : 12.

RASSEMBLÉS DE PARTOUT - L'ATTRACTION

« Et répondant, ils [les disciples] lui disent : Où, Seigneur ? [Où ceux-ci seront-ils PRIS ?] Et il leur dit : Là où est le corps [le cadavre, la nourriture — voir Note Crampon], là aussi s'assembleront les aigles ». — Matt. 24 : 28 ; Luc 17 : 37.

La leçon est qu'en ce jour-là, lorsque le Seigneur rassemblera ses « élus » des quatre vents des cieux — de toutes les parties de l'église — il les attirera comme sont attirés les aigles, par la nourriture, grâce à l'acuité de leur vue et à leur fort appétit ; la leçon est aussi qu'au temps convenable le Seigneur fournira la nourriture substantielle que son vrai peuple reconnaîtra et autour de laquelle il se rassemblera : ceux qui sont prêts et dignes seront pris et les autres, laissés.

La nourriture de la « vérité présente » que fournit maintenant notre Seigneur, et le rassemblement de ses saints par elle et vers elle, concordent exactement avec la description faite par cette prophétie. L'appel actuel n'a pas pour dessein de faire sortir d'un « moulin » pour entrer dans un autre « moulin », ni d'un « lit » dans un autre lit de même dimension. Ce n'est pas le rassemblement fait par un seul homme ou par beaucoup d'hommes, à lui ou à eux, dans une nouvelle dénomination, mais d'un rassemblement les uns avec les autres à Christ lui-même, le vrai et seul Maître et Instructeur. Où et quand y a-t-il eu jamais pareille reconnaissance publique de tous ceux qui se confient dans le précieux sang de Christ et qui lui sont consacrés, comme l'unique famille de la foi — tous des frères — et Christ comme le seul et unique Législateur, sans se soucier des credo et dogmes humains sur d'autres sujets ? Pour autant que nous puissions en juger, il n'y en eut jamais et nulle part, depuis le temps des apôtres.

En outre, il convient de remarquer que dans d'autres

mouvements, il est beaucoup question de capacité humaine, d'art oratoire, etc., mais il n'en est pas ainsi avec le rassemblement actuel auprès du Seigneur. Ici, c'est la *vérité*, la nourriture spirituelle fournie par le Seigneur qui constitue l'entière attraction : les fleurs de rhétorique humaine et l'art oratoire trouvent ici peu d'occasions pour s'exercer ; ils font défaut, mais on n'en a pas de regret. Ceux qui sont rassemblés et ceux qui rassemblent viennent ensemble parce qu'ils « ont faim et soif de justice » : ils trouvent enfin la part satisfaisante que le Seigneur lui-même a fournie, et chacun en mange pour lui-même.

VEILLEZ, SI VOUS VOULEZ CONNAITRE

« Veillez donc ; car vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur vient. Mais sachez ceci [la raison pour laquelle le temps est si bien caché sous des symboles et des paraboles], que si le maître de la maison eût su à quelle veille le voleur devait venir, il eût veillé, et n'eût pas laissé percer sa maison ». — Matt. 24 : 42, 43.

Le « maître de la maison » ou « chef de famille » (« householder ») de la dispensation actuelle n'est pas *notre* Seigneur, mais *notre* Adversaire, le diable — « le dieu de ce monde », le prince de la puissance de l'air, « le prince de ce monde » qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance, aveuglant les esprits de tous ceux qui ne croient pas — dont les yeux de la compréhension n'ont pas été oints avec le collyre du Seigneur (2 Cor. 4 : 4 ; Eph. 2 : 2 ; Apoc. 3 : 18). Cet adversaire est habile et très rusé, et quelle que soit la connaissance qu'il a des temps, des saisons et des arrangements de Dieu, il est prompt à l'utiliser pour s'opposer au plan divin, ainsi que le déclare notre Seigneur dans la citation précédente.

Le Père céleste a laissé Satan suivre sa propre voie, sauf quand elle s'oppose au plan divin où, alors, il contrôle ses méchants desseins pour les faire servir au développement du plan divin. C'est pourquoi Satan, bien qu'il connaisse la Bible depuis longtemps, ne l'a comprise que

très peu, pour la même raison qui fait que l'homme ne l'a pas comprise, savoir, parce qu'elle est écrite en paraboles, en symboles et en figures de rhétorique. A présent que ces paraboles, symboles et figures de rhétorique sont du *temps convenable* pour être compris, seuls peuvent les comprendre ceux qui sont guidés par le saint esprit, lequel, selon la promesse de notre Seigneur, « *vous conduira dans toute la vérité* » ; mais ce saint esprit, le monde ne peut le recevoir. Satan ne possède pas le saint esprit et n'est pas guidé par lui ; en conséquence, une grande partie de la Parole divine est folie pour lui. Toutefois, il a appris sans aucun doute, comme le monde l'a appris dans une certaine mesure, que « le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25 : 14). Nous pouvons donc supposer que ses représentants, les anges déchus, sont fréquemment présents aux petites assemblées et aux Etudes bibliques, etc., du peuple vraiment consacré de Dieu, afin d'apprendre quelque chose du plan divin.

De quelle manière Satan aurait-il dirigé différemment ses affaires s'il avait connu davantage et plus tôt du plan divin ? Nous ne pouvons que le supposer, mais nous savons, d'après le témoignage positif de notre Seigneur, qu'une telle connaissance de la part de Satan aurait rendu nécessaire une fin de l'Age de l'Evangile et une inauguration de l'Age millénaire, différentes de celles que Dieu avait préparées et révélées. Or, au lieu d'être informé et de mettre sa maison en ordre, il fut pris à l'improviste par la *parousia* du Seigneur en 1874, et par la « moisson » qui était alors commencée, de sorte qu'avec toutes ses ruses et ses tromperies, avec toutes ses simulations de la vraie lumière, etc., sa « maison » (les institutions actuelles) subira un effondrement total. Dans la mesure où il se rend compte de cela, il fait les plus grands efforts pour tromper ; par ses serviteurs abusés, il a même recours à des miracles de guérison physique, bien qu'il soit le prince du mal, de la maladie et de la mort

(Héb. 2 : 14). Mais une maison ainsi divisée contre elle-même doit sûrement tomber, et grande sera la chute de Babylone : elle tombera comme une grande meule jetée dans la mer. — Apoc. 18 : 21.

« C'est pourquoi, vous aussi, soyez prêts ; car, à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'homme vient ». — Matt. 24 : 44.

Ici, « *vous aussi* », croyants, les fidèles du Seigneur, sont mis en contraste avec Satan et ses serviteurs. Le temps de la présence du Seigneur ne pouvait être connu avant le temps, même par les saints. Le fait même de la présence du Seigneur ne fut reconnu que près d'un an après octobre 1874, lorsque, par la parole des prophètes et des apôtres, on discerna son frapement. Depuis ce temps, il y a d'abondants signes extérieurs, de preuves de la présence du Fils de l'homme, et au fur et à mesure que ses consacrés sont rassemblés des quatre vents des cieux, ils sont introduits dans la salle des festins, invités à s'asseoir pour prendre part à un repas tel que n'en connaît pas le monde, et sont servis, en premier lieu par le Maître lui-même, et incidemment se servent les uns les autres. — Voir Luc 12 : 37.

DISPENSATION DE LA NOURRITURE A LA MAISON DE LA FOI
(Matt. 24 : 45-51 ; Luc 12 : 42-46)

« Quel est donc le serviteur fidèle et prudent, que son maître a établi sur ses gens, pour leur donner la nourriture au temps convenable ? Heureux ce serviteur, que son maître, à son arrivée, trouvera faisant ainsi ! Je vous le dis, en vérité, il l'établira sur tous ses biens ». — Matt. 24 : 45-51 ; Luc 12 : 42-46.

Le texte semble suggérer ici qu'au moment particulier indiqué par la prophétie, c'est-à-dire pendant la *présence* du Seigneur, et au moment du rassemblement des élus, notre Seigneur, le grand Serviteur de son peuple, choisira *l'unique canal* pour dispenser la nourriture au temps

convenable, bien que d'autres canaux ou « compagnons » seront employés pour apporter la nourriture à « ses gens ». Toutefois, le serviteur est simplement un intendant qui peut être renvoyé à tout moment s'il oublie de reconnaître pleinement et dûment dans chaque détail, le Maître — le grand Serviteur de Dieu et de son peuple — « le Messager de l'Alliance » — Christ.

La fidélité, de la part dudit intendant (à la fois à l'égard du « Maître », de « ses compagnons » et des « gens de sa maison ») sera récompensée en ce que sa position d'intendant lui sera conservée : tant qu'il servira fidèlement, il pourra rester, il pourra servir jusqu'à la fin, aux gens de la maison de la foi, des choses nouvelles et des choses vieilles (la nourriture au temps convenable), transmettant toutes les choses précieuses des réserves divines. Mais s'il était infidèle, il serait totalement déposé et jeté dans les ténèbres du dehors, pendant que, probablement, un autre prendrait la place, assujetti aux mêmes conditions.

Selon notre compréhension, cela n'impliquerait pas que « ce serviteur » ou intendant, employé comme canal pour répandre la « nourriture au temps convenable », serait l'auteur (« originator ») de cette nourriture, ni qu'il serait *inspiré* ou *infaillible*. Bien au contraire, nous pouvons être sûrs que quel que soit celui que le Seigneur voudra employer ainsi comme agent distributeur de la vérité, il sera très humble et très modeste, aussi bien que très zélé pour la gloire du Maître, de façon à ce qu'il ne pense pas à prétendre être l'auteur ou le propriétaire de la vérité, mais qu'il la dispense purement et simplement avec zèle, comme étant un don de son Maître, aux « serviteurs » de son Maître et aux « gens de sa maison ».

Tout autre esprit et toute autre conduite entraîneraient sûrement un changement d'intendant. C'est ce qui est spécifié par notre Seigneur en ces termes :

« Mais si c'est [s'il devient] un méchant serviteur et [que, perdant la foi, il] dit en son cœur, mon Maître tarde à venir, s'il se met à battre ses compagnons, s'il mange et boit avec les ivrognes [ceux qui s'intoxiquent avec leurs fausses doctrines], le Maître de ce serviteur viendra le jour où il ne s'y attend pas, et à l'heure qu'il ne connaît pas, il le mettra en pièces [il lui enlèvera le privilège d'être son serviteur] et lui donnera sa part avec les hypocrites. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents ». — Matt. 24 : 48-51 [voir note II].

*
**

Notre Seigneur fut le plus grand de tous les prophètes, et sa prophétie est également la plus frappante. Les prophéties de Moïse, de Jérémie et d'autres prophètes traitent surtout du rejet et du rassemblement d'Israël selon la chair. Les prophéties d'Esaïe, indépendamment des rapports avec Israël selon la chair, montrent en outre Jésus-Christ comme celui qui devait souffrir pour nos péchés, comme étant aussi une lumière pour les Gentils, et en dernier lieu, comme celui qui ouvrira à cette « vraie lumière » tous les yeux aveugles des humains. Daniel prédit l'arrivée et le retranchement du Messie, l'onction des « très saints », l'histoire des puissances des Gentils jusqu'à leur fin, et l'établissement du Royaume du Messie sous tous les cieux. Il montre également le pouvoir persécuteur de la petite corne papale, ses mauvais traitements à l'égard des saints durant l'Age, il parle des jours d'attente du Royaume, etc. Pourtant, aucun autre prophète que notre Seigneur ne nous a donné les détails nécessaires de ce temps de la « moisson », reliant ceux-ci aux événements saillants annoncés par les autres prophètes.

La prophétie de notre Seigneur, comme celle des autres, est voilée par un langage symbolique et parabolique, et cela pour le même dessein, afin « qu'aucun des méchants ne comprenne ». Seuls, les humbles, honnêtes et fidèles du

peuple de Dieu comprendront — au temps convenable et de la manière que Dieu jugera convenable.

« A vous il est donné de connaître les mystères du Royaume de Dieu ; mais [il en est parlé] aux autres en paraboles [en énigmes], afin que voyant, ils ne voient pas, et qu'entendant, ils ne comprennent pas ». — Luc 8 : 10 (D.).

Hymne des Temps Futurs

OH ! Quel magnifique rêve
Vient illuminer mes yeux !
Quel brillant soleil se lève
Dans les purs et larges cieux !
Temps prédits par nos ancêtres,
Temps sacrés c'est vous enfin,
Car la joie emplit les êtres,
Tout est beau, riant, divin.

Plus de fratricides luttes,
Plus de larmes, plus de sang,
Il s'élève un chant de flûtes,
Calme et doux le soir descend.
O merveille ! la tendresse
En un seul fond tous les cœurs,
Et l'amour qui nous oppresse
Va jaillir en cris vainqueurs.

Paix et joie à tous les hommes
Dans les siècles à venir,
Mais celui par qui nous sommes,
C'est lui seul qu'il faut bénir.
Les cieux s'ouvrent, plus de voiles,
Rien n'est sombre pour l'esprit.
Là, plus haut que les étoiles,
Dieu rayonne et nous sourit.

ETUDE XIII

L'ETABLISSEMENT DU ROYAUME
ET COMMENT IL SE MANIFESTERA

Marchons par la foi. — Ceux qui forment le Royaume. — L'établissement du Royaume spirituel. — L'établissement de « princes sur toute la terre ». — Le désir de toutes les nations. — La communication intime entre le Royaume et ses ministres ou « princes ». — L'échelle de Jacob. — Le voile de Moïse. — De grands changements s'effectuent. — Y aura-t-il un danger du fait que le nouveau Potentat aura tant de pouvoir en main ? — Combien durera le gouvernement avec un sceptre de fer ? — La conversion du monde. — Une nation née en un jour. — « Tous ceux qui sont dans les sépulcres ». — L'accroissement de son Royaume. — La remise des pouvoirs par Christ. — La volonté de Dieu faite sur la terre.

« Et l'objet du désir de toutes les nations viendra ». « Et il arrivera, à la fin des jours, que la montagne de la maison de l'Eternel sera établie sur le sommet des montagnes, et sera élevée au-dessus des collines ».

« Dans ce temps-là on appellera Jérusalem le trône de l'Eternel : et toutes les nations se rassembleront vers elle, au nom de l'Eternel, à Jérusalem ; et elles ne marcheront plus suivant le penchant obstiné de leur mauvais cœur ». — Aggée 2 : 7 ; Michée 4 : 1, 2 ; Jér. 3 : 17.

DANS nos études précédentes du plan divin, nous sommes arrivés au terme de la détresse du grand « jour de la vengeance » et nous avons vu comment l'indignation de Dieu consumera le péché et l'égoïsme. Nous avons, à présent, la tâche plus agréable d'examiner, à la lumière de la Bible, comment doit être établi le Royaume de Dieu par lequel toutes les familles de la terre doivent être bénies, et qui doit instituer un nouvel ordre de choses bien meilleur et permanent, au lieu de celui du présent et du passé que chacun s'accorde à trouver défectueux.

Il est vrai que les terribles événements d'un proche avenir projettent déjà devant eux leurs ombres et causent la crainte et l'agitation dans le monde. Pourtant, ceux qui regardent depuis « le lieu secret du Très-Haut », voient une bordure argentée aux nuées de tribulations ; cela leur permet de lever les yeux, de redresser la tête et de se réjouir à la pensée que leur délivrance est proche ainsi que le soulagement pour tous ceux qui ont été achetés par le sang précieux, lorsque « se lèvera le soleil de la justice ; et la guérison sera dans ses ailes ». — Mal. 4 : 2.

Beaucoup des sujets qui ont été traités précédemment sont si ouvertement manifestes que même l'homme naturel peut en être considérablement impressionné. Mais à présent nous abordons une partie qui exige une vue plus claire, une étude plus soigneuse de la Parole de Dieu et une plus forte assurance de foi. Cependant, on s'attend à ce que le peuple de Dieu marche par la foi et non par la vue, et qu'il ait confiance que ce que Dieu a promis, il est parfaitement capable de l'accomplir. — Rom. 4 : 18-21.

Personne ne pourrait connaître ces choses par son savoir ou sa sagesse personnelle, mais tous ceux qui ont reçu l'onction de Celui qui est Saint, peuvent dire par la foi en la puissance de Dieu : « De toutes les bonnes paroles qu'il a fait entendre... aucune parole n'est restée sans effet » (1 Rois 8 : 56 — Cr.) ; ils peuvent attendre avec patience et confiance implicite de bonnes choses futures.

Dans nos études précédentes du sujet (*), nous avons appris que les « Temps des Nations » qui occupent l'intervalle de temps entre l'enlèvement à Israël du Royaume-type et le plein établissement du vrai Royaume messianique sur les ruines des royaumes actuels, se termineront en octobre 1914. Nous avons vu que la période de la

(*) Vol. I, chap. 13 et 14 ; Vol. II, chap. 4.

présence de notre Seigneur de 1874 à 1914 est un temps de « moisson » dont la première partie verra le rassemblement de son épouse choisie, et la dernière partie un temps de détresse pour le renversement des institutions présentes, préparatoire au nouveau Royaume. Examinons maintenant, à la lumière de la lampe prophétique (Ps. 119 : 105 ; 2 Pi. 1 : 19) quelques-uns des détails relatifs à l'établissement de ce Royaume du Très-Haut qui doit être le cinquième empire universel sur la terre et n'avoir pas de fin. Ce Royaume doit apporter des bénédictions à tous ses sujets, alors que tous les autres royaumes ont trop souvent apporté la désillusion et l'oppression à la « création gémissante ». Ne nous étonnons pas, dès lors, que dans le type, il soit déclaré que ce royaume sera inauguré par la trompette du Jubilé (Lév. 25 : 9). Ne nous étonnons pas non plus que le prophète Aggée (2 : 7) nous assure qu'à la fin, ce royaume sera reconnu comme l'« objet du désir de toutes les nations ».

Comme cela a un rapport pratique avec la manière de l'établissement du « Royaume de Dieu », le « Royaume des cieux », n'oublions pas ce que nous avons déjà appris des Ecritures (*) concernant la royauté de ce Royaume et ceux qui la constitueront.

(1) C'est le Royaume de Dieu dans le sens que le Père céleste en est le Grand Roi et qu'il a conçu le plan de salut dont le Royaume millénaire sera une partie. C'est aussi son Royaume dans le sens qu'il sera établi et perpétué par sa *puissance* (1 Cor. 15 : 24-26). C'est encore son Royaume parce qu'il représentera Dieu comme Souverain suprême dont les lois, et son amour et sa miséricorde, seront manifestés par le Médiateur qu'il a désigné.

(2) C'est aussi le Royaume de Christ, le Royaume du cher Fils de Dieu, parce que Christ, en sa qualité de Médiateur de la Nouvelle Alliance, sera le Souverain actif

(*) Vol. I, pp. 345-360.

de ce Royaume millénaire comme le représentant du Père dans le dessein de vaincre le mal, de détruire le péché et d'amener dans une pleine et ardente obéissance au Père et à ses lois tous ceux de la race rachetée qui voudront être pleinement rétablis à la ressemblance divine, à la faveur et à la vie éternelle.

(3) Ce Royaume sera celui des saints, parce que, formant « une sacrificature royale » (Apoc. 5 : 10), ils régneront, jugeront et béniront le monde conjointement avec leur Seigneur, Jésus. — Rom. 8 : 17, 18.

La classe du Royaume proprement dite ne se composera que de notre Seigneur et de ses « élus » de l'Age de l'Evangile à qui il dit : « Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume » (Luc 12 : 32). De ce petit troupeau, également, le Seigneur dit au prophète Daniel : « Et le royaume, et la domination, et la grandeur des royaumes sous tous les cieux seront donnés au peuple des saints des [lieux] très-hauts. Son royaume est un royaume éternel, et toutes les dominations le serviront et lui obéiront ». — (Dan. 7 : 27-D.).

Rappelons, cependant, que tous ceux-là seront « changés » dans leur résurrection (la première résurrection — Apoc. 20 : 4, 6 ; 1 Cor. 15 : 42-46, 50-54 ; Jean 3 : 5, 8) et qu'en conséquence, ils ne seront plus des êtres humains, mais « des participants de la nature divine », aussi invisibles aux hommes que le sont Dieu et les anges célestes. Il sera donc nécessaire d'établir certains moyens de communication entre cette Eglise glorieuse et ceux qu'elle jugera (*) et relèvera de la déchéance du péché et de la mort. Dans le passé, une telle communication entre des êtres-esprits et des humains a été accomplie par les êtres-esprits qui apparurent dans des corps charnels, et entrèrent ainsi en communion avec certains personnages importants concernant les arrangements divins. C'est

(*) Voir 1 Cor. 6 : 2, et Vol. I, chap. 8.

ainsi que des anges apparurent à Abraham, à Sara, à Lot, à Gédéon, à Daniel, à Marie, la mère de Jésus, et à d'autres. Une telle communication eut lieu entre notre Seigneur et les apôtres après sa résurrection comme êtres-esprit, parce qu'il était nécessaire qu'il leur communiquât certaines instructions et que « le saint Esprit n'était pas encore donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié ». — Jean 7 : 39.

Cependant, nous ne nous attendons pas à ce que les dirigeants spirituels communiqueront avec leurs sujets terrestres de cette manière durant le Millénium ; nous trouvons en effet que Dieu a pris des dispositions pour qu'une certaine classe de l'humanité déjà éprouvée (durant la période qui a précédé l'Age de l'Evangile) et trouvée digne de recevoir la perfection et la vie éternelle, servira, à travers l'Age millénaire, d'*intermédiaires* entre le Royaume spirituel, les saints, et leurs sujets, le genre humain.

(4) Bien que ne constituant pas le Royaume au sens propre du mot, ces intermédiaires seront si parfaitement les représentants de ce Royaume parmi les humains qu'ils seront considérés comme étant le Royaume par les hommes : ils représenteront le Royaume devant les hommes et en seront les seuls représentants *visibles*. C'est pourquoi nous les avons appelés « la phase terrestre du Royaume », visible parmi les hommes. — Luc 13 : 28.

« Abraham, Isaac et Jacob et tous les prophètes » et anciens Dignes auxquels font allusion notre Seigneur et les Apôtres (Matt. 8 : 11 ; Hébr. 11 : 4-40), ayant subi leur épreuve, seront réveillés de la mort, parfaits, pleinement rétablis à la perfection humaine ; ils n'auront pas besoin d'une « résurrection de jugement » d'une durée de mille années comme celle des autres humains. Cette perfection les rendra capables de communiquer *directement* avec les Rois et les Sacrificateurs spirituels sans que les êtres-esprits aient besoin de se manifester dans des corps

charnels pour transmettre les lois, etc., au monde. De même qu'Adam, avant sa transgression, alors qu'il était *parfait*, pouvait communiquer directement avec les puissances célestes, ainsi ces Dignes pourront-ils le faire également lorsqu'ils seront rétablis dans le même état de perfection.

Cependant, les gouverneurs terrestres ne seront pas les « Rois et Sacrificateurs », mais, conformément à la nomination du Roi, ils seront « princes sur toute la terre » — des personnages importants, des chefs — des gouverneurs, des instructeurs.

COMMUNICATIONS INTIMES ENTRE LE ROYAUME ET SES REPRÉSENTANTS

Il est évident que la partie terrestre du Royaume sera en communion, en amitié et en coopération intimes avec le Royaume proprement dit, avec les gouverneurs spirituels. Leurs relations réciproques seront comme celles existant entre père et enfants, et comme des services coopératifs du même gouvernement céleste : le département céleste étant celui qui donne les lois et le département terrestre celui qui les fait exécuter. Ainsi qu'il est écrit : « Car de Sion [le Royaume spirituel] sortira la Loi, et de Jérusalem, la Parole de l'Eternel [les messages divins, par l'intermédiaire des « princes »] ». — Es. 2 : 3.

L'ÉTABLISSEMENT DU ROYAUME

« Le Royaume de Dieu est annoncé [voir note Darby — Trad.] et chacun [acceptant le témoignage comme un message de Dieu] use de violence pour y entrer » (Luc 16 : 16). Depuis plus de dix-huit siècles, ce message, cette offre du Royaume a fait son œuvre de sélection des « élus », des « vainqueurs » parmi les humains. Durant tout l'Age actuel, ceux-ci ont attendu le temps marqué du Père pour être, par Lui, *établis* ou élevés au pouvoir,

comme ses Rois et sacrificateurs, en vue de gouverner et d'instruire le peuple racheté de la terre, et leur donner ainsi l'occasion favorable d'obtenir la vie éternelle par la foi et l'obéissance. Cependant, durant tout ce temps, cette classe du Royaume a souffert la violence des mains de la classe d'Ismaël et d'Esau, de celles de Satan, le prince de ce monde, et de ses serviteurs aveuglés. Comme l'exprime notre Seigneur : « Le Royaume des cieus est pris par violence, et les violents le ravissent » (Matt. 11 : 12). Notre Seigneur, la tête du Royaume, souffrit jusqu'à la mort même, et tous ses disciples ont souffert quelque perte terrestre comme conséquence de leur transfert de la puissance des ténèbres dans le Royaume du Fils bien-aimé de Dieu. — Col. 1 : 13..

Ce n'est pas que notre Seigneur ressuscité, élevé et glorifié ait manqué de puissance pour protéger son peuple *en laissant* pendant plus de dix-huit siècles dominer la violence du mal car, après sa résurrection, il déclara : « Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre » (Matt. 28 : 18). L'exercice de la pleine autorité est retardée à dessein. Dans le plan du Père, il y a eu un « temps convenable » pour que le grand sacrifice pour les péchés fût accompli, et un autre temps convenable pour que le Royaume fût établi en puissance et en grande gloire afin de gouverner et de bénir le monde ; l'intervalle entre ces deux choses fut suffisamment long pour permettre l'appel et la préparation des membres de l'Eglise « élue » en vue d'être les héritiers du Royaume avec Christ. Les influences mauvaises et l'opposition de la part des pécheurs ont été *permises* pour la purification, la mise à l'épreuve et le polissage de ceux qui étaient « appelés » à faire partie de la classe du Royaume. Comme pour la Tête, ainsi en est-il du corps ; c'est le dessein de Dieu que chaque membre soit, comme nouvelle-créature, « rendu parfait par la souffrance ». — Hébr. 5 : 9.

Or, nous voici à la fin de cet Age de l'Evangile, et le

Royaume est en train de s'établir. Notre Seigneur, le Roi désigné par Dieu, est maintenant présent, et cela depuis octobre 1874 ap. J.-C., conformément au témoignage des prophètes pour ceux qui ont des oreilles pour l'entendre ; l'inauguration officielle de sa charge royale date d'avril 1878. La première œuvre du Royaume, comme l'a montré notre Seigneur dans ses paraboles et prophéties (le rassemblement de « ses élus »), est maintenant en cours. « Les morts en Christ ressusciteront *premièrement* » a expliqué le Seigneur par le moyen de son Apôtre ; la résurrection de l'Eglise se fera en un instant (*). En conséquence, le Royaume, tel qu'il est représenté par notre Seigneur et par les saints endormis déjà qualifiés, préparés et trouvés dignes d'être des membres de « son corps », l'« épouse », fut *établi* en 1878, et tout ce qui reste à faire pour son achèvement est le « rassemblement auprès du Seigneur » de ceux des « élus » qui sont encore vivants et sur la terre, dont le temps d'épreuve n'est pas encore achevé (**).

Cependant, au lieu que le Royaume attende que les membres vivants achèvent leur course, l'œuvre du Royaume commença tout de suite ; les membres vivants de ce côté du voile, ont le privilège de connaître « les mystères du Royaume » et de s'engager dans l'œuvre du Royaume avant leur « changement » ; à leur mort, ils (ne s'« endormiront » pas, mais) seront « changés » en un instant, ressuscités comme faisant partie de la sainte première résurrection bénie ; comme il est écrit : « Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur *dorénavant*. Oui, dit l'Esprit afin qu'ils *se reposent de leurs travaux*, car leurs œuvres les suivent ». — Apoc. 14 : 13.

Tout cela s'accorde avec les Ecritures qui déclarent que le Royaume de Dieu doit d'abord être établi avant que

(*) Ecrit en 1897 — Trad.

(**) Vol. III, chap. 6.

son influence et son œuvre ne produisent la destruction complète « des autorités qui existent » de « ce présent monde mauvais », politique, financier, ecclésiastique, vers la fin des « Temps des nations », octobre 1914 ap. J.-C. Examinons quelques passages bibliques relatifs à ce sujet.

Dans la description des événements qui se déroulent tandis que retentit la Septième Trompette, nous observons qu'ils se succèdent dans l'ordre suivant : (1) Le Seigneur prend en mains sa puissance comme Roi de la Terre, et son règne commence ; (2) L'une des conséquences est le grand jugement-détresse qui s'abat sur le monde. La prophétie nous dit que le règne commence avant le temps de détresse et avant la résurrection des saints et des prophètes, mais qu'il continuera longtemps après ces événements (pour une durée de mille ans), jusqu'à ce qu'il ait « jugé » toute l'humanité, récompensant ceux qui vénéreront l'Eternel, et détruisant ceux dont l'influence sera corruptrice. Remarquez ces points dans la citation suivante :

« Nous te rendons grâces, Eternel Dieu, Tout-puissant, celui qui est et qui était, de ce que tu as pris ta grande puissance et de ce que tu es entré dans ton règne [représenté en Christ : « Toutes choses sont *du Père* », et « toutes choses sont *par le Fils* », son représentant honoré]. Et [comme l'un des résultats de l'inauguration de ce règne] les nations se sont irritées ; et ta colère est venue, et le temps des morts pour être jugés, et pour donner la récompense à tes esclaves les prophètes, et aux saints, et à ceux qui craignent ton nom, petits et grands, et pour détruire ceux qui corrompent la terre ». — Apoc. 11 : 17, 18.

Nous lisons d'une manière semblable que le règne du Royaume commencera avant que « Babylone » ne tombe, et que Babylone tombera comme l'un des résultats des jugements du Royaume : certains de ceux qui se trouvent en Babylone le discernent plus tard ; ils sont représentés comme recevant la lumière et la liberté par le moyen de Christ, après la chute de Babylone. Ils disent :

« Ses jugements sont véritables et justes ; car il a jugé la grande prostituée qui corrompait la terre par sa fornication, et il a vengé le sang de ses esclaves [le réclamant] de sa main ». — Apoc. 18 ; 19 : 2-7.

Le prophète Daniel fut divinement inspiré pour répéter et expliquer au Roi Nébucadnetsar sa vision de la puissance des nations, représentée par une grande statue. Dans la vision, une pierre vint frapper les pieds de la statue, provoquant l'écroulement total de la puissance des nations (des Gentils) ; ensuite, la pierre s'agrandit jusqu'à remplir toute la terre. L'explication donnée montre que le Royaume de Dieu sera établi et recevra toute puissance, et que la ruine des gouvernements terrestres sera le résultat direct de l'énergie déployée par ce Royaume. Voici le témoignage inspiré de Daniel :

« Et dans les jours de ces rois [la dernière période du pouvoir des nations représenté par les orteils de la statue] le Dieu des cieux *établira* un Royaume [présent d'une manière représentative à travers l'Age de l'Evangile, mais que le monde ne reconnut pas comme royaume] qui [au contraire des royaumes changeants des nations, représentés dans la statue] ne sera jamais détruit ; et ce Royaume ne passera point à un autre peuple [comme la puissance de la statue transférée d'un peuple à un autre peuple] ; il *broiera et détruira* tous ces royaumes, mais lui, il subsistera à jamais ». — Dan. 2 : 44, 45.

Notre seigneur a donné l'assurance à ses fidèles qu'au moment de l'établissement de son Royaume et de la destruction de la puissance des nations, l'Eglise triomphante serait avec lui et *aurait une part* à cette œuvre. Voici ses propres paroles :

« Et celui qui vaincra, et celui qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin, — je lui donnerai autorité sur les nations ; et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon père ». — Apoc. 2 : 26, 27. Comparer avec le Ps. 149 : 8, 9.

Il ne nous est pas possible de juger avec précision quels sont les points importants du grand travail qui sont maintenant exécutés par le Seigneur et ses saints glorifiés au-delà du voile, mais nous pouvons être sûrs

qu'ils participent activement au travail affecté aux membres de la même classe du Royaume dont la course et le service ne sont pas encore achevés de ce côté-ci du voile, savoir : l'œuvre de la moisson consistant (1) à rassembler les « élus » vivants ; (2) à dire à Sion « Ton Dieu règne » (le Royaume est en train de s'établir) et (3) à proclamer le Jour de la vengeance de notre Dieu.

L'ÉTABLISSEMENT DU GOUVERNEMENT TERRESTRE

Nous ne devons pas attendre la phase terrestre du Royaume de Dieu avant la fin complète du Temps des nations (octobre 1914), car, en donnant aux nations (Gentils) un bail de domination jusqu'à cette date, Dieu n'a commis aucune erreur et ses plans ne changent pas. Lorsque la phase terrestre du Royaume de Dieu sera établie, elle sera israélite, car Dieu s'y est engagé, l'a promis à Abraham et à sa postérité naturelle. Même la principale faveur, le Royaume spirituel, fut offerte en premier lieu à Israël selon la chair et lui aurait été donnée s'il avait été prêt à la recevoir dans les conditions de cœur imposées par Dieu, savoir : *de souffrir avec Christ* pour être ensuite glorifié avec lui (Rom. 8 : 17). En vérité, Israël désirait et cherchait ce que Dieu avait de *meilleur* à donner, mais « ce qu'Israël recherche, il ne l'a pas obtenu, mais l'élection [le « petit troupeau » choisi à la fois d'entre les Juifs et les Gentils] l'a obtenu, et *les autres ont été aveuglés* » ; non à jamais, mais jusqu'à ce que l'élection de la semence spirituelle, le Royaume proprement dit, soit achevée. — Rom. 9 : 31-33 ; 11 : 7, 23, 25-32.

Tandis que les Israélites, encore incrédules à des degrés divers, seront rassemblés en Palestine sous la faveur divine, selon la promesse, aucun d'eux cependant ne sera considéré à un degré quelconque, comme faisant partie, ou même comme soutien ou associé de la phase terrestre

du Royaume avant d'avoir tout d'abord reconnu Christ Jésus comme Fils de Dieu, seul Rédempteur et Libérateur d'Israël et du monde.

Le commencement de la phase terrestre du Royaume — après 1914 (*) — consistera entièrement, d'après notre compréhension, des saints ressuscités des temps anciens, depuis Jean-Baptiste en remontant jusqu'à Abel, « Abraham, Isaac, Jacob et tous les saints prophètes » (Comparer Matt. 11 : 11 ; Luc 13 : 28 ; Hébr. 11 : 39, 40). Certes, ces anciens Dignes n'auront ni part, ni lot dans le Royaume spirituel, parce qu'ils n'y furent pas « appelés », étant donné que le « haut-appel » ou « appel céleste » n'était pas possible avant que la rançon eût été payée par notre Seigneur Jésus. Cependant, ils occuperont une position de promotion au-dessus du monde, car ils ont témoigné de leur foi et de leur amour durant le règne du mal, et cela d'une manière approuvée de Dieu. Ainsi furent-ils préparés et trouvés dignes d'être les ministres et les représentants terrestres du Royaume spirituel. En accord avec cette pensée, il est écrit dans les Psaumes, s'adressant au Christ : « Au lieu de tes pères [au lieu qu'ils soient encore considérés comme tes pères], tu auras tes fils ; tu les établiras pour princes [chefs, capitaines] dans tout le pays [terre — note D.] ». — Ps. 45 : 16.

Ces Anciens Dignes seront autrement que le reste des humains, non seulement du fait que leur épreuve est passée tandis que celle du monde en général sera juste en cours, mais ils seront différents d'eux également du fait qu'ils auront obtenu la *récompense* de leur fidélité — ils seront des *hommes parfaits*, ayant complètement reçu en eux tout ce qui avait été perdu en Adam de la ressemblance mentale et morale avec Dieu, et la perfection de leurs facultés physiques. Ainsi, seront-ils non seulement les « princes » ou chefs de la terre (les représentants

(*) Voir note fin de l'Introduction — Trad.

terrestres du Royaume céleste — Christ et son Eglise), mais, individuellement, ils seront des représentants de tout ce que les humains volontairement obéissants pourront obtenir sous la Nouvelle Alliance.

Lorsque Abraham, Isaac, Jacob et tous les Anciens Dignes auront été ressuscités et qu'ils paraîtront parmi les Israélites rassemblés, vers la fin du temps de la détresse finale de Jacob avec Gog et Magog, leurs facultés mentales supérieures les distingueront rapidement des autres. De plus, leur intelligence parfaite saisira promptement la connaissance et les inventions d'aujourd'hui ; ils seront remarquables de nombreuses manières, comme le fut l'homme Christ Jésus dont le peuple disait : Comment cet homme connaît-il les lettres, vu qu'il ne les a point apprises ? (Jean 7 : 15). De même que Jésus enseigna le peuple d'une manière positive, précise, claire, et non en hésitant et d'une manière confuse, comme le faisaient les scribes, ainsi en sera-t-il pour les Anciens Dignes rendus parfaits, quand ils paraîtront parmi les hommes. En outre, ces dignes, ces « princes », seront en communion directe avec le Royaume spirituel (Christ et l'Eglise) comme le fut notre Seigneur avec les anges, et comme Adam jouit d'une communion personnelle similaire avant de tomber sous la condamnation divine comme transgresseur. Ces « princes » de la nouvelle terre (le nouvel ordre de la société) seront parfaitement qualifiés pour occuper l'honorable position qui leur sera assignée.

Ainsi voyons-nous que lorsqu'arrivera le temps de Dieu pour inaugurer son Royaume parmi les hommes, ses agents seront tous suffisamment prêts pour servir ; leurs hauts faits de sage politique, leur modération, leur noble maîtrise et leur exemple personnel de toutes les grâces et vertus, attireront les hommes et engageront rapidement ces derniers — alors qu'ils auront été châtiés sous la grande tribulation — dans une active coopération. Même avant que leur identité soit révélée, il est hors de doute

que le peuple d'Israël aura remarqué leur prééminence sur les autres hommes.

En outre, souvenons-nous que le dessein même du grand temps de détresse qui approche maintenant de son point culminant, est de briser les cœurs de pierre du monde entier, d'abaisser dans la poussière les orgueilleux, et de creuser le sol aride des cœurs avec de profonds sillons de peines, d'afflictions, de chagrin, afin de préparer ainsi le monde pour les grandes bénédictions du Royaume millénaire. Ce grand temps de détresse servira le dessein projeté : ainsi que le déclare le prophète, « Lorsque tes jugements [Eternel] sont sur [toute] la terre, les habitants du monde apprennent la justice » (Es. 26 : 9). A ce moment-là, tous auront appris que des plans égoïstes et tous les plans que peuvent concevoir et mettre à exécution des hommes déchus sont défectueux et conduisent seulement à des degrés divers de difficultés et de confusion. Tous, à ce moment-là, désireront vivement, mais sans espoir, un règne de justice, et peu de gens se rendront compte combien ce règne est proche.

Dans l'intervalle, les espérances du Royaume, longtemps nourries par Israël, renaîtront parmi ceux qui, à cause du respect des promesses, se seront rassemblés en Palestine. Lorsqu'à ceux-là les Anciens Dignes annonceront leur résurrection et la forme de gouvernement juste qui doit être établi, ce plan sera sans nul doute reconnu promptement comme venant de l'Eternel. Et lorsque les Israélites apprendront que le véritable Royaume qui les dirige est le Royaume spirituel, que Jésus le crucifié est leur Roi, qu'ils verront mentalement, par les yeux de la foi « celui qu'ils ont percé », alors, « ils pleureront sur lui comme on pleure sur un fils unique, ils pleureront amèrement sur lui comme on pleure sur son premier-né. En ce jour-là, il y aura une grande lamentation à Jérusalem ». Et Dieu « répandra sur la maison de David et

sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplications ». — Zach. 12 : 10, 11.

La nouvelle de la défaite des armées de Gog et de Magog et de la merveilleuse délivrance d'Israël des mains de leurs ennemis, sera rapidement suivie de celle de l'apparition de leurs « pères » de grand renom, ressuscités, de l'établissement d'un gouvernement avec ces derniers à la tête, et de la conversion générale d'Israël au Messie longtemps rejeté. Nul doute qu'une grande partie de ces nouvelles ne sera pas crue parmi les Gentils : ils se moqueront des Juifs d'être aussi crédules, et ils classeront les Anciens Dignes parmi les subtils imposteurs.

Cependant, la bénédiction qui accompagnera la réorganisation du gouvernement sous les nouveaux auspices en Palestine, opérera de tels changements merveilleux et rapides dans le bien-être d'Israël qu'elle étonnera le monde anarchiste et découragé d'alors, et en amènera beaucoup à penser et à dire : Qu'ils soient des imposteurs ou non, le travail de ces hommes qui prétendent être les prophètes ressuscités est celui-là même dont le monde a besoin ! Plaise à Dieu qu'ils veuillent prendre la direction du monde entier et apporter l'ordre et la paix au lieu de notre désordre universel. C'est alors qu'ils enverront demander à ces merveilleux « princes » d'étendre partout leur gouvernement, leur domination de justice si bénéfique pour Israël. C'est ce que déclare le prophète comme suit :

« Et il arrivera, à la fin des jours, que la montagne [Royaume] de la maison de l'Eternel sera établie sur le sommet des montagnes [comme un Royaume surpassant ou dominant tous les royaumes], et sera élevé au-dessus des collines [les sommets les plus élevés] ; et toutes les nations y afflueront ; et beaucoup de peuples iront, et diront : Venez, et montons à la montagne [Royaume] de l'Eternel, à la maison du Dieu de Jacob ; et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. Car de Sion [le Royaume spirituel — le Christ glorifié, tête et corps] sortira la loi, et de Jérusalem

salem [le siège du gouvernement terrestre représentatif entre les mains des « princes »]. Et [auparavant — dans le grand temps de détresse] il jugera au milieu des nations, et prononcera le droit à beaucoup de peuples ; et [comme résultat des réprimandes du Seigneur et par la suite de sa loi et de sa Parole] de leurs épées ils forgeront des socs, et de leurs lances, des serpes : une nation ne lèvera pas l'épée contre une [autre] nation, et on n'apprendra plus la guerre ». — Es. 2 : 2-4 ; Michée 4 : 1-4.

L'INTIMITÉ ENTRE LE ROYAUME
ET SES « PRINCES » TERRESTRES

Comme nous pouvons le supposer, la communication entre les deux phases ou parties du Royaume sera facile et directe, et de ce fait, la direction et l'instruction des humains seront complètes, les « princes » étant les « canaux » de la communication divine. C'est ce que semblent donner à entendre à Nathanaël les paroles de notre Seigneur : « Désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'Homme » (Jean 1 : 51-v. 52 en D. — Trad.). Le songe de Jacob dans lequel il vit une échelle entre ciel et terre, sur laquelle montaient et descendaient des messagers, n'était-il pas une prophétie aussi bien qu'un songe, préfigurant la prochaine communication étroite entre le Royaume céleste et le monde ? Dans cette œuvre, Jacob lui-même comme étant l'un de ces messagers informateurs ne devait-il pas avoir part à la bénédiction du monde ? Nous croyons que si. — Gen. 28 : 10-12.

Les Ecritures enseignent clairement, et cela est reconnu en général par ceux qui étudient la Bible, que Moïse, le médiateur de l'Alliance de la Loi, fut un type de Christ, le Médiateur de la Nouvelle Alliance ; pourtant, tous n'ont pas reconnu que Moïse fut un type du Christ complet — tête et corps — et que, dans ce sens, l'Age de l'Evangile tout entier a été la période de l'édification de Christ. Cependant, c'est la seule application du type

qui conviendra dans un grand nombre de cas, comme par exemple, en Actes 3 : 22, 23.

Lorsque l'Alliance de la Loi fut instituée au Mont Sinaï, Moïse semble avoir été un type du Christ au complet (Tête et corps) inaugurant l'Age millénaire par l'institution de la Nouvelle Alliance pour le monde. Cet événement aura lieu après « le retentissement de la grande [septième] trompette, « après que les épaisses ténèbres et « le grand tremblement de terre », etc., du Jour de Vengeance auront épouvanté l'humanité et l'auront rendue prête à écouter la voix du Grand Instruteur, et heureuse d'accepter sa Nouvelle Alliance. Ceci est clairement signalé par l'Apôtre en Hébreux 12 : 18-22, où il semble indiquer chaque degré du parallélisme. Les Israélites s'étaient approchés du Mont Sinaï et finalement l'avaient atteint au point de pouvoir le toucher ; de ce mont ils avaient vu des choses si terrifiantes et entendu des sons si épouvantables qu'ils en avaient été tous effrayés et tremblants ; par contre, nous nous approchons de la montagne de Sion et de ses merveilleuses gloires et bénédictions bien supérieures à celles du Sinaï ; toutefois, avec ces plus grandes bénédictions, il y aura, plus terribles, la trompette, les ténèbres et l'ébranlement par le tremblement de terre, l'ébranlement final de tout ce qui peut être ébranlé (tout ce qui est péché et contraire à la volonté divine) ; seul, ce qui est vrai et durable pourra demeurer. C'est en Hébr. 12 : 28 que nous trouvons la solution de toutes ces choses : « C'est pourquoi, recevant [par anticipation] un Royaume inébranlable, retenons la grâce par laquelle nous servions Dieu d'une manière qui lui soit agréable ».

Poursuivant l'examen de cette illustration, nous remarquons qu'après cela, Moïse monta sur la montagne (Royaume) et fut typiquement glorifié : la peau de son visage rayonnait de sorte que les Israélites ne pouvaient voir Moïse. Cela semblerait typifier l'achèvement de

l'Eglise (Christ, tête et corps) en gloire ; le *voile* que, par la suite, Moïse porta devant le peuple, mais qu'il enlevait quand il se trouvait dans la montagne avec l'Eternel, semblerait typifier la phase terrestre de son Royaume, les « princes sur toute la terre » par qui le Christ parlera au peuple et sera représenté, l'être glorieux étant invisible. Il semble que ce soit là une illustration frappante des relations étroites qui existeront entre les « princes » terrestres et les Rois et Sacrificateurs (Prêtres) célestes. L'ascension de Moïse sur la montagne pour communiquer avec Dieu pendant que la montagne était enveloppée de nuages et illuminée d'éclairs, que la terre tremblait alors que le tonnerre grondait, représentait le fait que le Corps de Christ sera au complet, les derniers membres « changés » et reçus dans le Royaume au moment où le présent ordre de choses est en voie de changement, au milieu d'un grand temps de détresse tel que la terre n'en a jamais connu.

De même que les premières tables de la Loi qui furent brisées représentaient l'échec de l'Alliance de la Loi à cause de la « faiblesse de la chair », ainsi les secondes tables représentent la Nouvelle Alliance dont Christ est le Médiateur, et qui, elle, ne faillira pas. Cette Nouvelle Alliance entrera en vigueur concernant le *monde* après que le « Corps de Christ » sera au complet. Dans l'intervalle, l'élection des membres du Grand Prophète semblable à Moïse continue (Actes 3 : 23). Remarquez maintenant le fait que ce fut lorsque les secondes tables de la Loi (représentant la Nouvelle Alliance) furent remises que Moïse fut *changé*, de sorte que désormais il porta un voile devant le peuple parce que son visage rayonnait.

L'inauguration du Royaume sera accompagnée de tels spectacles effrayants que le monde entier en tremblera de terreur et sera heureux d'accepter l'Oint de l'Eternel comme Roi de toute la terre. De même que les Israélites supplièrent l'Eternel de ne plus leur parler — par les

terribles spectacles et bruits au Sinaï — ainsi, de nos jours, tous les peuples désireront que l'Eternel (Jéhovah) cesse de leur parler dans sa colère et de les affliger dans sa violente et juste colère ; ils seront heureux d'entendre plutôt le grand Médiateur, de le reconnaître comme Roi, établi sur eux par l'Eternel — Emmanuel, le grand anti-type de Moïse — le Prophète, Sacrificateur et Roi voilé (caché). — Comparer Hébr. 12 : 19 et Ps. 2 : 5, 6.

Israël sera bien disposé, désirant ardemment le nouveau Royaume ; ainsi qu'il est écrit : « Ton peuple sera [un peuple] de franche volonté, au jour de ta puissance » (Ps. 110 : 3). Ce sera exactement ce qu'Israël a tant attendu (aveuglé quant à l'appel spirituel plus élevé de l'Age de l'Evangile) : toutefois, ce sera bien plus magnifique et plus durable que tout ce qu'il ait jamais pu concevoir. Ensuite, un très grand nombre de plus ou moins croyants en Christ, informés d'une façon déplorable, diront : « N'avons-nous pas prophétisé [prêché] en ton nom, et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en ton nom ? » (Matt. 7 : 21, 22). Tous ceux-là ne seront pas reconnus comme étant l'épouse de Christ, mais seront laissés pour avoir part aux pleurs et aux grincements de dents du grand temps de détresse ; au lieu d'être des sectaires, ils deviendront indubitablement des membres du peuple de Dieu, et seront « de franche volonté, au jour de sa puissance ». En vérité, comme le déclare notre texte, très bientôt, le Royaume de Dieu sera reconnu comme « l'objet du désir de tous les peuples ».

RÉFORMES MORALES ET SOCIALES

La Loi de l'Eternel qui sortira alors de la montagne de Sion (le Royaume) et sera, de Jérusalem, la nouvelle Capitale du monde, promulguée par des « princes » à tout le peuple comme étant la Parole de l'Eternel, s'occupera tout de suite des choses déjà considérées comme étant de « mauvaises choses criantes ». Des réformes

morales seront apportées dans tous les domaines ; les questions financières, sociales et religieuses seront toutes remaniées en accord, à la fois avec la Justice et avec l'Amour. Le jugement sera mis pour cordeau et la justice pour plomb (Es. 28 : 17) ; toutes les affaires de la terre seront arrangées et réglées avec droiture, elles seront exactement conformes à la droiture.

Les conséquences en seront considérables en ce qui concerne la suppression de toutes catégories d'affaires qui tentent les humains en les alléchant et en les séduisant à cause des faiblesses de leur nature déchue et du **déséquilibre de leurs qualités mentales et morales**. La distillerie, la brasserie, le débit de boissons, la maison de prostitution, la salle de jeux, tout commerce destiné à tuer le temps et à corrompre le caractère, seront supprimés, et ceux qui s'en occupaient auront autre chose à faire qui sera avantageux pour eux-mêmes et pour les autres.

De même, la construction des navires de guerre, la fabrication de matériel de guerre, offensif et défensif, cessera, et les armées seront licenciées. Le Nouveau Royaume n'en aura nullement besoin, mais il aura toute puissance pour faire prompt justice dans le châtement des malfaiteurs alors qu'ils sont déterminés à agir, mais avant qu'ils aient pu nuire aux autres ainsi que le déclare Esaïe (11 : 9) : « On ne fera pas de tort, et on ne détruira pas dans toute la sainte montagne (Royaume) », sauf lorsque les juges, compétents et justes, infligeront la Seconde Mort aux incorrigibles. — Es. 32 : 1-8 ; 65 : 20-25 ; Ps. 149 : 9 ; 1 Cor. 6 : 2.

Les affaires bancaires et de courtage, et d'autres emplois semblables, très utiles dans les conditions actuelles, n'auront plus de raison d'être, car sous les conditions nouvelles les membres de la race humaine devront se traiter mutuellement comme des membres d'une seule famille, et le capital et l'argent personnels

à prêter et à emprunter seront des choses du passé. Les propriétaires et les agences de location trouveront également de nouveaux emplois, parce que le nouveau Roi ne reconnaîtra pas comme valides les privilèges et les actes enregistrés maintenant. Il déclarera que, lorsqu'au Calvaire, il racheta Adam et sa race, il *racheta* aussi le domaine d'Adam, la terre (Eph. 1 : 14) : il la répartira non pas tout bonnement aux égoïstes, aux avares et aux cupides, mais les endroits les plus fertiles, il les donnera aux « débonnaires », conformément à la promesse qu'il fit dans le sermon sur la montagne. — Matt. 5 : 5.

C'est en parlant de ce grand Roi et Juge (tête et corps), typifié par Moïse, que l'Eternel déclare :

« L'Esprit de l'Eternel reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de connaissance et de crainte de l'Eternel ; et il ne jugera pas d'après la vue de ses yeux, et ne reprendra pas selon l'ouïe de ses oreilles ; mais il jugera avec justice les misérables, et reprendra avec droiture les débonnaires de la terre ; et il frappera la terre avec la verge de sa bouche, et par le souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant. Et la justice sera la ceinture de ses reins, et la fidélité, la ceinture de ses flancs ». — Es. 11 : 1-5.

A certains, il pourrait sembler que ce divin programme fera de la terre un Paradis pour les pauvres, mais un lieu d'angoisse pour ceux qui, actuellement, sont habitués au luxe et qui ont un avantage sur la majorité, soit à cause de la bonne fortune ou de talents et d'occasions favorables, soit à cause de pratiques malhonnêtes. Ces personnes devraient pourtant se souvenir des paroles du Juge, prononcées il y a dix-huit siècles : « Mais malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation ; malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim [vous serez peu satisfaits] » (Luc 6 : 24, 25). Tout d'abord, ceux-ci seront disposés à pleurer la perte de leurs avantages, et de même que, maintenant, les riches pieux trouvent qu'il est difficile pour eux d'entrer dans la condition de cœur

et d'esprit qui sera récompensée par une participation au Royaume de Christ, alors ceux qui furent ainsi accoutumés autrefois aux richesses auront des difficultés que n'expérimenteront pas ceux qui furent, eux, disciplinés à l'école de l'adversité.

Cependant, le nivellement inévitable de la société qui sera accompli par l'anarchie du Jour de Vengeance devra être accepté ; plus tard (lentement chez les uns, plus rapidement chez les autres), les avantages du règne de l'Amour seront reconnus et appréciés d'une manière générale. On trouvera que, sous l'arrangement divin, tous pourront, s'ils le veulent, être bénis, être vraiment heureux, et « monter » sur le grand chemin de sainteté vers la grandiose perfection humaine (l'image de Dieu), et vers la vie éternelle (Es. 35 : 8). Ce que déjà, l'on admet en général, on le trouvera absolument convenable : par exemple, qu'avec les commodités actuelles, si l'on mettait tout le monde au travail d'une manière systématique et sage, il suffirait de trois heures de travail individuel. Sous la direction du Royaume céleste, les heures de libération du travail ne seront pas employées au détriment des gens, comme ce serait sûrement le cas dans les conditions actuelles avec le mal et la tentation de tous côtés de profiter des faiblesses héréditaires.

Au contraire, lorsque Satan sera lié (le mal entravé) et les tentations extérieures disparues, les heures de libération seront passées, sous la direction de l'Eglise glorifiée, dans des études qui deviendront de plus en plus attrayantes et intéressantes : l'étude de la Nature et du Dieu de la Nature et ses glorieux attributs : sa Sagesse, sa Justice, son Amour et sa Puissance. Et ainsi, d'une manière agréable, ils pourront progresser vers la perfection humaine, la fin de leur course ou épreuve ; il faut se souvenir, en effet, que le nouveau gouvernement prendra connaissance, non seulement des grandes affaires et des grands intérêts de ses sujets, mais également de

ses plus petites affaires. Ce sera un « gouvernement paternel » dans le sens le plus complet de cette expression.

C'est bien avec une sérieuse appréhension que les hommes auraient pu envisager l'établissement du gouvernement le plus autocratique que le monde ait jamais connu, dans lequel les vies, les propriétés et tous les intérêts de tous les humains reposeraient d'une manière absolue dans les mains du Roi, et sans appel, si nous n'avions pas par ailleurs les preuves les plus absolues et les plus convaincantes que tous les règlements et arrangements du Royaume sont conçus pour le bien de ses sujets. Le Roi de ce Royaume de médiation a tant aimé ceux sur qui il doit régner qu'il a donné sa propre vie comme *prix de leur rançon*, afin de leur assurer le droit pour chacun d'une épreuve en vue de la vie éternelle, et l'objet même de son règne millénaire est de les aider dans cette épreuve. Que pourrait-on demander de plus ? En tant que Rédempteur, il a, à juste titre, le droit de diriger de manière absolue ceux qu'il a rachetés avec son propre sang, et nul doute que si la question était laissée à leur vote (ce qui ne sera pas, cependant), tous ceux qui apprécient cet amour qu'il a manifesté, lui accorderaient joyeusement tout pouvoir et toute autorité et obéiraient promptement à sa juste volonté.

Mais les « saints » qui seront des cohéritiers dans le Royaume, et des juges associés, peuvent-ils être chargés sans danger d'un pouvoir absolu, autocratique ?

Eh bien, oui ! De même que Christ a prouvé qu'il avait l'esprit du Père céleste et qu'il est « l'empreinte de la personne du Père », ainsi, tous ceux qui seront du « petit troupeau », ses cohéritiers dans le Royaume, auront fait la preuve qu'ils ont « l'esprit de Christ », le saint esprit d'Amour. L'une des conditions de leur « appel » est qu'ils doivent devenir des « copies de la ressemblance du cher Fils de Dieu » (voir Rom. 8 : 29 — Diaglott), et personne d'autre ne sera accepté comme ayant assuré leur appel

et leur élection. En vérité, c'est afin qu'ils puissent sympathiser avec ceux dont ils prendront soin et qu'ils instruiront, que ces membres du Petit Troupeau sont choisis parmi les faibles et les imparfaits, et qu'ils apprennent à combattre un bon combat pour le droit et la vérité contre l'erreur et le péché. Oui, on peut avoir, sans crainte, toute confiance dans les sous-sacrificateurs aussi bien que dans le Souverain Sacrificateur de la Sacrificature Royale. Dieu leur remettra la puissance et c'est bien là la meilleure des garanties que cette puissance sera employée avec justive, sagesse et amour, pour la bénédiction du monde.

LE RÈGNE DE LA VERGE DE FER

Les nations seront gouvernées par la force, une force irrésistible, jusqu'à ce qu'un ordre juste soit établi par une soumission générale ; tout genou fléchira, toute langue confessera la puissance et la gloire divines, et l'obéissance extérieure sera obligatoire. Ainsi qu'il est écrit : « Il paîtra les nations avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie » (Apoc. 2 : 27). Ce frapement et ce bris appartiennent bien au Jour de la Vengeance, et bien que la puissance et la verge demeureront encore pendant tout l'Age millénaire, il ne sera probablement pas nécessaire de s'en servir, car toute opposition ouverte sera entièrement maîtrisée dans le grand temps de détresse. Selon les indications du prophète, Dieu dans cette période de châtiment, dira à l'humanité confuse, vociférante, arrogante : « Tenez-vous tranquilles, et sachez que je suis Dieu : je serai exalté parmi les nations, je serai exalté sur la terre » (Ps. 46 : 10). Il faudra cependant tout l'Age millénaire pour « faire de la droiture une règle et de la justice un niveau » dans toutes affaires — petites et grandes — de chaque individu de la race qui sera ainsi « enseigné de Dieu » grâce à son Serviteur « élu » de l'Alliance, le grand Prophète, le grand Sacrifi-

cateur (Prêtre) et le grand Roi (tête et corps) : Prophète, dans le sens d'instructeur ; Roi, dans le sens de gouverneur ; Sacrificateur (Prêtre), dans le sens de médiateur qui, après avoir racheté les humains, est leur avocat et le dispensateur de la faveur divine. Les fonctions sont réunies : « Tu es sacrificateur pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédec ; « qui fut un sacrificateur sur son trône ».

— Hébr. 7 : 17 ; Zach. 6 : 13 ; Actes 3 : 22 ; Deut. 18 : 15.

Personnifiant la sagesse, le nouveau Roi déclare :

« A moi le conseil et le savoir-faire ; je suis l'intelligence ; à moi la force. Par moi les rois règnent, et les princes statuent la justice. Par moi les princes dominent, et les nobles, tous les juges de la terre [la phase terrestre du Royaume]. J'aime ceux qui m'aiment ; et ceux qui me recherchent me trouveront. A moi sont les richesses et les honneurs, les biens durables et la justice. Mon fruit est meilleur que l'or fin, même que l'or pur ; et mon revenu [meilleur que l'argent choisi. Je marche dans le chemin de la justice, au milieu des sentiers de juste jugement, pour faire hériter les biens réels à ceux qui m'aiment, et pour que je remplisse leurs trésors... Car celui qui m'a trouvée a trouvé la vie, et acquiert faveur de la part de l'Eternel ; mais celui qui pèche contre moi fait tort à son âme ; tous ceux qui me haïssent aiment la mort ». — Prov. 8 : 14-21, 35, 36.

UNE ILLUSTRATION : ISRAËL

Selon toute apparence, le monde aura l'occasion de voir, pendant un certain temps, le fonctionnement et la mise en œuvre du gouvernement divin au sein du peuple d'Israël : il en verra tous les avantages pratiques et pourra les comparer à l'anarchie qui régnera encore. C'est alors que la majorité de toutes les nations « désirera » le gouvernement du Royaume. Les paroles prophétiques, adressées à Israël en ce temps-là, confirment puissamment la chose :

« Lève-toi, resplendis, car ta lumière est venue, et la gloire de l'Eternel s'est levée sur toi. Car, voici, les

ténèbres couvriront la terre, et l'obscurité profonde, les peuples ; mais sur toi se lèvera l'Eternel, et sa gloire sera vue sur toi. Et les nations *viendront vers ta lumière* [voir note D. — Trad.], et les rois [les principaux de la terre], à la splendeur de ton lever [Ceci s'appliquera à Israël selon l'esprit, le Soleil de justice, mais également à ses représentants terrestres — Israël selon la chair rétabli à la faveur divine].

« Lève autour de toi tes yeux, et regarde : ils se rassemblent tous, ils viennent vers toi ; tes fils viennent de loin, et tes *filles* sont portées sur les bras [ou sur les côtés — v. Note D. — Trad.]. Comparer Ezéch. 16 : 61. Alors tu verras, et tu seras rayonnante, et ton cœur frissonnera et s'élargira ; car l'abondance de la mer [les masses populaires anarchistes — voir Apoc. 21 : 1] se tournera vers toi, les richesses des nations viendront vers toi... Et ils annonceront avec joie les louanges de l'Eternel ». — Es. 60 : 1-6, 11-20.

En vérité, ce sera un beau jour que celui où les yeux aveuglés de l'esprit s'ouvriront et où beaucoup de gens se tourneront vers la droiture ! Ce sera un jour de conversions et de réveils dans les voies de la vérité et non plus dans celles de la crainte et de l'erreur. Ce sera le temps dont parle le prophète, où « une nation naîtra en une fois » (Esaïe 66 : 8). Israël sera cette nation-là : (1) Israël selon l'esprit, la « nation sainte » ; (2) Israël selon la chair, son représentant terrestre. C'est d'Israël que resplendira la lumière qui amènera les humains châtiés à plier les genoux ; c'est alors que l'Eternel accomplira sa promesse et répandra son esprit de sainteté « *sur toute chair après ces jours-là* », comme il l'a fait sur ses véritables serviteurs et servantes *pendant ces jours-là*. — Joël 2 : 28.

Tel est le jour du Salut que le prophète David chanta (Ps. 118 : 18-27) :

« C'est ici le jour que l'Eternel a fait ;
Egayons-nous et réjouissons-nous en lui !
La pierre que ceux qui bâtissaient avaient rejetée,
Est devenue la maîtresse pierre du coin.

Béni soit celui qui vient au nom de l'Eternel ! (*)

O Eternel, sauve, je te prie !

Eternel, je te prie, donne la prospérité !

Jah m'a sévèrement châtié,

Mais il ne m'a pas livré à la mort.

Ouvrez-moi les portes de la justice :

J'y entrerai, je célébrerai Jah.

C'est ici la porte de l'Eternel,

Les justes y entreront.

Je te célébrerai, car tu m'as entendu

Et tu as été mon salut :

L'Eternel est Dieu, et il nous a donné la lumière. »

Nous voyons ainsi que les réformes et les instructions éducatives de l'avenir commenceront par le cœur de l'homme. Les humains commenceront par la leçon : « La crainte [révérence] de l'Eternel est le commencement de la sagesse » (Prov. 9 : 10). L'une des grandes difficultés de l'enseignement d'aujourd'hui qui tend à l'orgueil, à l'arrogance et au mécontentement, c'est qu'il manque de cette élémentaire sagesse. Sous l'organisation du Royaume, toute œuvre de grâce commencera bien et s'accomplira parfaitement.

Aucune créature de la race rachetée ne sera si petite que la grâce divine ne puisse l'atteindre par l'action toute puissante et bénie du Royaume. Aucune déchéance du péché ne sera trop profonde pour que la main de la miséricorde ne puisse la sonder, afin d'en délivrer l'âme rachetée par le sang ; la lumière de la vérité divine et de l'amour divin pénétrera au fond du cœur le plus obscurci, le plus ignorant et le plus superstitieux pour lui apporter ses rayons bienfaisants de connaissance, de joie et de réjouissance du jour nouveau, ainsi qu'une occasion favorable d'y avoir part par l'obéissance. Aucune maladie pouvant attaquer et corrompre l'organisme physique ne pourra résister à la prompt intervention du Grand Médecin. De même, aucune difformité, ou monstruosité, ou excroissance, ou débilité mentale ne pourront résister à sa guérison.

(*) Comp. Matt. 23 : 39.

TOUS CEUX QUI SONT DANS LES SÉPULCRES EN SORTIRONT

L'œuvre grandiose du rétablissement commencera ainsi par les nations vivantes ; elle s'étendra ensuite à toutes les familles de la terre qui dorment encore dans les sépulcres, car l'heure vient, oui, elle est même proche, où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de l'Homme, et en sortiront ; où « la mer rendra ses morts qui étaient en elle, et la mort et le hadès [le sépulcre] rendront les morts qui étaient en eux » (Jean 5 : 28, 29 ; Apoc. 20 : 13). Oui, même les armées de Gog et les pécheurs en Israël qui auront péri dans la bataille du grand jour, sortiront du sépulcre au temps marqué ; mais ce ne sera plus une armée d'anarchistes et de révoltés ; tous, ils seront alors des hommes humiliés et repentants, remplis de honte et de confusion à la lumière de ce jour-là ; cependant, tous pourront recevoir miséricorde, et auront une occasion favorable d'atteindre l'honneur et la vertu.

La résurrection des anciens dignes, les fréquentes guérisons des malades en réponse à la prière de la foi, suggéreront probablement aux hommes (quand ils auront eu le temps de réfléchir et de se remettre des ravages du grand temps de détresse) qu'il est possible d'obtenir la résurrection de leurs amis, de leurs parents d'entre les morts et hors de la tombe, grâce à la promesse de Christ, affirmant que *tous* ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de l'Homme et en sortiront. Il n'est pas du tout déraisonnable de suggérer qu'ainsi, cette œuvre grandiose puisse commencer et progresser en réponse à la prière faite avec foi pour que les amis disparus puissent revenir à la vie [Matt. 25 : 36, 43]. Par son caractère raisonnable, une telle méthode semble s'imposer sur toutes celles auxquelles nous pourrions penser. Par exemple, les morts seraient rappelés d'une manière graduelle et dans l'ordre inverse de celui dans lequel ils

descendirent dans la tombe ; à cet effet, il serait pourvu de suite à des foyers, à un accueil chaleureux et aux commodités nécessaires de la vie pour les réveillés dès leur retour à la vie ; ces derniers seraient ainsi mis au courant des langues, des mœurs et coutumes de ceux qui les environnent, tandis que si l'ordre du rétablissement était inverse, les humains réveillés ne seraient pas du tout préparés à cet égard aux conditions nouvelles, et seraient complètement étrangers et peu sympathiques à la génération au milieu de laquelle ils devraient désormais vivre. Toutefois, ces objections ne sont pas valables en ce qui concerne les prophètes et d'autres anciens dignes lesquels, ayant satisfait à leur épreuve, seront ressuscités parfaits et comme tels, seront supérieurs à tous les autres hommes des points de vue intellectuel, moral et physique.

Il est probable que toutes les prières faites en vue de rétablir tous les amis disparus ne seront pas promptement exaucées, car l'Eternel aura pour leur rétablissement, des plans bien définis avec lesquels certaines de ces requêtes pourraient ne pas être en harmonie. Selon toute probabilité, comme l'indiquent clairement la résurrection de l'Eglise et celle des anciens dignes, le Seigneur procédera selon l'aptitude — l'aptitude à la fois des sujets à ressusciter et celle des amis et des conditions au milieu desquelles commencera leur nouvelle vie. Ceux qui feraient de telles requêtes, devraient donc d'abord préparer leur propre cœur et leur vie, et préparer des conditions favorables à leur avancement sur le grand chemin de la sainteté. De cette manière, de tels rétablissements deviendraient des récompenses à la fidélité des vivants, et assureraient des conditions favorables à ceux qui seraient réveillés.

LA MAGNIFIQUE PERSPECTIVE

Quelle magnifique perspective s'offrira aux yeux de tous, lorsque la nouvelle dispensation sera pleinement

établie ! Dans le passé, les changements d'une dispensation à une autre dispensation ont été frappants et importants, mais celui-ci sera, en événements, le plus fertile de tous.

Il n'est pas surprenant que la pensée d'un tel spectacle — celui d'une race tout entière retournant à Dieu avec des chants de louange et couronnée de joie éternelle — doive paraître trop belle pour y croire, mais celui qui a fait de telles promesses est également capable de les accomplir selon son bon plaisir. Bien que l'affliction et les soupirs semblent presque inséparables de notre existence, cependant l'affliction et les soupirs *disparaîtront* ; bien que les pleurs sous le sac et les cendres aient duré à travers la longue nuit de la domination du péché et de la mort, cependant la joie attend le matin millénaire et toutes les larmes seront essuyées sur tous les visages, la beauté remplacera les cendres, et l'huile de joie l'esprit de tristesse.

L'EXTENSION DU ROYAUME

Le Royaume de Dieu s'étendra ou augmentera, dans ses diverses parties ou divisions, comme le font des gouvernements terrestres, jusqu'à ce qu'il devienne « une grande montagne [Royaume] et remplisse toute la terre » (Dan. 2 : 35). Prenons un exemple : le Royaume de Grande-Bretagne est en premier lieu le Souverain régnant et sa famille seulement ; en second lieu, il comprend le Parlement et les divers ministres du gouvernement ; dans un sens plus large encore, il comprend chaque sujet britannique et chaque soldat qui a prêté le serment de fidélité à ce royaume ; et à un degré plus éloigné encore, il comprend tous les sujets des pays assujettis au royaume, dans l'Inde et ailleurs, et qui ne sont pas en rébellion ouverte contre les lois de ce royaume.

Ainsi en est-il avec le Royaume de Dieu : en premier

lieu, c'est le Royaume du Père qui règne sur tous (Matt. 13 : 43 ; 26 : 29) ; mais le Père en a bien voulu placer la domination sur la terre, pendant mille ans, entre les mains d'un Vice-roi, un Représentant — Christ et son Epouse élevée avec lui à la nature et à la majesté divines — pour subjuguier et détruire le mal et pour relever tous ceux qui viendront en harmonie avec le Père, selon les conditions bienveillantes de la Nouvelle Alliance. En second lieu, il comprendra les ministres ou « princes » terrestres qui seront ses représentants visibles parmi les hommes. Dans un sens plus large encore, il comprendra tous ceux qui, tant les Juifs que les Gentils, en reconnaissant son établissement, s'y soumettront loyalement et avec dévouement. Dans le sens le plus large, il comprendra graduellement tous les sujets qui obéiront à ses lois, tandis que tous les autres seront détruits. — Actes 3 : 23 ; Apoc. 11 : 18.

Tel sera l'état du Royaume vice-royal de Dieu à la fin de son règne fixé à mille ans : une paix de conquête et un règne imposé de justice prévaudront, tous les adversaires obstinés ayant été détruits sous le règne de la verge de fer (Apoc. 2 : 27) ; comme l'a écrit le prophète Esaïe, en décrivant cette période : « Le pécheur âgé de cent ans sera maudit [retranché] » ; bien que mourant à cet âge, il ne serait qu'un enfant, car même avec un semblant d'obéissance aux arrangements raisonnables et justes du Royaume, il pourrait vivre au moins jusqu'à la fin du Millénium. — Esaïe 65 : 20 ; Actes 3 : 23.

Pourtant, une telle paix — une paix et une obéissance obtenues par la soumission imposée — bien qu'étant à propos afin de prouver par l'exemple les bénédictions et les avantages d'un gouvernement juste et équitable, est loin d'être l'idéal divin. Le Royaume idéal de Dieu est celui dans lequel chaque individu est libre de faire sa propre volonté, *parce que* chacun a une volonté qui est strictement en conformité avec le modèle divin : l'amour

de la droiture et la haine de l'iniquité. Il faut que ce modèle (« standard ») prévale en définitive à travers tout l'univers ; en ce qui concerne le genre humain, ce modèle sera adopté à la fin du Royaume vice-royal millénaire.

En conséquence, Apoc. 20 : 7-10 nous montre qu'à la fin de l'Age millénaire, il y aura une « moisson », afin de faire un travail de criblage et de séparation parmi les milliards d'êtres humains vivant en ce temps-là ; tous auront eu une pleine occasion favorable d'atteindre la perfection. Ce criblage sera similaire au présent criblage de « Babylone », dans la « moisson » actuelle, et similaire également au travail de criblage de la « moisson » de l'Age judaïque. La moisson de l'Age millénaire verra la séparation complète des « boucs » d'avec les « brebis » du Seigneur, selon la parabole de notre Seigneur. — Matt. 25 : 31-46.

La « moisson » de l'Age judaïque et celle de l'Age de l'Evangile n'eurent chacune pour résultat que le rassemblement d'un petit troupeau et le rejet de grandes masses indignes, parce que jusqu'à l'époque actuelle Satan trompe et aveugle la masse des humains. Cependant, nous pouvons raisonnablement nous attendre à ce que les résultats de la « moisson » de l'Age millénaire accusent des résultats inverses : les masses étant des « brebis » fidèles qui pourront entrer dans la vie éternelle, et, en comparaison, une minorité de « boucs » qui seront détruits. Toutefois, ce n'est pas la quantité que recherche le Seigneur, mais la qualité. Il donne l'assurance que le péché et les pécheurs et ceux qui éprouvent de la sympathie pour le mal ne subsisteront pas au-delà du Millénium, car ils constitueraient un danger pour le bonheur, la paix et la félicité de la grande éternité qui suivra — où « la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées » — Apoc. 21 : 4.

C'est ainsi que viendra le Royaume de Dieu, et que sa volonté sera faite sur la terre comme elle est faite au

ciel. C'est ainsi que régnera le Christ comme Représentant du Père, jusqu'à ce qu'il ait abattu toute autorité et toute puissance antagonistes, et obligé tout genou à se plier et toute langue à confesser la Sagesse, la Justice, l'Amour et la Puissance de Dieu le Père. Finalement, ayant manifesté, par la dernière épreuve cruciale à la fin du Millénium, tous ceux qui ont quelque sympathie pour le péché, même si, apparemment, ils sont obéissants, et les ayant détruits du milieu du peuple (Apoc. 20 : 9), Christ remettra au Père le domaine viceroyal. Ainsi s'exprime l'Apôtre :

« Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds : le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort [adamique]. Ensuite la fin [de son règne, après avoir accompli sa mission], quand il [Christ] aura remis le Royaume à Dieu le Père [voir note D. — Trad.], quand il [Christ] aura aboli toute principauté [opposée au Royaume] et toute autorité, et toute puissance... Quand toutes choses lui [le Père] auront été assujetties, alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à celui [le Père] qui lui a assujetti toutes choses [pour les mille ans] ». — 1 Cor. 15 : 24-28.

Lorsque sera terminé le Règne millénaire de Christ, la volonté de Dieu cessera-t-elle d'être faite sur la terre comme au ciel ? Oh non ! Bien au contraire, ce ne sera qu'à ce moment-là que cette condition sera atteinte, comme résultat du règne de Christ. A ce moment-là, non seulement tous les hommes seront parfaits, comme l'était Adam lorsqu'il fut créé (les pécheurs volontaires ayant été détruits), mais en outre, ils sauront combien est bonne la droiture, et exécration et nuisible le péché ; ils auront passé leur épreuve avec succès et démontré qu'ils ont pleinement et définitivement formé des caractères dans l'harmonie la plus complète avec le caractère divin et à sa ressemblance.

Le Royaume de Dieu sera alors sur la terre, comme il l'est maintenant au ciel parmi les anges. Les dispositions spéciales du règne de Christ comme Médiateur, avec ses

clauses de miséricorde sous la Nouvelle Alliance, à cause des faiblesses des pécheurs, prendront fin ; elles seront devenues inutiles parce qu'il n'y aura plus désormais d'êtres faibles et imparfaits qui puissent en bénéficier.

Nous pouvons aisément supposer, cependant, que même lorsque tous les humains seront parfaits et à l'image de Dieu, l'ordre devra encore être maintenu, car de même que « l'ordre est la première loi du ciel », il devra être également la première loi de la terre. Cela impliquera des principautés et des puissances justes. Ce sera là la première République qui aura réussi parfaitement. Les essais actuels pour reconnaître en chaque homme un souverain, l'égal de tous, et pour considérer le représentant ou le Président choisi comme étant un serviteur de ses compagnons-rois, plutôt qu'un seigneur, ont été des échecs patents à des degrés variables, parce que les hommes ne sont pas égaux mentalement, physiquement et moralement, et pas davantage au point de vue financier ou à d'autres égards ; aucun non plus n'est capable d'être un souverain, mais à cause de leurs faiblesses, tous ont maintenant besoin d'être assujettis à des lois et à des contraintes.

Cependant, quand, par le Royaume de médiation, les humains auront atteint la perfection, ils seront tous des rois comme Adam l'était avant sa chute. C'est à ces rois, en union, qu'après le règne millénaire, sera remis le Royaume de Dieu ; tous régneront en parfait accord sous la loi d'Amour, et leur Président les servira et les représentera. O Seigneur, nous prions : Que Ton Règne vienne ! pour le bien de tes saints actuels et pour celui du monde.

ETUDE XIV

LE MARCHEPIED DE L'ETERNEL (*)
RENDU GLORIEUX

Le marchepied, de Dieu souillé et abandonné à cause du péché. — Dieu a promis de le rendre de nouveau glorieux. — La possession rachetée doit être rétablie. — Son plus brillant joyau. — Le rétablissement des pieds de l'Eternel (*) « sur le Mont des Oliviers ». — Les bénédictions qui en résulteront. — Le marchepied enfin rendu glorieux.

« Ainsi dit l'Eternel : Les cieux sont mon trône, et la terre le marchepied de mes pieds ». « Et je rendrai glorieuse la place [marchepied] de mes pieds ». « Et ses [ceux de l'Eternel] pieds se tiendront, en ce jour-là, sur la montagne des Oliviers ». — Esaïe 60 : 13 ; 66 : 1 ; Zach. 14 : 4 ; Matt. 5 : 35 ; Actes 7 : 49.

DURANT les six mille ans écoulés, le marchepied de Dieu n'a guère été glorifié, car le péché, la douleur, les gémissements, les souffrances mentales et physiques, la mort enfin, ont fait de cette terre un immense charnier dans lequel plus de vingt [v. Note I — Volume 1 — Trad.] milliards d'êtres humains attendent le moment où la malédiction de la justice divine sera levée et où la lumière de la faveur divine, brillant à la face de Jésus-Christ notre Seigneur, se lèvera comme le Soleil de la justice,

*« Chassera les ombres profondes du péché,
Inondera l'obscurité de ses rayons bienfaisants. »*

A cette fin, Dieu a pris de très nombreuses dispositions. La rançon pour Adam et pour tous ses enfants qui ont souffert de sa désobéissance, a racheté le monde entier ; elle a assuré pour chaque membre de notre race une occasion d'être mis à l'épreuve sous des conditions favo-

(*) Version catholique Crampon : « Yahweh » ; version anglaise : « Jehovah ».

rables pour obtenir la vie éternelle ; mais elle a fait davantage : elle a racheté le Paradis terrestre qu'Adam perdit par sa transgression, et la domination qu'il avait sur la terre, comme roi de la terre, le représentant de Dieu, son Créateur et Père.

C'est pourquoi nous lisons en Michée 4 : 8 : « Et toi, tour du troupeau [Christ], colline élevée de la fille de Sion, à toi arrivera et viendra la *domination première* ». L'apôtre Paul également, parle de la « *rédemption de la possession acquise* » (Eph. 1 : 14). Dans l'une de ses paraboles, notre Seigneur y fit allusion également, montrant qu'il a racheté de la malédiction non seulement l'humanité, le trésor, mais aussi le champ, le monde, la terre, et que tous ceux qui se joignent à lui comme membres de la classe du Royaume, ont part à ce rachat du champ et du trésor. — Matt. 13 : 44.

L'œuvre complète du Millénium consistera à rétablir et à rendre glorieux le marchepied de Dieu. Lorsque le Paradis fut perdu par le péché, il n'était alors qu'un « jardin » dans un endroit limité de la terre ; mais étant donné que la race d'Adam s'est multipliée pour remplir la terre, conformément à l'intention divine (Gen. 1 : 28) et que tous les humains ont été rachetés, il sera nécessaire de préparer un Paradis suffisamment grand pour les contenir tous. Cela implique donc que la terre entière deviendra semblable au Jardin d'Eden par sa fertilité, sa beauté et sa perfection. Toutes ces choses-là sont promises comme étant l'achèvement grandiose et futur du plan divin. — Actes 3 : 20, 21 ; Apoc. 2 : 7 ; 2 Cor. 12 : 4.

Cependant, le joyau le plus précieux du marchepied glorifié de l'Eternel à la fin du Millénium sera l'humanité dont la perfection, la liberté, la ressemblance à Dieu par les grâces morales et intellectuelles, seront un reflet de l'image même de la Divinité. De la manière la plus sublime, l'homme parfait fera rejaillir l'honneur sur son Créateur et sur le merveilleux plan qu'il a conçu pour

le créer, le racheter et le rétablir. A ce merveilleux plan seront toujours intimement associés, en premier lieu le Seigneur Jésus, la « Parole » de l'Eternel, et en second lieu l'Epouse, la femme et cohéritière de l'Agneau pour répandre les bénédictions assurées par la rançon.

Cet embellissement, cette glorification du « marchepied » de l'Eternel ne seront *achevés* que lorsque notre Seigneur Jésus, l'agent honoré du Père, « aura aboli toute principauté [opposée], et toute autorité, et [toute] puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds » avant de remettre le Royaume à la fin du Millénium. — 1 Cor. 15 : 24, 28.

La période du règne du Péché et de la Mort est représentée par le temps où Dieu « ne s'est pas souvenu du marchepied de ses pieds, au jour de sa colère » (Lam. 2 : 1), mais dès l'inauguration du Millénium, les humains sont invités par le prophète qui leur dit : « Exaltez l'Eternel, notre Dieu, et prosternez-vous devant le *marchepied* de ses pieds : — il est saint » (Ps. 99 : 5). Le prophète Zacharie (14 : 4, 5) expose clairement cette idée que l'établissement de la Nouvelle Jérusalem, l'Eglise de Dieu glorifiée, comme nouveau gouvernement sur la terre, signifiera que le rétablissement de la faveur divine au marchepied de l'Eternel a commencé.

LES PIEDS DE L'ÉTERNEL SUR LE MONT DES OLIVIERS

Cette prophétie est généralement mal comprise ; on croit qu'elle s'applique aux pieds de notre Seigneur Jésus, à son second avènement. Et généralement aussi, ceux qui font cette erreur vont encore plus loin : ils affirment que ce seront les pieds de chair avec les marques des clous du Calvaire. Ils ne discernent pas que notre Seigneur donna complètement et pour toujours sa nature humaine en rançon pour nous ; ils ne comprennent pas qu'il fut ressuscité d'entre les morts par la puissance du Père,

comme un être-esprit glorieux — « l'empreinte exacte de la personne du Père » (*).

Pourtant, un seul coup d'œil jeté sur le verset précédent (v. 3) montre que le prophète fait allusion au retour des pieds de l'Eternel [Jéhovah], car il parle de la détresse par laquelle sera établi le Royaume : « Et l'*Eternel* sortira et combattra contre ces nations comme au jour où il a combattu au jour de la bataille [autrefois pour Israël]. Et ses *pieds* se tiendront, en ce jour-là, sur la montagne des Oliviers, qui est en face de Jérusalem, vers l'orient ; et la montagne des Oliviers se fendra par le milieu, vers le levant, et vers l'occident — une fort grande vallée ; et la moitié de la montagne se retirera vers le nord, et la moitié vers le midi ».

Celui qui discerne le fait qu'il s'agit ici des pieds de l'Eternel, ne contestera pas que ce langage est symbolique et qu'il fait allusion au rétablissement de la domination de l'Eternel sur la terre, domination qui, pendant longtemps, avait été relativement abandonnée au « dieu de ce monde », à Satan, sauf ce qui représentait l'Eternel : en premier lieu le Tabernacle-type, en second lieu le Temple à Jérusalem, et enfin la condition actuelle de Tabernacle occupée par l'Eglise de Christ, durant l'Age de l'Evangile. Assurément, personne ne pensera par erreur que l'Eternel pose, au sens propre, ses pieds sur cette terre comme sur un « marchepied ».

Si donc l'acte pour l'Eternel de placer et de poser ses « pieds » est symbolique et signifie le retour de la faveur divine et de sa domination sur la terre, nous pouvons être certains que d'autres traits saillants de la même prophétie sont également symboliques : la montagne des Oliviers, sa division étrange, sa vallée, la fuite des gens, les eaux de la vie jaillissant de Jérusalem (Comparer le

(*) Voir Vol. II, chap. 5.

verset 8 avec Ezéch. 47 : 1-9), etc., sont tous des symboles, des descriptions de grandes vérités spirituelles.

L'*olive* est un symbole très significatif : dans les temps anciens, elle était la source d'une lumière artificielle, son huile étant généralement employée à cet usage (Ex. 27 : 20). En fait, en hébreu, l'olivier était appelé *shemen* ou arbre à huile. L'huile d'olive servait aussi de base à nombre des précieux onguents de l'antiquité, comme l'huile qui servait à oindre les sacrificateurs et les rois, typifiant le saint esprit répandu sur la « sacrificature royale-antitype » (Ex. 30 : 24). En outre, de temps immémorial, le rameau d'olivier a été employé comme un symbole de la paix. — Gen. 8 : 11 ; Néh. 8 : 15.

Si donc l'olive est un symbole de *lumière*, de *paix* et de *bénédiction divine* par l'intermédiaire du saint esprit, et si une montagne symbolise, comme ailleurs, un Royaume, alors on comprend facilement ici le sens de l'expression « Montagne des Oliviers » : celui de Royaume de Lumière, de Paix et de Bénédiction divine. Dès lors, le fait pour l'Eternel de poser, ou de tenir ses « pieds » sur cette montagne signifie que la faveur et la loi divines seront rétablies sur la terre par le ministère du saint Royaume.

Cette application de l'expression Montagne des Oliviers est en plein accord avec la déclaration de l'Apôtre (Rom. 11 : 17, 24) dans laquelle il compare Israël selon la chair à l'olivier cultivé originel, et les Gentils convertis à des rameaux d'oliviers sauvages greffés sur l'olivier originel en lieu et place des rameaux primitifs qui furent retranchés (Comparer Jér. 11 : 16, 17). L'Apôtre explique que la racine de l'arbre est la promesse faite par Dieu, la promesse abrahamique selon laquelle la postérité (ou semence — Trad.) d'Abraham bénirait finalement toutes les familles de la terre, etc. En fin de compte, la même racine ou promesse portera deux sortes de rameaux, les rameaux d'olivier sauvage greffés et les rameaux naturels qui seront de nouveau greffés sur l'arbre ori-

ginel, lorsque l'aveuglement d'Israël selon la chair sera enlevé et que les Israélites considéreront, par le regard de la foi, le Sauveur crucifié et percé il y dix-huit siècles, en sacrifice pour le péché. Nous nous souvenons également que pendant longtemps Israël selon la chair fut le Royaume (ou montagne)-type de Dieu, et qu'Israël selon l'esprit de l'Age de l'Evangile est appelé à être le véritable Royaume de Dieu, ainsi que le déclarait notre Seigneur : « Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le Royaume » [Luc 12 : 32].

En outre, de ces *deux* Royaumes (même avant que la *gloire* de l'Eternel ne repose sur eux pour en faire ses canaux de bénédictions destinées à l'humanité tout entière) est sortie toute « la *lumière* du monde » durant toutes les ténèbres du passé. Ne sont-ils pas, en effet, les représentants de l'Ancien et du Nouveau Testaments, les deux parties de l'Alliance faite sous serment ? Celles-ci ne correspondent-elles pas aux deux témoins de l'Eternel et aux deux oliviers de Zacharie (4 : 3, 11, 12) mentionnés clairement en Apocalypse également (11 : 4) ? Sous ces aspects, ces deux parties de la montagne symbolisent le résultat de cette alliance, les résultats du témoignage, le Royaume dans ses phases céleste et terrestre ?

Nous voyons donc, ici, que les *deux moitiés* de la Montagne des Oliviers signifient les deux *parties* du Royaume de Dieu, nettement séparées selon un ordre ou arrangement divin. La séparation n'indique aucune opposition entre les deux parties du Royaume. Elle a, au contraire, pour dessein de provoquer entre ces deux parties, la « Vallée de bénédictions » où tous ceux qui désirent recevoir l'aide divine peuvent se réfugier et trouver le secours sous la protection bénie à la fois de la phase céleste et de la phase terrestre du Royaume.

Le prophète David (Ps. 84) semble avoir reçu une vision de cette grande « Vallée de bénédictions », près des « pieds » de l'Eternel, lorsqu'il chante d'abord les saints

de l'Age de l'Evangile et ensuite ceux qui seront bénis dans l'Age prochain, disant :

« Combien sont aimables tes demeures,
O Eternel des armées !
Mon âme désire, et même elle languit
Après les parvis de l'Eternel ;
Mon cœur et ma chair crient après le Dieu vivant.
Le passereau même a trouvé une maison,
Et l'hirondelle un nid pour elle,
Où elle a mis ses petits : (ainsi
Ai-je trouvé) tes autels, ô Eternel des armées !
Mon roi et mon Dieu !
Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison ;
Ils te loueront incessamment ! Sélah.

Bienheureux l'homme dont la force est en toi,
Et ceux dans le cœur desquels sont les chemins frayés !
Passant par la vallée de pleurs,
Ils en font une fontaine (de joie) [Vallée de bénédictions].
La pluie d'automne la couvre de bénédictions [Joël 2 : 28].
Ils marchent de force en force,
Ils paraissent (parfaits)
Devant Dieu en Sion ».

Le quatre vingt cinquième Psaume dépeint également le retour de la clémence et des bénédictions divines dans le Royaume millénaire — la Montagne (Royaume) des Oliviers dans ses deux parties.

Le recul d'une partie de la montagne vers le nord et de l'autre partie vers le sud est significatif ; le nord est la direction du groupe des Pléiades, le centre céleste de l'univers, le siège supposé de l'empire divin (*). Cela semblerait indiquer qu'à ce moment-là l'Eglise de l'Age de l'Evangile aura été « *changée* » de la condition humaine à la condition spirituelle, ses membres étant devenus « participants de la nature divine ». Le recul de l'autre moitié de la montagne semblerait signifier le rétablissement complet à des conditions humaines parfaites, de ces Anciens Dignes jugés dignes d'être les représentants terrestres du Royaume de Dieu.

(*) Voyez Vol. III, p. 355.

La vallée ainsi créée serait une vallée pleine de lumière — dégagée de toute ombre — inondée par les rayons du soleil de l'orient à l'occident. Ce symbole évoque l'image du Soleil de Justice avec sa pleine lumière de vérité et de bénédiction divines dissipant les ombres du péché, de l'ignorance, de la superstition et de la mort, et guérissant et rétablissant les humains bien disposés et obéissants qui se réfugieront dans cette vallée de bénédictions, la vallée de la miséricorde (*). La vallée de la miséricorde, placée *entre* et sous la protection des phases spirituelle et humaine du Royaume de Lumière et de Paix (l'établissement des pieds de l'Eternel), sera sûrement une « Vallée de bénédictions » pour tous ceux qui y entreront avec un cœur brisé et contrit.

De plus, nous devons nous souvenir que si c'est à Israël seulement qu'il fut dit « Vous fuirez dans la vallée de mes montagnes », cependant, comme nom, Israël signifiait « Le peuple béni de l'Eternel », « le peuple de Dieu », « Le peuple de l'Eternel » (2 Chron. 7 : 14). Si, comme nous l'avons vu, la première bénédiction, la bénédiction spirituelle, du Royaume sera pour Israël selon l'esprit, et la seconde bénédiction, la bénédiction terrestre du Royaume ira d'abord à Israël selon la chair, cependant ce ne sera pas tout, car quiconque le voudra pourra devenir un Israélite : en exerçant la foi et l'obéissance d'Abraham, tous les humains pourront devenir de vrais Israélites, « le peuple de Dieu ». C'est pourquoi le prophète Esaïe déclare que lors du retour d'Israël à la faveur divine, au temps de l'établissement du Royaume, la faveur divine sera aussi pour « *Chacun qui est appelé de mon nom [celui de l'Eternel]*, et que j'ai créé pour ma gloire, que j'ai formé, oui, que j'ai fait » (Le nom Israël s'appliquera alors à tous ceux qui formeront le peuple de Dieu) — Esaïe 43 : 7 ; Rom. 9 : 26, 33 ; 10 : 13.

(*) Le terme hébreu qui signifie **miséricorde** est **elaïos** ; il est dérivé de **elaïa** qui veut dire **olive**.

« Et [ainsi] l'Eternel, mon Dieu, viendra, et [ainsi] tous les saints [seront unis] avec toi » (Zach. 14 : 5). Lorsque le temps marqué par Dieu sera complètement venu, que la permission de régner accordée aux nations (Gentils) aura tiré à sa fin, lorsque le sacrifice du grand Jour d'expiation (l'Age de l'Evangile) sera achevé, lorsque le Souverain Sacrificateur aura accompli le sacrifice expiatoire, non seulement pour son propre « corps », l'Eglise, mais aussi pour sa « maison » et pour « tout le peuple », et qu'il s'avancera pour bénir tout le peuple, alors la malédiction ou la sentence de mort de l'Eternel sera levée de la terre, le lieu du marchepied de Dieu sera de nouveau reconnu ; il commencera son œuvre de régénération et d'anoblissement du cœur de l'homme dans les voies de la justice et de la vérité et du saint esprit d'amour jusqu'à ce que tous les humains bien disposés et justes aient, à la fin du Millénium, atteint la perfection, réunis à l'Eternel, et que tous les rebelles aient été détruits. — Actes 3 : 23 ; Apoc. 20 : 9.

En poussant plus loin l'image, le prophète déclare touchant ce jour dans lequel la terre deviendra graduellement le glorieux marchepied de l'Eternel :

« Et il arrivera, en ce jour-là, qu'il n'y aura pas de lumière, les luminaires seront obscurcis ; mais ce sera un seul jour connu de l'Eternel — pas jour et pas nuit ; et au temps du soir il y aura de la lumière » — Zach. 14 : 6, 7.

Certains ont confondu le « jour » dépeint ici avec le « jour de la vengeance » lequel est « un jour de nuées et d'épaisses ténèbres », sans aucune lumière (Joël 2 : 2 ; Soph. 1 : 15), et, vraisemblablement, les traducteurs ont en général essayé d'harmoniser les traductions. Cependant, il n'en est rien ; le jour dont parle ici Zacharie comme n'étant que partiellement lumineux est le jour millénaire, bien que dans ce jour le Soleil de Justice se lèvera et brillera pour dissiper les miasmes du péché, de la superstition et de la mort. Il ne sera néanmoins que

partiellement brillant du fait qu'il faudra, génération après génération, régénérer les humains déçus sortis de la tombe et dans les diverses étapes du rétablissement vers la perfection. Mais combien il est réconfortant d'avoir l'assurance que dans ce jour où les pieds de l'Eternel se placeront de nouveau sur son marchepied, il n'y aura plus d'« épaisses ténèbres » et qu'au terme de ce Jour millénaire, au lieu d'entrer dans une obscurité de plus en plus profonde, le monde aura simplement atteint le plein midi de la « lumière de la connaissance de l'Eternel », et que ce soleil-là ne se couchera jamais.

L'allusion faite aux fleuves d'eaux vives coulant de Jérusalem durant ce Jour millénaire où les pieds de l'Eternel se poseront de nouveau sur son marchepied (Zach. 14 : 8, 9), nous rappelle le témoignage correspondant d'Ezéchiel (47 : 1-12) et la révélation de Jean (Apocalypse 22 : 1, 2) : sous ce même symbole d'eaux vives sortant du trône du Royaume millénaire, tous deux nous montrent les bénédictions du rétablissement sous les symboles des « eaux de la vie » auxquelles quiconque pourra venir boire libéralement, et des arbres productifs de la vie éternelle dont les feuilles guériront de toutes leurs imperfections tous les peuples repentants de la terre.

Oh ! oui ! « En ce jour-là l'Eternel sera roi sur toute la terre » ; son Royaume sera établi comme l'ont si longtemps demandé par la prière ses fidèles, et, à la fin de ce jour, sa volonté sera faite sur la terre comme elle est faite dans le ciel. En vérité, le marchepied de Dieu sera alors glorieux ; comme il est écrit :

« AUSSI VRAI QUE JE SUIS VIVANT, TOUTE LA TERRE SERA REMPLIE DE LA GLOIRE DE L'ETERNEL ». Nomb. 14 : 21 ; Es. 11 : 9 ; Habak. 2 : 14.

APPENDICE

NOTE I POUR LA PAGE 13

CE fut en 1880 que notre pasteur prédit que la Fédération des Eglises aurait lieu, et qu'elle recevrait vie en accomplissement d'Apoc. 13 : 14, 15. Il comprit que la bête à deux cornes représentait l'Eglise d'Angleterre et d'Irlande, que l'image vivifiée est la Fédération des Eglises vitalisée par l'Eglise épiscopale. Il comprit que la bête à deux cornes, donnant la vie à l'image, représente l'Eglise épiscopale conférant l'ordination à des ministres de la Fédération des Eglises. Il vit, avant l'accomplissement, que cette vitalité pourrait être accordée de deux façons, soit par une ordination en blanc qui, par un seul document, accorderait l'ordination épiscopale à tous les ministres de la Fédération, soit par une ordination individuelle de chacun d'entre eux. Bien qu'en en admettant la possibilité, il doutait qu'elle prit la forme d'une ordination individuelle. A partir de 1880, il veilla attentivement à l'accomplissement d'Apoc. 13 : 14, 15 jusqu'à 1908, où il vit que le « don de la vie » avait lieu par une ordination générale conférée par la Chambre des évêques de l'Eglise épiscopale en Amérique.

Elle donna cette ordination de la façon suivante : en approuvant la présence de ministres non épiscopaux de la Fédération des Eglises dans des chaires épiscopales comme ministres dûment qualifiés de l'Evangile. On trouve des détails sur cette action de la Chambre des évêques et sur la controverse qui s'en suivit menée par des hommes d'église influents de l'Eglise épiscopale en Z' 08, 196, 13 - 197,2 [Reprints p. 4196 col. 1 par. 8 à col. 2 par. 4 inclus] (non traduit). En 1909, les évêques de l'Eglise d'Angleterre acceptèrent une loi qui fut votée par le Parlement, et qui fit une chose semblable concernant les

ministres protestants non épiscopaux de l'Empire britannique. Pour plus de détails, veuillez voir Z' 09, 163, 12 à 164 [Reprints p. 4403, col. 2 par. 2, 3, 4] (non traduit) Ecrivant à ce propos en Z' 13, 342, 9 à 344, 1 [Reprints p. 5349, col. 1 et 2 à p. 5350 haut] (non traduit), notre pasteur montre que la Chambre des évêques autorisait des missionnaires épiscopaux, dans le champ étranger, à échanger des chaires avec les missionnaires envoyés par les dénominations associées à la Fédération ce qui était donc une ordination en blanc de ces missionnaires. Notre pasteur conclut que les faits rapportés ci-dessus constituaient le « don de la vie » à l'image. Il n'était pas certain qu'il y aurait quelque chose de plus. Depuis ce temps, l'exécution de cette politique de l'Eglise épiscopale s'est poursuivie de façon croissante. L'image a maintenant la vie. Elle interdit également aux membres du peuple du Seigneur d'échanger des idées religieuses en son sein. Sous peu, elle arrêtera totalement leur travail — Salomé demandant et obtenant la tête de Jean-Baptiste.

NOTE II POUR LA PAGE 679

On se rappelle que, dans THE PRESENT TRUTH N° 20 (*) (LA VERITE PRESENTE fse — n° 26 — 1^{er} mars 1930, nous suggérions au Conseil d'Administration de la Société, au Comité de Rédaction, au Comité des sœurs et aux Actionnaires, de retirer à J.F. Rutherford toute son autorité et ses fonctions dans la Société. Nous les informions en même temps que si, dans un délai fixé (à moins qu'il n'ait lui-même donné sa démission au Conseil de Direction de la Société) nous ne recevions aucune nouvelle que cette suggestion était devenue un fait accompli, nous prendrions une mesure qui, au temps convenable, rendrait effective son exécution. Ensuite, nous avons, dans

(*) Réimprimé dans le n° 176, juillet 1933.

une enveloppe, adressé par la poste à chacun des membres du Conseil de Jugement de la Société un exemplaire du numéro contenant la suggestion en question. Le délai fixé passa et nous ne reçûmes de nouvelles d'aucun des membres de ce Conseil. C'est pourquoi nous publiâmes la première des trois publications qui, au temps opportun, avec l'appui d'autres articles qui seront publiés quand il sera nécessaire, créeront, nous en sommes certain, une situation telle, que J.F. Rutherford sera forcé d'abandonner toutes ses positions de pouvoir et d'influence dans la Vérité. Dans la présente note, nous donnons un condensé de la première des trois publications. Nous croyons qu'elle est la preuve irréfutable que J.F.R. est « ce mauvais serviteur » dont parle Matthieu 24 : 48-51.

Le peuple de Dieu est bien au courant que les prophéties et les types se rapportant à des expériences destinées à éprouver le peuple de Dieu, ne peuvent pas être comprises clairement avant que l'épreuve n'ait été fidèlement subie par les intéressés. Toute tentative d'ouvrir un passage de ce genre à la compréhension avant le temps opportun, aboutit à des erreurs. Ce fait, rappelons-le, notre cher pasteur l'illustra par la carte « Au Temps marqué », représentant un marron dans son enveloppe verte hérissée de piquants. Nous avons de cela plusieurs exemples manifestes, comme nous pouvons le voir d'après les différents exposés que fit notre cher pasteur au sujet de « ce Serviteur », avant et après 1896, de la parabole du Denier avant et après 1909, de la justification à l'essai et de la justification vitalisée avant et après 1909, de l'Avocat et du Médiateur, avant et après 1906, des paraboles des talents et des mines, avant et après 1905, etc. Le passage de l'Écriture que nous voulons examiner : Matthieu 24 : 48-51 sur ce mauvais serviteur (littéralement, sur ce *méchant* serviteur) est un avertissement et une prophétie se rapportant à de pénibles expériences, et c'est pourquoi, dans ses diverses parties, il n'aurait pas pu être compris

avant que l'épreuve rattachée à chacune d'elles n'ait été subie par les fidèles.

Jusqu'à il y a un peu plus de vingt années [écrit en 1937 — Trad.], il y a eu, parmi le peuple de la Vérité, trois interprétations proposées sur Matthieu 24 : 48-51 : (1) Ceux qui soutiennent que Matthieu 24 : 45-47 se rapporte à une classe, voudraient bien entendu appliquer les versets 48-51 à une classe. Depuis 1896, seuls, les adversaires de la Vérité, ou des frères faibles, appliquent Matt. 24 : 45-47 à une classe. Il n'y a donc que ceux-là qui donnent aux versets 48-51 une application collective.

(2) Certains de ceux qui appliquent Matth. 24 : 45-47 à notre pasteur, ont appliqué les versets 48-51 à M. Barbour qui, en 1878, renia la Rançon, leur pensée étant qu'il fut le premier « ce serviteur » et que, devenant méchant, il fut rejeté. Mais les faits en cause sont décisifs contre cette idée : (a) il ne fut jamais établi sur « les gens de la maison » ; car, à partir de 1876, c'est-à-dire à partir du moment où notre pasteur et lui travaillèrent ensemble, le premier eut la charge exécutive de l'œuvre de la Moisson, comme le prouve la citation suivante de Z' 1916 p. 171, col. 2 par. 3, 4 (B.N. juillet 1923, p. 39, col. 2) : « Je décidai donc d'entreprendre sur l'heure une vigoureuse campagne pour le Seigneur et la Vérité. Je résolus de restreindre mes affaires et d'employer mon temps et ma fortune à l'œuvre, la grande œuvre de la Moisson. Je renvoyai donc M. Barbour chez lui, *avec de l'argent et des instructions* afin de préparer la Bonne Nouvelle, etc., sous la forme d'un ouvrage concis » .

Nous voyons ainsi que les « gens de la maison » ne furent jamais confiés à la charge de M. Barbour. (b) Bien que, avant de rencontrer frère Russell, M. Barbour connût certains éléments caractéristiques de temps qu'il avait appris par d'autres, et qu'il expliqua ensuite à notre pasteur, ce dernier lui donna positivement plus de Vérité qu'il avait apprise par une illumination directe du Sei-

gneur : la Vérité sur la Rançon, sur le Rétablissement et sur le But et la Manière du Retour de notre Seigneur. Ainsi voyons-nous que la nourriture ne fut jamais confiée à la charge de M. Barbour ; donc Matth. 24 : 45-48 ne pourrait lui être appliqué comme à un supposé premier « ce serviteur » qui serait devenu méchant. (c) En outre, le récit de ce mauvais serviteur suit celui de « ce Serviteur fidèle et prudent » ; à moins que de puissantes raisons soient données pour prouver que les deux épithètes s'appliquent à la même personne (ce qui est une contradiction dans les termes, car comment pourrait-il être appelé fidèle, ce qui signifie loyal jusqu'au bout, s'il devint méchant ?) et que de non moins puissantes raisons soient données pour prouver que « ce mauvais serviteur » agissait avant ou durant l'activité de « ce serviteur fidèle et prudent », il est juste de conclure que, sous le rapport du *temps*, son activité suivit la fin du ministère de « ce serviteur fidèle et prudent ». Ces trois raisons prouvent que M. Barbour ne fut pas ce mauvais serviteur.

(3) Nous sommes tous au courant du fait que notre cher pasteur appliquait Matth. 24 : 48-51, ainsi que Luc 12 : 45, 46, non comme une prophétie, mais comme un avertissement qui lui était adressé par notre Seigneur (D. p. 614 : Vol. IV, p. 679). Nous sommes tous complètement d'accord que Matt. 24 : 45-47 et Luc 12 : 42-46 s'appliquent bien à lui, et que Luc 12 : 45, 46 est, non une prophétie, mais un avertissement adressé à lui par le Seigneur. N'ayant rien de mieux, nous acceptâmes les explications qu'il donna de Matt. 24 : 48, à savoir que si ce serviteur *devient* méchant, bien que pour notre part, comme ce fut le cas pour d'autres, nous y trouvions de la difficulté, sachant que la grammaire grecque ne permet pas de rendre, comme il le fit, les mots traduits « ce mauvais serviteur » par : « Si ce serviteur *devient* méchant » (D. 614 : Vol. IV, p...). La traduction marginale de Diaglott qui l'a induit en erreur, « si ce serviteur dit mécham-

ment », est inexacte parce qu'elle change un *adjectif* qui modifie le nom « *serviteur* » en un *adverbe* qui modifie le verbe « dit ». Aucun helléniste ne voudrait admettre la traduction marginale de la Diaglott, comme une traduction exacte ; mais le mot-à-mot qu'elle donne en interligne l'est. Nous ne critiquons pas notre pasteur sur ce point. Aucune meilleure interprétation que la sienne n'aurait pu être avancée avant que ne fût échu le temps opportun où le passage serait compris. Son accomplissement étant lié à une épreuve pénible, il ne pouvait être compréhensible avant que cette dernière n'eût été fidèlement subie par le peuple du Seigneur. C'était donc tout à fait naturel pour notre pasteur, dans ces circonstances, de chercher à appliquer comme un avertissement Matt. 24 : 48-51, à la même personne avertie en Luc 12 : 45, 46. Cependant, depuis sa mort, il s'est produit une série d'événements dans lesquels nous trouvons bien l'accomplissement évident de Matt. 24 : 48-51, en la personne de J.F. Rutherford. A la lumière de ces événements, rattachés à une douloureuse épreuve, il a été démontré que le passage ne doit pas être appliqué comme un avertissement à notre pasteur, mais comme un avertissement et une prophétie relatifs à la ligne de conduite de J.F. Rutherford. C'est pourquoi nous faisons avec ce passage ce que notre pasteur fit avec certaines prophéties qu'il interpréta d'une certaine manière avant leur accomplissement, mais qu'il interpréta différemment après que leur accomplissement l'eût amené à le faire. Nous suivons donc sa méthode et son exemple, et ne le déprécions en aucune manière, pas plus que nous ne déprécierons Jésus en disant qu'Il ne comprit pas le temps du Jour du Jugement avant le temps convenable.

Pourtant, quelqu'un pourra demander : Pourquoi ne pas se contenter d'accepter la pensée que notre pasteur exprima en premier lieu ? A cela nous répondrons : Il abandonna sa première pensée que le mauvais serviteur

était une classe, de même qu'il avait d'abord pensé que « ce serviteur » était une classe. Posant la question sous une autre forme, nous demandons alors : Pourquoi ne pas s'en tenir à sa seconde pensée ? Et nous répondons : Les Ecritures, la raison et les faits s'y opposent, chose qu'il ne pouvait cependant pas voir, le moment n'étant pas venu, l'épreuve rattachée à l'accomplissement du passage n'ayant pas encore eu lieu. Il n'aurait sûrement pas pu être appelé fidèle s'il n'était pas resté loyal jusqu'à la fin ; donc, moralement, il n'aurait pas pu devenir un méchant serviteur ; pas davantage il ne pouvait avoir été sage, prudent, s'il avait été pour devenir méchant. C'est pourquoi il est déraisonnable et antiscriptural de lui appliquer le passage comme une prophétie. Il ne peut non plus être appliqué comme un avertissement, comme c'était le cas en Luc 12 : 45, 46, parce que, sur sept points, ce dernier passage diffère de Matt. 24 : 48-51. Ces différences prouvent qu'ils se rapportent à des personnes différentes.

Nous allons maintenant comparer ces deux passages et en marquer le contraste. Si nous prenons bien garde à leurs différences, nous pourrions voir facilement qu'ils ne s'appliquent pas à la même personne. Une étude attentive de ces textes montrera que Luc 12 : 45, 46 est un avertissement donné à frère Russell de ne pas faire certaines mauvaises choses, et que Matthieu 24 : 48-51 est à la fois un avertissement à J.F. Rutherford et une prophétie annonçant qu'il ferait certaines mauvaises choses, et qu'en conséquence il subirait certains châtiments. La première différence entre les deux passages est celle-ci : tandis que Luc 12 : 45, 46 emploie le titre scriptural de notre pasteur, « ce serviteur », Matt. 24 : 48 ne le fait pas ainsi, mais en contraste avec ses titres « ce serviteur fidèle et prudent » et « ce serviteur », il nomme la personne à laquelle il fait allusion : « ce mauvais serviteur ». Aucun helléniste ne voudrait donner

comme traduction littérale de l'expression *ean de eipee ho kakos doulos ekeinos* : « Mais si ce serviteur disait méchamment » laquelle est la traduction marginale de la Diaglott. Bien entendu, la paraphrase qu'en fit notre cher pasteur en D.p. 614 (*) (voir plus haut) n'est pas donnée pour une traduction. On pourrait de cette manière, exprimer sous forme de paraphrase, sa compréhension du verset, sans vouloir par là sous-entendre qu'il s'agit d'une traduction exacte. Ayant la pensée juste de Luc 12 : 45, 46 à l'esprit, notre pasteur essaya de paraphraser Matt. 24 : 48 de façon à le faire se rapporter à la même personne et donner à ce passage le même sens que Luc 12 : 45. Ce faisant, il introduisit deux mots dans l'anglais qui n'ont pas leurs correspondants dans le grec : le mot « become » (« devient ») et mot « and » (« et ») ; « si ce méchant serviteur devient méchant et », etc. De plus, il fit du mot *kakos* (méchant) un attribut, alors que le grec montre clairement qu'il est un adjectif qualificatif ; cette manière de faire de sa part, l'accomplissement de l'épreuve sévère (qui n'eut lieu qu'après sa mort et qui, par conséquent, ne pouvait être compris durant sa vie), montre qu'on ne peut la suivre à présent. Le grec s'opposant à la traduction de la Diaglott et à la paraphrase de notre pasteur, basée sur sa compréhension de Luc 12 : 45 dont il vient d'être question, nous devons en conclure que l'expression « ce mauvais serviteur » est une preuve positive que le verset n'est ni une prophétie concernant notre pasteur ni un avertissement pour lui, car, en aucun sens, il ne fut un méchant serviteur et, de ce fait, Dieu ne pouvait pas l'appeler ainsi. L'expression doit donc s'appliquer à un autre.

Les versets 48-51 qui décrivent ce méchant serviteur, à la suite de ceux qui décrivent « ce serviteur » se rapportent à quelqu'un qui exercerait l'autorité sur l'Eglise

(*) en français : Vol. IV, p. 679

entière après que notre pasteur aurait, dans la mort, cessé de remplir cet office (Ezéch. 9 : 11). Il s'ensuit que l'activité de ce méchant serviteur se déploie dans l'Epiphanie. J.F. Rutherford doit être ce méchant serviteur, car il est la seule personne qui, depuis la mort de notre pasteur, ait jamais eu la charge de l'œuvre de l'Eglise entière. Ainsi, l'expression « ce serviteur » en Luc 12 : 45 et l'expression « ce mauvais serviteur » de Matth. 24 : 48 prouvent qu'il ne s'agit pas de notre pasteur en Matt. 24 : 48-51. J.F. Rutherford est le seul qui s'adapte à la description. Il est hors de doute qu'il est appelé mauvais parce qu'il est méchant, comme le prouvent abondamment les événements survenus dans l'Eglise, depuis le 29 décembre 1916, date où, selon la Bible, il commença à établir des règlements en vue de son élévation, après qu'il fût sûr d'être élu Président.

La seconde différence notable entre les textes de Luc 12 : 45, 46 et Matt. 24 : 48-51 est le fait que, dans le premier passage, « ce serviteur » était averti de ne pas nier la seconde présence du Seigneur : « Si ce serviteur dit en son cœur, Mon Maître tarde à *venir* », tandis que dans le dernier passage « ce mauvais serviteur » est averti de ne pas « dire en son cœur : mon maître tarde ». Les plus anciens et les meilleurs manuscrits, ceux du Vatican et du Sinaï (*) omettent tous deux l'expression « à venir » en Matt. 24 : 48, et cela pour une bonne raison, car ce n'est pas la seconde présence du Seigneur que « ce mauvais serviteur » serait en danger de nier, et il ne l'a pas niée. Mais sa principale mauvaise action, due à son

(*) La traduction du N.T. de Rilliet (Paris 1958) première traduction faite directement sur le manuscrit du Vatican (et rompent, par conséquent, avec le texte reçu), « remarquable et par l'admirable connaissance du grec qu'elle dénote et par sa grande valeur exégétique » (*Hist. de la Bible en France*, par D. Lortsch, p. 147), donne : « Mon MAÎTRE TARDE ». Les 38 variantes du texte grec qu'elle cite en marge, ajoutent toutes : **à venir**.

Dans sa « Traduction nouvelle » du N.T. le Chanoine E. Osty (éd. 1949) donne aussi : « Mon maître tarde », la version catholique Buzy (éd. 1937) également — Trad.

entêtement et à son obstination a été, au lieu d'attendre le Seigneur, de se précipiter en avant de Lui, d'enlever les choses de Ses mains et, sans attendre qu'Il ait manifesté Sa volonté par Son Esprit, Sa parole et Sa providence, de faire ce qui lui semblait bon à ses propres yeux. Les voies du Seigneur étaient trop lentes pour lui convenir : elles ne lui procuraient pas assez rapidement ce qu'il désirait ; aussi voulut-il hâter les choses selon sa propre volonté. Il devenait ainsi toujours moins disposé à compter sur le Seigneur et, par voie de conséquence, il se précipitait en avant, d'après sa volonté propre ; il disait en son cœur : Mon Maître tarde ; il ne fait pas les choses assez vite selon moi : Ses principes, Son esprit et Sa providence entravent mes plans ; aussi je veux les écarter et activer les choses à mon idée. Mon Maître tarde ! ». Voilà donc la seconde différence entre Luc 12 : 45, 46 et Matt. 24 : 48-51.

Le sens de cette différence deviendra plus clair si nous examinons les principales choses qui ont caractérisé la conduite de J.F. Rutherford, presque aussitôt après qu'il fût devenu membre du Comité Exécutif de la Société, le 7 novembre 1916. Son action en ce qui concerne le Vol. VII en est un exemple. Parce que certains des amis demandaient à grands cris le Volume VII, parce que d'autres amis désiraient l'écrire et que d'autres encore voulaient publier une vie de notre pasteur, livres au sujet desquels J.F. Rutherford dit aux autres membres du Comité Exécutif qu'ils auraient pour résultat de distraire 50 000 \$ du Fonds de la Société au profit des poches des prétendus auteurs, il décida de devancer ces derniers en publiant le Volume VII ! Au lieu de chercher à ce sujet la volonté du Seigneur, dans la voie où il devait vraisemblablement la manifester, c'est-à-dire par le moyen d'expériences douloureuses qui mettraient à l'épreuve ses auteurs et les manifesteraient comme dignes de la tâche, en Son propre temps et selon Ses propres voies,

J.F. Rutherford choisit lui-même les auteurs et fixa le plan de travail, aidé spécialement en cela par une certaine sœur. Son choix et sa poursuite d'une telle manière d'agir lui faisaient dire en son cœur « Mon Maître tarde ! Sa façon de s'y prendre et le temps qu'Il met pour fournir le Volume VII sont trop lents pour me satisfaire. Il faut que j'accélère ce travail. Je vais le Lui prendre des mains et m'en charger moi-même ! ». La manière dont il pressa frères Woodworth et Fisher, leur télégraphiant à l'un et à l'autre de se hâter d'urgence, fut une autre façon de dire : « Mon Maître tarde ! ». La précipitation avec laquelle travaillèrent ces frères est une des raisons pour lesquelles le Volume VII est si plein d'erreurs qu'il était, pour la plupart, faciles à éviter !

Un autre exemple : lorsque J.F. Rutherford fut bien assuré qu'il serait élu président de la Société, il rédigea des règlements à lui en vue de s'en assurer les pouvoirs exécutifs et administratifs à peu près comme ceux de notre pasteur, avec la différence, toutefois, que ce dernier les détenait de droit, en même temps que la haute direction, parce que les produits de sa plume avaient plus de valeur pour la Société que tout ce que les donations possibles pouvaient procurer de parts de votants à tous les autres. Par sa Parole et par le testament de « ce serviteur », le Seigneur nous mit en garde contre quiconque chercherait à dominer dans l'Eglise. Si quelqu'un devait avoir la première place et le pouvoir principal, il devait attendre que le Seigneur, par Son Esprit, sa Parole et Sa providence, le manifeste. J.F. Rutherford, dans cette circonstance-là, n'attendit pas le Seigneur, car la volonté de Dieu d'élever et de récompenser quelqu'un par l'octroi d'un tel pouvoir ne s'exerce qu'après un long et fidèle service dans l'exercice de pouvoirs moindres, par exemple par ceux d'associé dans un Comité exécutif. Désirer une telle élévation et une telle récompense et faire en sorte de l'obtenir avant le temps du Seigneur et Sa volonté

manifeste de les donner, c'est dire en son cœur : « Mon Maître tarde ! Il ne hâte pas assez les choses pour me satisfaire, moi, et mes ambitions. C'est pourquoi je courrai devant Lui et je saisirai ce pouvoir pour moi-même et grâce à Lui, je dominerai sur les autres car « Mon Maître tarde ! ».

Il agit de la même mauvaise manière à la réunion des actionnaires, le 6 janvier 1917 quand, par le moyen de fr. Ritchie, il fit nommer un Comité de Résolutions ; quand, par l'intermédiaire de frère Van Amburg, il fit remettre ses règlements audit Comité en lui suggérant de les recommander aux actionnaires, et qu'il exigea lui-même du Comité, par une contrainte contre son propre jugement, de les présenter sans aucun amendement. L'Esprit du Seigneur, Sa Parole et Sa providence s'opposaient à cette ligne de conduite. Par son *désir* d'agir à sa guise dans cette affaire et par sa rétivité devant le délai apporté par le Seigneur à son exécution, il disait vraiment en son cœur : « Mon Maître tarde ! Je prendrai la chose en mains et la ferai aboutir par la force ».

Qu'il ait dit en son cœur « Mon Maître tarde ! », cela est évident par la manière dont il s'empara de la direction, après que le Conseil d'Administration lui eût donné le pouvoir exécutif et administratif. Notre Seigneur Jésus, par les principes de Sa Parole, de Son Esprit, et de Sa Providence, interdisait de tels agissements. Si jamais Il devait donner ces pouvoirs à J.F. Rutherford, ce serait après que ce dernier, par un long et fidèle service dans l'exercice de pouvoirs exécutifs et administratifs moindres, se serait montré digne de recevoir les pouvoirs supérieurs de la direction. Mais cette attente divinement arrangée, n'opérait pas assez vite pour « ce mauvais serviteur » ; car pour lui qui désirait ardemment beaucoup d'autorité, la méthode du Seigneur différerait la question. C'est pourquoi, en s'emparant d'un pouvoir supérieur, et en l'imposant au Conseil et à toute l'Eglise,

il disait : « Mon Maître tarde à me donner le pouvoir que je convoite ! ».

La même manière de faire marqua sa conduite dans l'affaire britannique. Il n'attendit pas comme le conseillaient la Parole, l'Esprit et la providence du Seigneur, de connaître les détails sur les troubles spécifiques qui amenèrent le renvoi des deux administrateurs britanniques ; pourtant tout en écrivant au Comité exécutif les détails sur leurs manquements passés, en dictant notre dernière communication à ce sujet les 20 et 21 janvier 1927, à S. Shields (Angleterre), nous envoyâmes à J.F. Rutherford par télégramme l'annonce des radiations, le jour de cet événement, le 3 février 1917, en lui *demandant* d'attendre les détails qui suivraient. Sans nous avoir entendu, il télégraphia le 19 février, en insistant pour leur réintégration. Le 22 février, il nomma un Comité d'enquête, afin d'examiner les actes d'un homme qui, ayant reçu pleins pouvoirs dans les affaires de la Société et dans tous les pays où il était envoyé, était le représentant spécial du Conseil d'Administration ; n'étant pas son représentant à lui, il n'était donc pas sous son autorité ; le 26 février, il essaya de nous rappeler sans consulter le Conseil ; et en s'immisçant dans nos affaires, il créa un ensemble de conditions qui nécessitèrent notre retour en Amérique afin de présenter le cas au Conseil d'Administration. Par ces actes, il prouva qu'il disait : « Mon Maître tarde à me donner la haute main sur les affaires britanniques ; je m'en emparerai, et j'agirai en cette occasion de manière à montrer ma supériorité sur le Conseil et sur son représentant spécial et je mettrai même de côté les conclusions de ma propre Commission d'enquête. Mon Maître tarde ! ».

En évinçant quatre directeurs indubitablement légaux, contrairement à la loi divine et à la loi humaine, ainsi qu'au Testament et à la Charte, il disait encore : « Mon Maître tarde ! ». S'il croyait réellement que la majorité

du Conseil d'Administration cherchait à faire ce dont son ambition impie le poussa à les accuser de faire, il aurait dû, soit convoquer une réunion spéciale des actionnaires, soit attendre jusqu'à l'assemblée annuelle à laquelle il en aurait référé en lui recommandant la radiation des quatre directeurs. En ne procédant pas ainsi, comme l'Esprit, la Parole et la providence du Seigneur indiquaient qu'il fallait faire, s'ils agissaient comme il le prétendait, et en les chassant, il disait de nouveau : « Le règlement de cette affaire par mon Seigneur est trop lent pour moi ; je veux activer les choses à mon idée car Mon Maître tarde ! ».

On retrouve ce même genre de conduite lorsqu'il répandit dans l'Eglise la nouvelle de la controverse concernant le groupe britannique et le Conseil, par sa lettre du 19 juillet adressée aux secrétaires des groupes et par ses Harvest Siftings [Criblages de la Moisson] comme on la retrouve dans sa campagne politique pour sa réélection en 1918, dans l'exclusion qu'il ordonna par procurations illégales des frères Hoskins et Hirsh, de l'Association de la Tribune du Peuple, dans sa Grande Démonstration, et dans sa tentative, alors qu'il était en prison, de faire mettre en circulation un certain dimanche, par les amis de la Société, les 2 000 000 d'exemplaires brochés du Volume VII, au mépris du gouvernement, et sans que le Comité Exécutif de la Société fût au courant de ses plans. Un agent de la police secrète travaillant dans les ateliers de l'imprimerie découvrit la chose qui aurait occasionné l'emprisonnement de nombreux frères innocents, si fr. Spill ne l'avait apprise juste à temps pour en empêcher l'exécution. En d'autres circonstances trop nombreuses pour être mentionnées, il montra par le même esprit qu'il disait en son cœur : « Mon Maître tarde ! ». Combien différente fut la manière de faire de « ce serviteur fidèle et prudent », qui prit garde à l'avertissement de Luc 12 : 45 de ne pas dire en son

cœur : « Mon Maître tarde à venir ! », de celle de « ce mauvais serviteur » qui ne prêta aucune attention à l'avertissement de ne pas dire en son cœur : « Mon Maître tarde », c'est-à-dire d'accomplir ce que je voudrais voir accompli ! Les pensées des deux textes, Luc 12 : 45, 46 et Matt. 24 : 48-51, en différant, comme elles le font, sur les points qui viennent d'être présentés, nous donnent une seconde preuve qu'ils s'appliquent à deux personnes différentes.

Voici une troisième différence qui existe entre les deux textes, Luc 12 : 45-46 et Matt. 24 : 48-51 : tandis que le premier avertit « ce serviteur », comme économe du Seigneur *au-dessus des domestiques*, de ne point battre ses *subordonnés* : « Mais si... qu'il se mette à battre les *serviteurs* (qui, par conséquent, étaient sous les ordres de « l'économe ») et les *servantes* (qui, par conséquent, étaient sous les ordres de « l'économe »), le dernier passage avertit « ce méchant serviteur » de ne pas battre ses *égaux* : « Mais si... qu'il se mette à battre ses *compagnons de service* [égaux] ». Aucun de nous comme serviteurs ou comme servantes ne fut l'égal de « ce serviteur » en ce qui concerne les fonctions ; car il était placé au-dessus de nous. Mais un grand nombre de serviteurs du Seigneur furent les égaux de J.F. Rutherford dans les fonctions vis-à-vis de l'Eglise (la charge de Président d'une corporation ou société d'affaires ne constituant pas une charge dans l'Eglise) et ce sont ceux-ci qu'il battit. Cette troisième différence entre ces deux textes prouve qu'ils ne se rapportent pas à la même personne.

Tandis que notre cher pasteur prit garde de ne pas battre (en les dénigrant par de graves accusations) ses subordonnés, les serviteurs et les servantes, placés sous sa charge par le Seigneur pour l'œuvre générale, « ce méchant serviteur » n'observa pas l'avertissement que le Seigneur lui donna d'éviter de battre ses égaux, ses compagnons, avec de graves accusations. Il alla même

plus loin ; car il agit avec déloyauté à leur égard, plus grossièrement qu'aucun autre cribleur ne le fit jamais à l'égard de l'un quelconque des serviteurs de Dieu. Le 26 février 1917, date à laquelle son câblogramme « absolument sans autorité » fut reçu par les frères Hemery, Shearn et Crawford, fut la date à laquelle il commença à battre ses égaux ; et, en vérité, en notre personne, il battit un de ses égaux, un de ses compagnons de service. Il continua à nous battre publiquement devant l'église britannique, le Conseil et la famille de Béthel à Brooklyn. En mai 1917, il battit à plusieurs reprises les frères Ritchie et Sturgeon et nous-même devant la famille de Béthel. Le 17 juillet, à l'occasion de leur expulsion, il battit les quatre directeurs et nous-même devant la famille de Béthel. Et dans les « Criblages de la Moisson » qu'il écrivit sous l'influence satanique, il battit, devant l'église entière, ces cinq frères qui étaient ses égaux. Il a, depuis, persévéré dans la même conduite ; par exemple dans sa lettre écrite juste avant qu'il ne fût envoyé à Atlanta, et largement répandue, en 1919, sous forme de publication gratuite, il battit, en tordant grossièrement les faits en ce qui nous concerne et, le croyons-nous, en ce qui concerne les autres, sept frères devant le public américain en les accusant de les avoir livrés à la justice. Il a sûrement accompli la partie de la prophétie qui le représente battant ses compagnons de service. Ainsi, la troisième différence qui existe entre ces deux passages prouve qu'ils concernent deux personnes différentes, Luc 12 : 45, 46 se rapportant à notre pasteur, et Matth. 24 : 48-51 à J.F. Rutherford.

Voici une quatrième différence entre les deux textes considérés : Même si « ce serviteur » n'avait fait que *commencer* (se mettre) à manger et à boire et à s'enivrer, il aurait été retranché. « Qu'il *commence* à manger », etc. (Luc 12 : 45, S. ; Gl. et V.) ; tandis que « ce méchant serviteur » n'est pas menacé d'un tel châtiment immédiat

dès qu'il *commence à manger et à boire* avec les ivrognes. Voyez la Diaglott et les versions révisées anglaises et américaines, etc., sur la différence dans la traduction : « et qu'il mange et boive ». Notre pasteur prit garde à l'avertissement ; J.F. Rutherford ne le fit pas. Il fit plus que commencer, il a continué à pratiquer l'erreur.

Voici une cinquième différence entre les deux textes : « ce serviteur » fut averti de ne pas « manger, boire et *s'enivrer* » ; tandis que « ce méchant serviteur » est averti de ne pas manger et boire *avec les ivrognes*. Où se trouve la différence ? Le premier fut averti de se tenir soigneusement sur ses gardes, afin que, dans ses études, il maintienne la Vérité passée, n'accepte que la Vérité grandissante et ne laisse pas l'erreur pénétrer dans sa foi et dans ses enseignements, ce qui l'aurait amené, tel un ivrogne, à tituber dans la doctrine et la pratique ; tandis que le dernier est averti de ne pas devenir un *compagnon* de ceux qui sont enivrés par l'erreur. Le premier prit garde à l'avertissement ; le dernier ne le fit pas. Les principaux compagnons du dernier dans son ivresse symbolique sont : premièrement, C.J. Woodworth, dans le « *Mystère accompli* », qui déborde littéralement de boissons enivrantes ; deuxièmement, W.E. Van Amburgh, T.H. Robinson, J. Hemery, etc., ses associés dans le Comité de rédaction de la Tower ; troisièmement, les pèlerins de la Société ; et quatrièmement, les adhérents partisans de la Société, en général.

En six points, nous allons énumérer quelques-unes des erreurs de J.F. Rutherford, prouvant qu'il mangea et qu'il but avec les ivrognes. D'abord, nous citerons quelques-unes de ses erreurs doctrinales : (1) Pas de justification à l'essai ; (2) la consécration a lieu à la Porte du Parvis ; (3) le mérite de Christ fut déposé après Son ascension et non sur le Calvaire (Z' 1920, p. 183, § 2 ; p. 184, § 1, p. 185, § 2. Luc 23 : 46 ; (4) la mort de Christ *sur la croix* n'était pas nécessaire pour satisfaire la Justice à l'égard des

Juifs (Gal. 3 : 13); (5) l'Eglise ne devient membre du Souverain Sacrificateur qu'après la glorification seulement (Z' 1920, p. 185, §§ 1, 2); (6) un Médiateur, au sens biblique du terme, réconcilie ceux qui sont en désaccord (Z' 1920, p. 186, § 1); tandis que c'est le travail d'un Sacrificateur entre Dieu et les hommes; alors qu'un Médiateur amène des personnes à réaliser une alliance, un contrat à entretenir des rapports réciproques, sans se préoccuper si, auparavant elles étaient amies ou non; (7) le Christ devient Médiateur au moment seulement où Il scelle l'Alliance; tandis que Le Christ devint Médiateur aussitôt qu'Il commença à préparer le scellement de l'Alliance, c'est-à-dire, à sacrifier le taureau et le bouc-antitypes; (8) les premiers-nés d'Egypte représentent le clergé; tandis que notre pasteur enseigna correctement qu'ils représentent la classe de la seconde mort (Z' 1915, 68, §§ 6, 7. Reprints, p. 5641, §§ 2, 3); (9) « mérite signifie valeur acquise »; tandis qu'il signifie valeur réservée, pour autant qu'il est question du mérite de Christ; (10) il ne peut pas y avoir de Jeunes Dignes avant que ne soit inaugurée la Nouvelle Alliance, si toutefois il y en a alors, etc., etc. Ces dernières années, il a enseigné l'erreur sur pratiquement tout ce qui se rapporte au haut-appel.

Nous pourrions grouper une seconde série d'erreurs sous la rubrique: erreurs typiques et symboliques: (1) Elie-antitpe devenant Elisée-antitpe, avec toutes les dénaturations de faits qui en découlent; (2) des centaines de fausses interprétations, dans Apocalypse, Ezéchiel, etc.; (3) la confusion la plus épaisse sur Jérémie comme typifiant les membres de Société; (4) la confusion sur le type du Joseph avec ses sept années d'abondance et ses sept années de famine; (5) la confusion sur le témoignage final, l'emprisonnement et la décapitation de Jean-Baptiste; (6) la confusion sur les instruments de destruction et les personnages qui s'en servent; (7) la

confusion sur la parabole du denier, spécialement sur ses heures, son économe et sur le denier ; (8) la confusion sur le frapement du Jourdain ; (9) la confusion sur Judas-antitype ; (10) la confusion sur la fin des 70 cycles de jubilé, etc., etc.

On pourrait grouper une troisième série d'erreurs sous la rubrique : erreurs prophétiques et chronologiques : (1) la fin de la guerre en 1917 ; (2) la délivrance de l'Eglise en 1918 ; (3) la fermeture de la porte du Haut-Appel en 1918 ; (4) plus tard, la porte demeure ouverte ; (5) la délivrance de la Grande Foule en 1921 ; (6) la fin du Temps de détresse en 1924 ; (7) le retour des Anciens Dignes en 1925 ; (8) le commencement et la fin des 390 jours symboliques d'Ezéchiel 4 : 1-8 ; (9) le commencement et la fin des 40 jours symboliques d'Ezéchiel 4 : 1-8 ; (10) la délivrance avant 1925 de l'Eglise et de la Grande Foule, etc., etc.

On pourrait grouper une quatrième série de ses erreurs sous la rubrique : erreurs d'exégèse, c'est-à-dire mauvaises interprétations d'une multitude de passages bibliques dont nous soumettons quelques exemples : (1) l'étoile de Béthléhem ; (2) la pointe de l'épée ; (3) le feu d'affinage de Zach. 13 : 9 ; (4) les captifs et les prisonniers d'Esaïe 61 : 1 ; (5) l'Evangile du Royaume et la fin de l'Age de Matth. 24 : 14 ; (6) le temps et le caractère du message d'Esaïe 52 : 7 ; (7) la confusion des Instruments de destruction d'Ezéchiel 9, qui sont les erreurs et les pratiques de criblage des six classes de cribleurs, avec l'épée d'Elisée (1 Rois 19 : 17), laquelle est le message de la Société à Israël spirituel nominal, par lequel ils réfuteront (tueront) les cléricaux et leurs partisans sectaires (les adorateurs et les embrasseurs de Baal) dans l'église nominale. On peut voir qu'une telle confusion est faite entre ces deux choses par le fait que les Instruments de destruction tuent, détruisent (infectent par l'erreur qui provoque la mort) tous ceux qui ne portent pas la

marque ; tandis que les épées symboliques d'Hazaël et de Jéhu-antitypes tuent (réfutent) beaucoup de ceux que l'épée symbolique d'Elisée-antitype, qui n'est pas l'erreur, ne tuera pas (ne réfutera pas), ces trois épées, et non pas seulement celle d'Elisée, tuant tous les non-élus, mais dans un sens différent de celui de l'expression tuer d'Ezéchiél 9. En vérité, il est bien rare que lui et ses partenaires dans l'ivrognerie essaient d'interpréter un verset prophétique et symbolique incompris jusque-là, sans commettre une erreur grossière, de même que souvent ils tordent des passages qui, précédemment, avaient été convenablement compris. Depuis vingt ans il n'a fait que tomber de plus en plus dans l'ivrognerie symbolique, de sorte qu'à présent [1937 — Trad.] il retient très peu de la Vérité du haut-appel qu'il avait comprise si clairement autrefois.

Une cinquième série d'erreurs qui abondent dans ses écrits et dans ses enseignements, sont celles qui ont trait aux statuts de la Société, au Testament et à la Charte que laissa notre pasteur pour l'œuvre, aussi bien que des erreurs de droit et de règlements qu'il a introduites parmi les frères.

Une sixième série d'erreurs qu'il continue d'enseigner consiste en erreurs de faits, c'est-à-dire en faussetés et en faux rapports. Dans *Harvest Siftings* [Les Criblages de la Moisson], il en publia environ 225 contre nous, et environ 100 contre la majorité du Conseil. Alors que quelques-unes des erreurs de faits contenues dans *Harvest Siftings* furent écrites par d'autres, plus des deux tiers le furent par lui-même. Il est tellement indigne de confiance en matière de faits, qu'il est réduit à les déformer pour les faire servir à ses desseins. Nous connaissons deux cas dans lesquels il s'est parjuré : (1) le 12 juillet 1917, il déclara sous serment qu'il y avait quatre postes vacants au Conseil, alors qu'il n'y en avait aucun ; (2) le 3 octobre 1917, il déclara à l'Assem-

blée du Tabernacle de Brooklyn, lors de sa réunion d'affaires annuelle concernant les candidatures qu'il prenait Dieu à témoin « qu'il ne voudrait rien faire contre quiconque, encore moins contre une église » comme il avait été accusé de chercher à le faire. Cependant avant que cette réunion d'affaires ne fût terminée, fr. Sturgeon lui prouva en public qu'il avait fait les choses suivantes pour éviter sa propre défaite et celles des frères Van Amburgh, Mac-Millan, Martin et Hudgings, etc., à la réélection des anciens de cette église, et aussi pour éviter la nomination comme anciens des quatre Directeurs expulsés : (1) Il avait déclaré faussement à l'assemblée que notre pasteur avait enseigné que les pèlerins de la Société étaient des anciens d'office dans nos églises ; qu'il n'était donc pas nécessaire de voter pour les pèlerins, en particulier ceux du Béthel de Brooklyn, pour les nommer anciens de l'église de Brooklyn, puisqu'ils l'étaient déjà, en qualité de pèlerins ; (2) il avait encouragé fr. David Cohen, qu'il connaissait comme niant la participation de l'Eglise à l'Offrande pour le péché et la charge de notre pasteur comme étant celle de « ce serviteur », à déposer une résolution dans le but d'écarter la candidature des quatre Directeurs expulsés ; (3) il avait poussé un autre de ses partisans à présenter, fait sans précédent, une liste de candidats anciens et diacres sur laquelle ne figuraient pas les noms des pèlerins de Béthel, *ceux-ci, devant, suivant le complot, être anciens sans élection préalable*. Sur cette liste, ne figuraient pas les noms des quatre Directeurs expulsés, qui n'étant pas, à ce moment, pèlerins de la Société, ne pouvaient « être anciens sans une élection », mais elle comportait le nom du partisan qui présentait la liste des candidats de J.F. Rutherford ! Ce partisan fit lui-même la lecture de son propre nom comme candidat ! La machination était si tangible qu'elle fut déjouée le soir même. J.F. Rutherford se parjura par le rôle actif qu'il joua dans cette

conspiration. A une réunion ultérieure, la minorité opposée à la nomination des frères Van Amburgh, Mac Millan, Martin, Hudgings, comme anciens, etc., s'étant élargie au point de faire échouer leur élection avec un pourcentage de 75 %, dès que J.F. Rutherford annonça, à la suite d'un vote d'essai, la proportion des suffrages pour et contre lui et ses coconspirateurs, un autre de ses partisans, apprenant qu'ils ne pourraient pas être élus, proposa l'ajournement de l'élection jusqu'après celle de la Société du 5 janvier 1918 ! Malgré que sa majorité était inférieure à 75 %, l'ajournement de l'élection fut voté ; et de cette manière la « face fut sauvée ». L'« opposition » quitta l'église avant l'élection suivante, et ainsi, il y entra, comme ancien. La preuve fut faite qu'il avait été le principal conspirateur dans les trois phases de l'intrigue esquissées ci-dessus, alors que tout en cherchant à la réaliser, il en avait appelé sans rougir à Dieu comme témoin qu'il « ne ferait rien contre quiconque, encore moins contre une église ! » La Tower est si souvent remplie de déformations de faits patents, qu'avec peine, nous sommes obligé de confesser que nous la considérons maintenant comme n'étant plus digne de foi. Sûrement, dans les détails des six lignes de pensées présentées plus haut, il est révélé à la fois comme étant ivre lui-même et le compagnon des ivrognes.

RETRANCHÉ DU HAUT-APPEL

Le v. 50 nous dit qu'il serait retranché (du Petit Troupeau) sans s'y attendre ou sans le savoir. Le v. 49 dit que cela aurait lieu lorsqu'il commencerait à battre ses compagnons de service, ses égaux, chose qui s'accomplit le 26 février 1917, lorsque son câblogramme « absolument sans autorité » arriva à Londres. Les trois (*) livres de la Bible qui nous donnent typiquement une liste détaillée

(*) Correction apportée par l'auteur.

de ses agissements du 3 novembre 1916 au 8 août 1917, indiquent le 26 février comme étant la date où, à cause et au cours de son immixtion grossière dans notre travail en Grande-Bretagne, il commença à être manifesté comme retranché de la faveur spéciale du Seigneur, c'est-à-dire, retranché du Petit Troupeau. D. v., ces livres seront exposés à l'Eglise au temps convenable. Nous les avons présents à l'esprit lorsque, le 23 juin 1917, nous lui dimès que nous le connaissions tel un livre ; que nous connaissions non seulement ses principales actions passées, mais également beaucoup de ses actions futures, parce que certains livres de la Bible les décrivaient en types. Nous déclinâmes de lui dire quels étaient ces livres lorsqu'il nous y invita.

On peut trouver une sixième différence entre Luc 12 : 45, 46 et Matth. 24 : 48-51 dans le châtement réservé à chacun d'eux dans le cas où l'avertissement ne serait pas écouté. « Ce serviteur » fut averti qu'en cas d'infidélité, on lui donnerait sa part avec les incroyants, littéralement « avec les infidèles », c'est-à-dire qu'il serait, comme économe infidèle, relevé de ses fonctions, car la révocation est l'expérience habituelle, la portion des économes infidèles ; tandis que « ce méchant serviteur » fut averti qu'il recevrait la portion des hypocrites. Un hypocrite est une personne trompeuse, malhonnête qui, spécialement dans les sujets religieux, parle comme le ferait un homme de bien alors qu'en pensée et en intention, et fréquemment en paroles et en conduite, elle agit en hypocrite. La conduite de Rutherford est la plus hypocrite que nous ayons jamais lue ou dont nous ayons jamais entendu parler. Et il reçoit et continuera de recevoir la portion des hypocrites, c'est-à-dire, la révélation toujours croissante de son hypocrisie, en même temps que la répugnance et la méfiance des braves gens qui sont frappés par cette révélation, et en viennent à reconnaître son hypocrisie monstrueuse et sans exemple,

jusqu'à ce que, finalement, il soit si complètement révélé que leur respect à son égard et leur confiance en lui auront complètement disparu. A ce moment, détesté et abandonné par tous les gens honnêtes et bons, il boira jusqu'à la lie la portion des hypocrites.

Voici la septième différence entre Luc 12 : 45, 46 et Matth. 24 : 48-51 : Matth. 24 : 51 contient une prophétie qui n'est même pas donnée conditionnellement en Luc 12 : 45, 46 concernant « ce serviteur », à savoir : « Là seront les pleurs et les grincements de dents ». Cette expression n'est pas une partie de l'avertissement, c'est une prophétie de fait ; elle ne pouvait pas, par conséquent, être donnée en Luc 12 : 45, 46 puisque « ce serviteur » comme le savait le Seigneur, prendrait garde aux avertissements donnés ; mais elle est donnée en Matth. 24 : 48-51, parce que Dieu prophétisait de cette façon le fait qui s'accomplirait pendant l'expérience de « ce méchant serviteur ». Ce dernier a certainement souffert, autant des chagrins et des déceptions que des pleurs et des grincements de dents prophétisés, mais il doit s'attendre à en subir de plus cruels. Nous le plaignons beaucoup ; mais nous sommes incapable de lui venir en aide. Fidèlement et avec amour, nous avons cherché à changer sa mauvaise conduite, mais ce fut en vain ; nous avons échoué parce qu'il est « ce méchant serviteur ».

Les sept différences que nous trouvons dans les deux textes examinés plus haut, prouvent d'une façon concluante que Luc 12 : 45, 46 et Matth. 24 : 48-51 ne se rapportent pas à la même personne, mais plutôt que le premier texte est un avertissement donné à notre cher pasteur, mais non une prophétie le concernant, et que le dernier texte est, à la fois, un avertissement et une prophétie concernant J.F. Rutherford. Que ce dernier soit « ce méchant serviteur » cela apparaît au moins aussi évident que le premier est « ce serviteur fidèle et prudent ». La raison pour laquelle notre pasteur, quoique

averti de ne pas prendre une mauvaise voie, est loué si hautement par Dieu est que, dans toute sa conduite, il fut à la fois « fidèle et prudent » ; et la raison pour laquelle J.F. Rutherford est condamné si fortement par le Seigneur est qu'il est « ce méchant serviteur », qui dit en son cœur « Mon Maître tarde ! » ; qui bat ses compagnons de service, et qui mange et boit avec les ivrognes, ses compagnons dans le mal.